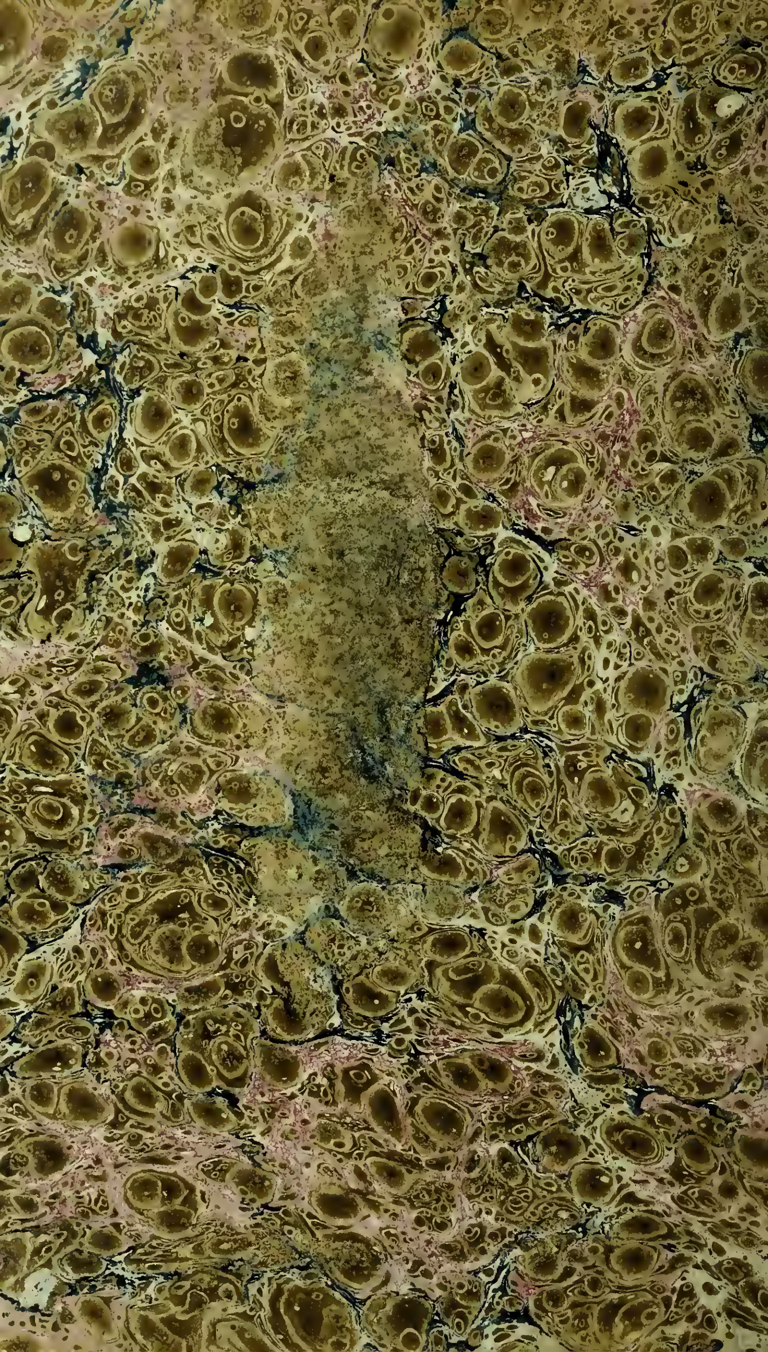
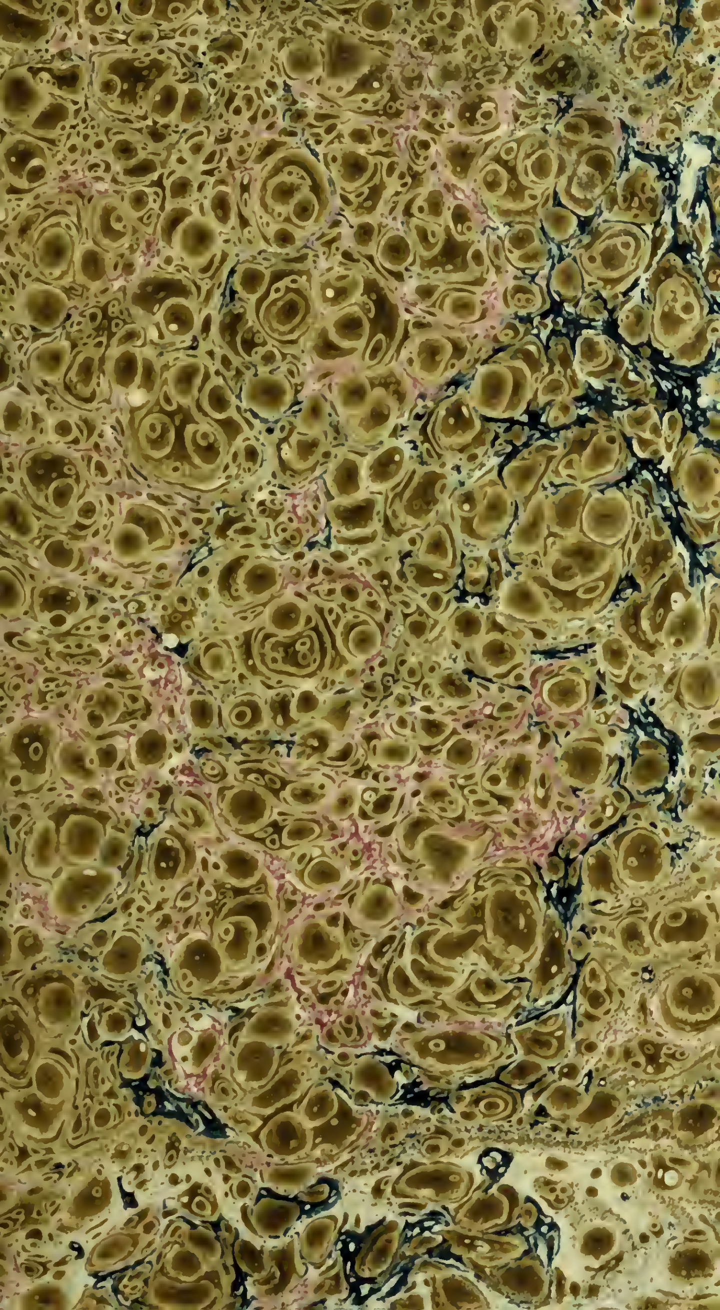




HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÈNEMENTS

DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824.

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BONN, AU BAS-RHIN, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES ET PORTRAITS.

Deuxième Edition.

TOME II.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXV.

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ali aspire à l'indépendance. — Le sultan convoite ses trésors. — Conduite adroite de Pachô bey. — Destitution de Véli pacha, rélégué à Lépante. — Khalet effendi protége Pachô bey. — Nouvelle tentative d'assassinat contre lui. — Sicaires d'Ali pendus. — Inquiétudes du sultan. — Ali déclaré fermanly; — il se rend à Parga, — y apprend sa proscription. — Ses alarmes; — redoublées par un passage du Coran. — Il est mis au ban de l'empire. — Armements dirigés contre lui. — Pachô bey nommé pacha de Janina. — Plan de campagne d'Ali. — Il se réconcilie avec les armatolis. — Négociations, stratagèmes. — Suleyman nommé visir de Thessalie. — Intrigues de son grammatiste pour soulever les Grecs, — qui prennent les armes. — Parti qu'aurait dû adopter Ali. — Il convoque les états de l'Épire. — Son discours d'ouverture. — Effet qu'il produit. — Proclamation.

Gouverner, *c'est tromper.* Cette maxime désastreuse pour les peuples était celle du visir Ali Tébélen, parvenu, à travers des flots de sang, à

l'usurpation d'un pays presque égal en population aux royaumes unis de Suède et de Norvége. Le pouvoir n'était en effet à ses yeux, comme il l'est à ceux qui sont nés dans la bassesse, qu'un moyen de faire sentir le poids de son autorité, d'assouvir ses passions et de faire le malheur des hommes. C'était à ces conditions qu'il chérissait son rang, et il ne répandait ses faveurs que sur l'espionnage et la fraude. Activité, intelligence, talents, tout aboutissait à son coupable égoïsme; et, en voyant un tel homme, Épictète se serait écrié *que son ame échauffait un cadavre dont le contact aurait souillé jusqu'à la vertu.*

Comblé des faveurs de l'Angleterre, l'occupation de Parga était loin de combler ses vœux; la joie de sa possession était refroidie par le regret de n'avoir pu immoler les Parguinotes, qui avaient fui sur une terre étrangère à sa domination. La conquête de la moyenne Albanie le faisait soupirer après celle de Scodra, où il soudoyait une faction qui tenait le jeune Moustaï pacha dans de continuelles alarmes. Sa vengeance contre le malheureux Ibrahim, visir de Bérat, qu'il tenait depuis sept ans dans les fers ainsi que son fils, était incomplète, tant qu'ils traînaient un reste de vie, que son intérêt l'obligeait de respecter, pour ne pas laisser enlever le sangiac du Musaché à Mouctar pacha (1). La Valachie,

(1) La Porte, qui ne voulait pas consacrer l'usurpation du sangiac de Bérat, s'était contentée de donner le titre de beglierbey de ce drapeau à Mouctar, fils d'Ali. Chaque année elle adres-

la Moldavie, la Thrace et la Macédoine étaient remplies de ses émissaires. Il était présent partout, au moyen de ses agents, et mêlé aux intrigues générales et particulières de l'empire. Rien n'était étranger à sa politique; et il s'indignait surtout de voir le Romili vali-cy Khourchid pacha, établi depuis cinq ans à Monastir; un dieu vengeur, en entretenant l'envie dévorante dans son sein, devait le pousser à sa perte.

La fortune, qui l'accablait de ses dons, l'avertissait, comme Polycrate, qu'elle était prête à l'abandonner. Ses succès devaient le faire trembler, lorsqu'après avoir soldé le prix de la vente de Parga aux agents de l'Angleterre, il en fut remboursé au quintuple, au moyen des dons forcés de ses vassaux, et par la valeur intrinsèque des biens-fonds des Chrétiens, qui étaient devenus sa propriété (1). Son palais de Tébélen venait d'être re-

---

sait le firman d'investiture à Ibrahim pacha. Celui-ci, contraint par son oppresseur, écrivait alors au divan qu'étant vieux et accablé d'infirmités, il suppliait Sa Hautesse de conférer la gérence de son gouvernement à son gendre Mouctar. Il joignait à cette requête, dictée par la force, l'assurance qu'il était traité chez Ali avec les plus grands égards. Cette comédie, dont personne n'était dupe, puisqu'on savait qu'Ibrahim pacha et son fils étaient renfermés dans un cachot, sauvait les apparences, qui sont la chose essentielle, quand les souverains n'ont pas la force de faire respecter leur autorité.

(1) *Voyez* An estimate of the property abandoned by the Parguinotes, in refutation of the statements, in N° XIV of Quaterly Review. London, 1820.

construit plus vaste et plus brillant aux frais des communes. Janina s'embellissait d'édifices nouveaux; des pavillons chinois de la plus rare élégance bordaient les rives du lac, et le luxe d'Ali n'était comparable qu'à l'influence qu'il exerçait dans toute la Turquie. Par le moyen de Khalet effendi, il venait de faire éloigner Khourchid de Bitolia ou Monastir. Ses fils, à l'exception de Véli, et ses petits-fils étaient pourvus d'emplois éminents. Il pouvait se croire égal aux souverains; car si le titre lui manquait, les flatteurs ne lui manquaient pas. L'adulation de quelques lâches écrivains, prompts à prodiguer leurs acclamations aux tyrans que l'audace fait sortir des rangs vulgaires, commençait à l'élever sur le pavois des usurpateurs heureux. On avait imprimé à Vienne un poëme en l'honneur d'Ali Tébélen; un savant dans l'art héraldique lui avait fabriqué un blason (1); on venait de lui dédier une grammaire française et grecque, où les titres de *très-haut*, *très-puissant et très-clément* lui étaient prodigués (2). Quant à la grande

---

(1) Ce blason, inventé par un habitant de Bergame, ville en possession de fournir de toute ancienneté des arbres généalogiques aux affranchis de l'Europe qui veulent renier leurs aïeux, ou s'en donner de factices, représentait *sur un fond de gueule un lion embrassant trois lionceaux*, emblème de la dynastie tébélénienne.

(2) Cette grammaire est celle de Michel-Étienne Partzoulla de Cleïsoura en Macédoine, imprimée à Vienne en 1815. La dédicace porte: ΤΩ ΥΨΗΛΟΤΑΤΩ ΓΑΛΗΝΟΤΑΤΩ ΚΑΙ ΚΡΑΤΑΙΟΤΑΤΩ ΔΟΒΔΕΤΗ ΒΕΖΗΡ ΑΛΗ ΠΑΣΣΑ. Après ce beau début, l'auteur, en

propriété, comme il possédait les neuf dixièmes des biens-fonds, les bénéfices qu'il en retirait lui en démontraient si clairement les avantages, qu'on n'avait pas besoin de l'engager à persévérer dans un système qui fait de l'homme créé à l'image de Dieu un animal consacré au labourage, et avili dans son intelligence. Quoique dépourvu de gloire, un autre Cinéas pouvait lui dire plus justement qu'à Pyrrhus qu'il était temps enfin de se couronner de roses, et de se reposer au sein des plaisirs; mais il n'aurait pas été compris de celui qui n'éprouvait que le besoin d'employer une activité consacrée à faire le mal. Enfin, Ali était arrivé à cet excès de prospérité, dont le poids, supérieur à ses forces, ne pouvait plus que l'écraser.

Les Anglais avaient, dit-on, conçu l'idée de l'engager à se rendre prince héréditaire de la Grèce, sous la suzeraineté du sultan, dans l'intention d'opposer un contre-poids aux hospodars de Moldavie et de Valachie, qui n'étaient que des agents secrets du cabinet de Pétersbourg. Cette idée était plus spécieuse que bien calculée. Quant au sultan, son conseil, débonnaire en apparence, s'était laissé arracher toutes les concessions que le satrape avait demandées, en feignant d'ignorer ses déportements. Il affectait même la plus grande sécurité, quoiqu'il eût les preuves des intelligences

---

suppliante posture, s'écrie: *La terre, illustre seigneur, est remplie de la gloire de ton nom; personne n'ignore la brillante renommée de tes nobles vertus, etc., etc.*

d'Ali avec les ennemis de l'état, qu'il avait favorisés pendant le cours de la dernière guerre. Il souffrait un mal passager, persuadé que le temps lui ferait bientôt justice du plus dangereux des visirs de l'empire, par ses relations avec les étrangers. Il prévoyait qu'à la mort d'Ali la division de ses fils, en les affaiblissant, replacerait sous le sceptre de Sa Hautesse la Grèce continentale, qui en était en quelque sorte séparée. Le grand âge du factieux permettait d'envisager comme prochain cet évènement, qu'on attendait avec impatience, surtout en pensant qu'il avait des sommes considérables dans ses coffres. On convoitait cet or, et la foudre restait assoupie à côté du trône qu'Ali pacha avait baigné du sang généreux de Sélim III, lorsque ses intrigues excitèrent en 1808 une des plus épouvantables séditions dont Constantinople ait jamais été le théâtre (1).

Telles étaient les dispositions politiques du divan à l'égard du pacha de Janina, qui se serait éteint au sein du crime sans la main invisible par laquelle il était conduit à sa perte. Le ciel réservait aux hommes un exemple éclatant de ses vengeances, et ce fut par l'ambition qu'il voulut sans doute châtier celui que l'ambition avait élevé à un rang voisin de la grandeur suprême.

Cette passion, qui est le partage des tyrans, était fomentée dans le cœur d'Ali pacha par les suggestions de quelques vagabonds nouvellement éta-

---

(1) *Voy.* liv. II, ch. IV, de cette histoire.

blis dans l'Épire. Je ne souillerai point ma plume, en publiant les noms de ces hommes échappés la plupart au glaive des lois, qui abondent dans le Levant, parce que l'historien doit taire la partie honteuse de son sujet. Il me suffit de dire que les plus exaltés de ces êtres réprouvés de la société saluaient depuis long-temps Ali pacha du titre de *Roi*, qu'il repoussait, comme aux jours des Lupercales, le modeste César refusait le diadème que lui présentait Antoine. Il avait également dédaigné d'arborer, à l'instar des régences barbaresques, un pavillon particulier, afin de ne pas compromettre par des futilités les avantages réels qu'il possédait. En cela il était judicieux, et il l'était encore en répétant depuis long-temps que ses enfants le perdraient, parce qu'ils voulaient tous être visirs; l'instinct l'avertissant qu'un usurpateur qui aspire à mourir dans son lit ne doit point avoir d'héritiers à établir.

En laissant percer ces idées, Ali ménageait cependant ses fils ainsi que les novateurs, comme un corps d'élite qu'il pourrait employer aux jours du danger, en comptant néanmoins plus particulièrement sur les étrangers que sur sa famille, dont il faisait peu de cas. Voilà mes défenseurs, mes appuis, disait-il en montrant les Guègues, les assassins, les pirates, les faux monnayeurs et les renégats (Μαγαρισμένοι), qu'il tenait à sa solde. Cette idée de péril, ou plutôt de châtiment, apparaissait sans cesse à sa pensée. C'était son ver rongeur. *Un visir*, on lui a souvent entendu répéter cette maxime,

est un homme couvert de pelisses, assis sur un baril de poudre, qu'une étincelle peut faire sauter; mais il était loin de prévoir d'où jaillirait le feu vengeur qui délivrerait l'humanité d'un de ses plus lâches bourreaux, et le sultan lui-même ne se doutait pas de la lutte prête à s'engager.

Un auteur moderne a dit que si Confucius revenait au monde, il ne serait pas maintenant mandarin du neuvième ordre, parce que plus le despotisme vieillit, plus le mérite devient un moyen négatif de parvenir aux emplois. Pachô bey sentait cette vérité; et au lieu de présenter des plans de réforme toujours désagréables dans un pays d'abus, il résolut de miner sourdement l'influence d'Ali pacha. Il s'établit en conséquence l'intermédiaire de ceux qui portaient leurs doléances au divan contre l'administration du satrape de Janina et de ses fils. Il dressait leurs requêtes, qu'il remettait aux ministres, charmés, comme le juge de la fable, de se trouver entre les plaignants, qu'ils rançonnaient, et le visir de l'Épire, duquel ils tiraient de fortes sommes d'argent, pour étouffer le cri de la vindicte publique. Mais ce manége ne pouvait avoir qu'un temps, et la voix de la justice outragée ayant retenti jusque sous le dais impérial du successeur des caliphes, le sultan, qui voulut entendre Ismaël Pachô bey, compâtit à ses infortunes, et le nomma l'un de ses capigi-bachis. Il donna en même temps entrée au conseil à un nommé Abdi effendi de Larisse, l'un des plus riches seigneurs de la Thessalie, qui avait été obligé de fuir la tyrannie de Véli pacha;

et ces deux individus, ayant entraîné Khalet effendi dans leur parti, résolurent de se servir de son crédit pour accomplir leurs projets de vengeance contre la famille de Tébélen.

La nouvelle de cette élévation de Pachô bey fut pour le visir Ali un coup de foudre; et, dès ce moment, il ne goûta plus aucun repos. Ismaël, dérobé au stylet de ses sicaires, troublait ses pensées; il ne pouvait céler son chagrin; on ne l'abordait plus que pour l'entendre exhaler ses plaintes contre cet ennemi. Il agrandissait son importance, en le croyant sans cesse occupé à traverser ses desseins, et il s'écriait par fois : *Si le ciel me rendait ma jeunesse passée!* et, comme son enthousiasme n'était pas celui de Nestor pour la gloire, il ajoutait : *j'irais le poignarder au milieu même du divan.* Cette rage et ces alarmes, fondées sur l'idée du caractère de Pachô bey, élevé à l'école du tyran, n'étaient pour lui que trop réelles.

Depuis la révolte d'Euthyme Blacavas, la Thessalie, désolée par la guerre et la peste, était à peine débarrassée de ces fléaux, qu'elle tomba (1) sous le gouvernement de Véli pacha. Elle ne pouvait éprouver un plus grand malheur. Les prodigalités de ce visir, quoique frappé d'une disgrace apparente, surpassaient les ressources ordinaires du pays; les impôts étaient quintuplés pour satisfaire son avidité ainsi que celle de son père, et cette belle province était menacée de perdre jus-

---

(1) Liv. II, ch. IV de cette histoire.

qu'à sa population. Les Grecs émigraient en foule pour se rendre à Odessa; les grandes familles turques refluaient vers Constantinople, elles se groupaient autour d'Abdi effendi et de Pachô bey, lorsque le sultan, informé par Khalet effendi de ce qui se passait, punit Véli pacha en le reléguant au poste obscur de Lépante. Cette disgrace frappa le fils d'Ali au moment où il venait d'élever un palais à Rapchani, et on ne la connut dans le pays qu'en lui voyant prendre la route de la Livadie pour se rendre au lieu de son exil, avec une foule de saltimbanques qui composaient son entourage (1).

Les ennemis d'Ali Tébélen comprirent, par le coup qui atteignait le plus puissant de ses fils, que toute espérance de salut n'était pas perdu pour eux. Les Grecs, et surtout l'Hétérie, qui craignaient de voir sa race se perpétuer dans l'Épire sous la protection de l'Angleterre, reprirent un nouveau courage, et les Moraïtes seuls furent consternés de voir leur ancien visir se rapprocher des rivages du Péloponèse. Ils avaient éprouvé l'année précédente, lorsque son père vint aux bains des Thermopyles, combien le voisinage de cette famille était dangereux pour le Péloponèse, où il lâcha des bandes de voleurs; ils redoutaient que Véli, établi à Lépante, ne troublât leur tranquillité, et ne parvînt, à force d'intrigues, à arborer encore

(1) Il traînait à sa suite une troupe de comédiens morlaques, des danseurs bohémiens, de meneurs d'ours, et une foule de prostitués.

une fois ses drapeaux sur le château de Tripolitza.

Ali et son fils étaient bien éloignés alors de nourrir de pareilles espérances. Il fallait auparavant relever un crédit qui ne pouvait que décroître, tant qu'Ismaël Pachô bey aurait accès auprès du Grand-Seigneur. Ali avait mécontenté, par une avidité irréfléchie, les plénipotentiaires de Parga, en négligeant de récompenser pécuniairement Hamed bey. Il avait commis une faute plus grande en cessant de pensionner Khalet effendi, qui avait le plus grand empire sur l'esprit du sultan. Enivré du poison de la prospérité, il s'était cru trop puissant, et il était trop tard pour s'adresser à la vénalité de ministres, qu'il avait négligés et même dédaignés. Il concevait ces difficultés, et il résolut d'épouvanter le divan en se défaisant de Pachô bey par un assassinat.

Il ne lui fut pas difficile de trouver des hommes disposés à exécuter son projet. Trois Albanais, qu'il expédia secrètement à Constantinople pour remplir sa commission, parvinrent à joindre son antagoniste, au moment où celui-ci se rendait à la mosquée de Sainte-Sophie, à laquelle le sultan devait se porter, pour assister à la prière canonique du vendredi. Le hasard voulut que les coups qui atteignirent Pachô bey ne lui fissent pas de blessures mortelles, et les assassins saisis en flagrant délit, après avoir confessé dans les tortures qu'ils étaient des agents d'Ali pacha, furent pendus devant la porte du sérail impérial de Sa Hautesse.

Le supplice des assassins de Pachô bey, loin de

calmer les inquiétudes du sultan et de ses ministres, leur démontra qu'il n'y avait plus de sûreté publique dans la capitale, tant que le visir de Janina aurait des séides capables de se dévouer à la mort pour accomplir ses volontés. On se rappela qu'il avait réussi en 1807 à faire assassiner, dans le désert de Damas, Jousouf Lâla, kiaya de la sultane Validé, lorsque ce ministre revenait du pélerinage de la Mecque. En récapitulant ces attentats, et en considérant que ses trésors faisaient sa principale force, sa perte fut arrêtée dans un conseil privé, et on prononça contre lui la sentence de *fermanly*, qui fut ratifiée par un fetfa du mouphti. Elle portait : qu'Ali Tébélen, déclaré coupable de lèse-majesté, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait *au seuil doré de la Porte de félicité*, dans le délai de quarante jours, pour s'y justifier.

Tel fut l'acte juridique qui donna lieu aux événements que nous allons rapporter; mais avant d'en commencer le récit, il convient de faire connaître le monarque et les hommes d'état prêts à entrer en scène dans l'insurrection destinée à embraser l'Orient.

Les sultans, qui ne sont depuis long-temps que la création du hasard, ne recevant aucune qualité des bienfaits de l'éducation, montent sur le trône, tels à peu près que la nature les a ébauchés. Le dernier des fils d'Abdoulhamid Mahmoud eut à peine ceint le sabre d'Ottman, qu'on le connut

pour un prince avide, cruel et opiniâtre. Comme tout souverain doit savoir une profession, il s'était adonné à la calligraphie, et on conçoit sans peine qu'il était le meilleur écrivain connu de son empire. Persuadé de la perfection de *ses pleins et de ses déliés*, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui seul pour tracer ce qu'on appelle les kiat-chérifs ou commandements autographes, ainsi que le journal qui contenait le secret de ses pensées souveraines. Mais à qui confier le soin de tant de papiers qui s'accumulaient sur son sopha? Il s'adressa à son barbier (1), qu'il constitua son archiviste, par la raison que, ne sachant ni lire ni écrire, il ne pouvait trouver un dépositaire plus discret de ses archives privées. Cet homme lui était d'ailleurs connu dès l'enfance; et à la faveur de quelques tours de gibecière qu'il avait appris d'un Arménien, comme il rasait avec dextérité, il eut bientôt un double crédit sur la personne de son maître.

Les gens de la connaissance d'un favori en Turquie, où les parvenus ne se sont pas encore avisés de méconnaître leur extraction, sont des mortels heureux. Ainsi on vit, au temps du grand-visir Kior pacha, tous les marchands de riz ses confrères faire rapidement leur chemin, et Khalet effendi

(1) Berber-bachi, barbier impérial, rase la tête du sultan. La première fois qu'il remplit cette fonction, l'usage veut qu'il se rende en cérémonie chez le grand-visir pour lui en faire part. Il reçoit à cette occasion une pelisse de zibeline, une bourse contenant cinq cents ducats et un cheval richement enharnaché. — DOHSSON, État de l'empire ottoman. Ch. III.

n'eût pas plutôt appris l'élévation du *berber-bachi*, qu'il se recommanda à son amitié. Ils s'étaient connus dans les tavernes de Galata, et comme Khalet n'avait pas dédaigné son camarade, lorsqu'il fut tiré de l'humble condition de secrétaire du chef des boucheries de Constantinople, pour suivre l'ambassadeur de Sélim III à la cour de Napoléon en 1806, en revanche, dès que celui-ci fut parvenu à la fortune, celle de Khalet fut assurée. Le barbier impérial lui procura des emplois lucratifs; mais, quel que fût son pouvoir, il ne put jamais lui faire trouver grace auprès du mouphti Doury-zadé, qu'il sollicita pour le faire agréger à l'oulema.

Les Turcs, qui n'admettent point de caste privilégiée, ont cependant une espèce de noblesse de robe, plus arrogante que l'oligarchie de Saint-Marc, en ce qu'elle ne forligne jamais, à l'exception de temps de peste, cas auquel elle se recrute parmi les stagiaires de la mosquée de la Solimanie, gens regardés comme les plus purs entre les vrais croyants. On savait que Khalet effendi était un enfant du siècle, qu'il buvait de la liqueur défendue, que son père avait été marchand de foie, et lui conséquemment homme sans naissance. On pouvait faire de sa personne un amiral, un serasker, un ministre, tout, hormis un ouléma. Ainsi mille fois éconduit avec hauteur, il s'en vengea en faisant déposer Doury Zadé, et ce pontife des musulmans fut relégué à Brousse en Bithynie.

On avait depuis ce temps conféré l'emploi de

Cheik-Islam à Hadgi Khalil effendi; c'était lui qui avait donné le fetfa contre Ali Tébélen, à la requête d'un nommé Ali, ci-devant pacha de Morée en 1815, et ensuite de Bithynie, avant d'être promu au visiriat de l'empire. Ce nouveau mouphti et le grand-visir étaient sages, hommes de bien, prudents; mais le désir de conserver leurs emplois les rendant dociles aux volontés de Khalet effendi, qui suivait l'impulsion de Pachô bey et d'Abdi effendi, durent consentir à une guerre qu'ils regardaient comme aussi impolitique qu'elle était intempestive. Si elle était heureuse, Khalet, qui avait eu l'adresse de se tenir en dehors du ministère, en recevait, par le moyen du barbier de Sa Hautesse, tout l'honneur aux yeux de son maître; si elle était funeste, comme il était sans portefeuille, et par conséquent sans responsabilité, il pouvait non-seulement en rejeter les fautes sur leur administration, mais se porter encore comme accusateur contre eux. Ils décidèrent donc de temporiser.

Les résolutions du cabinet ottoman, au début d'une guerre, sont toujours marquées du sceau de la violence. A peine le grand-pontife de Mahomet, infaillible dans la doctrine, a-t-il autorisé les vrais croyants à tirer l'épée contre une puissance étrangère, qu'on se précipite sur ses agents diplomatiques; ses marchands sont arrêtés dans leurs comptoirs; ses vaisseaux sont saisis dans les ports, et les sujets d'un prince déclaré *harb* (*en guerre*) sont traités en ennemis du trône et de l'autel. Mal-

gré cette véhémence, compagne du fanatisme, on n'a jamais vu en Turquie, comme il arriva dans l'Europe chrétienne en 1754, les hostilités précéder le manifeste de guerre. Les mahométans ne sont point encore dépravés à un tel degré; et il était réservé au Spartiate Lysandre, ainsi qu'à un ministre plus digne de siéger parmi les centumvirs de Carthage qu'au conseil d'un peuple civilisé, de soutenir sa perfidie, en proclamant que *l'équité était incompatible avec ses maximes d'état.* On vient de voir qu'on avait employé la voie juridique de *l'admonestation* contre un rebelle, avant que ses agents fussent mis aux fers.

Quelque temps après la sentence de comparution, à laquelle il se garda sagement de déférer, on eut connaissance à Janina de l'anathème religieux lancé contre Ali Tébélen par le mouphti Hadgi Khalil effendi. Elle commençait par ces paroles tirées du Coran : *Nos cœurs sont fermés à ta voix. Un pois bouche notre oreille. Une voix s'élève entre nous et toi : suis tes principes, nous suivrons les nôtres* (1). Comme on trouve tout ce que l'on veut dans le livre canonique du Prophète, après avoir fait le procès au proscrit avec des versets de l'écriture, on finissait en lançant contre lui la grande imprécation! *Voici*, portait la bulle de cheïk-islam, *un temps malheureux pour le méchant; nous ferons souffler contre lui un vent impétueux dans un jour fatal; nous ferons tomber les hommes comme*

(1) Coran, chapitre de l'explication, v. IV.

des palmiers déracinés, parce que les Thémudéens ont tué le chameau de Salhé (1). *Nous les avons maudits sur la terre, et au jour de la résurrection ils seront abominables à tout le monde* (2).

Ali pacha, qui se vantait dans son odieuse philosophie *de n'avoir jamais craint la divinité* (3), fut frappé d'épouvante à l'annonce d'une résolution qu'il aurait dû prévoir, s'il avait été susceptible de calculer les suites possibles de ses attentats. Il venait d'arriver à Parga, qu'il revoyait pour la troisième fois depuis qu'il en était possesseur, lorsque ses capi-tchoadars lui annoncèrent en termes énigmatiques *que la verge seule de Moïse* (4) *pou-*

---

(1) Coran, ch. de la Lune. Salhé ou Saleh était un prophète plus ancien que Mahomet, qui était fort estimé parmi les Perses et les Arabes. Étant allé aux Indes pour convertir les infidèles, ils lui demandèrent un miracle, et ce prophète ressuscita un chameau qu'un nommé Chander avait tué. Ce chameau, disent les Orientaux, vit encore, et on entend parfois ses cris, quand les caravanes passent auprès de la caverne où il est enfermé; mais les voyageurs ont grand soin, lorsqu'ils approchent de cet endroit, de faire grand bruit, de peur que si leurs chameaux venaient à l'entendre, ils ne demeurassent immobiles, malheur réservé à ceux dont sa voix frappe les oreilles.

(2) Coran, ch. de l'Histoire, écrit à la Mecque.

(3) Ἐπεὶ τό γε λοιδορῆσαι Θεοὺς ἐχθρὰ σοφία. Pindar. olymp. IX.

(4) Les Orientaux se servent souvent de cet emblème. Lorsque Moïse, raconte un de leurs écrivains, fut sur le point de quitter Jétro, le vieillard ordonna à sa fille de donner à son gendre la baguette avec laquelle il écartait les bêtes féroces de son troupeau. C'était la verge des prophètes; elle était faite de myrte du Paradis Terrestre. Adam l'avait possédée le premier: Moïse la reçut des mains de son épouse, avec les livres divins qu'il

vait le dérober à la fureur de Pharaon et de ses ministres. C'était lui dire qu'il n'avait plus rien à espérer. Cependant, imbu des prestiges de sa fortune criminelle, il espérait pouvoir s'excuser par des subterfuges. Il était environné de trop de pompe et de flatteurs pour croire au malheur qui le menaçait. Parga ne lui avait jamais paru si enchanteur; le zéphir y murmurait avec tant de suavité, le chant des oiseaux y était si harmonieux, qu'il était presque ravi à ses plus pénibles pensées. Chaque jour il se rendait dès le lever du soleil sous les berceaux d'orangers, pour y donner audience à ses vassaux, et recevoir leurs hommages. Un sérail magnifique couronnait l'acropole; la source de St-Triphon, conduite par un hydraulique, ouvrage des industrieux souterrazis de l'Argyrine (1), y versait ses eaux, qui se répandaient de là en cascades à travers les rues de la ville. Les femmes les plus belles de l'Orient ornaient son harem, qui avait succédé à l'église de la Vierge protectrice de Parga; et le sanctuaire retentissait du chant des odaliques. C'était une alternative de profanations, de plaisirs et d'alarmes. Au milieu de ces désordres, le tyran expédiait chaque jour à Constantinople de nouvelles supplications; mais ni ses prières, ni son argent, ni ses tentatives pour rentrer en grace n'étaient plus reçus à la Porte

---

nous a légués, et que Jétro tenait de Melchisedech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut. *Voy.* Gelaleddin.

(1) Fontainiers publics.

des sultans. Personne même n'osait prononcer son nom, depuis que le grand-seigneur avait déclaré qu'il ferait trancher la tête de quiconque lui parlerait d'Ali Tébélen.

Il vivait depuis une lune entière au milieu de ces inquiétudes, lorsque, ouvrant au hasard le Coran (1), qu'il voulait consulter, sa baguette divinatoire tomba sur le verset 82 du chapitre 19, où il est dit : *Il se flatte vainement. Nous écrirons son ostentation, et nous aggraverons ses peines. Il paraîtra nu devant notre tribunal* (2). Il ferma le livre en crachant dans son sein par trois fois, et le lendemain un courrier, venant de la capitale, lui apprit que tout espoir de pardon était perdu.

Il ordonne aussitôt de préparer sa gondole ; il descend de l'acropole en jetant un regard de tristesse sur ces beaux jardins, où il recevait encore la veille les adorations de ses esclaves, heureux de se prosterner à ses pieds. Il dit adieu à ses femmes, en les prévenant qu'il sera bientôt de retour ; il en confirme l'annonce à ceux qui l'entourent ; il descend à la plage. En montant à bord de son esquif, le bouquin d'ambre de sa pipe tombe à la mer ; un plongeur le retrouve. Les rameurs le saluent par une triple acclamation. On dresse la voile : il a touché pour la dernière fois

(1) Cette manière d'interroger les sorts par le Coran est très-usitée en Turquie, soit à livre ouvert, soit en fixant la ligne d'une page, au moyen d'une baguette.

(2) C'est le fameux chapitre intitulé : Marie, *la paix soit avec elle*, donné à la Mecque, composé de 98 versets.

le rivage qui lui fut vendu par les Anglais! La barque cingle vers Prévésa, où il se flattait d'avoir, avec le lord haut commissaire Maitland, une entrevue qui n'eut pas lieu. Le temps de ses prospérités était passé, et les égards qu'on lui avait témoignés devaient cesser avec sa bonne fortune. Ainsi s'accomplirent les paroles prophétiques du consul de France, lorsqu'il lui disait *de redouter la possession de Parga* (1).

La détermination du sultan étant irrévocable, le divan décida d'équiper une escadre, qui se rendrait, après le Rhamazan, sur les côtes de l'Épire, avec des troupes de débarquement recrutées dans le Magne, qu'on devait opposer aux Schypetars de la Iapygie. On donna en même temps ordre à Mouhamet Dramali, nazir de la Thrace, dont Pachô bey était devenu le gendre, à Pehlévan Baba, pacha de Routchoud, successeur de Moustapha Baïractar ennemi personnel des fils d'Ali Tébélen, de réunir les contingents des vallées de Balkan et de la Macédoine trans-axienne, ainsi qu'à tous les chefs de la Romélie, de se tenir prêts à marcher, avec les spaïs et timariots de leurs gouvernements, contre le *fermanly* de l'Épire. De pareils commandements furent adressés au Romili vali-cy ainsi qu'à Moustaï, pacha de Scodra; et il fut décrété qu'Ismaël Pachô bey, désigné pacha de Janina et de Delvino, au titre onéreux d'*arpalik* (2), aurait

(1) *Voy.* liv. II, ch. VII de cette histoire.

(2) Arpalik, expression diplomatique dérivée du verbe ἁρπάζω, *rapio*, c'est-à-dire à charge de conquérir.

le commandement de l'expédition dirigée contre Ali Tébélen, dont le nom fut rayé du tableau des visirs de l'empire ottoman.

L'assassinat de Pachô bey avait eu lieu au commencement de février, et le mois de mars s'était écoulé, sans qu'on eût réuni sous la tente un seul soldat pour entrer en campagne. Tout pouvait encore changer de face dans un gouvernement incapable de maîtriser les évènements; car la fin du Rhamazan ne tombait cette année qu'au 10 juillet. Un homme qui aurait eu le génie des affaires, au lieu de l'esprit d'intrigue, aurait pu, dans cet intervalle, porter un coup fatal à l'empire, en appelant à son secours l'Hétérie, et en se mettant franchement à la tête de la Grèce. Les Hydriotes avaient offert dès l'année 1808 à son fils Véli, alors visir de Morée, de le reconnaître pour prince, et de l'appuyer de tous leurs moyens, s'il voulait assurer l'indépendance des îles de l'Archipel, qu'ils auraient proclamée. Malgré l'aversion des Moraïtes, qui ne l'abhorraient que depuis son refus de les affranchir, le nom de liberté pouvait lui rendre leur affection. L'homme le plus influent de la presqu'île, Germanos (1), archevêque de Patras, était

(1) Germanos, archevêque de Patras, partit de cette ville en 1816 pour se rendre à Constantinople. Dans notre dernière entrevue, il me dit qu'il ne reviendrait jamais en Morée, à moins d'être en mesure d'y jouer un rôle; et il me parla de la Russie de manière à me faire croire qu'il ne comptait pas sur son assistance, quoique Athanase Kanacaris et les primats grecs fissent assidûment leur cour au consul russe Minciaki, qui marchait à

son partisan; Sotiraki de Vostitza, les archontes Zaïmis de Calavryta, les Deli-ianei de Caritène, Sissinis de Gastouni, et les moines de Mega Spiléon n'avaient point oublié sa tolérance, lorsque son fils leur permit de réédifier une foule d'églises renversées à l'époque des troubles de 1770.

D'un autre côté, le sultan voulait la guerre, mais sans rien débourser pour la soutenir; et il était par conséquent facile de corrompre une partie des grands vassaux obligés de marcher à leurs frais contre un homme qu'ils n'avaient pas également intérêt à accabler. Les moyens de séduction étaient faciles à celui qui possédait des trésors considérables, et quoiqu'on se rappelât qu'il n'avait jamais soudoyé des partisans que pour leur arracher ses dons avec la vie, l'attrait de l'or est si puissant en Turquie, qu'il y aurait trouvé des milliers de créatures. Cette idée ne frappa point Ali, ou plutôt le danger n'était pas assez imminent pour le décider à verser son argent dans des mains d'où il ne voyait pas le moyen de le retirer par quelque perfidie. Il comptait d'ailleurs sur les Anglais qui convoitaient les îles de la Grèce, à titre de protection; projet facile à réaliser alors si Castlereagh, au lieu de prendre des métaphores politiques pour des maximes d'état, eût pu s'élever à l'idée d'une pareille entreprise.

Ali, s'imaginant que ce qui lui avait réussi tant de

---

la tête de ceux auxquels on attribuait le projet de révolutionner la Grèce et de renverser le trône des Sultans.

fois lui réussirait toujours, s'abandonna aux conseils des intrigants qui l'obsédaient. C'étaient, la plupart, des hommes hardis et entreprenants qui, marchant sur les plans donnés à une autre époque au satrape par des officiers anglais, voulaient l'engager à prendre une défensive indiquée par les lignes des montagnes de la Grèce. On lui conseillait, dans cette hypothèse, d'asseoir un camp du côté de Caravéria, d'occuper le Tempé et de s'emparer des Thermopyles, en confiant à ses trois fils le commandement des corps d'armée établis sur ces points. En cas de revers, ils pouvaient se replier facilement sur l'Épire : l'un, en rétrogradant par le défilé de Milias; celui du Tempé, en y rentrant par la gorge de Gomphi; et le troisième, en remontant la vallée du Sperchius. Il suffisait de tenir une forte garnison à Bérat pour être tranquille du côté de la haute Albanie, et le visir devait, en conservant son quartier-général à Janina, être prêt à envoyer des troupes sur le littoral de l'Épire, afin de défendre les places fortes depuis Avlone jusqu'à Prévésa. Mais Ali, qui voulait conserver aussi longtemps que possible les apparences de la soumission vis-à-vis du grand Seigneur, ne pouvait pas goûter ces mesures gigantesques et disproportionnées avec ses moyens militaires.

Déclaré Fermanly, Ali n'était rebelle qu'en ce qu'il ne voulait pas se rendre à Constantinople, où comparaître et mourir étaient une seule et même chose ; il se trouvait dans la position forcée de ceux qui ne pouvant renverser le gouvernement, sont

réduits à défendre leur existence contre l'autorité qu'ils ont outragée. Déja même, il prévoyait que les Turcs de Larisse, débarrassés de Véli pacha, étaient prêts à s'armer contre lui; il ne devait pas même compter sur ceux de l'Épire, et il n'entrevit d'espérance de salut qu'en recourant aux Chrétiens. Il pensa donc à appeler à son secours les Armatolis, dont il essaya de recomposer les bandes, en leur offrant l'appât d'une solde considérable. Ce plan était, de tous ceux qu'on avait envisagés, le plus judicieux, le mieux adapté aux localités, et le seul conforme à la défense de l'Épire, où peu de troupes ennemies ne peuvent pas réussir, ni une grande armée subsister. Au moyen des bandes chrétiennes, Ali mettait les armes aux mains des ennemis de la Porte, et s'il compromettait son pouvoir, il avait la consolation d'entrevoir qu'il détruisait peut-être pour toujours celui du Sultan dans la Grèce. Il organisait enfin une guerre de partisans, d'autant plus active qu'elle aurait pour centre Janina. Le succès, quel qu'il fût, attentait aux destinées de l'empire Ottoman; car, depuis Spartacus jusqu'au chef des nègres Péthion, des esclaves armés ne rentrèrent jamais sous le joug du servage; ils triomphent, ou ils meurent.

L'Épire, depuis le temps de la conquête par Amurat, renferme trois nations, savoir, les Turcs d'extraction Tartare, les Schypetars ou Albanais, devenus mahométans ou restés chrétiens, et les Grecs, portion respectable de l'État, qu'elle vivifie du produit de son industrie, et qui, malgré l'in-

clémence du sort, sont destinés à renaître glorieux de leurs cendres. Ce fut particulièrement à ces derniers que le Satrape s'adressa, et les mânes des héros de la Hellade semblèrent s'agiter dans leurs tombeaux. Hydra et les Cyclades, quoique moins riches en vaisseaux qu'aux temps où les Grecs, conduits par Agamemnon, firent voile vers les rivages Troyens (1), demeurèrent attentifs au signal prêt à partir du centre des montagnes de Dodone ; et un silence, pareil à celui qui précède le choc des éléments, fit place aux bruits répandus depuis quelque temps dans la Hellade. O parut s'être donné le mot pour tromper le tyran quallait allumer l'incendie destiné à s'étendre dans l'Orient, avec la rapidité des flammes que les Tartares allument dans les steps de l'Asie.

Depuis Dyrrachium jusqu'à l'embouchure de l'Axius, les diverses tribus de la Grèce septentrionale paraissaient plus dévouées que jamais à Ali Tebélen. Leurs langues, habiles à le tromper, ne se déliaient que pour lui souhaiter de longues années et des prospérités infinies. A la moindre expression de sa volonté, les archevêques, les évêques, les cadis, les aïans, les pâtres, les soldats, arrivaient à sa cour et tombaient à ses pieds. Tous, à l'annonce du danger qui le menaçait, parurent redoubler de

(1) Suivant Homère, ils avaient dans cette expédition onze cent quatre-vingt-six vaisseaux, portant, terme moyen, 85 hommes, et par conséquent une force de cent mille huit cent dix hommes. V. Iliad. v. 676 et suiv. pour les détails.

dévouement pour sa personne. On se prononça avec un si grand zèle, que le perfide, tant la flatterie a d'empire sur les plus clairvoyants, eut la faiblesse de se croire aimé de *ses peuples*, expression qu'il avait substituée, dans ses discours, à celle de vassaux, de raïas, et d'esclaves.

Malgré la bonne opinion qu'Ali avait de *ses peuples*, il désirait se réconcilier avec son souverain. Il avait échappé à son courroux en 1813, par l'intervention de la légation britannique à Constantinople, et il n'avait pas perdu tout espoir dans la médiation de ses anciens amis. Il se rendit une seconde fois à Prévesa, où il avait demandé une entrevue à un des généraux anglais commandant aux Sept-Iles; mais les alliés *du vieillard vénérable de Saint-Jean-d'Acre* (1), Dgézar pacha, qui faisait sceller des hommes vivants dans les murs de son sérail, afin d'entendre leurs cris, ne se trouvaient plus dans les dispositions philanthropiques qui les animaient à cette époque. Ils avaient donné à Ali Tébélen des fusées à la Congrève, des parcs d'artillerie, on avait même pu lui sacrifier Parga (2), *nom qu'il doit suffire de prononcer, pour que les joues de tout Anglais se couvrent de la rougeur de la honte:* mais les circonstances étaient changées. On consentit cependant à lui vendre des muni-

---

(1) *Voy.* Anastase, ou Mémoires d'un Grec à la fin du XVIIIe siècle, t. II. p. 403, n. 1 de la traduction française.

(2) *Voy.* le révérend. Smart Hughes, Voyage à Janina, t. II. p. 125 de la traduction française.

tions de guerre et des armes pour se défendre contre son souverain, parce qu'il en est de certains négociateurs comme des Chinois, qui se croient hors de leur élément, quand ils ne trouvent pas à brocanter. On lui offrit ensuite de garder ses trésors, de lui donner même asyle, s'il ne voulait pas s'en séparer; mais on fut inflexible sur la demande d'une assistance armée, tout en lui promettant vaguement d'empêcher l'escadre turque d'entrer dans les eaux de la mer Ionienne.

Satisfait dans cette dernière partie de ses demandes, sur laquelle il avait compté d'après le traité de 1800, qu'il viola lorsqu'il croyait pouvoir tout oser impunément, Ali reprit la route de Janina, où il ne fut pas plutôt de retour qu'il s'occupa de la réorganisation des Armatolis, qui se levèrent en masse à son premier appel. Ravi de cet empressement, il ne fut pas moins flatté de voir accourir près de lui une foule de montagnards, qu'il classa par compagnies, auxquelles il donna des capitaines qu'il croyait dignes de sa confiance. De ce nombre étaient Odyssée, fils d'Andriscos de Prévésa, compagnon d'armes du pirate Lambros, qui eût été un autre Thémistocle dans des temps plus heureux. Son fils, jeune guerrier, aussi léger à la course et non moins brave qu'Achille, regardé depuis long-temps comme le coryphée des palicares, fut chargé par le satrape de défendre la Livadie. Tassos fut envoyé du côté des Thermopyles. Stournaris eut ordre de se mettre à la tête des bandes de l'Achéloüs ou Aspro Potamos. André

Hyscos et son frère furent élevés au commandement des palicares d'Agrapha et de l'Étolie. L'Acarnanien Georges Varnakiotis se rendit dans le Xéromeros, et le satrape se décida à regret à placer un nommé Zongos à la tête des Armatolis de l'Olympe et de la Macédoine. Il refusa de rendre ses bonnes graces à Zaphiris, fils du primat de Naoussa (1), qui dut se dérober par la fuite à ses persécutions, tandis que cet homme traité avec plus d'équité aurait armé en sa faveur toutes les campagnes voisines de Bitolia et de Salonique. Cette faute fut suivie de la défiance qu'il manifesta envers les chefs des Armatolis, auxquels il demanda des otages, et il fut sur le point de les voir abandonner sa cause.

Ce différent s'étant terminé à l'avantage des Armatolis, ils ne tardèrent pas à se rendre aux divers postes qui leur étaient assignés, et les dégats qu'ils commirent auraient suffi, dans d'autres temps, pour amener la Porte à composition. Répandus sur les chemins, les courriers étaient dévalisés, les

(1) Ali pacha avait fait prisonniers en 1806 ce jeune homme et sa sœur. Après l'avoir tenu pendant quatre ans au cachot, il le mit en liberté sous la caution du sieur Marin-Oglou, négociant grec de Janina, chez lequel il resta pendant quatre autres années. Au bout de ce temps, le visir nomma Zaphiris *épistate*, ou intendant des Bohémiens, charge qui lui rapportait environ deux mille francs de notre monnaie; la fille fut renvoyée à sa mère. Se trouvant ainsi libéré, Zaphiris s'enfuit; et après s'être caché dans un village du Zagori, il eut le bonheur de se retirer près de son père à Naoussa, où nous le verrons plus tard jouer un rôle dans les affaires de la Macédoine.

caravanes interceptées, les impôts cessaient d'être payés, et la clameur publique, s'élevant du sein des provinces dévastées, parvint jusqu'au Sultan. Mais vainement les primats des cantons, qui demandaient la répression du brigandage, disaient dans leurs doléances qu'Ali seul était capable de les faire cesser : la ruse était surannée. On répondit aux plaignants que c'était à eux à s'opposer aux désordres, en engageant les *Klèphtes* (voleurs) à tourner leurs armes contre Ali, qui n'avait plus rien à espérer de la clémence d'un monarque offensé jusqu'au sein de sa capitale, par le plus lâche des assassinats. Des circulaires, qu'on faisait répandre, prévenaient en même temps les Épirotes de se séparer de la cause d'Ali, et d'aviser aux moyens de se débarrasser d'un rebelle, qui allait attirer les calamités de la guerre sur leur pays.

Une pareille résolution pouvait seule préserver l'Épire de l'invasion dévorante des armées turques; mais les plans de la tyrannie étaient tellement compliqués, et son action si puissante, que cette province ne pouvait éviter le sort dont elle était menacée. Ali, qui avait prévu les moyens qu'on emploierait contre lui, étendait sa surveillance, non pas sur cette communication de la pensée qui se propage par les gazettes, puisqu'il n'en existe aucune dans la Turquie, mais sur le secret des lettres que tous les gouvernements respectent, quand ils n'ont pas intérêt à le violer. On excepta néanmoins de la règle générale la correspondance des marchands, qu'on se contentait de décacheter à huis-

clos, et dans laquelle on rayait les paragraphes qui pouvaient offrir quelque double entente. Mais comme on ne s'arrête pas en fait d'arbitraire, on devint insensiblement plus difficile. On crut découvrir des allusions dans les termes mercantiles, on suspecta les factures, et celui qui allait bientôt parler de liberté à *ses peuples*, leur défendit toute communication avec Constantinople. Pour surcroit de précautions, il enjoignit aux gardiens des défilés de tuer sans rémission tout porteur de dépêches non muni d'un ordre signé de sa main, et de faire escorter jusqu'à Janina les voyageurs qui voudraient pénétrer dans l'Épire.

Cette mesure était motivée sur la présence de Suleyman pacha, qui avait succédé à Véli dans le gouvernement de la Thessalie, et que la Porte avait revêtu du titre de dervendgi ou grand prévôt des routes. Ce nouveau gouverneur était destiné à se signaler, s'il n'eût pas attaché à sa chancellerie un Grec qui lui avait été recommandé par le pacha de Salonique. Cet individu, connu sous le nom générique d'Anagnoste, était né à Chatista, dans la Macédoine, d'où il s'était enfui avec sa famille, pour éviter les persécutions d'Ali, qui s'était emparé de la majeure partie de leurs biens. Recommandé par une maison de commerce de Serrès à des négociants grecs de Vienne, il avait passé sa jeunesse dans cette ville, d'où il partit, après y avoir fait de bonnes études, dès qu'il apprit qu'on se disposait à punir le tyran de l'Épire. Personne ne pouvait servir Suleyman pacha contre le pros-

crit avec plus de zèle, mais personne, en même temps, n'était aussi contraire dans son cœur aux intérêts de la Porte Ottomane.

Nous venons de dire que le divan avait engagé les Épirotes à se faire justice d'Ali pacha; et cette provocation à la vengeance privée, qui était une erreur politique, de la part d'un gouvernement accoutumé à commander en termes absolus, fut suivie d'une faute plus capitale. Anagnoste, informé de cette mesure, ne fut pas plus tôt arrivé à Larisse avec Suleyman pacha, qui était porteur d'un firman adressé à tous les cadis, annonçant qu'*Ali Tébélen était déclaré fermanly et mis au ban de l'empire*, que l'adroit secrétaire persuada à son maître de faire connaître aux Grecs cet acte suprême, appelé *ferman-bouïourdi, ou commandement d'ordre*. Il ne lui fut pas difficile de décider Suleyman, qui lui laissa le soin de traduire cette pièce en grec, d'en multiplier les copies, et de la répandre dans les parties les plus reculées de la *Hellade*.

Livré à la discrétion d'Anagnoste, le firman traduit en grec, idiome que Suleyman ne comprenait pas, devint une sorte d'appel au peuple. On disait, à la vérité, que *Tébélen était fermanly*, mais embouchant la trompette guerrière, on s'adressait aux chrétiens qu'on apostrophait en ces termes : « C'est à vous, mes fidèles Raïas, que « j'ai recours! Levez-vous, armez vos bras trop « long-temps engourdis; les jours de colère sont « arrivés, marchez contre la race impie des Ar-

« naoutes, qui sont unis à la cause sacrilége d'Ali « Tébélen. Vengez des siècles d'outrages, commis « par cette espèce inhumaine et parjure. Tombez « sans pitié sur les infâmes qui dans tous les temps « déshonorèrent vos ancêtres, vos pères, vos fem- « mes et vos enfants. Votre nom outragé, vos biens « ravis, le poids des impôts dont vous êtes grevés, « les corvées auxquelles vous êtes soumis ainsi que « les plus stupides animaux, tout vous crie de cou- « rir aux combats. Armatolis, aux armes! Paysans, « saisissez vos faux et vos instruments aratoires! « toute espèce de fer aiguisé par la vengeance sera « une arme terrible entre vos mains. Femmes au- « dacieuses d'Agrapha, à défaut de fusils prenez « les haches qui vous servent à couper *l'asphaga* « (la grande sauge) (1), dans les montagnes; que « les adolescents tressent leurs frondes, et que les « quenouilles même des jeunes filles deviennent « des instruments de mort contre l'ennemi com- « mun. Telle est la volonté du Padischa et de la « sublime Porte de félicité. »

A cette proclamation formidable de guerre, publiée par les archevêques, les évêques et les prêtres jusque dans les moindres villages, la Hellade entière se trouva dans un instant, et presque sans s'en douter, sous les armes. Des courriers qui se croisaient en tout sens, rapportaient que les bri-

---

(1) C'est le travail ordinaire des montagnardes de recueillir l'*asphaga* ou grande sauge pour chauffer le four, et cuire le pain qui est pétri dans chaque maison.

gands mettaient tout au pillage, en mille endroits différents. Thaumacos, Pharsale, Tricala, Patradgick, étaient, à les entendre, la proie des flammes; et la crainte de l'ennemi qu'on disait aux portes, quoiqu'il n'existât nulle part, ayant agité les esprits, on résolut de se tenir sur le pied de guerre, jusqu'à ce que les évènements dont on se croyait menacé fussent éclaircis. Tel fut le premier soulèvement de la Grèce, arrivé au mois de mai 1820, dans les contrées qui s'étendent depuis le Pinde jusqu'aux Thermopyles, où le peuple demeura armé, payant ses redevances à Suleyman pacha de Larisse, occupé quand il le fallait, des travaux de l'agriculture, et s'abstenant de commettre aucune espèce d'hostilités contre les Mahométans, inquiets de son attitude belliqueuse.

Ali Tébélen, qui ne pouvait guère se tromper sur la nature du mouvement de la Hellade, aurait dû adopter le seul parti sage qui lui restait à prendre, dans sa position : c'était de fuir en terre étrangère, tandis qu'il en était encore temps. Des trésors considérables qu'il pouvait emporter, en lui donnant en chrétienté l'éclat d'une haute illustration, auraient jeté un vernis sur les crimes de sa vie passée. Il aurait rencontré sans peine, au sein de notre Europe civilisée, des écrivains assez bénévoles pour le réhabiliter dans l'opinion d'un certain public, aux yeux duquel une grande fortune efface plus que des erreurs. Les massacres de Saint-Basile et de Cardiki, les noyades de dix-sept mères de famille, auraient été des coups

d'état excusables pour ceux qui traitent de bagatelle la vente de Parga. Mais indépendamment de ce que le tyran ne pouvait se persuader qu'on ne le ferait pas périr pour s'approprier ses richesses, les préjugés de son enfance s'opposaient à une pareille résolution. Quitter son pays pour vivre au milieu des chrétiens, le Mahométan le plus relâché se révolte à cette seule idée; et, s'il y a quelques exceptions, c'est une monstruosité religieuse chez ce peuple anti-chrétien.

Les factieux qui entouraient Ali n'étaient pas moins éloignés de lui donner le conseil de fuir. N'ayant à perdre que la vie, et tout à gagner dans une crise révolutionnaire, ils lui persuadèrent facilement de compromettre *ses peuples* en les enveloppant dans sa félonie. « Le divan lui dirent-ils, « vous a proscrit; levez franchement l'étendard « de la révolte. La Hellade est sous les armes, et « n'attend qu'un chef; quoique vous soyez l'objet « de son animosité, ses sentiments peuvent chan- « ger. Pour atteindre à ce but, laissez croire aux « Grecs, qui se le persuaderont sans peine, que « vous n'êtes pas éloigné d'embrasser le christia- « nisme; promettez aux Turcs qui sont pauvres le « partage des biens des agas que vous avez confis- « qués; convoquez les chefs de vos états, et faites « leur entendre le nom de liberté. Ce scandale pu- « blic épouvantera le divan, et si le succès couronne « votre entreprise, vous reprendrez aussi facile- « ment votre pouvoir, que vous semblez en faire vo- « lontiers le sacrifice. »

Il n'y avait pas à différer, car les circonstances s'aggravaient de jour en jour. Ainsi Ali se hâta de rassembler ce qu'il nommait un grand divan, auquel il appela les chefs principaux des Turcs et des chrétiens étonnés d'une pareille convocation. On vit dans cet étrange champ-de-mai, à côté du pieux Gabriel, archevêque de Janina, qu'on obligea de sortir d'un monastère, où il vivait retiré, le vieux Abas, chef de la police, qui avait présidé au supplice d'Euphrosine, nièce du prélat. Au-dessous de ces deux doyens d'âge, paraissaient le saint évêque de Velas, qui portait encore les stigmates des chaînes dont le tyran l'avait chargé; le vénérable pasteur de Drynopolis, qu'on avait arraché de sa métropole épiscopale; Chrisanthe, évêque de Paramythia, long-temps réduit à vivre du pain de l'aumône; et Porphyre, archevêque d'Arta, qui a depuis réparé les erreurs de sa conduite.

Honteux du rôle auquel il était réduit, et après avoir long-temps hésité, Ali prit la parole en s'adressant aux chrétiens qu'il apostropha en ces termes (1) : « Si on examine sans prévention ma

(1) Ce discours, que je croyais être l'ouvrage de quelque érudit de Janina, peut être regardé comme authentique. Il m'a été communiqué par M. Clonarès qui le tenait de M. Polychroniadès, auquel il avait été envoyé par un de ses amis établi à Syracos dans le Pinde, tel que *le* voici :

Ἐξετάζοντας τὴν περασμένην ζωήν μου, ἐλπίζω, ὅτι καθένας θέλει εὕρει, ὅτι ἀπὸ τὴν πρώτην ἀρχὴν ἔδειξα πρὸς ἐσᾶς τὴν μεγαλητέραν ἐμπιστοσύνην καὶ ὑπόληψιν. Ποῖος πασᾶς σᾶς ἐμεταχειρίσθη ποτὲ, καθὼς ἐγὼ;

« conduite, ô Grecs, on y verra les preuves ma-
« nifestes de la confiance et de la considération
« que je vous accordai dans tous les temps. Quel
« pacha vous traita jamais comme je l'ai fait? Quel
« autre que moi environna d'autant de respects vos
« prêtres et les objets de votre croyance? Quel
« autre vous octroya les priviléges dont vous jouis-
« sez? car vous tenez rang dans mes conseils, et

ποῖος ἄλλος ἔδειξε τόσον σέβας πρὸς τὴν πίστιν σας; ποῖος Τοῦρκος σᾶς ἐχάρισεν ἕως τὴν σήμερον τόσα προνόμια; ἐσεῖς εἴχετε πρῶτον τόπον εἰς τὸ συμβούλιόν μου, καὶ εἰς ἐσᾶς ἐμπιστεύθηκα πάντοτε τὰ πρῶτα πολιτικὰ ἀξιώματα τῶν τόπων μου.

Ὁμολογῶ ὅμως, ὅτι πολλαῖς φοραῖς ἔκαμα πολλὰ κακὰ εἰς τὸ γένος σας· ὅλα ὅμως τοῦτα τὰ κακὰ προῆλθαν ἀπὸ ἀνάγκην ἀναπόφευκτον, ἢ ἀπὸ τὰς σκληρὰς προσταγὰς τῆς ἀπίστου Πόρτας. Ὅσον ἀπὸ μέρος μου, ποτὲ δὲν ἔκαμα τὸ κακὸν χωρὶς ἀνάγκην. Καὶ διὰ τοῦτο, ἀγαπῶ καλήτερα νὰ ἀναφέρω τὰ ἀπερασμένα, παρὰ νὰ σᾶς κάμω μακρυναῖς καὶ ἀνωφελεῖς ἀπολογίαις.

Ὅλα τὰ κακὰ ὁποῦ ἔκαμα εἰς τοὺς Σουλιώτας, ἦτον ἀναπόφευκτα· ἀφοῦ μίαν φορὰν εὑρέθημεν εἰς πόλεμον, ἔπρεπεν ἢ ἐγὼ νὰ τοὺς διώξω ἀπὸ τὸν τόπον τους, ἢ ἐκεῖνοι νὰ φέρουν τὸν χαμόν μου· διότι ἐγνώριζα καλὰ, πόσον δολία εἶναι ἡ πολιτικὴ τῶν Τούρκων, καὶ ὅτι ἀργὰ ἢ ὀγλίγωρα τὸ ἄπιστον Δεβλέτι ἤθελε μοῦ κάμει τὸν πόλεμον· καὶ τότε μοῦ ἦτον ἀδύνατον καὶ τοὺς Τούρκους νὰ ἀποκρούσω ἀπὸ τὸ ἕνα μέρος, καὶ τοὺς ἀνδρείους Σουλιώτας νὰ πολεμήσω ἀπὸ τὸ ἄλλο.

Εἰς τὴν ἰδίαν ἀνάγκην εὑρέθην καὶ μὲ τοὺς Παργινούς. Τὸ ἐξεύρετε καλὰ, ὅτι πάντοτε ἄνοιξαν τὸν τόπον τους διὰ νὰ δεχθοῦν ὅλους τοὺς ἐχθρούς μου· καὶ ὅσαις φοραῖς τοὺς ἐπαρακίνησα ν' ἀλλάξουν γνώμην, ἠξεύρετε ὅλον μὲ πόσην ὑπερηφάνειαν καὶ καταφρόνησιν μ' ἀπεκρίθησαν πάντοτε. Ὅσον καιρὸν ἤμουν εἰς πόλεμον μὲ τοὺς Σουλιώτας, δὲν ἔπαυσαν νὰ τοὺς δίδουν πᾶσαν βοήθειαν. Τὴν σήμερον ἀκόμη, ἂν ἡ Πάργα ἦτον εἰς τὴν ἐξουσίαν τους, ἠθέλετε τοὺς ἰδεῖ ν' ἀνοίξουν τὸν δρόμον τῆς Ἠπείρου εἰς τὰ στρατεύματα τῶν Τούρκων.

« la police ainsi que l'administration de mes états « sont entre vos mains. »

« Je suis cependant loin de prétendre dissimuler « les maux dont j'ai affligé les Grecs; mais hélas! « ces maux furent l'ouvrage de *l'inflexible nécessité*, « et de mon obéissance aux ordres aussi perfides « que cruels de la Sublime Porte. C'est à ce cabinet « qu'il faut les attribuer; car si l'on pèse mes ac-

---

Ἠξεύρω, ὅτι πολλοὶ ἀπὸ τοὺς ἐχθρούς μου κατακρίνουν τὸ φέρσιμόν μου· σᾶς ὁμολογῶ, ὅτι καὶ ἐγὼ ὁ ἴδιος πολλαῖς φοραῖς ἔκλαυσα, στοχαζόμενος τὰ κακὰ, ὁποῦ καὶ ἀναπόφευκτος ἀνάγκη μ' ἐβίασε νὰ κάμνω· καὶ ὅσαις φοραῖς ἐμπόρεσα, ἐπάσχισα νὰ τὰ διορθώσω· πρὸ πολλοῦ εἶχα προσκαλέσει τοὺς Σουλιώτας εἰς τὴν δούλευσίν μου· καὶ ὅσοι ἠθέλησαν νὰ ἔλθουν, τοὺς ἐτίμησα μὲ πολεμικὰ ἀξιώματα. Πρὸ ὀλίγου ἔγραψα καὶ εἰς τοὺς λοιποὺς νὰ ἔλθουν διὰ νὰ πολεμήσωμεν τοὺς Τούρκους· καὶ ἀπὸ εἰδήσεις βεβαίας μανθάνω, ὅτι ὅλοι οἱ ἀνδρεῖοι ἐκεῖνοι εἶναι εἰς τὸν δρόμον, καὶ ἔρχονται μὲ προθυμίαν διὰ νὰ πολεμήσωμεν τοὺς κοινούς μας ἐχθρούς.

Ὅσον διὰ τὴν φιλαργυρίαν, διὰ τὴν ὁποίαν πολλοὶ μὲ κατηγόρησαν, εἶναι δύο ἡ αἰτίες· πρῶτον ἤμουν βιασμένος νὰ εὐχαριστήσω τὴν ἀχόρταγον πλεονεξίαν τοῦ Διβανίου· μόνον μὲ τὰ ἄσπρα ἠμποροῦσα ν' ἀγοράσω τὴν ἡσυχίαν μου. Δεύτερον πάλιν ἐπρόβλεπα τὸν πόλεμον, ὁποῦ τώρα ἡ ἄπιστος Τουρκία μοῦ ἄνοιξε, καὶ ἔπρεπε νὰ προετοιμάζωμαι νὰ ἀντισταθῶ εἰς αὐτόν. Ἰδοῦ τώρα ἀνοίγω τοὺς θησαυρούς, τοὺς ὁποίους ἐσύναξα καὶ ἀπὸ τοὺς κοινούς μας ἐχθρούς· σᾶς τοὺς προσφέρω διὰ νὰ πολεμήσωμεν τούτους τοὺς ἐχθρούς.

Χαίρομαι διὰ τὴν ἐμπιστωσύνην ὁποῦ ἔδειξα πάντοτε πρὸς τὸ γένος σας. Ἡ ἀνδρεία του μοῦ βεβαιόνει τὴν νίκην· καὶ εἰς ὀλίγον καιρὸν θέλει ἀναστήσομεν τὸ βασίλειον τῶν Ῥωμαίων, διώχνοντες τὴν ἄπιστον γενεὰν τῶν Τούρκων πέραν τῆς Πόλεως.

Ἀρχιερεῖς καὶ ἱερεῖς τοῦ λαοῦ, εὐλογήσετε τὰ χριστιανικὰ ἅρματα τῶν τέκνων σας· καὶ σεῖς, προεστῶτες, μὴν ἀμελῆτε κανένα ἀπ' ὅσα ἠμποροῦν ν' ἀσφαλίσουν τὰ δικαιώματα τοῦ γένους, τὸ ὁποῖον ἔχετε νὰ διοικήσητε εἰς τὸ ἑξῆς. Αὔριον ἔχω νὰ σᾶς κοινολογήσω τὴν ἀποφασίν μου.

« tions, on verra que je n'ai jamais fait le mal pour « le plaisir de le faire. Jetons un coup d'œil sur les « événements, ils parleront mieux qu'une apolo- « gie détaillée.

« Les coups dont j'accablai les Souliotes n'ad- « mettaient pas de moyen terme; et dès que j'eus « rompu avec eux, je fus réduit à la nécessité de « les chasser de mon pays, ou de les exterminer. « Je connaissais trop bien la politique fallacieuse « du cabinet ottoman pour ignorer le projet qu'il « nourrissait de me faire, tôt ou tard, une guerre « à laquelle il m'était impossible de résister, si, « d'une part, j'avais à repousser son agression, et « de l'autre à combattre les redoutables Souliotes.

« J'en puis dire autant des Parguinotes! vous le « savez, leur ville était le repaire de mes ennemis, « et chaque fois que je les invitai à changer de con- « duite, vous n'ignorez pas avec quelle hauteur et « quel orgueil ils me répondirent. Ils prêtèrent sans « cesse secours aux Souliotes quand je leur faisais « la guerre, et si Parga était encore au pouvoir de « ses habitants, vous les verriez ouvrir l'entrée de « l'Épire aux armées du sultan.

« Je sais que ma conduite est sévèrement criti- « quée par certains ennemis que je compte au « dehors de l'Albanie.... (1) Et moi aussi, je la

(1) Je sais maintenant qu'Ali faisait allusion à ce que l'auteur de cette histoire avait écrit contre sa tyrannie, dès l'année 1805, dans un ouvrage imprimé à Paris, qui lui fut apporté par M. Morier, consul d'Angleterre, en mars 1806

« condamne, en déplorant les fautes dans les-« quelles une fatale politique m'a entraîné. Fort « de mon repentir, je n'ai donc pas hésité à m'a-« dresser à ceux même que j'avais le plus grièvement « ment blessés. Ainsi j'ai rappelé à mon service « plusieurs Souliotes, et ceux qui se sont rendus « à mon invitation occupent des emplois avan-« tageux. Enfin pour combler la mesure de la ré-« conciliation, je viens de faire écrire à ceux qui « se trouvent encore à l'étranger de se rendre au-« près de moi; et des avis certains m'apprennent « qu'ils sont prêts à se rapatrier. Réunis sous mes « drapeaux, alors nous combattrons à outrance les « Osmanlis nos communs ennemis.

« Quant à l'avidité dont on m'accuse, je peux la « justifier par la nécessité où je me trouvais de sa-« tisfaire l'insatiable cupidité du ministère otto-« man, duquel je devais racheter sans cesse ma « tranquillité. En cela je fus personnel, je l'avoue, « et je l'étais encore en accumulant des trésors « pour soutenir la guerre que le cruel divan ose « enfin me déclarer. »

Il garda un instant le silence, et ayant ordonné de verser un tonneau rempli de monnaie d'or au milieu de l'assemblée, il s'écria :

« Voilà une partie de ces trésors que j'ai con-« servés avec tant de soin, et que j'ai particuliè-« rement arrachés aux Turcs nos communs en-« nemis; elle est à vous.

« C'est à présent plus que jamais qu'il m'est « agréable d'être resté attaché aux Grecs. Leur

« bravoure me répond de la victoire, et dans « peu nous relèverons leur empire, en chassant « la race ennemie des Osmanlis au-delà du Bos- « phore.

« Archevêques, et vous, prêtres du prophète « Issa, bénissez les armes des chrétiens qui sont « vos enfants. Primats, je vous confie le soin de « défendre vos droits et de régir avec équité la « brave nation que j'associe à mes intérêts. De- « main je vous communiquerai une résolution im- « portante. »

Le discours d'Ali Tébélen, qui fit dans un même jour l'ouverture et la clôture de son bizarre parlement, ne fut point suivi des acclamations qui accompagnent les allocutions des princes chéris du peuple. Les archevêques et les ministres des autels ne lui répondirent qu'en levant au ciel des yeux baignés de larmes. Quelques primats ou archontes firent entendre un murmure d'adhésion, et on allait se retirer, lorsque le chef des Mirdites, Prink Léchi, parlant au nom des Schypetars latins, déclara au tyran que lui et les siens ne serviraient jamais contre la majesté du sultan. Sa voix fut étouffée par les vociférations de quelques chefs de klephtes et des aventuriers qui firent retentir la salle des cris de *Vive Ali pacha! Vive le restaurateur de la liberté!*

Le lendemain de la fameuse séance tenue au château du lac, parut la résolution importante annoncée par Ali dans son grand divan, qui était conçue dans les termes suivants:

ALLÉGRESSE.

MOI, ALI TÉBÉLEN.

(1) « Chrétiens, mes frères, je vous salue. Je « vous fais savoir qu'ayant besoin de soldats, vous « ayez à me faire le plaisir d'en rassembler. » Il spécifiait le nombre qu'il exigeait de chacun des chefs auxquels sa circulaire était adressée. « En consé-« quence, je vous fais la remise des redevances que « vous payez à ma maison; expédiez vos contin-« gents à Janina, afin que je les emploie où besoin « sera.

« Comptez-moi au nombre des vôtres. Salut. »

Janina, 24 *mai* 1820.

---

(1) Voici le texte de la proclamation d'Ali:

ΓΑΙΡΕΤΙ.

Ἀδελφοί μου χριστιανοὶ σᾶς χαιρετάω· καὶ σᾶς φανερόνω ὅτι ἐπειδὴ ἔχω χρείαν ἀπὸ ἀνθρώπους, νὰ μοῦ κάμετε τὴν χάριν νὰ μοῦ συνάξετε (τόσους). Καὶ σᾶς ἀφίνω ὅλα τὰ χρέη ὁποῦ ἐπληρόνετε εἰς τὸ σπῆτί μου. Καὶ οἱ ἄνθρωποι ἂς ἔλθουν εἰς Ἰωάννινα, διὰ νὰ σταλθοῦν εἰς ἐκεῖνο τὸ μέρος ὁποῦ ἐγὼ τοὺς διορίσω. Καὶ νὰ μὲ νομίζετε ὡς ἕναν ἐδικόν σας.

Ὑγιαίνετε!

Ἰωάννινα. Μαΐου 24, 1820.

CHAPITRE II.

Intrigues de la Porte Ottomane contre l'ambassadeur de Russie. — Prédications du caloyer Théodore. — Coup d'œil sur l'état de la Turquie à l'ouverture de la campagne. — Suleyman, pacha de Thessalie, décapité. — Dramali lui succède. — Entrée de Pehlevan Baba pacha en Romélie. — Composition de ses bandes. — Anagnoste passe à son service. — Politique de Dramali. — Il ramène quelques Armatolis dans son parti. — Pehlevan pénètre dans la Hellade. — Il arrive à Livadie; — expédie Anagnoste vers les montagnards, — où il s'associe avec Théodore. — Véli pacha abandonne Lépante. — Alarmes des Patréens. — Marche de Pehlevan vers l'Étolie. — La Béotie est mise à feu et à sang. — Églises, fermes, villages pillés et incendiés. — Désolation générale. — Odyssée obligé de fuir; comment. — Escarmouches. — Affaire de Salone. — Arrivée de Véli et de Mouctar à Janina. — Rapports qu'ils font à leur père. — Ses moyens militaires. — Il relève les espérances de ses partisans; — parle de donner une charte. — Envoi de commissaires à Corfou. — But véritable de leur mission. — Sont pris par le *Réala-bey*. — Insurrection des Chamides contre Ali. — Fait fusiller quelques otages, pourquoi; — est ravi des déportements de Pehlevan. Changement de conduite de Dramali. — Ses vexations. — Insulte les Armatolis; — menace de brûler les églises. — Affliction des Grecs. — Entrée en campagne du sérasker Pachô bey. — Comment il encourage son armée. — Énumération des contingents qu'il reçoit. — Distribution des commandements faite par Ali. — Moment d'espérance.



Ce n'est point en se plaçant sur les hauteurs qu'on peut découvrir la marche des cabinets ombrageux de l'Orient, qui ne déploient jamais plus d'activité

que lorsqu'ils paraissent sommeiller. La Porte, qui avait éclaté avec fureur, semblait, à la lenteur de ses préparatifs, craindre de compromettre la sûreté de l'état, en entrant en lice contre celui qu'elle avait frappé de la proscription et de l'anathème. Elle crut voir derrière le satrape de Janina les artifices du cabinet de Pétersbourg, et cette pensée la conduisit à tenter de pénétrer dans le secret de la légation Russe de Constantinople (1), avant de rien entreprendre.

---

(1) On savait qu'aucun courtisan n'osait depuis long-temps prononcer le nom d'Ali Tébélen devant le sultan, lorsqu'un Grec, parvenu à s'introduire mystérieusement auprès du baron de Strogonof, réussit à l'intéresser en faveur du proscrit, dont l'étrange destinée fixait alors l'attention toute entière de l'Orient. Cependant le baron revenu d'une impression qu'il serait difficile de définir, réfléchissant sur la démarche d'un homme qu'il ne connaissait pas, un trait de lumière lui découvrit le piége voilé de ténèbres dans lequel on voulait le faire donner. Il appelle l'émissaire auquel il reproche sa supercherie en déclarant qu'il va le livrer au ministère ottoman, s'il ne lui déclare par qui il a été mis en avant. A ces mots le grec hésite, et après diverses dénégations, il confesse qu'il a été chargé du rôle qu'il joue par l'ambassadeur d'Angleterre. Saisissant adroitement cet aveu, le baron de Strogonof lui répond qu'il va le renvoyer au lord Strangfort; nouvelles alarmes! Le malheureux tombe aux pieds de l'ambassadeur, auquel il avoue que, forcé par les menaces du Reïs effendi, qui avait un pouvoir absolu sur sa tête, il avait été contraint d'user de ce stratagème, afin de savoir si la Russie entrait pour quelque chose dans les affaires d'Ali. C'était là toute la vérité, et le baron de Strogonof ayant fait reconduire l'émissaire chez le Reïs effendi auquel il le dénonça comme un agent d'Ali pacha, cette conduite de l'ambassadeur russe parut tranquilliser le divan.

L'histoire ne nous montre plus, depuis un siècle, l'empire ottoman que sous les traits d'un colosse frappé de vétusté, parce que les Turcs sont restés stationnaires au milieu de l'Europe régénérée par les sciences et les arts. Les Grecs montagnards sentaient la faiblesse de leurs tyrans, lorsqu'un caloyer, neveu du martyr Démétrius, ambitionnant à son exemple les palmes de l'éternité, sortit des montagnes de la Thessalie, pour annoncer aux fidèles que *les temps étaient accomplis!* Théodore était son nom, et sa voix religieuse annonçait maintenant le règne de la Croix. *L'Éternel*, disait-il en s'adressant aux guerriers de l'Othryx et du Pinde, *l'Éternel qui appela les Turcs d'un coup de sifflet des extrémités de la terre pour venir prendre ses ordres, afin de punir les prévarications de son peuple, les a délaissés. Le glaive dont il les arma s'est rouillé entre les mains des enfants du carnage; la valeur qu'il leur inspirait s'est évanouie, comme la fumée des sacrifices* (1). *Le Dieu qui traçait aux soldats des successeurs des caliphes, leurs campements, en faisant marcher devant eux la terreur et l'effroi, leur a mis un cercle au nez et un mors dans la bouche* (2). *Rappelez-vous qu'on peut être fanatiques comme le sont nos oppresseurs sous un gouvernement arbitraire, mais non vertueux, parce que le despote, détachant l'intérêt des particuliers de l'intérêt public, éteint dans ses esclaves, non*

(1) Isaïe, 5, 25. 25, 30. 10, 28. 34, 14. 4, 5.

(2) 4. Reg. 19, 28.

l'amour de la patrie, puisqu'elle n'existe pas, mais jusqu'aux liens de la société. La Turquie n'est plus que l'ombre d'un empire qui tombe de toutes parts.

En effet, les troubles, les séditions sont maintenant le partage des barbares qui firent trembler l'Europe chrétienne, et ainsi que les jours de triomphe, le temps est passé où le sultan se défaisait d'un sujet dangereux, en lui envoyant le cordon, que celui-ci recevait à genoux avant de livrer sa tête aux bourreaux. Le sens moral s'est réveillé chez les nations les plus abruties; et quoique façonnés à la servitude, on ne trouverait plus dans l'Orient d'esclaves assez lâchement résignés pour saluer un autre Claude, comme les dix-neuf mille misérables qui allaient s'égorger sur le lac Fucin pour le bon plaisir d'un stupide empereur. Il faut maintenant mettre des armées en campagne pour réduire un visir, et le succès atteint rarement le but qu'on s'était proposé.

La Servie n'était pas tranquille, et depuis quelque temps le divan se trouvait occupé à éluder l'exécution de l'article du traité de Bukarest, qui accordait aux Serviens un gouvernement pareil à celui de la Valachie. Les Russes, profitant de cette circonstance pour retenir les châteaux du Phase, ne se trouvaient point en pleine paix avec le sultan. Leurs ambassadeurs, MM. Italinski et Strogonof, n'avaient pas reçu d'audience publique, et le satrape en tirait quelques inductions favorables à sa cause. Un génie inconnu répandait des alarmes

et des espérances parmi les Grecs jugés à tort comme incapables de mériter un affranchissement légitime. Ali Tébélen était toujours le point de mire d'une puissance ennemie de la Russie, et on bâtissait des projets sans nombre sur sa réputation. Mille bruits divers avaient éveillé mille soupçons; et ainsi qu'il arrive à ceux qui séparent la politique de la justice, le cabinet ottoman, ayant mécontenté tout le monde, était inquiet sans savoir positivement ce qu'il avait à craindre. Enfin le remords qui persuade aux tyrans qu'ils sont environnés de conspirateurs, parce qu'ils conspirent sans cesse contre le bonheur public, montrait au sultan des ennemis jusqu'au sein de ses conseils.

Ali, qui connaissait le côté vulnérable de son gouvernement, continuait à négocier avec les capitaines de la Hellade, en promettant de les traiter à l'avenir comme ses plus fidèles sujets; mais la *servitude*, *à quelque haut prix qu'on la mette*, *ne pouvant plaire à des hommes libres* (1), ils restaient sur leurs gardes. Il envoyait sous main des émissaires aux Monténégrins et aux Serviens pour les engager à la révolte, tandis qu'il organisait une insurrection dans la Valachie, par l'entremise de Constantin Ducas, frère de son grammatiste Étienne. Il intriguait également dans la Moldavie et jusqu'à Constantinople, où nous verrons bientôt pénétrer les agents mystérieux de l'Hétérie, qui devaient réveiller les passions les plus sublimes.

(1) Liberis pretium servitutis ingratum est. — QUINT.-CURT.

En attendant cette explosion, les Armatolis du satrape obtenaient quelques avantages sur le Vardar, et la guerre se serait allumée dans le sangiac de Bitolia, de manière à lier un plan insurrectionnel, depuis le Danube jusqu'aux rivages de la mer Ionienne, sans l'opposition de Zaphiris. Ce fils du premier archonte de Naoussa, ayant appelé à son secours les Bulgares et les tribus Bardariotes, fit échouer un projet qui, s'il eût réussi, aurait épargné des flots de sang à la Macédoine; mais on n'était alors animé que du sentiment de la haine contre Ali Tébélen. Cet échec ne faisait cependant que changer les plans éloignés d'Ali, qui cherchait à nouer des intelligences avec Suleyman, pacha de Larisse, afin de former une ligne d'opérations plus favorable à sa défense.

Pour y parvenir, il avait fallu lui rendre suspect son secrétaire Anagnoste, qui dut pour sa sûreté se retirer à Constantinople. On s'aperçut à peine de sa disparition à Larisse; et comme la Porte ne faisait aucun mouvement tandis qu'il arrivait à Janina des compagnies entières de Toxides, de Iapyges et de Chamides, le châtiment différé rehaussa les espérances du satrape, qui parut reprendre l'énergie de sa jeunesse. Irrité de savoir que Pachô bey s'était vanté d'*arriver en vue de Janina, sans brûler une amorce*, il osa dire, dans son aveuglement, *qu'il ne traiterait désormais avec la Porte que quand l'armée albanaise qu'il commandait serait campée à Daoud pacha*, bourgade éloignée de quelques lieues de Constantinople.

Ali s'applaudissait d'avoir éloigné le fougueux Anagnoste, qui ne fut pas plutôt arrivé à Constantinople, qu'on vit se manifester une dissidence dans le divan de Sa Hautesse. Le parti d'Ismaël Pachô bey et de son protecteur Dramali, soutenu par Khalet effendi, devenu l'ennemi d'Ali Tébélen, accusa le visir de Larisse, Suleyman, de dilapidations et d'intelligences avec le proscrit. On lui prêtait tous les crimes qu'on impute à un chef qu'on veut perdre, au moment où cet homme estimable commençait avec succès la campagne contre les partisans d'Ali, qu'il était parvenu à repousser jusque dans le Pinde. Il se trouvait à Tricala, prêt à pénétrer dans l'Épire, lorsqu'un courrier du divan lui apporta la nouvelle de son remplacement au sangiac de la Thessalie par Mouhamet Dramali, avec l'ordre de se rendre à *Stambol* pour y comparaître *à la barre de l'apostrophe impériale*, en le déclarant *mansoul* ou destitué.

A cette sommation inattendue, Suleyman s'empressa de nommer un mousselim pour gérer les affaires de la province, et prit la route de Constantinople, où l'on ne pouvait lui reprocher que l'abus de confiance dans Anagnoste, auquel on était d'autant plus éloigné de songer, qu'on regardait l'armement de la Hellade comme favorable à la cause du sultan. A son passage à Larisse et à Catherin, Suleyman fut reçu avec égards; il se flattait de confondre ses ennemis; il voyageait avec la sécurité de l'innocence, lorsqu'en approchant de Salonique, un capigi-bâchi de Sa Hau-

tesse, le fit saisir et étrangler. Sa tête empaillée fut le premier trophée de cette guerre impie, qu'on vit figurer dans un bassin d'argent (1), à la porte du palais impérial des sultans.

Après avoir ainsi versé le sang d'un sujet fidèle, et de nombreuses hésitations, le divan, qui s'était déclaré à regret contre Ali Tébélen, séduit par l'appât des trésors dont il était possesseur, sortit de son inaction. Mouhamet Dramali pacha reçut l'injonction de se rendre à Larisse, et Ismaël Pachô bey de se tenir prêt à entrer en campagne. On accéléra en même temps l'équipement d'une escadre et on expédia des ordres aux chefs de la Romélie, pour les engager à réunir leurs contingents. Le pacha de la Macédoine transaxienne, qui était le pre-

(1) Les têtes qu'on apporte à Constantinople empaillées ou salées, restent exposées pendant trois jours aux portes du sérail, avec un écriteau (yaphta) qui fait connaître le crime des individus décapités. La tête d'un visir ou pacha à trois queues est exposée dans un plat d'argent, sur une colonne de marbre, près de la seconde porte du sérail, appelée *Orta Capou;* celle d'un pacha à deux queues, d'un ministre, d'un général, est mise sur un plat de bois devant la porte appelée *Basch Capou couli,* sous la voûte de cette entrée. On jette à terre, devant cette même porte, celles des officiers subalternes. On distingue, à la position que l'exécuteur donne aux cadavres, celui d'un mahométan des restes d'un chrétien. Les premiers sont couchés sur le dos, avec la tête posée sous le bras, et les autres sont étendus à plat ventre, avec la tête placée sur le derrière. Cet usage judaïque remonte aux temps les plus anciens, comme on le voit dans la Bible, d'où les Turcs ont tiré presque toutes leurs lois de sang. Jug. VII, 2, 2. Reg. IV, 8 et 35.

mier en ligne, faisait à cette occasion recrépir les remparts de Salonique, et reblanchir les quarante tours, qu'on voit encore telles qu'elles étaient dans le temps où les Vénitiens achetèrent cette place de l'empereur grec, Jean Paléologue, en 1423 (1). On croyait par cette démonstration en imposer aux kleptès (voleurs), au nom desquels le pacha tremblait, quoiqu'il eût soin de faire entasser des piles de boulets de marbre, jusqu'au-dessus des créneaux, pour montrer de loin qu'il était en mesure de repousser l'agression de ces partisans d'Ali Tébélen.

Tandis que ces préludes grotesques d'une guerre qui allait prendre un autre caractère se passaient aux bords du golfe Thermaïque, l'infatigable Anagnoste, parti de Constantinople avec des lettres de recommandation, arrivait auprès de Baba, pacha de Bulgarie. La Porte, empressée de changer le mousselim laissé par Suleyman, invitait ce seraskier à se rendre promptement à Larisse. Comme il était toujours prêt à monter à cheval, il se mit incontinent en route, et les contrées situées à l'orient du Pinde semblèrent pacifiées, lorsqu'il parut à l'entrée du Tempé.

Ce Bulgare, parvenu du métier de lutteur public à celui de brigand, et du brigandage à l'une des hautes dignités de l'empire, puisqu'il venait d'être nommé Mir-livas de Lépante, était un de ces

(1) V. Sanut. Vita de' Duchi; F. Foscari et Verdizzoti, Fatti veneti, lib. XVIII; cité par P. Daru, Hist. de Venise.

ravageurs de provinces, accoutumés à conduire leurs soldats par la faim à la victoire. La voix de sa renommée *était un affreux rugissement qui porte avec soi la terreur et la consternation* (1). Il traînait à sa suite les Kersales qu'il avait toujours opposés avec un avantage décidé aux Cosaques du Don. Ils étaient armés des lances et couverts des dépouilles enlevées à ces Tartares chrétiens, lorsque la guerre entre la Porte et la Russie ensanglantait les bords du Danube. Quoiqu'ils ne fussent pas en pays ennemi, les barbares du mont Hémus, aussi braves qu'indisciplinés, après avoir laissé sur leurs pas des traces de désolation, n'entrèrent à Larisse que pour y commettre des excès innombrables. Grecs, Turcs, janissaires, tous étaient l'objet de leurs outrages, et particulièrement ces derniers qu'ils accablaient de coups, en leur reprochant la lâcheté qu'ils avaient montrée à Routchouk, à Lovcha et dans les différents combats contre les Moscovites. On tremblait, et peut-être la Thessalie se serait insurgée, si on n'avait pas espéré de voir bientôt paraître Mouhamet Dramali pacha.

Les courriers qu'on lui envoya, pour le prévenir de ce qui se passait, le trouvèrent campé dans les plaines de Philippes, où il grossissait son armée des Spaïs et des Timariots du bey de Serrès, ainsi que des contingents des principaux Aïans de la Macédoine transaxienne. Les avis qu'il venait de recevoir l'engagèrent aussitôt à lever son camp; et

(1) Ézéchiel, 19, 27.

après avoir reçu, en approchant du Vardar, les milices du pacha de Salonique, il fit, dans les derniers jours du mois de mai, son entrée à Larisse, où il fut reçu aux acclamations des habitants, qui crurent trouver en lui un libérateur. Il n'en était pas ainsi de Baba pacha, qui se faisait un plaisir de braver son autorité, en lui reprochant de n'avoir soif que des trésors d'Ali Tébélen, qu'il voulait harceler au lieu de l'attaquer en brave, et il lui demandait arrogamment pourquoi son gendre Pachô bey, *le fuyard de Routchouk* (1), ne paraissait pas afin d'en finir avec celui qu'il s'était vanté de *traquer comme un lièvre*. On était empressé de congédier un homme aussi turbulent, et il ne se fit pas prier pour prendre le chemin des Thermopyles, où il se flattait de rencontrer les Armatolis d'Odyssée.

Tranquille au sein de Larisse, Dramali, qui s'annonçait par des sentiments d'équité, reçut la soumission de Zongos et des Armatolis qu'il commandait. Cette défection obligea aussitôt Ali Tébélen à rappeler les avant-postes qu'il avait établis à Castoria, à Florina et à Chatista. Mais il était trop tard; déja les troupes qui tenaient garnison dans ces villes, entraînées par l'exemple de Zaphiris de Naoussa, et les Cauloniates, sur lesquels le tyran fondait de grandes espérances, s'étaient rangés sous les drapeaux du Romili Valy-cy.

(1) Pachô bey avait fui avec Véli pacha à l'affaire de Routchouk.

Il perdit ainsi, sans coup férir, la Macédoine cis-axienne et la Thessalie jusqu'au défilé de Gomphi, où le nouveau visir de Larisse s'arrêta, pour attendre l'armée d'Ismaël Pachô bey, conformément au plan de campagne réglé dans le divan.

Les rugissements du lion, qui retentissent dans les gorges du mont Atlas, n'inspirent pas plus d'effroi aux habitants de ces solitudes, que les cris des Bulgares n'en causèrent aux paisibles Thessaliens qui cultivent les bords fertiles du vieil Apidane, dont le Pénée reçoit les ondes limpides. Depuis Larisse jusqu'à Pharsale les paysans se sauvèrent dans l'Othryx, aux approches des bandes dévastatrices de Pehlévan Baba pacha; et les trente-quatre montagnes (1), maintenant privées de leurs noms poétiques, qui bordent le bassin de la Thessalie, devinrent l'asyle des chrétiens répandus dans les plaines. Pharsale, Thaumacos, étaient désertes lorsque le sauvage Bulgare y fit son entrée. Étonné lui-même de la frayeur qu'il occasionait, il s'en plaignit à son secrétaire Anagnoste, qui lui conseilla de rappeler les populations, en le députant pour leur porter des paroles rassurantes.

Jamais le fourbe Sinon n'adressa un discours plus persuasif aux chefs des Troyens pour les attirer dans un piége fatal, que ne le fit Anagnoste, afin de tromper le Pehlevan. Il n'avait, disait-il, qu'à se plaindre d'Ali Tébélen, contre lequel il fallait soulever toutes les passions; et détacher les Grecs de

(1) Eustath. ad Iliad. lib. II.

sa cause était ce qu'on pouvait entreprendre de plus favorable aux intérêts du sultan. Le sérasker consentit donc à l'envoyer vers les peuplades belliqueuses de la Hellade, sans fixer le temps auquel il devait le rejoindre, et ce fut sur les bords du Sperchius que le Bulgare et son astucieux mandataire se séparèrent pour agir dans des intérêts bien différents, quoique leur conduite produisît les mêmes résultats.

Les habitants de Livadie, informés de la marche de Pehlévan Baba pacha, invitèrent aussitôt Odyssée, qui se trouvait dans leur ville, à se retirer. Sur son refus, on prit les armes, on le chassa, et on députa l'archonte Jean Logothète, avec les principaux habitants, vers Pehlévan, qu'ils trouvèrent occupé à rançonner les villages situés sur sa route. Ils lui apportaient l'hommage de leur soumission; et son premier mot fut de leur demander de l'*argent,* sous peine d'être pendus à l'instant. Ils s'étaient heureusement précautionnés, et ils le calmèrent en lui offrant le cadeau de *bien venue.* On pouvait se croire racheté à ce prix; mais, à son arrivée à Livadie, le Barbare exigea de nouveau de l'*argent*, et il arracha encore de l'*argent* en quittant les paisibles Béotiens, que ses soldats mirent à contribution de la manière la plus inhumaine.

La Béotie était la première province que les habitants n'avaient pas abandonnée à l'approche des Kersales, qui se répandirent dans tous les hameaux situés aux environs du Céphise et du lac Copaïs. La patrie de Plutarque, Cheronée, le territoire où

Hésiode paissait les troupeaux, lorsque Apollon lui départit le don sacré de la lyre; Platée, champ d'éternelle mémoire; Thespies, berceau de la séduisante Phryné, dont le territoire était consacré aux Muses, et tous les villages jusqu'au Triodos, témoin du meurtre de Laïus, devinrent le théâtre des excès de la soldatesque de Baba pacha. Le bâton, *sceptre ensanglanté du despotisme* (1), accompagnait les moindres réquisitions. Chaque soldat prétendait être traité comme un visir; les basses-cours étaient dépeuplées; les troupeaux tombaient égorgés par hécatombes pour satisfaire leur voracité; l'huile et le beurre qu'on conserve dans des outres étaient jetés, afin d'augmenter leur activité, dans les brasiers ardents autour desquels on rôtissait des génisses et des béliers; on brûlait les ruches des abeilles après en avoir enlevé le miel; les celliers étaient inondés de vin dans lequel plusieurs Barbares se noyèrent après s'en être enivrés, et quand leurs chevaux étaient rassasiés, les meules de foin et de paille étaient livrées aux flammes. Repus de viande, gorgés de vin, les femmes, les jeunes filles et les adolescents devenaient l'objet de la luxure des infâmes et de leur chef. L'âge mûr, la vieillesse des ministres du seigneur, la décrépitude même, ne furent pas épargnés. Enfin le peuple épouvanté s'étant retiré dans les escarpements du Parnasse, comme au temps de l'invasion des Perses, les monstres ne rougirent pas de se faire

(1) Hérodot. Clio, c. LIX.

les rivaux de l'animal lascif de Mendès, et les étables devinrent pour eux des harems dignes de leur impudicité : *Torva tuentibus hircis.*

Tandis que ces scènes se passaient dans l'opulente Livadie, Anagnoste, content de voir les paysans refoulés dans les montagnes, se portait de ville en ville pour propager le mécontentement. Ne parlant des Turcs qu'avec horreur, il disait et répétait aux archevêques, aux évêques, aux archimandrites et aux prêtres consolateurs des malheureux, d'espérer, et d'armer le peuple, pour tomber sur les Ismaëlites dès qu'il en serait temps. Il confiait sous le plus grand secret, aux chefs des Armatolis et aux primats grecs, qu'une armée russe très-considérable se formait sur le Pruth (1) (ce qui était véritable), et que la majesté de l'empereur orthodoxe n'attendait que la fin d'un grand congrès européen pour chasser les Turcs au-delà du Bosphore. Ces révélations, racontées avec des réticences qui ne les rendaient que plus croyables à des hommes exaspérés par des calamités récentes, ne leur permettaient pas de douter d'une délivrance prochaine, et les chants du Thessalien Rigas retentirent bientôt dans les escarpements du mont Oëta. De toutes parts, on s'enflammait; et le moine Théodore, qui enchérissait sur Anagnoste, prenant

(1) C'était l'armée que l'empereur Alexandre avait mise en mouvement pour réduire l'insurrection de Naples, qui se trouvait cantonnée dans la Bessarabie, en tenant une attitude menaçante vis-à-vis de la Porte Ottomane, afin d'appuyer les négociations du baron de Strogonof.

la parole au nom du Dieu des armées, appelait, comme un autre Saint-Bernard, les fidèles sous l'étendard de la Croix.

« Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes « pour pleurer les malheurs de Jérusalem? s'écria-« t-il au milieu des Grecs réunis à Castritza (1) pour « célébrer la fête des Saints Apôtres; et mes larmes « couleront jour et nuit sur les tombeaux des en-« fants d'Israël (2). Le juge invisible a prononcé « l'arrêt fatal des descendants d'Agar. Vous avez, « leur dit-il, ravagé la vigne. La dépouille du pau-« vre remplit vos palais. Vous avez mis mon peuple « sous le pressoir pour exprimer le suc de ses os; « vous le broyez avec la meule pour achever de le « réduire en poudre. Vos rapines paraissent dans « vos superbes ameublements (3). Vos palais sont « cimentés du sang des affligés. La pierre crie con-« tre vous du milieu de la muraille, et le bois qui « lie le bâtiment rend témoignage contre vos ini-« quités (4); tout demande vengeance et l'obtien-« dra. » Et les pleurs et les gémissements, et les cris de pitié, et les transports de fureur, qui succédaient à ces paroles prononcées avec un accent prophétique, élevaient désormais un mur de division entre les Grecs et leurs oppresseurs, pendant

(1) On croit que ce village a remplacé l'ancienne ville d'Hypate.

(2) Jerem. 9, 1.

(3) Isaias, 3, 13, 14.

(4) Habac. 2, 11, 12. Isaias. 3, 15.

que Pehlévan Baba pacha, aussi peu inquiet des intrigues de son secrétaire que des sermons de Théodore, poursuivait sa marche du côté des pays occupés par les partisans d'Ali Tébélen.

Véli pacha, informé de l'approche de son successeur, ne jugea pas convenable de l'attendre dans les murs de Lépante; et il expédia son harem avec ses meubles, par mer, à Prévésa. Ce convoi, composé de vaisseaux marchands, escortés de quelques chaloupes canonnières, ayant été refoulé par les courants vers la côte de la Morée, les Patréens se crurent menacés d'une invasion. On poussa le cri de guerre; le vaivode Moustapha bey fit distribuer des armes aux Turcs et aux Grecs, qui montrèrent autant d'intrépidité, en voyant s'éloigner la pacifique flottille, chargée de femmes, d'esclaves, d'eunuques et d'ustensiles de ménage, qu'ils avaient témoigné de frayeur à son apparition. Malgré cela, le prudent gouverneur expédia des courriers au visir de Tripolitza, qui partageait ses terreurs, et bientôt Patras fut rempli des milices provinciales du Péloponèse. Malgré cette augmentation de forces, et la disparution de l'escadrille, on croyait à tous moments voir paraître l'ennemi, et on ne fut rassuré qu'en recevant une lettre de Véli qui annonçait à Moustapha bey son départ de Lépante, où il laissa une garnison de quatre à cinq cents hommes. Comme on ne guérit pas de la peur, il fut résolu que, pour se mettre à l'abri d'une surprise, on relèverait les remparts du château de Patras, et les Grecs mirent la main à l'œuvre

pour réédifier une forteresse qui devait leur coûter tant de larmes et de sang.

Tandis que Pehlévan Baba pacha s'avançait à travers la Phocide, Odyssée, fils d'Andriscos, au lieu de s'embusquer dans le défilé d'Arachova, qu'il aurait défendu avec succès contre les Kersales, s'était retiré à Salone, qu'il fut forcé d'abandonner, comme il avait fait de la Livadie. Il se jeta dans le canton de Malandrino, tandis que Baba pacha s'emparait d'Amphise, et il battit en retraite du côté de Cravari, quand il le vit se mettre en marche pour traverser le pays montueux des Locriens Ozoles, où il pouvait l'arrêter et l'anéantir; mais le génie militaire ne s'était pas encore développé dans sa tête. Il y eut cependant quelques escarmouches assez vives dans les gorges de Lidoriki, patrie des antiques Doriens; et les Armatolis d'Odyssée parvinrent même, à la faveur d'une marche de nuit, à pénétrer jusqu'à Salone, où ils mirent le feu après avoir égorgé un poste de Kersales; mais ce n'était là qu'un de ces succès d'avant-postes qui ne décident rien dans une cause générale.

Véli pacha, qui venait d'évacuer Lépante, fit halte à Missolonghi pour y lever des contributions, nomma un commandant à Vrachori, et remonta quelques jours après à Janina. Le rapport qu'il fit à son père n'annonçait que des revers et des craintes pour l'avenir. Il ne lui dissimula point que les Turcs étaient chancelants dans leur fidélité; et cette révélation détermina le satrape à désarmer ceux de Prévésa et d'Arta. Il exigea des otages de

la plupart des beys, et ce qui restait d'Agas du Chamouri fut mis en état de surveillance.

Mouctar pacha rentrait à Janina presqu'en même temps que son frère. Il venait de terminer une inspection dans le Musaché, province dont les habitants trouvent plus honnête de labourer et de garder les troupeaux que de vendre leurs services à l'étranger, comme le font les Schypetars des monts Candaviens. Il n'avait remarqué que des intentions bienveillantes dans ce pays de grande fertilité. L'Acrocéraune, privé de ses défenseurs, lui avait offert le calme des tombeaux, et il avait pris l'attitude armée des Chaoniens pour un dévouement à sa cause, tant les anciens partisans de Moustapha pacha avaient su lui cacher les ressentiments qu'ils nourrissaient au fond de leur cœur. Malgré ces bonnes dispositions, Mouctar avait engagé sa tante Chaïnitza à quitter Liboôvo; mais cette femme implacable n'ayant voulu s'y déterminer qu'après avoir vu au préalable massacrer les Argyrocastrites, on l'abandonna à son sort. Le temps était passé où l'on aurait pu lui offrir l'holocauste d'une ville, comme cela avait eu lieu par rapport à Cardiki; et son neveu continua sa route pour se rendre auprès de son père.

Les rapports opposés de Véli et de Mouctar servirent de motif pour diverger sur la règle de conduite qu'on devait tenir à l'égard des Mahométans. La division même éclata entre les deux frères; et, sous ce prétexte, ils déguisèrent l'objet réel qui les animait, l'héritage de leur père, qu'ils convoi-

taient avec une égale cupidité. Ali avait fait transporter à Janina les trésors qu'il tenait entassés à Tébélen, et depuis ce temps, aucun de ses fils ne voulait plus s'éloigner d'un être si intéressant. Ce n'étaient qu'élans de tendresse *pour un aussi bon père*, et Véli n'avait, à l'entendre, quitté Lépante que pour partager ses dangers. Mouctar tenait le même langage, et les jours fuyaient sans songer que le ciel réservait de cruelles douleurs à la vieillesse d'Ali, auquel les pensées secrètes de ses enfants n'étaient pas inconnues.

Le grand coupable dévorait ces chagrins amers, lorsqu'un de ses canonniers ayant assassiné un domestique de Véli pacha, celui devant qui tout était accoutumé à trembler se trouva arrêté dans le châtiment qu'il voulait infliger au meurtrier, par la révolte entière du corps des artilleurs. Cet événement lui révéla que l'autorité échappait de ses mains; et il dut recourir au misérable subterfuge de se faire demander la grace de celui qu'il ne pouvait punir.

Il l'accorda, et dit, en faisant un retour pénible sur lui-même: « Salomon a été aussi célèbre « par ses erreurs que par sa sagesse; le temps de « la toute-puissance est passé, il faut revenir à mes « peuples; c'est dans leur sein que réside la force « conservatrice de l'autorité. » Il feignit de souhaiter que ces paroles fussent divulguées.

En effet, avec des troupes fidèles, dans un pays où tout homme est soldat, la position d'Ali Tébélen était loin d'être désespérée. Il avait ordonné

de mettre sur le pied de guerre Ochrida, Avlone, Canina, Bérat, Cléisoura, Prémiti, port Panorme, Santi-Quaranta, Buthrotum, Delvino, Argyro-Castron, Tébélen, Parga, Prévésa, Souli, Paramythia, Arta, le poste des Cinq-Puits, Janina et ses châteaux. Le récensement de l'artillerie qui garnissait ces places murées présentait un effectif de plus de quatre cent vingt canons, depuis le moindre calibre jusqu'à celui de trente-six, la plupart en bronze, montés sur affûts de siége, et de soixante-douze mortiers. Il possédait en outre, dans le château du lac, indépendamment de ses pièces de position, quarante canons de campagne, soixante de montagne, et une certaine quantité de fusées à la Congrève, qui lui avaient été données par les Anglais. Ses munitions de guerre, qui etaient déja considérables, avaient été augmentées au moyen d'achats faits à Corfou. Enfin, on travaillait à établir une ligne de sémaphores, depuis Janina jusqu'à Prévésa, pour avoir rapidement des nouvelles de l'escadre ottomane qui devait paraître de ce côté.

Ceux qui prédisent des calamités aux princes aveuglés, et aux gouvernements endurcis dans l'erreur, passent, en général, pour des esprits inquiets ou même dangereux; et si quelqu'un eût osé dire au satrape que ce qu'il faisait tournerait à sa confusion, il l'aurait puni comme un traître. Cependant ses ressources et les mesures de sûreté qu'il venait de prendre, loin de ramener les esprits en sa faveur, ainsi que cela serait arrivé s'il n'avait pas perdu la confiance publique, ne firent

qu'accélérer la vaste conspiration ourdie contre son existence. Lui seul ignorait et devait ignorer la vérité qu'il n'était plus digne d'entendre. Chrétiens et Turcs, sans se communiquer leurs pensées, donnaient un exemple remarquable de la dissimulation d'un peuple fatigué du poids de l'oppression, et Ali allait justifier cet adage antique, que *le monstre le plus ridicule est un tyran impuissant*.

Chacun conspirait; et pour comble de dérision, plus les dangers du satrape augmentaient, et plus l'enthousiasme public se manifestait par tout ce que les protestations ont de démonstratif. Ali ne sortait plus de ses palais qu'au bruit des acclamations, et les ouvriers, qu'il inspectait au milieu de leurs travaux, rivalisaient d'efforts pour répondre à ses désirs. Tantôt porté sur un brancard, tantôt à cheval ou monté sur une calèche élevée en forme d'estrade, ses forces semblaient triompher des années, et il se multipliait en se trouvant à toute heure présent où il croyait à propos de se montrer. Assis sur les bastions, au milieu des batteries, il s'entretenait familièrement avec ceux qui l'entouraient. Il racontait aux uns les succès obtenus jadis par Cara Bazaklia, visir de Scodra, contre les armées du sultan. Il disait comment le rebelle, retranché dans sa citadelle avec *soixante-douze braves*, avait vu briser contre ce faible donjon les forces réunies des quinze grandes satraperies de l'empire ottoman, commandées par vingt-deux visirs ou pachas. Il exaltait le courage des Guègues,

qui firent main-basse sur cette armée, qu'un même jour vit exterminer, partout où les Osmanlis disséminés furent rencontrés. Il aimait à redire aux autres, et c'était parce qu'elle était plus récente, la victoire éclatante de Passevend Oglou, qui est encore le sujet des chansons guerrières des brigands de la Romélie. Par ces souvenirs il réchauffait l'ardeur des siens, et il crut abuser la confiance publique en annonçant qu'il était prêt à donner une charte aux Épirotes, sans réfléchir qu'il aurait fallu, pour renverser les institutions turques, appeler franchement à lui les chrétiens, devenus les plus nombreux, les plus riches, les plus habiles, les plus braves, et leur confier la défense de ses places fortes.

Donner à de pauvres barbares une charte? A ce nom auguste je vois sourire de pitié ceux qui savent la haute civilisation à laquelle un peuple doit être parvenu pour jouir d'un pareil bienfait. On avait suggéré au vieux satrape cette idée, qu'il ne comprenait pas plus qu'elle n'était comprise de ceux auxquels il promettait cette institution. *Une charte*, disaient tout bas les mahométans; *n'avons-nous pas notre Coran! Hélas! le malheureux veut changer les saintes lois de nos pères!* Les Albanais se demandaient *si cela ferait augmenter leur paie?* Les Grecs riaient de pitié en criant: *Donnez-nous une charte:* ΝΟΜΙΚΟΣ ΚΑΝΩΝ. Ainsi, pour plaire particulièrement aux novateurs qui lui avaient fait tenir son champ-de-mai, on statua qu'un *sujet* donnerait une constitution à *des sujets*. Ali, qui

avait en cela son but, promit tout, consentit à tout; et l'infortuné Colovos, qui n'avait jusqu'alors reçu de commission que pour intriguer auprès des Anglais, fut envoyé à Corfou, afin de demander aux enfants d'Alcinoüs un décalogue politique à l'usage des Épirotes.

Cette ambassade fut celle des dupes; car Colovos avait d'autres desseins en tête que ceux de son maître, duquel il reçut à son tour des instructions opposées à celles de la rédaction d'une charte. On adjoignit au négociateur un nommé Constantin Monovarda, marchand de Janina, homme de bien, qui gémissait de se trouver compromis dans une pareille légation; mais bon gré ou non il fallut partir.

Tout était tranquille dans la Thesprotie, à la mi-juillet, lorsque les commissaires d'Ali traversèrent cette contrée, et leur arrivée à Corfou ne fit impression qu'auprès des désœuvrés. On feignit de chercher des avocats pour travailler au grand œuvre. Quoiqu'on n'en manque pas, personne ne voulut déférer à l'invitation des envoyés d'Ali; et Colovos, afin de remplir les ordres de son maître, ainsi que ses propres projets, continua de parler de l'objet qui l'avait amené à Corfou, pour donner le change sur ses véritables desseins.

Le principal était de faire rédiger une adresse aux Grecs, par laquelle on les appelait à la liberté, en se servant des noms sacrés de religion et de patrie. Il trouva facilement des hommes auxquels ces paroles magiques faisaient vibrer le cœur, qui s'em-

pressèrent de composer cet appel; et tandis qu'on l'imprimait en grec, Colovos avisait aux moyens de remplir les vues d'Ali, qui concouraient au but de l'indépendance nationale. Il mit d'abord en lieu de sûreté une somme assez considérable d'argent que son maître lui avait confiée. Il fit partir ensuite, munis d'un coffre-fort, des émissaires pour Cataro, qui avaient ordre de se rendre auprès du vladika du Monténégro, avec lequel on avait un pacte secret, tendant à attaquer le visir de Scodra Moustaï pacha, dans le cas où il se déciderait à marcher contre Ali Tébélen. On envoya, par d'autres voies, des émissaires en Servie et en Bosnie. On prévint Constantin, frère d'Étienne Ducas, secrétaire des commandements d'Ali, qui se trouvait en Moldavie, de remuer les Hétéristes établis à Jassy et à Bukarest, et on lui adressa, avec des lettres de change sur une maison de banque de Vienne, des milliers d'exemplaires de la proclamation qu'on s'est obstiné pendant long-temps à regarder comme un être chimérique. Enfin, les agents d'Ali répandus à Salonique, à Smyrne, à Ténos, à Athènes et en Morée, où ils étaient peu nombreux, reçurent des instructions pour se tenir prêts à agir. Le résultat de ces dispositions fut communiqué à un nommé Mavros (1), résident des Hétéristes à Constantinople, ainsi qu'à Nicolas Morousi, qui se trou-

(1) Natif de Naxos, employé comme domestique chez l'ambassadeur de Russie Tamara, et devenu banquier à force d'économies.

vait alors, en qualité de drogman impérial de la mer Blanche (1), sur la flotte du capitan pacha chargé de percevoir les tributs annuels des îles de l'Archipel.

Ces commissions, qui plaçaient les principaux foyers de l'insurrection dans la capitale et à l'abri du pavillon même du grand-amiral de Sa Hautesse, étant remplies, on s'occupa, pour la forme, de trouver une charte. Il était essentiel de prolonger l'illusion des étrangers accourus au secours du satrape, et comme les îles Ioniennes ont eu une demi-douzaine de constitutions depuis 1800 jusqu'à l'an de grace 1818, où la Grande-Bretagne gratifia l'Heptarchie Corcyréenne d'une de ces patentes, on acheta la première venue chez un pharmacien devenu sénateur par la grace de T. Maitland; qui les tenait en rame pour son débit courant. Colovos, naturellement plaisant, se réjouissait de l'idée d'amuser Ali de sa supercherie, lorsqu'il eut avis de l'arrivée d'une division navale dans la mer Ionienne. C'était celle du capitana-bey. Son escadre était montée par des Hydriotes, qui s'étaient enrôlés avec enthousiasme sous ses ordres, dans l'espoir de tirer vengeance d'Ali, auquel ils avaient à reprocher l'assassinat de leur compatriote Sahini (2).

Aussitôt les envoyés d'Ali s'empressèrent de tra-

---

(1) Ak Déniz, mer blanche; c'est le nom que les Turcs donnent à la mer Égée, par opposition au Pont-Euxin qu'ils appellent Cara Déniz, ou mer Noire.

(2) *Voy*. liv. II ch. v de cette Histoire.

verser le canal pour rentrer en Épire, où ils furent saisis en débarquant par les Chamides, qui s'étaient révoltés contre le satrape, à la seule apparition de l'escadre ottomane. Traîné de Sayadèz à bord du vice-amiral turc, Colovos, assez malheureux pour avoir sur lui quelques exemplaires de l'appel aux Grecs, et signalé d'ailleurs comme l'ame des conseils du tyran, fut aussitôt chargé de chaînes et mis à la torture. Quant à son compagnon Monovarda, on se contenta de le retenir prisonnier, sans lui faire éprouver un traitement aussi cruel, et il trouva même dans la suite le moyen de s'enfuir à Odessa. Tel fut le premier acte de défection des beys de la Thesprotie, qui, en donnant un gage de leur fidélité au sultan, se trouvèrent en état d'hostilité contre Ali Tébélen..

Cette résolution inconsidérée aurait pu coûter cher aux Thesprotes Chamides : car Ismaël Pachô bey venait à peine de quitter Constantinople, pour marcher contre un homme capable de tirer de leur conduite une vengeance propre à empêcher personne de les imiter. Sa politique exigeait de mettre à feu et à sang les villages de Vola, de Mourtoux et Sadayèz; mais il ne s'occupa qu'à satisfaire sa vengeance particulière, en faisant fusiller, par les agas de la Chaonie, quelques otages alliés de Chahin bey (1), rangé sous les drapeaux

(1) Fils de Moustapha pacha de Delvino. A son passage par Salonique, ce jeune homme, qui devait la vie aux Français, vint voir et embrasser M. Bottu, consul de S. M. T. C., qu'il avait connu à Corfou.

de l'armée impériale de Sa Hautesse. Il s'imagina, en compromettant ainsi les principaux habitants de Delvino, qu'il les retiendrait dans son parti.

La part de la vengeance étant faite, le tyran, ravi d'apprendre les excès auxquels Pehlévan Baba pacha se livrait, parce qu'ils ne pouvaient que lui rendre l'opinion publique favorable, ne jouissait pas avec moins de satisfaction de ce qui se passait en Thessalie, à Constantinople, et dans l'armée même de Pachô bey. Ainsi, pareil au prince de l'Érèbe, il promenait sa pensée à travers l'empire Ottoman, où la dissension, organisée par ses soins, était prête à opérer une conflagration générale, qui n'éclata que lorsqu'elle ne pouvait plus concourir au salut de l'homicide.

L'arrivée de Mouhamet Dramali pacha à Larisse, qui avait été marquée par une apparence d'équité, attira au pied de son tribunal les évêques, les primats, les gérontes et les chefs des Grecs, empressés de lui rendre hommage, et de le supplier, en sa qualité de grand-prévôt des routes de la Hellade, de les couvrir de sa puissante protection. Ils lui représentèrent à quels excès Baba pacha s'était porté en traversant la Livadie et la Phocide. Chaque jour, accablés de logements de gens de guerre, de corvées, ils le conjuraient de s'interposer auprès du Romili vali-cy, afin d'obtenir quelque allégement; et que, conformément à la teneur des firmans du sultan, les habitants des campagnes fussent payés des denrées qu'on leur enlevait, ainsi que des réquisitions extraordinaires dont ils étaient grevés.

Dramali répondit à ces plaintes par le fatal *bacalum, on verra;* terme indéfini de la justice frauduleuse des Turcs; et les chefs des peuplades chrétiennes reprirent tristement le chemin de leurs montagnes.

Plusieurs capitaines d'Armatolis, qui avaient fait leur soumission, s'étant présentés au visir pour lui offrir leurs services contre Ali Tébélen, le fanatique Osmanli, indigné de voir les compagnies grecques aussi parfaitement équipées qu'elles l'étaient, n'avait pu retenir sa colère: *Comment avez-vous osé, raïas infidèles, paraître en armes devant un prince mahométan? C'est le cercle d'osier au cou et le bonnet de coton en tête, signes de l'esclavage perpétuel de votre race, que vous deviez arriver au seuil redoutable de mon palais. Retirez-vous, et n'y paraissez désormais que dans cette attitude!....* Et les fils magnanimes des guerriers de l'Olympe, du Pélion, de l'Othryx et des vallées du Sperchius, rentrèrent le cœur plein de ressentiments, dans les contrées que leur courage conserva toujours libres au milieu de l'asservissement de leur belle patrie. Mais le coup fatal était réservé aux archevêques et aux évêques, soutiens héroïques de l'église militante d'Orient, que le visir admit en sa présence, en leur donnant son pied gauche à baiser, et en les tenant agenouillés au bas de son sopha. *Prêtres d'Issa, j'ai vu*, leur dit-il, *avec une surprise extrême*, *en traversant les pays où la clémence du Padischa vous tolère*, *des multitudes d'églises et de monastères bâtis nouvel-*

lement; exhibez-moi les firmans qui vous ont autorisés à les construire. — Et comme ils lui répondirent qu'*ils avaient élevé des temples au Seigneur, en vertu de boiourdis qui leur avaient été octroyés par Ali pacha*, il les interrompit en s'écriant qu'*Ali Tébélen n'était ni Caliphe, ni Sultan, mais un Cafre comme eux, et que les lieux consacrés au culte chrétien seraient immédiatement détruits de fond en comble.* A cette sentence plus terrible que la mort, qui fut toujours le triomphe des chrétiens, les ministres du Seigneur inclinèrent leurs fronts vénérables, et les janissaires, poussant des cris d'allégresse, les chassèrent impitoyablement de la salle du conseil.

Oh! combien de larmes coulèrent alors, et de quelle consternation les chrétiens furent frappés à la nouvelle de la destruction prochaine des autels de l'Éternel! Elle retentit dans Larisse, elle se répand dans les campagnes, et les primats, ainsi que les Armatolis, qui se retiraient agités par des sentiments de vengeance, reviennent sur leurs pas. Leurs prélats, leurs églises, les monasteres des enfants de saint Basile sont en danger; le premier de tous les devoirs est de les sauver d'un danger imminent. Prosternés sur les rives du Pénée, ils députent vers Dramali pour détourner sa colère; et ne connaissant d'autre moyen pour la fléchir que le pouvoir de l'or, ils épuisent leurs bourses afin d'obtenir la révocation de l'arrêt, qui leur fut accordée à ce prix, avec la liberté du clergé que le barbare rendit à leur amour.

Ali Tébélen n'était pas moins attentif à ce qui se passait à Constantinople, où ses émissaires agissaient en silence. Il savait que l'état du trésor impérial était dans une telle détresse, que c'était aux frais des pachas mis en réquisition, que la cause du sultan devait être défendue. Ainsi, on pouvait prévoir d'avance que la guerre serait poussée avec tiédeur. Cependant l'appât du gain qu'on se proposait de faire à Janina animait les chefs et les soldats de l'armée Ottomane; on ne parlait que de la quantité d'or accumulé dans le palais d'Ali; on se partageait d'avance ses femmes, ses esclaves, ses chevaux, ses armes et ses ameublements. Plusieurs fois des beys furent prêts d'en venir aux mains pour savoir qui aurait les gouvernements de Prévésa, ville que le rebelle avait embellie de palais splendides, et de Parga, qu'on comparait aux jardins des Hespérides. Tel qu'un autre Agamemnon, Pachô bey souriait aux chefs, en leur promettant des apanages; il payait d'avance les troupes avec l'argent du proscrit; il assurait aux émigrés de l'Épire qu'ils seraient réintégrés dans leurs propriétés (qu'un ordre secret lui prescrivait d'annexer au domaine de la couronne); aux proscrits, qu'ils pourraient se venger; et, dans ses lettres au divan, il protestait que l'héritage d'Ali serait la proie des ministres, sans préjudice des têtes qu'il enverrait pour décorer le *Bab-Humayoum*, ou Porte impériale du sérail de Sa Hautesse.

En se repaissant de ces illusions, on arriva sur le Vardar, vers la fin de juillet; et au cri de guerre,

parti du camp d'Ismaël Pachô bey, les Guègues ainsi que les Toxides répondirent par le cri de vengeance contre le tyran de l'Épire. Moustaï pacha de Scodra, qui avait une cruelle injure à satisfaire, ne tarda pas à voir accourir sous ses drapeaux les hordes du Kraïna (1), composées de Pastrovichiens, de Dulcignotes, d'Antivariens, hommes agrestes et durs comme les rochers au milieu desquels ils habitent. A sa voix les Bardes (2), qui chantent encore les exploits de Scanderbeg, unis aux Boukemirs, aux Léporosches et aux Grouémirs, quittèrent en chantant les *maisons blanches* (3) de leurs pères, situées aux bords du lac Zenta, pour répondre à l'appel fait à leur courage. Ils ne tardèrent pas à être suivis des peuplades répandues au voisinage du lac Plava (4), et des Clementi, mission latine, qui compte parmi ses guerriers les Schypetars de Cruchévo (5), les Nicaci, les Vouglé et les Moritchi, dont les tribus paissent d'innombrables troupeaux au milieu des pâturages

---

(1) Kraïna, *frontière*, canton de la haute Albanie, ou Guégaria.

(2) Bardes, montagnards; c'étaient des ouvriers de cette tribu, établis à Cataro, qui fournissaient dès le douzième siècle aux Vénitiens les cordes de boyau pour les instruments de musique, qu'ils revendaient dans toute l'Italie, etc.

(3) *Maisons blanches;* cette figure est aussi souvent employée dans les poésies sclaves, que celle de *l'aurore aux doigts de rose*, dans les divines rapsodies d'Homère.

(4) Plava, lac des nageurs.

(5) Cruchévo, pays des poiriers.

que la Sem baigne de ses eaux écumantes; enfin, les Grudiens (1), les Triébechi, les Chôti (2), les Mogouls (3), les Bogous (4), les Bratonési (5), et toutes les familles des Zadrimiotes, à l'exception des Uscoques, que les persécutions ont forcés de se retirer au Monténégro, rangés sous un même étendard, quoique commandés par différents Knèz (6), descendirent aux bords de la Boïana, fleuve qui sort du lac Labéatis. Ces races vigoureuses d'hommes, qui tirent leur origine des Sclaves et des Gogs aux longues chevelures (car les montagnards du royaume de Gentius chérissent cet ornement de la nature), ne demandaient qu'un signal pour entrer en campagne.... Il ne tarda pas; et dès que leurs chefs eurent assisté au grand *Kongiarion* (7) ou banquet d'usage, Moustaï pacha arbora ses queues au même donjon où son oncle avait déployé, trente ans auparavant, l'étendard de la révolte, et l'armée passa le Drin au-dessus du village de Chosi.

---

(1) Grudiens; gruda, boule de neige.

(2) Chôti, volontaires.

(3) Mogouls, puissants.

(4) Bogous, pauvres.

(5) Bratonési, frères.

(6) Knès, *toparques*. Vid. Salut. ad epistol. pontif. apud Habertum et Goarum; ou *Princes*, suivant Diocleates, in hist. Dalmat.; ou *Ducs*, selon Sigismond. Herberstenius de Relat. Moscovit. « Nomen ducis apud eos dicitur Knèz, et magni duces dicuntur Weliki Knesi. »

(7) Vid. Chronic. Alexandrin., p. 276.

Au premier campement, l'ordi (1) de Moustaï pacha fut grossi du contingent des Mirdites, composé de soldats différents de ceux qui avaient quitté le service d'Ali Tébélen; car, *ayant mangé le pain et le sel* à sa solde, ils étaient obligés de rester neutres dans la lutte prête à s'engager. Après eux parut la cavalerie des *Stratiots* Dibrans, qui brûlaient de venger la mort de leur chef Jousouf bey, assassiné par une machine infernale au sein de sa famille. On marcha immédiatement vers Durazzo, que les partisans d'Ali s'empressèrent d'évacuer; et au bout de quinze jours le Musaché fut délivré d'une foule d'agents du crime, qui le désolaient depuis que le vertueux Ibrahim avait cessé de gouverner cette province.

En apprenant l'ébranlement de la haute Albanie, Ali, déja réduit à la défensive du côté de la Macédoine et de la Thessalie, se hâta d'envoyer son fils Mouctar, prendre le commandement de Bérat. Il plaça sous ses ordres Salik pacha, qu'il chargea de la défense de Prémiti et du soin de couvrir les défilés de Pyrrhus jusqu'à Cleïsoura. Véli pacha eut en partage le gouvernement de Prévésa; son fils aîné, Méhémet, fut nommé au poste de Parga; Hussein pacha, fils de Mouctar, à celui de Souli. Mahmoud bey, son frère, passa à Tébélen; Tahir

(1) Ordi ou hourti, horde, nom employé par les Turcs pour désigner le quartier-général d'une armée avouée par l'état; c'est peut-être de là que vient le nom d'*ost*, armée composée de contingents féodaux, commandée par des chefs indépendants, et par conséquent essentiellement anarchiques.

Abas fut envoyé dans la Dolopie; et ces dispositions, dictées par la nécessité, mirent fin aux dissensions de la famille du satrape.

En distribuant ainsi les places-fortes qu'il espérait défendre à outrance, Ali jugea convenable de rester à Janina, point central de ses opérations. Il se flattait, en cas de défection de son armée, que des châteaux confiés à ses enfants, qui étaient ses défenseurs naturels, seraient, sinon imprenables, au moins capables, par une longue résistance, de ruiner une armée, qu'on est sûr de voir se débander quand on peut faire traîner la guerre en longueur. Il s'arrangea lui-même de manière à fatiguer ses ennemis, persuadé qu'à force d'intrigues, d'argent, de constance et de temps, il parviendrait à ressaisir peut-être plus qu'il ne risquait de perdre par les évènements dont il était menacé, et, au pis aller, à sauver sa tête.

Rassuré par cette idée, Ali nomma pour général en chef de son armée, composée de quinze mille hommes, Omer Brionès, bey d'Avlone. Il donna à ce serasker pour lieutenants, Mantho, qu'il avait tiré de la charrue pour en faire son secrétaire des commandements, et Alexis Noutza, qui n'avait jamais manié le fusil que pour tuer des lièvres. Toujours magnifique en promesses, il annonça de grandes récompenses, distribua le moins d'argent possible, en engageant chacun à faire son devoir; et il prévint les soldats ainsi que les chefs de se tenir prêts à occuper les défilés du Pinde, devenus la frontière de ses états.

Pendant que ces choses se passaient au centre de l'Épire, Moustaï pacha s'avançait vers le Genussus. Canina, Avlone et Bérat n'attendaient que son apparition pour lui ouvrir leurs portes, lorsque des courriers, partis de Scodra, lui apprirent l'entrée des Monténégrins dans la haute Albanie. Il comprit que cette diversion, qui mettait son gouvernement en danger, était l'ouvrage d'Ali Tébélen, et son intérêt étant avant tout de veiller à sa conservation, il songea à se retirer avec la majeure partie de ses troupes pour défendre le Zadrima. Sa politique lui commandait cette démarche : elle lui conseillait l'affaiblissement d'Ali plutôt que sa destruction; car la Porte, en recouvrant la plénitude de son autorité dans les Albanies, aurait pu lui contester certaines prérogatives contraires aux droits de l'empire, qu'il s'était arrogées; on pensa même avec quelque raison qu'il n'était pas fâché de cet incident. Il rebroussa donc chemin vers Scodra, en faisant part à Selim Salonikleu (1) alors Romili vali-cy, des embarras que l'ennemi commun venait de lui susciter, et en l'invitant à pénétrer dans le Musaché.

Mouctar pacha, expédié par son père à Bérat, y arrivait au moment où les Guègues quittaient les bords de l'Apsus pour rétrograder vers le Drin, et sa prudence ne lui permit pas d'inquiéter leur marche, qui se fit sans dislocation jusqu'à Du-

---

(1) Selim Salonikleu, Selim de Thessalonique; les Turcs sont assez accoutumés à joindre à leur nom celui de leur pays natal.

razzo, où Moustaï pacha laissa garnison. Il ordonna également d'occuper Tyranna, Elbassan, Croie, et renvoya la cavalerie des Dibres au Romili vali-cy.

Le fils d'Ali, qui dans d'autres temps aurait crié victoire, et qu'on aurait salué à son retour à Janina du titre de *gazi* (1); Mouctar se contenta d'informer son père de la retraite de Moustaï pacha, qui était le premier succès de ses machinations politiques.

On fut dans l'allégresse à Janina d'un évènement qui permettait d'espérer qu'on conserverait la moyenne Albanie, pays capable de procurer des ressources, qu'on ne pouvait plus tirer de la Thessalie. L'orage parut s'éloigner; Pachô bey, campé entre le Vardar et l'Haliacmon, n'avançait pas; l'escadre qui s'était montrée dans la mer Ionienne avait cinglé vers la Morée : on respira.

---

(1) Gazi, Γάζης Στρατιωτικὸς, vainqueur, belliqueux, héros. Leunclav. in Onomastic. ad Hist. Turcic. et Not. ad Alex. p. 415. Dans l'acception que les Turcs lui donnent, il peut être comparé à l'*imperator* des Romains.

CHAPITRE III.

Composition d'une armée turque en général. — Retraite d'Odyssée. — Entrée de Pehlévan à Lépante. — Ravage l'Étolie. — Retour d'Anagnoste auprès de lui. — S'empare de Vonitza. — Le capitana-bey soumet Port-Panorme, Canina, Avlone. — Ghéortcha se rend au Romili vali-cy. — Mouctar abandonne Bérat; — se retire à Argyro-Castron. — Réflexion de ce Barbare. — Réduction de Parga. — Retour des Souliotes dans l'Épire. — Transports qu'ils éprouvent en revoyant leurs montagnes. — Prennent parti pour le sultan. — Pehlévan devant Prévésa. — Véli pacha confie ses douleurs à un ami. — Cause véritable de la mort de sa fille. — Marche de Pehlévan sur Arta. — Troupes d'Ali battues à Krio-Nero. — Arrivée d'un agent russe à Janina. — Le serasker Pachô bey passe le Pinde. — Défection générale des chefs et des troupes d'Ali. — Le cheïk Jousouf abandonne l'Épire. — Pachô bey retrouve sa femme et son fils. -- Sacriléges et profanations de Pehlévan.

L'IDÉE la plus juste qu'on puisse se former d'une armée turque composée de contingents (je parle ici d'après ce que j'ai vu) serait de la comparer à ce que disent nos vieilles chroniques des bandes de pélerins, moitié guerriers, moitié dévots, qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, *chantant des litanies, faisant rude guerre aux huguenots,* et pillant les villages situés sur leur route. Ici, les huguenots sont les chrétiens qui ont toujours tort, parce qu'ils sont les opprimés, quoique les plus nombreux, et d'une religion différente de

celle du peuple conquérant. Au lieu de gens caparaçonnés de coquilles, des Kalenders, bigarrés et coiffés de bonnets pointus, montés sur des ânes en signe d'humilité, quoique l'orgueil soit partout compagnon de la besace, marchent en tête des files tumultueuses en vociférant: *Allah! Allah!* autant que les forces leur permettent de crier. Viennent ensuite les Délis (fous), ou cavaliers d'élite, qui battent l'estrade en pillant à plusieurs lieues à la ronde. Après eux marchent les Timariots, espèce de cavalerie nationale, affourchés sur des chevaux ou des mulets, enharnachés de bâts, les pieds passés dans des cordes en guise d'étriers; et les Spahis, dont chaque soldat, monté à sa manière, n'offre plus la régularité que ce corps présentait autrefois dans les armées turques. On voit ensuite paraître l'infanterie, qui est regardée comme le dernier corps de la milice chez un peuple dont elle fut la gloire, aux siècles de sa splendeur militaire, quand les enfants de Hadgi Bektadge firent trembler la chrétienté. Divisés par bannières, les soldats, armés de fusils sans baïonnette et de calibres différents, chargés d'énormes pistolets, de larges poignards, avec des sabres attachés en sautoir, marchent tumultueusement en élevant des nuages de poussière, d'où sort un bruit semblable au mugissement d'un troupeau de taureaux. Après l'infanterie, paraissent les Topdgis (canonniers), qui font traîner leurs pièces d'artillerie par des bêtes à cornes ou par des chrétiens qu'ils chassent à coups de fouet. Enfin, derrière ce mélange effroyable de barbares, dont les

uns chantent, et les autres tirent en l'air pour s'amuser, s'avancent les seraskers ou généraux richement vêtus, entourés d'un domestique insolent, qui annonce l'importance de ses maîtres en distribuant des coups de bâton à quiconque n'a pas soin de se tenir à une distance respectueuse. Malgré leur brutalité, c'est sous le patronage de cette valetaille prétorienne et des sephers odalicks (1), que se placent les vivandiers grecs, les fripiers juifs et les Zingaris ou Bohémiens, faisant tour à tour le métier de forgerons, de musiciens, de nécromanciens, de voleurs de poules et de bourreaux publics.

On conçoit la confusion d'une pareille armée dans sa marche et à chaque campement, où elle serait dans un dénuement absolu, sans le secours des enfants d'Israël, qui furent de toute antiquité des hommes essentiels chez les rois de l'Orient, où plus d'un Joseph et d'un Tobie trouvent encore le moyen de faire le monopole pour le compte du souverain, sans oublier leur fortune particulière (2).

---

(1) Les Turcs n'ont que trop bien conservé cette coutume contraire aux lois de la nature qu'avaient les Romains, qui désignaient ces misérables sous le nom de *Pellices*..... et il existe encore des hommes se disant chrétiens qui osent préférer cette race de Sodome et de Gomorrhe aux chrétiens orthodoxes.

(2) C'est constamment quelque Juif qui est le directeur des subsistances militaires des armées ottomanes (charge sujette par toute terre à critique), quoiqu'elle roule sur un petit nombre d'articles; car c'est aux Spaïs et aux Timariots à se fournir d'orge pour leurs chevaux, et du pain nécessaire à

Chacun s'établit à sa guise, et tandis que les valets dressent les tentes, les bazars s'ouvrent dans les différentes parties du camp.

C'est dans ces marchés que les maraudeurs mettent en vente les bestiaux qu'ils ont enlevés aux paysans, et que les Bohémiens, qui ont dépeuplé les basses-cours, étalent des sacs de volailles à demi asphyxiées par la vapeur du soufre, qu'ils emploient pour les faire tomber des arbres, en les étourdissant. Les cantiniers grecs dressent leurs tabagies; les marchands de tabac, les vendeurs d'opium et de thériaque préparent leurs pilules enivrantes; les cafetiers turcs allument leurs fourneaux; les Hébreux, armés de trébuchets, font le change des monnaies; les soldats chantent en s'accompagnant de leurs mandolines; le serasker donne audience; les grands se visitent; le camp retentit des cris des derviches, qui psalmodient des versets du Coran; et, sans établir ni sentinelles, ni postes avancés, chacun s'endort ensuite à la garde de Dieu (1).

---

leur propre nourriture, à moins qu'on ne soit obligé de camper long-temps au même endroit.

(1) Un camp ottoman, dit Mouradjea Dohsson, est embarrassé d'une foule d'employés civils, de prêtres, de derviches, de marchands, de valets, de bagages et de tentes. Des bandes de troupes irrégulières, des essaims d'aventuriers et de brigands, font qu'on peut réunir, comme dans la campagne de 1769, quatre cent mille hommes. Les chefs, sans aucune idée de l'art militaire, ne font jamais d'entreprise sans avoir consulté les astrologues et les almanachs, pour choisir les jours heureux; on interroge aussi le Coran en l'ouvrant au hasard, et on se règle d'après le sens des premières paroles qui se présentent.

Cétait avec une horde de cette espèce, forte de vingt mille hommes, commandée par six visirs et dix pachas à deux queues, qui marchaient à contre-cœur, qu'Ismaël Pachô bey, après avoir traversé la Macédoine, arrivait à Larisse, au moment où Moustaï pacha rentrait à Scodra. Comme on ignorait ce qui se passait au nord de l'Épire, Pachô bey envoya l'ordre au Romili vali-cy de se diriger par les défilés des monts Candaviens sur Bérat, et de s'en emparer. Cette mesure était doublement salutaire pour réparer la défection du visir des Scodrians, et afin de resserrer Ali, tandis qu'on

---

Le camp retentit, aux heures de la prière, du chant des prêtres, des derviches et des émirs, qui psalmodient des versets du Coran. Au moment d'une action, ils parcourent les rangs pour enflammer le courage des soldats, en criant : *La victoire ou le martyre, ya ghazi, ya schédid.* Ils jettent des poignées de terre contre l'ennemi, à l'exemple de ce que pratiqua Mahomet. Les chefs donnent le signal en vociférant Allah, Allah, et en entonnant le verset de l'Écriture : *Il n'est point de victoire qui ne vienne de Allah ; combattez dans la voie du Seigneur.* On immole des moutons et des boucs, en chantant des cantiques. Dans les revers, on se rassemble en plein air pour invoquer l'assistance du ciel. En pareil cas, on a vu des sultans faire choix de quatre-vingt-douze officiers, les plus dévots de la cour, tous portant le nom de Mahomet, et les charger de réciter quatre-vingt-douze fois par semaine le premier chapitre du Coran, pendant une campagne, ou même pendant la durée d'une guerre. Le général ordonne que les prêtres se réunissent autour de l'étendart, pour réciter douze mille et même soixante-dix-mille fois un chapitre du Coran; il exige même souvent qu'ils psalmodient ce livre en entier, ce qui les occupe pendant plusieurs jours. *Voy.* Dohsson, t. III, édit. in-folio.

attaquerait les passages de l'Épire. On expédia en même temps un courrier à Pehlévan Baba pacha, stationné à Salone, pour lui enjoindre d'occuper Lépante, et de se porter sur le golfe Ambracique, afin de coopérer à l'attaque de Prévésa, de concert avec le chef de l'escadre ottomane et ses troupes de débarquement.

Baba pacha, qui avait repoussé les bandes d'Odyssée, n'ayant plus d'intérêt à rester à Salone, depuis qu'il avait rançonné tous les villages de la Phocide, traversa aussitôt les cantons de Malandrino, de Lidoriki, et les Grecs qui fuyaient devant lui ne tardèrent pas à porter la nouvelle de son approche à Lépante, où Véli pacha avait laissé garnison. Dès qu'il fut en vue de la place, le commandant, Telhal bey de Caulonias, ordonna aux troupes de sortir, ferma les portes sur leurs pas, et arbora le drapeau blanc en signe de paix. Vainement les Schypetars essayèrent de rentrer dans la ville, ils durent prendre la fuite et se disperser à travers les montagnes.

C'était la marche d'un torrent que celle de Pehlévan. Il ne séjourna à Lépante, qui était le chef-lieu de son gouvernement, que le temps nécessaire pour l'épuiser du peu d'argent et de vivres que les habitants avaient soustraits à la rapacité des soldats de Véli.

Après cette collecte, il marcha en avant, et le passage de l'Évenus ne lui étant pas disputé, il n'eut qu'à se présenter devant Missolonghi pour recevoir la soumission de ses habitants. Anatolico

suivit cet exemple, ainsi que Vrachori, dont la garnison passa sous ses drapeaux; ce qui ne l'empêcha pas de rançonner ces places avec d'autant plus de rigueur, qu'il savait que le pacha de l'Eubée, de qui relèvent les neuf cadiliks de terre ferme, compris entre l'Achéloüs et les Thermopyles, se proposait de revendiquer ses droits sur ces riches possessions.

L'Étolie connut par ces déprédations que, *si toute puissance vient de Dieu*, les actes de l'autorité et ses voies dérivent rarement du même principe. La violence, inséparable du despotisme, flétrissait tout sous les pas du sauvage Pehlévan Baba pacha. Les bergers épouvantés s'étaient retirés avec leurs troupeaux dans les forêts du mont Callidrôme, et les habitants des villages de l'Acarnanie s'enfuirent à l'approche du chef des Kersales, qui entra sans tirer l'épée à Vonitza. Il trouva cette ville déserte, et comme il n'y avait rien à voler, il y établit à regret son quartier-général, en attendant l'instant de prendre part au siége de Prévésa, où Véli pacha avait rassemblé des moyens de défense formidables.

Le malheur et la pauvreté ramènent les hommes à la raison; témoins des maux de leur triste patrie, les Grecs ne formèrent bientôt qu'un vœu. « Plus nombreux que nos oppresseurs, s'écrièrent « les Armatolis, que les biens de nos aïeux soient « le prix d'une vertu! Le ciel, par le don de la bra- « voure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers « de la tyrannie. »

Les ministres des autels, naguère inviolablement attachés à l'autorité du prince, et par conséquent suspects aux chrétiens, les archontes, le peuple grec, trop long-temps accusé d'inconstance et de perfidie, allaient prouver que leur condition morale aurait dû être expliquée depuis des siècles, par des vertus plutôt que par des vices. Jusques alors la ruse et la dissimulation leur avaient été imposées par la nécessité afin d'arriver à l'indépendance. Ce n'était point contre des maîtres légitimes qu'ils s'armaient, mais contre des scélérats qui, non contents de renverser leurs autels, les avaient dépouillés de l'héritage de leurs aïeux, en ne leur laissant en partage que la misère, le poids du travail et l'opprobre, sans la garantie que les animaux trouvent dans l'intérêt ce ceux qui sentent l'utilité de les ménager.

Anagnoste avait opéré ce changement, en organisant la grande *synomotie* ou *conjuration*, qu'il prévint de temporiser, et il confia au Hiéromonachos, ou abbé des monastères de la Béotie, que la tête de Pehlévan Baba pacha ne tarderait pas à tomber. Cependant, pour retourner auprès de ce chef, on le munit d'adresses brûlantes de dévouement, d'offres de services contre le rebelle Ali Tébélen, et de riches présents surtout, qu'il se chargea d'offrir au Bulgare. Il les déposa à ses pieds, au moment où le barbare venait de s'établir à Vonitza. Celui-ci jeta les adresses des Hellènes à la mer sans les lire, et garda l'argent, en demandant à Anagnoste s'il n'en avait pas re-

tenu quelque partie, qu'il y pensât sérieusement, car son redoutable cimeterre n'avait jamais épargné les trompeurs; il lui donna ensuite sa main hideuse à baiser, avec le sourire de Polyphème, caressant ses victimes.

Tandis que ces choses se passaient aux bords du golfe Ambracique et dans les montagnes de la Hellade, le capitana-bey avait attaqué les côtes de l'Acrocéraune. Il s'était emparé, sans éprouver aucune résistance, de la forteresse du Port Panorme, où son escadre mouilla afin de rallier les peuplades de la Chimère, et d'en former un corps de troupes légères, qui, uni aux Maniates, pourrait combattre les Schypetars mahométans de la Iapygie. Les Chimariotes se prêtèrent avec zèle à cette demande, et Mouctar pacha, qui s'était abusé sur l'attitude armée des Chaoniens, ne tarda pas à être complètement détrompé. Au moment où il se se croyait tranquille possesseur du Musaché, il apprit la défection des habitants de Canina, d'Avlone et de la partie septentrionale de la Iapygie, qui étaient allés faire leur soumission au vice-amiral ottoman. Quoique le danger fût encore éloigné, il crut devoir sacrifier à sa sûreté les trésors qu'il possédait, pour s'attacher le peuple. Chaque jour il accordait des gratifications pécuniaires, et il distribuait des armes; mais dès qu'il eut avis de la prise de Ghéortcha par le Romili vali-cy, il sentit qu'il ne pouvait pas compter plus long-temps sur la fidélité des Toxides. Il se hâta donc de quitter Bérat, d'où il sortit au milieu des

huées, des insultes et d'une grêle de coups de pierres, qui lui montrèrent trop tard le terme des jours de prospérité de cet Ali, *dont l'astre étincelait au milieu des ténèbres*, expression familière de son orgueil, et que les œuvres de la trahison étaient détruites par la trahison.

Accompagné d'un corps de Toxides qui lui étaient restés fidèles, Mouctar, ayant laissé garnison à Cléïsoura et à Prémiti où se trouvait son frère Salik, se rendit à Tébélen, où il recommanda aux habitants son fils Mahmoud bey. Après avoir ainsi établi sa ligne de défense, il se retira dans la forteresse d'Argyro-Castron, boulevard inexpugnable pour des Turcs, devant lequel il pouvait se flatter de voir les Impériaux se fondre en détail.

Mouctar, élevé à l'école de la corruption, avait fait souvent dans sa prospérité les mêmes réflexions que Caligula, dont il unissait les mœurs dissolues à la basse férocité. « Les bœufs, les béliers, les « boucs, disait-il, ont pour chefs et conducteurs, « non des animaux semblables à eux, mais des êtres « d'une nature infiniment supérieure. La même « proportion existe dans la société humaine, et « ceux qui sont préposés comme moi au com- « mandement appartiennent nécessairement à un « ordre plus relevé et à une création particulière, « destinée à gouverner (1)? » Ces illusions étaient dissipées depuis qu'il avait été obligé de fuir honteusement de Bérat. Il comprenait qu'il y avait

(1) *Voy.* Philon. Ambassade vers Caius Caligula, ch. VI.

quelque chose de plus grand que lui, et il en acquit bientôt la conviction.

Tandis qu'il se fortifiait à Argyro Castron, l'escadre ottomane s'emparait du fort de Santi-Quaranta. Les anciens partisans de Moustapha pacha se rendaient maîtres du château de Delvino, de la palanque de Saint-Basile et des tours de Moursina. D'un autre côté, le fort de Buthrotum recevait garnison ottomane, et le capitana-bey, qui avait conquis le littoral de l'Épire, jetait l'ancre à l'embouchure de la Thyamis, afin de se concerter avec les Chamides pour assiéger Parga.

La défense de cette place avait été confiée à Mehemet pacha, fils aîné de Véli, et on croyait rencontrer une résistance qu'on n'avait pas encore éprouvée. On résolut donc de l'attaquer simultanément par terre et par mer, afin que les assiégés, pressés de toutes parts, fussent promptement réduits à capituler. Le succès dépassa encore ici les espérances; la puissance d'Ali, ainsi que celle des tyrans trahis par la fortune, devait céder partout à la perfidie.

L'armée navale venait de paraître devant Parga, et les troupes de terre, en déployant le firman du Grand-Seigneur au haut d'une lance, commençaient à peine à se mettre en bataille auprès de la fontaine de Saint-Triphon, lorsque la ville basse fut évacuée. Vainement le jeune pacha fit mine de se défendre; l'or qu'il prodigua à ses troupes, les vêtements magnifiques qu'il leur distribua, les larmes qu'il répandit ne purent empêcher la garnison

de demander à se rendre, après quelques volées de canon tirées des bâtiments de guerre du sultan. On ne lui permit pas d'entrer en pourparlers, et l'infortuné Mehemet Véli Zadé, accablé d'injures, ne trouva de salut qu'en sortant à pied de Parga, suivi d'une trentaine de domestiques, et en se réfugiant sur le vaisseau du capitana-bey, auquel il se rendit à discrétion.

La prise d'une ville, dont la vente avait causé un scandale public dans l'Europe chrétienne, fit une impression profonde parmi les Épirotes, qui élevaient sa possession au-dessus de son importance réelle. Ali déchira ses vêtements en maudissant les jours de sa coupable fortune, qui ne lui avaient point appris à modérer ses ressentiments, parce que ses oreilles n'avaient été ouvertes qu'à la perversité des flatteurs. Quant au jeune Mehemet pacha, que ses troupes avaient forcé de livrer la ville confiée à sa défense, son ame, qui ne connaissait pas encore la duplicité des hommes d'état, s'ouvrit aux plus douces espérances, lorsqu'il se vit gracieusement accueilli par le vice-amiral du Padischa. On lui donna la plus belle chambre du vaisseau, on l'entoura de pages, et on lui persuada facilement qu'il allait être comblé des faveurs du sultan, qui n'en voulait qu'à son aïeul, qu'il prétendait punir en souverain clément, en se contentant de le reléguer, avec ses trésors, dans une des principales satrapies de l'Asie-Mineure. On l'engagea à écrire, dans ce sens, à sa famille ainsi qu'à ses partisans, afin de les déterminer à abandonner une cause fa-

tale à celui qu'ils voulaient inutilement défendre, et à leur annoncer les jours de bonheur prêts à briller sur l'Épire.

Cette circulaire était expédiée, et Parga venait de recevoir garnison turque, lorsque les Souliotes, conduits par un jeune homme, un héros, Marc Botzaris (1), avec les Souliotes et les Chimariotes, qu'Ali s'était flatté de voir grossir ses rangs, débarquèrent au port Glychys. Les uns arrivaient du service de Naples, d'où ils avaient été licenciés pour n'avoir pas voulu faire cause commune avec les Carbonari; les autres sortaient des îles Ioniennes; et tous s'empressèrent d'offrir leurs services au serasker du Grand-Seigneur, auquel ils s'attachèrent avec d'autant plus d'empressement qu'ils reconnurent parmi les Lacons du Magne, rangés sous ses drapeaux, d'anciens frères d'armes. Les Souliotes, regardés comme les plus braves de ces montagnards, ne sollicitaient, pour récompense de leurs services, que la faveur de reconquérir, au prix de leur sang, les montagnes de la Selleïde; et cette grace leur fut octroyée par écrit, en exigeant d'eux, au préalable, de concourir à l'attaque de Prévésa.

C'était les attacher par la gloire; Marc Botzaris était son amant. Melpomène lui avait départi le

(1) L'auteur de cette histoire l'avait recommandé en 1807 au général César Berthier, qui le fit entrer dans le régiment albanais, où son père et son oncle Kitzos et Nothi Botzaris furent admis comme majors.

don de la voix et de la cithare. Il chantait le temps où, gardant les troupeaux du polémarque son père, aux bords du Selleïs, il abandonna sa triste patrie, conquise par Ali, pour se réfugier sous les drapeaux français, avec son père, dont il mêlait le nom à ses tristes myriologies (1). De la taille ordinaire des Souliotes, qui est de dix spithames (2), sa légèreté était telle, qu'on le comparait au Zéphir, *voltigeant à travers les moissons ondoyantes*, *sur lesquelles il aurait marché sans courber leurs épis* (3). Nul ne l'égalait à la lutte, au jeu du disque; et quand ses yeux bleus *comme l'azur du ciel* s'animaient, lorsque sa longue chevelure flottait agitée par le vent, et que son front rasé, suivant l'usage antique, réflétait les rayons du soleil, il avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on l'aurait pris pour un descendant de ces Pelasges, enfants de Phaëton, qui répandirent dans l'Épire les arts de la civilisation, au temps où les Chaoniens ne connaissaient encore pour demeures et pour aliments que les antres et le gland des forêts. Il avait laissé son épouse et deux enfants, qui ne tardèrent pas à le rejoindre, sur une terre étrangère, afin de se livrer tout entier au hasard des combats. Il demanda et ses soldats de-

(1) Myriologie, chant funèbre que les Épirotes improvisent en l'honneur de quelque objet qu'ils aiment.

(2) Dix spithames, environ cinq pieds, taille commune des Souliotes.

(3) Phrase empruntée d'une ballade épirote en l'honneur de Marc Botzaris, ainsi que le portrait que nous donnons.

mandèrent avec lui à former l'avant-garde du corps d'armée destiné à attaquer Prévésa.

Ils n'attendirent plus que le signal du départ ; et en passant l'Achéron, au Val d'Orcus, ils saluèrent avec transport les rochers qu'ils avaient perdus de vue depuis seize années révolues. Ils s'élancèrent bientôt après dans les forêts de Rogoux ; et les Armatolis de cette contrée s'étant réunis à eux aux environs du monastère de Sainte-Pélagie, voisin des ruines cyclopéennes de Regniassa, la Cassiopie jusqu'à Nicopolis fit cause commune en faveur du sultan.

Pehlévan Baba pacha, informé de ce qui se passait dans cette partie de la basse Albanie, sortit aussitôt de Vonitza pour se rendre à Actium, et il s'établit à l'endroit où le général vénitien Strasoldo avait autrefois ouvert la tranchée pour battre le château de Prévésa. Il y vit bientôt arriver l'armée et l'escadre ottomane, qui parurent presque simultanément, l'une sur les hauteurs de Micalitchi, et l'autre à l'entrée de la rade du Pantocrator ; de façon que Véli pacha fut investi et menacé par terre et par mer. Les Turcs Prévésans, qu'il avait désarmés, reprenant courage à cette vue, choisirent pour chef Békir Dgiocador, ancien serviteur d'Ali ; et Véli, ayant profité de la nuit pour envoyer une partie de ses trésors à Leucade, ne songea, après avoir brûlé le magnifique sérail de son père, qu'à se retirer dans la citadelle, avec les hommes qui lui étaient le plus dévoués.

Quand la discorde règne au sein des familles

puissantes, rien n'y peut demeurer secret. Le fils d'Ali, naguère entouré d'adulateurs, n'avait conservé qu'un ami dans le fils du vieux Hassan Tchapari de Margariti, proscrit autrefois, et déporté dans les déserts de l'Afrique, lorsque le tyran résolut d'exterminer les familles patriciennes de la Thesprotie (1). Ce fut dans le sein de ce fidèle serviteur qu'il versa des peines que sa douleur ne pouvait plus cacher. Il lui confirma ce qu'on disait depuis long-temps de l'inceste d'Ali pacha. « Il « était, lui dit-il, trop véritable le secret que Pachô « bey m'avait révélé; mais le déshonneur de ma « couche ne fut pas le seul crime du coupable au- « teur de mes jours. Si tu survis au trop infortuné « Véli pacha, dis à mon fils Sélim, car Mehemet, « déja prisonnier du capitana-bey, n'existe plus « pour moi, dis à cet enfant chéri qu'il plaigne ses « sœurs, leur aïeul Ali avait flétri leur innocence. « Il avait souillé mon Aïsché avant de la donner « pour épouse à Moustaï, pacha de Scodra! voilà « la cause de sa mort, commandée par la jalousie « d'une marâtre impitoyable; la machine infernale, « adressée à son époux par celui que je voudrais « ne plus revoir, n'en fit qu'accélérer le moment. « Cruelle fatalité, qui marques tous les hommes de « ton sceau, c'est donc là ton ouvrage? Frappe le « sang de Khamco, mais épargne celui de mes en- « fants. Ils sont innocents; leur âge, leur candeur « demandent grace au ciel pour eux. Serait-il in-

(1) *Voyez* t. V, c. CXLII de mon Voyage dans la Grèce.

« sensible à mes larmes? Pardonne, je suis père; « s'ils existent après moi, mon cher Achmet; ne « leur vante jamais mon opulence, ils ne l'ont que « trop connue; mais parle-leur toujours de la ten- « dresse du plus malheureux des hommes..... J'ai « épuisé la coupe du plaisir; mes convives, assis « aux banquets de ma cour, ne chanteront plus *la* » *Paix, compagne de la belle Vénus et des Gra-* « *ces* (1); je n'éprouverai plus que les amertumes « de la vie; mais veillons et essayons de prolonger « une défense nécessaire (2) ».

Tels étaient les chagrins qui dévoraient l'ame de Véli pacha, que son père avait déchirée par le plus lâche des attentats. Il avait été brave quelquefois, et si ses soldats eussent partagé sa résolution, il aurait coûté de sanglants combats aux Ottomans. Ils se préparaient de leur côté à l'assiéger; et ce soin ayant été laissé au vice-amiral et aux chrétiens auxiliaires, Baba pacha reçut ordre de se porter contre la ville d'Arta. Une partie de son armée s'achemina, en contournant le fond du golfe Ambracique, tandis qu'il prit sa route par

(1) Ce chant antique est très-répandu dans l'Épire : Ὦ Κύπριδι τῇ καλῇ, καὶ Χάρισι ταῖς φίλαις ξύντροφε διαλλαγή. Chœur d'Aristophan. Acharn.

(1) Cette conversation que j'ai abrégée, et que j'élague encore dans cette édition, a été fidèlement rapportée à un de mes amis demeurant à Prévésa, par Achmet bey, homme aussi incapable de faire des discours d'apparat, que de vouloir rendre intéressant Véli, qu'il plaignait sans l'estimer. — Extrait du journal de M. H. Pouqueville.

Loroux et Candja, où il devait passer l'Aréthon, afin d'arriver en sens inverse de la marche d'un autre corps de troupes, devant la ville qu'on se proposait d'occuper. Chemin faisant, les Kersales, pour justifier l'adage qu'*il ne croît pas même un brin d'herbe où les Turcs ont mis le pied* (1), firent le dégat; et l'insatiable Bulgare ne parut au pont de l'Inachus, qu'après avoir désolé les plaines de la fertile Amphilochie. La ville d'Arta fut prise, après une faible résistance de la part des bandes d'Odyssée, qui avait hâte de se replier sur Janina, et livrée aux excès d'un barbare qui l'aurait anéantie si les circonstances ne l'avaient forcé de lâcher sa proie.

On venait d'apprendre qu'Ismaël Pachô bey se disposait à envahir les défilés du Pinde; et Baba pacha, ayant ordre de concerter ses mouvements avec ceux de ce serasker, dut transporter son camp à l'entrée du pas de Coumchadèz. Ainsi l'Arta fut temporairement délivrée de son dévastateur, qui brûla Mougliana, maison de campagne d'Ali, et s'empara du poste fortifié des Cinq-Puits, où il fit halte en attendant des nouvelles ultérieures. Il y apprit bientôt qu'Ismaël Pachô bey avait battu les troupes d'Ali, au village de Krio-nèro, en Thessalie.

Malgré cet échec, Ali Tébélen espérait conserver ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde. Il venait de mettre en mouvement son

---

(1) Osmanlu ayah battughi ièrendé ot bitmèz.

armée, forte de plus de quinze mille hommes d'élite. Omer Brionès, son général en chef, avait établi son quartier sur le plateau du Lingon, entre les sources de la Voïoussa et du fleuve d'Arta, de manière à défendre les passages de la Macédoine et de la Thessalie. Tahir Abas était campé dans la région du Polyanos, entre Calaritès et le mont Baros; Alexis Noutza, primat de Zagori, son second lieutenant, et Georges Varnakiotis, embusqués entre les monts Flambouréchi, Tchoukarouka et Palæovouni, pouvaient, en surveillant *la Voie royale* (1), appuyer en même temps la gauche d'Omer Brionès. On devait presumer que des troupes bien payées, parfaitement armées, ayant de l'artillerie de montagne, postées dans des retranchements formidables, tels que les gorges supérieures du Pinde, écraseraient non-seulement les hordes de Pachô bey, mais toutes les forces réunies de l'empire ottoman, si elles se présentaient. Les chances militaires étaient donc encore en faveur d'Ali Tébélen. Victorieux dans une seule action, il voyait se dissoudre l'armée ottomane, reprenait les places du littoral de l'Épire, débloquait Prévésa, faisait Baba pacha et ses Kersales prisonniers, évènement qui lui aurait donné la jouissance de garnir, sans pendre d'honnêtes gens, tous les gibets de Janina.

S'il était démontré que les Anglais ne le seconderaient pas ouvertement, depuis que le lord haut

(1) *Voy.* t. II, p. 434 et 436, de mon Voyage dans la Grèce.

commissaire avait laissé pénétrer l'escadre ottomane dans la mer Ionienne, Ali était persuadé qu'il pourrait tirer d'eux des secours indirects (1). Il continua donc à entretenir des rapports avec Corfou; et il venait de recevoir un général irlandais, avec quelques ingénieurs, auxquels le gouvernement britannique avait permis de se rendre à Janina, lorsqu'il vit paraître à sa cour G. P. Rig., Grec domicilié à Patras sous la protection du consul russe.

L'arrivée de cet homme, envoyé plusieurs fois en mission auprès d'Ali, devait cacher quelque intrigue; et les soupçons se fortifièrent, lorsqu'après s'être concerté avec le proscrit, il se rendit précipitamment par mer à Ancône, et de là en poste à Pétersbourg. Un voyage aussi dispendieux, la célérité et le mystère qu'on y mettait, devaient avoir un but politique. L'alarme se répandit parmi les diplomates ombrageux de Corfou; on fit courir après l'émissaire russe, mais on perdit ses traces à travers l'Allemagne, et on apprit seulement qu'il avait obtenu le brevet de premier drogman du consulat-général de Russie à Smyrne, titre qui lui avait été conféré au nom de l'empereur Alexandre, comme un témoignage des bons et loyaux services qu'il lui avait rendus. Ce fut alors tout ce qu'on sut relativement à la mission de G. P. Rig. à Pétersbourg, d'où il revint, en traversant la Moldavie, et après s'être abouché à Constantinople avec le baron de

(1) Ils lui vendirent toute la poudre et les munitions de guerre laissees par les Français dans les magasins de Corfou.

Strogonof, au poste consulaire de Smyrne auquel il resta attaché jusqu'en 1821.

Pachô bey, vainqueur à Krio-Néro, au lieu de tenter le passage du Zygos, se jeta brusquement dans les défilés de l'Anovlachie, dont l'accès lui fut ouvert par un capitaine d'Armatolis, nommé Stournaris, qui le servit long-temps avec une rare fidélité. Il s'était emparé de Veterniko, et il avait passé la branche mère de l'Achelous, au pont de Dgénelli, quand les troupes d'Ali se décidèrent à marcher à sa rencontre. Elles pouvaient encore lui disputer les gorges de Cotari; mais au lieu de se présenter hostilement, elles vinrent se ranger sous les drapeaux de l'implacable ennemi d'Ali Tébélen. Des courriers furent aussitôt expédiés à Omer Brionès, pour l'inviter à suivre cet exemple. Celui-ci, qui avait des motifs de mécontentement contre le satrape (1), se réunit à Pachô bey, avec lequel il campa sur le Dryscos, montagne située au midi de la Hellopie. Enfin, Alexis Noutza ayant accédé à la trahison générale, Ali, qui comptait sur quinze mille hommes, se trouva sans armée pour tenir la campagne; et il éprouva la vérité de ces paroles du Coran : *Que le tempérament des gens de guerre est porté à l'ingratitude.*

Un événement, qui pouvait avoir des conséquences plus fatales encore, se passait dans l'intérieur

(1) Ali, non content de dépouiller Omer Brionès d'une grande partie de sa fortune, avait essayé à diverses reprises de le faire empoisonner, pour s'en débarrasser.

du château occupé par le satrape. Dès que les drapeaux du Croissant avaient été déployés sur les coteaux du monastère de Hellopie, le cheik Jousouf s'était écrié : *Il faut partir, Ninive va tomber.* Soit qu'il plaignît ou dédaignât le tyran, il ne s'était déclaré ni son censeur, comme au temps de sa prospérité, ni son détracteur depuis qu'il était proscrit. Content de recueillir la relique précieuse du prophète, dont il était dépositaire (1), chargé d'une besace et accompagné de deux faquirs, il commande qu'on le laisse accomplir l'ordre du destin. Les portes de la forteresse s'ouvrent devant lui, il défend aux mahométans de l'accompagner; et, sans porter ses regards vers le palais d'Ali, sans se diriger du côté des tentes du serasker Ismaël, il prend le chemin d'Arta. Musulmans, chrétiens, Juifs, lui cèdent le passage. Les hordes des Kersales s'éloignent à son aspect; il disparaît, et bientôt on apprend qu'embarqué pour l'Égypte il a dit un éternel adieu à l'Épire, résolu de terminer ses jours auprès du sanctuaire de la Mecque, où il ne portait pour hommage que sa natte de jonc et l'exemple de ses austérités.

Jusque-là, Ismaël Pachô bey avait tenu parole au divan, lorsqu'il s'était vanté d'arriver en vue de Janina sans brûler une amorce; car le combat de Krio-Néro n'était qu'une affaire d'avant-poste. L'indignation publique avait secondé ses projets; les Armatolis de la Hellade s'étaient rangés sous ses drapeaux;

---

(1) *Voyez* liv. V, c. II de cette Histoire.

on accourait à lui comme vers un libérateur, un compatriote, un ami long-temps persécuté; et le plus beau cadeau qu'on crut lui faire fut de lui rendre son épouse et son fils, dont le tyran avait annoncé la mort depuis plus de quatre ans. Ces succès étaient encourageants, mais il fallait désormais des moyens offensifs pour réduire des châteaux hérissés de canons, défendus par un homme qui allait combattre avec toutes les ressources de la fureur et du désespoir.

Cette réflexion n'avait pas encore frappé le séraskier, lorsqu'il vit déboucher, au milieu du vallon de Janina, Pehlevan Baba pacha, caracolant à la tête de ses Kersales. Sa marche avait été signalée, depuis Coumchadèz, par l'incendie du palais de Mougliana, et des villages qui bordent la route jusqu'à Catçhika, où il annonça son entrée en faisant mettre le feu aux maisons et à l'église de Saint-Michel Taxiarque.... Là, après avoir blasphémé la divinité du Christ, et s'être fait apporter une croix que ses soldats portaient devant eux par dérision, il la couvrit de crachats, et la fit jeter dans le feu.

Un affreux hurlement des Kersales applaudit à ce forfait, et ils s'écrient : *Mort aux Trapézolâtres* (1); *et toi, Pachô bey, descends du Dryscos, conduis-nous à Janina. A Janina! Que Janina et son superbe visir tombent sous les coups des Kersales.*

---

(1) Trapézolatres, adorateurs de tableaux; épithète que les Turcs donnent aux chrétiens.

CHAPITRE IV.

Position de Janina. — État de ses forteresses. — Incendie. — Pachô bey salué pacha sous le nom d'Ismaël. — Anathème contre Ali promulgué. — Bravade. — Désespoir. — Consolé par les aventuriers. —Vingt-six pachas arrivent au camp d'Ismaël. — Résignation des Grecs. — Le pacha de Négrepont entre dans la Béotie; — désole cette province. — Les Grecs se méfient des Hétéristes. —Veulent rester fidèles au sultan; — sont réduits au désespoir par Ismaël pacha. —Armée du Romili vali-cy. — Correspondance des Hétéristes avec Ali. — Noms de quelques chefs de cette association. — Odyssée sort de la forteresse d'Ali, passe au camp des impériaux. — Sa fuite.

Janina est enveloppée à l'occident, par la courbe la plus élevée du mont Paktoras, qui expire au-dessous de l'église de Périlepti, et à l'orient par le lac supérieur de la Hellopie, dont les eaux baignent la base de la partie du Pinde appelée Mitchikeli. Dans la région septentrionale de ce bassin s'élève une île couverte de sept monastères et d'un village près duquel le rebelle avait fait bâtir une redoute et des magasins pour contenir ses munitions de guerre. Un cap, formant l'extrémité orientale de la falaise du mont Paktoras, séparé de la ville par un fossé navigable, communiquant à ses deux extrémités avec le lac, renferme une forteresse, qui est dominée par le château de Litharitza, d'où l'on commande l'étendue entière de la

ville. Une artillerie, composée de deux cent cinquante bouches à feu, couvrait ces trois places, qui étaient l'île, Litharitza, et le château du lac. Le satrape de l'Épire s'était réfugié dans cette dernière forteresse après la défection de son armée; et, resté maître de la navigation du lac, au moyen d'une escadrille de chaloupes canonnières montées par des Corfiotes du faubourg de Mandoukio, il conservait des moyens puissants de résistance. Ali avait prévu l'évènement qui était arrivé, et décidé à se défendre dans ses châteaux, après avoir détruit Janina, qui pouvait offrir des logements à l'ennemi, il ne déguisa plus cette résolution. Les Janiotes, de leur côté, ne pensèrent qu'à dérober leur fortune ainsi que leurs familles aux flammes et à l'avidité des Albanais.

Dès qu'on aperçut l'armée ottomane campée sur le Dryscos, le lac fut aussitôt couvert de barques chargées de femmes et d'enfants, qu'on transportait du côté de Pérama pour les conduire dans le Zagori, en prolongeant les lacs que les Osmanlis n'avaient pas encore tournés. Cependant la plupart des habitants faisaient encore leurs préparatifs de départ lorsque le tyran permit à ses troupes le pillage d'une ville qu'il ne pouvait plus conserver. Aussitôt les maisons furent envahies par une soldatesque effrénée. La métropole, où les Grecs et les Turcs déposaient, comme les anciens le faisaient, dans les temples des dieux (1), argent, bijoux,

(1) On y déposait des trésors. Strab. lib. XIV. Xiphilin in

contrats, billets à ordre, et jusqu'à des marchandises de prix, devint le premier but de la rapacité. On brisa les armoires qui renfermaient le vestiaire sacré; on ouvrit les tombeaux des archevêques, où l'on avait caché des reliquaires enrichis de pierres précieuses; le *sacrarium* (1) du temple de l'Éternel fut teint du sang des brigands, qui en vinrent aux mains pour se disputer les calices et les lampes en vermeil. La ville offrait un spectacle non moins déplorable : chrétiens ou turcs étaient également frappés. Les harems et les gynécées (2) offraient le tableau de la pudeur aux prises avec la violence. Tout retentissait de gémissements, de cris, et du bruit des armes de ceux qui défendaient leurs foyers contre les pillards, quand une détonation, suivie de sifflements prolongés, annonça la destruction de Janina.

Soudain une grêle de bombes, d'obus, de grenades et de fusées à la Congrève, portent la dévastation dans les divers quartiers de la ville, qui, au bout de deux heures, n'offrit que le spectacle d'un

---

Commod. dit que c'étaient des entrepôts publics, et que la foudre ayant tombé sur le temple de la paix, les marchandises des Égyptiens et des Arabes y furent brûlées. César, Auguste, Antoine, avaient déposé leurs testaments dans le temple de Vesta. Suet. c. 83 et 101.

(1) Ce lieu, qui est l'enceinte de l'autel, est appelé Βῆμα et Ἄδυτον. Il n'est permis qu'aux prêtres et autrefois à l'empereur d'y entrer. V. Synod. Trullan., can. 69.

(2) Gynécées, appartements des femmes; c'est le synonyme de harem pour les Grecs.

vaste incendie. Ali Tébélen, assis sur la plate-forme d'une des tours de son château, commandait les manœuvres en désignant les endroits que les flammes tardaient à envahir; et, à sa voix redoutable, la mort étendit ses coups aussi loin que portait l'artillerie de ses forteresses. Le donjon de Litharitza vomissait des globes de feu qui réduisirent en cendres le palais de Mouctar, dans lequel ses femmes manquèrent de périr. La partie septentrionale de la ville, où se trouvait le consulat de France, jusqu'au cimetière des Juifs, présentait l'aspect d'un volcan au fort de son éruption. L'hôpital, la bibliothèque de la ville, la bibliothèque plus précieuse des frères Balano (1); le collége, le cabinet de physique furent anéantis; enfin, depuis la métropole jusqu'à l'église de Sainte-Marine, une lave de décombres embrasés engloutit les bazars, les bezestins, la poste aux chevaux, les mosquées, les bains publics, et une multitude d'édifices qui aboutissaient à la porte de Calotchesmè, où il ne resta debout que les fourches patibulaires, monument héroïque du despotisme oriental.

Les Janiotes, qui étaient parvenus à se dérober au désastre, en traînant à leur suite des hommes à demi-brûlés ou mutilés par les éclats des bombes, des femmes chargées de leurs enfants, des vieillards affaiblis par l'âge, avaient à peine dépassé l'enceinte palissadée du mont Paktoras, qu'ils fu-

(1) Ils avaient recueilli depuis un demi-siècle une foule de manuscrits et d'inscriptions intéressantes pour l'histoire.

rent assaillis par les coureurs de l'armée ottomane. Loin de protéger des infortunés échappés au carnage, les Kersales fondent sur eux, les dépouillent, arrachent de leurs bras les femmes, les adolescents, et les chrétiens ne trouvent, dans le camp de leurs prétendus libérateurs, que l'opprobre et l'esclavage.

Un cri perçant donne aussitôt un autre signal d'alarme, et la population se disperse comme une nuée d'oiseaux qui s'éparpillent pour se dérober aux serres des éperviers. Mais, où fuir? Ceux qui échappent aux Turcs, arrêtés dans les défilés par les montagnards accourus à la curée, sont dépouillés, et les masses seules parviennent à se frayer un passage. Chacun ne prenant plus conseil que de son désespoir, l'excès du malheur exalte les têtes! L'épouvante donne des forces au sexe le plus faible, des mères, portant leurs enfants à la mamelle, franchissent les escarpements du Tymphé, pour gagner les rivages de la Thesprotie; d'autres parcourent à pied, dans la durée d'un seul jour, les quatorze lieues de chemin qui séparent Janina de l'Arta; et plusieurs, saisies des douleurs de l'enfantement, expirent au milieu des forêts. De jeunes filles, après s'être défigurées, comme les vierges martyres au temps des persécutions, se cachent dans les cavernes, où plusieurs meurent de frayeur et de faim. Les défilés, les voies publiques sont jonchés de blessés, de mourants, de cadavres; et, pour les crimes d'un scélérat, une population de plus de trente mille ames est acca-

blée de douleurs et de maux innombrables. Ceux des Janiotes seuls qui parvinrent à se sauver dans la Perrhébie obtinrent, de l'inépuisable charité des chrétiens Zagorites, secours, asyle, et les moyens de se rendre plus tard dans les montagnes de la Thessalie.

Chargés de butin, ivres de débauche, fatigués de luxure, les Arnaoutes, qui convoitaient le pillage de Janina (1), au lieu de se renfermer ensuite avec Ali Tébélen, ne pensèrent qu'à regagner leurs villages.

Leur part était faite; ils remontaient vers l'Acrocéraune et le mont Ismaros, lorsqu'ils se trouvèrent isolément assaillis par des paysans jaloux de leur proie. Quelques Janiotes, unissant leurs justes ressentiments aux passions des paysans, commencèrent une de ces guerres de partisans, toujours fatales aux spoliateurs, qui expièrent en détail les crimes de leur avidité. On ne parla bientôt que de vols et d'assassinats. Les défilés de l'Aous devinrent le théâtre de mille embuscades; et jusqu'aux frontières de la moyenne Albanie, on ne vit pendant un mois que des Schypetars mahométans, mutilés, égorgés ou pendus aux arbres qui bordent les voies rurales.

(1) Les habitants de Janina craignaient depuis long-temps le ressentiment des Schypetars, qu'ils haïssaient, et dont ils étaient détestés par suite de ces antipathies nationales, qu'on ne sait trop expliquer. A la moindre nouvelle d'une altération de la santé d'Ali, ils tremblaient, persuadés que, la police venant à cesser à sa mort, ils seraient pillés par ses hordes.

L'armée ottomane aux ordres de Pachô bey, qui ne s'était encore signalé que par l'assassinat du grammatiste Manthos, n'avait pris part aux évènements que pour dévaliser quelques habitants de Janina, lorsque Pelhevan Baba pacha, arrivé le 19 août, déclara qu'il voulait marcher en avant, et le serasker leva son camp le lendemain, pour se porter vers Janina. Ses ruines fumaient encore lorsqu'il y entra; et ayant fait dresser sa tente hors de la portée du canon, il y arbora les queues emblême de sa dignité, après la lecture du firman qui lui conférait les titres de pacha de Janina et de Delvino. Ali Tébélen entendit du haut de ses donjons les acclamations des Osmanlis, qui saluaient Pachô bey des noms de prince de l'Épire, et de *Gazi* ou *victorieux*.

Après cette cérémonie, le cadi donna lecture de la sentence ratifiée par le mouphti, qui déclarait Ali Tébélen Véli zadé déchu de ses dignités et excommunié, avec injonction de ne prononcer à l'avenir son nom que précédé du titre de *Cara*, *Noir*, dénomination donnée aux sujets retranchés du nombre des mahométans sunnites ou orthodoxes. Un Marabou (1) lança ensuite une pierre du côté du château où le proscrit était renfermé ; et

(1) Marabou, enfant du roseau ardent; allusion faite au buisson miraculeux dans lequel Jéhova apparut à Moyse. Cette espèce de derviches, très-connue dans l'Orient, marche ordinairement à la suite des armées turques, pour fanatiser les soldats.

l'anathême contre le noir Ali fut répété par tous les assistants, aux cris de *Vive le Sultan!*

Ces foudres n'étaient pas celles qu'il fallait pour réduire trois forteresses défendues par des artilleurs sortis des différentes armées de l'Europe, qui avaient formé une excellente école de canonniers et de bombardiers au satrape. Un Napolitain nommé Carretto, homme attaché à l'iniquité d'Ali pacha, et digne en tous points de servir un pareil maître, commandait ces troupes dressées aux manœuvres. Aussi les assiégés, qui ne se mettaient pas beaucoup en peine des Turcs, répondirent-ils par des huées et des coups de canon aux acclamations de l'armée ottomane. L'escadrille du rebelle se pavoisa comme dans un jour de fête, en défilant sous les yeux des impériaux qu'elle saluait à boulets dès qu'ils faisaient mine de s'approcher des bords du lac.

Malgré la résolution de ses soldats et la confiance qu'Ali Tébélen avait dans sa position, il ne put dissimuler plus long-temps les chagrins qui le dévoraient. Son armée, qu'il apercevait dans le camp d'Ismaël pacha (c'est le nom que nous donnerons maintenant à Pachô bey); son petit-fils Mehemet au pouvoir de l'ennemi; séparé de Mouctar, de Veli et de Salik; sans amis, car les tyrans n'ont que des complices, il tomba dans une mélancolie profonde, et des larmes abondantes, qu'il ne chercha pas à cacher, coulèrent de ses yeux creusés par les veilles. *Un nuage de douleur*, pareil à celui qui environnait le fils de Thétis pleurant devant

l'armée des Grecs (1), enveloppa cette tête dont l'orgueil défiait naguère la colère céleste (2). Il ne voulait plus prendre de nourriture; et pendant sept jours entiers, la barbe négligée, vêtu d'habits de deuil, il demeura assis sur une natte, à la porte de son palais, tendant des mains suppliantes à ses soldats qu'il conjurait de lui donner la mort, plutôt que l'abandonner. Les protestations ne le rassuraient plus, et tandis que ses femmes faisaient retentir le harem de leurs gémissements, il restait étendu sur la poussière.

On commençait à craindre pour ses jours, lorsque les étrangers, les uns vieillis dans le métier des armes, les autres dans l'habitude des mers où ils avaient exercé la piraterie, se réunirent pour lui offrir des consolations. Carretto, officier napolitain, parlant au nom des aventuriers qui ne l'avaient pas abandonné, lui représenta : « que leur « cause était désormais commune. Privés d'Ali, ils « perdaient l'ancre d'espérance qui les attachait à « la vie, puisqu'étant *fauteurs de rebellion*, ils de- « vaient être *passés par les armes* ». Les assiégeants ne leur avaient point laissé ignorer qu'ils leur réservaient ce sort; et cette considération, que Carretto fit valoir, ne permettant plus au proscrit de douter que, aussi criminels que lui, les aveu-

---

(1) Iliad., lib. XVIII, v. 22 ad 33.

(2) Cette narration est tirée des lettres qui m'ont été adressées de Corfou et de Prévésa, dont j'ai cru à propos de conserver la couleur orientale.

turiers ne le délaisseraient à aucune extrémité, leur résolution entraîna celle des Guegues et des Toxides, qui jurèrent également de lui rester fidèles. Tous lui représentèrent que, la campagne étant déja avancée (on entrait dans le mois de septembre), l'ennemi, ayant commis la faute d'oublier son artillerie de siége à Constantinople, ne s'en procurerait pas avant la saison des pluies, qui commencent régulièrement à la fin d'octobre. Les calculs portaient à croire que jusqu'à cette époque les Osmanlis manqueraient de vivres, et que, ne pouvant se loger dans une ville presque détruite, ils seraient obligés de prendre des cantonnements éloignés. On pouvait encore raisonnablement prévoir que la mésintelligence éclaterait dans une armée composée de milices hétérogènes, dès qu'elles n'auraient plus rien à piller.

Ces remontrances calmèrent Ali, convaincu, par sa propre expérience, que la morale spéculative des Orientaux ne sert qu'à déguiser le parjure et la perfidie. Il n'était pas d'ailleurs sans quelque espérance sur les résolutions du cabinet ottoman, et s'il parvenait à corrompre Khalet effendi, auprès duquel les agents d'une légation qui fut longtemps sa protectrice négociaient son amnistie, il pouvait encore renaître dans sa puissance. Il se consola donc, en pensant qu'il n'avait perdu jusqu'alors que des traîtres, et qu'il ne lui restait, à peu d'exceptions près, que des hommes étroitement liés à sa cause. Sa garnison se composait encore de plus de huit mille hommes qui avaient une

communication facile avec Litharitza; et n'étant pas entièrement investi, il conservait des communications si étendues, qu'il pouvait même expédier et recevoir des courriers. Son escadrille, maîtresse du lac, lui avait déja permis d'enlever sur la chaussée de Castritza une caravane chargée de vivres qu'on envoyait de Tricala, et de faire prisonniers de guerre les soldats qui l'escortaient. Le château qu'il occupait renfermait assez de vivres et de munitions de guerre pour faire la résistance la plus longue et la plus opiniâtre. Placé au milieu d'un lac poissonneux qui lui fournissait de l'eau en abondance, les carpes, les anguilles et les oiseaux aquatiques lui assuraient une nourriture salubre pour ses troupes. Son or, supérieur à toutes les défenses, lui garantissait de la viande fraîche, aussi long-temps qu'il y aurait des bestiaux dans l'Épire; persuadé que les paysans, séduits par l'appât du gain, lui amèneraient, au risque d'être pendus en détail, jusqu'au dernier de leurs chevreaux. Fort de ces espérances, Ali ne s'occupa qu'à harceler ses ennemis, en attendant le moment de tirer parti de leurs dissensions.

Elles ne pouvaient tarder à éclater. Cependant l'attrait du butin, mobile puissant d'un peuple sans honneur tel que les Turcs, exaltant toutes les têtes, dès qu'on sut Ali Tébélen bloqué dans ses châteaux, les chefs, naguère si lents à marcher contre le proscrit, accourraient dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. Vingt-six pachas traversèrent successivement la Thessalie, et vingt-

six fois les chrétiens durent se racheter du pillage et de la destruction de leurs églises, qui servaient de prétexte aux avanies qu'on leur faisait.

La misère publique était au comble, lorsque Sélim pacha, ayant rassemblé les contingents des mousselims, des aïans, des beys, et des agas de l'Illyrie et de la Macédoine cisaxienne, descendit à son tour dans la vallée du Pénée pour se rendre à l'armée rassemblée en Épire. Son passage, comme celui de ses précurseurs, fut marqué par des extorsions et des massacres, dont le poids retombait sur les chrétiens, qui étaient tellement effrayés de voir les flots de barbares se succéder dans leurs campagnes désolées, qu'ils ne songeaient qu'à prendre la fuite.

Les montagnards, voyant les habitans de la plaine refluer dans leurs retraites, et ne se fiant plus aux promesses des Hétéristes, depuis qu'ils savaient que leurs vœux se portaient vers la Russie, dont la politique souleva toujours les chrétiens pour les immoler, ne pensèrent qu'à conjurer l'orage. Sans se perdre en raisonnements sur une indépendance regardée alors comme chimérique, ils résolurent d'envoyer une députation vers Pachô bey, et de s'humilier aux pieds de ce chef des Ismaëlites. Leur opinion était, puisqu'on avait déja supporté tant de charges, de se résigner, et d'offrir le concours de leurs forces pour réduire Ali Tébélen, afin d'abréger la guerre, et de se débarrasser le plus tôt possible du poids d'une armée qui consumait rapidement les ressources de la Hellade.

Cette résolution étant prise, les chrétiens firent choix des hommes les plus recommandables, pour se rendre au quartier-général des Ottomans. Hélas il n'était plus temps d'arrêter le cours des évènements, et la Grèce, pareille au vieil Æson, allait recouvrer sa jeunesse dans un bain de sang. La Thessalie n'avait pas encore vu s'écouler les dernières hordes mahométanes, qui se précipitèrent sur l'Épire, au nombre de soixante mille, qu'un pacha asiatique nommé au sangiac de Négrepont fondit en Béotie. Établi à Livadie, où il fixa le chef-lieu de son gouvernement, il somma aussitôt les neuf cantons de terre-ferme relevant de l'Eubée, de payer une double contribution, à titre de redevance ordinaire et de subside de guerre. Vainement on lui représenta la désolation d'un pays récemment saccagé par Pehlévan Baba pacha, il fut inflexible; et les primats, qu'il fit charger de fers, n'évitèrent le dernier supplice, qu'en se rachetant au prix de sacrifices pécuniaires exorbitants.

Ali, informé de cette inconduite de ses ennemis, en conçut des espérances favorables à sa cause. Déja on avait regretté son gouvernement, et les rapports qu'il recevait de plusieurs côtés lui annonçaient qu'un parti formidable s'organisait, à la faveur des évènements qui se passaient dans l'Épire. Les Hétéristes de Iassy et de Bukarest avaient établi une correspondance, qui s'étendait depuis la rive gauche du Danube jusqu'à Mézzovo dans le Pinde, d'où leurs agents se glissaient dans les conseils des assiégeants, et jusqu'auprès du proscrit, souvent

mieux informé de ce qui se passait au-dehors, qu'Ismaël Pachô bey, sérasker de quarante-six visirs ou pachas rangés sous son commandement. Il avait même saisi plusieurs fois, au moyen de ses partisans répandus dans les montagnes, les courriers de cette multitude de chefs, qui avaient tous leur correspondance particulière avec la Porte, et Khalet effendi, auquel il était impossible de démêler la vérité au milieu d'un pareil chaos.

Ali, n'ayant au contraire que lui seul pour conseiller et pour ministre, suivait une marche régulière, quoique sous des formes détournées. Ses messagers et ses correspondants étaient aussi intéressés que lui à une régularité précise. Ainsi, par l'entremise des émissaires qui pénétraient jusque dans la casemate où il vivait retiré, il correspondait, sous des noms de convention, avec Théodore Vladimiresko, Constantin Ducas, Sava, chef des Arnaoutes, Caravia, Constantin Pentédekas de Janina, Athanase d'Agrapha, Pharmakis Épirote, qui mûrissaient leurs plans sous la protection d'une puissance qu'ils disaient prête à les seconder. Les premiers coups qu'ils voulaient porter à la Turquie devaient partir de Crajova, capitale de la petite Valachie, de Tergovist, et de Galatz, tandis qu'on souleverait le Péloponèse et les îles de l'Archipel. Ces projets d'insurrection se tramaient autour de la Hellade au mois de novembre 1820, mais les conjurés n'étendirent leurs vues qu'en raison des dévastations des Turcs, qui forcèrent les Grecs à s'insurger.

Ali lui-même était loin de prévoir à quelle extrémité le conduiraient ses intrigues, lorsqu'il s'occupa à former une épuration dans la garnison qui l'entourait.

Se débarrasser d'hommes dangereux sans les mécontenter, est un secret que les ministres les plus habiles n'ont pas encore réussi à trouver. Il est même assez rare, en licenciant des troupes auxquelles on accorde honneurs et pensions, qu'on ne fasse pas de mécontents. J'ignore à quoi cela tient, et il était non-seulement réservé au génie fécond en ruses d'Ali Tébélen de donner la solution de ce problême, mais encore de se faire des partisans de ceux qu'il allait congédier.

C'est souvent au hasard que sont dus de grands évènements, et c'est plus souvent avec de petits moyens qu'on parvient à faire de grandes choses.

La colonie d'Évandre, à peine composée de deux cents bannis, donna naissance à Rome; un comptoir de marchands, moins important que celui d'Hydra, a été le berceau de la puissance anglaise dans l'Inde. A ces faits d'éclatante prospérité, si on compare ces masses d'hommes traînés à la suite des conquérants à travers le monde, et qu'on demande ce que les Alexandre, les Attila, les Gengiskan, Mahomet II, Thamas Koulikan ont fondé, l'univers nous montrera des ruines, des tombeaux, des solitudes. Ali, en lançant à travers les montagnes de la Grèce un jeune homme brave, mais sans expérience, avec une troupe de bandits, allait occasioner une des plus vastes commotions con-

nues dans les temps modernes, et réveiller le génie antique de la Grèce.

Odyssée, fils d'Andriscos, qui avait battu en retraite devant les hordes de Pehlévan Baba pacha depuis Lébadée jusqu'au centre de l'Épire, était parvenu, de montagnes en montagnes, à se retirer à Janina avant l'incendie de cette ville. Fidèle à son maître (il lui donnait ce nom, car sa bouche n'avait pas encore appris à prononcer celui de liberté, ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ); il s'était enfermé dans le château du lac, où ses soldats ne tardèrent pas à se trouver à l'étroit. Accoutumés à la guerre de montagnes, les Étoliens n'étaient plus dans leur élément, et on devina facilement qu'ils épiaient l'occasion de déserter. Odyssée se crut obligé d'en informer Ali; et celui-ci, loin de sévir contre des hommes qui pensaient à l'abandonner, conçut l'idée de tirer parti de leurs dispositions. Il engagea le chef de ces partisans à les entretenir dans leurs sentiments, et à tâcher de grossir leur bande de tous ceux qu'il croirait enclins à la défection. L'affaire étant ainsi concertée, on découvrit que le nombre des mécontents se montait à quinze cents, dont on dressa une liste; et Ali, ayant annoncé l'intention de faire une sortie, les désigna nominativement, *pour mettre*, disait-il, *leur dévouement au grand jour.* Il les passa en revue, et pour les affermir dans leur dessein, il ordonna de payer leur solde. Enfin, comme il avait facilité à Odyssée les moyens de correspondre avec Ismaël pacha, le complot fut conduit de manière à obtenir un plein succès.

A l'heure fixée, les quinze cents Étoliens commandés par Odyssée, étant sortis du château, ne furent pas plus tôt en vue du quartier-général des Osmanlis, qu'ils arborèrent le drapeau blanc en signe de paix. Leur chef, mettant un genou en terre, salua ensuite d'une voix éclatante Ismaël pacha des titres de *Vali* et de *Gazi*, qui chatouillaient agréablement son oreille, et les transfuges furent accueillis dans le camp avec un grand *Alaï*(1). On les félicita sur leur résolution; on leur assigna un quartier pour bivouaquer à l'écart, en leur promettant du pain quand on en aurait (car déja la rareté des vivres se faisait sentir dans l'armée), et de l'argent à pleines mains lorsqu'on serait maître des trésors *d'Ali l'excommunié*, avec lesquels on payait tout le monde par anticipation.

(1) Alaï, expression que les Turcs emploient pour désigner les acclamations militaires après un succès, où au moment d'une entrée triomphale dans une ville.

CHAPITRE V.

Le stratagème d'Ali s'explique. — Fuite d'Odyssée. — Ingratitude d'Ismaël pacha envers sa famille. — Il indispose toute la population ; — rejette les offres de quelques aventuriers ; — négocie secrètement avec les fils du proscrit. — Dilapidations dénoncées au divan, — qui en demande compte. — Manière abrégée de le rendre. — Collection de têtes et d'oreilles adressées à Constantinople. — Capitulations de Véli, de Mouctar et de Salik pacha. — Ils remettent sous l'autorité du sultan les forteresses qu'ils défendaient. — Refus de Mahmoud, fils de Mouctar, de rendre Tébélen. — Artifices de Chaïnitza. — Terreur superstitieuse dont elle s'environne. — Déconcerte et fait trembler ses assassins ; — les châtie en répandant la peste dans la Chaonie.

DANS le cours de ses prospérités, il avait toujours suffi à Ali Tébélen, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne vinssent pas de lui (1); mais en fait de mauvaises suggestions, il devina toujours les résultats les plus profonds d'une conception criminelle. Non content d'avoir éloigné ceux dont il craignait la turbulence, il les rendit bientôt suspects aux Osmanlis, naturellement portés à se méfier des Schypetars. Chaque jour ils éprouvaient des insultes ou des humiliations, et Odyssée mit le comble aux anxiétés de sa bande en la quittant inopinément. Aussi léger à la course

(1) Consilii quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus. (Tacit. Hist., lib. 1. c. 26.)

qu'un chevreuil, on le perdit de vue à travers les montagnes, et on ne connut son sort qu'en apprenant qu'il s'était retiré à Ithaque (1). Les Armatolis, qu'il avait abandonnés, devinrent dès ce moment odieux; les mauvais traitements leur furent prodigués, et ils ne tardèrent pas à se débander pour se répandre sur les derrières de l'armée ottomane, qu'ils ne cessèrent plus d'inquiéter. Ainsi s'accomplit le projet d'Ali Tébélen, qui transforma une bande d'hommes dangereux pour lui en un corps de partisans, désormais irréconciliables avec les Osmanlis.

Ce premier succès d'intrigue aurait dû avertir Ismaël pacha d'être sur ses gardes; mais les illusions du pouvoir avaient déja altéré sa raison. Souillé du meurtre du grammatiste Manthos, les Épirotes, qui croyaient trouver en lui un compatriote protecteur, n'y reconnurent bientôt qu'un mahométan sans entrailles. Il avait recouvré son épouse et son fils, et au lieu de les réchauffer dans son sein, il rougit de leur servitude, les accueillit froidement, et les relégua bientôt à l'Arta. On peut juger d'après cela comment il traita ses anciennes connaissances, à l'exception d'Omer Brionès qu'il craignait, et de quelques chefs turcs qu'il

(1) L'auteur des tragédies d'*Ulysse* et de *Marie Stuart*, M. Le Brun, qui se trouvait alors au lazaret d'Ithaque, y vit arriver Odyssée, qui ne se proposait, tant ses plans étaient encore éloignés du rôle qu'il devait jouer, que de tirer vengeance des habitants de Livadie, qui l'avaient expulsé de leur ville.

avait intérêt à ménager. Ainsi il repoussa avec dédain les députés de la Hellade, en leur déclarant que le glorieux sultan n'avait besoin ni de leur dévouement, ni de l'épée des Armatolis, mais de leur servitude.

C'était au milieu d'embarras sans nombre que l'altier Ismaël tenait un pareil langage. Sans artillerie pour assiéger les châteaux, son armée se morfondait en attendant les canons qu'on devait envoyer de Constantinople. D'accord avec Dramali, tandis qu'il vendait sous main les récoltes de l'année, et les magasins des métairies du proscrit, la disette se faisait sentir dans son camp. Les vivres, arrachés aux particuliers, et apportés par les Grecs des plaines de Pharsale, qui sont encore, comme au siècle de Roger, roi de Sicile, soumis à la corvée (1), manquaient souvent, et les murmures passèrent bientôt de la bouche des soldats dans celle de leurs chefs.

Le serasker, qui croyait pouvoir tout braver, parce qu'il partageait les bénéfices de ses rapines avec Khalet effendi, ne s'inquiétait pas d'être accusé d'oublier ses devoirs, et de trancher du sultan. Les membres du divan étaient gagnés par ses largesses; il bravait l'opinion publique et la voix du malheur. Quant aux Épirotes, leur condition était dé-

---

(1) Roger, qui introduisit la féodalité dans la Grèce, déclara, par une ordonnance, que : *tuit li home de la cité seront tojörs mais engaraire, c'est assaver qu'ils laboureront continuellement.* M. SS. Cart. 1. Reg. Sic. 23.

plorable; mais, en leur qualité de *Raias*, la caste militaire des Tartares mahométans n'abaissait les yeux sur leurs misères que pour en aggraver le poids. On s'inquiétait peu de savoir que les Zagorites se fussent retirés dans les escarpements du Pinde, pourvu que leur primat Alexis Noutza, qui de lieutenant-général avait été nommé commis aux vivres par Ismaël pacha, envoyât à son quartier-général l'obole de la veuve et le dernier morceau de pain des laboureurs. En cela, on suivait les errements de tous les conquérants, qui, depuis Nemrod jusqu'au dix-neuvième siècle, n'ont jamais été que des instruments de flagellation pour les peuples, dont le sort ne serait pas plus malheureux *sous l'empire des lions et des ours*, auxquels Sénèque les compare, que sous le régime de ces fléaux du genre humain (1). Soixante mille dévastateurs avaient remplacé un tyran; tel était le résultat des opérations de l'armée libératrice, qui existait aux dépens des opprimés qu'elle devait affranchir.

Ismaël pacha, qui commençait à sentir la pénurie d'argent nécessaire pour soudoyer ses partisans dans le divan, n'en avait pas pour s'attacher les aventuriers dont il aurait pu tirer des services. Ainsi il dut éconduire dom Vincenzo Micarelli, chanoine Palermitain (2), qui mendiait le pain de l'aumône

---

(1) Quæ alia vita esset, si leones ursique regnarent. (Senec. de Clementiâ, lib. 1, c. 26.)

(2) Cet individu, chassé de la Sicile par la reine Caro-

à Janina, depuis qu'Ali, dédaignant sa bassesse, l'avait chassé de son emploi de métallurgiste. Il rejeta pour la même raison l'assistance de l'Acarnanien Varnakiotis, parce qu'il n'était pas encore devenu assez vil pour servir les desseins du divan, en trempant ses mains dans le sang des chrétiens, condition exigée à défaut de l'apostasie, pour qu'un Grec mérite la confiance des Turcs. Enfin, comme il avait flatté la Sublime Porte d'une régénération financière, fondée sur l'héritage des trésors d'Ali, il fallait accélérer sa chute par des manœuvres politiques, à défaut de moyens propres à le réduire. Ismaël négocia donc sous main avec les fils du proscrit, afin de les amener à se soumettre.

Véli, retranché dans la principale forteresse de Prévésa, était en mesure de résister pendant longtemps, et, en cas de nécessité, de parvenir à se sauver à Leucade, où il avait, disait-on, déposé ses trésors. Mouctar, qui occupait la citadelle d'Argyro-Castron, où les Toxides pouvaient le secourir d'un moment à l'autre, avait une foule de chances en sa faveur. Mais comme on savait les fils d'Ali pacha engagés malgré eux dans la cause de leur père, on jugea convenable de les tromper en leur offrant une capitulation.

En conduisant cette double négociation, il s'a-

line, est maintenant attaché au consulat autrichien de Morée, et un des correspondants de l'Observateur Autrichien, journal ministériel, rédigé par un nommé Pilate, *qui s'en lave*, dit-on, *les mains*, comme le juge inique de l'évangile.

gissait de mettre le sultan en jouissance des immeubles d'Ali Tébélen et de sa famille, en attendant sa succession pécuniaire, objet spécial de ses vœux. Le ministère avait déja écrit plusieurs fois à ce sujet, ce qui n'avait pas empêché Ismaël pacha et Dramali de s'approprier les produits de ses fermes. Mais on ne pouvait faire disparaître les biens-fonds du satrape, et Baba pacha, dont les dilapidations avaient servi d'excuse, n'ayant pas dévoré le sol, on devait rendre des comptes.

Pour atteindre ce but, le gouvernement turc, que le perfide Anagnoste informait de tout, ordonna de lui envoyer les trois principaux secrétaires d'Ali, qu'on avait faits prisonniers, pour être interrogés et examinés sur ce qu'on voulait connaître. Malheureusement l'intérêt du sultan n'était pas d'accord en ce point avec celui de ses généraux, et il arriva ce qui a lieu dans tous les gouvernements de haute tyrannie, où le pouvoir du maître s'affaiblit en raison des distances; on commenta le firman après s'être prosterné devant ses nobles caractères. Il fallait envoyer les trois secrétaires : or, Colovos, qu'on avait appliqué à la torture, était mort à Athènes, affaibli par ses souffrances; Manthos avait péri victime d'un assassinat, Étienne Ducas venait de terminer ses jours au fond d'un cachot; et comme les morts ne ressuscitent plus pour déposer à la face des vivants, on suivit l'usage immémorialement pratiqué dans l'Orient. On fit saler les têtes à demi-pourries des trois grammatistes, auxquelles on joignit quelques guir-

landes de nez et d'oreilles, qu'on chargea le fils de Pehlévan Baba pacha de présenter à la *Porte d'or* du palais impérial des Sultans.

Ces trophées étaient loin d'avoir été entièrement conquis sur des ennemis ; pour en grossir le nombre, on avait agi comme les juges turcs, auxquels il faut un patient, qu'ils prennent, à défaut du coupable, en saisissant le premier individu qui leur tombe sous la main : *les chasseurs d'hommes* avaient composé leur collection aux dépens des paysans de Janina, et de quelques prêtres qu'ils avaient égorgés. On joignit à ces dépouilles opimes un carrosse trouvé à Bonila, et le tout fut accompagné d'un îlam du cadi, déclarant que *les secrétaires du Noir Ali Tébélen étant crevés de la frayeur causée par le commandement qui prescrivait de les faire comparaître devant la Porte éclatante du glorieux sultan, on envoyait leurs têtes à défaut de leurs personnes.*

Ceux qui parlent de paix après des revers, et de guerre dans la prospérité, sont les ennemis de leur patrie, et souvent les victimes expiatoires des mesures qu'ils ont provoqués. Ainsi les courtisans qui avaient jeté le cri de guerre étaient tremblants, et Ismaël pacha sentait qu'ils avait compromis la tranquillité publique pour satisfaire des vues particulières ; mais le gant était jeté, et à défaut des succès militaires, il ne trouva plus de ressources pour sauver sa tête qu'en activant ses négociations avec les fils d'Ali Tébélen.

Véli luttait avec courage contre les efforts de

l'escadre du capitana-bey et des Souliotes, lorsqu'il reçut une lettre de son ancien ami Ismaël pacha. Celui-ci lui adressait, avec sa dépêche, un firman par lequel Sa Hautesse le nommait pacha de Saint-Jean d'Acre, à la condition de rendre la place qu'il tenait, et de passer sur le bord du vice-amiral ottoman. Cette proposition inespérée ne pouvait arriver plus à propos. Mais comment se fier à une capitulation dans un pays où le prince ne doit compte d'aucune parole à ses sujets? Ismaël pacha était-il toujours un ami sincère sur lequel on devait se reposer? Était-il raisonnable de se livrer à des hommes accoutumés à confondre la soumission servile avec la subordination politique, et par conséquent capables de trahir les engagements les plus sacrés? A qui s'adresser pour prendre un conseil? Si, dans les pays où les rangs sont assignés à la naissance, les grands, habitués à traiter leurs inférieurs comme des meubles de caprice ou d'agrément, n'ont que peu ou point d'amis: élevé dès son enfance dans les illusions de la puissance, pouvait-il trouver quelques conseillers sincères? Ses prétendus affidés n'avaient aimé que sa fortune; *leur ame, rapetissée par la servitude* (1), était incapable d'une résolution énergique; et dès qu'il leur eut fait part des propositions du divan, ils déclarèrent tous que son devoir était de les accepter; un pareil avis équivalait à une défection.

(1) Longin fait le même reproche aux Perses dégradés par le despotisme.

Le jeune Sélim, qui unissait à la beauté le caractère le plus aimable, se jetant aux genoux de son père, le conjura de prendre pitié de son frère Mehemet pacha, prisonnier du vice-amiral turc, et la capitulation fut signée. Véli pacha remit les châteaux de Prévésa au délégué de la Porte, en prenant le ciel à témoin d'un attachement sans bornes qu'il jura de nouveau à la Majesté de l'empereur son maître, et il quitta l'Épire, au milieu des huées, des malédictions et des anathèmes des Grecs et des Mahométans.

Malgré ses déportements, la vérité exige de dire, à la décharge de Véli, que l'excuse de sa félonie était causée par le respect qu'il portait à son père, et par la proscription insensée dans laquelle il avait été enveloppé, lorsque le tyran fut déclaré *fermanli.* On ne pouvait pas à la rigueur le juger autrement; et comme on avait fait plus que stipuler l'oubli du passé, il fut tranquillisé sur son avenir. Transporté à bord du capitana-bey, il s'y trouva environné d'égards et de civilités. On s'empressa de lui rendre les honneurs dus au rang dans lequel on le réintégra; son fils aîné fut remis entre ses bras, et ses filles, ses femmes lui ayant été amenées, il se retrouva roi au sein de sa famille. Procédés, fêtes, plaisirs, délassements, tout lui fut prodigué, et on porta la complaisance jusqu'à le transporter dans la baie de Gomenizze, pour le mettre en rapport avec son frère Mouctar, et lui donner les moyens de consulter les médecins de Corfou, qu'on fit appeler pour soigner sa santé.

Platon, affirme que *tous les ignorants sont des furieux*, mais ils sont aussi les plus habiles des hommes pour déguiser leur vengeance sous des formes séduisantes. On semait de fleurs le chemin par lequel Véli devait marcher à l'échafaud, où la famille d'Ali Tébélen était destinée à monter.

Monctar, ayant reçu avec la lettre de son frère, qui lui annonçait la reddition de Prévésa, un firman par lequel il était nommé pacha de Kutahyé dans l'Asie-Mineure, et l'assurance du pardon, rendit la citadelle d'Argyro-Castron sans tirer un coup de canon. Sa garnison l'abandonna; les Drynopolitains et quelques Cardikiotes, échappés au glaive d'Ali, le chargèrent de malédictions; et le vieux Metché Bono, ainsi que quelques Toxides, sortirent seuls avec lui de la vallée de Drynopolis, résolus de partager sa mauvaise fortune. Comme on lui avait donné un sauf-conduit pour se rendre jusqu'à Salonique où il devait s'embarquer, il s'engagea à conduire avec lui son frère Salik pacha, qui était déja père d'un fils âgé d'un an, que celui-ci recommanda, ainsi que son épouse, à la pitié des Turcs de Caulonias, espérant, dès qu'il serait en possession d'un sangiac de l'Anatolie, qu'on lui promettait pour le tromper, que ces gages, objets de son amour, lui seraient rendus. Mais avec quels regrets il s'arracha des bras d'une mère, dont il faisait l'orgueil? Sa naissance l'avait tirée du rang des odaliques esclaves, lorsqu'elle donna ce fils au coupable Ali, qui chérissait Salik de toute la tendresse

dont son cœur était susceptible. Des larmes coulèrent des yeux du farouche Mouctar, et les Schypetars, témoins de ces tristes adieux, versèrent des pleurs. En descendant du palais de Prémiti, Salik se prosterna sur le seuil paternel; et à genoux au bord de l'Aous, il éleva ses mains suppliantes, en priant pour son père avec une ferveur capable d'attendrir le ciel. On partit, et Mouctar écrivit de Konitza à son fils Mahmoud bey qui se trouvait à Tébélen, de remettre cette ville aux envoyés du sultan, en s'abandonnant à leur foi pour le rejoindre, dès qu'il aurait rempli cet acte de soumission (1).

Au reçu de cette dépêche, qui fut apportée à Tébélen par deux envoyés d'Ismaël pacha, le fils de Mouctar, ayant rassemblé le conseil des Toxides, leur dit : « Mon père, mes oncles, mes cousins, et « ceux que mon grand-père Ali avaient honorés de « sa confiance, l'ont trompé; voudriez-vous qu'il « en fût ainsi de Mahmoud bey? » A ces mots, prononcés avec l'accent de la douleur, les guerriers de l'Acrocéraune et de l'Ismaros s'écrient qu'il périront tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner le petit-fils de leur maître. Tébélen retentit de cris de rage et de fureur. On déchire la sommation des envoyés du serasker, et ses hérauts auraient été pen-

(1) C'est à tort que j'avais mis dans l'édition de mon Voyage cet événement sur le compte de Husseïn pacha, fils de Mouctar; il se trouvait alors renfermé avec son grand-père dans le château du lac de Janina.

dus, si Mahmoud pacha, ou plutôt son conseil, que la magicienne de l'Argyrine faisait parler, n'eût ordonné de respecter leurs jours.

Chaïnitza, restée dans son palais de Liboôvo, semblait, au milieu des désastres de sa famille, entourée d'un prestige qui l'élevait au-dessus du malheur. Abhorrée des Schypetars de la Chaonie et de l'Abantide qu'elle avait accablés de maux, seule contre une population acharnée à sa perte, mille et mille voix demandaient sa mort, sans que personne osât attenter à ses jours. Le génie de Khamco, avec lequel un peuple superstitieux prétendait qu'elle entretenait des intelligences mystérieuses, paraissait veiller à ses côtés pour la protéger. L'image menaçante de sa mère s'était, disait-on, montrée plusieurs fois aux habitants de Tébélen; les Nomades de la Iapygie avaient entendu ses cris au milieu des flammes que le Nymphæum (1) roule dans les campagnes voisines de l'Aoüs. Les Longiarides l'avaient aperçue, pareille au spectre fatal de la peste au khan de Vouvali, remuant les ossements des Cardikiotes et demandant de nouvelles victimes. Tous s'accordaient à dire que Chaïnitza était protégée par ce fantôme redoutable.

Malgré ces terreurs populaires, la vengeance avait poussé quelques Argyro-Castrites, unis au débris des Cardikiotes, à se rendre à Liboôvo afin de purger la terre de l'implacable furie qui moissonna leurs familles au temps de la puissance ab-

---

(1) Nymphæum. *Voy.* t. I. c. XXI de mon Voyage de la Grèce.

solue d'Ali. Deux fois, assurait-on, un cavalier, vêtu d'habits lugubres, les avait arrêtés au gué du Celydnus, en leur défendant *de porter des mains pures sur une créature sacrilége, dont le ciel se réservait le châtiment*, et deux fois ils avaient rétrogradé vers les montagnes de la Chaonie.

Revenus de leur frayeur et impatients d'assouvir leurs ressentiments, les Iapyges se décidèrent enfin à tenter une dernière entreprise. Précédés des couleurs du Prophète, ils arrivent au bord du fleuve qui traverse le vallon de Drynopolis. Le héraut menaçant ne se présente plus pour leur en interdire le passage. Un murmure d'allégresse se fait entendre dans leurs rangs. Ils gravissent les coteaux du mont Mertchika, ou le silence de la solitude n'est interrompu que par le bêlement de quelques troupeaux qui s'éloignent au coup de sifflet donné par les bergers. Ils débouchent sur le plateau de Liboôvo; ils marchent vers le palais de la fille de Khamco, dominés par la pensée de se baigner dans son sang. Ils font signe de se taire pour surprendre les gardes dont ils la croient entourée. Ils approchent en se traînant à la manière des chasseurs; ils touchent à la porte d'enceinte, elle s'ouvre..... ô surprise! ils voient Chaïnitza, comme aux jours de sa jeunesse, armée de pistolets passés dans sa ceinture, tenant une carabine à la main, et escortée de deux chiens Molosses. « Arrêtez, téméraires, s'écrie-t-elle; ma vie, ni les richesses « que vous voulez ravir ne seront jamais en votre « pouvoir. Entrez dans cette enceinte; pénétrez, si

« vous l'osez, dans mon sérail! Mais si quelqu'un « de vous fait un mouvement sans ma permission, « ce palais, la terre que vous foulez sont prêts à « vous englontir. Dix milliers de poudre remplis- « sent ces souterrains. Retirez-vous, et si une seule « bouche a l'audace de répliquer, nous mourrons « tous à l'instant. Emportez ces sacs remplis d'or, « ils serviront à vous dédomager des pertes que « les ennemis de mon frère vous ont fait éprouver. « Ne troublez plus mon repos; car j'ai d'autres « agents de destruction à mes ordres que le sal- « pêtre. La vie n'est rien pour moi, pensez-y; et « vos montagnes pourraient, à ma volonté, de- « venir le tombeau de vos famille. »

Elle se tait; et quelques Iapyges Acrocérauniens, auxquels elle fait signe d'enlever cinquante bourses déposées à l'entrée de sa demeure, les ayant ramassées, ses ennemis tremblants regagnèrent leurs foyers, épouvantés de la grandeur du danger auquel ils venaient d'échapper.

Bientôt après le butin fatal qu'ils avaient obtenu mit les armes aux mains des peuplades de la Chaonie, et la peste, qui se répandit dans leurs montagnes, justifia les menaces de la fille de Khamco. Des Bohémiens, auxquels elle avait distribué des hardes imprégnées des germes de la contagion, qu'elle gardait comme une réserve pour un coup de désespoir, répandirent au loin cette mortalité dont les germes désolent encore l'Épire.

CHAPITRE VI.

Réponse d'Ali en apprenant la défection de ses fils. — Pehlévan demande à monter à l'assaut. — Ses intrigues. — Est empoisonné. — Sa tête envoyée à Constantinople. — Arrivée de son fils dans cette ville. — Sa joie et son affliction. — Avarice d'Ali réprimée. — Sortie de sa garnison. — Bat les assiégeants. — Caractère d'Omer Brionès. — Mahmoud bey devient l'idole des Toxides. — Ordre de respecter Chaïnitza. — Détresse de l'armée impériale. — Lettre d'Ismaël pacha aux Parguinotes. — Leur réponse. — Misère générale de la Thessalie. — Les Souliotes réclament le prix de leurs services ; — sont éconduits. — Leur mécontentement.

Quelle que soit l'horreur inspirée par les forfaits d'Ali Tébélen et de Chaïnitza, on s'étonne de l'audace d'une femme imposante par son caractère, et on s'intéresse au sort d'un enfant qui, seul de sa famille, reste fidèle au malheur.

Le vieux satrape ignorait les résolutions de sa sœur et de son petit-fils (car le sort des assiégés est presque toujours de n'apprendre rien de favorable), lorsque des lettres de ses trois fils l'informèrent de leur défection. On croyait que cet évènement allait l'accabler; mais, soit qu'il y fût préparé, ou qu'il eût assez d'empire sur sa douleur pour dissimuler, il répondit *qu'il était depuis long-temps persuadé que ses enfants étaient indignes d'être de son sang.* Il annonça lui-même

ces désastres à sa garnison, en déclarant aux chefs et aux soldats *qu'il n'avait plus d'autre famille et d'autres héritiers que les défenseurs de sa cause*; et, pour montrer aux assiégeants combien il était loin d'être découragé, il fit commencer une canonnade qui ne finit que bien avant dans la nuit.

Ces démonstrations furent autrement interprétées dans l'armée impériale, où la nouvelle de la soumission des fils du proscrit causa un enthousiasme général. Ismaël pacha avait reçu de Prévésa des canons et des mortiers; on venait d'ouvrir la tranchée devant les châteaux; les boulets commençaient à découronner la forteresse de Litharitza, quand les Turcs demandèrent à monter à l'assaut. Tous voulaient terminer la guerre par un coup d'éclat, ou plutôt s'emparer des trésors de *Cara* Ali, qui étaient le mobile principal de leur ardeur martiale.

L'entreprise était insensée; et le serasker, qui voulait réduire Ali Tébélen de manière à s'emparer de ses richesses pour en grossir le trésor du sultan, dut tempérer une fougue qui compromettait le succès de son entreprise. Il représenta aux pachas l'extravagance qu'il y aurait à attaquer, le sabre à la main, une forteresse garnie de canons, sous le feu desquels il fallait marcher, sans être protégés par aucun de ces ouvrages de l'art propres à garantir le soldat jusqu'à l'endroit où il doit affronter le danger. Le terrain était nu; il n'y avait pas de brèche au corps de la place; et quelques hommes de bons sens s'étant rendus à l'avis du généralis-

sime, réprimèrent les vociférations d'une vaine et rapace soldatesque.

Malgré la sagesse évidente de cette résolution, Pehlevan Baba pacha, qui ne rêvait que pillage, se répandit en injures contre Ismaël pacha, qu'il taxa de lacheté et de trahison. A l'entendre, il ne ménageait le proscrit que pour s'emparer seul de ses trésors et les partager avec Dramali. Il menaçait de révéler leurs dilapidations au sultan, et, par ses propos séditieux, le Bulgare devint le point de ralliement des mécontents, qui abondent dans toutes les sociétés d'hommes armés. Parfois, il demandait ironiquement aux agas de l'Épire, quand est-ce qu'on leur rendrait leurs biens; parfois, il les plaignait des retards qu'ils éprouvaient et des lenteurs de la justice qui leur avait été solennellement promise. Plus souvent, le furieux jurait *par son sabre, teint autrefois du sang des Cosaques*, que, si l'on n'enchaînait pas sa valeur, il prendrait, avec ses Kersales, le château du lac. Quelques escarmouches qu'il eut avec les avant-postes d'Ali auraient cependant dû le convaincre que le succès n'était pas aussi facile qu'il le croyait. Pour dissimuler son dépit, il permit secrètement à ses soldats d'aller à la maraude; et d'indiscipline en indiscipline, il en vint à ouvrir une correspondance criminelle avec Ali, dont Ismaël pacha prétendit ne pouvoir arrêter les conséquences qu'en le faisant empoisonner.

Ce coup d'état, très-commun en Turquie, fut conseillé par le secrétaire de Pehlevan, Anagnoste,

qu'Ismaël récompensa en l'attachant à son service particulier. On procéda ensuite à l'inventaire de Baba pacha, auquel on trouva des bijoux, des dépouilles précieuses, et une somme de quinze cent mille francs, qu'on expédia au Grand-Seigneur, avec un îlam ou procès-verbal de l'évenement qui s'était passé.

Pendant que les courriers, chargés de l'héritage du chef des Kersales, traversaient la Turquie d'Europe, son fils, débarqué au pied des murs de Constantinople, y faisait son entrée dans le carrosse d'Ali Tébélen. C'était le char du nouveau triomphateur. On applaudissait aux succès d'Ismaël et de Baba pacha; on admirait les têtes et la quantité d'oreilles que ses tchoadars déposaient au seuil impérial de la Porte de félicité; on enviait le sort de celui qui était chargé de remplir une pareille mission. Il avait obtenu la pelisse d'honneur dans l'audience à laquelle il fut admis; quelle devait être sa joie! Mais, ô vicissitude des choses humaines! vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, que le fils du héros bulgare n'était plus qu'un objet de pitié, si la pitié pouvait entrer dans le cœur des esclaves qui entourent le trône des despotes de l'Orient. Pehlévan Baba pacha, qu'on proclamait la veille *Gazi*, *victorieux*, était rangé au nombre des rebelles; ses richesses et la preuve de sa déloyauté, appuyée d'un *îlam*, venaient d'être déposés aux pieds du chef des croyants. On criait anathème contre sa race. Cependant, comme on pardonnait ordinairement à Rome aux enfants de ceux qui

s'ouvraient les veines dans le bain, pour obéir aux ordres de César, de même à Constantinople la mort de Baba pacha, ayant été déclarée naturelle, on daigna faire grace à son fils, qui eut le bonheur de retomber dans l'oubli. Les raisons d'Ismaël pacha furent trouvées péremptoires, *il envoyait de l'argent;* et, quoiqu'on eût une arrière-pensée sur la modicité de la somme, comparée aux déprédations du Bulgare, on ajourna l'apuration des comptes à des temps plus convenables.

Ismaël pacha, débarrassé d'un antagoniste plus turbulent que politiquement dangereux, songea à se venger d'Ali en nouant quelques intrigues parmi les assiégés. C'était l'occasion de prouver à son maître qu'il avait profité de ses leçons. Il s'occupa donc à faire reprocher adroitement aux Guègues et aux Toxides, qui composaient en grande partie la garnison des châteaux, combien il était honteux de laisser languir dans les fers le malheureux Ibrahim de Bérat et son fils, leurs anciens maîtres et leurs bienfaiteurs. Il espérait, en les intéressant à leur sort, parvenir à susciter des mésintelligences entre les assiégés et leur chef; mais le temps des dénis de justice était passé avec son absolu pouvoir, pour celui que la fortune mettait aux plus rudes épreuves. Il consentit à l'élargissement de ses deux illustres prisonniers, à condition qu'ils resteraient dans le château, ce qui ne souffrit aucune contestation, puisque leurs libérateurs s'y trouvaient également renfermés. Forts de cette concession, les soldats d'Ali, encouragés par cette

condescendance, demandèrent une augmentation de paie. Comme on leur avait cédé sur un point, le visir fut obligé de porter leur solde au prix exorbitant de cent francs par mois, et d'accroître celle des autres troupes en proportion.

Quoique rien ne fût plus pénible pour lui que de toucher à ses trésors, Ali Tébélen, aussi calme que la veille d'une fête, fit ce nouveau sacrifice sans hésiter. *Je ne marchande point*, dit-il, *avec ma famille; mes enfants adoptifs versent leur sang pour moi, et l'or n'est rien en comparaison des services qu'ils me rendent.* Malgré cette affectation de désintéressement, sa cupidité le porta à ordonner secrètement au directeur des subsistances militaires d'augmenter le prix des denrées que les soldats achetaient des deniers de leur paie, car dans les armées turques chacun se nourrit à sa guise; mais la fraude perça. On s'en prit d'abord aux étapiers qu'on maltraita, et on finit par chansonner le satrape, auquel on donnait l'épithète d'*Ali bacal*, ou *Ali le regrattier*. Le spéculateur cauteleux, qui voulait reprendre en détail son argent, fut déconcerté; et comme il avait intérêt à ménager ses soldats, il renonça à son monopole usuraire.

Ce n'était pas sans le désir de châtier l'insolence de ceux qui l'avaient outragé. Il sentait la nécessité de se défaire de ces enfants perdus, qu'un général habile offre en holocauste aux premiers feux du combat, en utilisant ainsi des furieux armés, qui deviendraient tôt ou tard contraires à ses desseins. Ali connaissait les plus mutins; sa police

secrète lui en avait indiqué le nombre, et il les fit désigner par leurs camarades, pour marcher à la tête d'une sortie, destinée à détruire les ouvrages des assiégeants. Le prix des têtes fut fixé, ainsi que celui des canons qu'on enclouerait, ou dont on s'emparerait. C'était prendre des hommes avides par leur faible, et le fourbe Ali porta l'ardeur de ces braves au dernier degré d'exaltation, en différant assez le moment de l'attaque, pour se faire prier d'en donner le signal.

Au jour convenu, les ponts-levis du château s'abaissent; les plus intrépides des Guègues et des Toxides se précipitent sur les redoutes des Osmanlis, et la réserve, montant sur leurs cadavres, enlève les positions dont ils lui avaient frayé les approches. Les canons des batteries voisines de l'église ds Saint-Nicolas, et des ruines de l'ancien sérail de Véli pacha, sont précipités dans les marais qui bordent le lac. Un désordre épouvantable se répand parmi les Osmanlis; Ismaël pacha, Dramali, chefs, soldats fuient et ne s'arrêtent qu'à Dgélova, où le sérasker du sultan établit son quartier-général. Ali est encore une fois maître de Janina; le siége de ses châteaux est levé; ses troupes s'établissent dans le camp des ennemis. Il ordonne d'allumer des feux sur les hauteurs du mont Paktoras; il prescrit à ses troupes d'occuper le terrain qu'elles ont conquis, et il rentre avec la nuit dans son château, pour accomplir le dessein principal qui l'occupait.

Il n'avait que trop senti que, si ses trésors étaient

le mobile de sa force, ils étaient aussi la cause de ses malheurs. Il fallait, dans tous les cas, les mettre à l'abri d'un coup de main, et les ravir pour jamais au gouvernement de la Sublime Porte, s'il succombait. Il fit en conséquence déposer les sommes nécessaires à ses besoins dans le magasin des poudres, pour les détruire en un instant s'il s'y trouvait forcé. Profitant ensuite de l'obscurité, il présida à l'embarquement des coffre-forts, qu'on coula, à plusieurs reprises pendant quinze nuits consécutives, dans différentes parties du lac, en employant des Bohémiens qu'il fit périr, afin d'être seul dépositaire de son secret. Ces dispositions étant prises, il rappela sa garnison dans le château, dont il s'était réservé la dernière enceinte où il n'admettait que des hommes en qui il avait une confiance d'autant mieux fondée qu'il les avait compromis par des crimes que nulle amnistie ne pouvait pardonner.

Rassuré par ces dispositions, Ali vit, d'un œil serein, les assiégeants informés de sa retraite réoccuper leurs lignes. Ses derniers succès compensaient, dans l'opinion publique, des malheurs qu'on n'attribuait qu'à la lâcheté de ses fils et de son armée. Ceux qui l'avaient abandonné n'étaient pas sans repentir. Omer Brionès, accoutumé à changer de parti, comme ce Plancus, contemporain d'Antoine (1), qui avait passé sous trente drapeaux différents, sans savoir pourquoi, était traître par une espèce

(1) Velleius Paterculus II. 63, 8. edit. N. E. Lemaire.

de maladie assez ordinaire aux Schypetars, et il n'y avait nulle confiance entre lui et le sérasker. Ismaël pacha et Dramali n'étaient pas toujours en harmonie, et le génie de la discorde, excité par Anagnoste, ne pouvait qu'occasioner de nouveaux désastres. Cet homme, sous le prétexte spécieux d'un zèle sans bornes, en alarmant son maître par des rapports véritables en apparence, ne s'appliquait qu'à lui en faire tirer les conséquences les plus contraires à ses intérêts privés et à ceux du gouvernement turc.

L'orgueil serait le vice dominant des Turcs, si l'avidité ne brisait ce que ces caractères barbares ont de superbe et d'altier. Le Romili Vali-cy Sélim pacha, apprenant la courageuse résolution de Mahmoud bey, fils de Mouctar, avait obtenu de la Porte Ottomane un firman qui séparait désormais le canton de Tébélen de la province de Janina, en déclarant le petit-fils d'Ali vaivode de ce district, dont le territoire fut rangé au nombre des annexes de la grande satrapie de Bitolia.

Cette déclaration combla de joie les Toxides. Le jeune Mahmoud devint leur idole : c'était le sang d'Ali; ils distinguaient en lui les traits et les qualités de son aïeul. On le montrait au peuple; il formait le point de ralliement des mécontents : cela n'avait point échappé à Anagnoste, et Ismaël, persuadé que les beys de la Toscaria, comme tous les grands vassaux, espéraient gouverner sous le nom d'un enfant, envoya pour la seconde fois demander qu'on lui remît le petit-fils du proscrit.

A cette sommation les Toxides répondirent: « qu'Ali, Mouctar, Véli, Salik, et tous ceux qui « sont entre les mains de la Porte, ou enfermés « dans les châteaux de Janina, périssent. Jamais « nous ne prendrons les armes pour les secourir; « mais on nous a donné Mahmoud pour vaivode; « nous le voulons, et nous le défendrons avec nos « sabres. »

Étonné de cette réponse, Ismaël comprit qu'une politique indépendante de son autorité agissait au sein de l'Épire, et il lui fut facile de croire que l'argent de Chaïnitza avait mis le Romili Vali-cy dans son parti. Comment expliquer, sans cela, l'intérêt subit qu'il avait manifesté à l'égard d'un enfant? Pour lui, comme il avait à sa disposition des hommes incapables de se laisser fasciner les yeux par l'apparition du cavalier qui avait défendu le passage du Celydnus aux Chaoniens superstitieux, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur le volcan prêt à engloutir ceux qui tenteraient d'assaillir le sérail de Liboôvo; il résolut de se défaire de Chaïnitza. C'était le moyen de mettre un terme aux intrigues; un juste châtiment allait frapper l'impie; le bruit de sa fin prochaine était public; mais au moment de lui porter le coup fatal, on ne parla plus de cette affaire que pour se dire à l'oreille : qu'un ordre supérieur de la Porte défendait d'attenter aux jours de la sœur d'Ali Tébélen.

Elle avait trouvé la clef des cœurs dans le divan, en faisant compter à Khalet effendi quatre mille bourses, autant au Romili Vali-cy, qui

l'engagea à arrêter les plaintes d'Ismaël pacha, en lui fermant la bouche avec une somme égale à celle qu'il avait reçue. Chefs et ministres furent ainsi corrompus, et on assure que le magnifique sultan informé de cette affaire, ne dédaigna pas d'entrer en partage du rachat du sang, avec ses illustres esclaves.

Depuis son entrée dans l'Epire, le gouvernement d'Ismaël pacha ne s'était encore signalé que par des fautes capitales. L'exemple de ses dilapidations et de celles de Dramali avait donné lieu à une foule de vexations particulières; car, lorsque le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre. Il avait vendu les magasins de réserve, formés par Ali pacha, et on éprouvait, dès le mois de septembre, la difficulté de se procurer des vivres, quoiqu'on touchât à l'emmagasinement de la récolte. *La trève de la charrue* (1), pendant laquelle les assiégés et les assiégeants, amis et ennemis confondus, vaquaient à l'agriculture, n'avait pas permis, à cause du manque de sémences, d'emblaver la quantité ordinaire de terres. On ne prévoyait qu'une récolte insuffisante aux besoins de l'année 1821, quand on se sépara pour reprendre les armes, après avoir abandonné à la rouille le fer nourricier des humains. Plusieurs contrées de l'Épire, désolées par la peste,

(1) La trève de la charrue, celle de la faucille, la trève de Dieu, sont des monuments de la barbarie du IXe siècle. Ces pactes imposent la défense de se tuer les dimanches, les fêtes, et pendant les travaux de la campagne.

étaient restées en friche; car l'épidémie, plus terrible que la guerre, ôte jusqu'au sentiment de prévoyance de l'avenir; enfin, Ismaël, qui s'était privé des ressources nécessaires à son armée, n'avait pas tardé à s'aliéner les esprits par le mépris avec lequel il traitait les Epirotes.

Dans l'ivresse de ses premiers succès, ce pacha s'était imaginé qu'il lui suffirait de manifester une volonté pour être obéi. Il avait reçu, dans ses instructions, l'ordre de rapatrier les Parguinotes. Cette mesure avait été, dit-on, suggérée au divan par la légation de S. M. B. à Constantinople. Le chef politique des Iles Ioniennes, Maitland, ne pouvait endurer le reproche vivant d'une population accusatrice assise au foyer des Corcyréens. Les Parguinotes pleuraient leur patrie (1); et c'était pour

(1) Un journal intitulé la Revue européenne, dans son N° 3, imprimé à Paris, non content de faire de *Parga un port important*, ce qui est ridicule, dit que cette ville *s'était livrée par un traité*. Ce faux matériel inventé par quelque rédacteur mercenaire pour complaire à la diplomatie britannique, nous détermine à publier plusieurs particularités que nous avions passées sous silence.

« Jamais on ne vit (dit un témoin oculaire) un spectacle « semblable à l'émigration forcée de toute une population, par « suite de la convention conclue entre l'Angleterre et la Porte « Ottomane relativement à la vente de Parga. Les vieillards, les « femmes et les enfants ayant nolisé des barques à leurs frais, « sur lesquelles plusieurs embarquèrent les ossements de leurs « parents que le bûcher n'avait pu consumer, quittèrent leur « pays, tandis que huit cents hommes armés restaient dans la « ville, comme pour assister au dernier soupir de la patrie....

« On vit bientôt arriver à Corfou les nacelles qui transpor-

les Ioniens une espèce de honte de paraître heureux devant des compatriotes affligés, lorsqu'une lettre du $\frac{25}{13}$ septembre leur apprit qu'ils pouvaient retourner dans l'Epire.

« Honorables Parguinotes, leur mandait-il, je vous « écris pour vous inviter à rentrer dans votre pa- « trie. La bonté du sultan notre maître vous auto- « rise à rédimer vos propriétés, à la condition de « payer la dîme impériale et le *Zygoképhalon* (1) « pour vos personnes ainsi que pour vos bestiaux, « et toutes les autres redevances qu'on jugera à pro- « pos d'exiger de vous, comme cela se pratique à « l'égard des raïas du glorieux sultan. Ceux d'entre « vous qui n'auraient pas le moyen de racheter leurs « propriétés, solderont annuellement les deux tiers « des récoltes, comme le font les paysans des

---

« taient ces tristes familles. J'ai été témoin, écrivait l'auteur de « cette lettre, de leur débarquement et je les vois tous les jours, « errer dans les rues en demandant l'aumône et un abri pour se « mettre à couvert des injures de l'air. J'ai vu une église rem- « plie de ces infortunés ! On leur avait concédé cet asyle; car le « gouvernement anglais n'a pris aucune mesure pour les secou- « rir. Au contraire j'ai été témoin qu'à leur débarquement, la « douane leur a fait payer les droits d'entrée sur quelques co- « mestibles qu'ils avaient apportés pour subsister, ainsi que sur « les vêtements neufs et les étoffes à l'usage de leurs familles qui « n'avaient point encore servi. »

(1) Zygoképhalon. Cet impôt remonte à Justinien. L. ult. Cod. de immunit. nem. conced. Novella 17. Justinian., c. 8, et Cujas ad l. 3. Cod. ut nemini liceat in coempt. lib. 10. Les Turcs ont restreint ce tribut aux chrétiens, qu'ils rangent au nombre des animaux consacrés à leur service.

« tchifliks. Empressez-vous de jouir de la faveur que « je vous annonce : c'est l'expression de la volonté « souveraine de notre empereur. »

Une pareille proposition fut reçue comme elle devait l'être de la part des Parguinotes. Leur réponse, datée du 2 octobre, portait que, n'ayant jamais été sujets de Sa Hautesse, ils ne lui devaient ni tribut, ni obéissance; que c'était leur patrie libre, sous la protection de la Grande-Bretagne, qui jura de défendre leur indépendance, qu'ils réclamaient sans condition. Ils terminaient en remerciant Ismaël pacha, et en lui déclarant qu'ils n'avaient rien à démêler avec lui, relativement à une affaire qui n'était pas de sa compétence.

Irrité de cette réponse, qu'il reçut au moment où le Romili Vali-cy Sélim arrivait au camp de Janina, Ismaël, ayant convoqué un grand divan, en donna lecture aux chefs mahométans. Un murmure d'indignation se manifesta dans l'assemblée, et il fut unanimement convenu d'ordonner le licenciement de tous les armatolis de la Hellade. Le sérasker fut chargé de leur notifier cette résolution, en leur demandant, au lieu de soldats, des bras pour travailler aux tranchées qu'on voulait établir, ainsi que des paysans pour le service journalier de l'armée.

Une pareille déclaration exigeait des ménagements, et on prit le contre-pied, en employant des formes acerbes, au lieu de consoler des hommes déjà accablés de misère, par l'espoir d'une amélioration prochaine. Ismaël, ayant donc appelé

devant lui les notables de la Hellade, leur déclara, en termes absolus, que la Sublime Porte les dispensait à l'avenir du service militaire; que les armatolis eussent à rentrer dans leurs cantons pour y maintenir une police sévère contre les voleurs; que, vu l'état des finances, il ne pouvait accorder aucune solde, et, il ajouta, que toute espèce de réclamations pour indemnités, à quelque titre que ce fût, serait regardée comme non avenue. Non content d'annoncer une faillite complète, le sérasker ajouta que le sultan ne reconnaissait et ne reconnaîtrait à l'avenir dans la Hellade, suivant la lettre du canon de Soliman le Magnifique, que des *agas* ou *seigneurs* et des *raïas corvéables* et *taillables*, à *merci et miséricorde.* D'après la teneur de ce même édit, il prescrivit qu'on eût à dresser, et à lui envoyer dans le terme de trois mois, un état des *infidèles* payant caratch (1), afin d'établir une surtaxe d'après chaque billet. Il désigna ensuite par villages le nombre d'hommes et de bêtes de somme, qui devaient être soumis à l'*angarie*, jusqu'au mois de mars 1821, temps auquel ils seraient remplacés par un égal nombre d'individus de trois mois en trois mois, et entretenus aux frais des communes.

Après la tenue de ce lit de justice, les notables et les capitaines des armatolis furent congédiés, et, ce qui étonnera sans doute vu l'exaltation communiquée aux esprits par les prédications

(1) Capitation en vertu duquel un chrétien obtient grace de la vie pendant un an.

du moine Théodore, personne n'osa pousser le cri de *guerre aux tyrans*. Loin de là, plusieurs capitaines s'obstinèrent à rester à Janina dans l'espérance de fléchir le sérasker. Une prompte obéissance de la part du plus grand nombre suivit même ses volontés.

Les défilés du Pinde et de la Thessalie furent couverts de convois qu'on expédiait au camp de Janina, et une morne consternation régna dans les montagnes, où l'œuvre de l'affranchissement ne pouvait naître que de l'excès du mal. Le ciel réservait ainsi un triomphe inouï aux enfants de la Croix; les mahométans n'avaient pas encore comblé la mesure des crimes, pour justifier, à la face du monde, les chrétiens opprimés de la sainte rébellion qu'ils allaient bientôt proclamer.

L'abus de l'autorité fut toujours son terme fatal. Ismaël, qui avait pris la résignation des Grecs pour le fruit de l'obéissance, ne ménageant plus personne, se prépara des chagrins amers. Les Kersales de Baba pacha s'étaient rangés, depuis la mort de leur chef, sous les drapeaux du Romili Vali-cy, qui vivait dans des rapports plus qu'équivoques avec le sérasker. L'hiver s'avançait et il ne pouvait maîtriser les éléments. Déjà les premières neiges couvraient les faîtes du Pinde; et les Spaïs de la Thessalie, ainsi que les milices de la Macédoine, se débandaient pour rentrer dans leurs foyers; les soldats de la Thesprotie disparaissaient pendant des semaines entières, et revenaient, quand bon leur semblait, rejoindre les drapeaux de leurs beys. Les artilleurs,

nouvellement arrivés de Constantinople, s'amusaient à lancer sur les châteaux d'Ali des bombes, la plupart vides, que les assiégés leur renvoyaient chargées. Les boulets, qui souvent n'étaient pas de calibre, produisaient peu d'effet contre des remparts en pierre solide et terrassés. Les assiégeants fouillaient les décombres de Janina pour se procurer du bois de chauffage, tandis qu'Ali, pour la même cause et afin de se préserver d'un incendie, faisait démolir son magnifique palais du lac. On était de part et d'autre mal à son aise, quand les Souliotes, qui s'étaient signalés au siége de Prévésa, revinrent au nombre de sept cent soixante au quartier-général d'Ismaël pacha. Ils réclamaient le prix de leurs services en invoquant l'exécution de la promesse qu'on leur avait faite, de reconquérir Souli à leurs risques et périls. Le château de Kiapha n'avait qu'une garnison de soixante hommes. Ils se chargeaient de le prendre, en se soumettant ensuite, comme sujets du Grand-Seigneur, à la teneur des capitulations accordées à leurs ancêtres.

Rien n'était plus juste qu'une pareille demande; mais, soit qu'Ismaël pacha eût des ordres pour les éconduire, soit qu'il craignît de réintégrer les Souliotes dans une position où leurs ancêtres s'étaient défendus pendant cent quarante ans contre les Turcs, il éludait de leur donner une réponse catégorique. Tantôt, il leur offrait le territoire voisin du port Glychys où ils venaient de réunir leurs familles, tantôt Loroux, en ajournant la restitution

de Souli. Ce refus devint le signal d'un mécontentement, qui, des Souliotes, passa bientôt dans le cœur de tous les Épirotes. Les villages dévastés, les moissons dévorées, les magasins épuisés, les corvées, les vexations journalières faisaient regretter aux chrétiens le gouvernement d'Ali. La restitution des propriétés particulières ne s'effectuait pas, et on demandait ce qu'on avait gagné, et ce qu'on gagnerait à un changement, qui ne s'annonçait avec les signes d'aucune amélioration.

Des esclaves mieux façonnés n'auraient pas fait de pareilles réflexions. Chez ceux qui ne pensent jamais au malheur de leur condition, tels que les Égyptiens, parce qu'il y a en eux abrutissement moral, les individus, pareils aux animaux domestiques, souffrent et meurent sous le poids de l'oppression. Mais parmi les Épirotes qui ont appris des Français le calcul décimal et le système nouveau des poids et mesures (1), on raisonne; et si, comme l'a dit un philosophe, *tout homme qui pense est un être dépravé*, les anciens sujets de Pyrrhus sont à ce titre très-près de la corruption. Constamment occupés de l'injustice du sort qui les oppri-

(1) Nos officiers du génie qui ont servi à Corfou peuvent attester avec quelle facilité les paysans épirotes avaient adopté le calcul décimal, et nos différentes mesures basées sur ce système. Tout ce qui est exact et utile plaît singulièrement à ce peuple, qui s'est empressé de recevoir la vaccine (qu'on proscrit aujourd'hui dans les états du pape), et qui, étant dépourvu de préjugés, accueillera toujours les choses capables d'améliorer sa condition.

mait, ils ne songeaient qu'à une honorable émancipation, et plusieurs d'entre eux, ne pouvant briser leurs fers, s'étaient élevés au-dessus du malheur, en embrassant la vertu la plus rigide, pour se consoler de la perte de leurs droits naturels. Les cloîtres, sous le gouvernement d'Ali Tébélen, étaient devenus l'asyle d'une foule d'hommes énergiques qui, ne voyant plus moyen de fonder le règne des lois, s'étaient réfugiés dans le sein du Dieu, qui ne connaît *ni premier, ni dernier*. Soit instinct, soit politique, ou suite des préjugés de son enfance, le tyran, qui envahissait tout sur la terre, avait laissé à ses victimes la paix des monastères, où elles trouvaient d'ineffables consolations.

Ces humbles retraites, justement appelés refuges (Καταφύγια), n'avaient pas été respectées par l'armée mahométane. Quelques vieux guerriers qui avaient endossé la haire de Saint-Basile s'étaient vus forcés de fuir dans les montagnes. De pauvres prêtres avaient été égorgés; les chapelles isolées étaient devenues la proie des flammes, les croix du Sauveur et les images de la Sainte-Vierge, placées dans les défilés de l'Anovlachie, avaient été profanées par les ennemis du nom chrétien. Un orage religieux et politique se formait, en s'annonçant par le mugissement terrible des murmures qui précèdent les tempêtes populaires.

La révolte est incontestablement le pire des moyens qu'un peuple opprimé puisse employer pour améliorer son existence, à moins qu'il n'y ait cause évidente de désespoir. Le temps, qui pa-

raît s'endormir sur le cours des choses humaines, semblait avoir rivé les fers des chrétiens. La morale du Dieu qu'ils adorent n'en avait en quelque sorte formé des hommes que pour être citoyens du ciel, après avoir été de vertueux pélerins sur la terre : l'église d'Orient l'avait prouvé depuis six siècles d'afflictions. La religion du Christ immortel ne commandait aux Grecs que *l'obéissance au souverain quel qu'il soit, et si on est persécuté dans un lieu, de fuir dans un autre;* tous s'étaient retirés dans les aspérités des météores (1) de la Thessalie.

Une attitude résignée, la force d'inertie, sont les grands moyens de succès contre la tyrannie; et l'injure, qui marche le front elevé sur la terre, l'incline bientôt dans la poussière quand le laboureur, désertant les campagnes, cesse de payer les tributs. Les persécutions contre les Grecs avaient amené ce résultat. Les vivres, chaque jour plus rares dans le camp des Turcs, allaient manquer, et, pour surcroît d'embarras, les débris de la bande d'Odyssée, qui était rentré en terre-ferme, commençaient à intercepter les convois.

Les chefs mahométans s'en prirent d'abord aux chrétiens qu'ils menacèrent d'égorger. Ils accusèrent même bientôt les Souliotes, que le serasker repoussa de son camp, en leur assignant pour bivouac le quartier voisin de la porte St.-Nicolas, où ils s'établirent, indignés d'un soupçon qu'on ne daigna pas leur déguiser. Ils comprirent, et ils ne

(1) Météores, montagnes les plus élevées.

tardèrent pas à savoir positivement qu'on ne voulait plus que des *raïas* dans un pays où leurs ancêtres avaient formé des autonomies; et tel qu'Achille entouré de ses Thessaliens, Marc Botzaris resta campé au bord du lac, le cœur plein de ressentiments et de vengeance.

Il reprit sa lyre, et, les yeux fixés sur le Pinde, on l'entendait chaque soir redire en soupirant aux enfants de la Selleïde, les noms des héros leur aïeux, leurs exploits, leur gloire, et l'obligation qu'ils leur avaient léguée de mourir comme eux pour les saintes lois du Christ et de la patrie, objets éternels de la vénération des Grecs.

Ainsi chantait Marc Botzaris, quand il vit arriver à son quartier l'épouse chérie de son cœur, Chrysé à la blonde chevelure, avec ses enfants. Elle voulait partager ses dangers. *Les femmes*, lui dit-elle, *sont des génies mystérieux, qui versent un baume salutaire sur le cœur ulcéré des guerriers. Je viens tempérer ta colère* (1): mais déja la nouvelle du mécontentement des Souliotes était parvenue à la connaissance d'Ali pacha.

---

(1) Paroles tirees d'une Myriologie grecque, qui se chante dans l'Épire.

CHAPITRE VII.

Bruit de la mort des fils d'Ali. — Stoïcisme de leur père. — Paroles et propos remarquables. — Mouvements populaires à Hydra. — Embarras du serasker Ismaël. — Bombardement des châteaux de Janina. — Correspondance secrète entre le satrape et les Souliotes. — Conférences de leurs députés avec Ali. — Leurs entretiens. — Il leur révèle les projets de la Porte contre les Grecs; — les invite à se sauver eux-mêmes. — Consolations qu'il reçoit de Vasiliki. — Combat homérique. — Armure du satrape. — Carabine de Napoléon, fusil de Dgézar, mousqueton de Charles XII. — Sa bravoure. — Défaite du serasker Ismaël. — Renfort que lui amène Baltadgi pacha. — Dévastation de la Béotie. — Arrivée du Romili vali-cy au camp. — Conseil secret des Souliotes. — Dernières démarches qu'ils font auprès du serasker Ismaël. — Sa réponse hautaine et insultante. — Ils concluent un traité offensif et défensif avec Ali. — Conditions. — Otages. — Subsides. — Tournent leurs armes contre les Impériaux; — se retirent dans la Selleïde.



Qu'un ennemi soit tourmenté par son ennemi, c'est le propre de la haine, et personne n'use plus amplement de ce privilége que les Orientaux, étrangers à toute espèce de sentiments de générosité. La Fortune, qui avait agrandi outre mesure Ali Tébélen, non contente de lui ravir son armée et ses provinces, venait, disait-on, de lui enlever pour jamais ses enfants. Le bruit de leur mort se répandit tout à coup dans l'armée; et il n'était pas, quoique supposé, dénué de vraisemblance; car

toute disgrace est ordinairement suivie chez les Turcs de la perte de la vie. On racontait que Véli pacha, avec ses deux fils Mehemet et Sélim, embarqués à bord d'une frégate ottomane expédiée à Constantinople, avaient été décapités à Modon, en Morée. D'autres rapports annonçaient que Mouctar et son frère Salik pacha avaient été étranglés à Monastir, lieu témoin de la mort de leur aïeul maternel Capelan pacha.

On ne manqua pas d'informer Ali de la fin tragique de ses enfants; et, soit qu'il n'y ajoutât pas foi, ou qu'il fût au-dessus de tous les malheurs qui pouvaient l'atteindre, il n'en parut point affecté. *Ils avaient trahi leur père*, repartit-il froidement; *n'y pensons plus.* Malgré ce stoïcisme, on apercevait, à son dépérissement, que son ame était dévorée de chagrins. Cet homme, autrefois plus que chargé d'embonpoint, était devenu d'une maigreur affreuse; ses yeux, déprimés au fond de leur orbite, ne brillaient plus que d'un feu sombre; et ses mains arrondies, qu'il se plaisait à charger de brillants du plus grand prix, ressemblaient à celles d'un squelette; il conservait cependant encore le rire guttural, sous le voile duquel il déguisait jusqu'à ses emportements; mais ce n'était plus l'expression du plaisir. Les douceurs du sommeil avaient cessé de clore ses paupières brûlantes; et quand la fatigue l'obligeait à se reposer, il ne s'abandonnait au spasme, produit par l'épuisement, que sous la garde de ses sicaires intimes. Retiré au fond d'une casemate, garnie de quelques carreaux

en velours, qui masquaient l'entrée d'un énorme magasin à poudre, susceptible d'être embrasé à volonté, il appuyait sa tête sur les genoux de l'infâme Athanase Vaïa, tandis qu'un renégat juif, son ancien maître des postes, Ibrahim Saratch, veillait à la porte de l'antre devenu le dernier repaire du satrape.

O faiblesse du despotisme! c'était sur ces deux seuls individus que reposait la confiance d'Ali Tébélen, naguère si puissant et surtout si redouté. Athanase Vaïa était devenu son secrétaire intime; et Ibrahim Saratch, exécuteur zélé de ses commandements, était resté, ce qu'il fut dans tous les temps, le ministre aveugle de son bras, et son bourreau privilégié. Jamais il n'avait discuté les ordres les plus révoltants du tyran; et il disait, comme aux jours de la fortune d'Ali : *Si je connaissais un instrument plus dévoué que moi aux volontés de mon seigneur, je le poignarderais sur l'heure.* Ainsi, le crime a ses héros; et le renégat Ibrahim n'aurait pas changé au pied de l'échafaud, récompense digne de son attachement. Entouré de pareils Séides, un scélérat peut encore être tranquille; mais Ali et sa grandeur n'étaient plus qu'une ombre pâlissante. Son chef d'artillerie, Carretto, mal payé, traînait une existence malheureuse, et on était réduit à le surveiller, dans la crainte qu'il ne passât à l'ennemi. Avec sa défection les destins auraient changé, car il était l'ame de la défense de la forteresse. Il n'en était pas ainsi de l'Acarnanien Georges Varnakiotis, auquel le sa-

trape conseilla de se rendre dans le Xéroméros, pour prendre la direction des bandes de ce canton, ce qu'il exécuta avec succès. Du reste, tout n'aurait dû être que douleur pour Ali, si l'espoir de quelques grands évènements ne l'avait pas soutenu. Son magnifique palais du lac avait disparu; quatre cent cinquante femmes, qui composaient son harem, vivaient sous des blindages, où le scorbut et les fièvres commençaient à exercer leurs ravages. Un autre cœur que le sien se serait brisé; mais il justifia ce qu'on lui avait souvent entendu dire, *que, né dans la pauvreté, il saurait au besoin braver l'adversité, tandis que ses fils, élevés sur la pourpre, mourraient couverts de honte et d'opprobre* (1).

Avec une résignation digne d'une meilleure cause, Ali Tébélen, plus grand dans le malheur qu'il ne le

(1) La réponse que me faisait toujours Ali pacha, quand je lui représentais que sa conduite attirerait tôt ou tard sur sa tête le ressentiment du grand-seigneur, était: *Je suis né dans une cabane, j'ai passé ma jeunesse sous la cape; et s'il le faut, je reprendrai la cape.* Et quand je lui répliquais qu'il était difficile d'oublier les grandeurs et l'aisance, quand on en avait joui, il disait: *que je ne savais pas de quoi il était capable.* Quant à ses fils, lorsqu'il m'arrivait par fois de lui en parler, comme je ne manquais pas de dire qu'il était plus robuste qu'eux; sa figure devenait radieuse: *Jamais ils ne me vaudront, n'est-ce pas? — Ils sont loin, je pense, de prétendre vous égaler; et si j'en crois mes pressentiments, vous vous portez si bien que vous les enterrerez. — Que Dieu t'entende! car s'ils me survivent, ils dépenseront mon bien, et se feront pendre comme des imbéciles.*

fut au faîte de la puissance, sembla reprendre une nouvelle jeunesse. Les inquiétudes qui ridaient son front se dissipèrent; ses nuits, ainsi qu'il l'avoua à ses confidents, n'étaient plus agitées par des songes pénibles; l'ombre même d'Éminé avait cessé de le poursuivre. La baguette divinatoire et les sorts qu'il consultait lui annonçaient une crise favorable. Debout dès l'aurore, il donnait audience à l'entrée de sa casemate: *Le courage et la persévérance*, répondait-il à ceux qui semblaient fatigués de leur position, *peuvent seuls nous sauver.* Si quelques-uns lui parlaient des pertes qu'ils avaient éprouvées, il leur répondait en faisant l'énumération de ses palais incendiés, de ses biens envahis, et en leur laissant entrevoir des récompenses sans bornes après la victoire. « Ce cordon », disait-il, en montrant la bordure des montagnes chargées de neige qui environnent le bassin de Janina, «sera fatal à nos ennemis. »

Parfois il plaisantait avec ses soldats au sujet de l'anathème lancé contre lui. « Ils m'appellent *Cara* « *Ali;* c'est bien plutôt *Elmas* (la Perle) qu'ils de- « vraient me nommer; car on ne trouverait pas, à « l'âge où je suis, mon pareil dans la Turquie. Les « lâches, ils me regretteront, et ils apprendront, « par la somme de maux que je leur léguerai, de « quoi *le vieux lion* et les braves qu'il commande « étaient capables. Ils me font la guerre pour s'em- « parer de mes trésors; mais ils ne les auront que « baignés de sang. Je soulèverai contre eux toutes « les passions de la haine et de la vengeance. En-

« core quelques mois, j'ébranlerai l'empire, et ceux « qui m'attaquent trembleront au sein même de « Constantinople. Ville infâme! avant de mourir, « Ali verra son injure lavée dans le sang de tes « avides ministres. »

Ces menaces, prononcées d'un ton prophétique, et la joie d'Ali, annonçaient des évènements extraordinaires. Les Monténégrins, rentrés dans leurs repaires, dès que Moustaï pacha avait reparu à Scodra, méditaient de nouvelles attaques. On parlait de mouvements séditieux dans la Servie, province impatiente du joug des Turcs. Les Hydriotes, qui avaient si généreusement fourni des marins au sultan, étaient travaillés d'une pléthore alarmante. Leurs matelots sans emploi menaçaient de se révolter, et quoique Hydra fût entièrement régie par les anciennes lois d'Athènes, ses archontes ne pouvant voter *un printemps sacré*(1), pour fonder quelque colonie capable de les débarrasser d'un excès de population, on craignait un mouvement. En vain pour conjurer l'orage, les *Dicastes* ou juges Condouriotis et Orlandos, les plus riches armateurs de l'Europe, avaient fait de grands sacrifices; ils ne pouvaient pas toujours opposer une digue capable de contenir un peuple plein du sentiment de l'indépendance, qui voulait s'enrichir aux dépens des Turcs, à défaut des ressources d'un commerce languissant. La Valachie, la Moldavie, la Macé-

(1) Expression anciennement usitée pour désigner la fondation d'une colonie.

doine, la Grèce entière, et les îles de l'Archipel, ne parlaient que de liberté. Un malentendu, une altercation, un cri, pouvaient amener une révolution, sans que personne sût dire quand ni comment elle se manifesterait, quoique chacun fût assuré qu'elle était prête à éclater.

Du côté des Turcs, les choses étaient bien différentes. La Fortune, qui avait conduit Ismaël pacha aux portes de Janina, semblait ne l'avoir tiré de l'obscurité que pour lui procurer une chute éclatante. Les états-majors de tant de visirs et de pachas, élevés dans une cour où les opinions silencieuses, les mouvements dissimulés, dictés par la crainte d'encourir la disgrace d'un eunuque ou d'une odalique, qui font taire souvent jusqu'aux plaintes légitimes, n'étant plus comprimés, chacun discutait les actions du serasker. Pesé dans les balances d'une critique envieuse, il n'était regardé par personne ni comme incorruptible, ni surtout comme capable de supporter le fardeau dont il était chargé. Ses moyens étaient, disait-on, au-dessous de son emploi, et Khalet effendi venait lui-même de provoquer sa disgrace, en désignant Khourchid pacha pour remplacer Ismaël dans le commandement de l'armée d'Albanie.

Dans les gouvernements irrésolus, un changement n'ayant jamais lieu sans beaucoup d'autres, parce que les créatures d'une créature forment la chaîne entre le trône et l'administration, les mutations se succédèrent bientôt aussi rapidement que les courriers qui arrivaient de Constantinople.

Ainsi, dans une même semaine, on vit Ismaël Pliassa, nommé d'abord au sangiac de Lépante, en remplacement de Pehlévan Baba pacha, recevoir un autre firman qui l'appelait au pachalik de Bérat, et un troisième par lequel il lui était enjoint de rester au camp de Janina. Il en fut de même du Romili vali-cy Sélim, mandé et contremandé pour surveiller les bords du Danube; de Hassan, ci-devant capitan pacha, qui reçut à la fois deux nominations, avec injonction de se rendre pour résider à Paramythia et à Ochrida, villes distantes l'une de l'autre d'environ quatre-vingts lieues. On se trouvait de toutes parts établi sur le provisoire; et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, il y avait confusion politique, absence d'administration, double titulaire pour chaque emploi, parfois double emploi pour un titulaire, et rien ne marchait. Ismaël pacha lui-même, qui aurait succombé sans les conseils de Dramali, perdait la raison, s'il n'avait reçu la confirmation de ses titres de visir de Janina et de Delvino, ainsi que l'annonce de l'investiture de Prévésa, érigé en sangiac pour son fils âgé de dix-huit ans, qu'on promettait de nommer incessamment pacha.

C'était au milieu d'une pareille fluctuation d'intérêts alarmés que les assiégeants continuaient leurs opérations. Ils avaient déja lancé plus de cinq mille projectiles sur les châteaux d'Ali, sans causer de grands dommages, et sans parvenir à déloger les assiégés d'une partie de la ville où ils étaient retranchés entre des tas de décombres. Chaque

bombe, au moment de son ascension parabolique, était saluée par les Turcs des cris de *bon voyage, saoula;* tandis que les coups dirigés par *Carretto* enlevaient parfois des pans de redoute, et démontaient des pièces d'artillerie. Dans l'intervalle des canonnades, les soldats des deux partis, qui n'étaient pas surveillés, se rapprochaient, trafiquaient et fumaient quelquefois ensemble. On buvait, on chantait, et la licence, poussée jusqu'au désordre, permettait jusqu'à l'échange des prostituées (γεβεντισμέναι), qui n'étaient pas le fléau le moins redoutable des deux armées; les parents des assiégés faisaient sans peine passer des lettres, du tabac, de l'eau-de-vie et des rafraîchissements à ceux des leurs qui tenaient pour le parti de l'*Excommunié.* Parfois Ali se moquait d'Ismaël pacha, qu'il appelait toujours *son domestique,* en lui envoyant du sucre et du café de la part *de son maître attentif à ses besoins.* Il poussait l'ironie jusqu'à lui reprocher les mauvaises dispositions qu'il prenait pour l'attaquer, et à lui proposer de pourvoir à ses besoins, en autorisant les Juifs à lui vendre des vivres de ses magasins. D'autrefois on s'injuriait, on se provoquait par des défis, et plus souvent par des plaisanteries; quand il faisait beau temps, on manquait rarement d'en venir aux mains; et la fusillade, les cris, unis au tonnerre d'une nombreuse artillerie, ébranlaient les échos du Pinde, sans qu'il y eut beaucoup de sang répandu, surtout du côté des assiégés.

Malgré l'impéritie des assiégeants, la situation

d'Ali Tébélen était accablante, s'il n'avait pas eu en sa faveur les chances de l'hiver, qu'il voyait s'avancer comme un de ses plus puissants auxiliaires. A chaque pied de neige tombé sur le Pinde, on l'entendait répéter : *Ah! s'ils me fussent restés fidèles! fils ingrats, cette seule campagne nous livrait nos ennemis.* Puis s'adressant à ses soldats, que ses paroles enflammaient d'un courage nouveau, tant l'exemple d'un chef qui connaît les passions des hommes a d'empire sur eux, il les électrisait, sans se dissimuler ses besoins; car la place commençait à manquer de viande fraîche et de plantes potagères, que la flottille ne pouvait plus procurer. Il s'était manifesté des fièvres parmi ses soldats; on avait à craindre qu'elles ne devinssent contagieuses, lorsqu'au plus rigoureux des hivers dont la Grèce ait été affligée depuis l'année 1813 se joignit un incident non moins extraordinaire, que la sagacité du satrape sut provoquer avec plus de succès qu'il n'en retira d'avantages. Je le rapporterai tel que les Grecs le racontent, sans en garantir l'exacte vérité (1).

Les Souliotes, campés près de Saint-Nicolas, en arrière de la batterie du Téké, avaient vu tomber quelques bombes dans leur camp, sans qu'aucunes d'elles éclatassent..... Étonnés de cette singularité, ils les examinent, et au lieu de mèche, ils trouvent un rouleau de papier enfoncé dans un cylin-

(1) Tout ce qui suit est tiré des lettres authentiques d'un capitaine de Souli, qui m'ont été communiquées.

dre de bois, sur lequel étaient gravés ces mots: *Ouvrez avec précaution.* On l'apporta aux chefs, qui en retirèrent, au moyen d'une vis à balle, la lettre suivante : « Je vous avais appelés à mon se-« cours, quand, débarqués au port Glychys, le « destin, qui se joue des projets des hommes, « vous força de passer sous les drapeaux de mes « ennemis. Votre valeur, quoique funeste à ma « cause, m'est chère; et je vous envoie une partie « de la solde que le perfide Ismaël refuse à vos « honorables services. Vous trouverez un à compte « de six mille sequins d'or, dans la cavité des bom-« bes que j'ai fait lancer sur votre quartier. Qu'un « d'entre vous se tienne à la plage de la douane « extérieure; ma gondole ira le prendre à sept « heures de nuit, et je lui dirai ma pensée tout « entière. Continuez, en attendant, à amuser Is-« maël par des réclamations, et soyez constamment « sur vos gardes. Si vous m'avez compris, répon-» dez-moi en faisant allumer trois feux sur le talus « du fossé d'enceinte auquel vos tentes sont ados-« sées. Le mot de passe de mon envoyé sera *ca-« pelan;* vous lui répondrez par celui d'*aëtos.* A « cette nuit. Salut. ALI. »

Tous les peuples opprimés sont fidèles à la religion du secret, et il fut inutile de le prescrire aux Souliotes, puisqu'il y allait de leur salut. On répondit à Ali Tébélen par le nombre des feux convenu; c'était lui dire qu'on acceptait sa proposition.

Une résolution aussi extraordinaire ne pouvait

être, des deux côtés, que l'œuvre du désespoir. Les Souliotes, trompés dans leur attente, indignés de l'idée d'être bientôt traités en raïas, se voyaient à la merci des Turcs, qui pensaient à saisir la première occasion favorable, pour se défaire d'une tribu belliqueuse, depuis long-temps suspecte au sultan. Ces considérations étaient déterminantes, mais le choix du conseil était au contraire très-délicat. Qui oserait, sans aucune garantie, se rendre auprès d'un homme si long-temps funeste aux enfants de Souli? Les gérontes s'étant assemblés pour délibérer à ce sujet, un religieux, chef spirituel des Souliotes, déclara qu'il se chargerait d'aller entendre les propositions d'Ali.

Les ministres du Dieu de paix sont intrépides dans les occasions où il faut plus que du courage; et le caloyer, ayant reçu l'approbation des capitaines Souliotes, se prépara à l'entrevue, en invoquant le nom du Tout-Puissant. Après le coucher du soleil il reçut le mot d'ordre, et, ayant récité les prières des agonisants, il se rendit, enveloppé de sa haire, au rivage du lac. Arrivé dans ce lieu, il se prosterne en esprit devant la majesté de celui qui fait mouvoir les sphères des nuits, en attendant le moment redoutable de partir. Le signal convenu se fait entendre; une barque, glissant à travers les roseaux, accoste la plage; le religieux monte sur son bord chargé de soldats et de rameurs. Elle reprend le large. On vogue au milieu d'une obscurité qui n'est interrompue que par le feu de quelques mortiers du château tirés sur le camp

ennemi, afin d'appeler son attention d'un autre côté. On arrive à la porte de l'ancien Chatirvan; le religieux gravit les escaliers taillés dans le roc, qui conduisent du harem du palais; il passe auprès du tombeau d'Éminé, éclairé jour et nuit par une lampe funéraire, et il est introduit dans la casemate où le visir l'attendait.

Ali l'accueille avec un salut caressant. « Seul en « ces lieux, lui dit-il, mon père ? Pourquoi ne vois-« je avec toi aucun guerrier de Souli ? L'aigle de « Samoniva, Marc Botzaris, Lambros, et tant de « braves capitaines que j'estime, où sont-ils ? Crain-« draient-ils, en venant entendre l'aveu de mes « fautes et l'assurance de mon retour à une invio-« lable amitié, craindraient-ils quelque embuche ? « Tout soupçon doit cesser entre nous. Tu le vois ; « *un vieux lion devient le jouet d'un chien ;* Ismaël, « élevé parmi mes domestiques, insulte à mon mal-« heur. Mais, que dis-je, j'implore la justice et non « pas la pitié ! Approche, saint caloyer ; sois le bien-« venu ; prends place à mon côté. » — Le religieux, à ces mots, tire de son sein une lettre des chefs de Souli, qu'il lui présente. Ali la parcourt rapidement, et tressaillant au nom de ceux qui l'avaient souscrite, des larmes coulent de ses yeux... « Nous « avons tous beaucoup souffert ; *hélas ! chaque jour « il tombe une brique du palais de notre vie !... Le « monde, je le vois, est toujours du côté des oppri-« més, et le monde a raison !....* On pouvait se dis-« penser de me faire l'éloge de ta probité ; jamais « tes pareils n'ont parjuré le nom du dieu que tu

« sers. Je n'invoquerai point ici celui de mon Pro-
« phète, pour affirmer ce que j'ai à te proposer, je
« te parlerai d'après mon intérêt et celui des Sou-
« liotes. Les preuves doivent être maintenant des
« réalités, telles que l'argent que j'ai su t'envoyer,
« dit-il en éclatant de rire, par une route à la-
« quelle on ne s'attendait guère à le voir expédier.
« Personne n'est dans le secret; en voici un im-
« portant que je te confie; prends ce papier et lis-le
« attentivement. »

« Juste ciel! s'écria le caloyer, nos pressentiments
« ne nous avaient que trop bien avertis. — Lis; je
« t'expliquerai bien des choses que tu feras con-
« naître aux Souliotes, et plus tard à tous les Grecs.
« — Les desseins des infidèles nous sont connus,
« mandait Khalet effendi au sérasker Ismaël, grace
« aux soins d'une légation étrangère qui nous a éclai-
« rés. C'est à nous de les prévenir, en frappant dans
« l'ombre dont ils s'enveloppent les infidèles ex-
« cités à nous dévorer. Tout chrétien capable de
« porter les armes doit être effacé du nombre des
« vivants. Les enfants mâles seront circoncis et te-
« nus en réserve, pour en composer des légions de
« bektadgis dressées à la tactique européenne. Afin
« de ne pas effrayer l'ouléma, nous laisserons à
« cette milice le nom de janissaires, et ils compo-
« seront en effet une *nouvelle milice*, qui régéné-
« rera l'empire. » Passant aux détails d'exécution,
il disait comment on se déferait des Souliotes,
des Armatolis, des peuplades grecques de terre-
ferme, et des insulaires de l'Archipel. Enfin l'ins-

truction finissait par cette phrase : « La faux doit « être mise dans le champ de la moisson avant que « l'épi soit venu à maturité ; le mot de l'énigme te « sera donné par Khourchid pacha, qui te prendra « pour l'exécuteur des volontés suprêmes de notre « glorieux sultan. »

« Eh bien ! reprit Ali, je n'ai qu'une courte explication à te donner : *C'est que le retour du printemps doit être l'époque de l'accomplissement des « desseins du sultan Mahmoud.* C'est à vous, qu'il « veut exterminer, de le prévenir ; votre salut est « entre vos mains, si vous vous engagez à exécuter « strictement les propositions suivantes, que tu porteras de ma part à tes braves compatriotes : 1° Je « leur rends Souli ; 2° je m'engage à leur payer, par « anticipation, la solde d'une année ; 3° ils se sépareront sur-le-champ de l'armée ottomane ; « 4° arrivés dans leurs montagnes, ils commenceront aussitôt les hostilités contre les Osmanlis ; « 5° pour gage de leur foi, ils me remettront en « otage un certain nombre des enfants des capitaines de leurs pharès ; 6° je leur délivrerai, à la « signature de notre convention, un ordre pour « mon commandant de Souli, afin qu'il leur consigne tous les postes, à l'exception de la forteresse « de Caco-Souli. Reçois le protocole de notre alliance future ; prends aussi les instructions adressées par Khalet effendi à Pachô bey, et fais connaître le danger qui les menace à tes frères. Dans « deux jours, à la même heure, amène avec toi trois « capitaines Souliotes, munis de pouvoirs pour con-

« férer, et nous conclurons le traité qui doit ren-
« dre à la Grèce son existence politique. »

Parlant ensuite sur le ton de la confiance, Ali raconta à l'envoyé des Souliotes comment il avait déposé en main sûre, à Corfou, quatre millions de piastres turques, sur lesquels il les autoriserait à se prévaloir pour leurs besoins. Il ne lui laissa pas ignorer qu'il avait versé, dans une banque de Malte, deux autres millions réservés à des dépenses utiles *à la cause commune*. A ces mots de *cause commune*, le caloyer, l'ayant interrompu, lui demanda *s'il entendait par là l'assistance des Russes?* — *Catherine n'est plus*, repartit-il, *et les chrétiens de la Franghia dormiront au bruit de vos supplices, si vous n'accomplissez pas vous-mêmes l'œuvre de votre salut. Ne comptez que sur vous seuls! Russes, Anglais, Nempsi* (autrichiens), *tous vous seront ennemis, dès qu'ils sauront que vous voulez redevenir un peuple; ne perdez jamais de vue cette importante vérité.*

Afin de prouver la sincérité de ses révélations, Ali insista pour que les Souliotes continuassent leurs négociations auprès de Pachô bey, souhaitant qu'ils pussent même par ce moyen obtenir Souli. Enfin, il l'engagea à se conduire de manière que, la rupture des conférences venant de la part du sérasker, les Souliotes connussent le double avantage de se séparer d'un parti inique, et d'embrasser celui du seul homme capable de changer le sort de l'Épire. Ayant fait ensuite apporter des capes, des armes, Ali les confia au

religieux pour les distribuer aux principaux capitaines Souliotes; et il se hâta de le congédier pendant que la nuit pouvait encore dérober son passage à la vue des Mahométans.

C'était depuis quelque temps la coutume du satrape de souper au milieu de ses odaliques, en faisant asseoir à sa gauche (1) Vasiliki, objet de sa tendresse, qui restait seule avec lui dès que le repas était fini. *Les ombres silencieuses et les caresses d'une femme*, dit un ancien, *délassent Jupiter aux noirs sourcils, des soins fatigants de l'Olympe;* de même la chrétienne de Plichivitzas adoucissait les chagrins cuisants d'Ali. Pressée quelquefois sur le sein du vieillard, qui répandait des larmes amères dès qu'ils étaient sans témoins, elle le nommait son père. Puis elle essuyait son front qu'elle couvrait de baisers, et, soutenant son courage par des paroles suaves, communes aux beautés de la Grèce, que la déesse de la persuasion ne manqua jamais d'animer de son souffle, elle ramenait le calme dans ses sens. Elle l'avait ainsi retiré de l'habitude de ne se confier qu'à l'odieux Athanase Vaïa, et l'aurore retrouvait souvent Tébélen et Vasiliki, non plongés dans la mollesse, mais occupés à lire des dépêches, ou à préparer quelques réponses. Il fallait parfois ébranler à plusieurs reprises la herse de la casemate, pour les avertir qu'il était temps de se séparer. Alors la Reine du harem y rentrait pour se prosterner au pied de la vierge de son oratoire,

(1) C'est la place d'honneur en Turquie.

qu'elle priait d'épargner celui que tant de forfaits avaient déja condamné au juste jugement de Dieu.

Le jour qui suivit l'entrevue de l'envoyé des Souliotes, Ali se trouvait encore avec sa consolatrice, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ennemi s'avançait contre les retranchements élevés au milieu des ruines de Janina. En effet, on distinguait quatre colonnes dirigées vers le chemin couvert établi entre le château du lac et le fort de Litharitza. Les avant-postes repliés sur leurs lignes, déja forcées dans deux endroits, ouvraient à l'ennemi l'entrée de la place d'armes pratiquée au centre de ces établissements. Vainement le canon tonnait, la fureur des assaillants triomphait des obstacles, et semblait prendre une énergie nouvelle au milieu du danger.

Ali ordonne à ses troupes Guègues et aux aventuriers, dirigés par un sergent français (car dans tous les pays du monde où il se livre un combat, il s'y trouve un Français pour constater le fait), de se préparer à une sortie qu'il veut conduire en personne. Son embrochor ou grand écuyer lui amène le Derviche, cheval arabe, léger à la course et ferme dans le combat; son Avdgi-bachi (1) lui présente ses armes de tir, armes fameuses dans l'Épire, où elles sont l'objet des chants des Schypetars belliqueux, comme le bouclier d'Achille l'était parmi les Grecs des siècles héroïques. La première était un fusil de grande dimension, de la fa-

(1) Avdgi-bachi, grand veneur.

brique de Versailles, damassé en bleu, parsemé d'étoiles d'or, envoyé autrefois à Dgezzar de Saint-Jean-d'Acre, par le vainqueur des Pyramides. Après la mort de ce pacha, il avait été présenté au malheureux Sélim III, qui le donna, comme prix de sa valeur, à Kior Jousouf (1) pacha, que la fortune éleva trois fois au rang de visir-azem (2), pour l'en précipiter; celui-ci, en terminant sa longue carrière à Négrepont, l'avait légué à Ali Tébélen. Il le confie au criminel Athanase Vaïa; il remet à un de ses pages une carabine qui lui fut offerte en 1806, au nom de Napoléon (3); il fait suspendre aux arçons de sa selle le mousqueton de bataille de Charles XII; il l'avait reçu en présent du roi Gustave-Adolphe, lorsque ce monarque, trahi par la Fortune, toucha à Prévésa, d'où il aspirait à se rendre au saint Tombeau, qu'une intrigue diplomatique l'empêcha de visiter; il ceint le sabre révéré de Krim Guérai, dont Orcan, rejeton aîné de cette dynastie tartare, lui fit hommage, lorsqu'il reçut, avec deux de ses frères, une hospitalité généreuse à la cour du satrape de Janina (4).

---

(1) Kior pacha *le Borgne*, ancien marchand de riz, élevé trois fois au grand-visirat, deux fois généralissime, en Égypte et sur le Danube.

(2) Visir azem, grand-visir.

(3) Par M. Julien Bessières, mon ami, qui m'accrédita en qualité de consul-général à Janina.

(4) L'ambassadeur de France Horace Sebastiani leur avait fait obtenir une pension qui, ayant cessé d'être payée à la mort de Sélim III, les força de venir chercher fortune à Janina en

Il donne ensuite le signal du départ; et dès que sa troupe a franchi le pont-levis, il marche sur ses pas. Les Guègues et les aventuriers poussent un cri immense, auquel les assaillants répondent par de longs hurlements; et les échos du Pinde sont ébranlés d'un bruit pareil au fracas des vagues soulevées par la tempête. Le combat s'engage aussitôt de toutes parts, tandis qu'Ali, placé sur une éminence voisine du consulat de France, cherche à distinguer les chefs ennemis. Il appelle et fait appeler Pachô bey, mais vainement: *Il n'est pas destiné*, s'écrie-t-il, *à vaincre ou à mourir en soldat.* Apercevant le colonel des bombardiers impériaux, Hassan Stambol, en dehors des batteries, il fait signe de lui donner le fusil de Dgézzar, et il l'étend mort, en disant: *Je tire plus juste que le comparadgi-bachi* (1) *du sultan.* On lui présente aussitôt la carabine de Bonaparte, et la balle atteint Kékriman, bey de Sponga, qu'il fit autrefois nommer pacha de Lépante. Ses soldats le remportent dangereusement blessé, maudissant le jour où l'ambition lui fit quitter les montagnes du Zadrima, pour courir la carrière périlleuse des grandeurs.

A ce dernier coup, les Gogs du bataillon rouge, reconnaissant l'homicide Ali, dirigent une vive

---

1811. Ali leur assigna, indépendamment de traitements pécuniaires, des petits gouvernements, tels qu'Arta, Paramythia, où ils résidèrent jusqu'en 1816. C'est cette dynastie qui succède de plein droit au trône, en cas d'extinction de la lignée ottomane.

(1) Comparadgi-bachi, chef des bombardiers.

fusillade contre l'ennemi de leur visir Moustaï Scodra; aucun coup ne l'atteint; ses jours ne devaient pas être tranchés de la main des braves. Dès que la fumée s'éclaircit de ce côté, il distingue Capelan, pacha de Croie, qui fut jadis son hôte, et, après avoir prié l'esprit de sa mère (1) de diriger la mort contre un parjure, il le frappe à la poitrine; Capelan pousse un cri aigu, tandis que le cheval, qui sent chanceler son maître, s'effarouche, et porte le désordre parmi les soldats du Drin. Hadgi Bédo de la Chimère, qu'on surnommait le Bec-de-lièvre, Moustapha Barberousse de Conitza, Ibrahim le balafré, de Caulonias, les jumeaux d'Avlone, Baïram et Islam, tombent sous ses coups; la terreur s'empare des Osmanlis, qui fuient dans des directions différentes; quand, saisissant le mousqueton de Charles XII, qu'il regardait comme un talisman plutôt que comme une arme offensive, il appela pour la seconde fois, en combat singulier, Ismaël Pachô bey....; mais le sérasker avait déja regagné ses lignes.

On compta les morts, et on trouva du côté des Osmanlis vingt-deux chefs et cent cinquante soldats tués, tandis que Ali n'avait à regretter que quarante-deux soldats et un capitaine. Ce fut une allégresse, car les assiégés, qui ne pouvaient plus se recruter, savaient le prix des braves qu'ils perdaient. Il ordonna leurs funérailles, et il

(1) Μανά μου, βοΐτα, *assiste-moi, ma mère*: tel fut son cri sinistre.

reprit le chemin du château du lac au bruit des fanfares et des acclamations de ses soldats, chargés des dépouilles, des armes et des têtes de leurs ennemis (1).

Il était midi lorsque Ismaël rentra sous sa tente, et les impériaux ainsi que leurs chefs déposaient à peine leurs armes, quand on aperçut, à l'extrémité méridionale du vallon de Janina, un nuage de poussière qui annonçait l'apparition d'un corps nombreux de troupes. On détacha une compagnie de Délis à sa rencontre; et bientôt ils revinrent annoncer l'approche de Baltadgi, visir de Négrepont. Il amenait sous ses drapeaux un renfort de quinze cents Asiatiques, recrutés dans les environs du mont Sipyle de Magnésie. Des cris de joie s'élèvent aussitôt; on bénit le nom du Prophète; et les faquirs volent à leur rencontre en vociférant le nom de Allah. Les auxiliaires s'avançaient pendant ce temps, ils arrivent sur le plateau de Périlepti; ils saluent le sérasker par une décharge de mousqueterie, à laquelle le canon des batteries répond. On se félicite, on maudit Cara Ali; et une joie bruyante fait place aux idées lugubres répandues dans le camp.

La Livadie respirait à peine, lorsque Baltadgi pacha, sorti de l'Eubée, parut dans cette province

(1) Le récit de cette action est littéralement extrait du rapport d'un des secrétaires d'Ali, qui m'a été transmis par M..... domicilié à Corfou, que la police anglaise m'empêche de désigner autrement, dans la crainte de le compromettre.

désolée, massacrant Turcs et Grecs, prétendant que les premiers n'étaient que des chrétiens circoncis. Dès qu'il fut entré à Lébadée, il avait déclaré aux primats qu'il exigeait, en sa qualité de pacha d'Eubée, l'impôt de l'année prête à finir, et celui de l'année qui allait commencer. Envain on lui représenta que les déprédations de Pehlévan pacha avaient épuisé le pays; que de longtemps l'agriculture ne pouvait se relever; et que la plupart des villages étaient déserts.

A ces remontrances, Baltadgi repartit que c'était à eux notables *à se mêler de l'administration ;* et il donna ordre de les traîner en prison, où on les mit aux ceps. Appliqués ainsi à la gêne, il leur faisait annoncer de jour en jour, et bientôt d'heure en heure, qu'ils seraient pendus, qu'ils allaient être pendus s'ils ne lui donnaient de l'argent, lorsque la charité des religieux de Saint-Basile, qui habitent les monastères de Jérusalem et de Saint-Luc, situés au voisinage de Chéronée et d'Ascrée, vint au secours des prisonniers. Ils avaient fait des quêtes dont le montant fut apporté au barbare qui, ne voyant rien de plus à tirer que ce qu'on lui offrait, les rendit à la liberté. Il quitta ensuite la Béotie, en permettant à ses soldats le pillage de tous les lieux par où ils passeraient. Ainsi les nouveaux dévastateurs exercèrent tous les genres de vexations imaginables sur les habitants de la Phocide et des contrées qu'ils traversèrent pour arriver au camp de Janina, où ils entrèrent suivis d'un troupeau d'enfants grecs des deux sexes,

et teints du sang d'une foule de paysans qu'ils avaient traités en ennemis.

Des Asiatiques regardés comme *la perle précieuse des vrais croyants* (1), ne pouvaient être reçus qu'à bras ouverts par les Osmanlis. Les derviches réclamèrent, au nom de la religion, les enfants chrétiens mâles pour les circoncire, et ils leur furent livrés. Les jeunes filles furent vendues à l'encan; et Ismaël pacha se trouva consolé de l'échec qu'il avait éprouvé le matin, lorsque le Romili vali-cy, Sélim pacha, lui fit annoncer son retour.

Il était allé faire une battue dans la Thessalie, d'où il ramenait deux mille paysans grecs accouplés comme des chiens de chasse, pour travailler aux tranchées. A leur suite marchaient douze cents bêtes de somme, et quatre cents femmes valaques, chargées de provisions de bouche, enlevés aux habitants des plaines de Pharsale et de Tricala. Le bruit du canon annonça cette bonne fortune, l'*excommunié* Ali Tébélen fut mille fois maudit et dévoué aux flammes de l'enfer, sans que ces vains anathèmes dérangeassent le but vers lequel il marchait.

Les Souliotes, au retour de leur envoyé, tinrent un conseil dans lequel il fut résolu, qu'avant de s'engager avec Ali ils feraient des soumissions sincères au sérasker Ismaël pacha. Ils voulaient rentrer dans leur patrie par une voie légale, ils avaient

(1) Phrase emphatique consignée dans le firman de commission de leur serasker Baltadgi pacha.

un acte signé, par lequel il s'obligeait à payer exactement leur solde. Ils montraient un firman, qui ordonnait *de leur rendre leurs propriétés, et de les réintégrer dans la possession de la Selléide, domaine inaliénable de leurs aïeux.*

Admis à l'audience qu'ils avaient sollicitée, ils sont introduits dans le grand divan des Turcs rassemblés à Bonila. Ils parlent de leurs services, ils exposent leurs droits, ils font valoir leurs titres, sans se rappeler que les services, les droits et les titres n'ont de valeur pour les peuples, devant le tribunal du despotisme, que quand ils sont appuyés par l'or qu'on veut leur arracher, ou par la nécessité où l'on se trouve de les abuser.

Ismaël se rejeta d'abord, comme il l'avait fait, sur des propositions de permutation de territoire. Voyant que son subterfuge était deviné par les Souliotes, qui invoquaient les conventions existantes, il leur déclara, d'un ton altier, « qu'il était impos-« sible de rendre, en possession autonome, à des « infidèles, un pays où les mahométans avaient « bâti des mosquées. Pour ce qui regarde vos pro-« priétés, dit-il en déroulant un firman, cet ordre « du sultan porte qu'elles sont acquises au fisc « impérial de sa couronne. »

A cette déclaration, les Souliotes répliquent « que le sultan a été trompé, et qu'ils sauront, « s'écrient-ils en mettant la main sur leurs sabres, « conquérir un pays possédé par les troupes d'un « visir déclaré rebelle. Sa Hautesse décidera en-« suite si nous sommes dignes d'occuper des mon-

« tagnes reconquises au prix du sang d'hommes « qui n'ambitionnent que la gloire d'être ses plus « fidèles soldats. — Ses soldats ! Je saurai châtier un « tel excès d'arrogance! dites ses raïas, vils Kaffirs; « et sachez que c'est sur le pied de votre ignoble « condition que vous pourrez exister désormais en « Turquie. *Labourer et obéir*, tel est votre partage. « On vous a tolérés jusqu'à présent; mais dans peu « je briserai votre orgueil, en vous ôtant les armes « que vous profanez, et en couvrant vos têtes du « *bonnet blanc*, signe de la servitude réservée à vos « pareils. Sortez de ma présence et n'y reparaissez « qu'avec un cerceau d'osier au cou, pour rece- « voir les ordres qu'il me plaira vous intimer. » Il dit, et les Souliotes, muets d'étonnement, se retirent consternés.

Outragés dans leur honneur, menacés dans leurs personnes, les Souliotes, rentrés dans leur camp, avisèrent aux moyens de sûreté que les circonstances exigeaient, et ils se déterminèrent à traiter avec leur vieil ennemi. On fit en conséquence choix de Nothi Botzaris et de deux autres capitaines, qu'on munit de pleins pouvoirs. Cela étant arrêté, on alluma trois feux au pied du talus, pour annoncer au visir qu'on attendait la barque, qui arriva à l'heure indiquée, et les députés se rendirent auprès d'Ali, qui les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il savait déja ce qui s'était passé entre eux et Pachô bey au divan de Bonila. Loin de prétendre tirer avantage de leur embarras, il leur demanda s'ils n'avaient pas quelques

observations à faire sur les conditions qu'il avait livrées à leurs réflexions. « Sage Botzaris, dit-il, « faisons-nous cause commune? — Oui, seigneur, « et en hommes libres; car vous l'avez éprouvé, les « esclaves désertent toujours la cause des princes « malheureux.— Il suffit, parle, et je souscris à tout « ce que tu proposeras. »

Botzaris et ses compagnons d'armes, s'inclinant devant Ali, relisent ses propositions, et parvenus à celle des otages, ils s'arrêtent. « Quoi! hésiteriez-« vous à me remettre quelques-uns des enfants de « vos capitaines? Que penserait Pachô bey de notre « alliance, s'il savait que vous n'êtes pas attachés « à mon parti par les liens du sang qui vous est « le plus cher? Ne croirait-il pas que, séduits par « quelques sommes d'argent, vous n'avez embrassé « ma cause que pour lui soutirer une paie plus « considérable? Il écrirait à Constantinople que les « Souliotes l'ont abandonné parce qu'il était dans « l'impossibilité de satisfaire leur avidité. La Porte, « qui vous craint, lui envoyant aussitôt de l'argent, « il s'en servirait pour soulever les Iapyges et les « Chamides, vos constants ennemis. Je sais qu'ils « n'obtiendraient pas de grands succès, mais cha-« que Souliote est un être précieux pour moi; et « les otages que je vous demande sont plutôt un « dépôt confié à ma sollicitude, qu'un gage de la « fidélité de leurs pères. »

« Les raisons, seigneur, reprit Nothi Botzaris, « que vous nous donnez sont sans réplique, et « je tirerai de leur principe même la réponse qui

« servira à cimenter notre union. Nous vous livre-« rons les otages que vous nous demandez, si de « votre côté vous nous confiez Hussein pacha. — A « quoi peut-il vous servir? — Plus que nos enfants « ne le feront en restant auprès de vous. — Il est « sans expérience. — Il est de votre sang, seigneur; « c'en est assez. Nous le nommerons notre polé-« marque, si vous le souhaitez. A sa voix, votre « commandant, trop souvent accoutumé à décli-« ner vos ordres, nous ouvrira la forteresse de Caco-« Souli. Sa personne montrera aux Chamides, aux « Iapyges et aux Toxides, que le fils de leur maître « les observe. Les uns s'attacheront par respect à « notre parti, et les autres, retenus par la crainte, « n'oseront se prononcer contre nous. Votre petit-« fils trouvera chez nous, pour prier, la mosquée « que vous y fîtes élever afin de consacrer votre « victoire sur Souli. Si vous voulez l'entourer d'un « cortége convenable à son rang, nous le rece-« vrons avec plaisir dans nos montagnes, et comme « vous vous réservez la tour de Kiapha, ce poste « deviendra pour lui une place de sûreté. — Tu « l'emportes, dit Ali; le traité qui nous enchaînera « jusqu'à la mort est conclu; qu'on en signe les « articles. »

On convint ensuite que l'échange des otages s'effectuerait dans deux jours, à l'île du lac; que les Souliotes recevraient cinq cent mille piastres, cent cinquante charges de munitions de guerre, et qu'ils partiraient dès la première nuit après l'accomplissement de ces clauses, pour rentrer dans la Sel-

leïde. A cette condition du *départ de nuit*, Botzaris répondit : *Que n'ayant jamais attaqué son ennemi par des souterrains, il prétendait quitter ostensiblement le camp impérial.* Ainsi le choix du temps et l'ordre de la marche furent laissés à sa discrétion, le visir ayant déclaré qu'il s'en reposait sur sa bravoure et son expérience.

A quelle extrémité, malgré cette dignité apparente, devait être réduit Ali Tébélen, pour traiter avec les Souliotes? Quelle fut sa douleur de se trouver obligé de leur remettre, avec son petit-fils, une portion de ses trésors, et de compromettre la sûreté de sommes beaucoup plus considérables, que les Grecs pouvaient découvrir dans les cavernes de la Sélléide, où il les avait cachées depuis long-temps? Combien sa cupidité fut punie, lui qui avait, ainsi que Persée, dernier roi de cette Épire (1), proie éternelle de l'anarchie et des tyrans, sacrifié des alliés utiles afin de ménager des trésors, devenus pour lui une sorte de divinité?

Les Souliotes de leur côté étaient-ils assez rabaissés, lorsqu'ils se déterminèrent à recevoir, d'une main baignée dans le sang de leurs proches, des secours qu'ils auraient, dans d'autres temps, rejetés avec un superbe dédain? Ils allaient livrer leurs enfants au Minotaure qui avait jadis fait égorger leurs otages! La Nécessité, reine des dieux et des hommes, avait pu seule inspirer, faire

(1) Vid. T. Liv., lib. XLIV, c. 23, 29. Polyb. Excerp. legat. 85 et 88. Plutarch. in P. Æmil.

conclure et ratifier un traité pareil à celui que des ennemis aussi invétérés venaient de souscrire.

Ali y avait été conduit par le nombre de ses ennemis; ses yeux, affaiblis par l'âge, ne se portaient plus que sur des ruines ensanglantées, et des remparts ébranlés par la foudre des batailles. Il devait opérer une grande diversion au sein de la Hellade, afin de gagner le temps marqué pour l'accomplissement de ses projets. Les Souliotes, non moins embarrassés, n'avaient en perspective que la misère et des ennemis altérés de leur sang; ils étaient désignés en première ligne, par les Islamites, pour être égorgés. Les vivres, les munitions de guerre et l'argent pouvaient leur manquer; ils ne se dissimulaient pas qu'ils étaient unis à la cause d'un parjure; mais cette pensée était adoucie par l'idée de rentrer dans leurs montagnes; car les montagnes sont le boulevard de la liberté, si son séjour pouvait être fixé sur la terre. Avec quels délices ils se repaissaient du plaisir de tirer vengeance de Pachô bey et des enfants d'Agar! Cette considération leur rendait tout facile. Ainsi, Marc Botzaris, fils de Kitzos, s'offrit à se constituer en otage, mais son jeune frère Constantin lui disputa cet honneur; Chrysé, son épouse, qui était enceinte, pour donner l'exemple aux mères de la Selleïde, demanda la grace de se dévouer avec ses deux enfants! Enfin le choix étant tombé sur Constantin Botzaris, Danglis, Zervatès et un fils de Photos Tzavellas, qui reçurent le baiser de paix des gérontes, avec le titre de martyrs de la Croix, les

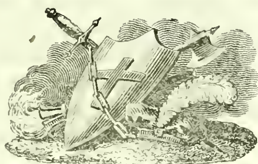
conditions les plus pénibles du traité furent accomplies sous les auspices de la nuit, propice à la cause d'un peuple digne d'occuper une place immortelle dans les annales du monde.

Le camp d'Ismaël pacha était livré au sommeil, quand une partie de la flottille d'Ali débarqua au camp des Souliotes Husseïn pacha. Il était accompagné du vieux Mourtou Zalycos, son Kodja ou instituteur, homme estimé des chrétiens Épirotes pour sa douceur et sa probité; un grammatiste, quelques pages, six chevaux de maître, et vingt-cinq mulets formaient la suite et les équipages du petit-fils d'Ali, qui finissait alors sa vingtieme année. Nothi désigna aussitôt un certain nombre de femmes pour se charger des munitions; et les robustes Souliotes, accoutumées à porter des fardeaux, s'étant empressées d'obéir à ses ordres, il les plaça, ainsi que Husseïn pacha, au centre d'un détachement de quatre cents palicares, dont il prit le commandement en avertissant son neveu qu'il l'attendrait à Variadès.

Il était minuit lorsque les Souliotes se mirent en marche. Marc Botzaris, resté dans le camp avec trois cent vingt hommes, fit abattre la palissade, et se portant ensuite avec sa troupe sur le mont Paktoras, il attendit que le jour parût, afin d'annoncer hautement sa défection à l'armée ottomane.

Au lever du soleil, il ordonne une salve générale de mousqueterie, en faisant pousser le cri de guerre! Quelques Turcs, qui composaient un poste

avancé, sont tués, les autres fuient et vont porter au camp la nouvelle du départ des Souliotes. On crie aux armes; et Marc Botzaris, faisant déployer l'étendard de la Croix, à la vue du camp des infidèles, s'achemine en défilant au pas de marche. Il provoque, à diverses reprises, les Islamites, fait faire halte à sa troupe; et voyant qu'aucun d'entre eux ne songe à le suivre, il prend le chemin de Variadès, où il se réunit le soir du même jour à ses frères d'armes.



LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Retour de M. Hugues Pouqueville dans la Grèce. — Situation de Corfou. — Présages de l'insurrection générale de la Hellade. — Il débarque à Sayadèz. — Sa première entrevue avec les Épirotes. — Banquet singulier, indiscrétions. — Route jusqu'à Parga. — Nouvelles de Janina, émissaire envoyé à Pétersbourg. — Camp ottoman, anxiétés du séraskier Ismaël pacha. — Premiers succès des Souliotes contre les Osmanlis; leur attitude politique et militaire. — S'emparent des Cinq Puits. — Excommuniés par Porphyre, archevêque d'Arta. — Fête qu'ils célèbrent à l'occasion de leurs succès. — *Doua* ou expiation dans le camp turc. — Marche des mahométans. — Battus de rechef par les Souliotes. — Querelles entre les Grecs pour les dépouilles des vaincus.

Aux premières nouvelles de la guerre entreprise par le grand-seigneur contre Ali pacha, M. Hugues Pouqueville, qui se trouvait en congé à Paris, reçut l'ordre de retourner dans la Grèce, qu'il venait à peine de quitter.

Malgré son courage, le cœur de celui qui avait déja passé douze années auprès du visir Ali Tébélen fut brisé de douleur en recevant l'honorable commission dont on le chargeait. Hélas! il savait

qu'il allait assister aux scènes tragiques d'une révolution sanglante. Il quitta Paris le 8 septembre 1820, et le 18 novembre suivant, une mer agitée, présage des évènements dont il devait être témoin, le poussa des plages de la basse Italie au port de Corcyre.

« Le 19 au matin, j'ai revu, écrivait-il, avec émo-« tion les montagnes de cette Épire où ma jeunesse « s'est écoulée au milieu des plus amères sollicitu-« des. Terre de gloire, terre de mémorables souve-« nirs et de hautes infortunes, sois une seconde « fois propice à celui qui vient encore une fois ha-« biter au milieu de tes enfants. » Puis il ajoutait : « Quinze cents Turcs viennent d'être obligés de « lever le siége d'une des tours de Souli, défen-« due par soixante Schypetars au service du visir « Ali pacha. »

Corfou, où M. Hugues Pouqueville venait d'aborder, renfermait encore un grand nombre de ses amis; mais ce n'était presque plus la même ville qu'il avait connue. Autour de quelques édifices élevés, les uns dans l'intérêt de la salubrité, et les autres pour éblouir le public, planait une politique ombrageuse. A travers les voiles dont elle s'enveloppait, on distinguait cependant sans peine les vœux des agents britanniques pour la cause d'Ali Tébélen, et la haine anticipée qu'ils portaient à l'émancipation des Grecs. Malgré cette défaveur les Corfiotes appelaient de tous leurs vœux l'insurrection générale de la Hellade. Ce nom, tombé en désuétude, se retrouvait dans

toutes les bouches, toutes les bouches parlaient de Hellade, de patrie, de gloire, d'autels à restaurer; et les espérances populaires des chrétiens, tournées vers la Russie, adressaient au Dieu rédempteur leurs ferventes prières, en suppliant la divinité du Christ de confondre l'orgueil de l'Assyrien impie, et d'éclairer l'empereur Alexandre qu'ils surnommaient leur autocrate orthodoxe. Une famille puissante dans le conseil de Pétersbourg, celle du comte Capo d'Istria, laissait soupçonner aux chétiens, par son attitude mystérieuse, que son souverain veillait sur leurs destinées. Il y veillait aussi, lorsque son ambassadeur Tamara courba par un traité, sous le joug ottoman, les quatre derniers cantons libres de la Grèce; mais ni cette impiété politique, ni la vente de Parga, que la Russie vit avec indifférence, n'avaient pas dessillé les yeux des Grecs, qui, trompés et sacrifiés depuis cinquante ans par le cabinet de Pétersbourg, rattachaient toujours leurs plans de salut à son *labarum*. Ils s'exprimaient hautement en faveur de cette puissance; car la parole et les larmes ne leur étaient pas encore interdites.

Sans perdre de temps, le consul du roi, qui avait déja reçu des révélations importantes de la part de Pausanias Païsios, archimandrite de Bukarest, émissaire des Hétéristes, auquel il persuada d'aller l'attendre à Patras, s'était empressé d'écrire à Ismaël pacha pour lui demander une escorte et des chevaux afin de se rendre par terre à Prévésa. Plusieurs jours s'étaient ecoulés sans obtenir de ré-

ponse, lorsqu'il s'embarqua pour la côte voisine de la Chaonie, emmenant avec lui un officier de la magistrature de Corfou, afin d'y pouvoir rentrer, si des évènements de force majeure l'empêchaient d'y prendre terre. Le 29 novembre, au coucher du soleil, M. Pouqueville aborda à la douane de Sayadèz, où, retrouvant d'anciennes connaissances, il prit la résolution de s'ôter les moyens de reculer, en se mêlant avec elles et en touchant des marchandises contumaces.

Il salua ensuite un ami qui l'avait accompagné, et la barque ayant repris le large, on environna celui qui venait de s'aventurer avec tant de résolution. *C'est toujours le même que nous avons connu à la cour d'Ali*, dirent les Toxides; *c'est un Français*, ajoutaient les autres; *il n'y a qu'eux capables d'agir de la sorte.* On sert le souper du consul avec des provisions achetées à Corfou; les employés de la douane apportent leur plat d'olives, et on s'assied autour d'une natte. On mange en famille suivant l'usage antique, le vin circule à la ronde: on porte la santé du roi de France, des Bourbons et du duc de Bordeaux, dont le consul avait appris la naissance en entrant à Rome. Les Épirotes écoutent avec ravissement le récit qu'il leur fait de la naissance miraculeuse du royal enfant, ils s'animent quand il dit les saintes joies de son auguste mère et de la famille de saint Louis. Ils s'électrisent quand il leur peint la demeure de nos monarques, peu de temps avant tendue de voiles lugubres, transformée tout à coup en palais

orné de guirlandes, retentissant d'acclamations et des hymnes du bonheur de la France, consolée d'un parricide par le nouveau *Théodore* ou *Dieu-donné* que le ciel avait accordé à ses vœux. On l'interroge, on le questionne, et ses récits, plusieurs fois recommencés, sont toujours écoutés avec un nouvel intérêt.

Un vieux guerrier de l'Acrocéraune boit *aux braves de tous les pays*, et il nomme *Ali Tébélen.* Cette santé, adressée à un proscrit, excite un mouvement d'hilarité parmi les convives. On se regarde ensuite, dans la crainte qu'il n'y ait des faux frères; puis on se raconte à l'oreille quelques nouvelles; et la Confiance, fille de Bacchus, renaissant, on parle bientôt de l'armée turque de Janina. *La discorde est dans le camp d'Islam*, dit en riant un Thesprote de l'Aïdonie. — *Les pachas s'observent*, ajoute un autre, *et Ali sait se procurer beaucoup de choses dont les impériaux commencent à manquer.* — *Les beys*, s'écrie un vieillard, *rentrés dans leurs propriétés, au lieu de baiser la terre qu'ils recouvrent, demandent des comptes rigoureux à leurs vassaux, qu'ils dépouillent en invoquant des droits qu'ils n'ont pas su défendre. Ils persécutent ceux qui ont servi le tyran pendant leur long exil, et ils font rebâtir leurs tourelles aux frais des villages. On regrette maintenant Ali pacha, et peut-être....* — *Rassurez-vous*, dit un Albanais mahométan, en donnant une accolade à une outre de vin qu'il achevait de vider, *les Souliotes conduits par Botzaris sont rentrés dans leurs monta-*

gnes, et les beys dont vous vous plaignez auront bientôt à qui parler.

A cette nouvelle, les douaniers se retirent, croyant entendre l'orage d'une insurrection éclater sur leurs têtes. Chacun d'eux, quoique intérieurement satisfait, craint de s'être compromis, tandis que le Schypetar continue à donner au consul tous les détails de la défection des Souliotes. Celui-ci s'informe s'il peut poursuivre son voyage avec quelque apparence de sûreté. — « Votre nom et « ma présence peuvent vous faire passer *par le « trou d'un serpent.* Achmet Dem, qui n'a point « oublié les obligations qu'il vous doit, gouverne « à Philatès ; l'ancien ami de votre frère, Dagliani, « commande à Margariti, et vous trouverez un ca« marade à Parga. » On ne pensa plus en conséquence qu'à se procurer des chevaux, et un oncle de la bonne Vasiliki, épouse d'Ali Tébélen, ayant humblement demandé à faire partie de la suite du consul de France, on se mit en route.

La caravane, composée de huit personnes de quatre religions différentes, car il y avait cinq chrétiens de deux rits différents, un juif et deux mahométans, passa la Thyamis au lever du soleil. Au-delà commençaient les ruines, traces lugubres laissées par un corps de soldats turcs qui avaient traversé la Thesprotie pour monter à Janina. Les barbares avaient porté au loin la désolation, et les voyageurs durent coucher à la belle étoile, dans la cour du khan de Gomenizzé, qui avait été brûlé. Un page d'Ali, blessé d'une balle, ainsi qu'un pau-

vre Grec d'Argos, parurent pour se recommander au consul de France. Il prit l'un sous sa protection, et paya le passage de l'Argien, qu'il fit embarquer à bord d'un de ces bateaux nommés *Kirlan-guitchs* ou *Hirondelles*, qui allait faire voile pour le Péloponèse.

La nuit fut calme, et les échos seuls des montagnes répétaient à de longs intervalles le bruit du canon de l'armée assiégée et assiégeante de Janina. Au point du jour on partit; le page blessé reçut une monture, et on arriva à quatre heures du soir à Parga. « Mes yeux se sont remplis de larmes en « entrant dans cette ville, la plus pittoresque du « monde. Parga, occupée par huit cents familles « chrétiennes, n'en possède plus maintenant que « vingt, dont huit seulement appartiennent à l'an- « cienne population. Elles se sont cantonnées « dans la même rue, comme pour se préserver « de la frayeur qu'inspire naturellement une place « abandonnée. L'eau de la grande source, ap- « portée sur les hauteurs de l'acropole, n'étant « plus contenue, déborde à travers les rues qu'elle « dégrade, pour se creuser un lit, d'où elle tombe « en cascade dans la mer. On lit inscrits sur quel- « ques murs des anathèmes éternels contre les An- « glais, et les habitants vendus par eux à l'ini- « quité d'Ali Tébélen ont tracé des croix sur leurs « portes, comme pour protester contre l'occupation « des barbares (1). »

(1) Extrait du journal de M. H. Pouqueville.

Prévésa, l'Acarnanie et l'Étolie furent les villes et les contrées que M. Hugues Pouqueville visita jusqu'à Missolonghi, d'où il passa par mer à Patras, où il débarqua le 16 décembre. Notre commun ami M. Dubouchet Saint-André, nommé au consulat de Prévésa, l'y attendait, et après lui avoir remis ses instructions, ce loyal serviteur du Roi prit aussitôt le chemin de l'Épire. Ce fut ainsi que se trouvèrent placées les deux sentinelles perdues de la diplomatie du Roi de France, qu'on verra figurer au milieu des scènes de désolation qui ne tardèrent pas à couvrir la Grèce.

Celle qui semblait alors en première ligne était occupée par le chevalier Dubouchet Saint-André, qui ne semblait être accouru du fond de l'Argolide, où il était consul, que pour assister au dénouement du drame de l'Épire. L'*alarme*, ainsi que l'avait dit le Thesprote de la douane de Sayadèz, *régnait dans le camp d'Islam*.

Dès qu'on eut perdu de vue les Souliotes, des cris de rage éclatèrent dans l'armée ottomane. On exposa publiquement les cadavres des musulmans tombés sous les coups de Botzaris, et Ismaël pacha, qui craignait les excès d'une soldatesque fanatique, ayant convoqué un grand divan, les pachas, plus empressés d'y accourir qu'au combat, s'y rendirent en hâte. Jamais Agamemnon n'avait rassemblé sous sa tente tant de chefs turbulents, qui ne s'accordaient entre eux que sur un point, celui *de perdre* Ismaël pour succéder à son pouvoir. Voulant flatter des hommes avides de sang, il leur apprit que ses

coureurs avaient intercepté un pli du consul autrichien de Patras, adressé à Ali pacha, par lequel il l'informait *qu'il avait expédié à Pétersbourg l'envoyé porteur de dépêches qu'il lui avait recommandé, et qu'il eût bonne espérance.* On décida de transmettre ces lettres à Constantinople, et de faire pendre sans autre information le messager, qui fut aussitôt exécuté. Le supplice de cet inconnu, qu'on disait être Polonais, ayant calmé les barbares, empressés de venger la mort de leurs camarades tués par les soldats de Botzaris, en faisant main basse sur les chrétiens employés dans l'armée, on s'occupa des affaires.

La raison et la politique conseillaient de tranquilliser la population grecque; de nouer sous main quelques négociations propres à neutraliser la diversion d'une peuplade dangereuse par sa valeur; mais on fit tout le contraire. Les têtes de Nothi et de Marc Botzaris furent mises à prix, ainsi que celles de tous les guerriers de la Selleïde, qu'on taxa à des sommes tellement exorbitantes, que l'excès de la prime du sang prouvait plus la terreur qu'ils inspiraient, que l'espérance de parvenir à les frapper. On fit ensuite intervenir l'archevêque Gabriel, auquel on ordonna *d'excommunier les Souliotes, leurs villages, et jusqu'aux arbres de leurs montagnes.* Le prélat ayant humblement remontré au serasker *qu'avant d'allumer les cierges noirs de l'anathème, il devait employer sa médiation paternelle pour ramener les Souliotes à l'obéissance, en les admonestant au nom du Dieu commun qu'ils*

adoraient: à ce nom de *Dieu commun*, les enfants d'Agar blasphèment contre la divinité du Christ.... On commande au prélat d'obéir; il s'incline respectueusement. On le traite d'infidèle, de Caffre, de rebelle, et, les bras croisés sur sa poitrine, il reste muet comme son divin maître devant le tribunal d'Hérode. On le conspue, on le menace du gibet, et, n'en pouvant rien obtenir contre sa conscience, Gabriel est chassé de l'assemblée. Les chouas le poussent dans la cour, d'où ses diacres, qui l'attendaient, le conduisent au monastère des religieux Sinaïtes de Sainte-Catherine, que les flammes de l'incendie avaient épargné.

Non content d'affliger l'église de Janina dans la personne de son vénérable pasteur, le conseil arrêta à l'unanimité que, pour prévenir toute espèce d'insurrection, on sommerait les capitaines des Armatolis et leurs soldats de livrer leurs armes dans un délai fatal. Cela fait, le serasker, deux visirs, sept pachas et dix-huit cadis ou juges, enfants de Bélial, réunis en conseil, ne voulant pas se séparer sans dresser un acte mémorable de leur fureur, jurèrent, la main levée sur le Coran, de fixer incessamment un jour pour égorger en masse tous les chrétiens capables de porter les armes. Les Euménides avaient secoué leurs torches au milieu du divan de Pachô bey. Le fanatisme allait diriger le bras de quinze mille séides, quand Anagnoste ayant prévenu les notables d'Agrapha du dessein des Turcs, ceux qui se trouvaient au camp se dérobèrent par la fuite aux poignards.

A dater de ce jour, les primats et les capitaines Étoliens cessèrent tout rapport avec les autorités turques, et la terreur passa des Grecs alarmés au cœur des Mahométans, épouvantés d'une défection aussi soudaine que générale. Leurs inquiétudes augmentèrent encore par la disparution d'Anagnoste, qui s'enfuit avec les papiers et une partie de la caisse d'Ismaël pacha. Le génie du mal l'avait attaché à tous ceux qu'il avait servis; et le même génie nous dérobe encore la trace des pas de cet être mystérieux, qu'on perd de vue au milieu de la Valachie, où l'on sait que ses correspondances aboutissaient.

Tandis que la consternation répandue dans l'armée des impériaux aigrissait les chefs, qui ne se rassemblaient plus que pour s'accuser mutuellement d'impéritie, les Souliotes, conduits par Nothi Botzaris, entraient dans les montagnes de la Selléide. Ils les avaient saluées de mille et mille cris de joie, quand leur messager, porteur de la lettre d'Ali Tébélen adressée à son sardar (1), revint avec sa réponse. Il disait en termes polis aux chefs : *qu'ils fussent les biens-venus, d'occuper toutes les positions des montagnes, à l'exception de la forteresse dont la défense lui était confiée.*

Les Souliotes, qui avaient perdu de vue leur patrie depuis tant d'années, avaient déja passé l'Achéron, et, parvenus au moulin de Dâla, ils restèrent confondus en apercevant au-dessus de leurs têtes, au lieu d'une tour autrefois bâtie à Kiapha, une

(1) Châtelain.

vaste forteresse garnie de canons. Ils sentirent qu'on les avait trompés; cependant, comme ils étaient de bonne foi, ils ne conçurent aucune crainte, et ils continuèrent de monter jusqu'au grand Souli, où ils campèrent en étendant leurs postes entre Tzangaraki et Kounghi. Établis sur ces points, ils s'y retranchèrent en élevant quelques ouvrages, et en faisant prévenir le commandant turc qu'ils garderaient Hussein pacha, petit-fils d'Ali, jusqu'à ce qu'ils se fussent expliqués avec son grand-père, relativement à l'occupation d'un fort dont ils ignoraient l'importance, quand ils conclurent leur traité. Les Souliotes conservaient, au moyen de cet otage, une garantie; et le commandant, qui avait sa responsabilité à sauver, se trouva par le fait bloqué au milieu des postes qu'ils établirent à l'entrée des moindres défilés.

Les descendants des Selles, qui avaient vécu depuis seize ans au milieu des Européens, ne ressemblaient plus à leurs ancêtres que par la bravoure. Une nouvelle génération était en quelque sorte née sous les drapeaux de France, de Russie et d'Angleterre. Ils avaient acquis des connaissances militaires en assistant à la dernière lutte de l'Europe, lorsque celui qui la dominait vit briser son sceptre à Paris. Soixante-douze d'entre eux avaient alors combattu à Montereau, à Champ-Aubert, à Fontainebleau; et ils avaient rapporté de France, avec sa langue qu'ils parlaient, une admiration sans bornes pour ses guerriers quoique malheureux. Le raisonnement, qui s'acquiert par

la communication avec les hommes, leur avait appris qu'il faut autre chose que de la valeur pour obtenir une existence durable. On convint donc, à défaut de point central, de s'environner d'une confédération composée de tous les chrétiens de la Thesprotie, et on décida de les traiter en frères. Cependant comme, en fait de prétentions patriciennes, les hommes renoncent difficilement à leurs préjugés, on résolut de former deux divisions en dehors des pharès du centre, regardées comme étant de race primitive, qui conservèrent le nom de Souliotes. On distingua ensuite sous celui de Para-Souliotes ou Épi-Souliotes les habitants de la plaine, et on appela Paraliens les Grecs de l'Aïdonie qui habitent jusqu'à la plage de la mer Ionienne, où se trouve le port de Glychys; quant aux droits civils, on ajourna cette question à d'autres temps. Le point essentiel était de se battre, et Nothi Botzaris, élu polémarque dans la première assemblée des capitaines, qui eut lieu au moulin de Dâla, compta bientôt sous ses drapeaux trois mille cinq cents guerriers, au lieu de neuf cents qu'il avait amenés de Janina. On convint ensuite d'arborer l'étendard de la Croix au faite du pic de Sainte-Vénérande; et l'aigle de la Selleïde, Marc Botzaris, fut ensuite détaché avec un corps de deux cent quarante hommes, pour s'emparer du poste retranché des Cinq Puits (1).

(1) *Voy.* pour la topographie de ces localités le t. III, p. 293 et 436 de mon Voyage dans la Grèce.

On était informé que, l'armée impériale manquant de munitions, le serasker Ismaël avait détaché le sélictar de Dramali à l'Arta pour réunir la poudre et les balles qui se trouvaient dans cette ville ainsi qu'à Prévésa, sans oublier le produit des recettes publiques, qui était affecté aux dépenses du camp. Après avoir vidé les bourses et les magasins, il était parvenu à former une caravane qui devait remonter à Janina. Elle se composait de cent trente charges de mulets, et d'une escorte de deux cent quatre-vingts spahis, appuyés par autant de soldats Asiatiques, armés de mousquetons et de larges cimeterres.

Pour enlever ce convoi, les Souliotes se seraient contentés d'un détachement de vingt-cinq hommes; mais indépendamment d'un coup de main, Nothi avait combiné une opération d'une plus haute importance. Les instructions remises à son neveu portaient qu'il s'embusquerait entre Coumchadèz et Mongliana, où il attaquerait l'ennemi. Maître du convoi, il le ferait aussitôt escorter jusqu'à Souli, tandis qu'il se porterait par une marche rapide sur les Cinq-Puits. Dans le cas où les Turcs retranchés dans ce poste viendraient à apprendre ce qui se passait, il ne devait pas s'en inquiéter jusqu'au moment où, vainqueur du sélictar de Dramali et précédé de l'épouvante qu'il aurait répandue parmi les Osmanlis, il se dirigerait contre eux. Enfin il était enjoint à Marc Botzaris, une fois maître du khan des Cinq-Puits, de s'y retrancher pour couper les communications entre Janina et

l'Arta, et de le réduire en cendre s'il était forcé de l'abandonner.

C'était par ces faits d'armes que les Souliotes voulaient clore l'année 1820, et se venger d'Ismaël pacha. Ils espéraient aussi, en occupant cette position, réunir les débris des bandes d'Odyssée, répandues dans le mont Djoumerca, et attirer à eux une foule de mécontents, qui n'attendaient qu'un signal pour se déclarer. Ils se flattaient encore qu'en acquérant une grande importance militaire, Ali, sentant de plus en plus le besoin de leur appui, se déciderait à les mettre en possession du château de Kiapha, objet de leurs vœux, qui ne devaient pas être sitôt exaucés.

Le convoi ne se fit pas aussi long-temps attendre que la possession de cette place. Les Turcs, commandés par le sélictar de Dramali, sortis d'Arta en chantant, après avoir caracolé au milieu des plaines spacieuses de l'Amphilochie, arrivent au défilé de Coumchadèz. Ils poussent des cris, ils tirent des coups de fusil afin d'épouvanter les voleurs qui pouvaient s'y trouver, aimant mieux les effrayer que de s'exposer à les combattre.

Les Souliotes, que ce fracas avertit de l'approche des ennemis, se tapissent derrière les rochers; et quand ils voient le convoi entièrement engagé dans le défilé, ils l'attaquent à la tête et sur ses flancs. A la vive fusillade qui part de plusieurs points, les paysans qui conduisaient les bêtes de charge se jettent par terre; les Osmanlis, non moins effrayés, se débandent, en laissant, avec le trésor et les munitions,

vingt-cinq morts, quarante blessés et cinq prisonniers au pouvoir de Marc Botzaris. Les Souliotes, descendus de leurs embuscades, poursuivent les Asiatiques restés à l'arrière-garde, qui jettent leurs armes pour se sauver avec toutes les forces que la peur, divinité énergique des lâches, leur donna en ce jour.

On les laisse se dérober à la mort, et des huées, pareilles à celles des Grecs campés aux rivages de l'Hellespont, lorsqu'ils voyaient les magnanimes Troyens fuyant devant le divin fils de Laërte, fécond en ruses, se font entendre. Le convoi, les dépouilles éparses des vaincus, les têtes des tués et les prisonniers étant rassemblés, les mêmes paysans qui conduisaient les mulets du sélictar sont dirigés avec la capture et ces trophées vers les montagnes de la Selléide, sous l'escorte de quarante *palicares aux belles chevelures* (1).

Marc Botzaris marche aussitôt du côté des Cinq-Puits, aux chants répétés de l'hymne de gloire *Allons, enfants des Grecs*, Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, que les échos de la Parorée répétaient pour la première fois. Parvenu à la hauteur du mont Sideros, d'où l'on domine l'horizon de la Hellopie et du pays des Cassiopéens jusqu'à la mer de Leucade, il détache quelques soldats pour reconnaître l'ennemi. Pareils aux chasseurs des montagnes, ils descendent d'entablements en entablements jusqu'à portée de fusil du caravansérail; ils prêtent

(1) Extrait d'une chanson grecque.

l'oreille, sans entendre aucun bruit; et ils provoquent les Turcs en les sommant d'apporter leurs armes, sans qu'aucune voix se fasse entendre... Un vieillard grec se présente, et leur apprend que les barbares se sont sauvés avec les fuyards qui leur ont apporté la nouvelle de la prise du convoi au pas de Coumchadèz. Il les engage à s'avancer, et ceux-ci ayant dépêché un soldat d'ordonnance à Marc Botzaris, il vint s'établir au poste des Cinq-Puits qu'il trouva abandonné, mais non évacué, car il s'y empara des munitions dont on l'avait approvisionné pour une défense de deux mois.

Les impériaux, fuyant dans des directions opposées, portèrent à Janina et à l'Arta la nouvelle de la prise du convoi, qui avait été suivie de celle du caravansérail des Cinq-Puits. Le bruit des succès des Souliotes, grossi par la renommée, arriva presqu'en même temps à Prévésa, dans l'Acarnanie, et jusqu'aux Thermopyles. Les Grecs, ravis au fond du cœur, feignaient d'être consternés des victoires de leurs co-religionnaires. Plus humbles que jamais, ils s'évitaient; car ils savaient que la tyrannie épiait leurs mouvements. En effet on observait tout ce qui se passait, et un renégat turc, appelé Véli, accusé d'avoir ri de la déconfiture du sélictar, quoiqu'il prétendît, pour s'excuser, *que c'était de l'idée de savoir les ames de ses frères entre les bras des célestes houris*, avait été aussitôt pendu par Békir Dgiocador. Chacun tremblait depuis cet exemple, et Porphyre, archevêque d'Arta, ne trouva moyen d'éviter un sort pareil, qu'en excommuniant Sou-

liotes, Armatolis, et tous ceux contre lesquels on voulut qu'il lançât ses foudres spirituelles.

Les anathèmes, maintenant aussi ridicules que les enchantements qui suspendaient, dit-on, le cours de la lune, n'avaient pas empêché le convoi, escorté par quarante soldats, d'arriver au pied des montagnes de la Selléide. Le chef qui les commandait s'arrêta au pont de l'Achéron, pour donner le temps au polémarque de recevoir avec solennité les captifs, les trophées, les munitions et les dépouilles enlevés aux ennemis. En attendant, on arbora, sur des pieux où elles devaient rester, les têtes des musulmans, tristes débris pareils à ceux que le bouillant Achille exposait aux regards des Grecs, quand il *faisait servir de pâture aux chiens et aux oiseaux du ciel les cadavres des héros tombés sous ses coups* (1).

Nothi Botzaris étant descendu de la montagne, accompagné d'un cortége de femmes et d'enfants, licencia les paysans grecs de l'Amphilochie, auxquels il rendit leurs mulets sans rançon. Il commanda ensuite de transporter les objets capturés à Kounghi, et les robustes filles de la Selléide, les ayant chargés sur leurs épaules, ouvrirent la marche en chantant. Après elles s'avançaient les quarante palicares, suivis de deux beys, de deux mollas, docteurs de la loi du Prophète, et d'un cadi, les mains attachées derrière le dos, montés sur des ânes au poil luisant et poli. Ces captifs, orgueil de

(1) Iliad., lib. I. v. 3, 4.

leurs castes, étaient escortés par les enfants des pharès (1) qui les chassaient devant eux en maudissant Mahomet, sa doctrine, son culte et la majesté du Croissant. Arrivés au plateau supérieur des montagnes, on s'assit à un banquet préparé pour les vainqueurs. La première santé fut portée par le polémarque Nothi, qui se rafraîchit d'une libation offerte à Sainte Vénérande, dont les autels ont succédé à ceux des divinités de l'Érèbe. On permit ensuite au proto-palicare de faire le récit du combat de Coumchadèz, et de nommer ceux qui s'y étaient particulièrement distingués. Il répondit que dans une affaire où les Turcs ne s'étaient présentés que pour fuir, personne n'ayant eu occasion de se signaler, il n'avait à montrer aux Souliotes que le convoi enlevé aux Osmanlis. On applaudissait à sa modestie, lorsqu'un courrier, expédié par Marc Botzaris, annonça la nouvelle de la prise du caravansérail des Cinq-Puits. Après avoir entendu la lecture de sa dépêche, les gérontes votèrent une doxologie au Pantocrator (Tout-Puissant), et une panégyrie en l'honneur de la *Reine couronnée, mère de Dieu.* On procéda ensuite à l'encan des esclaves. Les deux docteurs de la loi furent adjugés à un Bohémien pour la valeur d'un âne; le prix des deux beys fut porté à une oque de tabac, et le cadi, n'ayant pas trouvé d'enchérisseurs, fut rendu à la liberté. Après cette scène dérisoire, faite pour

(2) Φαρὰ. Ce terme altéré correspond, dans l'acception vulgaire, à celui de Φρατρία ou tribu.

inspirer le mépris des mahométans aux enfants de Souli, on ordonna de transporter hors des terres de la république les esclaves, que les Turcs de Paramythia s'empressèrent de racheter et de consoler de leur humiliation.

Le temps des alarmes réservées aux enfants d'Agar était arrivé, et le serasker Ismaël, livré aux plus cruelles anxiétés, tenait vainement conseils sur conseils, afin de concilier les esprits. Les hommes accoutumés à la domination ne reviennent jamais à des idées d'équité sociale. Loin de se reprocher de s'être aliéné les Souliotes, on ne se réunissait que pour s'accuser mutuellement d'avoir manqué plusieurs occasions de s'en défaire. Le texte et la lettre des instructions du sultan, qui commandait l'extermination des chrétiens, était positif, pourquoi avoir tardé si long-temps? L'esprit d'Ali Tébélen, qui agitait les plus furieux, les faisait opiner à attaquer sur-le-champ les peuplades armées de la Hellade; il ne fallait pas laisser d'ennemis sur ses derrières, et c'était un crime, à les entendre, d'avoir seulement l'idée de traiter avec des rebelles. On ne devait écouter les raïas *qu'à genoux, la corde au cou*, et le cri commun des chefs était: *tout ou rien.* La Grèce allait bientôt leur répondre du haut de ses montagnes: *Mort aux tyrans!*

Cependant, en considérant qu'on ne pouvait continuer le siége des châteaux de Janina et entreprendre des expéditions éloignées, on ajourna à regret le grand projet d'extermination au printemps. C'était l'époque métaphoriquement indi-

quée par le sultan, ou plutôt par sa Khazenédar-ousta (1), *Dilbesté*, femme sanguinaire, qui s'était emparée de l'esprit de son maître, depuis que Khalet effendi avait pris le maniement des affaires publiques. On décida de renforcer la garnison de Mezzovo, d'occuper militairement Calaritès, afin de garder les défilés de la Thessalie, de retrancher le mieux qu'on pourrait le camp de Janina, ainsi que la position de Dgélova, où Ismaël pacha avait établi son quartier-général.

Ces dispositions purement défensives n'annonçant pas l'intention de tenir la campagne, plusieurs soldats profitèrent de la circonstance pour retourner dans leurs villages, sans en demander la permission. La cavalerie, dont les chevaux périssaient en détail, ayant menacé de s'insurger, si on ne fournissait pas des fourrages, on fut obligé de lui laisser repasser le Pinde afin d'aller hiverner aux environs de Pharsale. Chaque jour les tentes devenaient désertes, et sans l'arrivée d'un renfort de quinze cents hommes, recrutés dans les vallées du mont Pangée, qui accompagnaient un convoi considérable de provisions de bouche et de munitions de guerre, c'en était fait de l'armée impériale.

Les canonniers, qui n'étaient plus occupés qu'à piller aux environs de Janina, reprirent une ar-

(1) *Khazenédar-ousta*, trésorière de la garde-robe et du harem. Elle accompagne les femmes du sérail à la maison de plaisance où elles passent l'été. Le nom de *Dilbesté*, signifie celle *qui lie le cœur*.

deur nouvelle en recevant des munitions de guerre qui leur donnaient les moyens de faire plus de fracas que de causer de dommages au rebelle. Les pachas cessèrent de se quereller, et devenus soupçonneux, leurs délibérations ne roulèrent plus que sur des mesures de police.

En traitant ces questions, ils n'eurent pas de peine à se convaincre qu'ils n'étaient entourés que d'ennemis, et la terreur vint s'asseoir au milieu de leur divan. On ne pouvait se fier aux Albanais mahométans, disaient-ils; leur attachement au proscrit exigeait qu'on s'assurât de leur foi au moyen d'otages qu'ils remettraient dans un terme de rigueur. C'était l'opinion du Romili vali-cy, osmanli regardé comme l'ennemi déclaré des Schypetars. Ceux-ci, ne sachant pas où l'on en voulait venir, s'inquiétèrent peu de cette détermination des *tchorbagis* ou *mangeurs de soupe*, dénomination de mépris sous laquelle ils comprennent les Turcs étrangers à leur langue! Une autre décision du conseil fut de surveiller les notables, le clergé, et jusqu'aux Grecs qui portaient des vêtements d'une étoffe plus recherchée que celle des paysans.

Ces mesures, plus propres à détruire la confiance qu'à ramener l'ordre, étant arrêtées, le prédicateur du camp prononça un discours que la gravité de l'histoire ne permet pas de rapporter, mais qui fut suivi des résolutions suivantes, qu'il est nécessaire de consigner, pour faire connaître le génie d'un peuple étranger à nos mœurs.

Ayant démontré la nécessité de recourir à un

Doua, ou prière générale, afin d'invoquer l'assistance divine, on fit choix de trente-six officiers, tous portant le nom de Mahomet, qui furent chargés de réciter quatre-vingt-douze fois par jour, pendant le quart d'un mois lunaire, le premier chapitre du Coran (1), l'orateur s'engageant, pour sa part, à psalmodier deux fois le livre en entier dans le même espace de temps. L'imam ou aumônier général, convint de répéter soixante-douze fois, chaque jour, l'excommunication contre Cara Ali. L'inspecteur des poids et mesures jura, au nom du Prophète, qu'il ferait clouer par les oreilles à un poteau tout Juif surpris en contravention aux ordonnances. Les derviches hurleurs réunis à Bonila, depuis que le canon de l'*excommunié* avait renversé leur teké ou monastère, convinrent de recevoir à tour de rôle soixante-douze coups de discipline de la main de leur Baba ou supérieur, en s'offrant ainsi en sacrifice pour le salut d'Islam.

Les exercices du Doua ayant commencé, on n'entendit que prières, on ne vit, dans le camp, que macérations, qui amusaient plus les Schypetars qu'elles ne les édifiaient. Dans l'intervalle des cantiques et des sermons, les artilleurs, enflammés d'un zèle nouveau, et doués d'une adresse inconnue, parvinrent à faire brèche au château de Litharitza; et le temps d'expiation finissant au moment où un pan de mur qui la rendait praticable s'écroula, Is-

---

(1) Ce chapitre ressemble au psaume *Deus in adjutorium* de nos eucologes, et n'a guère plus de versets.

maël proposa, pour couronner une œuvre sainte, de monter à l'assaut.

A ces paroles, prononcées avec résolution, l'armée cria à la trahison, prétendant que les glacis de la place étaient minés; les chefs demandèrent à délibérer, et le conseil, tombeau de toutes les résolutions généreuses, s'étant réuni, on rejeta l'avis du serasker. On décida, pour couvrir une lâcheté, d'entreprendre une expédition contre les Cinq-Puits, afin d'en chasser les Souliotes; et le Romili vali-cy, uni à Baltadgi pacha, fut détaché à la tête de cinq mille hommes pour attaquer deux cents Grecs retranchés dans ce caravansérail.

L'argent et les insinuations d'Ali Tébélen avaient causé cette détermination. Les chefs qu'il avait gagnés, à l'exception du serasker et de Dramali, voulaient faire échouer l'entreprise formée contre le rebelle, afin de perdre les créatures de Khalet effendi ainsi que ce ministre. Mais autant ils avaient ce projet à cœur, autant ils brûlaient du desir de châtier les Souliotes; la voix du fanatisme s'était élevée contre eux. C'était depuis long-temps le premier exemple donné, de chrétiens qui avaient osé lever le glaive sur la tête des fils d'Ottman; le sang turc avait coulé; il criait vengeance; il y avait nécessité d'étouffer la rebellion dans son berceau. Marchez, criaient les faquirs; Marchons, répétaient les pachas, les Dal-kilidjs (1), les Serden-guet-

(1) *Dal-kilidjs* ou *sabres nus*, compagnies de 200 à 250 hommes, auxquels on accorde une haute-paie.

Dohsson, État de l'empire ottoman, t. III, édit. in-folio.

chdis(1), les Yerli-néférats(2) et les Gueunullus(3), marchons contre les infidèles; et on se prépara à partir après avoir chanté le *Polychronison* (4) des Césars du Bas-Empire, que les Janissaires mêlent aux acclamations qui suivent leurs prières, pour souhaiter de longues années à l'*Ombre de Dieu sur la terre*, *leur glorieux sultan*.

Le songe pernicieux adressé, sous les traits du fils de Nelée, au roi des rois Atride Agamemnon, ne fut pas plus fatal aux Grecs que cette inspiration du fanatisme ne le devint aux chefs et à l'armée des Ismaëlites. Aucun Schypetar n'avait voulu se mêler à leur entreprise; et les Souliotes, prévenus de ce qui se tramait, par un émissaire qu'Ali Tébélen leur avait dépêché, se préparèrent à recevoir les Osmanlis. Marc Botzaris, qui avait doublé le nombre de ses soldats des débris de la bande d'Odyssée, unis aux guerriers d'Agrapha, plaça les deux tiers de ses troupes en embuscade dans les rochers, voisins du Khan, en leur enjoignant de n'attaquer les Turcs que quand ils le verraient aux

---

(1) *Serden-guetchdis, qui a renoncé à sa tête,* compagnies d'enfants perdus qu'on emploie dans des occasions périlleuses. *Ibid.*

(2) *Yerli-néférats,* milices provinciales levées dans un pays menacé, espèce de troupes d'insurrection. *Ibid.*

(3) *Gueunullus,* mot à mot *guénillards* ou *descamisados,* sorte de volontaires que la misère, le désir du pillage ou le fanatisme attirent à l'armée. *Ibid.*

(4) Allah eumurler vîré padischa effendimizé, que Dieu conserve les jours de l'empereur notre maître.

prises avec la totalité de leurs forces. En conséquence de ce plan, il se retira dans l'enceinte du poste fortifié, et ses palicares ayant occupé les embuscades qu'il leur avait assignées, on attendit les barbares.

La distance entre Janina et les Cinq-Puits est de sept heures de marche. Les Osmanlis, au nombre de cinq mille qui étaient partis après le coucher du soleil, dans l'espoir de tromper les Souliotes et de les surprendre, parurent, au premier crépuscule du matin, devant le caravansérail, qu'ils attaquèrent en poussant des cris effroyables. Les uns, armés de hâches, essayaient de briser les portes; les autres s'accrochaient aux murailles pour les escalader, et plus le feu des chrétiens en renversait, plus le nombre des assaillants semblait s'accroître. Les derviches hurlaient; la fureur redoublait; on se pressait; on s'aidait à monter; quelques-uns étaient déja parvenus au couronnement de la muraille au milieu d'une fumée épaisse de mousqueterie, quand les Grecs placés en embuscade, apparaissant subitement, étonnent, attaquent et culbutent les Osmanlis.

Une voix se fait entendre : *Dgiaour gueldi, l'infidèle arrive;* et pareils à des chevreuils, tant le courage est fugitif parmi les plus braves, les Turcs se débandent. Ceux qui, attachés aux créneaux, affrontaient la mort, cédant à la terreur, se laissent tomber, pour se sauver. La cavalerie, plus empressée à fuir qu'aucune autre troupe, passe à travers l'infanterie qui encombre le chemin pra-

tiqué en escaliers, depuis le fond du bassin de Varlaam, jusqu'au caravansérail. Les pachas, Baltadgi et Sélim, suivis de leurs Deli-bachs, renversent une foule de soldats au fond des précipices. Vainement les lâches font retentir l'air du cri de grace, *aman!* Les Souliotes, attachés à leur poursuite, les accablent en lançant des rochers qui entraînent des avalanches de cailloux sur les fuyards, que Marc Botzaris, sorti de la forteresse, refoule dans le chemin des échelles, où ils tombent par centaines.

Au milieu de cette confusion, c'en était fait des Turcs qui s'étaient vantés de rapporter les têtes des chrétiens, et d'épouvanter, par le supplice de ceux qu'ils prendraient vivants, ceux qui seraient tentés de les imiter, si Marc Botzaris avait eu assez de troupes pour les poursuivre et leur couper la retraite au défilé de Thyriaki. Contraint de les laisser fuir à travers champs, il remonte au khan des Cinq-Puits, ou trouvant qu'on a tranché les têtes de ceux qui sont tombés sous la main de ses soldats, il empêche d'en dresser un trophée.

On compte les morts, dont le nombre, beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait jugé, après un pareil désordre, se montait, du côté de l'ennemi, à deux cents quatre-vingts hommes, tandis que les Souliotes n'avaient à regretter que dix de leurs braves. On rassemble ensuite les armes qui s'élevaient à quinze cents fusils. Les pelisses, les turbans, sont étalés devant les soldats, et après avoir rendu grace à Dieu de la victoire, on pro-

céde au partage du butin, qui aurait donné lieu à des altercations fâcheuses, sans la sagesse de Marc Botzaris, qui empêcha les vainqueurs d'en venir aux mains.

Tandis que les Souliotes et les braves d'Agrapha se querellaient pour les dépouilles des Turcs, ceux-ci étaient accueillis au camp de Janina par les sarcasmes des Schypetars. Accablés de honte et de douleur, ils venaient, ainsi que leurs chefs, de rentrer sous les tentes, lorsqu'un Tatare, expédié de Constantinople, apporta au serasker Ismaël la nouvelle que Khourchid, visir de Morée, était promu par Sa Hautesse au commandement général de l'armée d'Épire.

CHAPITRE II.

Tremblement de terre. — Prodromes ou signes avant-coureurs de l'insurrection. — Visions et bruits populaires. — Bouleversement moral favorisé par Ali pacha. — Fausse nouvelle de son abjuration. — Révocation du titre de Sérasker donné à Ismaël pacha. — Remplacé par Khourchid pacha. — On demande des otages aux agas des Schypetars. — Leur mécontentement. — Ils conspirent — S'entendent avec Ali pacha. — Son activité. — Écrit à Khourchid pacha. — Son entrevue avec Alexis Noutza. — Le déclare son fils. — Sa lettre aux Souliotes. — Plan qu'il concerte avec eux découvert. — Parti qu'en tire Ismaël pacha. — Mesures qu'il adopte. — Trahison et désertion des chefs Schypetars. — Combat du 26 janvier. — Dangers auxquels échappe Ali pacha. — Sa défaite. — Victoire des impériaux célébrée dans le camp. — Pompe funèbre. — Particularités.

Un des tremblements de terre les plus épouvantables que le Péloponèse eût éprouvés depuis longtemps, s'était fait sentir dans cette belle et malheureuse province, à la fin du mois de décembre 1820. La ville de Patras, les hameaux de sa banlieue, ainsi que l'île de Zante, avaient considérablement souffert de la violence de ses secousses. Des sources d'eau bouillante avaient jailli du sein de la terre dans quelques endroits de l'Élide, tandis que plusieurs fontaines et un grand nombre de puits avaient complètement tari. Des montagnes s'étaient abîmées en Arcadie, et des lacs remplis d'une eau

fétide les avaient remplacées. Les exhalaisons méphitiques, corrompant l'atmosphère, commençaient à produire une foule de maladies qui enlevaient les hommes et les animaux. On craignait la peste, lorsque, dans les premiers jours du mois de janvier (1), la mer du golfe des Alcyons, désertant tout à coup son rivage, s'éloigne; et revenant précédée d'une trombe bruyante poussée par la tempête, renverse les maisons, déracine les arbres et menace de transformer l'Achaïe en un vaste tombeau. Les habitants ne sachant ou fuir lèvent des mains suppliantes au ciel. Déja la vague couvre le temple antique de Cérès que les modernes ont consacré à saint André; elle mugit, elle se gonfle, lorsqu'au fort de l'ouragan quelques coups de tonnerre ébranlent les airs. Le ciel est apaisé! Les nuages vomissent des torrents de pluie, les flots tombent, et celui qui assigna à l'Océan le sable des plages pour limite, lui a ordonné de rentrer dans ses bornes marquées. L'arc céleste se dessine sur le front du mont Panachaïcos. On respire, et bientôt après les tristes maladies s'éloignent avec les vapeurs émanées des antres de la terre, d'où sortit autrefois le serpent Python, emblême des maux attachés aux grandes convulsions du globe.

Ainsi que dans les sociétés primitives, où les hommes voyaient Dieu partout, les Moraïtes ti-

---

(1) Ces deux phénomènes se succédèrent le 22 décembre 1820 et le 9 janvier 1821.

rèrent des phénomènes qui venaient d'éclater la certitude de leur prochain affranchissement, après les épreuves d'une guerre semblable au choc des éléments dont ils avaient été témoins. Ainsi Pierre l'ermite (1), dans une semblable circonstance, avait annoncé la coalition des princes chrétiens qui devaient se réunir pour délivrer le saint tombeau. Plus circonspects, les Grecs ne se communiquaient leurs espérances qu'en parlant des prodiges qui se manifestaient de toutes parts. On avait vu pleurer la vierge de Mega Spiléon. Les caloyers du couvent de Saint-Luc avaient entendu, aux heures de matines, une voix qui leur disait de *prendre courage!* Les pères Basilidiens de la Montagne-Sainte avaient aperçu, pendant les fêtes de la nativité, une croix lumineuse au haut du mont Athos, à l'endroit où la croyance vulgaire prétend que le tentateur transporta J.-C. pour lui montrer tous les royaumes du monde. Des pélerins, venant de Jérusalem, attestaient qu'ils avaient navigué durant plusieurs nuits, au milieu de l'Archipel, entre des vaisseaux d'où partaient, à chaque changement de quart, les cris de ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ, ΧΡΙΣΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΕΙ. LE CHRIST TRIOMPHE, LE CHRIST EST VAINQUEUR! Un religieux du monastère de Saint-Bélisaire, en Thessalie, était sorti de son tombeau et avait frappé aux portes de chaque cellule, en

---

(1) A la suite du tremblement de terre de l'année 1095. V. Albert. Hist. Hierosolym., lib. 1, in gest. Dei per Francos, p. 186.

avertissant ses frères de se préparer *au combat*. Les cénobites des Météores (1) avaient vu du haut de leurs montagnes les églises de la Thessalie livrées aux flammes par la main des infidèles. Les Souliotes, revenus de l'étonnement que leur avait causé la dernière victoire remportée sur les Turcs, l'attribuaient à l'archange Saint-Michel. Avec une foi aussi sincère que celle des habitants de Delphes (2) qui virent les héros et les dieux indigènes écrasant les Gaulois sous les roches détachées du mont Lycorée, ils affirmaient qu'un cavalier, brandissant une lance étincelante, avait poursuivi les Turcs jusqu'au village de Catchika, où il avait disparu au milieu des ruines de l'église du Saint-Taxiarque, d'où l'on avait entendu sortir le cri de guerre de la milice céleste : DIEU SEUL EST GRAND!

Ces prestiges, avant-coureurs ordinaires des grandes commotions politiques, car on n'improvise pas les révolutions destinées à jeter des racines profondes, étaient produits et nourris par les défiances existantes entre les chrétiens et les mahométans. Ces derniers ne voyaient dans les Grecs que des partisans de la Russie, et les autres, ne trouvant aucun appui sur la terre, cherchaient au ciel des consolations capables de leur inspirer des résolutions salutaires. On savait de part et d'autre que les temps étaient accomplis, et cepen-

(1) Couvents situés en Thessalie qui sont spécialement désignés par ce nom.

(2) Pausan. Phocic.

dant chacun craignait un évènement impossible à conjurer. Jamais, à aucune époque, la Turquie, quoique libre de toute guerre étrangère, n'avait été en proie à de pareilles anxiétés. Un seul homme avait altéré la paix publique en faisant entendre, du fond de son château, le cri *de liberté.* Ses émissaires publiaient: *que les Russes étaient sur le point de passer le Pruth, que la Moldavie et la Valachie allaient s'insurger, et que la Haute Albanie s'armait pour secourir Ali Tébélen.*

Quelques personnes, plus religieuses que clairvoyantes, ajoutaient que le proscrit, déplorant les crimes de sa vie, *était secrètement résolu à embrasser le christianisme. Sa conversion était l'ouvrage de la pieuse Vasiliki, qui ne le nommait plus*, disait-on, dans ses entretiens familiers, que *son nouvel Alexandre.* Malgré ces insinuations la Hellade restait tranquille; et la Porte, informée de ce qui se passait, pressait Khourdchid pacha de se rendre promptement dans l'Épire, pour y prendre la direction générale des affaires, en qualité de serasker du grand Seigneur.

La nouvelle de la défection des Souliotes avait irrité le sultan, qui ne soupirait qu'après les trésors de Cara Ali, et on expédia encore une fois l'ordre à Khourchid de partir avant le printemps. On lui prescrivait de calmer, à quelque prix que ce fût, le mécontentement des insurgés, sans réfléchir que ni l'autorité ni l'or ne peuvent rétablir la confiance, quand la parole du prince n'a pas été religieusement observée dans les engagements con-

tractés en son nom, et que *celui qui sème l'injustice, moissonnera des tourments.*

Ismaël pacha, en perdant le titre de généralissime, conservait ceux de pacha de Delvino et de Janina; mais il ne put maîtriser son déplaisir lorsqu'il apprit que le capitana-bey venait d'entamer des négociations avec les Souliotes. Khalet effendi, qui portait une secrète envie à Khourchid pacha, s'était flatté de lui ravir l'avantage de la pacification de la basse Albanie. Le vice-amiral, qu'il chargeait de traiter, avait déja su se concilier la faveur des peuplades de l'Acrocéraune. Il avait ménagé les Maniates rangés sous ses drapeaux, on lui était redevable de la soumission de Port-Panorme, de Santi-Quaranta, de Buthrotum, de Parga et de Prévésa. C'était lui qui avait amené Véli pacha, fils d'Ali, à composition, et sa modération connue pouvait lui concilier la confiance des Souliotes. Ismaël pacha, qui les avait traités avec tant de hauteur, sentait l'importance de lui faire perdre ces avantages; et, ainsi qu'il arrive dans les gouvernements où il y a double action, il résolut de s'appuyer du texte du commandement impérial, pour saper les négociations, qui lui portaient ombrage.

A la faveur de l'*intérim* qu'il exerçait, Ismaël convoqua les pachas qui restaient au camp; et, comme ceux qu'il avait toujours trouvés dans le parti de l'opposition avaient besoin de faire oublier leur défaite, il ne balança pas à les entretenir de la crainte que lui inspirait l'arrivée de Khourchid pacha. Afin de prévenir ses reproches, il dé-

clara qu'il était essentiel d'aviser aux moyens de réduire les rebelles; qu'on leur ferait en vain des propositions de paix; qu'il connaissait trop leur orgueil, pour ne pas être assuré d'avance qu'ils les rejetteraient avec dédain; qu'ils étaient Souliotes, c'est-à-dire perfides, car *le renard change de poil et jamais d'instinct;* mais, ajouta-t-il, il faut laisser les négociateurs se convaincre d'une vérité, qui leur semblerait douteuse en venant de notre part; notre devoir, c'est de nous occuper de l'armée. Déployant ensuite le diphthère, ou contrôle militaire, il prouva qu'il comptait encore sous la tente quinze mille hommes, non compris les Albanais ou Schypetars, sur lesquels on ne pouvait se fier.

A ces mots, on se regarde. *Oui*, dit-il, *à l'exception des Schypetars*, *qui doivent nous être justement suspects*. Il rappela ensuite *les vœux des Toxides pour le jeune Mahmoud bey, fils de Mouctar, si impolitiquement nommé vaivode de Tébélen.* Et comme le Romili vali-cy, Sélim pacha, qui avait favorisé ce choix, voulut prendre la parole pour se justifier : *Mon frère*, répliqua Ismaël avec douceur, *nous avons tous erré*, *et le destin*, *qui règle chaque chose*, *nous ayant amenés au point où nous en sommes, c'est en nous réunissant de cœur que nous confondrons notre ennemi; nos têtes appartiennent au glorieux sultan*, *il prononcera ensuite sur les services de ses esclaves.* Puis, rappelant l'impiété des Schypetars pendant le *Doua* expiatoire, leur refus de contribuer à l'expédition des Cinq-Puits, leurs insultes journalières contre les Osman-

lis, l'attachement secret qu'ils portaient à un *Énagé* (1) tel qu'Ali, il conclut, conformément aux dernières décisions du conseil, que les chefs albanais fussent tenus de donner des otages. Tahir Abas, Hago Bessiaris, Hassan derviche, l'ancien Sélictar Ismaël Podez, et plusieurs autres, furent désignés comme tenus de fournir des gages de leur fidélité. Cette proposition ayant été agréée, on en fit part à ceux qu'elle intéressait, qui se trouvèrent consternés d'une mesure offensante pour leur fidélité, et attentatoire à la sûreté de leurs familles.

Sous les gouvernements de haute tyrannie, jamais on ne réclame, mais on conspire, ou l'on se révolte. Tahir et ses compatriotes, loin d'élever aucune réclamation contre l'arrêt qui les frappait, se contentèrent de demander les délais nécessaires pour y obtempérer. A la faveur de cette humble requête, qu'on ne pouvait leur refuser, à cause de la distance où se trouvaient leurs familles, ils avisèrent aux moyens de s'affranchir ainsi qu'elles du joug des Ottomans. Mais en se rappelant que la fuite était dangereuse, ils ne virent que le maître qu'ils avaient trahi pour les tirer d'embarras. Ils délibéraient comment ils pourraient renouer avec lui, lorsque Ali, informé de ce qui s'était passé au conseil, leur aplanit les difficultés de la réconciliation.

---

(1) *Énagé*, qui est sous le poids de l'excommunication, terme consacré dès le temps d'Hérodote (v. Terpsicore), et conservé dans la diplomatie orientale.

Empressé de jeter de nouvelles semences de discorde dans l'armée ottomane, il écrit à Tahir *qu'il fait les premiers pas vers ses enfants ingrats, qu'il leur tend les bras et qu'il leur ouvre son sein paternel. Ce qu'il a accordé aux Souliotes, ses vieux ennemis, il ne le refusera pas à ses chers Toxides; il a tout oublié, il ne faut plus s'occuper que du soin de purger l'Albanie de la présence odieuse des Osmanlis.*

Ces assurances arrachent des larmes au cœur d'airain de Tahir, qui vit sans émotion couler tant de sang, lorsque, ministre des fureurs du tyran, il présidait aux tortures et aux supplices des malheureux, dont sa barbarie se complaisait à varier les souffrances. Il le chargeait de *baiser les yeux de Hago, de Hassan, et de lui envoyer, s'ils pouvaient l'y déterminer, Alexis Noutza, pour conférer avec lui sur leurs communs intérêts.* Scrupuleux dans les moindres détails, il les prévenait *de se méfier d'Omer Brionès, qui venait d'être nommé pacha de Bérat,* chose encore ignorée dans le camp, *mais que Pachô bey devait incessamment faire connaître.* Il terminait en leur offrant de l'argent, pour acquitter la solde des soldats attachés à leur service, qu'on n'avait pas payés depuis l'ouverture de la campagne. Il les conjurait de se préserver des embûches du *domestique* (1), *et à user de circonspection, le temps présent étant gros d'évènements prêts*

(1) C'était sous cette dénomination qu'Ali s'obstinait à désigner Ismaël pacha.

à changer le monde, expression hyperbolique, que le tyran n'appliquait qu'à la Turquie qui était son univers.

Les Albanais, accoutumés à considérer Ali comme un être extraordinaire, n'avaient rien perdu de cette opinion, malgré ses désastres. Pressés par la *main de fer de la fatalité*, Tahir et ses compagnons d'armes se félicitent d'avoir retrouvé *leur vieux Tébélen*. Ils s'embrassent; ils espèrent gagner, sinon une victoire complète, au moins les délais favorables à certaines chances, qu'ils pourront exploiter, et ils ne doutent pas que leurs vœux ne soient secondés par Alexis Noutza. Il fut le compagnon de leurs désordres, l'ami du tyran, l'oppresseur de la probité, et quoique chrétien, on pouvait le regarder comme également indifférent au culte du Christ et de Mahomet. On ne pouvait pas balancer à s'adresser à lui, et on fut plus qu'agréablement surpris de le trouver au courant de tout ce qu'on croyait lui apprendre.

Alexis Noutza, devenu de général au service d'Ali Tébélen, étapier très-subalterne dans l'armée d'Ismaël, son ancien camarade de débauches, n'était pas resté insensible aux mauvais traitements qu'il avait éprouvés de la part des Turcs. Au lieu d'être appelé *Kyr Noutza*, les Osmanlis, non-contents de le qualifier de *Dgiaour*, *infidèle*, *de Kiopek*, *chien*, lui avaient plus d'une fois fait sentir le poids de leurs bras, et l'avaient même menacé de le pendre, sans forme de procès. Ces humiliations, vivement senties par un homme orgueil-

leux, l'avaient décidé à se constituer l'agent secret du proscrit, au milieu de l'armée mahométane. Il tenait Ali au courant de tout ce qui se passait. C'était par son ministère qu'il avait été informé du mécontentement des chefs albanais, qui s'étaient sacrifiés pour un sultan qu'ils ne connaissaient et qu'ils ne connurent jamais que par les calamités dont il affligeait l'Épire. *Tout a péri autour de nous*, dit Noutza aux conjurés, *nous ne sommes plus entourés que de ruines et de tombeaux.* Il leur fit sentir ensuite qu'il avait cru rendre un service particulier à ses anciens amis, en leur ménageant avec Ali un rapprochement qui ne pouvait arriver plus à propos. Il leur annonça qu'il venait d'expédier Palascas, que les Souliotes voyaient d'un œil de déplaisir au camp d'Ismaël pacha, avec des lettres du satrape, adressées aux capitaines des Armatolis d'Agrapha, pour les engager à se concerter avec Odyssée, qui venait de rentrer dans l'Étolie. Sans avoir tout pénétré, il croyait qu'il était question de la délivrance de la Grèce, mais que ce n'était là qu'un prestige pour chasser les Osmanlis des environs de Janina, en les obligeant à faire face à plusieurs diversions qu'il avait organisées. Enfin, il convint avec Tahir de se rendre auprès d'Ali, en le prévenant qu'il ne reviendrait plus au camp après cette démarche, que ses fonctions rendaient impossible de tenir secrète. Il lui indiqua les moyens de correspondre avec Ali, en l'avertissant de le dénoncer comme transfuge, afin de prévenir, par cette révélation, jusqu'au moindre soupçon de connivence.

Ali, qui ne cessait d'occuper les assiégeants à coups de canon, pour leur faire dépenser le plus possible de munitions de guerre, avait profité de l'expédition contre les Cinq-Puits, du temps perdu en délibérations par les pachas et de l'ombre des nuits, pour faire réparer la brèche ouverte au château de Litharitza. Utilisant tous ses moments, il avait en même temps expédié à Kourchid pacha un messager, dès qu'il avait été informé de sa nomination au poste de généralissime de Sa Hautesse en Albanie.

Sa lettre portait : « que réduit par les iniquités « mensongères d'un de ses domestiques, nommé « Pachô bey, à résister, non à l'autorité du sultan, « devant lequel il inclinait sa tête accablée de cha- « grins et d'années, mais aux trames perfides de « ses conseillers, il s'estimait heureux, dans son « adversité, de se trouver bientôt en rapport avec « un visir connu par ses grandes qualités. Puis il « ajoutait que ces rares mérites avaient sans doute « été bien loin d'être prisés à leur valeur par un « divan, où les hommes n'étaient estimés qu'en rai- « son de ce qu'ils dépensaient à soudoyer l'avidité « des ministres. Sans cela, comment serait-il ar- « rivé que *Khourchid* pacha, vice-roi d'Égypte après « le départ des Français, et vainqueur des Mame- « louks, n'eût été récompensé de tels services que « par un rappel sans motif? Deux fois Romili vali- « cy, lorsqu'il allait jouir du fruit de ses travaux, « pourquoi le relégua-t-on au poste obscur de Sa- « lonique? Nommé grand-visir, et appelé à paci-

« fier la Servie, au lieu de lui confier le gouver-
« nement de ce royaume, qu'il avait soumis au
« sultan, on s'était empressé de l'expédier à Alep
« pour y réprimer je ne sais quelle sédition d'émirs
« et de janissaires, et à peine arrivé en Morée, c'était
« contre un vieillard qu'on armait son bras. »

Entrant ensuite dans les détails de ce qui s'était passé, il racontait à Khourchid le pillage, l'avidité et l'impéritie de Pachô bey et des pachas employés sous ses ordres; comment ils avaient aliéné l'esprit public; de quelle façon ils étaient parvenus à mécontenter les Armatolis et surtout les Souliotes, qu'on pourrait ramener à leur devoir, avec moins de peine que n'en avaient eu des chefs imprudents à les entraîner dans une défection qu'ils déploraient. Il donnait à ce sujet une foule de renseignements assez spécieux, et il démontrait qu'en conseillant aux Souliotes de se retirer dans leurs montagnes, ils ne les avait mis que dans une fausse position, aussi long-temps qu'il ne leur livrerait pas le château de Kiapha qui constitue la force de cette région montueuse. Se reportant ensuite à ses plaintes et à ses griefs contre Pachô bey, il finissait en demandant à Khourchid sa protection auprès du sultan, en déclarant qu'il était prêt à tous les sacrifices pécuniaires, si on parvenait à lui obtenir un pardon qu'il implorait à merci et miséricorde.

On ignore quelle impression cette lettre fit sur l'esprit de Khourchid, qui n'avait jamais parlé qu'en termes mesurés d'Ali Tébélen; mais ce qu'on resta quelque temps sans comprendre, c'est l'accueil que

le proscrit fit à Alexis Noutza. A peine celui-ci eut-il mis le pied dans le château du lac, qu'Ali, quittant son souterrain, courut à sa rencontre, et se précipita entre ses bras. En présence de ses officiers et de sa garnison, il le nomma *son fils*, *son cher Alexis*, *son sang* légitime ainsi que Salik pacha. Il fondait en larmes, et l'impie osa attester le ciel que *Mouctar et Véli*, qu'il avait pu désavouer à cause de leur lâcheté, *étaient les fruits adultérins des amours d'Eminé.* Il ne craignit pas de lever la main contre son tombeau; lui, qu'elle avait cessé de poursuivre depuis qu'il était malheureux. Vainement on voulut le calmer, en le suppliant de respecter la mémoire de son épouse; endurci dans le crime, il persista dans le mensonge qu'il appuyait par des serments redoutables; et il entraîna Noutza, étonné d'un pareil délire, au fond de sa casemate. Puis, ayant fait appeler Vasiliki, il le lui présenta comme *un fils toujours cher à ses entrailles paternelles, que de fausses considérations humaines l'avaient trop long-temps obligé d'éloigner de son sein, parce qu'étant né d'une mère chrétienne il avait été élevé dans la religion d'Issa.*

Le prétendu fils d'Ali était digne d'un pareil père. Mais il fut bientôt démontré que ce qui venait de se passer était une comédie jouée par Ali, dans le but de se réhabiliter du crime d'inceste au premier chef, dont il s'était rendu coupable avec sa belle-fille Zobeïde. Ne pouvant plus répondre aux accusations d'Ismaël pacha par des dénégations vagues, depuis que son fils Véli avait révélé lui-même *la*

honte de sa couche et le déshonneur de ses propres filles; forcé de donner une satisfaction apparente à l'opinion publique, il avait imaginé, en désavouant ses fils nés d'Éminé, d'atténuer ses forfaits incestueux, en les faisant rentrer dans la classe des désordres tolérés par les lois du Prophète. Il réussit ainsi à en imposer à ses soldats, sans s'inquiéter du suffrage des capitaines qui l'entouraient, car la plupart ne tenaient à sa cause que par la crainte des supplices auxquels ils étaient réservés dans des temps de justice ordinaire.

Renfermé dans le repaire du tigre, Alexis, après l'avoir entretenu des forces de l'armée impériale, qui ne se montaient qu'à treize mille hommes effectifs (1), lui apprit que les Souliotes avaient reçu depuis deux jours des propositions d'accommodement de la part du capitana-bey; il n'en savait pas davantage.

En effet, Khourchid, qui avait parfaitement compris ce que voulait Ali, s'était empressé de mander au vice-amiral stationné à Prévésa, qu'il était ur-

(1) Ismaël les portait à quinze, mais ce terme était exagéré, comme on peut le voir par le relevé ci-joint.

Divisions.

Ismaël pacha.........	4,000 hommes
Sélim pacha..........	3,000
Baltadgi.............	1,000
De Bérat............	3,000
Dramali.............	2,000
Total........	13,000

gent d'entamer des pourparlers avec les Souliotes, afin de les rendre neutres, si on ne pouvait pas les ramener sous les drapeaux du sultan. Il lui prescrivait de leur représenter l'anéantissement d'Ali comme inévitable, les difficultés présentes et celles plus grandes encore de leur position isolée au milieu des peuplades Chamides mahométanes dont ils étaient entourés, quand celui qui les avait égarés viendrait à succomber. Sans prendre d'engagement spécial, il l'autorisait à leur faire des offres pécuniaires, en leur laissant entrevoir la possibilité d'être réintégrés dans les montagnes de la Selléide, comme une récompense éventuelle de leurs services et de leur fidélité. C'était sur ces bases que le négociateur était autorisé à traiter, Khourchid s'imaginant que des hommes trompés par Ali s'estimeraient trop heureux d'obtenir des sûretés momentanées, en se contentant d'espérances sans garantie pour l'avenir. Quant au messager qui lui avait apporté la lettre du proscrit, il le chargea, après l'avoir honorablement traité, d'assurer son maître qu'il trouverait dans Khourchid *un frère toujours prêt à l'entendre et à intercéder en sa faveur auprès du sultan.*

L'émissaire, s'étant retiré avec ces paroles qu'il fit connaître à Ali, se rendit par des voies détournées à Cenchrée. Un batiment Hydriote l'attendait dans ce port où il s'embarqua, pour se rendre à Smyrne, ville que le satrape avait choisie pour y établir le centre de ses correspondances avec Constantinople, Méhémet Ali, pacha d'Égypte et les régences barbaresques.

Alarmé sur les conséquences du coup détourné qu'on lui portait, Ali, qui s'était flatté d'opérer une diversion politique en s'adressant à Khourchid pacha, se trouvait pris au dépourvu par celle du capitana-bey. Ne sachant comment demander des éclaircissements aux Souliotes, qu'il avait cruellement compromis en se réservant la forteresse de Kiapha, il roulait divers projets dans sa tête, lorsqu'une lettre qu'il reçut d'eux, dans la nuit du 19 au 20 janvier, le mit au courant de l'état des négociations. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant cette pièce qui prouve que les ruses diplomatiques n'étaient pas étrangères aux montagnards de la Selleïde.

(1) Très-vénéré seigneur, salut,

« Dans la convention arrêtée entre nous à la fin « de l'automne dernier, tu t'engageas à nous réta- « blir dans l'intégrité de notre territoire, dont la

---

(1) Γράμμα τῶν Σουλιωτῶν πρὸς τὸν Ἀλῆ πασᾶν.

Πολυχρονεμένε αὐθέντη σὲ χαιρετοῦμεν.

Ἀπὸ τὰ τέλη τοῦ περασμένου φθινοπώρου μᾶς ὑποσχέθης εἰς τὴν ἀναμεταξύ μας συνθήκην νὰ μᾶς ἐπιστρέψῃς μαζὶ μὲ ὅλον τὸν τόπον τῆς πατρίδος μας καὶ τὸ κάστρον τῆς Κιάφας. Ἡμεῖς ἐκάμαμεν ὅλα ὅσα ἐσυμφωνήσαμεν, καὶ περισσότερα ἀπ' ὅσα ὑποσχέθημεν· ὅμως τὸ κάστρον ἀκόμη δὲν μᾶς ἐδόθη.

Τώρα ἡ βασιλεία μᾶς προβάλλει νὰ πληρώσῃ πενῆντα γρόσια τὸν μῆνα τὸν στρατιώτην, ὀκτακόσια τὴν γυναῖκα ἢ τοὺς γονεῖς τοῦ παιδίου ὁποῦ σκοτωθῇ εἰς τὸν πόλεμον, νὰ μᾶς γνωρίσῃ αὐθέντας τοῦ τόπου μας καὶ νὰ μᾶς ἐπιστρέψῃ καὶ τὴν Κιάφαν, ἂν θέλωμεν νὰ πολεμήσωμεν μαζὶ μὲ αὐτήν.

Τὰ παλληκάρια καὶ προτήτερα ἀκόμη ἐζητοῦσαν τοῦτο τὸ κάστρον· ὅμως ἀφ' οὗ ἄκουσαν τὰ ζητήματα τῆς βασιλείας, δὲν ἠμποροῦμεν πλέον νὰ τὰ

« forteresse de Kiapha fait partie. De notre part « nous avons rempli nos engagements et même au- « delà, sans que la forteresse nous ait été livrée.

« Maintenant nous t'informons que le sultan nous « fait proposer cinquante piastres de solde par mois « à chaque soldat, et une pension de huit cents à « chaque femme, enfant ou proche parent de ceux « qui mourraient en combattant sous ses drapeaux. « Il nous offre encore de nous reconnaître autono- « mes de Souli et de nous accorder Kiapha, aux « conditions de servir sa cause.

« Déja nos palicares ont recouru à toi pour de- « mander Kiapha, et ils le réclament avec de nou- « velles instances. Depuis qu'ils ont eu connaissance « des propositions de la Porte, nous ne pouvons « plus les contenir; ils crient; ils veulent Kiapha, « en menaçant, si on ne le leur donne, de se join- « dre aux Turcs. Malgré tout, nous sommes parve- « nus à les calmer, en leur promettant de te deman-

---

βαστάξωμεν. Θέλουν, φωνάζουν, τὴν Κιάφαν, ἢ σηκώνουν τὰ ἄρματα μὲ τὴν Πόρταν. Τέλος πάντων τὰ ἡσυχάσαμεν ὀλίγον, ὑποσχόμενοι, ὅτι ἂν σὲ ζητήσωμεν ἐπιμόνως τὸ κάστρον, ὡς μισθὸν τῆς παλληκαριᾶς των, δὲν θὰ μᾶς τὸ ἀρνηθῇς.

Ἡμεῖς νομίζομεν, ὅτι ἠμποροῦμεν νὰ καυχώμεθα δικαίως, ὅτι ποτὲ δὲν ἐπατήσαμεν τὸν λόγον μας οὐδὲ τὰς συνθήκας μας, ὅσας ποτὲ ἐκάμαμεν μὲ ὁποιουσδήποτε ἀνθρώπους· στεκόμεθα καὶ τώρα πιστοὶ εἰς τὰς συμφωνίας μας, ἐνθυμούμεθα τὸν φοβερὸν εἰς τὸ Εὐαγγέλιον ὅρκον μας, καὶ ἀγαποῦμεν νὰ ἤμεθα πάντοτε σύμμαχοι καὶ φίλοι μὲ σὲ τὸν γείτονά μας, καὶ νὰ ἀποδιώξωμεν τοὺς Τούρκους, τοὺς ὁποίους μισοῦμεν, ὅσον τὰς ἁμαρτίας μας. Ὅμως τὰ παλληκάρια φωνάζουν, ὅτι ἂν δὲν λάβουν τὴν Κιάφαν, δὲν ἔχουν πατρίδα, καὶ ὅτι ἡ ἀπόκρισίς σου θὰ τὰ ἀποφασίσῃ, μὲ ποῖον ἔχουν νὰ βαστάξουν τ' ἄρματα.

« der avec instance le château, objet de leurs vœux,
« comme prix de leur valeur ; ne le refuse donc pas
« plus long-temps.

« Nous nous croyons autorisés d'autant plus légi-
« timement à nous plaindre, que nous n'avons ja-
« mais manqué à notre parole, ni à aucun de nos
« engagements avec personne. Nous restons plus que
« jamais fidèles à la convention que nous t'avons ju-
« rée sur notre redoutable évangile ; nous voulons
« être tes alliés, tes amis, et concourir avec toi à
« expulser les Turcs, que nous détestons *à l'égal*
« *de nos péchés*. Mais nos *palicares* déclarent que,
« n'ayant pas de patrie aussi long-temps qu'on leur
« refusera Kiapha, ils attendent ta réponse pour dé-
« cider de quel côté ils tourneront leurs armes. »

Si une pareille déclaration était de nature à inquiéter Ali, la défection d'Alexis n'était pas moins propre à redoubler les anxiétés d'Ismaël pacha. Convaincu qu'il n'était entouré que d'ennemis, accablé du poids d'une disgrace qui ne devait pas s'arrêter au point où elle le frappait, il dévorait plus de chagrins qu'il n'osait en confier à Dramali. Retiré sous sa tente dès la fin du jour, il passait souvent les nuits à prier, à pleurer, lorsque le hasard fit tomber entre ses mains la réponse du proscrit aux Souliotes. Il les prévenait que *son intention étant d'attaquer, le 26 janvier au matin, le camp de Pachô bey, il les invitait à prendre part au combat.* Afin d'opérer une diversion, *ils devaient descendre de nuit dans le vallon de Janina*, *occuper* une position qu'il leur indiquait, et il leur donnait pour

signe de reconnaissance le mot d'ordre *Flouri*, ou *Sequin*. Cette affaire qui devait *porter le dernier coup à l'armée ottomane réussissant*, il leur promettait de *remplir leurs vœux*, *auxquels il ne mettait plus pour condition préalable que ce dernier service.*

La lettre d'Ali portait la date du 21 janvier ; c'était dans cinq jours que l'Épire allait être délivrée de ses dévastateurs ; le tyran souriait à cette idée. Déja il voyait les Osmanlis rejetés dans les défilés du Pinde, poursuivis par les Armatolis et les Souliotes, périssant au milieu des neiges et des glaciers du Polyanos et du mont Lingon. Débarrassés du blocus, les Toxides, accourant à Janina, amenaient à leur suite les nombreux partisans qu'il avait dans la Guégaria ; et une vaste insurrection s'amoncelant autour de Janina, il reconquérait tout ce qu'une lâche défection lui avait fait perdre. Alors, ébranlant l'empire, il dictait des lois à son maître, et se trouvait plus que jamais riche et puissant. Il écrivit dans ce sens à son agent Constantin Ducas, établi en Valachie, en lui donnant comme positif un succès qui n'existait que dans son imagination ; et cette déception, répandue parmi les Hétéristes, hâta les évènements mémorables dont nous ne tarderons pas à parler.

Que le lecteur veuille bien faire attention aux dates, et il verra que nous n'avançons rien de hasardé, s'il se rappelle que depuis le mois d'août il y avait une correspondance suivie entre Jassi, Bukarest et Mezzovo, d'où les émissaires des Hétéristes

se glissaient dans la forteresse occupée par Ali, qui était toujours maître de la navigation du lac.

Ismaël pacha, devenu prudent à ses dépens, jugea à propos de ne communiquer la lettre du proscrit qu'au seul Dramali, en qui il avait une confiance méritée. Après avoir médité sur son contenu, on convint qu'avec plus de forces disponibles on aurait pu faire parvenir cette dépêche aux Souliotes, et leur dresser une embuscade dans les montagnes où le détachement qu'ils auraient envoyé au secours d'Ali eût été facilement exterminé. Mais en calculant les chances, on trouva plus convenable de réunir toutes les troupes, afin d'envelopper le satrape dans ses propres filets. On décida en conséquence d'embusquer, dans la position qu'il avait assignée aux Souliotes, un corps d'Albanais auxquels on donnerait le mot de ralliement qu'on avait trouvé dans la lettre interceptée. Cependant plusieurs doutes fondés s'étant élevés sur la fidélité des Schypetars, cette considération détermina Ismaël à faire usage du firman par lequel Omer Brionès était nommé pacha de Berat et d'Avlone.

Les instructions qui accompagnaient ce diplôme impérial, portant qu'on laissait le choix à Ismaël, ou de conférer ce titre à Omer, afin de s'assurer de sa fidélité, ou pour le récompenser de quelque service éclatant, il fut jugé convenable de ne pas différer d'en faire usage. On pensa ensuite à éloigner Tahir, Hago Muhardar, Hassan et le Selictar Ismaël Podèz, en leur confiant des postes éloignés, tandis qu'on tirerait parti d'une troupe suspecte,

qui deviendrait peut-être fidèle, étant une fois compromise.

Les choses étant réglées de la sorte, le serasker décida de réunir le surlendemain un grand divan, dans lequel il remettrait à Omer Brionès le diplôme de pacha de Berat. Après cette cérémonie il fut convenu qu'on l'initierait au secret de l'entreprise méditée. Cette grace accordée à un homme brave ne pouvait que rehausser son courage, et le porter à justifier qu'il la méritait, par quelque action importante.

Au moment d'une crise pareille, les anciens, remplis de l'idée de la divinité, auraient vu sans doute Jupiter assis au faîte de l'Olympe, pesant dans ses balances d'or les destinées des satrapes et des soldats, prêts à s'égorger sous les remparts de la moderne Dodone; mais ces temps, qui mêlaient aux maux cruels de la guerre l'idée consolatrice de combattre en présence des immortels, ont cessé; et les balances d'or du roi des dieux et des hommes sont remplacées chez les Turcs par la faux meurtrière de la tyrannie. Le despotisme, accoutumé à ne considérer les hommes que comme un troupeau d'esclaves nés pour obéir, venait d'adresser à Ismaël l'ordre de s'emparer de Litharitza, dans le délai de quinze jours, d'après la nouvelle parvenue depuis quelques mois à Constantinople qu'il y avait brèche au corps de cette place.

Cette espèce de commandement spécial, appelé *Adalet namé*, était sorti de la bouche du sultan qui avait chargé la Khasnadar Ousta, Dilbesté, de

dire au chef des eunuques noirs de transmettre cette parole suprême émanée de la Porte de félicité, à Khalet effendi, qui la notifiait à Ismaël pacha. L'*Adalet namé*, pareil à tous les actes de la diplomatie turque, conçus sur le ton de l'injure et de la menace, sans prévoir si la brèche faite au rempart de Litharitza n'était pas réparée, *enjoignait*, *prescrivait*, *ordonnait qu'on montât à l'assaut*, et finissait par ce formulaire d'usage, adressé aux pachas et à l'armée : *Dans le cas de désobéissance, chacun de vous sera puni suivant son rang et son état; j'en juré par l'ame de mes ancêtres.*

Ismaël, accoutumé aux protocoles barbares de la diplomatie du sérail, ayant réuni le divan dans lequel il proclama Omer Brionès pacha de Bérat et d'Avlone, y fit donner lecture de l'*Adalet namé*, en recommandant à chacun de se tenir prêt à faire son devoir dès que l'occasion s'en présenterait, sans parler d'un assaut impossible à tenter. Le lendemain, il conféra au nouveau pacha, avec la pelisse d'honneur, l'investiture de sa dignité, et les Schypetars ayant salué *Avthentis*, *Maître*, le nouveau Musaché vali-cy, passèrent sous son étendard. Des largesses faites aux Toxides et aux Iapiges, quelques *Tchélenks* (1) ou aigrettes en fer-blanc, distribuées

(1) *Tchélenk*, distinction militaire créée en 1526 après la bataille de Mohacz, gagnée par les Turcs contre les Autrichiens; on la porte au turban, mais seulement à l'armée. En 1798 on persuada à Sélim III de former un ordre du Croissant à l'usage des *infidèles;* mais ni lui ni aucun Turc n'ont jamais voulu le porter. *Voy.* Dohsson, t. III, p. 427.

à titre de récompenses militaires à plusieurs d'entre eux, ayant terminé cette journée, Ismaël, qui avait retenu à souper Omer Brionès, lui communiqua la lettre interceptée que Cara Ali écrivait aux Souliotes, en lui faisant part de ce qu'il avait combiné avec Dramali.

Omer, ravi de trouver une occasion de témoigner sa reconnaissance au sultan, proposa non-seulement d'éloigner Tahir Abas et ses complices, mais de les égorger à l'instant si on le jugeait utile au bien du service. Il répondait du succès, et ce dévouement donnant la mesure de ce qu'on pouvait attendre de son audace, Ismaël lui persuada, non sans peine, d'ajourner cette résolution jusqu'après le succès qu'il se flattait d'obtenir avec sa coopération. On s'en tint donc, pour le moment, à écarter les quatre agas suspects, en les envoyant en détachement du côté de Protopapas, afin d'observer quelques mouvements insurrectionnels qui venaient d'éclater dans la vallée de Pogoniani.

Ali Tébélen qui comptait sur les Souliotes, avait pensé à soulever en masse les paysans grecs de la partie du Zagori qui avoisine le mont Papingos, afin d'entraîner avec eux ceux de la haute Perrhébie. Dans ce but, il avait secrètement fait débarquer Alexis Noutza à l'extrémité du lac de Labchistas, avec la commmission de faire insurger de proche en proche le quarante-deux bourgades du Zagori, dont il était vaivode. Au moyen de cette manœuvre, les impériaux tombaient frappés par une multitude d'ennemis sortis des embuscades du

Pinde et des montagnes qui entourent le bassin de Janina, dès qu'il serait parvenu à les forcer de lever le siége du château qu'il défendait depuis cinq mois. Ainsi les mouvements excités dans le canton de Pogoniani étaient les avant-coureurs de la levée en masse que le proscrit avait méditée. Soit hasard, soit instinct, le serasker, au lieu de s'alarmer, y vit un moyen d'occuper son armée sans lui communiquer le but de son opération que la moindre indiscrétion pouvait faire échouer.

Il avait, par l'entremise d'Omer pacha, trouvé moyen d'éloigner les agas qui lui étaient suspects. Tahir Abas et ceux qui avaient été écartés de la sorte, arrivés au village de Protopapas situé à l'entrée de la vallée de Pogoniani, terre antique des Molosses, y avaient à peine établi leur logement, qu'un Grec demanda à les entretenir en secret. Tahir Abas, enveloppé du sayon de poil de chèvre, qu'il ne quittait, ni lorsque l'hiver couvrait la plaine de neige, ni quand la canicule échauffait les montagnes déboisées de la Hellopie, craignant que ce ne fût un espion d'Ismaël, lui fait signe de la main qu'il ait à se retirer. Le Grec insiste, et l'ancien chef de la police d'Ali lui ordonne, d'une voix sombre, de s'expliquer. L'inconnu articule le nom d'*Alexis*. — *Personne ne t'écoute-t-il?* — *Non*, *seigneur*. — *Approche*, et lui présentant un de ses pistolets; *approche*, *te dis-je*. — *Lis*, *et calme tes soupçons*. — *Assieds-toi ici*, reprit Tahir, en lui faisant prendre place à côte de lui, *tu es un fidèle*. Allumant ensuite un morceau de pin résineux qui

sert à l'éclairage des Épirotes, il brise le sceau de la lettre qu'il lit avec une froide attention. Il la remet aux agas qui apprennent qu'Alexis Noutza, dont ils n'avaient plus entendu parler depuis son entrée dans le château du lac, venait de reparaître dans les montagnes de Kalpaki; il invitait les agas à se joindre à quelques Zagorites qu'il avait déja réunis. A cet effet, il leur conseillait de prétexter la nécessité de poursuivre les révoltés; d'écrire à Pachô bey, en lui demandant main-forte contre Alexis Noutza, comme étant le provocateur des désordres qu'il était instant de réprimer.

La lettre de Tahir Abas et des agas, écrite dans le sens que leur avait prescrit Alexis Noutza, étant parvenue au serasker Ismaël, il prévint aussitôt les pachas de se tenir prêts à partir dans la nuit du 25 au 26 janvier, sans désigner les corps qui seraient mis en mouvement, ni ceux destinés à rester pour la garde du camp. On se prépara; et la nouvelle qui tenait chacun en alerte, ayant promptement transpiré au château du lac, remplit de joie l'impatient Ali, ravi d'être parvenu à opérer une diversion qui lui livrait ses ennemis dans des proportions presque numériquement égales aux forces qu'il allait diriger contre eux.

Ismaël, non moins satisfait, se réjouissait d'un succès prêt à le venger, et dès que la nuit fut venue, il chargea Omer Brionès de se mettre en marche avec une forte division. Ses instructions lui prescrivaient de longer le revers occidental du mont Paktoras jusqu'au village de Besdouno, et après y

avoir stationné une partie de la nuit, de rétrograder par le flanc opposé des coteaux, de façon qu'à la clarté des étoiles, les sentinelles postées au haut des tours ennemies, trompées par la blancheur des capes de ses soldats, pussent rapporter à Cara Ali que les Souliotes venaient d'arriver au poste de St.-Nicolas, lieu qu'il leur avait assigné dans sa lettre interceptée. Cela fait, il pourvoit à l'approvisionnement des batteries, à ce que les chevaux soient tenus en état, et les cavaliers prêts à monter en selle. On devait s'ébranler au point du jour afin de poursuivre le transfuge Alexis (telle était la nouvelle du camp); on entretient le feu des bivouacs, les patrouilles circulent, les védettes poussent les cris prolongés de *prenez garde à vous* : ce sont les seuls bruits qu'on entend à de longs intervalles.

A chaque heure on informe Ali Tébélen des mouvements du camp impérial. Des sentinelles ont vu partir des troupes, d'autres ont été aperçues prenant position du côté de St.-Nicolas. Tout s'explique; *les Souliotes sont arrivés*, *et Omer Brionès avec ses Toxides sera de grand matin au-delà du village de Protopapas.* Le soin qu'on met à entretenir le feu des bivouacs, les cris répétés des gardes avancées, *sont des ruses de guerre connues qui servent a masquer la faiblesse de l'ennemi.* Le jour doit éclairer la défaite de Pachô bey et des *Osmanlis!* ainsi raisonnait Ali.

De sa garnison qui se montait à cinq mille hommes, il se propose de n'en laisser que douze cents

à la garde de la forteresse. Tandis qu'il s'avancera en personne, afin de se réunir aux Souliotes, *bien résolu de ne pas les laisser entrer dans la place ;* on attaquera les batteries ; une fois prises, on se portera contre le camp retranché, vers lequel on dirigera l'artillerie enlevée aux Turcs, ainsi que celle de ses deux châteaux. La flottille, appareillant au moment de la sortie, débarquera un détachement de cent cinquante hommes à la tête de la chaussée de Castritza, pour couper la retraite aux fuyards. Les choses étant ainsi réglées, le satrape s'étend sur une peau de lion, en demandant qu'on le laisse reposer pendant quelques heures. Le soin de l'avertir dès que le jour paraîtra est confié à la douce Vasiliki. On se retire, la fille de Plichivitzas entre dans le souterrain, et dès que la herse qui en ferme l'entrée est close, Ali s'endort, tandis que la compagne de ses alarmes veille à ses côtés.

Ismaël était moins tranquille que le proscrit. Attentif aux moindres mouvements, une violente inquiétude fit palpiter son cœur, quand les ombres de la nuit furent remplacées par les premières clartés de l'aurore qui blanchissaient les faîtes du Pinde. Il détache aussitôt quelques-uns de ses Tchoadars vers les visirs et les pachas, pour les prévenir de se tenir prêts ; et tous lui répondent que l'armée n'attend que ses ordres.

Soudain une vive canonnade, partie des châteaux du lac et de Litharitza, annonce que les assiégés méditent une sortie (1). Alors Ismaël communique

(1) Toute cette partie de la narration du combat est extraite

aux généraux le plan médité pour venger leurs affronts, et tous promettent de s'illustrer par des prodiges de valeur. Les soldats, partageant l'ardeur de leurs chefs, jurent de se signaler, et les cris de *Ya gazi, ya Chédid, la victoire ou le martyre*, font retentir les airs, dès que l'iman Azem ou grand aumonier élevant la voix a répété la formule d'excommunication lancée contre *Cara Ali*. Chacun rangé à son poste fait ensuite silence afin d'entendre le commandement, lorsque la fumée épaisse de l'artillerie qui enveloppait les châteaux, se dissipant brusquement, leur laisse apercevoir l'ennemi presque au pied de leurs batteries. Le soleil se levait dans cet instant, et la canonnade jointe au bruit de la mousqueterie salue son apparition, en lançant la mort dans les rangs opposés.

Les Schypetars de Cara Ali, précédés d'un détachement d'aventuriers français, italiens et suisses, débris belliqueux de nos bataillons, à qui tout pays était bon pourvu qu'on y fît la guerre, s'encouragent, et bravant le feu mal dirigé des Osmanlis, abordent la première redoute défendue par Ibrahim Aga Stambol. Ce favori du mouphti, plus instruit en théologie (car le Coran qu'il savait par cœur lui avait mérité le titre de *Khafous* dans sa jeunesse), qu'expérimenté dans l'art de la guerre, regretta sans doute le temps où, sacristain de la mosquée

---

du rapport d'un des secrétaires d'Ali pacha, et j'ai cru devoir la donner avec les couleurs orientales qui distinguent cette pièce singulière, quoique très-exacte.

de Sainte-Sophie, il voyait du haut de ses minarets lever tranquillement l'astre du jour sur les rives du Bosphore. Il prend la fuite, dès qu'il entend briser les palissades, et il se réfugie dans l'enceinte du camp retranché. Il est traité de lièvre par les Kersales rangés sous le drapeau de pourpre du Romili vali-cy Selim, qui commande à sa troupe de se porter du côté de St-Nicolas, où se trouvait Omer Brionès avec ses Toxides.

Les soldats d'Ibrahim Aga Stambol, témoins de la fuite de leur capitaine, n'opposent qu'une faible résistance aux aventuriers suivis des Schypetars, commandés par Panioris et Selphos Metchou, qui sautent dans la batterie. Ils y trouvent six pièces de canon que les Impériaux, malgré la frayeur qui les dominait, avaient eu le temps d'enclouer. Ce mécompte au sujet de l'artillerie, qu'ils croyaient tourner contre le camp retranché, les décide à attaquer la seconde tranchée commandée par un nommé Balchousa, colonel du corps des bombardiers. Ils s'élancent aussitôt vers son fossé hérissé d'une double palissade, quand les Asiatiques de Baltadgi pacha, rangés sous l'étendart vert qui leur fut remis par le chef des émirs de Pergame, accourent à la défense de ce poste. A leur tête s'avançait l'Imam suprême de l'armée, précédé du drapeau de Hanisi, montant une mule (1) de l'Irak

(1) Le cheïk Islam ou mouphti, les oulemas et les derviches ne montent ordinairement que des mules, signe d'une humilité aussi caractéristique que celui de la mule du pape. Le dra-

Arabi (1), richement enharnachée. Il avait promis la victoire aux *élus du Prophète;* et, dans sa ferveur, il s'avançait en répétant l'anathème du Cheik Islam contre Ali, ses adhérents, ses châteaux, ainsi que leurs canons qu'il croyait *fasciner* par ses *adjurations.* Les Schypetars mahométans, du parti d'Ali, détournent les yeux en crachant dans leur sein (2) afin d'éloigner ses maléfices. Déja plus d'un brave frémissait, tant la superstition a d'empire sur l'esprit des hommes, lorsqu'un des aventuriers ajuste l'imam, le frappe et le jette par terre, aux acclamations de ses frères d'armes, qui se disputent le plaisir de s'emparer de la mule blanche de l'Imam, réputé le plus sage entre les sectateurs de la loi de Mahomet.

A la vue du grand aumonier tombant sous les coups des infidèles, les Asiatiques, s'imaginant qu'Éblis (3) en personne combat avec eux, n'opposent qu'une faible résistance et se replient vers le camp retranché, en criant que les enfants de Scheïtan (4) sont à leurs trousses. Les aventuriers ne les poursuivent cependant que par des cris, et les Schypetars, délivrés du danger de l'excommunication, se

---

peau de Hanisi est d'une étoffe de soie blanche, sur laquelle sont brodés en or des versets du Coran, relatifs aux devoirs du soldat. *Voy.* Dohsson, t. III, p. 404, éd. in-folio.

(1) Irak Arabi, contrée de la Perse.

(2) Cet usage pour conjurer les sorts remonte à la plus haute antiquité. *Voy.* t. IV, p. 409, 410 du Voyage dans la Grèce.

(3) Éblis, le Diable.

(4) *Scheïtan*, Satan.

joignent à eux pour forcer la redoute défendue par le bim-bachi Balchousa, renégat né dans le mont Hémus de parents chrétiens. Il avait été successivement Haïdout (1), Pirate, Wahabite d'Abdoullah dans les solitudes de l'Arabie, Leventis (2) à Alger, Galiondgi (3) à Constantinople, lorsque le sultan l'éleva au rang de chef de ses bombardiers, quand sa colère envoya une armée contre Cara Ali Tébélen. Un feu roulant s'engage autour du poste qu'il défend. Les braves hésitent, en reculant comme la vague prête à retomber avec plus de violence contre un vaisseau échoué sur une plage, où il va être brisé par les flots, qui se courbaient naguère devant sa proue orgueilleuse.

Tandis que les aventuriers et les Schypetars, dirigés par Panioris et Selphos Metchou, frémissants d'impatience, se préparaient à tenter un nouvel assaut, une action bien différente se passait à l'extrémité septentrionale des lignes de circonvallation. Ali Tébélen, sorti de son château du lac, précédé de douze Pyrophores portant des *Machallahs* (4) remplis de bois gras allumé, s'était avancé vers la plage de Saint-Nicolas, où il croyait se réunir aux guerriers de la Selléide. Arrivé à l'extrémité du séraii Machalé, rue principale de Janina, qui n'of-

---

(1) *Haïdout*, voleur de grand chemin.

(2) *Leventis*, espèce de volontaire de la marine.

(3) *Galiondgi*, soldat de marine.

(4) *Machallahs*, sorte de pyrées ou réchauds en fer qu'on porte au bout de longs bâtons dans les fêtes publiques, ou qu'on emploie à l'éclairage des places et des cours des palais.

frait plus que des ruines, il s'y était arrêté pour attendre l'apparition du soleil. Informé que ses troupes avaient emporté la batterie d'Ibrahim Aga Stambol, il leur fait dire de presser la seconde palissade, et que, réuni aux Souliotes, il sera dans une heure en mesure de les appuyer.

Après avoir expédié ce message, il pousse en avant, précédé de deux pièces de campagne avec leurs caissons, et suivi de quinze cents hommes, jusqu'au grand platane de son *jardin d'en bas*, d'où il apercevait à la distance de trois cents toises le campement qu'il croyait être celui des Souliotes. Il détache alors vers eux le prince des Mirdites, Kyr Lékos, que les Latins avaient laissé auprès de lui en ôtage lorsqu'ils abandonnèrent ses drapeaux pour se retirer dans les montagnes de l'Illyrie. Comblé des bienfaits d'Ali, il n'avait pu refuser de prendre le commandement des Zadrimiotes catholiques. Il part avec vingt-cinq de ces vieux Dardaniens, et parvenu à portée de la voix, il agite un drapeau blanc en criant d'*avancer à l'ordre.* Namasachi de Fièri, hameau voisin d'Apollonie (1), vient et se fait reconnaître comme ami, en prononçant le mot *flouri.* Lékos expédie au même instant vers Ali une ordonnance chargée de lui dire qu'il peut s'approcher. Le coureur part en précipitant ses pas, pendant que le prince des Mirdites pénètre dans l'enceinte, où il est à peine entré avec ses soldats, qu'ils sont entourés, désarmés et égor-

(1) *Voy.* t. I, p. 287, de mon Voyage dans la Grèce.

gés aussi rapidement que si l'ange de la mort, Azrael (1), eût tranché le fil de leurs jours.

Le soldat expédié par le prince Lekos n'a pas plutôt transmis sa réponse au satrape, que celui-ci commande à sa troupe de marcher, en laissant son artillerie et ses caissons à la garde de ses canonniers, sous le platane, où il établit un poste de réserve. Il s'avance ensuite avec précaution, inquiet de ne pas voir le détachement qu'il avait envoyé revenir à sa rencontre. Il venait même de détacher son séide Athanase Vaïa, pour ordonner à la tête de la colonne de ralentir le pas, quand des cris confus et une fusillade partie du milieu des vignes et des halliers qui couvrent les coteaux, lui apprennent qu'il est tombé dans une embuscade. Omer pacha, précédé de ses *Thougs* (*queues*), charge soudain son avant-garde, qui se débande en criant *à la trahison.* Vainement il commande de tenir ferme; il n'est pas écouté, et, forcé de suivre le torrent, il aperçoit les Kersales et Baltadgi pacha descendant des côteaux du mont Paktoras, qui l'avaient devancé pour lui barrer le passage. Il tente une autre route en se précipitant vers le chemin de Dgélova, qu'il trouve occupé par les Iapyges du Bim-bachi Aslan d'Argyro-Castron. Il est cerné : c'en est fait; son heure fatale est arrivée; il le sent, et il ne songe qu'à vendre chèrement sa vie. Déja il a réuni ses plus braves serviteurs, afin

---

(1) Azrael. Toutes ces expressions sont tirées du rapport dont j'ai parlé.

de donner tête baissée contre Omer pacha, lorsque, par une de ces inspirations que le désespoir suggère souvent au plus fort du danger, il fait mettre le feu aux caissons laissés à la garde de ses canonniers. Les Kersales, prêts à s'en emparer, disparaissent au milieu de la détonation, qui lance au loin des pans de mur et une grêle de pierres. Amis, ennemis, restent saisis d'épouvante, tandis qu'à la faveur de la fumée, le satrape, faisant crier au siens de le suivre, parvient à se retirer sous le feu des batteries de son château de Litharitza, où il rétablit le combat pour donner le temps aux fuyards de se réunir et de porter le secours qu'il avait annoncé à la partie de sa garnison dirigée contre le camp retranché des impériaux.

Malgré son intrépidité, Balchousa avait été forcé de céder à l'impétuosité des soldats d'Ali, et d'abandonner la batterie qu'il défendait. Après avoir démonté son artillerie, il avait gagné en combattant le camp retranché, où le serasker Ismaël, ainsi que Dramali, opposèrent à leurs ennemis une résistance si adroitement combinée, qu'ils parvinrent à leur cacher le mouvement qui s'opérait sur leurs derrières. Ali Tébélen, devinant le but d'une manœuvre qui compromettait ceux qu'il avait promis de secourir, et ne pouvant, à cause de leur éloignement, ni les assister, ni les avertir, essaie de ralentir le mouvement d'Omer pacha, espérant encore que Panioris et Selphos Metchou pourront l'apercevoir ou l'entendre. Il encourage les fuyards, qui l'ont reconnu de loin à son dolman écarlate, à

la blancheur éblouissante de son cheval, et aux cris perçants qu'il fait entendre ; car au milieu du combat il avait recouvré la vigueur et l'audace de sa jeunesse. Vingt fois il mène ses soldats à la charge, et autant de fois il est contraint de se replier sous le feu de ses châteaux. Il met ses réserves en mouvement, et elles sont forcées de céder le terrain. Le sort en est jeté, le destin de la journée s'est déclaré contre les armes d'Ali ; ses soldats qui attaquent le camp retranché se trouvent resserrés entre deux feux. Il ne peut les dégager. Il écume de fureur. Il menace de se précipiter seul au milieu des ennemis. Ses Tchoadars, qui l'entourent, le prient de modérer ses transports ; et n'éprouvant que des refus, ils lui déclarent qu'ils vont s'assurer de sa personne s'il persiste à s'exposer comme un simple soldat. Subjugué par ce ton inaccoutumé, ils l'entraînent avec eux dans le château du lac.

Il était midi quand les soldats d'Ali, se voyant environnés, prennent la résolution de se dégager, les uns en se dirigeant vers les montagnes de Souli, et les autres en se frayant un passage pour rentrer au château du lac. Ils se divisent en deux bandes, et, en appelant ainsi l'attention des impériaux sur plusieurs points, ils facilitent la retraite à ceux qui n'ont plus de moyen de salut que dans la fuite. Panioris et Selphos Metchou annoncent cette résolution aux Schypetars, qui suivent leurs pas en attirant à leur poursuite les seraskers Ismaël, Dramali, et une multitude de soldats avides de leur sang. Ils franchissent le mont Paktoras, tandis que les

aventuriers, la baïonnette en avant, s'ouvrent un passage à travers les bandes d'Omer Brionès, et parviennent, en chargeant les blessés sur leurs épaules, à se mettre en sûreté devant le front du château de Litharitza. Les soldats de Panioris, plus vivement pressés, éprouvent des dommages sensibles ! Réduits à sept cents hommes, ils perdent leur chef, auquel les impériaux tranchent la tête; et bientôt après ils voient tomber Selphos Metchou. Cessant alors de résister, ils se débandent en fuyant jusqu'au montagnes de Passaron, où, réunis au nombre de six cents, ils s'acheminent vers la Selléide.

Les Osmanlis fatigués rentrent au camp en poussant des cris de victoire. On dresse devant la tente du serasker Ismaël une pyramide composée de quatre cent vingt têtes, qu'il paie chacune à raison d'un ducat, en faisant distribuer cette somme aux soldats auxquels il cède, ainsi que les autres pachas, la portion du butin qui leur revient. Des ordres sont ensuite donnés à un certain nombre de Bohémiens pour écorcher et empailler ces têtes, qui doivent être envoyées à Constantinople, pour y être exposées au seuil de la Porte de félicité du sultan.

La loi musulmane prescrivant de rendre le plus tôt possible les devoirs de la sépulture aux morts, afin de les délivrer d'une sorte d'état de souffrance dans lequel ils se trouvent pendant que leurs restes ne sont pas inhumés, on procède à la cérémonie funèbre du grand imam. Le corps est livré à quatre

derviches, qui l'étendent sur un banc de pierre, après l'avoir dépouillé de ses vètements. Ils procèdent à l'ablution, en lavant le cadavre entier dans une eau de savon, ils nettoient soigneusement sa blessure, qu'ils bouchent, ainsi que tous les orifices naturels, avec le coton le plus fin de l'Amphilochie. Ils parfument ensuite avec l'aloès précieux de l'Hyémen la barbe mystérieuse du *chédid* (martyr), où siégent autant de myriades de génies invisibles qu'elle contient de bulbes nourricières de ses poils; et après l'avoir enveloppé d'un linceul, ils le placent dans la bière. Le convoi s'achemine aussitôt en psalmodiant des versets du Coran; et quand la terre a recouvert celui qui est *séparé pour jamais de la lumière du soleil,* le molla s'arrête seul auprès du tombeau. Il prête une oreille attentive aux débats du bon et du mauvais ange, qui se disputent la possession du fidèle ; et *lorsque le mort*, qu'il interroge trois fois, est censé lui répondre qu'il est *en paix*, il vient annoncer au serasker que *l'imam repose dans le sein des célestes houris.*

Tant que le jour dura, on procéda aux funérailles des mahométans; et Ali ayant obtenu que ceux de son parti fussent enterrés, des commissaires reçurent la permission de leur rendre les derniers devoirs, la religion musulmane prescrivant l'oubli de l'injure, même religieuse, aux bords du tombeau; exemple digne d'être pratiqué par plus d'une nation civilisée, qui frappe d'un anathème éternel ceux que des croyances séparent de leur culte.

L'intolérance se ranima cependant, quand les

Francs qui étaient au service du proscrit réclamèrent les corps de leurs camarades. On leur répondit que *des infidèles, crevés en combattant contre la légitimité du Sultan, ne devaient point prétendre à être enterrés*. Sur quoi Ali ayant voulu intervenir en proposant une rançon, les aventuriers s'y opposèrent. Ils firent signifier au serasker Ismaël ainsi qu'aux pachas *qu'ils acceptaient leur décision, mais qu'usant de représailles, il feraient à l'avenir manger aux chiens les cadavres des mahométans qu'ils tueraient, et qu'ils tiendraient parole à la première occasion.* Cette menace ayant été fidèlement rapportée aux chefs de l'armée impériale, on permit aux *infidèles* d'enlever leurs morts, en se réservant, comme on le pratiquait même à l'égard des mahométans sunnites, la possession des têtes qui appartiennent de plein droit *au très-clément et très-miséricordieux sultan.*

Le jour ayant fini après ces contestations, et la flottille à laquelle on avait fait signal de rétrograder étant rentrée, Ali, qui enjoignit de pourvoir abondamment aux besoins de sa garnison, sans penser à ses fatigues, mande aussitôt ses secrétaires. Il écrit à Alexis Noutza et à Tahir Abas ce qui vient de se passer. Il les prévient de réunir le plus qu'ils pourront de soldats, et de se retirer à Souli, où il leur fera bientôt parvenir des instructions relatives à la conduite qu'ils auront à tenir. Il leur transmet en attendant une lettre adressée aux Souliotes, par laquelle il les presse de rompre les négociations que le capitana-bey avait entamées avec

eux, dans la seule intention de les abuser, jusqu'à ce que les impériaux fussent en mesure de les écraser.

D'après l'ordre d'Ali, Tahir, Hago Bessiaris, Hassan, le Sélictar Podèz et Alexis Noutza, étant arrivés à la tête de huit cents hommes sur le bord de l'Achéron, le 31 janvier, n'eurent que la peine de se faire connaître pour être accueillis en frères. La lettre dont ils étaient porteurs suffit aux guerriers de la Selléide pour les rattacher aux intérêts du satrape. Mais ils étaient loin de comprendre alors ces paroles mémorables qu'il leur adressait : *Servez ma cause, jusqu'au mois de Mars ; et le sultan aura tant d'embarras, que nous serons en mesure de lui dicter des lois. Braves Souliotes, vous rentrerez alors en possession de vos montagnes ; et du haut des météores de Kiapha, vous assisterez aux funérailles de l'empire ottoman.*

Quelles nouvelles hécatombes préparait le génie funeste d'Ali Tébélen ?



CHAPITRE III.

Fermentation générale des esprits.—Khourchid sort de Tripolitza pour se rendre à Janina. — Incertitudes. — Premières émeutes à Patras; — s'apaisent; — reproduites en Arcadie. — Divisions entre les consuls de Russie et d'Angleterre. — Éclaircissements sur l'insurrection. — Préparatifs des Grecs et des Turcs. — Faute de Khourchid à la nouvelle des premières commotions. — Mouvements des émissaires d'Ali Tébélen.— Insurrections partielles. — Allégresse de la garnison de Janina. — Fausses mesures du commandant turc de Prévésa.— Campagne de l'archevêque Porphyre contre les Souliotes, qui le battent. — Otages arrachés aux Grecs. — Ordre imprudent du Kiaya de Morée. — Ses suites. — Conférences entre les Souliotes et les Turcs. — Perfidie de ces derniers. — Battus à Coumchadèz. — Lettre du polemarque de Souli à l'aga de Prévésa. — Premier avis de l'insurrection de la Moldavie. — Khourchid arrive à Janina. — Parti qu'il tire des papiers saisis sur un agent d'Alexandre Hypsilantis, assassiné à Naoussa. — Rupture des conférences entre Ali et Khourchid. — Habileté des Souliotes. — Progrès des alarmes à Patras.

O DOULEUR! *jour fatal de l'esclavage! je n'ai plus de consolation que dans mes larmes* (1), disait depuis long-temps la Grèce à l'étranger, dans une de ces Messéniennes qui retentissaient naguère encore au fond des vallées du Taygète; et l'étranger, in-

(1) Ὦ μοι ἐγὼ πανάποτμος, ἐπεί μ' ἕλε δούλιον ἦμαρ.

. . . .

Ἀλοῦ παρὰ ς' τα δάκρυα
Παρηγοριὰ δὲν 'υρίσκω.

sensible aux plaintes des habitants de la terre de Pélops, racontait à l'Europe civilisée par les arts d'Athènes, que la Hellade ne renaîtrait jamais de ses cendres. *Les Grecs ont tout perdu, les sciences, les lettres, la valeur, les palmes, les couronnes et les vertus de leurs ancêtres. Le soleil ne promène plus son char sur les campagnes du Péloponèse que pour éclairer un peuple perfide et avili. Ses rayons n'échauffent maintenant qu'un ramas de brigands dans les sauvages vallées de l'Épire. La Thessalie, veuve de ses centaures guerriers, a vu périr jusqu'aux cavales bondissantes, que l'aquilon fécondait de son souffle pour engendrer des coursiers rapides. Athènes n'est habitée que par une populace babillarde, pareille aux oisifs du Pnyx et de l'Agora. Olympie n'a jamais existé! On a voulu me vendre pour seize mille piastres la plaine de Marathon;* et trompée par la voix de l'erreur, l'Europe, plus empressée à condamner un peuple infortuné qu'à compatir à ses maux, disait : *la Grèce toute entière est descendue dans la tombe.*

Cependant la terre classique où fut déposé le feu sacré que Prométhée déroba pour animer son ouvrage, le conservait encore caché sous les cendres du foyer antique qui répandit une si vive lumière dans le monde. A aucune époque de leur oppression, les Grecs ne s'étaient entièrement familiarisés avec l'esclavage. Séparé de ses tyrans par sa religion, par son langage, par ses mœurs, *le peuple deux fois vaincu* n'avait jamais transigé avec le despotisme, en reniant le dieu de ses pères pour sa-

crifier aux autels de Moloch. Toujours prêt à ressaisir sa liberté, alors même que l'espérance de la recouvrer semblait perdue, il luttait avec une persévérance plus étonnante que la prospérité qui causa les malheurs de ses aïeux. Renaissant en quelque sorte d'une tige cachée sous les décombres, il fondait en silence, depuis qu'il se vit toujours sacrifié par les Russes, des institutions scientifiques et des comptoirs, appuyés les uns par les autres. Le commerce avait établi des écoles publiques à Chios, à Cydonie, dans les bourgades voisines du mont Pélion, au pied du Taygète, au fond des vallées du Ménale, à Athènes et à Janina. Là, de jeunes Grecs, étudiant l'histoire, triste martyrologe des humains, apprenaient que les peuples libres de leur patrie, semblables à des rois corrompus par la fortune, environnés de flatteurs qui ne les entretenaient dans leurs panégyriques que de gloire, de puissance, sans leur montrer l'instabilité des choses humaines, avaient perdu Sparte et Athènes, en négligeant de leur rappeler que *l'injustice traîne toujours le châtiment à sa suite*. Frappés de cette similitude d'injustice qui les accablait, les leçons du passé leur disaient de perdre le despotisme comme on avait autrefois perdu la liberté, en l'aveuglant à la manière de leurs anciens orateurs; car les Grecs ne pouvaient, à l'exemple des Chinois, songer à conquérir leurs Tartares mahométans par la civilisation. Un mur d'airain, établi par la différence des cultes, les séparait. Ils devaient *servir!* Un mot d'Ali Tébélen, auquel on lisait les vies des hommes illustres

de Plutarque, leur avait à cet égard révélé la pensée absolue du despotisme : *En réfléchissant que vous avez eu de pareils ancêtres, mes enfants*, disait-il à ses grammatistes, *vous devez être bien malheureux? Croyez-moi, brûlez ces livres.*

Ainsi condamnés au tribunal des barbares, éclairés par les fautes de leurs pères, les Grecs, retrempés dans le sein de ce dieu qui racheta au prix de son sang non de vils animaux nés pour servir, mais l'homme créé à son image, appelé par sa parole éternelle à la liberté, n'eurent plus qu'une pensée dominante, celle de briser leurs fers. Ce sentiment les ayant réunis, il fut convenu dans un conseil tenu à Souli, le 6 février 1821, de faire servir les suppôts de la tyrannie au triomphe de l'indépendance. On décida, en conséquence, d'après les instructions d'Ali Tébélen, adressées à Tahir Abas, Hago Bessiaris, Hassan derviche, Alexis Noutza, au Sélictar et à Jousouf Zaza qui les avait rejoints dans la Para-Selléide, qu'ils se disperseraient pour faire insurger les villages de la Hellade. Le moment était opportun. Les matelots grecs qui composaient les équipages de l'escadre du capitana-bey venaient de se mutiner sous prétexte qu'ils n'étaient pas payés, et peut-être allait-il être forcé de désarmer. Avec de l'argent il était possible de débaucher ces hommes, et d'engager dans la cause commune les Chimariotes, qui s'étaient déclarés en faveur du vice-amiral dès le commencement de la guerre contre Ali. Il fallait enfin mettre tout en œuvre pour susciter à Khourchid pacha des embarras

tels qu'il se trouvât obligé de rester en Morée.

Il était trop tard ! Khourchid, qui avait reçu depuis trois mois un million de piastres pour entrer en campagne, et l'ordre itératif de prendre le commandement de l'armée impériale de la basse Albanie, avait quitté Tripolitza dans les derniers jours de janvier. Son Kaïmacan, décoré du titre de pacha de Salonique, qui avait passé l'isthme de Corinthe à la tête de cinq à six cents hommes, était allé préparer ses logements dans la Béotie, en portant le pillage au milieu d'une contrée dévastée à deux reprises l'année précédente. Khourchid ne pouvait, avec les meilleures intentions, qu'augmenter le malaise de la Hellade par le passage des gens de guerre, qui devaient vivre aux dépens du pays qu'ils traversaient pour se diriger vers Larisse, où le rendez-vous général de l'armée était indiqué. On assurait qu'il s'était mis en route avec dix mille hommes. Les étapes étaient commandées sur ce pied, quoiqu'il n'eût réellement que quinze cents soldats ; et il était à peine arrivé en Thessalie, que des ferments de sédition se manifestèrent, comme on vient de le dire, dans le Péloponèse.

Depuis quelque temps des murmures circulaient dans la ville de Patras. Chaque province devant supporter (1), suivant l'usage, ses dépenses locales, les frais de son administration, ceux que nécessitent l'entretien des places fortes, le trans-

(1) *Voyez* État de l'empire ottoman, par d'Ohsson, t. III, p. 386, édit. in-folio.

port des vivres et des munitions, le logement des troupes; le sultan, qui n'a d'autocrate, dans ce cas, que le nom, puisqu'il ne peut établir de nouveaux impôts sans être en contravention avec la loi religieuse, a recours au *Djibayat* ou *Tékialif-schacca*, *taxes vexatoires*. Le titre odieux donné à ces calamités censées passagères fait que le peuple les supporte, tant qu'il a de quoi payer; et les Patréens avaient à ce titre donné jusqu'à la natte sur laquelle couchaient leurs enfants, quand ils voulurent savoir où passaient les sommes qu'on leur arrachait sous trente dénominations différentes.

Ils se plaignirent d'abord de leurs administrateurs, et des deux côtés on se dénonça au lieutenant-général que Khourchid pacha avait laissé à Tripolitza. Celui-ci, séduit par les primats, qui appuyaient leurs raisons anti-populaires des arguments irrésistibles usités en Orient, se décida pour le parti de la violence. Au lieu d'examiner l'état de la question, il expédia un Moubaschir (1), chargé de faire arrêter trois individus désignés comme instigateurs des réclamations, de les charger de fers et de les envoyer à Tripolitza. Quoique actif, l'envoyé du lieutenant-général, prévenu dans sa démarche, trouva à son arrivée à Patras que deux de ses victimes désignées s'étaient sauvées dans les montagnes, et il n'arrêta qu'un des prétendus séditieux, qui fut saisi pendant la nuit du 11 au 12 février, et traîné dans les prisons du vaivode.

(1) *Moubaschir*, commissaire.

Le 12 au matin, les Patréens, informés de l'arrestation de leur avocat, manifestèrent leur indignation par des clameurs, et le soulèvement devint aussi général que spontané. Les boutiques furent fermées ; on prit les armes, et on fit serment d'obtenir de gré ou de force l'individu incarcéré pour avoir soutenu la cause des malheureux, en invoquant la justice à l'appui de la vérité. Puis voyant qu'on était sourd à leurs plaintes, les habitants, s'étant rendus à la métropole, contraignirent l'archevêque Germanos d'aller trouver le vaivode, auquel il déclarerait de leur part *qu'ils mettraient le feu à son palais, qu'ils se porteraient aux dernières extrémités s'il n'élargissait pas l'homme arrêté à la réquisition du Moubaschir, et qu'ils se rendraient ensuite à Tripolitza, pour s'y justifier et obtenir satisfaction.* Un Grec, que le vaivode députa vers cette multitude, fut battu et renvoyé avec des paroles outrageantes. Déja on préparait des torches pour incendier les maisons, des coups de fusil se faisaient entendre, quand le vaivode épouvanté relâcha le détenu, en faisant complimenter sur leur bravoure ceux qu'il ne pouvait châtier, sans oublier cependant d'informer Khourchid de ce qui venait d'arriver.

Cette marche était celle du despotisme; mais (1) *les fureurs d'un peuple flatté sont quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par l'adulation.* Le calme était à peine rétabli à Patras,

---

(1) Plat. de Rep., lib. VIII.

que d'autres symptômes de mécontentement se manifestèrent dans l'Arcadie Cisalphéenne.

Les Schypetars mahométans de Lâla, restés depuis trop long-temps impunis, et devenus par conséquent plus qu'audacieux, venaient de rompre avec le gouverneur de la Morée, dès qu'ils avaient su Khourchid pacha sorti de la presqu'île. Irrités d'avoir vu passer aux dernières enchères les fermes qu'ils étaient dans l'habitude de louer des visirs du Péloponèse, entre les mains d'autres traitants, ils se constituèrent en révolte, afin de se faire rendre ce qu'ils appelaient leurs *priviléges accoutumés.* Ils auraient dû s'adresser aux autorités turques pour obtenir le redressement des prétendus griefs dont ils se plaignaient. L'affaire suivait son cours naturel; mais ils s'en prirent aux chrétiens. Ainsi, au lieu de recourir au Caïmacan, les Laliotes se répandirent dans les campagnes de l'Élide, où, ne trouvant que des paysans désarmés, ils massacrèrent les uns, emmenèrent les autres en esclavage, et commirent d'horribles dégâts. Enhardis par ces excès, ils menaçaient d'exterminer les populations chrétiennes de Calavryta et de Gastouni, lorsque celles-ci, s'étant adressées au lieutenant-général de Khourchid, obtinrent la permission de s'armer, de lever des troupes à leurs frais, et de repousser la force par la force.

Les Grecs de Patras, qui venaient d'obtenir une concession jusqu'alors inouie du vaivode de l'Achaïe, les mahométans de Lâla insurgés d'une autre part contre l'autorité du sultan, auxquels on

opposait des chrétiens, firent naître dans l'esprit des consuls étrangers résidant à Patras, des conjectures aussi fausses sans doute que la politique du gouvernement ottoman. Les agents britanniques, plus susceptibles de haine que de réflexion, accusaient avec une impudence répréhensible le consul russe Vlassopoulo (qu'ils dévouaient ainsi aux poignards des Turcs), *d'avoir suscité le mouvement des Patréens.* Ils puisaient le principe de leurs raisonnements dans la politique du cabinet de Pétersbourg, accusé d'une suite non interrompue de projets d'envahissement contre la Turquie, sans tenir compte qu'il n'avait jamais appelé les Grecs aux armes que pour les abandonner à la rage des Osmanlis, quand sa politique s'était emparée de quelques-unes de leurs provinces.

Les exemples étaient récents; mais quoique sur le terrain de la Morée, encore jonché des ossements de cinquante mille chrétiens sacrifiés dans l'insurrection de 1770, les consuls de S. M. B. ne voyaient que l'*aigle du Nord* prête à fondre sur la Grèce, et à déchirer dans ses serres l'empire du Croissant. Les Grecs eux-mêmes, se faisant illusion au sujet de cette puissance que tant d'infortunes n'avaient pu leur faire oublier, contribuaient à propager une illusion funeste à leur cause. Ils faisaient des vœux pour le monarque orthodoxe, qu'ils nommaient leur autocrate; les vaisseaux Hydriotes, Spetziotes et Psariens, dont les huit dixièmes naviguaient sous pavillon russe, n'armaient depuis quelque temps qu'en course et marchandise, ainsi

que cela se pratique lorsqu'on prévoit une guerre prochaine. Enfin des hommes plus exercés à apprécier le cours (1) du raisin de Corinthe qu'à découvrir la cause du malaise des Grecs et des Turcs, ne pouvaient que se tromper. Par une conséquence naturelle, ils devaient induire en erreur leurs gouvernements, restés étrangers comme tant d'autres à la politique intérieure de la Turquie, parce que les ambassadeurs chargés de les instruire ont cela de commun avec les sultans, de ne juger de l'empire ottoman que d'après ce qui se passe à Constantinople, et de ne voir que par les yeux des drogmans, hommes aussi ignorants que les membres du divan de Sa Hautesse.

La Russie, au contraire, servie par des consuls Grecs, aurait été parfaitement informée, si des préventions nationales, qui ne leur montraient les Turcs que sous des couleurs défavorables et odieuses, n'avaient égaré leur jugement. Les rapports de ces agents moscovites depuis 1814 (j'en ai lu un très-grand nombre) ne parlaient des Ottomans que comme d'un *peuple plus que dégradé*, en appelant ennemis *du genre humain* les Anglais, à cause qu'ils soutenaient un gouvernement décrépit et caduc. Leur haine s'envenimait encore du souvenir récent de la vente de Parga, injure faite à la chrétienté par un ministère qu'il

(1) Les consuls d'Angleterre, d'Autriche, à l'exception de ceux de France et de Russie, n'étaient à Patras que des courtiers de commerce.

était injuste de confondre avec un peuple généreux, qui aspire à civiliser les parties les plus reculées du globe. Une pareille contradiction entre les grands desseins de la nation anglaise et les œuvres iniques de son cabinet, aurait dû faire soupçonner que la justice prendrait son tour dans le conseil britannique; mais, il faut le dire à leur décharge, les consuls de Russie devaient parler d'après ce qui se passait sous leurs yeux. Que pouvaient-ils penser, quand le lord haut-commissaire Maitland, non content d'avoir sacrifié quatre mille Parguinotes au criminel Ali, ne cessait d'avilir les peuples spirituels des îles de cette heptarchie, aussi douce que les mers, quelquefois follement irritées, qui baignent ses beaux rivages? Ainsi l'indignation faisant place à la raison, ils crurent se venger à leur tour en accusant les Anglais d'être les véritables insurrecteurs de la Morée. Ils avaient ouvertement assisté Ali Tébélen dans sa rébellion; et deux petits bâtiments du commerce britannique, chargés de munitions de guerre, adressés à Pierre Mavromichalis, qu'une corvette turque captura dans le golfe de Laconie, servirent de prétexte pour dire que l'Angleterre voulait s'emparer du Péloponèse.

Ces conjectures, sans porter entièrement à faux, n'étaient néanmoins alors que spécieuses; mais Russes, Anglais, Hétéristes, personne n'était prêt à seconder un mouvement que chacun aurait voulu diriger et exploiter à sa manière. Ces derniers, qui souhaitaient l'insurrection, avaient calculé que, pour réussir, elle ne devait éclater qu'au mois de

septembre, temps auquel, le congrès assemblé à Laybach étant terminé, et la révolte de Naples réprimée, aucune inculpation de connivence avec les carbonari ne devant alors atteindre les Grecs, celui qu'ils appelaient leur Autocrate pourrait avouer les efforts d'un peuple infortuné qui n'avait pour but que de briser le joug des ennemis de la Croix.

Cette temporisation était sage (1); mais Ali, assiégé depuis six mois, et que de nouvelles forces menaçaient d'accabler, avait intérêt à hâter l'explosion d'un évènement sur lequel il fondait l'espoir de sa délivrance. Ainsi le soulèvement des Patréens était l'ouvrage de ses émissaires, qui avaient également poussé, sans qu'ils s'en doutassent, les Laliotes du mont Pholoé à s'armer contre le visir de Morée, dans l'intention de retenir Khourchid pacha dans cette province, ou de le forcer à y rentrer, pour veiller à la sûreté de ses trésors et de son harem qu'il avait laissés à Tripolitza. Enfin Ali avait besoin d'opérer des mouvements capables d'attirer l'attention de la Porte au-delà des frontières de l'Épire. Son agent Constantin B... avait neutralisé, pendant le cours de la campagne de 1820, les régences barbaresques; et comme il ne répondait pas qu'elles ne se réunissent bientôt au capitana-bey, il devenait urgent de les mettre aux prises avec la marine des Hydriotes, qui ne pouvait man-

(1) Il est probable que, si l'empereur Alexandre eût été à Pétersbourg, au lieu de se trouver à Laybach, les choses auraient pris un aspect différent.

quer de s'engager dans une insurrection générale des Grecs. Un de ses émissaires, nommé Thémilis, natif de Patmos, qu'il croyait revenu à Smyrne, reçut en conséquence la mission de remuer les esprits des principales îles de l'Archipel, et de s'entendre avec Alexandre Hypsilantis, chef de la grande *Synomotie* ou conjuration des Hétéristes, qu'il était allé trouver en Bessarabie, long-temps avant le siége de Janina.

Les princes du Drogmanat, avec lesquels Ali avait des rapports, étant très-versés dans la politique de l'Europe, penchaient aussi en faveur de l'opinion de ceux qui ne voulaient opérer le mouvement qu'aux approches de l'automne. Ils avaient répondu à Thémilis qu'on ferait assister jusqu'à ce temps Ali Tébélen par les Souliotes et les Armatolis. Il était nécessaire, disaient-ils, de temporiser; l'escadre ottomane rentrant à Constantinople au mois d'octobre, et les armées turques se disséminant à cette époque, ce serait alors le moment de proclamer l'insurrection. Les bâtiments en chargement dans la mer Noire seraient de retour aux îles de l'Archipel. Alors les Grecs, ayant devant eux plus de six mois pour se préparer, se trouveraient en mesure de soutenir au printemps de l'année 1822 la lutte entreprise en faveur de l'indépendance.

Vaines résolutions! Tandis que les Phanariotes et les Hétéristes se confondaient en théories, Ali Tébélen soufflait le feu de la révolte; et les peuplades de la Hellade, écrasées sous le poids des

vexations, n'aspiraient plus qu'au moment d'une révolution, qu'elles regardaient comme le dernier remède à leurs maux. La force des choses avait conduit les Turcs et les Grecs sur un terrain qui ne pouvait plus nourrir les opprimés et les oppresseurs (1).

Khourchid pacha entrait à Larisse, lorsqu'il apprit l'émeute de Patras et les mouvements des Laliotes. Occupé d'intérêts qu'il jugeait plus importants, il renvoya la connaissance de ces affaires à son Divan effendi (2). Ce ministre, plein de l'esprit de supré-

---

(1) « Les plus timides d'entre les Grecs ont déja pris la fuite, écrivait le consul français de Patras à cette époque; d'autres se préparent à les suivre; et plusieurs consuls font des arsenaux de leurs maisons, comme s'ils étaient à la veille d'un siége. Je crois devoir me conduire dans cette circonstance comme dans des moments où le danger était plus imminent. Les portes du consulat de France restent ouvertes. J'ai des fusils, du canon, mais ni poudre ni balles. Malgré cela je suis invincible, car j'ai placé ma confiance en *celui qui met un frein à la fureur des flots,* et me crois si certain d'être respecté, que je n'ai pas le moindre mérite à être brave; enfin, si mes espérances étaient trompées, je n'aurais pas éprouvé les terreurs de l'agonie. »

M. Hugues Pouqueville, qui avait annoncé la catastrophe, écrivait, peu de temps après le premier mouvement des Patréens, qu'on venait de mettre une garnison de cinq cents Turcs à Lépante; qu'on approvisionnait la citadelle de Patras nouvellement restaurée; que les Grecs, qui n'attendaient qu'un signal pour éclater, continuaient à y traîner les canons qui devaient bientôt les foudroyer, et que le calme n'était qu'apparent. En effet les Turcs, rassurés par cette fausse soumission, se laissèrent abuser jusqu'au dernier moment.

(2) Espèce de scribe impérial, pareil à ceux que les anciens

matie ordinaire aux oulémas, ayant rédigé *le grand bouïourdi de colère*, adressé au lieutenant-général qu'il avait laissé à Tripolitza, Khourchid y apposa son sceau sans daigner le lire. *Il ordonnait de punir les mécontents, et de les faire rentrer dans le devoir sans réplique* (*Moutlac*); cela devait suffire pour faire tomber sur la poussière quelques vils Moraïtes. Quant aux Laliotes qui ne demandaient qu'à piller, comme ils ne vexaient que des chrétiens, il daignait ajourner leur châtiment jusqu'à son retour de l'armée, temps où il prendrait connaissance de leurs réclamations. Pour lui, flatté du titre de Romili vali-cy et de Serasker, que le sultan lui conférait en rangeant sous ses ordres Ismaël, Dramali, ainsi que tous les visirs, pachas, beys, aïans et agas de Romélie, il ne s'occupa plus que du soin d'organiser l'armée avec laquelle il devait marcher contre Ali Tébélen.

Chaque homme qui reçoit du sultan l'investiture d'un grand pouvoir devrait le regarder comme un signe funeste. Mais tel est l'empire de la fatalité sous l'influence d'un gouvernement tyrannique, qu'on ne pense pas plus à une mort qui est presque aussi inévitable en montant aux dignités, qu'en habitant au sein d'une ville en proie à la contagion. Khourchid, qui avait beaucoup vécu, et si souvent bien mérité de son gouvernement, au lieu de mettre sa

---

satrapes des rois de Perse avaient auprès d'eux pour requérir l'exécution des firmans des monarques de Babylone. *Voy.* Hérodote, Thalie, ch. 128.

tête à couvert, en se retirant dans quelque couvent de Bektadgis (car le glaive ne frappe jamais la demeure de l'islamite séparé du monde), s'applaudissait de faire encore une fois du bruit parmi les esclaves prêts à devenir comme lui la pâture des vers. On lui avait écrit de Constantinople que douze mille hommes, réunis à Iénidgé (1) en Macédoine, formeraient le noyau de son armée; et quand ils arrivèrent à Larisse, il n'en trouva que quatre mille. Une prétendue division de huit mille autres soldats, recrutés aux environs de Serrès, n'était au fond que de deux mille *Guéunullus*, aussi misérables que mal équipés; enfin l'Achaïe, où il avait ordonné une levée de gens de guerre, ne lui ayant envoyé que deux cent quatre-vingts soldats, il dut adresser un appel aux janissaires Thessaliens. On fit en conséquence une battue à Zeïtoun, à Volo, à Pharsale, à Patradgik et à Larisse qui, ayant donné trois ortas (2), chacun de cinq cents hom-

---

(1) *Iénidgé*, ville. *Voy.* t. II, ch. 59 de mon Voyage.

(2) *Orta.* Cette différence entre les contrôles et l'effectif de l'armée est telle, dit Mouradjca d'Ohsson, qu'à Constantinople, où le nombre des janissaires est évalué à cent vingt mille, il n'y a pas toujours sur ce nombre trois mille hommes présents aux casernes. Les ortas qui entrent en campagne reçoivent par tête une demi-ocque de pain (21 onces) et deux ocques (88 onces) de viande de mouton par chaque escouade de cinq hommes. Les drapeaux des ortas portent la marque des différents corps de métiers que cette milice dégradée exerce en temps de paix, afin de pouvoir subsister. Ainsi le XIV[e] orta, qui est celui des *Buluks* ou *boulangers*, a pour enseigne des pains et des pelles à four. Le LXXXII[e] et le XCV[e], qui sont ceux des *Djémats* ou *bou-*

mes, portèrent l'armée de Khourchid à seize mille soldats, en y comprenant ses propres troupes, et il se disposa à passer le Pinde.

Le moment de porter un coup décisif à Cara-Ali pressait. Les agas, qui du camp d'Ismaël s'étaient rendus dans la Selléide, devenus missionnaires d'insurrection, agissaient dans des directions différentes, afin de faire révolter les Grecs et les Schypetars. Déja le Sélictar Ismaël Podèz qui parcourait le Musaché avait réuni un grand nombre de Toxides mécontents; Tahir Abas appelait les Armatolis d'Agrapha au secours des Souliotes et d'Ali Tébélen. Hago Bessiaris soulevait la Cassiopie, Jousouf Zaza agitait la Chaonie, Hassan derviche cherchait à débaucher les Chimariotes, restés fidèles à la cause du capitana-bey, et Alexis Noutza enrôlait les Zagorites.

L'armée d'Ismaël, environnée de tant d'ennemis, n'existait plus, depuis son dernier succès, qu'au milieu des alarmes. Chaque jour aux prises avec les *guérillas* de la Selléide et les Armatolis de Stournaris, qui s'était enfin prononcé contre le sultan, elle voyait leurs bandes, descendues jusqu'aux Catzana-Choria (1), arrêter et piller ses fourrageurs en vue du camp impérial. Les assiégés, de leur côté, recommençaient à faire des sorties. On présu-

chers, le XXVIIIe, qui est celui des *Ohdgis* ou *sagittaires*, le XIXe, appelé des *Buluks* ou *vedettes*, les cohortes des *Samsoudjis* ou *gardiens des boul-dogues*, des *Zagardjis* ou *meneurs de chiens*, ont leurs enseignes particulières.

(1) *Voy.* la carte des environs de Janina.

mait que Cara-Ali avait de bonnes nouvelles; car les chants d'allégresse de ses soldats se faisaient entendre dès que le soleil était couché. Pour comble d'inquiétudes on savait que Békir Dgiocador, qui avait essayé de franchir le pas de Coumchadèz à la tête de dix-huit cents hommes, avait été repoussé avec perte de son convoi et des plus braves de ses soldats. Khourchid était informé de ces détails, lorsqu'il vint camper à Tricala, où il reçut un renfort de six mille Macédoniens, et une quantité considérable de provisions de bouche.

La position d'Ismaël pacha, malgré les espérances dont Ali Tébélen se repaissait, était donc prête à s'améliorer, mais les choses ne se présentaient pas sous un aspect aussi favorable dans le midi de l'Épire. Békir Dgiocador, irrité de sa défaite, avait signalé son retour à Prévésa par des mesures de rigueur, ordinaires à ceux qui croient qu'on brise les résistances en proscrivant et en faisant tomber des têtes. Des arrestations, des concussions exorbitantes et quelques supplices avaient suivi son retour. Plusieurs étrangers avaient été bannis; on avait traîné beaucoup de chrétiens en prison; et la bienfaisance de M. Dubouchet Saint-André, consul de France, eut dès ce moment occasion de se manifester en sauvant, entre plusieurs infortunés, Marc Gaïos, neveu de Jérotéos, ancien archevêque de Janina. Une corvette de notre marine déposa cet homme estimable, ainsi que sa famille, à Leucade, d'où la politique anglaise, après avoir délibéré pour savoir si elle ne le livrerait pas aux

Turcs qui demandaient sa tête, l'obligea de sortir pour se réfugier à Hydra.

La terreur que Békir croyait inspirer n'ayant eu d'autres résultats que d'augmenter le nombre des ennemis, Hago Bessiaris et les Souliotes profitèrent de l'avantage que son impolitique leur donnait pour soulever la Cassiopie, jusqu'au village de Candja dont ils s'emparèrent. A cette nouvelle, le vaivode de Prévésa jugea à propos de leur opposer Porphyre, métropolitain d'Arta, qui les avait si vaillamment excommuniés, au refus du pieux Gabriel, dont la sage maxime était que *les ministres du Seigneur sont et doivent rester à jamais étrangers aux intérêts politiques du monde.*

L'archevêque adressa aussitôt des homélies guerrières aux Grecs de l'Amphilochie, afin de les engager à s'armer contre les Souliotes *excommuniés, ennemis de Dieu et rebelles à l'autorité du successeur légitime des caliphes ou vicaires de Mahomet. Ils devaient tomber sous les coups des fidèles raïas du sultan; et il annonçait la victoire ou le martyre* à des chrétiens qu'il voulait exciter contre des chrétiens armés pour la cause de la religion et de l'indépendance.

Malgré ces exhortations, les Grecs étant demeurés insensibles à son appel, il se trouva forcé de recourir aux *Ergates* ou *terrassiers*, employés aux travaux de l'agriculture. Ces descendants des Téléboëns du Nérite, de Méganisi, de Calama et de Castos, qui viennent chaque année cultiver la campagne d'Arta, s'étant équipés comme ils purent,

leur général, Porphyre, s'achemina incontinent avec cinq à six cents soldats de cette espèce, auxquels il fit compter le *salaire* (Ἥμερο Κάματον) d'une semaine, pour attaquer les Souliotes embusqués à Candja. Mais comme on devait s'y attendre, le chef et ses soldats, qui marchaient en chantant des litanies et en maudissant les guerriers de la Selléide, prirent la fuite aux premiers coups de fusil tirés de la rive droite de l'Arachthus. Ils se dispersèrent *comme des corbeaux* (Σὰν Καράκαξαις) (1), et Porphyre ne se crut en sûreté qu'en se réfugiant auprès de Békir Dgiocador, où il trouva plus commode de passer désormais son temps qu'à courir de nouvelles chances de guerre, depuis surtout que les Souliotes lui eurent écrit *qu'ils le feraient pendre s'il se présentait devant eux autrement qu'avec le livre révéré des saints évangiles.*

Les choses étaient sur ce pied dans l'Épire, où l'on avait enlevé une foule d'otages tirés de Vonitza, d'Ambrakia et de l'Acarnanie, que Békir avait emprisonnés dans le château d'Arta, quand l'ordre de Khourchid, envoyé à son caïmacan, fut connu à Patras. Un boïourdi de ce gouverneur, adressé aux vaivode, molla et cadi, leur enjoignait « de rechercher les auteurs des derniers troubles; de les saisir « et de les envoyer à Tripolitza, quelle que fût leur « religion, leur rang, et la nation à laquelle ils pourraient appartenir. » Malgré ce qui s'était passé, et le ton d'un pareil commandement, il aurait peut-

(1) Extrait du rapport fait par le capitaine Diamante Zervas.

être obtenu un résultat efficace, s'il n'avait pas été suivi d'un second ordre conçu en ces termes : « Nous, caïmacan du très-puissant Morèh vali-cy « Khourchid pacha (auquel Dieu veuille accorder « prospérité et fin heureuse), de l'avis de notre grand « conseil ordonnons à vous, archevêques, évêques, « et notables Grecs des villes et villages du pays de « Morèh, de vous lever au reçu du noble firman que « nous vous adressons, et de vous transporter dans « notre résidence de Tripolitza, afin d'y jouir du « bonheur incomparable de la protection que nous « vous accorderons, et de la contemplation de no- « tre magnifique puissance. Enjoignons aux raïas « qui vivent à l'ombre des ailes d'or de notre glo- « rieux monarque, de déposer sur-le-champ les ar- « mes; de remettre celles qu'ils possèdent à nos « vaivodes, sans lever la tête, qu'on leur permet de « conserver cette année au prix d'un double kha- « ratch, et sans prêter l'oreille aux discours sédi- « tieux des ennemis de notre sainte religion et du « glorieux Khan, fils de Khan, sultan Mahmoud. « Que cela soit exécuté sans réplique. ($\frac{25}{12}$ fév. 1821.) »

Cet ordre ne fut pas plus tôt connu du public, que le clergé et les notables, informés qu'il n'avait point l'assentiment de tous les chefs mahométans de la Morée, car Kyamil, bey de Corinthe (1), s'y était opposé en plein conseil, crurent pouvoir le décliner en employant les ressources ordinaires de la

---

(1) Kyamil bey. *Voy.* t. IV, p. 22, 23, etc., du Voyage dans la Grèce.

corruption. Les montagnards à qui le caïmacan *permettait de conserver leur tête au moyen d'une double capitation*, ennuyés de payer et de souffrir, répondirent au *noble boïourdi* par des chansons aussi anciennes que le génie de la liberté. Excités par Théodore Colocotroni (1), qui venait de reparaître dans les gorges du mont Olénos avec sept hommes armés, ils chantaient, à quelques variantes près, comme le soldat d'Athénée (2): *Un fusil, un sabre ou une fronde, à défaut d'autres armes, voilà mes trésors! avec le fusil, le sabre et la fronde, j'aurai des champs, des moissons et du vin! J'ai vu des agas prosternés à mes pieds; ils m'appelaient leur seigneur et leur maître. Je leur avais arraché le fusil, le cimeterre, les pistolets en vermeil, et l'yatagan précieux, ouvrage des Bosniaques. O Grecs! levez vos fronts humiliés, prenez le fusil, le sabre et la fronde, et nos oppresseurs nous nommeront bientôt leurs seigneurs et leurs maîtres.*

Ils tremblaient déja, ces superbes oppresseurs, humiliés par trois défaites que les Souliotes leur avaient fait éprouver; et Békir aga, informé que Tahir Abas s'était réuni à Odyssée dans les montagnes de l'Étolie, écrivit à Nothi Botzaris, pour renouer les négociations. Après en avoir délibéré avec les membres du sénat de Souli, le polémarque répondit au vaivode de Prévésa, qu'avant d'écouter aucune proposition on exigeait trois cents bourses (3), à titre

(1) Colocotroni. *Voy.* t. III, p. 523 du Voyage dans la Grèce.

(2) Athen., lib. X, cap. VII, et Suid. in Πινδ.

(2) Trois cents bourses, environ 120 mille francs.

d'arriéré de la solde due aux Souliotes, pour le temps qu'ils avaient servi sous les drapeaux du grand-seigneur.

Cette demande ayant été octroyée, et l'argent envoyé, on convint de se réunir à Loroux, où Békir Dgiocador et des députés choisis par les chrétiens se rendirent. Après le formulaire des compliments fallacieux usités entre des maîtres irrités et des esclaves victorieux, Békir, de qui devaient procéder les ouvertures de paix, ayant proposé aux Souliotes *amnistie et oubli du passé*, ceux-ci répondirent dédaigneusement *que, n'ayant besoin de pardon ni d'oubli pour des faits qui leur étaient personnellement honorables*, ils demandaient avant tout *que la Porte reconnût leur indépendance*, *comme autonomes de la Selléide*. Alors, le vaivode étant obligé de déclarer qu'il n'avait pas de pouvoirs pour traiter sur ce pied, on se contenta de régler un armistice d'un mois, pendant lequel *ses courriers auraient la liberté de circuler*, *de Prévésa à Janina, aller et revenir*, *sans qu'ils fussent inquiétés en aucune manière*. On se sépara ensuite, sans rien préjuger relativement aux droits de souveraineté, dont chacun souhaitait intérieurement de remettre la décision au sort des armes.

Au milieu de ce conflit, où il est essentiel de suivre attentivement des détails que l'histoire dédaigne à tort, parce que, quittant rarement le séjour des capitales, elle se contente, à l'exemple des ministres des princes, d'apprécier le mouvement des masses, sans descendre au milieu des ha-

meaux habités par le peuple; on comprendra sur quel terrain allait s'engager la lutte entre les opprimés et leurs tyrans. Avec quel moyens de fanatisme, de souvenirs, de ressentiments, de vengeance, on était prêt à s'égorger de part et d'autre, au nom de Dieu, de la religion, des autels, du droit de conquête et de l'indépendance! Ainsi Békir Dgiocador n'eut pas plus tôt souscrit la convention de Loroux, qu'il se repentit d'avoir compté trois cents bourses à des infidèles réprouvés par la loi, qui ne méritaient que les supplices réservés aux rebelles. Ses regrets furent encore augmentés, lorsqu'en rentrant à Prévésa, il y vit aborder la cavalerie de Kourchid, six compagnies de bombardiers envoyés de Constantinople, quatre mille hommes aux ordres de Jousouf pacha de Serrès, l'escadre du capitana-bey, forte de onze voiles de guerre, et le trésor de l'armée. Il voulait déchirer le pacte qu'il avait conclu; mais il en fut empêché par le capitana-bey, qui lui fit entendre que l'argent donné se retrouverait, si l'on parvenait à détruire les Souliotes; et qu'au lieu de les effaroucher, il convenait de les tenir dans une fausse sécurité. A cet effet, il fallait non seulement se taire, mais encore éloigner sur-le-champ de Prévésa la division militaire de Jousouf pacha, ainsi que les bombardiers, en publiant qu'on les envoyait en cantonnement à l'Arta, jusqu'à la fin de mars, tandis que, sans s'arrêter dans cette ville, ils tomberaient à l'improviste sur les postes des Souliotes établis à Coumchadèz et aux Cinq-Puits, qui seraient ainsi massacrés.

Cet avis ayant été approuvé, sans que personne conçût l'idée que c'était un crime de violer la convention de Loroux, tant, sur ce point, la conscience de tout musulman est rassurée par le précepte qui dit *qu'on ne doit point de foi aux chrétiens*, on ne pensa qu'à précipiter l'exécution de ce projet. Jousouf pacha était charmé de saisir une occasion de se distinguer. Il baisa deux fois avec respect la poitrine du capitana-bey, en le nommant son père. Il lui procurait la gloire d'exterminer des mécréans, et de se présenter le premier, avec un tribut de têtes, de nez et d'oreilles, au seuil de la tente de Khourchid pacha, qui, suivant toute apparence, serait alors campé devant les châteaux de Cara Ali.

On était au 28 février; et Békir Dgiocador ayant fait crier par la ville qu'il mettait *angarie* sur tous les bâtiments et barques qui étaient au port, les troupes furent embarquées au moment précis où l'*imbat* (1) permet et favorise la navigation du golfe Ambracique. L'escadre légère du capitana-bey formait l'avant-garde d'une multitude de barques ioniennes, battant pavillon anglais, qui déposèrent, au mouillage de Salagora, les barbares, ravis de l'idée de surprendre et d'exterminer les guerriers de la Selléide.

La troupe de Jousouf pacha ayant payé à coups

---

(1) *Imbat*, vent du dehors. *Voy*. pour ce qui concerne la description et la navigation du golfe Ambracique, le t. II, ch. 38 de mon Voyage dans la Grèce.

de bâton le salaire des marins ioniens qui l'avaient transportée à Salagora, ceux-ci se retirèrent du côté des pêcheries de Mazoma, afin d'y attendre les vents de terre qui devaient les ramener à Prévésa (1).

Amarrés aux digues de ces vastes viviers, quelques patrons, qui entendaient la langue turque, ayant appris, durant la traversée, le projet des mahométans contre les Souliotes, car toute la division militaire de Jousouf pacha en était imbue, convinrent de prévenir leurs frères de Souli du danger qui les menaçait. Ils chargèrent, en conséquence, un banni de Parga, nommé Andréas, de remonter l'Aréthon avec un caïque, et de se rendre en diligence à Candja, afin de donner avis au poste des Souliotes qui s'y trouvait des desseins des Osmanlis. Une pareille commission, confiée à un Parguinote, ne pouvait être exécutée qu'avec empressement.

Andréas s'élance, au coucher du soleil, avec son monoxylon, monté par deux autres Grecs; traverse les lagunes, remonte le cours du fleuve, et, arrivé à la troisième heure de la nuit à Candja, il informe le protopalicare Souliote qui y commandait des desseins de l'ennemi. Celui-ci, avec une égale rapidité, transmet cette nouvelle à Marc Botzaris, qui était descendu à Coumchadèz; et à trois heures du matin l'alarme étant répandue dans toutes les embuscades des chrétiens, ils se préparèrent au combat comme à un jour de fête.

(1) *Voy.* le plan du golfe Ambracique dans mon Voyage de la Grèce, t. II.

La distance entre Salagora et le pas de Coumchadèz est de huit heures de marche, sur une route semblable à nos voies royales. Les Turcs, fatigués la plupart du mal de mer, ayant perdu du temps à se reposer, n'étaient parvenus au pont d'Arta que vers minuit; et ils n'arrivèrent à l'entrée du défilé que deux heures avant le lever du soleil. Leur colonne s'avançait à bas bruit; déja ils avaient environné le caravansérail de Coumchadèz, et ils attendaient le jour pour attaquer les chrétiens, qui ne pouvaient se soustraire à leurs coups, quand un cri terrible, accompagné d'une vive fusillade, les consterna. Ils croyaient tenir les Souliotes cernés dans le caravansérail, tandis que ceux-ci étaient embusqués sur leurs flancs. Cependant ils se précipitent contre ce poste, d'où un feu meurtrier les éloigne, et ils tentent aussi inutilement d'escalader les montagnes pour en déloger les Grecs. Repoussés, vaincus, épouvantés, ils fuient en désordre, en laissant au pouvoir des chrétiens cent trente morts ou blessés; et ils se retirent à l'Arta, confus d'avoir échoué dans une entreprise formée sous les auspices du parjure et des ombres de la nuit.

Une pareille infraction à l'armistice conclu à Loroux faisait craindre à Békir Dgiocador la reprise immédiate des hostilités, quand une lettre du polémarque de la Selléide, Nothi Botzaris, vint le rassurer. Opposant la ruse à la trahison, celui-ci mandait au vaivode de Prévésa, que, « *convaincu de sa* « *loyauté, il s'était empressé, dès qu'il avait eu con-* « *naissance de ce qui était arrivé à Coumchadèz, d'as-*

« *surer ses compatriotes qu'on ne pouvait attribuer*
« *la violation d'une convention solennelle qu'à quel-*
« *que intrigue des propres ennemis de Békir; et qu'il*
« *attendait de lui à cet égard des explications dignes*
« *de la franchise de son caractère.* »

Cette démarche de la part du chef des vainqueurs ayant fourni un prétexte de disculpations à Békir, il se hâta de désavouer Jousouf pacha; et, de part et d'autre, on s'en tint aux termes de l'armistice. Chaque parti avait en cela son arrière-pensée et ses espérances. Les Turcs attendaient l'arrivée de Khourchid pour rejeter les Souliotes dans leurs montagnes. Ceux-ci, comptant sur les promesses d'Ali, soupiraient après les *Ides de mars*, en faisant allusion à la fête de l'*Annonciation*, qu'ils nomment *Évangélismos* (1) temps auquel ils se flattaient de voir éclater *un coup inattendu*.

Un pressentiment secret leur disait que l'équinoxe du printemps leur amènerait des chances favorables. Ils avaient entendu parler de mouvements au-delà du Danube, de mouvements au sein de l'Archipel, de mouvements en Morée; il devait arriver quelque chose d'extraordinaire. On leur avait écrit, du camp des Armatolis d'Agrapha, qu'un courrier, expédié par Alexandre Hypsilantis aux capitaines grecs de l'Épire, avait été assassiné à Naoussa en Macédoine, sans qu'on sût ce qu'on avait fait de ses dépêches, ni quel était son meurtrier. Malgré ce contre-temps, le jour de la liberté ne pouvait

---

(1) Εὐαγγελισμός, *la bonne nouvelle.*

être éloigné. Les mahométans étaient à leur tour persuadés que l'heure de la vengeance approchait. Ainsi, des deux côtés, on s'observait, on dissimulait et on se trompait, en attendant le signal des combats à mort qui allaient s'engager, entre les chrétiens et les Turcs.

On s'imagina qu'il allait être donné, quand Khourchid pacha, après avoir franchi le Pinde à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, arriva le 2 mars à midi, au camp impérial de Janina.

Dès que sa tente fut dressée, Ali Tébélen le fit saluer de vingt-un coups de canon, et lui envoya un parlementaire porteur d'une lettre de félicitation sur sa bienvenue. Le sérasker, qui avait ses raisons pour ménager le proscrit, après lui avoir répondu amicalement, ordonna de lui rendre, coup de canon pour coup de canon, le salut militaire, et fit publier dans le camp la défense de flétrir désormais de l'épithète d'*Excommunié* un personnage de la haute valeur et de l'intrépidité du *Lion de Tébélen*. Il lui accorda en même temps, dans ses discours, le titre de *visir*, *qu'il n'avait jamais*, disait-il, *démérité de conserver;* et il annonça qu'*il n'était descendu dans l'Épire que comme pacificateur*. En conséquence, dès le 3 mars au matin, Khourchid envoya Machmoud, pacha subrogé de Larisse, à la place de Dramali, auprès d'Ali Tébélen.

Nous venons de dire qu'un courrier, expédié par Alexandre Hypsilantis, avait disparu, au mois de novembre précedent, à Naoussa en Macédoine, et que cet évènement tenait les Souliotes

dans une perplexité fâcheuse, relativement aux espérances qu'on leur avait transmises. Cet émissaire de l'Hétérie, nommé Hypatas, parti de Léchénof, en Bessarabie, où le foyer de la Synomotie fermentait, avait été expédié, à la première nouvelle de la guerre commencée par le sultan contre le satrape de Janina, avec des lettres d'Alexandre Hypsilantis adressées aux capitaines grecs de l'Épire. *Sans entrer dans les détails de l'évènement qui devait relever la Grèce*, le Prince *invitait les polémarques, chefs de la Selléide, et autres, à seconder Ali pacha dans sa révolte contre la Porte ottomane, mais à ménager de telle sorte leurs intelligences avec lui, qu'ils pussent, en tout état de cause, se détacher à volonté de son parti; ne devant avoir en vue que de s'approprier ses trésors, pour les faire servir au triomphe de l'affranchissement de la Hellade.* Tel était le texte de la lettre d'Hypsilantis, qui avait donné d'autres instructions verbales à son envoyé.

Hypatas, afin de remplir sa mission, s'était d'abord rendu à Constantinople, où il avait pris des lettres de recommandation d'E.... papas, pour B.... négociant à Salonique, duquel il fut reçu avec cette cordialité qui distinguait les chrétiens de l'église naissante, lorsque l'Apôtre, parcourant la Macédoine, semait dans le cœur des fidèles cette doctrine sainte qui devait briser le joug des tyrans du monde. Accueilli, fêté, encouragé au sein de la famille B.... où plusieurs notables de Salonique visitèrent Hypatas, il s'en sépara pour se rendre à Naoussa,

où il fut recommandé à Zaphyris, primat de cette ville, regardée comme la métropole libre des chrétiens de la Macédoine cisaxienne. Arrivé auprès de celui qui devait le guider, le confiant Hypatas crut pouvoir s'ouvrir sans réserve au sujet de sa mission. Hélas! il ignorait qu'il parlait à un homme tellement exaspéré contre Ali pacha, que l'idée seule de voir prolonger l'existence du tyran, pour arriver à la liberté, lui aurait fait préférer l'éternité du despotisme au bonheur de sa patrie.

Zaphyris était du nombre de ceux qui n'avaient jamais invoqué le nom de liberté que pour s'emparer du pouvoir, et en abuser quand ils le possèdent. Ses ancêtres avaient concentré à Naoussa une population chrétienne; ils avaient fortifié cette place qu'Ali pacha lui avait enlevée: il s'y trouvait réintégré; pouvait-il compromettre une pareille existence? Il aurait mieux aimé, afin de rester ethnarque, ramper au pied d'un pacha, avec la certitude même d'être pendu, comme cela était arrivé à quelques personnes de sa famille, plutôt que de vivre l'égal de ses concitoyens. Une occasion plus heureuse de se consolider dans son poste ne pouvait se présenter. Il crut, en s'emparant de la correspondance d'Hypatas, pour la livrer au visir de Larisse, que celui-ci payerait un pareil service en lui conférant à perpétuité l'investiture du vaivodilik de Naoussa.

Dès que cette résolution fut arrêtée dans les replis ténébreux de son esprit, Zaphyris sourit à l'envoyé d'Hypsilantis, le nomme son hôte, son

frère, et l'admet à son foyer. Une même table leur est servie, une même chambre est le lieu où ils se retirent pour parler librement et pour se reposer. L'amitié préside au banquet; le vin délicieux des coteaux de l'Amphaxitide coule à grands flots; et Hypatas n'est pas plutôt endormi, que Zaphyris, aidé de deux assassins, lui plonge un poignard dans le cœur. Sa tête séparée du tronc est renfermée dans un sac, et on transporte le cadavre nu dans une rue écartée. Un tronc mutilé qu'on trouve dans un lieu isolé, n'est pas une chose assez extraordinaire en Turquie pour fixer les recherches de l'autorité; c'était celui d'un étranger; et son meurtrier étant le chef même de la police, il lui fut facile d'ensevelir son crime dans l'oubli. Après avoir cependant fait payer, suivant l'usage, le prix du sang aux habitants du quartier où l'on avait trouvé un homme égorgé, Zaphyris se mit en route pour Larisse. Déja il avait donné des preuves de sa soumission aux Turcs; et il obtint sans peine audience de Machmoud, auquel il fit le présent de la tête d'Hypatas, et de la correspondance arrachée à cet infortuné, qu'il avait assassiné en violant les lois de l'hospitalité.

C'était avec ces pièces authentiques, livrées par le traître Zaphyris, que le parlementaire du sérasker Khourchid se présentait devant Ali Tébélen. L'impression qu'elles produisirent sur son esprit fut telle, qu'il résolut en secret de ne se servir à son tour des Grecs que pour les sacrifier à ses desseins, s'il ne pouvait pas tirer une vengeance éclatante de

leur perfidie. Ainsi se rétablit la ligne de démarcation entre le satrape de Janina, qui s'était vanté d'avoir mis les Souliotes dans une fausse position, et les Grecs, que la Providence conduisait à son but. Profitant ensuite de la confiance que lui témoignait le parlementaire, le visir Ali apprit de lui l'état d'agitation de la Turquie d'Europe, les espérances des chrétiens, et l'appréhension d'une rupture entre la Porte et la Russie; les probabilités, à cet égard, étaient alarmantes.

Les conventions du traité de Bucharest n'étaient pas remplies. Les deux ambassadeurs, MM. Italinski et Strogonof, envoyés à Constantinople depuis 1812, n'y avaient déployé qu'un caractère semi-officiel, sans solliciter l'audience publique du sultan, qui est le signe de paix parfaite d'un ministre résidant auprès d'une puissance amie. Enfin une armée russe étant rassemblée sur le Pruth, il devenait urgent de s'entendre, d'abjurer de vains ressentiments, et de se réunir pour combattre les ennemis de l'autel et du trône. Khourchid pacha, pénétré de l'importance de ces vérités, *était prêt*, disait son envoyé, *à accueillir toutes les propositions qui tendraient au but d'une prompte pacification. Il attachait un plus haut prix à ce résultat, qu'à la gloire certaine de réduire, avec les forces imposantes qui l'entouraient, un prince valeureux, qu'il avait toujours regardé comme un des plus fermes soutiens de l'empire Ottoman.*

Les révélations qu'on venait de lui faire; la connaissance de l'état des choses, qui s'accordait avec



Théodore Colocotroni.

Dessiné d'après nature par Voutier. Normand fils sc.

ces renseignements; le discours étudié de Machmoud pacha, au lieu d'amener le visir Ali à tirer le parti le plus avantageux de sa position, ne servirent qu'à hâter sa perte. Il avait toujours été le plus dangereux adversaire de sa fortune, parce qu'il jugea constamment les hommes et les choses d'après la perversité de son esprit. Passant donc subitement du découragement où il était réduit, à un excès d'orgueil, il s'imagina, dès qu'il eut congédié le parlementaire de Khourchid, que ses ouvertures de réconciliation étaient la preuve de l'impuissance où l'on se trouvait de le réduire; et il ne rêva plus que vengeances et succès; déja ses émissaires avaient soulevé les campagnes.

Une immense insurrection, qui s'agglomérait autour de l'armée impériale, allait forcer Khourchid de voler au secours de Constantinople, menacée par les Russes; et le sultan serait bientôt trop heureux de le nommer son Romili vali-cy. Réunissant alors les Schypetars mahométans, les Armatolis et les Souliotes, Ali, qui croyait qu'on traiterait avec lui, rétablissait l'ordre dans la Hellade, en faisant exterminer les Souliotes, les Armatolis, et ce qui restait de beys échappés à ses proscriptions. Il ne fallait qu'un peu de patience pour obtenir de pareils résultats; et Ali adressa, le 7 mars, au serasker, des contre-propositions de la teneur suivante :

« Si la justice est le premier des devoirs d'un « prince, celui de ses sujets est de lui obéir et de « lui rester fidèles. C'est de ce principe que dérivent

« les récompenses et les peines ; et quoique mes « services aient suffisamment justifié dans tous les « temps ma conduite, j'avouerai cependant que j'ai « démérité du sultan, puisqu'il a levé le bras de sa « colère sur la tête de son esclave. Après avoir de« mandé humblement pardon, je ne craindrai pas « d'invoquer sa sévérité contre ceux qui ont abusé « de sa confiance. A ces fins, j'offre, 1° de payer les « frais de la guerre et les tributs arriérés de mon « gouvernement, sans délai et sans aucune remise. « 2° Comme il importe, pour le bon exemple, que « la trahison d'un inférieur envers son supérieur re« çoive un châtiment exemplaire, je demande que « Pachô bey, qui a été mon domestique, soit déca« pité, lui seul étant rebelle, et l'auteur des calami« tés publiques qui affligent les fidèles musulmans. « 3° Je conserverai, ma vie durant, sans renouvel« lement d'investiture annuelle, mon pachalik de « Janina, le littoral de l'Épire, l'Acarnanie et ses « dépendances, aux titres, charges et redevances « dues ou à devoir au sultan. 4° Il y aura amnistie « et oubli du passé pour tous ceux qui m'ont servi « jusqu'à ce jour. Si ces conditions ne sont pas ac« ceptées sans modifications, je suis préparé à faire « bonne défense.

« Donné au château de Janina, ce 7 mars 1821. »

Ce mélange de soumission et d'arrogance n'aurait mérité qu'une juste indignation, si Khourchid n'avait pas eu intérêt à dissimuler. Il répondit au visir Ali, que la nature de ses demandes excédant ses pouvoirs, il allait les communiquer à Con-

stantinople, et que les hostilités seraient suspendues, s'il le souhaitait, jusqu'au retour de son courrier.

Cet article ayant été accepté, le serasker tourna ses vues du côté des Souliotes, qui, sachant Ali entré en pourparlers, consentirent à un armistice, et Jousouf pacha, prêt à les attaquer, reçut l'ordre d'ajourner son entreprise. On se flatta même d'un rapprochement général quand Khourchid eut fait choix de Békir Dgiocador pour traiter avec les chefs de la Selléide, qui convinrent d'envoyer des commissaires à Candja afin d'aviser aux moyens d'un arrangement définitif.

Arrivés de part et d'autre à leur destination, les députés de Souli, et Békir, convinrent que l'espace compris entre Candja où se trouvaient les avant-postes des chrétiens, et Loroux que Jousouf pacha occupait, serait déclaré neutre; et les conférences des plénipotentiaires s'ouvrirent au milieu des forêts de la Cassiopie, d'où l'on délogea, par précaution, jusqu'aux charbonniers. Après s'être juré une inviolable sûreté sur l'Évangile et le Coran, les ambassadeurs, qui n'avaient pour abri contre les pluies de l'équinoxe du printemps, que le feuillage, vainqueur des hivers, d'un chêne égilops, se trouvant fort mal à l'aise, consentirent à transférer le siége des négociations à Prévésa. Il fut en conséquence décidé que Békir livrerait aux Souliotes cinquante otages turcs à leur choix; et à cette condition deux de leurs capitaines, nommés Lambros et Zervas, se rendirent dans cette ville, où ils arrivèrent le 15 mars 1821.

Si ce fut un spectacle flatteur pour les Grecs de voir leurs frères de la Selléide traiter, de puissance à puissance, avec Khoúrchid, celui-ci cherchait à s'en venger sur les chrétiens du Péloponèse. L'archevêque de Patras, Germanos, et les Archontes de l'Achaïe, qui n'avaient pu faire révoquer l'ordre de se rendre en otage à Tripolitza, se disposaient à partir pour cette capitale, où tous les primats des vingt canons de la Morée, ainsi que les enfants des principaux capitaines du Magne, avaient ordre de se réunir. La terreur était générale. Les Patréens étaient menacés de voir arriver chez eux une garnison de deux mille janissaires. On parlait de désarmement, de mesures de surveillance, de catégories de gens suspects, d'arrestations prochaines, lorsque deux des principaux négociants grecs de Patras, mandés au sérail du vaivode, prévenus qu'on les y tiendrait en arrestation, se réfugièrent au consulat de France.

Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer les mahométans, qui se seraient portés à quelques excès, si l'on n'avait pas réussi à leur persuader que les deux individus qu'ils cherchaient avaient passé à Zante. L'équipage d'une barque ionienne, auquel on eut le temps de donner le mot, attesta et jura, par Saint-Denys (1), qu'il les avait vu débarquer dans cette île, où la police du gouvernement britannique faisait journellement incarcérer ceux

(1) Ce Saint Denys n'est pas l'aréopagite, mais un gentilhomme Zacynthien, qui fut évêque d'Égine. Étant revenu à

que des vertus personnelles et un grand crédit rendaient les plus chers aux Ioniens. Les Turcs, informés que la plupart des autres cantons avaient déja fourni leurs otages (1), ne s'occupèrent plus qu'à presser le départ de l'archevêque et des primats, qui se mirent en route, le 18 mars, avant le lever du soleil.

Zante où il mourut en 1624, il fut canonisé par le patriarche œcuménique de Constantinople. Son corps transporté et enseveli à cette époque dans le couvent du Sauveur, situé sur les îles Strophades, a été depuis transféré dans sa patrie où on lui a bâti une église. — *Voyez* le Voyage aux îles Ioniennes, par Grasset-Saint-Sauveur.

(1) Ces otages étaient l'archevêque de Corinthe, l'évêque de Christianopolis ou Arcadia; Théodore, un des notables de Caritène ou Gorthyne; deux parents de Pierre Mavromichalis, etc.....

CHAPITRE IV.

Considérations politiques. — Portrait d'Alexandre Hypsilantis. Sa conduite jugée. — Ses agents. — Signalement de quelques Hétéristes. — Proclamation. — Perfidie et lâcheté des Boïards. — Entreprise de Théodore Vladimiresco. — Mouvements des Hétéristes. — Révélation de leurs projets. — Leurs intelligences prétendues avec la Russie. — Noms des membres de leur comité directeur. — Leurs ressources pécuniaires et militaires. — Germanos, archevêque de Patras; son origine, son caractère. — Quitte Patras avec les archontes grecs. — — Frayeurs des Patréens. — Églises abandonnées. — Théodore Colocotroni, ses desseins. — Germanos rentre à Patras. — Déclaration qu'il fait. — Terreur des Turcs. — Dangers qu'il court. — Les Turcs quittent Calavryta et Vostitza. Allocution de Germanos aux Grecs. — Il les appelle à la liberté sous l'étendard de la Croix; — prend le commandement des troupes. — Intrigues du consul anglais; courrier mystérieux qu'il expédie à Constantinople. — Affaires de l'Épire; réponse d'Ali Tébélen aux Souliotes. — Attente générale de l'insurrection.

PAREILS aux dieux de Thèbes, qui étaient sourds et muets dans les temps de calamité, les ministres des puissances chrétiennes à Constantinople, ne rendant aucune réponse aux dépêches des consuls établis à Patras, les laissaient sans direction. Livrés à eux-mêmes, ceux d'Angleterre et de Russie, après s'être mutuellement accusés, transformaient leurs demeures en forteresses, tandis que le consul de France, protecteur des chrétiens, leur accordait

un généreux asyle, en déjouant la surveillance d'une police sanguinaire. Chacun s'inquiétait, faisait des projets ou formait des conjectures. Les Turcs et les Grecs s'observaient. Mille résolutions se succédaient dans les conciliabules des oppresseurs et des opprimés.

Le sultan ne s'était pas aperçu que la persévérance dans ses formes despotiques avait usé le sceptre d'Ottman. Enivré de sa puissance incontestée dans le harem, il n'entendait pas la voix éternelle qui l'avertissait *que le dominateur, le seigneur des armées, allait lui retirer les hommes de cœur, les hommes de guerre, les vieillards, les personnes d'autorité et ceux qui peuvent donner des conseils* (1), parce qu'il avait toujours vécu séparé d'un peuple qu'il foulait aux pieds. Son autorité était sur le point de finir dans la Grèce, où la puissance souveraine de la religion criait au peuple, par l'organe de ses ministres, *que les premiers confesseurs du Christ marchaient au supplice, sans prendre garde s'ils étaient suivis d'autres martyrs; qu'on devait hommage à Dieu seul, et un témoignage éclatant à la Croix* (2).

Ali Tébélen, en s'élevant au pouvoir par l'extermination des beys et des agas héritiers du système féodal, introduit par Roger, roi de Sicile, et par les

(1) Isai. 3, 1-3.

Ces citations sont tirées de l'allocution d'un des prélats directeurs de la guerre sacrée.

(2) Extrait des circulaires répandues à cette époque dans la Grèce par quelques évêques.

croisés, maîtres dans cette partie de l'Orient qu'ils démembrèrent, avait préparé de loin l'affranchissement des communes de la Hellade. Cet acheminement vers une régénération sociale avait été senti depuis long-temps par les Épirotes, auxquels j'avais entendu dire qu'Ali, mourant après les avoir délivrés de leurs beys ou barons, était le précurseur de leur liberté future, qu'ils appelaient le *triomphe de la Croix*. Jusque-là, il y avait une application rigoureuse des principes tendant à l'accomplissement d'une période politique qui touchait à son dénouement, quand un de ces hommes assez habiles pour apercevoir un grand mouvement, mais incapable de le diriger, voulut s'en emparer, l'exploiter et jouer le rôle de ce génie étonnant qui recueillit et dévora l'héritage sanglant de la révolution française.

Alexandre Hypsilantis, officier dépourvu de talents positifs, ignorait, avant tout, *que les dieux ne laissent rien concevoir de grand que ce qu'ils inspirent*(1). Élevé, suivant l'usage des soi-disants princes du Phanal, par des précepteurs qui lui avaient appris à parler correctement plusieurs langues, il était savant, sans cette instruction mâle qui est le résultat des études classiques; poète, sans feu sacré; aimable, sans urbanité; soldat, sans être militaire; quoiqu'il eût perdu le bras droit à l'affaire de Culm, on ne pouvait guère dire, à cause de cela, qu'il était brave. Mais ce qui caractérisait spécialement Alexandre

(1) Hérodote, Polymnie, ch. x.

Hypsilantis, c'était la vanité ordinaire aux Phanariotes, leur esprit d'intrigue, dont le terme ambitieux se bornait à devenir hospodars des peuples abrutis de l'antique Dacie, et une faiblesse de caractère telle, qu'il se laissait dominer par des personnes indignes de l'approcher. Cependant, le titre de général au service de Russie, je ne sais quelles décorations dont il était couvert, une réputation qu'il avait su se composer parmi les chrétiens, auxquels il racontait le grand crédit dont il jouissait auprès de l'autocrate orthodoxe, les vues constantes de ce monarque sur la Turquie, l'armée rassemblée sur le Pruth qu'il leur montrait, la direction publique de la société des Hétéristes qui lui était confiée, avaient attiré auprès de lui une foule de Grecs ravis de le seconder.

Enthousiastes de leur patrie et du monarque que Hypsilantis ne cessait d'associer à l'idée de leur affranchissement, les chrétiens étaient persuadés que ses paroles étaient l'expression politique du cabinet de Pétersbourg. Comment, sans cela, un officier supérieur aurait-il osé conspirer ouvertement, au milieu de la Bessarabie, sous les yeux des chefs civils et militaires de l'empereur Alexandre, contre une puissance qu'on n'aurait pas eu le dessein formel de traiter bientôt en ennemie? Comment les gouverneurs d'Odessa et des autres places nouvellement arrachées au Grand-Seigneur auraient-ils souffert qu'on jouât le ballet des Souliotes sur leurs théâtres (1)? Comment auraient-ils toléré que les Turcs,

(1) Représenté en 1816 à Odessa.

qui approchaient de leurs comptoirs pour y trafiquer, fussent l'objet de dérisions publiques et d'avanies humiliantes, que le fanatisme des chrétiens irrités regardait comme de justes représailles des maux que leurs frères enduraient en deçà du Danube? N'était-il pas évident que la Russie exerçait déja des droits de suzeraineté sur la mer Égée, quand les huit dixièmes de la marine marchande grecque naviguaient avec ses couleurs? Rarement dans leurs relâches à Constantinople, les bâtiments d'Hydra, de Spetzia et de Psara, protégés par la légation russe, y séjournaient sans avoir de démêlés avec les autorités turques. Plus souvent encore ils bravaient jusques aux convenances, lorsque, cinglant au plus près de terre, toutes voiles dehors, le pavillon russe déployé, le sultan voyait défiler sous ses fenêtres ses esclaves émancipés par une puissance dont il semblait plutôt le capitaine de port que l'allié jouissant de la plénitude de ses droits de souveraineté. Quelles conséquences les Grecs devaient-ils raisonnablement tirer de ces faits? Pouvaient-ils croire qu'il existât à Pétersbourg deux gouvernements procédant en sens inverse? Loin de là, on les flattait que le congrès rassemblé à Troppau, agissant au nom de la sainte alliance établie dans l'intérêt des peuples, et non pas pour délibérer sur des *cas de conscience*, s'occupait d'améliorer le sort des habitants de la patrie de Thémistocle; que la société des Hétéristes, fondée à Vienne en 1814, de concert..... Mais je m'arrête, comme cet écrivain de l'antiquité, averti par un génie

qui lui défendit de révéler les mystères d'Éleusis.

Malgré une aussi éclatante protection de la part des Russes en faveur des Grecs, la conduite d'Alexandre Hypsilantis réfléchissait une couleur d'intrigue qui aurait dû faire naître des soupçons contre son importance, si l'on avait pu lui supposer les moyens de soutenir une grande entreprise. Dès le commencement du mois de septembre 1820, il avait envoyé à Bukarest Thémélis, que j'ai nommé précédemment, avec un nommé Xanthos, tous deux originaires de Patmos, qu'il avait chargés de recevoir, en son nom, le serment que les chefs des Arnoutes (1) devaient lui prêter, en sa qualité de *représentant de la nation grecque*, titre vague, sur lequel il ne donnait aucune explication. Ils devaient ensuite s'adresser à Constantin Ducas, agent connu du visir Ali pacha de Janina, qui leur procurerait les moyens de s'aboucher avec les capitaines Schypetars de la Valachie.

Les émissaires d'Hypsilantis, qui voulait à tout prix une révolution, sans discuter le titre du prétendu *représentant de la nation grecque*, arrivèrent à Bukarest, capitale de la Valachie, où résidait alors Alexandre Soutzos. Cet hospodar, connu par sa souplesse dans les négociations, n'était plus que l'ombre de lui-même. Riche de vingt millions de

---

(1) Arnoutes. C'est avec des milices composées de Schypetars et de Grecs de la Romélie, qui prennent le nom des premiers, que sont formées les gardes et les principales troupes des hospodars de Valachie et de Moldavie.

piastres, fruit de deux années de gouvernement et de concussions, son but, comme celui de son prédécesseur Caradja, était de se sauver avec les dépouilles des Valaques, dès que sa santé lui permettrait de pouvoir passer en chrétienté. Le premier soin des émissaires, qui se présentaient comme sujets russes, fut en conséquence de le faire pressentir sur leurs projets; et s'il n'en devint pas complice, il ne put les ignorer. Rassurés par son silence, par l'assentiment tacite du consul de Russie, Thémélis et Xanthos tinrent sans difficulté leurs conciliabules avec les capitaines arnoutes, qui s'empressèrent de jurer fidélité au *représentant de la nation grecque*, à l'exception d'un Épirote nommé Sava.

Ce chef des Schypetars, qui cachait, sous les dehors d'une physionomie heureuse, la duplicité d'un Toxide de l'Argyrine, pressé par ses amis, répondit : que, n'ayant jamais connu de maîtres que *Dieu et son épée*, il ne *jurerait obédience à personne;* qu'il était prêt à marcher avec les siens contre les oppresseurs de sa patrie, quand il en serait temps; que, pour arriver à ce but, Hypsilantis devait, au préalable, s'entendre avec lui, afin d'organiser la Bessarabie, en avisant aux moyens de procurer des armes et des munitions de guerre aux chrétiens de cette province; et on se sépara dans ces termes, qui ne furent ignorés de personne à Bukarest.

Thémélis et Xanthos, après avoir ainsi rempli leur mission, partirent accompagnés du Thessalien Perrèvos, ancien major au service de Russie et de

France, qui venait d'arriver en poste de Pétersbourg à Bukarest; d'un capitaine marchand nommé Gaëtani, de Mantzarakys et de l'Archimandrite Grégoire Dikaios, tous chefs de la *synomotie ardente* des Hétéristes, avec lesquels ils se dirigèrent vers Ismaelof, où Alexandre Hypsilantis s'était rendu pour recevoir leurs rapports et leur communiquer ses ordres ultérieurs. Réunis au lazaret de cette ville, qui fait maintenant partie du gouvernement russe de Kichénof en Bessarabie, Hypsilantis, s'étant empressé de venir les trouver, les confirma dans l'idée, généralement répandue, que les difficultés existantes entre le cabinet de Pétersbourg et la Porte Ottomane étaient sur le point de finir par une rupture, que l'année 1821 verrait éclater. Puis, rentrant dans ses vues particulières, il leur raconta évasivement les intelligences qu'il avait à Constantinople, ses projets de confédération avec les Serviens, en insistant sur la nécessité *de faire procéder son autorité de la volonté générale de tous les chrétiens. Cette condition étant de rigueur pour mériter*, disait-il, *une protection toute-puissante*, il assigna à chacun de ses agents un poste particulier, en leur recommandant d'*employer leurs efforts auprès des notables orthodoxes, pour le faire reconnaître en qualité de chef suprême de la Grèce, en l'invitant, par écrit, à se mettre à la tête du mouvement projeté*. Il remit, en conséquence, à chaque missionnaire de l'Hétérie, une formule d'accession, qui avait été dressée par son secrétaire Lassani, en leur recommandant la plus grande célérité.

Cela étant fait, Perrèvos eut ordre de passer en Épire, Mantzarakys dans l'Archipel, l'Archimandrite Dikaios en Morée, et Thémélis à Smyrne, d'où il devait étendre ses rapports vers Psara, Spetzia et Hydra. Un article spécial, remis au dernier de ces agents, lui prescrivait de s'appliquer à gagner les Hydriotes, qu'on savait opposés à des projets qu'ils regardaient, non sans quelque raison, comme contraires à leurs intérêts maritimes. Enfin, comme la saison s'avançait et que la navigation de la mer Noire allait cesser, Hypsilantis pressa ses amis de hâter leur départ, en leur donnant des crédits qui furent religieusement acquittés par les trésoriers mystérieux de l'Hétérie, établis à Péra, sous la protection de la légation russe (1).

Munis d'instructions et de fonds nécessaires à leur voyage, les agents d'Alexandre Hypsilantis se rendirent à Galatz afin de s'y embarquer sur le navire du capitaine Gaëtani. Celui-ci ne se trouvant pas prêt à mettre à la voile, Perrèvos et Dikaios passèrent sur un navire qui les déposa, au bout de cinq jours de navigation, à Constantinople. Pressés d'arriver à leur destination, ils n'y séjournèrent que le temps nécessaire pour faire légaliser leurs passeports par la chancellerie russe; et les Hétéristes Byzantins leur ayant procuré le moyen de s'embarquer sur une sacolève, ils se rendirent à Volo, dans

(1) On parlait à cette époque de faire nommer M. Minciaki, qui est italien de naissance, au consulat de Livourne, afin de l'éloigner de Constantinople, où sa présence déplaisait aux Grecs.

le golfe Pagasétique, où des caloyers, prévenus de leur arrivée, leur accordèrent l'hospitalité dans un monastère du mont Pélion.

Thémélis et Mantzarakys, moins zélés, sans doute, que Perrèvos, ayant prolongé leur séjour à Galatz, sous prétexte d'affaires particulières, n'arrivèrent à Constantinople que dans les premiers jours de décembre, au moment où Xanthos, après l'expiration de sa quarantaine à Ismaëlof, rejoignait Hypsilantis à Kichénof en Bessarabie. Thémélis, qui connaissait particulièrement Jean Callimaque, alors grand drogman de la Porte, ne manqua pas de le rechercher et de lui communiquer les projets d'Hypsilantis, ainsi que le plan général de l'insurrection projetée qui était, suivant cet émissaire, de la nature suivante.

L'affranchissement de la Grèce avait, à l'entendre, obtenu l'assentiment de l'empereur Alexandre, qui avait fait transmettre, par son ministre Capo d'Istria, des instructions particulières au général Hypsilantis. Celui-ci, de concert avec quelques professeurs du lycée Richelieu, avait rédigé et fait imprimer à Odessa les proclamations qui devaient appeler les Moldaves et les Valaques aux armes et tous les Grecs à l'indépendance. On avait formé une caisse militaire, composée des dons des principaux habitants de Moscou et de Taganrock, dont l'effectif en numéraire se montait à plus de cinq millions de francs, déposés à Odessa. Ses administrateurs étaient Ambroise natif de Vostitza en Morée, Comparoulis de Kèli, ville de la Bessarabie, Séraphin, Xénos et

un négociant de Philippopolis, qui correspondaient avec Mavros, banquier établi à Constantinople. Ce publicain, natif de Naxos, était devenu, de domestique de l'ambassadeur russe Tamara, l'arbitre des destinées de la régénération de la Grèce. Trésorier de l'Hétérie, c'était à lui qu'on avait dû adresser vingt-deux mille fusils; et comme Thémélis assurait que Mavros s'entendait avec le baron de Strogonof, il était impossible de douter du succès de la plus sainte des insurrections, qui devenait ainsi très-légitime (1).

Soit que le grand drogman connût déja ces desseins hazardés, ou qu'il voulût y rester étranger, il accueillit Themelis avec réserve; mais, dès ce moment, il ne goûta plus de repos, et il avait déja plusieurs fois offert sa démission au grand visir, lorsque la nouvelle de la mort du prince Soutzos fut connue à Constantinople. Constantin Callimaque, frère de Jean, appelé à lui succéder, hésita à accepter cet emploi sur le bruit que les Hétéristes avaient fait empoisonner son frère pour s'emparer de ses trésors. La chose était peu vraisemblable, en réfléchissant que Soutzos, livré à l'influence du consul russe de Bukarest, qui connaissait les projets des Hétéristes, aurait facilement prévenu un pareil attentat. Le hospodar était mort, le 1er février 1821, des suites d'une maladie de langueur, en emportant avec lui la malédiction, justement méritée, de ses administrés.

Les Boïards, qui sont les seigneurs indigènes de

(1) Nous rapportons ces faits sans les garantir, tels qu'ils furent alors divulgués.

la Valachie, ayant, suivant un usage immémorial, établi un divan provisoire, venaient de manifester le vœu formel d'adresser de très-humbles remontrances à la Porte Ottomane, pour la supplier de renouveler leurs anciennes capitulations, en vertu desquelles ils avaient le droit d'élire un prince de leur nation (1). Ils étaient fondés en principe, et déja l'alarme circulait parmi les Phanariotes,

---

(1) Le dernier des hospodars indigènes fut Bassaraba ou Constantin Brankovan, sacrifié aux intrigues des Phanariotes en 1714. Mavrocordatos sorti de cette caste lui succéda en 1731. Suivant un recensement fait à cette époque, on comptait en Valachie 147,000 familles. En 1745, ce nombre était réduit à 35,000 par l'émigration, ou par des soustractions faites aux contrôles. Constantin du même nom qui lui succéda fut destitué en 1741, rétabli en 1744, réintégré en 1756, révoqué en 1759, restauré en 1761, et disgracié complètement en 1763. Les interrègnes furent remplis par sept princes, dont trois de la famille Racovitza et quatre de celle de Ghikas.

Voici la liste des Grecs, Valaques et Moldaves, tous hospodars ou princes, qui ont été pendus ou décapités par ordre de la Sublime Porte, depuis 1714 :

1716. Le prince Cantacuzene et son père, *noyés*.
1719. Jean Mavrocordatos, *empoisonné*.
1737. Jean Hypsilantis, syndic des pelissiers de Constantinople, souche des princes de ce nom, *pendu*.
1740. Constantin Ghikas, *décapité*.
1760. Jean Soutzos, *pendu*.
1765. Stavraki, *pendu*.
1769. Grégoire Callimaque, *décapité*.
1777. Grégoire Ghikas, *poignardé*.
1778. Bogdan, *décapité*.
1786. Petraki della Zecca, *décapité*.
1806. Handjerly et Alexandre Soutzos, *décapités*.
1812. Démétrius Morousis, *pendu*.

race de tout temps vouée à l'intrigue, lorsqu'un foyer d'insurrection, inconnu jusqu'alors aux Hétéristes, se manifesta à Kzernètz, ville située à l'extrémité occidentale de la Valachie.

Un homme obscur, Théodore Vladimiresco, ancien chef de pandours, sortant d'un repaire ignoré, rassemble ses soldats, désigne les Boïards comme des sangsues publiques, fait pendre ceux qu'il saisit, proclame l'abolition des impôts, grossit sa bande de tous les paysans attirés par l'avidité du pillage, et s'achemine vers Bukarest. Vainement le divan Valaque essaie de le calmer par des paroles de paix : le torrent emporte tout sur son passage, et les principaux Boïards ayant à leur tête le prince Brancovan, le plus riche d'entre eux, suivis des consuls des puissances étrangères, fuient, en laissant la protection de leur ville au chef des Arnoutes Sava, qui commandait un corps de deux mille cavaliers parfaitement équipés.

Le calme renaît aussitôt, la police est maintenue par Sava. Une main invisible a suspendu la marche de Théodore Vladimiresco.

L'horizon commençait à s'éclaircir, lorsque les deux lieutenants du prince Callimaque, nommé hospodar, à peine entrés à Bukarest, y font naître de nouveaux troubles. Ils parlent d'une armée turque prête à passer le Danube pour châtier les rebelles ; ils lancent des proclamations, auxquelles Théodore répond en leur signifiant que leur prétendu prince n'eût pas à entrer en Valachie sans son ordre, et sans avoir octroyé au préalable une

charte, dans laquelle il déclarerait *qu'au peuple Valaque seul appartiendrait à l'avenir le droit de s'imposer et de demander compte de l'emploi des deniers publics.*

Les lieutenants de Callimaque (1), étourdis de cette déclaration, implorèrent aussitôt l'appui de Sava, qui se contenta de leur fournir une escorte avec laquelle ils se retirèrent précipitamment au-delà du Danube. Au même moment Théodore Vladimiresco expédiait un émissaire au grand visir, pour l'informer des projets d'Hypsilantis et des Hétéristes, espérant, par cette révélation, supplanter Callimaque dans le gouvernement de la Valachie, et devenir Hospodar à sa place.

Ce plan aurait vraisemblablement réussi, car que pouvaient signifier les mots de *charte*, *d'imposition légale*, adressés par un chef de pandours à de misérables paysans Valaques, vêtus de peaux de bêtes, sortis du fond de leurs tanières, où ils vivent terrés comme les ours des monts Carpathiens, si ce n'était pour masquer des vues ambitieuses? Théodore, en frappant les Boïards, avait eu en vue d'écarter des compétiteurs puissants; de même qu'en parlant de droits populaires, il tendait à prévenir les Hétéristes dans leurs desseins, qu'il aurait fait tourner à son profit, si une circonstance impossible à prévoir n'eût traversé ses projets.

Un émissaire de l'Hétérie, nommé Aristide, en-

(1) Le lendemain de sa nomination, le hospodar expédie de Constantinople un phanariote qualifié de lieutenant chargé de le représenter jusqu'à son arrivée. — *Voy.* Zallony.

voyé par Hypsilantis pour engager les chefs de la Servie à accéder au plan d'insurrection générale, ayant été saisi aux environs de Vidin par les autorités turques, auxquelles le consul d'Autriche résidant à Bukarest l'avait signalé, il fallut hâter l'explosion des évènements. La Porte tenait le plan des conjurés; on en donnait l'avis de Constantinople à Hypsilantis, qui se décida à éclater, sans y être préparé, et il se trouva, à son début, prévenu par Théodore Vladimiresco, avec lequel il ne tarda pas à entrer en conflit d'autorité et d'ambition.

Telle fut sommairement la marche des intrigues qui attirèrent sur les provinces Trans-Istriennes le double fléau d'une insurrection irréfléchie et d'une invasion désastreuse. Par une proclamation imprimée à Odessa et datée de son quartier-général de Iassy, le 24 mars 1821, Alexandre Hypsilantis, qui prenait, on ne sait encore aujourd'hui même pourquoi, le titre de *régent du gouvernement*, annonçait aux Grecs que le temps d'expulser les Turcs de l'Europe était enfin arrivé. Puis, élevant la voix au nom des fantômes d'une antiquité préconisée en phrases de rhéteur de la basse grécité, celui qui, sous le nom spécieux de religion et de patrie, rêvait, comme on l'a su depuis, une restauration composée de duchés, de marquisats, de comtés et de baronnies, appelait aux armes un peuple que la main de Dieu seul pouvait retirer de l'abîme. Mais le ciel avait sans doute permis cette aberration, pour faire servir les intrigues des Russes, l'ambition d'Hypsilantis, ses revers, les fureurs des Mahomé-

tans, les crimes d'Ali Tébélen, et jusqu'aux injustices politiques de la chrétienté, au triomphe immortel de la Croix.

O stultitia Crucis! Un homme né de parents pauvres, nourri parmi les pâtres du mont Ménale, élevé au sein d'une ville obscure de la Morée, austère dans sa vie, de mœurs irréprochables, dévoré d'un zèle ardent pour la maison du Seigneur, allait arborer enfin cette Croix de douleurs et d'espérance, ce signe auguste des chrétiens, qui devait être celui de la régénération des Grecs.

Germanos (l'historien doit faire connaître cet homme extraordinaire), après avoir étudié à l'école de Dimitzana, sa patrie, conduit par la main de celui qui transforme en héros ses plus faibles créatures, avait dirigé ses premiers pas vers le métropolitain d'Argos, dont il fut grammatiste jusqu'à la mort de ce prélat. S'éloignant alors du Péloponèse, qui sortait à peine de l'épouvantable crise de 1770, il se rendit à Smyrne, où il était appelé par l'archevêque Grégoire, né comme lui dans la vallée de l'Alphée, *Arcades ambo*. Accueilli avec la tendresse d'un père par ce chef de la première des sept églises de l'Ionie, il s'attacha à son sort lorsque celui-ci fut élevé au trône patriarchal de Constantinople. Il le suivit lorsqu'il en descendit quelques années après pour se rendre en exil au mont Athos, où prosterné, avec le pieux Grégoire, entre le vestibule et l'autel, il apprit, avec ses devoirs religieux, la science qui prépare le chrétien à traverser et à soutenir les orages de la vie.

Satisfait d'avoir vu Grégoire remonter au trône ecclésiastique de St.-Jean Chrysostôme, Germanos, disposé au combat, obtint la permission de se rendre, avec le titre d'archidiacre, auprès de Joachim, archevêque de Cyzique, qui réclamait un coadjuteur. Le grand âge de ce prélat exigeait un homme laborieux pour l'assister dans la gestion de son éparchie; et Germanos y acquit une telle réputation de sagesse, que le choix du patriarche ne tarda pas à l'envoyer en qualité d'exarque vers les églises du Péloponèse, qui commençaient à refleurir. Il y acquit une nouvelle gloire; et après avoir rempli cette mission, qui lui coûta plusieurs années de travaux, l'exarque de l'église orthodoxe étant retourné à Constantinople, et l'archevêque de Cyzique ayant abdiqué en faveur de Macarios, métropolitain de la première Achaïe, Germanos, de l'avis du St.-Synode de Constantinople, fut élevé, par le patriarche Grégoire, à la dignité d'archevêque de Patras, et salué, en 1806, du titre de successeur de l'apôtre St.-André.

C'était à ce poste de l'église militante d'Orient que se trouvait Germanos, quand les premières secousses politiques de l'insurrection de la Hellade se firent sentir. Penseur profond, homme aussi instruit dans les sciences ecclésiastiques que versé dans la connaissance des hommes; si Germanos, qu'on comparait à Socrate pour la physionomie, n'avait pas été favorisé de la nature, il avait comme lui reçu les dons de la sagesse. Aussi populaire que le philosophe du Pnyx, instruit dans la langue de

Platon, qu'il parle avec une suavité digne du goût de l'Académie ; nourri des saintes écritures; initié à la littérature française; doué d'une éloquence d'inspiration, d'une imagination ardente, et de cette foi qui transporte les montagnes, un pareil athlète semblait être digne de verser son sang pour l'autel et la patrie.

Son départ nocturne de Patras, à la tête des archontes de cette ville, appelés ainsi que lui à Tripolitza, loin de frapper les chrétiens de stupeur, les avait avertis de se tenir prêts à la résistance. Chacun s'armait ; et soit que le gouvernement turc voulût savoir à quoi s'en tenir relativement au courage des Grecs, ou qu'une police inaperçue eût intérêt à connaître leurs dispositions belliqueuses, un coup de pistolet, tiré, le 20 mars, au milieu de la place St.-Georges, mit tout en mouvement. Les boutiques furent aussitôt fermées, on cria que *la révolution éclatait;* et le peuple, fuyant en masse, se précipitait du côté du port pour s'embarquer, ou vers les maisons consulaires en demandant un asyle, quand les bannis Ioniens, armés de tromblons, de pistolets et de poignards, se montrant tout à coup, annoncèrent aux Turcs, par d'affreuses vociférations, que, si un seul d'entre eux paraissait en public, ils seraient tous à l'instant exterminés. Cette attitude ayant montré aux mahométans ce qu'ils avaient à redouter, les Patréens, qui avaient pris la fuite, étant rentrés dans leurs demeures, ne tardèrent pas à se moquer de leur honteuse frayeur.

Un commandement de Khourchid pacha, publié

deux jours après ce mouvement, confirma les Grecs dans l'opinion qu'on voulait les désarmer, lorsqu'ils entendirent les crieurs publics annoncer que Son Altesse, désirant faire cesser les alarmes des *raïas*, envoyait quinze cents hommes pour veiller à leur sûreté, ajoutant que, si ce nombre était insuffisant, il ordonnerait à Méhémet, nouveau pacha de Morée, de rentrer à Tripolitza, à la tête d'un corps d'armée formidable.

Cet ordre fut reçu avec la dérision qu'il méritait, quand on sut que le serasker, ainsi que Méhémet pacha, n'avaient d'autres troupes disponibles que celles de l'armée impériale, qui était déja assez occupée au siége de Janina. La justesse de cette observation avait frappé les Turcs mêmes, qui s'empressèrent aussitôt de transporter à la forteresse de Patras femmes, enfants, et ce qu'ils avaient de plus précieux. Surpris de ces préparatifs, les Grecs, qui craignaient que les barbares ne missent le feu à la ville, quand ils auraient évacué leurs maisons, travaillèrent à leur tour à cacher leurs ustensiles et leurs meubles de quelque valeur, dont ils encombrèrent le consulat de France, qu'ils regardaient comme le dépôt conservateur de leurs richesses et de leurs familles; enfin, pour masquer leurs desseins, ils aidaient encore, la veille de l'insurrection, à transporter au château l'artillerie qui devait les foudroyer.

Le spectacle d'une ville menacée de destruction a quelque chose de tellement sinistre, que l'ame la plus énergique se défend à peine d'une ter-

reur secrète : la peste n'a pas un caractère aussi terrible lorsqu'elle éclate au milieu des populations de l'Orient, parce qu'on est familiarisé avec ses ravages (1). *Les Grecs ne vont plus dans les temples*, écrivait le consul français, *pour y déposer leurs peines et y puiser des consolations; la frayeur a glacé les ministres du Seigneur, ainsi que les fidèles; et les réunions religieuses, si nombreuses pendant le carême, ont entièrement cessé. Les Turcs n'offrent pas une attitude plus tranquille. Leur indolence a cessé de se traîner dans les cafés; ils ne règnent plus dans les bazars devenus silencieux, ils sont polis comme des Français. Chacun semble attendre la grande catastrophe des Ides de mars, qu'Ali Tébélen annonçait aux Souliotes, dès le mois de décembre dernier. Son génie fatal va inonder la Grèce de sang, nous touchons au moment d'une crise terrible et inévitable. La voix homicide, qui s'est fait entendre du haut des tours du château de Janina, excite toutes les populations de la Hellade au carnage.*

En effet, après une transition soudaine de la crainte à l'espérance, les Grecs, qui s'étaient jusqu'alors procuré secrètement des moyens de défense, ne déguisèrent plus leurs armements, qu'ils poussèrent avec une telle activité, que le $\frac{12}{25}$ Mars on ne trouvait plus ni balles ni poudre à acheter au bazar de Patras. Les consuls européens, excepté

---

(1) Extrait de plusieurs lettres de M. Hugues Pouqueville, à la date des 22 et 24 mars 1821.

celui de France, qui avaient transformé leurs demeures en forteresses, vivaient entourés d'une garnison de vingt à trente hommes de guerre. Tous les réglements ordinaires de simple police étaient violés. Chacun prenait ce que bon lui semblait sur le terrain d'autrui. Les billets et les lettres de change, acceptés ou échus, n'étaient ni réclamés, ni acquittés. Le cadi n'osait poursuivre personne. Des bandits armés parcouraient les rues, en vendant leur services au plus offrant; les derniers rapports d'homme à homme allaient cesser, lorsque deux évènements vinrent mettre le comble aux anxiétés publiques, et augmenter la confusion qui régnait déja au plus haut degré dans la ville de Patras.

Colocotroni, rentré depuis six semaines en terre ferme, n'avait pas tardé à y être suivi des anciens chefs de bande, qui vivaient retirés à Zante depuis plusieurs années. Leur capitaine, dont aucun des ancêtres n'était mort dans son lit (1), se proposait de se servir de ceux qu'on avait jusqu'alors qualifiés de brigands, pour affranchir sa patrie. Le moment lui semblait favorable; et étant descendu des retraites du mont Olénos, il forma des cadres composés de sept cents bannis des Iles Ioniennes, dans lesquels il incorpora les paysans de l'Élide

(1) Le grand-père, le père et tous les proches parents de Colocotroni, âgé alors de 56 ans, avaient péri les armes à la main. Cela avait donné lieu de dire, en parlant de quelqu'un qui éprouvait parfois quelque malheur: *Il a pris les péchés* de Colocotroni; πῆρε ταῖς ἁμαρτίαις τοῦ Κολοκοτρῶνι.

que ses proclamations engageaient à se soulever. Après avoir organisé un corps d'armée de deux mille hommes, il marcha vers Nézéro, village situé à l'extrémité orientale de la vallée du Mélas. Malgré cette réunion, considérable pour les circonstances, comme elle n'était pas homogène, on ne pouvait en espérer que des succès passagers, si un motif supérieur à toutes les considérations humaines n'avait pas sanctifié l'insurrection que les enfants des Grecs allaient proclamer à la face du ciel et de la terre.

Germanos, arrivé à Calavryta avec les primats de Patras, ne se trouva pas plus tôt au milieu d'une population chrétienne, qu'il refusa de se rendre à Tripolitza. *Soumis à des évènements impossibles à conjurer*, il déclare aux archontes *que les desseins de Dieu doivent s'accomplir; que c'est un homicide volontaire de se soumettre aux ordres de Khourchid pacha, qui ne les appelle auprès de son lieutenant que pour les faire assassiner. Il leur apprend que le grand drogman de Morée, Théodore, qui était le représentant des Grecs auprès du visir de ce royaume, l'avait prévenu et conjuré de ne pas avancer, en l'informant que, pour mettre sa propre tête en sûreté, il allait lui-même se réfugier chez les Éleuthéro-Lacons du Magne.* Cependant, afin de colorer le refus d'obéir, et surtout pour gagner du temps, l'archevêque Germanos proposa d'écrire à la Porte Ottomane, afin de justifier la conduite qu'il conseillait aux siens de tenir.

Cet avis ayant été reçu comme *une révélation cé-*

leste, on convint d'informer les primats de Vostitza, de Gastouni, de Pyrgos, de Phanari et de Caritène, du danger qui les menaçait, en les invitant à le faire connaître aux chefs des autres cantons, aux archevêques, aux évêques, aux supérieurs des monastères, ainsi qu'aux protogérontes des villages, afin que chacun eût à se tenir sur ses gardes. L'archevêque fit ensuite inviter *les chrétiens, de tout âge et de tout sexe, à se séparer pour jamais des infidèles, en se retirant dans les montagnes, d'où la voix souveraine de Dieu devait bientôt se faire entendre à la Grèce.* Pour lui, il se rendit au couvent de la vierge de Méga Spiléon, d'où il rétrograda, après y avoir passé la nuit en prières, jusqu'au couvent des frères Laures ou Trapistes du mont Érymanthe, lieu qu'il avait indiqué pour tenir un conseil relatif aux intérêts de la patrie.

A peine l'archevêque Germanos avait mis le pied dans cette retraite, qu'il s'y vit entouré de quinze cents paysans du mont Cyllène, race belliqueuse, que les primats de Calavryta avaient enrôlés depuis deux mois, pour réprimer les brigandages des Laliotes. Le prélat invita leurs capitaines à rester auprès de lui; puis, s'adressant à leur troupe, il la prévint qu'avant le coucher du soleil les Turcs de Calavryta, ayant inutilement poursuivi les chrétiens de cette ville qui s'étaient retirés dans le mont Vrachni, se présenteraient devant le monastère où il se trouvait réfugié, pour tenter de l'enlever. Après avoir ordonné d'arborer l'étendard de la Croix, au faîte de l'église de la Vierge protectrice de la Sainte-

Laure, il leur enjoignit de s'embusquer dans les bois d'alentour. *Là*, dit-il, *vous verrez s'accomplir le premier des prodiges qui doivent signaler notre indépendance. Il suffira, sans coup férir, dès que les infidèles seront en vue du signe de notre rédemption, de pousser tous ensemble le cri de guerre du chef des Machabées*, LA VICTOIRE DE DIEU, *pour mettre les barbares en fuite!*

Il dit : et, à l'heure indiquée, soixante cavaliers ayant paru en vue du couvent des frères Laures, les chrétiens, qui se levèrent à leur aspect, n'eurent pas plus tôt fait retentir les échos de l'Érymanthe du cri de LA VICTOIRE DE DIEU, que les Ismaélites, fuyant à toute bride, se débandèrent, et rentrèrent pêle-mêle à Calavryta.

Ils croyaient avoir entendu le cri de la Grèce entière, prête à les écraser. Dans la frayeur qui les confond, ils pensent qu'ils sont entourés d'ennemis. Ils ne songent qu'à fuir, et leurs plus agiles cavaliers partent pendant la nuit. Arrivés au point du jour à Vostitza, ils trouvent la ville déserte, et une nouvelle terreur s'empare de leurs esprits. Aucune voix humaine ne se faisait entendre dans les rues. Les bazars étaient déserts. Le murmure des ruisseaux et des fontaines annonçait seul qu'il avait existé une population dans l'antique Ægium.

On se regardait sans oser proférer une parole, lorsque quelques fumées qui s'élevaient au-dessus des toits firent soupçonner aux fugitifs de Calavryta que leurs co-religionnaires étaient probablement cachés dans leurs demeures. Mais comment

en approcher? comment s'en faire reconnaître sans danger? Ils s'interrogeaient, quand un des leurs proposa de monter au minaret d'une mosquée, d'où il entonnerait le chant matinal de la prière. On approuva sa résolution; et à peine l'*Ézzan* avait frappé les airs, que les Mahométans de Vostitza, sortis de leurs retraites, reconnurent et embrassèrent leurs frères. Ils les informèrent que les Grecs avaient abandonné la ville, qu'ils s'étaient retirés dans le mont Phthérys, d'où ils ne tarderaient pas sans doute à descendre pour les exterminer. Il n'y avait pas à délibérer; les moments étaient précieux; l'unique moyen de salut était la fuite; et tout le monde s'écria : *partons!*

Le tonnerre de Jupiter Homagrius, protecteur d'Ægium, qui grondait dans les flancs du mont Panachaïcos, accrut encore l'effroi des barbares. Aussitôt les Turcs de Calavryta, réunis à une soixantaine de cavaliers mahométans de Vostitza, descendus au port, s'emparèrent de quelques barques et firent voile vers Lépante.

Les chrétiens les avaient vus fuir du haut des montagnes sans troubler leur départ; et par un stratagème qui ne fut souillé d'aucune effusion de sang, l'archevêque Germanos eut la gloire d'accomplir le miracle qu'il avait annoncé. Calavryta, que les mahométans n'occupèrent plus depuis ce temps, resta ainsi au pouvoir des Grecs. Ils renfermèrent le cadi, le vaivode, et ce qui restait de Turcs, au nombre de deux à trois cents, dans quelques maisons, où ils existaient encore dix-huit mois après

cet évènement. Attirant ensuite la population de Vostitza, que sa position sur la ligne d'opération des armées turques allait bientôt exposer à la fureur des barbares, Germanos fit de Calavryta une espèce de quartier de réserve, qui devint la retraite d'un grand nombre de chrétiens.

Germanos, informé par le ministère d'un diacre du couvent de Méga-Spiléon, de la fuite des Turcs qui étaient campés depuis plus d'un siècle dans les cantons de la Haute Achaïe, annonce aux chrétiens LA VICTOIRE DE DIEU. Il entonne la doxologie (*Te Deum*), et la Sainte-Laure retentit des acclamations des fidèles, qui regardent leur archevêque comme un être surnaturel. Il célèbre les SS. mystères, et, dès que le sanctuaire est fermé, assisté de Procope son suffragant au titre d'évêque de Bura, il se rend au conseil qu'il avait annoncé. Les archontes de Patras, ceux de Vostitza, de Calavryta, les chefs militaires du mont Olénos, quelques députés de Gastouni, les Hégoumènes des monastères voisins, s'y étant réunis, Germanos quitte le langage de l'hiérophante pour parler en homme d'état à ses frères.

Il leur expose, avec simplicité, les dangers dans lesquels il vient de les engager, et, après avoir de nouveau exalté leur courage en leur montrant, à côté des couronnes civiques de la patrie, les palmes immortelles du martyre, il s'adresse à leur raison. Il leur dit « avec quelle froide insensibilité la chré-« tienté verra les efforts glorieux qu'ils allaient faire « pour remonter au rang des nations, si même elle

« ne s'opposait pas à la plus légitime des insurrec-« tions. Vainement nous représenterons que la do-« mination turque ne fut point l'effet d'une con-« quête ordinaire, et qu'elle ne peut être considérée « d'après les principes reçus entre les états civilisés; « on répondra en nous accusant de rébellion. Nous « serons frappés de censures politiques, parce qu'il « est plus facile de blâmer un peuple malheureux, « que de lui tendre une main généreuse. On arguera « même de notre long asservissement, et de la pa-« tience que nous avons montrée à le supporter, « pour en conclure qu'avilis par l'esclavage nous « n'avons plus que les vices de notre triste condi-« tion. On s'indignera que des esclaves osent parler « de droits. Ainsi nous serons réprouvés, sans ré-« fléchir que nous sommes restés fidèles au dieu « de Constantin et de Saint-Chrysostôme; que nos « désirs se sont long-temps réduits à demander *un* « *espace libre proportionné à notre population*, *et* « *le droit du tombeau*, *que nos tyrans ne nous ac-* « *cordent qu'à prix d'argent.* »

Retraçant ensuite à leur mémoire la longue série des douleurs de la Grèce, tant de fois sacrifiée aux intérêts d'une puissance qu'elle s'obstina trop long-temps à regarder comme sa libératrice, Germanos, interrogeant successivement les capitaines réunis autour de lui, demandait aux uns quels prix ils avaient reçus de leurs services, quand la Russie et l'Autriche, après avoir soulevé la Servie au nom de Czerni Georges, les avaient éloignés de leurs états dès que des intérêts nouveaux les portèrent

à abandonner un peuple qui s'était dévoué pour leur cause. Il lui suffit de nommer Naples, Cataro, Ténédos et les Iles Ioniennes, pour rappeler à Colocotroni et à ses soldats comment, après avoir versé leur sang sous les drapeaux de la Russie, ils avaient été dédaigneusement repoussés par cette puissance. Parler de l'Égypte, c'était faire l'éloge des Français, qui furent de tout temps les amis des Grecs; mais on ne pouvait plus attendre d'eux que des secours indirects. La conduite du lord haut commissaire de l'Heptarchie Ionienne, les dispositions des agents consulaires de la Grande-Bretagne, étaient si éminemment hostiles, depuis la vente ignominieuse de Parga, qu'on pouvait les ranger sur la ligne des Turcs.

« Cessons donc, poursuivit-il, ô mes frères, avant « même de lever les yeux vers la chrétienté, de « compter sur son assistance. Qu'on nous taxe de « rebelles; l'histoire de notre captivité a déja ré- « pondu pour nous, qu'il n'y a aucune parité entre « un gouvernement civilisé, quelle que soit son ori- « gine, et la domination meurtrière des Ottomans, « maintenue par la rapine, l'assassinat, la flétrissure « de nos familles, et les insultes journalières dont « le saint des saints est l'objet. Tout pacte est « rompu avec l'Assyrien! Nous ne pouvons plus « être les sujets du sultan. La Grèce, solidaire dans « son esclavage, est compromise par le fait seul de « l'expulsion des Turcs de Calavryta et de Vostitza. « Une étincelle va produire une conflagration géné- « rale. Que dis-je, mes frères! si des rapports qui me

« semblent certains se confirment, une lutte san-
« glante doit être maintenant engagée dans la Va-
« lachie. Je vous l'annonce pour vous détromper sur
» les espérances que vous pourriez fonder relative-
« ment au secours de nos frères de l'église Dacienne.
« Trop de passions ambitieuses sont mises en jeu
« dans cette partie de l'empire, pour que la cause
« de la Croix triomphe aux bords du Danube.

« O mon Dieu, détourne ta colère du milieu de
« tes enfants! éteins les transports belliqueux de
« cette Hétérie, ou transporte-la toute entière au
« milieu des Hellènes. Mais, non, elle doit suc-
« comber; elle périra sur une rive étrangère, tan-
« dis que, bientôt après, les Valaques, tendant des
« mains suppliantes aux fers des Ottomans, voudront
« anéantir jusqu'au nom des Grecs, sur une terre
» baignée du sang de tant de héros, dignes de voir
« le jour de la liberté.

« Cependant à la faveur de la double inquiétude
« qui confond les calculs du divan, par ce qui se
« passe dans l'Épire et au-delà du Danube, prépa-
« rons-nous, par nous seuls, et pour nous seuls,
« aux grands combats de l'indépendance. Notre pa-
« trie, à nous, annonçons-le aux deux hémisphères,
« c'est la Macédoine, la Thessalie, l'Épire, l'Acarna-
« nie, l'Étolie, le Péloponèse, l'Eubée, et cet Ar-
« chipel, qui va lancer du fond de ses ports une
« multitude de vaisseaux armés contre le Croissant.
« Notre domaine, à nous, ce sont ces mers qu'aucun
« fait généreux n'illustra depuis les journées de Sa-
« lamine et de Lépante, et qui vont être bientôt

« rendues mémorables par de nouveaux triomphes. « Nos villes, à nous, sont Athènes, Larisse, Thèbes, « Corinthe, Argos, Sparte, Mantinée, Colonis, Messène, Élis, Pharès, Patras, Ægium, Delphes, Amphisse, Thermos, Actium, Ambracie, Dodone, « cités illustres, prêtes, comme le phénix immortel, à renaître de leur cendre, et à briller d'une « nouvelle splendeur.

« Noms glorieux, un peuple pauvre et humilié « vous prononce avec autant d'orgueil, qu'il en aura « toujours à rappeler le souvenir de ses aïeux. Que « nos oppresseurs ouvrent à leur tour leurs annales; qu'ils nous citent, je ne dirai pas une action digne d'être avouée par une nation civilisée, « ce serait demander l'impossible, mais *un seul de « leurs princes qui ait mérité de vivre*, *et nous consentons à subir le sort réservé à des esclaves rebelles.*

« D'après cet exposé, qui sera notre manifeste à « la face du monde, et la seule réponse que nous opposerons aux déclamations de la calomnie, notre « unique parti, la suprême résolution de nos conseils doit être : *vaincre ou mourir!* Si, contre mon « attente, notre détermination, qui est peut-être « intempestive, se trouvait condamnée par les rois « chrétiens, j'en attribuerais la cause à des circonstances impérieuses, par lesquelles ils seraient « eux-mêmes maîtrisés. Ainsi, je ne confondrai jamais *les pasteurs des peuples* avec les conseils « de leurs ministres, qui nous reprocheront, sans « doute, des excès que nous déplorerons, mais que

« notre condition rend inévitables, dans la fausse « position où le sort nous a placés. Nous ne sommes, « à présent, que ressentiments et barbarie!... Comp- « tons sur des succès, mais attendons-nous aussi « à des revers, sans oublier qu'en combattant les « Turcs, nous agissons, non contre *une force vi-* « *vace*, mais contre une *destruction déja achevée.* « Dieu m'a imposé l'obligation de vous montrer le « chemin de la victoire, jusqu'à ce que des chefs « expérimentés vous aient appris à marcher réguliè- « rement contre les Ismaélites. Alors, rentré dans « le temple du Seigneur, je vous répèterai, du haut « de la chaire de vérité, ce que je vous déclare au- « jourd'hui, *que toute notre histoire et notre avenir* « sont renfermés dans ces mots : *religion*, *liberté*, « *patrie!* »

Après cette allocution, on assigna à chaque chef le poste qu'il devait occuper; et le pieux archevêque ayant réuni le lendemain tous les fidèles, il leur annonça : *que les temps étaient accomplis!* Informé par leurs aveux qu'ils s'étaient humiliés devant le Seigneur, en confessant leurs fautes aux ministres des différents monastères, il les réconcilie avec le roi des rois, en faisant descendre sur leurs têtes l'absolution générale de leurs péchés. Il célèbre ensuite les saints mysteres sur un autel de gazon, ombragé de lauriers. Puis, après avoir distribué à chacun, de sa main, la nourriture du voyageur sur la terre, il annonce aux assistants, par la voix de ses diacres, qu'il relève les fidèles de l'obligation du carême. Il donne ensuite lui-

même l'exemple de la rupture du jeûne, en disant, *que la religion et l'existence de tous étant menacées, il fallait prendre des forces pour défendre le peuple et l'autel.*

Telle était la disposition des esprits au centre des montagnes du Péloponèse, mais cet enthousiasme était loin d'être celui des Patréens. L'envoi d'un courrier expédié le 30 mars à Constantinople, par le consul anglais Gréen, à la suite de dépêches qui lui avaient été adressées de Prévésa, avait donné lieu à une foule de conjectures d'autant plus sinistres, qu'on le savait ennemi déclaré des Grecs, quoiqu'il se fût opposé, par une contradiction inexplicable, à éloigner de Patras les Ioniens placés sous sa protection, qui furent les premiers brandons de l'insurrection de l'Achaïe.

Je dois à ce sujet m'expliquer, relativement à cet agent et à tous ceux de l'Angleterre, alors employés soit dans la Grèce, soit aux Iles Ioniennes, dans les termes d'Hérodote parlant du machiavélisme anticipé de ceux qui attirèrent des malheurs sans nombre sur la Grèce au temps de Xerxès. Cette citation sera ma réponse à toutes les réclamations qu'on pourrait élever contre l'impartialité désintéressée de mes récits. J'espère, d'après cette explication, n'être pas traité plus sévèrement que le père de l'histoire lorsqu'il disait au milieu des Grecs réunis à Olympie: *il est possible que la conduite des Argiens ne soit pas aussi déshonorante qu'on l'a représentée.* Quant à moi, mon devoir *est de ne rien taire de ce qui s'est*

dit, mais de ne pas accorder foi à tout; que cela soit entendu de mon ouvrage entier. J'ajouterai donc que l'on prétend que ce sont les Argiens qui ont appelé les Perses dans la Grèce (1). Je dirai, à mon tour, que les malheurs de Patras sont attribués à l'agence britannique, établie dans cette ville, et qu'elle n'a pas cessé d'assister les Mahométans contre les chrétiens. Une pareille conduite était-elle autorisée par la religion; fondée sur la morale; conforme à la charité; en harmonie avec la propagation des lumières préconisée par la société biblique; rigoureuse en simple justice; d'accord avec la philanthropie négrophile; exacte aux yeux de la probité ?

Persuadé que le courrier, auquel on avait donné mille piastres pour se rendre à Constantinople, allait provoquer la vindicte du sultan contre le Péloponèse, les Patréens, qui se trouvaient en première ligne, accusant d'avance les agents britanniques de leurs infortunes, ne songèrent qu'à leur sûreté. Les plus riches familles se réfugièrent à Zante, d'autres s'embarquèrent sur les navires mouillés en rade; tandis que trois mille vieillards, femmes, enfants, avec la majeure partie des richesses de la ville, se précipitaient dans la maison consulaire de France, à l'abri du pavillon, que des jours de carnage virent bientôt flotter avec tant de gloire.

Le danger était imminent. Déja les Turcs, qui se retiraient chaque soir dans la forteresse, annon-

(1) Hérodote, Polymnie, ch. CLII.

çaient de cruelles vengeances. Ils savaient qu'un nouveau visir, sorti de l'île d'Eubée, entrait dans la Phocide, à la tête de trois mille soldats, qu'il conduisait à l'armée de Khourchid pacha. Il pouvait, dans moins de quatre jours, les secourir; mais, à l'exemple de Pehlevan et de Baltadgi, il était plus occupé à satisfaire sa cupidité qu'à saisir l'occasion de servir son souverain. Il avait livré la Béotie au pillage, afin de forcer les chrétiens à se racheter; mais pressé de marcher en avant par le chemin de la Thessalie, il dut laisser à Lébadée un mousselim, chargé d'exiger tout l'argent qu'il pourrait arracher aux chrétiens.

En conséquence de cette latitude, son délégué avait fait mettre aux fers les primats grecs qu'il menaçait chaque jour du gibet! Les paysans, n'ayant plus alors d'autre moyen de sauver leurs chefs, que d'opposer la résistance à l'abus du pouvoir, coururent se ranger sous les ordres d'un montagnard nommé Georges Diacos, qui venait de réunir trois cents Armatolis du mont Oéta.

C'était de cette manière que les Turcs, à force d'excès, préparaient et fomentaient l'insurrection de la Grece. Tout esprit de modération avait disparu de leurs conseils; et les Souliotes appelés à Prévésa, en étaient repartis le 26 mars, avec une réponse bien différente de l'*autonomie* qui devait servir de base aux capitulations qu'on leur avait fait espérer. *L'ultimatum* du vice-amiral portait *qu'on leur accordait le pardon et la grace d'être, comme les insulaires de la mer Blanche, raïas du*

sultan, sous la dépendance du capitan pacha, et que si dans le délai de quatre jours ils ne livraient pas vingt otages pour garants de leur soumission, les hostilités recommenceraient.

Ali pacha avait reçu à son tour, pour dernière réponse à ses propositions, le commandement impératif : *de mettre bas les armes; de se rendre sous vingt-quatre heures au seuil de la tente du serasker Khourchid pacha, qui s'engageait* (*sans autre garantie*), *à le faire conduire honorablement à Constantinople, où il serait admis à se justifier devant la Majesté éblouissante du glorieux sultan.* Ainsi s'évanouit toute espèce de rapprochement; et le satrape, qui n'attendait pas d'autres résultats de ses démarches, ayant riposté, à coups de canon, à la déclaration du serasker, s'empressa d'adresser la lettre suivante au Polémarque et aux chefs de la Selléide.

MOI, ALI TÉBÉLEN.

« Chers Souliotes, recevez le doux salut de
« l'amitié (1).

« Si je ne vous ai pas remis jusqu'à présent le châ-
« teau de Kiapha, que je m'étais engagé à vous li-
« vrer, n'en accusez que l'impossibilité où je me suis

(1) Ἀπόκρισις τοῦ Ἀλῆ πασᾶ πρὸς τοὺς Σουλιώτας.

Ἐγὼ Ἀλῆ Πασᾶς

Ἀγαπημένοι μου Σουλιῶται, γλυκὰ σᾶς χαιρετῶ.

Καὶ ἀπὸ τὴν ἀρχὴν σᾶς ὑποσχέθηκα, καὶ ὕστερα ποτὲ δὲν σᾶς ἀρνήθηκα τὸ κάστρον ὅπου μὲ ζητεῖτε. Δὲν σᾶς τὸ εἶχα παραδώσει, διότι δὲν εὑρῆκα

« trouvé d'en retirer une foule d'objets précieux « que j'y tiens renfermés. Mais enfin, puisque vos « Palicares (que j'aime comme mes propres en- « fants) le demandent avec tant d'instance, j'écris « à mon commandant de vous en faire la consi- « gnation. Il se retirera après cela dans une des « tours, avec une garde de trente hommes, pour « veiller à la conservation des objets que je ne « saurais encore pour le moment faire déménager, « et que je m'engage à retirer en temps opportun.

« J'ai annoncé à ceux de vos enfants qui se trou- « vent ici (en otage), qu'on allait vous consigner « Kiapha. Ils en ont ressenti une joie telle, qu'ils

---

ἕως τώρα καιρὸν ἁρμόδιον διὰ νὰ μεταφέρω ἐδῶ πολλὰ πράγματά μου, τὰ ὁποῖα ἐκεῖ εἶχα εἰς φύλαξιν. Ὅμως ἐπειδὴ τὰ παλληκάρια (τὰ ὁποῖα ἀγαπῶ ὡσὰν παιδία μου) τὸ ζητοῦν τόσον, γράφω τὸν ἄνθρωπόν μου νὰ σᾶς τὸ ἐγχειρίσῃ, καὶ αὐτὸς νὰ μείνῃ μὲ τριάντα μόνον ἀνθρώπους εἰς ἕνα πύργον τοῦ κάστρου, ὅπου νὰ μὲ φυλάξῃ τὰ πράγματα, ἕως νὰ εὕρω εὐκαιρίαν νὰ τὰ μετακομίσω.

Ἐδῶ ἐφανέρωσα εἰς τὰ παιδία σας, ὅτι γράφω νὰ σᾶς παραδώσουν εἰς χεῖρας τὸ κάστρον, καὶ ὅλα ἐχάρηκαν πολύ· εἰς τὴν μεγάλην των χαρὰν μὲ ἔκαμαν ὅρκον, ὅτι ἂν κανεὶς ἀπὸ τοὺς γονεῖς ἢ συγγενεῖς των ἔφθανε νὰ πατήσῃ τοὺς ὅρκους καὶ τὰς συμφωνίας, αὐτὰ νὰ σκοτωθοῦν ἐμπρός μου μὲ τὰ πιστόλιά των.

Κυττάξετε, παιδία μου (νὰ ἔχητε τὴν εὐχήν μου), νὰ ἔμβητε εἰς τὸ κάστρον μὲ φρόνησιν καὶ τάξιν, διὰ νὰ μὴ γένῃ ἁρπαγὴ ἢ σκορπισμὸς τῶν πραγμάτων μας· τὴν πρώτην ἡμέραν νὰ ἔμβῃ μία φάρα, τὴν δευτέραν ἄλλη, καὶ ἀφ' οὗ τὴν τετάρτην ἔμβουν ὅλαι, τότε νὰ τραβήσητε ἑκατὸν τόπια εἰς χαρὰν καὶ βεβαίωσιν τῆς ἀναμεταξύ μας φιλίας.

Ἀγαπημένοι μου Σουλιῶται, μὲ τὸ κάστρον σᾶς χαρίζω καὶ ὅσα ἐφόδια πολέμου καὶ τροφὰς ἔχω μέσα. Σᾶς κρεμῶ καὶ δεύτερον ἀπὸ τὸν λαιμόν σας τὸν ἔγγονόν μου, καὶ σᾶς παρακαλῶ νὰ τὸν ἔχητε, ὅπως ἔχω καὶ ἐγὼ τὰ παιδία σας ἐδῶ.

« ont fait serment que, si quelqu'un de leurs pères « ou de leurs parents manquait aux engagements « qu'ils ont contractés envers moi, ils se tueraient « en ma présence, de leurs propres mains, pour « venger une aussi cruelle injure.

« Faites attention, mes enfants (et veuillez avoir « égard à ma prière), d'entrer avec ordre et dis-« cipline dans le château de Kiapha, afin qu'il ne « s'ensuive ni pillage ni dilapidation des choses « qu'il renferme. Que, le premier jour, il y soit in-« troduit une *phara* (tribu); le second, une autre; « et lorsque la quatrième y sera entrée, alors vous « ferez tirer cent coups de canon, en signe d'allé-« gresse, et en témoignage de l'inviolable union « établie entre nous.

« Chers Souliotes, mes bien-aimés, avec la forte-« resse que je vous abandonne, je vous fais présent « des munitions de guerre et des provisions de « bouche qui s'y trouvent. Je place en même temps « sous votre sauve-garde mon petit-fils, en vous « priant de le traiter avec la même affection que « je traiterai vos enfants qui sont mes otages.

« *Janina*, 20 *mars* (*V. S.*) 1821. »

Au reçu de cette lettre, dès que les Souliotes eurent pris possession de la forteresse de Kiapha, les échos de la Thesprotie, ébranlés par le bruit de l'artillerie, apprirent aux Grecs que les combats allaient recommencer dans l'Épire.

L'horizon, chargé de nuages sinistres, annonçait une crise épouvantable. Chacun frémissait; et, tels

que les troupeaux timides qui fuient aux approches de l'orage, tandis que les animaux carnassiers font retentir les vallons de leurs hurlements, les chrétiens, réfugiés de toutes parts dans les montagnes, n'attendirent plus que l'apparition du signe auguste de la Croix, pour fondre sur les Turcs, qui vaguaient en dévastateurs au milieu des campagnes désolées de la Hellade.

CHAPITRE V.

Explosion de l'insurrection. — Incendie. — Marche de l'archevêque Germanos. — Chant religieux. — Révolution de l'Éleuthéro-Laconie. — Constance Zacharias fait insurger la Laconie. — Chasse les Turcs de Londari. — Insurrection de l'Arcadie, — de la Messenie. — Sénat de Calamate. — Les Grecs entrent à Patras. — Manifeste. — Désordres. — Réfugiés. — L'évêque Procope se rend en Élide. — Jousouf pacha arrive en Étolie. — Intrigues des agents anglais. — Siége du château de Patras. — Nouvelles d'Ali pacha. — Il annonce les insurrections qu'il a provoquées. — Contre-révolution de Patras. — Les Grecs encombrent le consulat de France. — Massacres. — Incendie dévorant. — Fuite des insurgés. — Tourments. — Supplices. — Pals. — Ruisseaux de feu et de sang. — Révolte contre le consul de France. — Il empêche le pillage des dépôts qui lui sont confiés. — Chrétiens prosternés au pied du pavillon de France. — Ioniens accourus au secours de leurs frères. — Entrevue du consul avec le pacha vainqueur. — Il refuse une garde de sûreté. — Réponse qu'il fait à ce sujet.



Patras, 4 *avril* 1821, 6 *heures du soir* (1).

« Le cri de liberté se fait entendre; le feu est à la « ville. Les Turcs, avant de se renfermer au châ« teau avec leurs familles, ont incendié la maison « d'un des primats grecs, nommé Papa-Diamanto« poulos. Le vent qui pousse les flammes nous

(1) Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville, consul de France à Patras.

« menace d'une conflagration générale!... Le soleil « est descendu sous l'horizon, au milieu d'un voile « de fumées rougeâtres..... Le fracas des maisons « qui s'écroulent; les coups redoublés du canon « de la forteresse; le sifflement et l'explosion de « quelques bombes; les cris des femmes et des en-« fants, au nombre de plus de quinze cents, réfu-« giés, avec la majeure partie des richesses de la « ville, dans le consulat de France, m'épouvantent. « Le ciel, pareil à une voûte de feu, nous éclaire « d'une lumière livide. La mer agitée semble rouler « des flots de sang.

« 5 *avril.* A une nuit épouvantable succède un « jour que je n'espérais pas revoir. Il est impossi-« ble d'exprimer ce que j'ai souffert, consolant les « uns, rassurant les autres, et donnant à tous des « espérances que j'étais loin de partager. Le feu « continue et s'approche. Je prends la résolution « de faire démolir quelques maisons grecques, voi-« sines de l'hôtel de France, afin de m'isoler. Le « château tire à volée perdue; une fusillade soute-« nue est engagée de toutes parts..... J'apprends, « pendant une courte suspension du combat, que « tous les consuls, à l'exception de celui d'Espa-« gne, se sont retirés à bord des vaisseaux qui se « trouvent en rade.

« J'ai expédié, cette nuit, un bateau à Missolon-« ghi, en requérant, au nom du roi, le capitaine « d'un bâtiment marchand français qui s'y trouve « en chargement, de se rendre ici, pour prêter as-« sistance à notre commerce; il s'y refuse. *Il met*,

« dit-il, *à la voile pour Marseille, en offrant de se* « *charger de ma correspondance.* Si un pareil « homme est susceptible de remords, il sera assez « puni en se rappelant un jour qu'il a manqué au « premier devoir d'un marin français; il peut navi- « guer en paix, je ne le poursuivrai ni ne le nom- « merai jamais.

« La fatigue et l'affaissement l'ont emporté sur la « crainte; les réfugiés dorment au milieu du fracas « des armes; les vieillards seuls n'ont pu fermer « la paupière. Une chaleur dévorante, mêlée à « l'ardeur du soleil, et au souffle du vent de si- « roc, suffiraient pour nous anéantir, si le danger « de chaque minute ne nous donnait une énergie « surnaturelle. L'incendie mugit; à chaque instant « on entend des explosions; parfois je crois sentir « la terre s'agiter sous mes pieds; des poutres, des « pans de murs qui tombent au milieu des foyers « de l'embrasement, font jaillir des colonnes de « flammes. Des cris, des voix confuses, des hurle- « ments qui se confondent, une ville de vingt mille « ames qui s'anéantit.... Grand Dieu! que ceux qui « suscitent des révolutions sont coupables!.... Ces « lignes, que je trace en désordre, périront-elles « avec moi? Un gentleman anglais, qui me quitta « hier en promettant de se charger de ma corres- « pondance pour Corfou, a disparu.

« A midi, un corps d'hommes armés, commandé « par le frère du consul d'Angleterre, vient me cher- « cher pour me conduire à bord d'un vaisseau. Je « profite de leur offre, pour sauver mes janissaires.

« Je sors en les plaçant au milieu de l'escorte.
« Nous marchons vers la marine; chemin faisant,
« je vois égorger deux Négresses; mes cris ni mes
« prières n'ont pu les sauver. Des bandes entières
« de fuyards se précipitent vers le port; mes ja-
« nissaires sont embarqués. Je retourne au consu-
« lat. Les Grecs, pour se venger, ont mis le feu au
« quartier mahométan; les rues sont parsemées de
« cadavres; tristes représailles, présage funeste d'un
« plus funeste avenir! l'archevêque Germanos a
« pris sur sa tête une grande responsabilité.

« 6 *avril.* Les Grecs des campagnes arrivent: ils
« sont fanatisés, mais sans direction; *mort aux*
« *Turcs!* voilà leur cri de ralliement. Un Christ est
« élevé sur la place Saint-Georges; l'étendard de la
« Croix flotte au-dessus du Croissant des mos-
« quées. Les prêtres ont baptisé plusieurs enfants
« mahométans, pour se venger des Turcs qui ont
« circoncis quelques jeunes Grecs. Les aqueducs
« sont rompus, et nous manquons d'eau au mi-
« lieu d'une chaleur accablante. Un des diacres de
« l'archevêque Germanos vient d'arriver, son mé-
« tropolitain est attendu ce soir. J'écris aux chefs
« des insurgés pour leur recommander les per-
« sonnes et les propriétés des sujets de toutes les
« puissances chrétiennes, abandonnés de leurs con-
« suls, en leur déclarant qu'ils sont sous la pro-
« tection du roi de France, conformément à nos
« capitulations.

« Les archontes de Vostitza entrent en ville, pré-
« cédés de cinq têtes turques; l'incendie, qui s'était

« assoupi, se ranime avec violence. Le gouvernement du Grand-Seigneur a cessé d'exister, et rien « ne le remplace. Les Grecs, qui jurent de mourir « pour la liberté, embarquent leurs effets, comme « s'ils avaient dessein de fuir : on dit l'archevêque « arrivé dans la plaine. »

En effet, Germanos, qui s'était rendu à Nézéros, village situé à l'entrée du défilé méridional de Calavryta, était descendu des hauteurs du mont Panachaïcos, à la tête de dix mille paysans, dès qu'il avait appris l'insurrection de Patras. Ses bandes indisciplinées, armées de fusils de chasse, de poignards attachés à de longs bâtons, de pieux durcis au feu, de frondes, de fourches, de faux, s'étaient précipitées en désordre sur ses pas, lorsque, arrivé à l'endroit où l'on croit qu'exista le bois sacré des Dioscures, il ordonna de s'arrêter. Alors, ses diacres ayant invité l'armée à se reposer et à prendre de la nourriture, chaque bande, réunie par villages, s'assit et mangea. Et après s'être rassasiée de pain et d'oignons, le prélat, ayant revêtu ses habits pontificaux, s'achemina vers une chapelle solitaire, construite sur l'emplacement d'un temple de Neptune.

Là, prosterné devant l'autel, il renouvelle la confession de ses péchés et de ceux du peuple que le Seigneur a confié à sa sollicitude. Il en demande humblement le pardon au Tout-Puissant, qu'il prie d'éloigner du camp des chrétiens la discorde, les songes mensongers, la terreur, plus dangereuse que l'ennemi ; et il donne l'absolution générale à

l'armée, prosternée devant la majesté du *Labarum*, qui apparut, dit-on, dans le ciel au fils de Constance Chlore. On allume ensuite des feux; on pose des sentinelles; et le *Trisagion* (1), que les théores sacrés du grand monastère de Méga Spiléon entonnent, répété par la multitude, et porté d'échos en échos jusqu'à l'acropole de Patras, annonce aux Turcs que les jours de Constantin ont recommencé pour les Grecs.

Les infidèles, qui ont vu coucher le soleil au milieu d'un nuage de poussière, frémissent à ce bruit de voix et de chants inconnus. Ils s'interrogent, comme Démarate, étranger aux initiations d'Éleusis, témoin d'un phénomène semblable qui se passait dans la plaine de Thria, interrogeait le transfuge Dicéus, fils de Théocyde, en croyant entendre retentir l'hymne mystique d'Iacchus, quelque temps avant que le sort des armes prononçât entre Thémistocle et Xerxès (2). Tous se taisaient, quand un vieux musulman, qui fut serviteur du Christ avant d'être le sectateur de Mahomet, leur apprend que ce concert angélique est la grande prière des armées grecques, que les enfants d'Islam vainquirent autrefois dans les campagnes de l'Anatolie et de la

(1) Trisagion. Cette doxologie fut introduite dans le rituel grec sous le règne de Théodose le Jeune, à l'occasion d'un tremblement de terre qui se fit ressentir pendant quatre mois à Constantinople. On le chanta ensuite dans les camps. Vid. Mauric. stratagem. lib. XII. c. 22. Leo. imperat. in tact. n. 21. Constant. Porphyrogen. in tact. p. 51.

(2) *Voy.* Hérodote, Uranie, ch. LXV.

Romélie. *Ils invoquent le triple dieu qui ne put sauver leurs ancêtres ; ils prient le Père, et ils le blasphèment en lui donnant un Fils, qu'ils surnomment* le Saint, l'Immortel, le Fort. *Qu'ils paraissent, et nous verrons si ce dieu les sauvera du tranchant de nos sabres.* Il dit ; et les paroles du renégat, qui abhorre le culte du Rédempteur, remplissent d'une espérance barbare l'esprit des Turcs, que les voix furibondes de leurs derviches excitent à entrer dans le *Combat sacré.*

On s'y préparait, ou plutôt on s'y précipitait à l'autre extrémité de la Chersonèse de Pélops. Les Maniates ou Éleuthéro-Lacons, qui s'étaient trop pressés de livrer les otages que le lieutenant de Khourchid leur avait demandés, apprenant le massacre d'un grand nombre de chrétiens des environs de Mistra, en même temps que les évènements de Calavryta et de Vostitza, venaient de pousser le cri d'alarme. A leur voix, *la Guerre, sortie des antres du Ténare*, comme au siècle des combats chantés par Homère, *accourt et vole aux cris des Furies armées de flambeaux, de fouets et de serpents. La Rage aveugle, la Discorde, se précipitent sur leurs pas ; les générations s'éclipsent et meurent.* Les Turcs, qui vivaient épars dans les villages du bassin de l'Eurotas, tombent sous leurs coups. Leurs métairies sont livrées aux flammes ; et Potamia ainsi que Bardouni, colonies d'Ézérites mahométans, nagent dans le sang. Les Maniates proclament l'insurrection, et déclarent qu'ils ne respecteront rien jusqu'à ce qu'on leur rende les otages, qu'une infâme

déception leur a arrachés pour les plonger dans les cachots de Tripolitza.

A ces accents, une Spartiate, Constance Zacharias, fille d'un martyr de la liberté, qualifié de brigand et empalé comme tel à Tripolitza, en 1799, instruite des malheurs de son père qu'elle perdit lorsqu'elle était au berceau, quittant ses fuseaux, saisit les armes! Altérée de vengeance, elle plante un drapeau sur sa demeure en signe d'enrôlement. Les femmes Laconiennes et les braves du Pentedactylon s'enflamment à ses récits (1) et se précipitent sur ses pas dans la plaine de Lacédémone, où elle proclame la régénération de la Grèce à la tête de cinq cents paysans. L'évêque d'Hélos Anthimos, accouru à la rencontre de l'héroïne, bénit son entreprise, et après avoir forcé les Turcs à se renfermer dans le château de Mistra, elle remonte le cours de l'Eurotas, jusqu'à Londari, où elle vient renverser le Croissant des mosquées et mettre le feu à la maison du vaivode qui tombe sous ses coups.

L'étincelle électrique ébranle aussitôt la Messénie. Calamate, unissant ses ressentiments à ceux des Lacons, arbore l'étendard de la Croix. Nisi, Baliada, les villages du Sténycláros, suivent son exemple;

(1) Zacharias, que j'ai vu attaché au pal en février 1799, était cité comme un des hommes les plus rapides à la course, titre qu'Homère donne au divin Achille. Les chants populaires disent, au sujet de sa légèreté, que ses talons touchaient à ses oreilles quand il courait à travers les campagnes.

et les Turcs d'Androussa, trop faibles pour résister, se réfugient les uns à Coron, et les autres à Tripolitza.

La partie de la haute Arcadie, où l'Alphée prend ses sources, s'agite à son tour à la voix redoutable des Deli-Ianeï, famille puissante composée de sept frères, restée fidèle au dieu de ses pères. Canelos, l'aîné de cette race qu'on dit issue des nobles sires de Champagne, rassemble les paysans. Les Turcs battus de toutes parts se dispersent, il s'empare du château de Caritène, d'où il annonce aux chrétiens le règne de la Croix et de la liberté.

La vaste forêt de Côcla retentit du bruit des armes des Sulimiotes descendus du mont Ira; et les habitants du territoire de Gérennios, dont le paisible sommeil n'était depuis long-temps dissipé que par le chant matinal du coq, sont entraînés par leurs compatriotes, qui demandent des autels, une patrie et des lois. Ils ont profité des ténèbres et de la terreur de leurs maîtres pour briser leurs entraves. Ainsi les hommes esclaves, même sous les tyrans les plus doux, étant dépouillés de leurs droits, se réveillent plus agités (1) pendant le silence de la nuit, lorsque le tumulte et les travaux de la journée ont cessé de le dissiper. De même les Géreniens, s'étant enfuis à la faveur des ombres pour se

(1) On a observé que les révoltes des Nègres ont ordinairement lieu pendant la nuit, et que c'est en contemplant la beauté du firmament, et au milieu du calme des éléments, qu'ils sentent plus vivement le malheur de leur condition. — Sparman. Voyage au cap de Bonne-Espérance.

rendre à Calamata, y trouvèrent Pierre Mavromichalis et les chefs de la Messénie organisant un gouvernement municipal, qui les reçurent à bras ouverts.

Cependant les insurgés, conduits par l'archevêque Germanos, qui ignorait ces évènements, s'étaient, comme on vient de le dire, arrêtés en vue de Patras, pour se préparer au combat. Malgré l'enthousiasme de sa troupe, le moderne Mathathias, qui n'avait pas balancé à lever l'étendart de la révolte, n'était pas sans inquiétude. Il s'était flatté qu'en se présentant avec des forces supérieures, les Turcs, peu nombreux, qu'il avait en tête, prendraient peut-être, comme ceux de Vostitza, le parti de s'enfuir à Lépante. Sans cela le succès d'une entreprise prématurée était compromis. Ses soldats, bons pour un coup de main, ne pouvaient demeurer réunis long-temps sous les drapeaux; il fallait brusquer l'évènement, en remettant à l'impéritie des barbares le soin de la victoire.

Dès que le jour commença à colorer les faîtes neigeux du Parnasse, Germanos, élevant la croix au milieu de l'armée, s'écrie: *Que quiconque est zélé pour la loi, et veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur, me suive.* Les soldats lui répondent par des acclamations. L'espace compris entre le fleuve Glaucus et la ville disparaît sous leurs pas; ils entrent à Patras au milieu des cris de joie des habitants, qui tenaient les Turcs bloqués dans la citadelle.

A peine installé dans une maison grecque, l'ar-

chevêque, dont la métropole avait été incendiée par les mahométans, fit publier, le 7 avril au matin, la proclamation suivante : *Paix aux chrétiens; protection aux consuls des puissances étrangères; guerre aux Turcs!* Le calme reparut dans la ville; les flammes s'éteignirent; et sur les six heures du soir, le consul de France, qui avait écrit aux primats grecs, pour leur déclarer qu'il les rendait garants des torts que pourraient éprouver les sujets des puissances chrétiennes, reçut une réponse favorable. Les chefs des Hellènes (ils prenaient ce titre), qui étaient le métropolitain Germanos, Papadiamantopoulo, Londos, André Zaïmis de Calavryta, Sotiraki de Vostitza, etc., en annonçant au consul la ferme volonté de reconquérir l'indépendance nationale, le priaient de leur rendre favorable la Majesté Très-Chrétienne du Roi de France. On remarquait, au bas de leur lettre, un timbre noir renfermant, dans une couronne de chêne, une croix entourée de ces mots, ΣΦΡΑΓΙΣ ΤΗΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΣ, *SCEAU DE LA LIBERTÉ*, et le millésime 1821. A cette dépêche était joint leur manifeste (1) d'insurrection.

---

(1) *Manifeste des Hellènes aux consuls des puissances chrétiennes à Patras.*

26 mars (v. st.) 1821.

« Les Hellènes, livrés à l'oppression toujours croissante des « Turcs, qui ont juré de les anéantir, ont unanimement résolu « de secouer le joug ou de mourir. Nous nous sommes levés pour « venger nos droits. Nous sommes fermement persuadés que « toutes les puissances chrétiennes reconnaîtront la justice de

Aussitôt des emblèmes, des drapeaux, des vêtements nouveaux, des cocardes mélangées de couleurs bleues et blanches remplacèrent le costume grec raïa, auquel succédèrent le bonnet et l'habillement russes, lorsque, le 7 au soir, le château qui était occupé par les Turcs recommença à canonner la ville avec vivacité. En même temps les flammes assoupies se ranimèrent. Le cadilik et des magasins d'huile, auxquels on avait mis le feu, devinrent le signal d'un pillage général.

« Les Ioniens, s'étant précipités vers le port, enfoncent les magasins qui renfermaient le raisin de « Corinthe appartenant aux Turcs, et commencent « un trafic de brigandage. Des hommes investis d'un « caractère public s'empressent d'acheter, au plus « vil prix, des denrées destinées à leur créer une « fortune colossale, sans rougir de se rendre complices de scélérats contre lesquels ils n'élevèrent « la voix que quand ils devinrent des instruments « contraires aux intérêts de leur cupidité. » C'est à ces moyens ignominieux qu'il faudra, un jour, attribuer l'opulence de plus d'une famille d'Angleterre et d'Allemagne.

« notre cause, et qu'au lieu d'y mettre des obstacles, elles lui « prêteront aide et secours, en se rappelant combien nos aïeux « furent utiles à l'humanité. En vous faisant part de ceci, nous « vous prions de vouloir bien nous procurer la bienveillante protection de votre auguste cour. »

+ Germanos, archevêque de Patras. + Procopios, évêque de Calavryta; André Zaïmis; André Londos; Benisellos Kouphos, Papadiamantopoulo; Sotiraki.

Le gouvernement civil des Hellènes voyait ces désordres avec indifférence. Que dis-je! il n'osait résister, ni à ceux qui les provoquaient, ni à ceux qui les faisaient tourner à leur profit. Étranger dans sa propre capitale, dont il ne reconquérait que les débris, il était décrédité avant d'avoir reçu une forme régulière. Le consul de France venait de décliner jusqu'aux garanties qu'il lui avait offertes, en refusant une garde d'honneur et en répondant que *le pavillon du Roi suffisait à sa défense et à sa sûreté.* Il en avait dit autant au vaivode des mahométans, avant l'insurrection; et les chefs des Hellènes, ayant voulu le charger d'engager les Turcs à accepter une capitulation, il déclara : *qu'il était à son poste pour soutenir les droits de la couronne de son souverain, et qu'il ne s'occuperait qu'à protéger, sans exception, toutes les infortunes qui seraient dignes d'être reçues sous la bannière de France.*

Ce fut ainsi qu'au milieu des horreurs et des crimes de l'anarchie, le consulat Français, dépourvu de gardes, d'armes, et du simple appareil de la précaution, devint le refuge d'une foule de malheureux de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Il renfermait alors plus de trois mille personnes, couchant à l'abri de l'église; des magasins, des galeries, ou bivouaqués sous les orangers du jardin, qu'un mur d'enceinte, regardé comme inviolable, séparait des combattants, qui commençaient à concevoir de vives inquiétudes.

Ces alarmes étaient cependant soigneusement calmées par une foule de nouvelles qui permirent

de soupçonner que les chefs du Péloponèse n'étaient pas étrangers aux plans du conseil des Hétéristes de Kichenof. Ainsi, pour soutenir l'enthousiasme des grecs Achéens, on leur annonçait l'arrivée, au Magne, de Démétrius Hypsilantis, qui se trouvait alors en Valachie. A entendre le directoire suprême des insurgés, Salone, Galaxidi, Lébadée, les villes de la Magnésie et les bourgades du mont Olympe de Thessalie allaient arriver au secours des Péloponésiens, qui comptaient leurs alliés par myriades de guerriers aussi braves que les soldats de Miltiade et de Léonidas. On entretenait des vigies sur les montagnes, pour annoncer leur approche, sans se douter par combien d'épreuves la Grèce, trop long-temps asservie, devait passer avant de remonter au rang des nations.

Cependant, à chaque symptôme de découragement, l'archevêque Germanos opposait une espérance prête à s'accomplir. Tantôt c'était la flotte d'Hydra avec des troupes de débarquement, qui était en vue; et tantôt cinq cents hommes sortis des îles Ioniennes avec du canon, qui venaient de débarquer dans le golfe de Cyllène. Sa Sainteté, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, détacha son suffragant Procope, évêque de Calavryta, avec cinq cents hommes, pour aller au-devant des Ioniens qui devaient s'être emparés de Gastouni. Quant à la flotte grecque, qu'on attendait d'heure en heure, un courrier qu'on se fit expédier annonça qu'elle avait cinglé du côté de Prévésa, dans l'intention de surprendre l'escadrille du capitana bey; et il n'en fut plus question.

Malgré le vide de ces déceptions, on aurait été rassuré si l'agence britannique, qui avait, dès l'origine des troubles, pris une attitude hostile, n'eût fait une sorte de contrepartie au milieu du choc des armes, en opposant, aux bruits répandus par les chefs des Hellènes, des nouvelles contraires et sinistres. Ses rapports publics avec les Turcs renfermés dans le château étaient inquiétants; et ils devinrent menaçants, dès qu'on sut l'arrivée de Jousouf pacha à Missolonghi.

Ce serasker, qui avait été détaché de l'armée d'Épire, pour se rendre dans l'Eubée, où il venait d'être nommé pacha, étonné de l'insurrection de Patras, qu'il apprit en arrivant à Missolonghi, en attribua la cause aux Russes. C'était la conséquence de rigueur que les Mahométans, et bien d'autres qu'eux, tiraient alors du mouvement insurrectionnel des Hellènes. Il s'empressa donc aussitôt d'écrire au consul-général Vlassopoulo, pour lui demander : *Ce que signifiait la révolte de Patras? A quoi l'on devait en attribuer la cause? Si les Moscovites, qu'on accusait d'en être les provocateurs, étaient en guerre avec la sublime Porte?.....* Et il terminait en priant les consuls résidants à Patras *d'interposer leur médiation, pour faire cesser les désordres publics.* Un Turc qu'il avait chargé de cette dépêche fut reçu chez M. Condogouri, vice-consul de Prusse, qui lui procura une entrevue avec Germanos.

A la suite de cette audience, les consuls de Russie, de Suède et d'Autriche, firent à Jousouf pacha

une réponse dont le contenu resta ignoré de celui d'Angleterre, qui était occupé de négociations bien différentes avec le commandant turc du château de Skato-Vouni (1).

L'apparition de Jousouf pacha, qui s'était rendu de Missolonghi aux petites Dardanelles de Lépante aussitôt qu'il eut expédié son courrier, commençait à alarmer les insurgés, lorsque l'archevêque Germanos ordonna de tirer contre la citadelle; mais que pouvaient quelques canons de marine pour entamer des murs construits en pierre de taille? et quand même on serait parvenu à ouvrir une brèche, jamais les assiégeants ne se seraient déterminés à monter à l'assaut. Effrayés d'avoir vu

(1) M. Strani, consul de Suède, qui se trouvait à cette entrevue, m'a raconté que les consuls d'Autriche, de Prusse, et lui, tachèrent de faire renoncer Jousouf pacha à l'idée de chasser les Grecs de Patras. Ils offrirent de procurer une capitulation honorable à la garnison qui défendait le château, et la Morée aurait été ainsi affranchie sans effusion de sang. Le consul d'Angleterre Gréen et son drogman Barthold s'opposèrent secrètement à cette mesure; et le premier m'ayant assuré depuis ce temps qu'il avait agi dans toutes ses démarches d'après les instructions de son gouvernement, c'est au cabinet britannique qu'il faut attribuer les calamités de la Grèce. Ces explications m'ont été données à Paris en 1824, par ces deux agents diplomatiques qui avaient pleine connaissance de mon histoire de la régénération de la Grèce. Quant à Nicoletto Zen, consul d'Autriche, qui vient de mourir à Zante, il a déclaré, à son heure suprême, qu'il avait cédé aux ordres du cabinet autrichien en se rangeant du parti des Turcs..... Mais comme il ne voulut pas en demander pardon à Dieu, le clergé lui a refusé les sacrements et la sépulture ecclésiastique.

tuer quelques canonniers *francs*, qui servaient leur artillerie, les Grecs, cachés derrière des pans de murs et des arbres, n'avaient pas plutôt tiré quelques coups de fusil au hasard, qu'ils se sauvaient hors de portée, pour recharger leur armes à loisir et surtout sans danger.

Pendant cette espèce de jeu du stade, qui n'aboutissait qu'à brûler de la poudre, on vit aborder à la plage de Saint-André un bâtiment commandé par un nommé Élias, portant pavillon russe, qu'on disait chargé de munitions de guerre pour l'armée grecque. Son apparition fit aussitôt crier : *Victoire à la Croix.* Il était le messager d'une foule de bonnes nouvelles, qui se répandirent immédiatement par la ville. On racontait qu'Ali pacha s'était fait baptiser; qu'il était ensuite sorti de ses châteaux, et qu'assisté des chrétiens, il avait taillé en pièces l'armée de Khourchid pacha. Les matelots ajoutaient à ces récits que les équipages grecs qui montaient les vaisseaux du capitana bey s'étaient révoltés, et que son escadre s'était rendue à l'amiral Hydriote qu'on faisait naviguer vers l'Épire. Enfin, pour comble de joie, dans ce jour d'illusions, des barques grecques remorquèrent sur la plage de Patras un vaisseau turc de Dulcigno, qu'elles avaient capturé aux attérages de Missolonghi. Déja les insurgés couraient du côté de la marine pour égorger trois mahométans pris à bord de la tartane Dulcignote, lorsque le consul de France, étant intervenu en faveur des Turcs auprès de l'archevêque Germanos, parvint à sauver ces malheureux.

Combien d'autres victimes étaient sur le point de devoir leur salut à son zèle ! les barbares avaient reçu, par l'entremise de l'agence britannique, l'avis d'un secours prochain, tandis que les insurgés se repaissaient d'annonces tellement chimériques, que les munitions de guerre apportées par le bâtiment du capitaine Élias se réduisaient à quatre quintaux de poudre. Les nouvelles qu'on leur avait racontées étaient destituées de réalité. Toute espèce d'ordre et de précautions était négligée dans leur armée, tandis qu'on se préparait à célébrer la solennité du dimanche des Rameaux ; mais le jour prêt à finir devait, au lieu d'une pompe sacrée, être suivi d'une catastrophe, dont nous suspendons le récit pour faire connaître ce qui s'était passé dans l'Épire.

Jousouf pacha, qui se trouvait le 14 avril au château des petites Dardanelles de Lépante, était le même que les Souliotes avaient battu à l'entrée du défilé de Coumchadèz. Irrité de sa défaite, il n'attendait que le moment de se venger, lorsque, le 26 mars, époque de l'expiration de l'armistice entre les Turcs et les chrétiens de la Selléide, qui avaient rejeté l'*ultimatum* du capitana bey, il s'était avancé contre les avant-postes de la Cassiopie, que les Souliotes évacuèrent, en se réfugiant dans les montagnes. Il s'empara ainsi de Candja, de Philippiada, d'Éleuthero-Chorion et de Lacca, dont il fit pendre les principaux habitants et vendre le restant de la population, qui avait droit à une protection d'autant mieux méritée, qu'aucun Grec de ces villages n'avait voulu faire cause commune avec les insurgés. Il

venait de commettre cet attentat quand il reçut le brevet de pacha de Nègrepont, et l'ordre de se rendre en Eubée, pour y organiser un corps de réserve. Il s'était en conséquence acheminé avec trois cents hommes, lorsqu'il se trouva, ainsi qu'on vient de le dire, engagé dans les affaires du Péloponèse.

Fier de ses exploits ignominieux, Jousouf avait appris, en traversant l'Étolie, que Khourchid pacha était venu à bout d'ourdir quelques intrigues contre Ali Tébélen, d'où il inférait que la cause du sultan devait bientôt triompher. Dans cette idée, il écrivit aux Turcs Patréens *de tenir ferme*, *qu'il arrivait à leur secours*, *que la révolte du satrape de Janina touchait à sa fin*, et *qu'ils n'auraient bientôt plus que le plaisir de chasser ensemble aux Grecs*, *qu'il fallait exterminer*.

A la vérité Kourchid avait obtenu quelques succès d'intrigue contre le visir Ali. Il avait corrompu un des chefs de sa garnison, nommé Metzo Abas, qui obtint, avec une cinquantaine de gens de sa suite, le pardon de sa félonie et la permission de retourner dans ses foyers. Cet exemple de clémence avait séduit quatre cents Schypetars, qui, ayant reçu le bienfait de l'amnistie, en profitèrent, ainsi que de l'argent dont Ali les avait pourvus, pour soulever en sa faveur la Toxarie et la Iapourie. Ainsi le stratagème du serasker avait tourné contre lui; et il commit en cela une faute dans laquelle un Albanais ne serait jamais tombé.

L'indifférence d'Ali pacha, à la vue d'une pareille

désertion, et ce qui avait déja eu lieu par rapport à Odyssée, auraient dû dessiller les yeux du serasker, car la contenance assurée du proscrit annonçait qu'il était loin de redouter une défection. Quel brave aurait pu l'abandonner, quand il déployait un courage presque surnaturel? Atteint d'un accès de goutte, maladie qu'il n'avait jamais éprouvée, le satrape, âgé de quatre-vingt-un ans, se faisait porter chaque jour sur la partie la plus exposée des remparts de son château. Assis en face des batteries de l'ennemi, il donnait audience à ceux qui voulaient l'approcher. C'était au haut de cette plateforme découverte qu'il tenait ses conseils, qu'il expédiait ses ordres et qu'il indiquait sur quel point il fallait tirer. Amis et ennemis, étonnés de son audace, l'admiraient. Les boulets dirigés contre sa tête semblaient diverger en l'approchant, tandis qu'il donnait les signaux de la manœuvre à ceux de ses soldats qui occupaient encore une partie des ruines de Janina, en les encourageant du geste et de la voix. Tantôt sa vue, aidée d'un télescope, lui faisant apercevoir les manœuvres de l'ennemi, il improvisait les moyens de le combattre. Quelquefois il s'amusait à *saluer* les curieux et les nouveaux venus. Ainsi le chancelier du consul de France à Prévésa, envoyé auprès de Khourchid pacha, était à peine entré au logement qu'on lui avait désigné, qu'il reçut la visite d'une bombe qui l'obligea d'en sortir précipitamment. Ce coup d'adresse était dû à l'ingénieur Caretto, qui jeta, le lendemain, une grêle de boulets et d'obus au milieu d'un groupe

de Francs attirés par la curiosité du côté du Téké, où Kkourchid faisait élever une batterie. *Il faut*, dit Ali, *dégoûter ces petits faiseurs de rapports de l'envie de venir écouter aux portes; j'ai assez fourni matière à discourir. La Franghia* (1) *ne doit me connaître, à l'avenir, que par mon triomphe ou par ma chute, qui lui laissera de longues inquiétudes à calmer.* Puis, après avoir gardé un moment le silence, il ordonna aux crieurs publics d'annoncer à ses soldats *l'insurrection de la Valachie et de la Morée!* et cette nouvelle, proclamée du haut des remparts, arriva presque aussitôt dans le camp des impériaux, où elle répandit une consternation générale.

Pendant la nuit du quatorze au quinze avril, des Tatares expédiés de plusieurs points de la Romélie, au serasker, lui avaient apporté la confirmation des nouvelles qu'on avait apprises la veille, et qui venaient d'être publiées à Souli par un des membres de la grande Hétérie, Perrévos, parvenu à rejoindre ses anciens frères d'armes de la Selléide. Les Grecs, prompts à s'enflammer, avaient aussitôt salué, avec des transports d'allégresse, l'aurore de leur liberté; mais, hélas! cette liberté était loin de leur être acquise.

Le 15 avril à trois heures du matin, Patras et ses ruines, encore fumantes, sont tout à coup agitées par un tremblement de terre, qui réveille les

(1) Franghia, pays des Francs; c'est sous ce nom que les Turcs désignent la chrétienté.

assiégeants et les assiégés. Deux heures après, une vive canonnade du château annonce l'approche du secours que les Turcs attendaient. Jousouf pacha, prévenu que les chrétiens avaient retiré le corps d'observation placé à Sichéna (1), était sorti du château, situé sur le cap Rhion, et venait de pénétrer dans l'Acropole. Le consulat de France se remplit de nouveau de femmes et d'enfants qui poussent des cris lamentables. Infortunés! des flots de sang commençaient à couler.

Déja la chancellerie d'une puissance étrangère désigne et nomme les victimes que les exterminateurs doivent abattre. Elle sème le découragement parmi les Grecs, qu'elle abhorre à cause des rivalités de commerce, que son esprit cupide, qui ne conçoit rien de noble, n'a pu surmonter. Elle menace, elle qui était hier retranchée sous ses verroux. Elle publie que les forces entrées dans le château avec Jousouf pacha, se montent à quinze cents hommes; que cinq mille Turcs ont passé l'isthme de Corinthe; que trois mille cinq cents autres sont arrivés de Missolonghi, et que l'escadre du capitana bey est au moment de paraître. Et c'étaient des chrétiens qui proclamaient ces résultats honteux des plans qu'ils avaient suggérés aux ottomans? des hommes investis d'un caractère public osaient tenir un pareil langage! La peur, qui ne

(1) Sichéna. *Voy.* pour la position de ce village et des lieux dont il est ici question, le t. III, p. 542 de mon Voyage dans la Grèce.

raisonne pas, s'emparant aussitôt d'un peuple aussi facile à s'exalter que prompt à tomber dans l'excès du découragement, les Grecs hésitent, et ne reconnaissent pas à ces traits le génie de ceux qui ont vendu Parga.

A huit heures du matin, on signale un brick de guerre arrivant à toutes voiles; les Grecs prétendent qu'il est Hydriote, d'autres soutiennent qu'il est Turc; on se trouble, on s'interroge : la frayeur se peint sur tous les visages. Le bâtiment approche, il hisse son pavillon; il est ottoman, et il salue la forteresse, qui lui répond.

Une clameur générale ébranle les airs. Mille et mille voix font retentir les échos du cri de *Kyrie Eleïson*, auquel les Turcs répondent par ceux de *Allah* et de *Mahomet*. Les primats, précédés du *labarum*, donnent le signal de la fuite. Insensés! où portent-ils leurs pas? Jousouf pacha n'a amené avec lui que trois cents hommes! Cette voix n'est pas écoutée; ils s'éloignent, au nombre de plus de dix mille; tandis qu'une multitude de familles se précipitent sur le rivage de Saint-André, où se trouvaient ancrés quarante-deux petits bâtiments de transport. Le consul de Russie, M. Vlassopoulo, désigné aux poignards, soutenant son épouse malade et à moitié mourante, se dirige du même côté avec ses domestiques. La forteresse fait un feu terrible; des femmes et des enfants se jettent à la mer pour rejoindre les vaisseaux qui les attendent; heureusement les boulets ne peuvent les atteindre. Les consuls de Suède et de Prusse s'embarquent; ceux

d'Espagne et d'Autriche donnent asyle aux chrétiens qui ne peuvent fuir; la maison de France en est remplie.

Dix heures du matin. Les Turcs ne paraissent pas : peut-être qu'ils regardent la fuite des Grecs comme une ruse de guerre; ou bien, aussi lâches qu'eux, ils n'osent se montrer. Mais non : le feu qui se manifeste dans le quartier le plus rapproché du château annonce que les barbares sont sortis de leur repaire. On entend des cris perçants, des coups de fusil, le brisement des portes des maisons; peut-être que l'amour du pillage va suspendre la fureur des mahométans.

Tout a fui ! L'archevêque Germanos, resté avec vingt hommes dans une maison, résolu à se défendre à outrance, allait périr, lorsqu'un Grec nommé Apethamenos lui annonce que toute résistance était inutile. Il le conjure de se retirer, au nom du ciel, de la patrie, et du consul français qui l'avait envoyé pour le prévenir de l'approche des ennemis. Le prélat dépose sa couronne archiépiscopale, quitte ses pelisses, ses insignes, et s'éloigne en pleurant. Il arrive au bord de la mer; il monte sur un esquif. Les vaisseaux, chargés d'une foule de chrétiens arrachés à la mort, appareillent et mettent à la voile.

A midi on prévient le consul français que deux Guègues mahométans demandent à lui parler au nom de Jousouf pacha. Il ordonne d'ouvrir; et s'étant avancé à leur rencontre, ils le saluent de la part du serasker, qui lui faisait offrir une garde de

sûreté, qu'il refuse en montrant le pavillon du roi, jusqu'alors son unique sauve-garde, et en le priant de lui renvoyer ses janissaires. A ces mots, un des prétendus Guègues, Servien d'origine, arraché à sa famille, qu'on avait forcé de changer de religion, rappelle au consul qu'il a été tchoadar attaché au palais de Véli pacha, où il l'avait connu, et le prie de le recevoir à son service, en promettant de ne jamais le quitter; mais sa proposition ne put être acceptée, et quelques sequins donnés aux deux envoyés de Jousouf servirent à les éconduire.

Cependant le feu augmentait; et le faubourg tout entier de Vlatéro, situé à la partie septentrionale de Patras, présentait l'image d'une fournaise, dont le bruit sourd, mêlé au fracas des maisons qui s'écroulaient, ne peut se comparer qu'à l'éruption d'un volcan. Des ruisseaux d'huile enflammée, plus ardents que les laves du Vésuve, coulaient jusqu'au rivage de la mer, où l'on commençait à apercevoir des monceaux de têtes et des poteaux auxquels on avait pendu plusieurs chrétiens. D'un autre côté, quelques hordes de cavaliers turcs, qui avaient débouché sur le plateau de Psyla Alonia, poursuivaient les Grecs. Ils venaient de saisir une malheureuse créature, qu'ils traînaient au château, quand le consul de France, oubliant le danger, vole au-devant des barbares, et leur arrache leur proie. Ils la cèdent sans résistance; c'était la mère d'un major russe nommé Sava, âgée de cent dix ans, qui, ne pouvant suivre sa famille, s'était ca-

chée au milieu des blés, où les tigres l'avaient traquée. Elle fut ainsi sauvée, et la sollicitude de son libérateur fut récompensée quand il eut rassemblé autour d'elle trois générations d'enfants qui faisaient la gloire de cette femme. Mais elle était privée de la vue, et il fallut la rassurer en lui nommant son bienfaiteur. Alors ses yeux, morts à la lumière, se ranimèrent pour verser des larmes, qui devaient couler encore avec plus d'abondance, lorsqu'en arrivant à Ithaque elle apprit de la bouche du major Sava qu'un second fils, qu'elle chérissait, avait été décapité par les Turcs, qui avaient vendu comme esclaves son épouse et quatre enfants, objets de sa tendresse.

Telles furent les angoisses et les sollicitudes du consul français pendant cette journée funeste, qui devait être signalée pour la première fois, après plus d'un siècle d'esclavage, par la cérémonie religieuse de la fête des palmes. Mais le sang des martyrs seul la sanctifia; et, à la chute du soleil, les barbares, chargés de butin, fatigués de carnage, se retirèrent dans le château, après avoir mis de nouveau le feu aux maisons qu'ils avaient saccagées.

Le ravage des flammes succéda ainsi aux ravages des Turcs; et le consul de France, de concert avec ceux d'Autriche et d'Espagne, qui honoraient alors leurs souverains par des sentiments d'humanité, mais depuis... avait passé une partie de la nuit sur pied, quand des femmes à demi mourantes, sorties du milieu des ruines et des moissons où elles s'é-

taient cachées, se traînèrent à la lueur de l'incendie jusqu'à la barrière extérieure de l'enceinte consulaire, où l'on avait appendu l'étendard des lis. Cramponnées aux barreaux, tremblantes et voulant pourtant être entendues, elles demandent d'une voix plaintive qu'on sauve la vie des enfants qu'elles tiennent élevés comme des offrandes à la Divinité, et qu'on reçoive avec eux les mères qui les nourrissent. La porte s'ouvre aussitôt pour les admettre; et aucune infortune n'éprouve ni dédain, ni refus. Le fidèle et le musulman ont droit à un abri protecteur sous le pavillon des enfants d'Henri IV; la chapelle de saint Louis est devenue le refuge des veuves et des orphelins.

Le 16 avril au matin, les Turcs, qui n'avaient osé poursuivre l'armée grecque, enhardis par leur succès de la veille, descendirent de nouveau dans la ville, qu'ils recommencèrent à saccager, en annonçant le dessein de la détruire de fond en comble. Alors le consul de France s'étant entendu avec ceux d'Espagne et d'Autriche, les engagea à tenter un dernier effort pour sauver les restes de Patras, qui recélaient encore une foule de chrétiens dévoués à une mort certaine. On demanda une entrevue à Jousouf pacha, sous prétexte de conférer avec lui au sujet des garanties qu'il avait promises aux agents des puissances étrangères.

Le messager porteur de cette demande ayant rendu une réponse favorable, la députation sortit de la maison de France à huit heures du matin, précédée de deux Turcs, et escortée de quinze Ioniens

armés de toutes pièces. Jamais on ne vit un spectacle plus horrible ! des cadavres sans tête, des membres épars, des lambeaux de chair, marquaient les traces du chemin qui conduisait à l'antre des cannibales. Là, on glissait sur des mares de sang figé, recouvert des cendres de l'embrasement. Plus loin il fallait passer des ruisseaux d'huile, de vin, d'eau-de-vie, qui coulaient. Dans d'autres endroits le chemin était obstrué par des meubles et des marchandises en feu. Il fallait prendre de longs détours pour éviter des murs qui s'écroulaient; lorsque, parvenus sur les glacis, un derviche, tenant une tête à la main, se présenta au consul français en l'accablant d'injures. Ailleurs des soldats et des nègres chargés de butin, ou traînant par les cheveux des femmes et des enfants, faisaient retentir les airs de leurs hurlements. Non, jamais de pareilles images n'ont affligé la vue des hommes! les consuls sont entourés d'une foule de victimes qu'on conduisait devant le visir. Ils veulent éviter leur rencontre, et ils se trouvent au milieu d'une palissade, où des Grecs empalés expiraient lentement en se recommandant *à la Reine des anges.* Ils reconnaissent parmi les suppliciés des prêtres priant pour leurs bourreaux, qui les abreuvaient d'outrages, en leur disant avec raillerie *de prier leur Dieu crucifié, celui qu'ils nommaient le fort, de venir les délivrer.* Enfin les consuls des rois chrétiens, qui avaient défilé au milieu des martyrs, entrèrent dans la citadelle.

Jousouf pacha, assis sur le pan ruiné d'un tom-

beau turc, leur sourit, les invite à s'asseoir, se répand en politesses simulées, les assure de leur sûreté, de celle de leurs nationaux, promet de faire éteindre l'incendie et de punir de mort quiconque tenterait de le rallumer. Puis, se plaignant avec ménagement de n'avoir pas été servi par eux avec le zèle du consul d'Angleterre, *qui lui avait frayé le chemin de l'Acropole*, il demande à M. Pouqueville *à combien de Grecs il a donné asyle, et s'il n'est pas le même qui résida long-temps auprès du visir Ali pacha?* Celui-ci, sans répliquer à ces questions, conjure le pacha *de sauver les restes de Patras, d'épargner des enfants et des femmes, de pardonner à des hommes égarés, de ne pas traiter en pays ennemi une ville qui appartient au Grand Seigneur;* et forcé de s'expliquer sur les réfugiés, il ne croit pas se compromettre en lui déclarant *qu'il n'y a chez lui aucun rebelle.* Le pacha à son tour l'invite, s'il s'y trouve des chrétiens, *à les chasser*, promet de nouveau *de conserver ce qui existe encore de Patras, et de faire cesser l'effusion du sang.* Mais les faits étaient déja loin de répondre aux protestations; car Jousouf payait, en présence des consuls, chaque tête qu'on lui apportait, à raison d'un *Mahmoudié* en or, en souriant aux égorgeurs, et en les engageant *à bien faire.*

Les consuls, persuadés, d'après ce qui se passait, que les promesses de Jousouf pacha ne cachaient que des desseins perfides, étaient à peine redescendus vers leurs demeures, qu'ils ne tardèrent pas à connaître que l'ordre d'anéantir une ville

de vingt-deux mille ames allait s'accomplir. A midi les barbares mirent le feu au grand bazar de Saint-Georges, d'où les Grecs avaient sauvé les débris du Christ exposé à la vénération des fidèles; et un vent impétueux ayant augmenté la rapidité des flammes, la conflagration devint générale. Les maisons consulaires de Hollande, de Suède et de Russie furent consumées, et celle de France dut encore une fois sa conservation au soin que l'on prit de l'isoler, en faisant abattre plusieurs habitations.

A la détonation de l'incendie, le pacha, épouvanté, accourt avec ses hordes pour sauver la partie occidentale du *Marché;* mais il n'était plus temps. Le mal était sans remède, et le ravage ne devait s'arrêter qu'aux limites de l'enceinte protégée par le pavillon de France. Bientôt on ne vit plus le ciel; des hurlements affreux d'hommes et d'animaux sortaient du sein d'une fournaise épouvantable; et le consul, jusqu'alors tranquille, sentant que l'ardeur des brasiers échauffait ses galeries et ses cours, au point de ne pouvoir presque pas respirer, ne vit plus qu'un moyen de salut. Placé dans un cadre de feu prêt à se fermer, car l'issue qui lui restait du côté de la mer était au moment de s'embraser, il invite les sujets et les protégés du roi à se retirer à bord d'un bâtiment autrichien nolisé à ses frais. Puis, s'adressant aux familles grecques, qui auraient été égorgées si elles avaient tenté de sortir, il les rassura en déclarant qu'il demeurerait à son poste jusqu'à ce que la maison fût en feu; que dans cette extrémité il marcherait à leur

tête avec le pavillon du roi en main; qu'il les ferait embarquer, ou qu'il mourrait avec elles.

Les Grecs, pénétrés d'admiration, répondent à cette déclaration par les cris de *vive le roi de France, vivent les Bourbons! Alors, les réfugiés, prosternés au pied du mât de pavillon, les mains levées au ciel, invoquaient les bénédictions de Dieu sur la tête du roi Très-Chrétien; lorsqu'une inspiration particulière me reporta*, dit le consul, *vers la France. Je souhaitai l'appui des anges tutélaires de ma patrie! Que ne furent-ils témoins de cette scène déchirante? Fille du roi martyr, mère auguste du nouvel Henri, elles m'auraient donné les moyens de sauver ces vierges innocentes au déshonneur, ces pauvres enfants à l'apostasie. Les sanglots m'étouffaient, et je me retirai à l'écart pour pleurer; je devais cacher jusqu'à la moindre émotion, car elle aurait affaibli la confiance que j'avais inspirée à tant de malheureux* (1).

Pendant que le consul du roi formait de pareils vœux, des misérables méditaient son déshonneur ou sa mort. Trois de ses nationaux, qu'il avait comblés de bienfaits, reçus à sa table (que leurs noms soient à jamais oubliés!), lui signifient *qu'ils ne s'embarqueront qu'après qu'il leur aura permis le pillage des trésors de Patras déposés dans sa chancellerie.* Ils ajoutent *qu'ils savaient que son intention était de fuir; que, s'il faisait un pas, ils allaient l'égorger.*

(1) Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville.

A ces mots, le consul, présentant sa poitrine, se contente de répondre aux brigands *qu'il y a loin encore du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme.* Un de ces misérables, craignant sans doute qu'il n'invoquât l'intervention de la force armée, court précipitamment à la porte extérieure de l'hôtel en criant : *Le premier qui osera sortir, je le tue ; c'est le pillage que je veux.*

Qu'on me pardonne de transcrire le journal du consul. « Je n'avais jamais entendu un pareil lan- « gage. Moi, qui ne croyais pas avoir un ennemi « sur la terre, quel fut mon étonnement ! Des « hommes que je connaissais depuis quinze ans, « me menacer, demander mon déshonneur ! En ré- « fléchissant sur une pareille démence, je descendis « seul et sans armes jusqu'à la porte. Alors m'adres- « sant au plus furieux : *Vous savez*, lui dis-je, *que « mon intention n'est pas de partir ; mais puisque « vous prétendez commander ici, je vous ordonne, « au nom du roi, d'embarquer votre famille et de « sortir.*

« A ces mots, le furieux me repousse, deux as- « sassins se présentent en seconde ligne, d'autres « me suivent, lorsqu'un de mes domestiques me « crie en grec, du haut de la galerie, de me sau- « ver. Quelques personnes m'arrachent de leurs « mains ; je sors par une des brèches que le trem- « blement de terre de la veille avait faites au mur « d'enceinte ; je me rends à bord d'un vaisseau an- « glais commandé par le capitaine Hunter. De là « mes regards se portent sur la grande scène de dé- « solation qui enveloppe Patras.

« La nuit tombe, les Turcs sont rentrés au châ- « teau; les rebelles m'adressent plusieurs messages; « un de leurs négociateurs veut les excuser en re- « jetant sur l'ivresse la faute qu'ils ont commise; « ma réponse est : *qu'ils partent, et qu'ils s'embar- « quent.* Ils cèdent, et au point du jour je rentre « au consulat, que je n'avais pas perdu de vue, et « où je n'osais faire pénétrer la force armée tur- « que, qui aurait fait, avant tout, main basse sur « les Grecs réfugiés.

« Ils me revoient, les infortunés, et ils croient « revivre une seconde fois. Les brigands sont partis, « après avoir commis des excès, et emporté ce qu'ils « ont voulu. Nous jouissons d'un moment de calme. « Quelques maisons brûlent encore dans le loin- « tain. Voilà cinq jours que je n'ai reposé. On m'a- « vertit que le domestique qui m'avait accompagné « à bord du capitaine Hunter vient d'être arrêté, « en mettant pied à terre, par les Turcs, qui le « traînent chez le visir pour lui trancher la tête. Je « cours, je l'arrache de leurs mains;... ils n'ont fait « aucune résistance; je n'ai reçu des barbares que « des témoignages de respect..... La nuit est affreuse. « Je rencontre au milieu des ruines un domestique « du consul d'Angleterre, qui conduit chez moi « l'épouse d'un habitant de Sainte-Maure, protégé « de la Grande-Bretagne, que les Turcs ont assas- « siné. Il me recommande cette malheureuse, en « disant que son maître, *craignant de se compro- « mettre, l'avait repoussée en disant : Allez chez le « consul de France, il reçoit tout le monde!* Il ne

« pouvait me faire un présent plus agréable. A l'in-« stant sept bourreaux, les bras teints de sang, « viennent me demander des *étrennes pour avoir* « *coupé les têtes des Chrétiens......* »

Le 20, jour que les Grecs surnomment le vendredi saint de la grande semaine, fut signalé par d'autres actes de dévouement de celui qui, ne voyant plus ni ordre ni police, conçut le projet d'en profiter dans l'intérêt de l'humanité. Ses soins furent couronnés du succès accordé à ceux qui veulent le bien de toute leur volonté. Des courriers expédiés pour demander du secours le mirent à portée d'accomplir une tâche dont le souvenir sera ineffaçable dans la mémoire des Grecs (1).

(1) Tandis qu'on égorgeait les Ioniens protégés de S. M. B., et que le pacha faisait vendre à l'encan une famille Zantiote, le consul de France, après avoir chassé les Turcs de la maison d'un négociant, se rendit au domicile d'un sujet anglo-ionien nommé Nano, qu'on disait malade et sans secours. Il frappe, et, comme personne ne répond, il entre et trouve sur un grabat un tronc sans tête, à moitié dévoré par les chiens... Averti par un enfant qu'il existe quelqu'un caché dans une cabane voisine, autour de laquelle on avait vu roder plusieurs Turcs qui chassaient aux chrétiens, il s'y rend, appelle en grec et en italien, et décline sa qualité. Une voix mourante se fait entendre, et indique la manière d'ouvrir la porte. C'était celle d'un pauvre prêtre étendu pres de sa vieille mère, qui n'avaient pas mangé depuis quatre jours. Ils essaient de se soulever pour remercier leur bienfaiteur, mais la faiblesse les en empêche. On forme aussitôt un brancard pour les transporter dans la maison de France, où ils étaient à peine entrés, qu'on vit sortir de la demeure qu'ils quittaient des Turcs chargés de quelques meubles qu'ils y avaient laissés.

La voix publique ayant porté aux îles Ioniennes et dans les ports voisins de l'Étolie, avec le récit des désastres de Patras, la nouvelle du triomphe obtenu par le pavillon du roi de France, les chrétiens, informés de la multitude de victimes réfugiées sous son abri tutélaire, résolurent de venir à leur secours.

La charité est ingénieuse. Les fidèles, s'étant entendus secrètement, expédièrent aussitôt des bar-

---

Quoique l'incendie eût dévoré le quartier de Vlatéro, les flammes avaient épargné le consulat de Prusse, que M. Condogouri, agent de cette puissance, avait abandonné. Obligé de fuir pour dérober sa tête à la rage des assassins, auxquels il était désigné par l'anglais B...., auteur de toutes les proscriptions, il avait fait prier le consul de France de sauver un domestique resté malade chez lui, quelques vieillards, sa chancellerie, et ses livres de compte.

Quel tableau! il est impossible de voir une désolation plus complète que celle qui s'offrit à ses regards. Deux cadavres sans tête, à demi dévorés par les chiens, gisaient à la porte d'entrée, qu'on avait mise en pièces. La cour était remplie de jarres d'huile brisées. Les magasins étaient vides et couverts de débris de marchandises; car M. Condogouri était négociant et agent consulaire; les escaliers remplis de livres, de lettres et de volumes déchirés; fenêtres, portes, cloisons, commodes, glaces, fauteuils, rien n'avait été épargné. Il semblait, tant la recommandation de B... avait été bien détaillée, qu'on eût pris plaisir à tout anéantir. « J'ordonnai aux hommes qui étaient « avec moi, dit le consul de France, de ramasser les papiers et « les livres épars, ce qu'ils firent. La chaleur était extrême; une « exhalaison méphitique affectait l'odorat; lorsqu'en parcou- « rant les chambres et les corridors de cette vaste demeure, « j'arrivai à la porte d'un appartement dans lequel il me fut im-

ques sous pavillon anglais, qui arrivaient en plein jour avec des provisions pour les Turcs. Reçues sans défiance, elles vendaient leurs denrées; et comme les mahométans continuaient à se retirer dans la citadelle, dès que la nuit était venue, elles levaient aussitôt l'ancre pour se porter à la plage de Saint-André. Là, elles formaient leurs cargaisons des réfugiés qui se trouvaient au consulat de France et de leurs effets, qui furent ainsi trans-

---

« possible de pénétrer, tant l'air qui en sortait était empoisonné! « J'appelai.... On trouva, hélas! le malheureux domestique, « que je voulais sauver, la tête tranchée dans le lit même où « son cadavre était encore couché. Je rentrai chez moi en me « traînant à peine; des vertiges, accompagnés de vomissements, « une fièvre brûlante, me firent croire que c'en était fait. Je me « couchai sur un lit en travers de la porte de ma chambre, afin « de n'être pas surpris par quelque assassin; mais un danger « plus grand, celui des malheureux qui me restaient à sauver, « m'ayant rendu des forces, trois jours après cet évènement j'é- « tais rétabli. J'écrivis à M. Condogouri, qui se trouvait à Cé- « phalonie, sa patrie, pour l'informer de l'état de sa maison, en « lui annonçant que j'avais sauvé plusieurs paquets de livres et « de papiers que je l'invitais à faire prendre. Peu de jours après « il m'envoya un petit brick marchand pour s'en charger; le ca- « pitaine me remit une lettre, me montra l'ordre qu'il avait d'em- « barquer ce qui lui appartenait, et se rendit à la chancellerie « du consulat britannique. Je ne sais ce qui s'y passa; mais il « partit sans rien prendre; et il me fit dire, plusieurs mois après, « qu'il aurait été perdu s'il avait rempli sa mission. Au mois de « décembre suivant, la chancellerie de Prusse fut brûlée avec le « consulat de France, dans lequel celle-ci était déposée, par le « conseil de ce même hémovore, l'Anglais B...., qui fut l'auteur « de toutes les calamités de Patras. »

portés à Zante, Ithaque, Céphalonie et Missolonghi.

Il ne restait plus que trois cent quinze personnes à expédier, quand, le 21 avril, une corvette et un transport ottoman débarquèrent cinq cents soldats à Patras. Cette troupe fut aussitôt suivie d'une foule de Turcs de la Romélie et de Chamides Thesprotes conduits par Achmet-Dem, bey de Philatès. Ce dernier était un ami du consul, et il se rendit immédiatement auprès de lui pour se mettre à sa disposition, en lui offrant de planter son baïrac à la porte de l'hôtel de France. Un pareil service aurait été précieux dans un autre moment; mais comme le consul avait éconduit Germanos, il remercia Achmet, en lui disant qu'il ne voulait d'autre protection que celle de la bannière des lis.

A la suite de cette entrevue, Achmet-Dem n'eut pas plus tôt informé Jousouf-Pacha de ce que venait de répondre le consul, que le sérasker envoya à son tour lui offrir une garde. *Il savait*, disait-il, *que des scélérats avaient voulu attenter à sa vie, et il le priait d'accepter le secours de ses Cahouas* (1), en lui demandant *où se trouvaient les propriétés françaises*, *afin de faire veiller à leur conservation.*

Le consul, qui connaissait le prix d'un *pareil intérêt*, fit répondre au pacha : *que Patras, qu'il lui avait promis de sauver, étant réduit en cendres, aucune propriété n'existait plus, et que, par conséquent, toute explication était inutile; que, pour*

(1) Huissiers à verge ou bâtonniers.

ce qui le concernait, il se croyait plus fort avec le pavillon de son roi, que lui avec son armée; qu'il fît son devoir, et qu'on jugerait ensuite, qui du pacha, ou du consul de France, avait rempli le sien.

Jousouf, qui n'avait demandé à connaître les propriétés des *Francs* que pour les piller, étonné de cette réponse, éprouva un embarras remarquable. Il tremblait d'être dénoncé au sultan ou au divan, qui permettent volontiers le brigandage, pourvu qu'il leur soit profitable; et comme, en pareil cas, celui auquel on demande compte se trouve toujours en *deficit* devant le tribunal de l'avidité, il craignait la publicité.

Déja aussi quelques feux allumés sur le mont Panachaïcos annonçaient que les insurgés, qui avaient perdu peu de monde, car les massacres avaient porté sur les innocents Patréens, se ralliaient. Les soldats turcs baissaient le ton, ils n'ignoraient pas que Germanos avait établi son quartier-général à Nézéro, et qu'il pouvait fondre inopinément sur leurs têtes. Enfin, on n'avait pu leur cacher qu'une insurrection qui venait d'éclater sur les confins de la Phocide ne permettait pas au lieutenant du pacha de Nègrepont, de leur envoyer les secours qu'ils lui avaient demandés.

CHAPITRE VI.

Insurrection de la Béotie. — Diacos délivre les archontes; — passe les Turcs au fil de l'épée. — Oracle moderne de Trophonius. — Chants populaires. — Hymne de Rigas. — Confédération des Béotiens. — L'évêque Procope soulève l'Élide. Ses discours prophétiques. — Détails. — Martyre d'Anastasie. — Fermeté de Christodoulos. — Suite des affaires de Moldavie et de Valachie. — Déprédations de Vladimiresco et de Sava. — Arrivée des Hétéristes. — Entrée de Vladimiresco à Bukarest. — Insurgés désavoués. — Perfidie des boïards. — Leurs malheurs. — Incertitudes d'Hypsilantis. — Il arrive à Kolentina. — Ses craintes. — Défiances entre les chefs Hétéristes. — Scission de Vladimiresco. — Lâcheté des Moldaves. — Trahison de leurs boïards.

Nous avons raconté dans un des chapitres précédents, comment le troisième satrape de l'île d'Eubée, sorti de Négrepont pour se rendre au camp impérial de Janina, avait mis à exécution militaire la Béotie saccagée par Pehlévan et Baltadgi, pachas, et y avait laissé son kiaya, afin de percevoir l'impôt concussionnaire qu'il n'avait pu lever. A peine cet exacteur, qui tenait les primats grecs à la chaîne depuis plus d'un mois, eut-il appris l'insurrection de Patras, qu'il fut informé qu'un nommé Diacos, proto-palicare d'Odyssée, s'avançait à la tête de trois cents hommes, résolus de se venger des dévastateurs de la fertile Livadie. Le désespoir les avait armés! Effrayé de

cette nouvelle, et ne se croyant pas en force pour résister, quoi qu'il fût maître du château de Livadie, qui suffisait pour tenir les chrétiens en respect, il se hâta de faire partir son frère avec les trésors pour Nègrepont. Puis à la manière de ceux qui croient épouvanter, par des mesures atroces, ceux qu'ils ont outragés, il fit publier l'ordre du désarmement général des chrétiens, qu'il désignait aux poignards des Turcs, et mit à prix la tête du Palicare, dont le nom seul le faisait trembler.

Diacos, jugeant de l'impuissance du Caïmacan de Nègrepont, par ses menaces, et surtout d'après sa conduite, s'était embusqué sur la route de Thèbes, où il arriva assez à temps pour attaquer le frère de celui qui l'avait proscrit, qu'il fit prisonnier avec une partie de son escorte et ses bagages, qu'il conduisit dans les forêts du Parnasse. Ce coup audacieux étant connu à Livadie, les Turcs irrités assassinèrent plusieurs Grecs. Leur lieutenant tirant les primats du cachot, les menaça de les faire pendre, s'ils n'écrivaient pas à Diacos qu'il eût à relâcher son frère? Ils s'empressèrent de satisfaire à ce commandement, mais de manière à laisser entrevoir la nécessité à laquelle ils étaient réduits.

Au reçu de leur lettre, Diacos, jugeant à propos de les séparer de sa cause, répondit au gouverneur de Livadie : *qu'il le rendait personnellement responsable de ce qui arriverait de fâcheux aux chrétiens; qu'il consentirait à lui rendre son frère, ainsi que les autres esclaves turcs, pourvu qu'il s'enga-*

geât de son côté à élargir les primats, qui seraient conduits à Daulis, lieu désigné pour l'échange, et qu'il sortît ensuite de la ville de Livadie (1).

Le ton de cette lettre ayant donné à penser au Caïmacan, il consentit à tout, et Daulis aux belles forêts (2) fut témoin du premier triomphe que les Grecs obtinrent sur les barbares.

A peine cet échange, qui mettait en liberté les Archontes de Livadie, était consommé, que le Caïmacan songea à quitter une place qu'il ne pouvait plus conserver. Cependant avant d'en sortir il fit mettre à mort plusieurs chrétiens; et satisfait d'avoir exercé la vengeance des lâches, il fuyait, lorsque Diacos, instruit de sa perfidie, l'ayant devancé au pont du Permesse, rivière qui coule du mont Cithéron dans le lac Copaïs, l'attaque, le taille en pièces, ainsi que son frère, et cent trente cavaliers turcs. Rétrogradant aussitôt vers Livadie, les primats grecs qui venaient d'être délivrés entraînent, aux noms de *la religion et de la liberté*, tous les Béotiens qu'ils rencontrent. Ils les animent en leur racontant les évènements de Patras, et parvenus à réunir quelques milliers de pâtres et de laboureurs, ils marchent, ils se précipitent, ils enlèvent Livadie, son château, et font un massacre général de tous les mahométans qui en étaient restés maîtres. Affreuses représailles, que des siècles d'outrages,

---

(1) Anciennement Lébadée.

(2) Célèbre par les malheurs de Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes.

et des meurtres récents, rendaient inévitables dans l'état d'exaspération où les Grecs avaient été réduits; ce fut ainsi que commença, au milieu du carnage et de l'incendie, une époque qui sera, pour la postérité, une des plus étonnantes des temps modernes.

La Béotie avait été le premier théâtre des excès des Turcs, et elle devait être, la première, témoin du châtiment qu'ils méritaient. Deux mille mahométans passés au fil de l'épée, l'étendard de la Croix arboré au faîte du château de Lébadée, enfin un succès aussi inespéré ne semblait pas être l'ouvrage d'un homme.

Diacos prétendait qu'il avait été poussé à cette entreprise par l'inspiration d'une vierge miraculeuse cachée dans un endroit de l'antre de Trophonius, qu'il indiquait; et un caloyer de Chéronée, qu'on chargea de vérifier le fait, ne manqua pas de trouver la sainte image. On cria au prodige; et la caverne mystique, à l'entrée de laquelle on lit encore de nos jours le mot redoutable des initiations, *CHIBOLET*, gravé sur le rocher; restaurée dans son antique prérogative, devint l'oracle des chrétiens. On ne parla plus que de miracles; et la crédule Béotie, couverte autrefois de moins de sanctuaires prophétiques qu'elle ne l'est maintenant de monastères, vit tous ses moines, devenus autant d'Hiérophantes, guider les descendants des guerriers d'Épaminondas, aux combats entrepris pour l'autel et la patrie.

Au bout de quinze jours, il ne restait plus un

seul mahométan dans la Livadie, lorsqu'on entendit le cri de l'Épervier du mont Œta!... Odyssée venait de soulever les peuplades grecques de la Doride et de la vallée du Sperchius, tandis que l'archimandrite Grégoire Dikaios arrivait secrètement dans la Mégaride, et que son confrère l'archimandrite Anthème Gazès exhortait les habitants du mont Pélion à prendre les armes.

Séparés de leurs oppresseurs, les Grecs, ne reconnaissant plus d'autre maître que le Rédempteur, ne virent désormais que sa main divine étendue sur leurs têtes. Le sacrifice non sanglant de l'agneau n'était plus offert par ses ministres, qu'au Dieu des armées; et le clergé, jusqu'alors consolateur timide des opprimés, se trouva, sans y penser, à la tête de l'émancipation de la Hellade. Des croix furent plantées à l'entrée de tous les défilés, aux sommets des montagnes; et les Phocidiens, accordant leurs lyres belliqueuses sur le mode Dorien, conservé parmi eux, firent retentir les échos du Parnasse et du Cithéron des strophes terribles du Thessalien Rigas, qui semblaient improvisées de la veille, pour les évènements nouveaux (1).

« Jusques à quand, Palicares, vivrons-nous seuls,
« pareils aux lions relancés dans les escarpements

---

(1) Je me contente de traduire dans cette histoire quelques passages de ce dithyrambe, qui est plus propre à figurer dans un recueil lyrique qu'au milieu des pages d'une histoire. Ils serviront à faire connaître l'enthousiasme des montagnards grecs, et on sera peut-être étonné d'apprendre que Rigas composa cet

« des montagnes, errants au milieu des forêts, dor- « mants au fond des antres, étrangers au monde, « pour nous soustraire à l'esclavage?

« A l'esclavage! aux armes! sacrifions s'il le faut « familles, enfants, amis; plutôt une heure de li- « berté, que des siècles d'esclavage! qu'importe la « vie à ceux qui sont dans les fers? Voyez comme « ils l'empoisonnent notre vie ces visirs, ces op-

---

hymne en 1797; ainsi la révolution des Hellènes n'a pas été improvisée. Voici cette pièce, traduite en vers par M. Népomucène Lemercier, telle qu'elle fut alors répandue dans la Grèce.

Πατριωτικὸν τραγοῦδι τοῦ Ῥήγα.

Ὡς πότε, παλληκάρια, νὰ ζοῦμεν 'ς τὰ στενὰ,
Μονάχοι, σὰν λεοντάρια, 'ς ταῖς ῥάχαις, 'ς τὰ βουνά;
Σπηλιαῖς νὰ κατοικοῦμεν, νὰ βλέπωμεν κλαδιὰ,
Νὰ φεύγωμεν τὸν κόσμον γιὰ τὴν πικρὴν σκλαβιά;
Νὰ χάνωμεν ἀδέλφια, πατρίδα, καὶ γονεῖς,
Τοὺς φίλους, τὰ παιδιά μας, κ' ὅλους τοὺς συγγενεῖς;
Καλήτερα μιᾶς ὥρας ἐλεύθερη ζωὴ,
Παρὰ σαράντα χρόνων σκλαβιὰ καὶ φυλακή·
Τί σ' ὠφελεῖ ἂν ζήσῃς, καὶ ἦσαι 'ς τὴν σκλαβιά;
Στοχάσου πῶς σὲ ψήνουν καθ' ὥρα 'ς τὴν φωτιά.
Βεζίρης, δραγουμάνος, αὐθέντης κ' ἂν σταθῇς,
Ὁ τύραννος ἀδίκως σὲ κάμνει νὰ χαθῇς.
Δουλεύεις καθ' ἡμέραν εἰς ὅ, τι κ' ἂν σ' εἰπῇ,
Κ' αὐτὸς πασχίζει πάλιν τὸ αἷμά σου νὰ πιῇ.
Ὁ Σοῦτζος, ὁ Μουρούζης, Πετράκης, Σκαναβῆς,
Γκίκας καὶ Μαυρογένης καθρέπτης εἶν' νὰ ἰδῇς.
Ἀνδρεῖοι καπετάνοι, παπάδες, λαϊκοὶ
Σκοτώθηκαν κ' ἀγάδες ἀπ' ἄδικον σπαθί.

Ἔλᾶτε μ' ἕνα ζῆλον, εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν,
Νὰ κάμωμεν τὸν ὅρκον ἐπάνω 'ς τὸν σταυρόν.

« presseurs! Travailler et souffrir, tel est notre par- « tage, tandis qu'ils s'engraissent! Levons-nous, et « s'il faut succomber, mourons avec la patrie!

« La voyez-vous? abaissez vos regards vers la « plaine! contemplez ces visirs, ces pachas, leurs « gibets, leurs pals, leurs bûchers ardents, vos frères « à leurs pieds, vos frères au milieu des bourreaux, « vos frères traçant de pénibles sillons pour nourrir « leur indolence!

Συμβούλους προκομμένους, μὲ πατριωτισμὸν,
Νὰ βάλωμεν εἰς ὅλα νὰ δίδουν ὁρισμόν.
Ὁ νόμος νά 'ναι πρῶτος καὶ μόνος ἀρχηγὸς,
Καὶ ἡ ἰσονομία εἰς ὅλα ὁδηγός.
Καὶ τότε μὲ τὰ χέρια ὅλοι 'ς τὸν οὐρανὸν
Νὰ 'ποῦμ' ἀπὸ καρδίας τοῦτα πρὸς τον Θεόν.

Ὅρκος.

« Ὦ βασιλεῦ τοῦ κόσμου, ὁρκίζομαι εἰς σὲ,
« 'Σ τὴν γνώμην τῶν τυράννων νὰ μὴν ἔλθῶ ποτέ.
« Μήτε νὰ τοὺς δουλεύσω, μήτε νὰ πλανεθῶ
« Εἰς τὰ ταξίματά των, ἢ νὰ τοὺς φοβηθῶ.
« Ἐν ὅσῳ ζῶ 'ς τὸν κόσμον, ὁ μόνος μου σκοπὸς
« Τοῦ νὰ τοὺς ἀφανίσω θέλ' εἶναι σταθερός.
« Πιστὸς εἰς τὴν πατρίδα, συντρίβω τὸν ζυγὸν,
« Κ' ἀχώριστος θὰ εἶμαι ἀπὸ τὸν στρατηγόν.
« Κ' ἂν παραβῶ τὸν ὅρκον, ν' ἀστράψ' ὁ οὐρανὸς,
« Καὶ νὰ μὲ κατακαύσῃ, νὰ γέν' ὡσὰν καπνός.

'Σ ἀνατολὴν καὶ δύσιν καὶ νότον καὶ βοριὰν
Ὑπὲρ πατρίδος ὅλοι κάμετε μιὰν καρδιάν.
Βουλγάροι κ' Ἀρβανῖται καὶ Σέρβοι καὶ Ῥωμιοὶ,
Νησιῶται κ' Ἠπειρῶται μὲ μιὰ κοινὴ ὁρμὴ,
Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν νὰ ζώσωμεν σπαθί·
Πῶς εἴμεθα ἀνδρεῖοι, παντοῦ νὰ ξακουσθῇ.
Καὶ ὅσοι τοῦ πολέμου τὴν τέχνην ἀγροικοῦν,

« Leur indolence, ô ciel! que dis-je! leur rage « impie! ils ont immolé vos soutiens généreux, « Soutzos, Morousis, Pétrakis, Scanavès, Ghykas, « Mavrogenis, vos héroïques capitaines, vos prêtres, « vos bienfaiteurs!

« Levez-vous, honorables conjurés; la loi de Dieu, « sa sainte égalité, voilà nos chefs; accourez, et jurez « sur la Croix de briser le joug infâme qui pèse sur « nos têtes. »

Ἐδῶ ἂς τρέξουν ὅλοι, τυράννους νὰ νικοῦν·
Τοὺς κράζει ἡ Ἑλλάδα μ' ἀγκάλας ἀνοικτάς,
Τοὺς δίδει βίον, τόπον, ἀξίας καὶ τιμάς.
Ὡς πότ' ὀφφικιάλος εἰς ξένους βασιλεῖς;
Ἔλα νὰ γένῃς στύλος δικῆς σου τῆς φυλῆς.
Κάλλιον γιὰ τὴν πατρίδα κἀνένας νὰ χαθῇ,
Ἢ νὰ κρεμάσῃ φοῦντα γιὰ ξένον 'ς τὸ σπαθί.

Σουλιῶται καὶ Μανιῶται, λεοντάρια ἀκουστά,
Ὡς πότε 'ς ταῖς σπηλιαῖς σας κοιμᾶσθε σφαλιστά;
Μαυροβουνιοῦ καπλάνια, κ' Ὀλύμπου ἀετοί,
Κ' Ἀγράφων τὰ ξεφτέρια, γενῆτε μιὰ ψυχή.
Ἀνδρεῖοι Μακεδόνες, ὁρμήσατε μὲ μιά,
Τὸ αἷμα τῶν τυράννων ῥοφῶντες ὡς θηριά.
Τοῦ Σάββα καὶ Δουνάβου ἀδέλφια χριστιανοί,
Μὲ τ' ἄρματα 'ς τὸ χέρι καθεὶς σας ἂς φανῇ.
Τὸ αἷμά σας ἂς βράσῃ μὲ δίκαιον θυμόν,
Μικροὶ μεγάλ' ὀμῶστε τοῦ Τούρκου τὸν χαμόν.
Δελφίνια τῆς θαλάσσης, ἀσδέρια τῶν νησιῶν,
Καὶ σεῖς διὰ θαλάσσης κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Λεβέντες ἀνδρειωμένοι ἀσπροθαλασσινοί,
Σᾶς κράζει ἡ Πατρίς μας, σᾶς θέλει, σᾶς πονεῖ.
Κρήτης, Ψαρῶν καὶ Ὕδρας θαλασσινὰ πουλιά,
Καιρὸς εἶν' τῆς πατρίδος ν' ἀκοῦστε τὴν λαλιά·
Κ' ὅσ' εἶσθε 'ς τὴν ἀρμάδα, ὡς ἄξια παιδιά,

Puis, appelant par leurs noms les différents peuples chrétiens de la Turquie, ils s'écriaient : « Souliotes, et vous, Maniates! sortez de vos repaires, « léopards du Monténégro, aigles de l'Olympe, vautours d'Agrapha; chrétiens de la Save et du Danube; intrépides Macédoniens, courez aux armes, « que votre sang s'embrase d'une noble ardeur.

« Dauphins des mers, alcyons d'Hydra, de Psara « et des Cyclades, entendez-vous la voix de la patrie? « Montez sur vos vaisseaux, saisissez le feu du ciel; « la foudre est entre vos mains; brûlez, jusque dans « sa racine, l'arbre de la tyrannie! Déployez vos « bannières, et que la Croix victorieuse annonce au « monde étonné son triomphe et votre liberté. »

Ὁ νόμος σᾶς προστάζει νὰ βάλετε φωτιά.
Μὲ μιὰν καρδίαν ὅλοι, μιὰ γνώμη, μιὰ ψυχὴ
Κτυπᾶτε· τοῦ τυράννου ἡ ῥίζα νὰ χαθῇ.
Ν' ἀνάψωμεν μιὰν φλόγα εἰς ὅλην τὴν Τουρκιά,
Νὰ τρέξ' ἀπὸ τὴν Βόσναν ἕως τὴν Ἀραπιά.
Ἐπάνω 'ς τὰς σημαίας ὑψῶστε τὸν σταυρὸν,
Κ' ὡς ἀστραποπελέκια κτυπᾶτε τὸν ἐχθρὸν.
Ποτὲ μὴ φοβηθῆτε, ὅτ' εἶναι δυνατός·
Καρδιοκτυπᾷ καὶ τρέμει σὰν τὸν λαγὸν κ' αὐτός.
Τριακόσιοι Κιρζαλῆδες τὸν ἔκαμαν νὰ ἰδῇ,
Πῶς δὲν μπορεῖ μὲ τόπια ἐμπρός τους νὰ σταθῇ.
Λοιπὸν γιατί ἀργεῖτε; τί στέκεσθε νεκροί;
Ὁρμήσατε εἰς τ' ἅρματα· μὴ μένετε ἀργοί.
Νὰ σφάξωμεν τοὺς λύκους, ποῦ τὸν ζυγὸν βαστοῦν,
Καὶ Ἕλληνας τολμῶσι σκληρὰ νὰ τυραννοῦν.
Στερεᾶς καὶ τοῦ πελάγους νὰ λάμψῃ ὁ σταυρὸς,
Νἄλθῃ δικαιοσύνη, νὰ λείψῃ ὁ ἐχθρός·
Ὁ κόσμος νὰ γλυτώσῃ ἀπὸ φρικτὴν πληγὴν,
Κ' ἐλεύθεροι νὰ ζοῦμεν, ἀδέλφια, εἰς τὴν γῆν·

Tels étaient les chants des Hellènes de Néa-Patra, qui ne tardèrent pas à former une confédération, composée (1) de Démétrius Kontoïanis, de Jean Gouras, capitaine du mont Othryx, de Dyovounitis, chef des bandes du Parnasse, du Thessalien Diamantis, et de l'Épirote Odyssée, hommes jusqu'alors inconnus à l'Europe, appelés par la Providence à jouer un rôle important dans l'émancipation de leur patrie.

Ils avaient proclamé *le règne de la Croix;* mais l'Étolie, avant de faire cause commune avec eux, voulait connaître l'état des évènements du Péloponèse et de la Valachie. Ainsi ses belliqueux habitants restaient partagés entre une feinte obéissance aux mandataires de la Porte Ottomane, et la cause de leurs frères, sans penser que, dans cette attitude, toute temporisation était l'unique faute irréparable qu'ils pouvaient commettre. Ils avaient sous les yeux l'exemple de Patras, où les citoyens paisibles avaient seuls péri, parce qu'ils se croyaient forts de leur innocence; et ils délibéraient, lorsqu'ils apprirent que les affaires de la Morée étaient loin d'être aussi désespérées que le disaient les Turcs de Missolonghi et de Vrachori.

En effet, l'évêque Procope, que Germanos avait détaché du côté de l'Élide, sous prétexte d'aller au-devant d'un corps de troupes sorti de Zante, venait d'arborer le labarum sur les mosquées de

(1) Voici comment s'écrivent en grec les noms de ces capitaines: Κοντογιάννης, Δημήτριος, Γούρας, Δυοβουνίτης, Διαμαντῆς, Ὀδυσσεύς

Gastouni, et d'appeler les Éléens à la défense de la patrie. Ils hésitaient, soit que la crainte d'éprouver le sort de Patras, la peur qu'ils avaient des Turcs de Lâla, ou toute autre considération, les retînt; quand le prélat, pour résoudre leurs incertitudes, menaça de mettre le feu à la ville, en prescrivant aux prêtres de se retirer avec les saintes images et le viatique, pain sacré des anges (1), dans les régions escarpées de l'Olénos.

Ses ordres sont exécutés, la multitude suit les pas de ses pasteurs qui entonnent le psaume des combats: *Levez-vous, Seigneur, et que vos ennemis soient dispersés.* La torche à la main, l'évêque parcourt les villages de la plaine; et à sa voix, les paysans s'empressent de brûler leurs chaumières. Le Dieu des vengeances a parlé, *le grain pur doit être séparé de la paille; les Grecs n'auront désormais pour demeures que les camps, et une tente deviendra le tabernacle des fidèles.*

Les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux, s'acheminent vers les montagnes, qui seront à l'avenir le boulevard inexpugnable de leur liberté. Ils emportent charrues, instruments aratoires, ustensiles de ménage, et abandonnent la campagne couverte de blés en épi, qu'ils jurent de revenir moissonner quand il en sera temps, *avec des faux teintes du sang des Turcs.* La sainte Élide est déserte; et le même homme qui lui a enlevé

(1) On tient dans chaque église le viatique renfermé dans un sac suspendu au mur du thyasterion ou sanctuaire.

ses habitants expédie de tous côtés des émissaires chargés d'annoncer aux Grecs qu'ils vont être exterminés, s'ils s'obstinent à rester dans leurs hameaux. L'opulente ville de Pyrgos (1), qui n'était habitée que par des chrétiens, rejette son avis; mais bientôt les Turcs Laliotes les forcent, en y mettant le feu, à déférer aux avis de Procope, et à se réfugier à Calavryta. Enfin, une proclamation imprudente de Jousouf-Pacha achève de généraliser l'insurrection, qu'une amnistie sincère aurait étouffée.

Point de pardon! point d'espérance! avait déclaré Jousouf-Pacha, dans l'ivresse du sang qu'il préférait aux fumées du vin, dont il s'abstenait depuis qu'il affectait des mœurs austères, pour en imposer à la multitude mahométane. Cette déclaration digne d'être inscrite sur la porte du Tartare étant connue, les timides s'enhardirent, et il se développa un instinct nouveau chez ceux qui n'avaient jamais éprouvé les transports du courage.

On résolut de mourir; et Germanos, attentif à profiter des fautes de l'ennemi, saisit ce moyen d'électriser des hommes naguère consternés, en répondant au manifeste du chef des barbares, par un discours où l'on remarqua ces paroles de l'Écriture: *L'abîme invoque l'abîme* (2)! *que notre amour pour Dieu soit fort*, ô mes frères, *comme la mort* (3)!

(1) *Voyez* t. IV, p. 263 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Psal. 41, 8.

(3) Cant. 8, 6.

chassons les enfants de l'esclave (1)! *brisons leurs liens, et jetons loin de nous le joug qu'ils nous ont imposé* (2)!...

Brisons nos liens, répétèrent les Grecs; et le Péloponèse entier, à l'exception de la Corinthie et de l'Argolide, courut aux armes avec une unanimité si terrible, que les Turcs ne virent de salut qu'en se réfugiant dans les places fortes de la Chersonèse. Ainsi, Tripolitza, Monembasie, Coron, Modon, Navarin, Arcadia, se trouvèrent en état de siége au début de la guerre; et Germanos ayant transféré son quartier-général au monastère d'Omblos, situé à quelques lieues de Patras, les chrétiens célébrèrent, en vue du camp des Turcs, la solennité de Pâques, en faisant retentir les montagnes du cri d'alégresse : *Christos anesti*, J. C. est ressuscité.

Hélas! de combien de larmes et de gémissements ce chant du triomphe du Rédempteur sur les puissances de l'Érèbe avait été suivi à Constantinople! Mais sans anticiper sur cette catastrophe, portons encore une fois nos regards sur les ruines de Patras; et montrons comment, au milieu des flammes et des intrigues de la cupidité de quelques étrangers investis d'un caractère public, la faiblesse, en butte à la violence, luttait avec des chances contraires.

Il ne faut rien taire à l'Europe chrétienne. La

(1) Gen. 21, 10.
(2) Ps. 2, 3.

mission de l'historien est comme celle du prophète à qui l'Éternel commandait *de faire entendre ses paroles sans faiblesse et sans crainte.* Une voix souveraine me dit : *Si tu négliges d'avertir les méchants, ils n'en mourront pas moins ; mais tu répondras de ta faute!* Puissé-je les ramener dans le sentier de la justice (1): car en publiant les fautes de ses enfants, la religion de J. C. a des couronnes à recueillir, jusque dans l'affliction de son église.

Le dimanche des Palmes, époque de tristes souvenirs, une famille grecque opulente, dont je tairai le nom, car celui qui est toujours prêt à pardonner ne lui a peut-être pas retiré pour jamais les graces de sa miséricorde; n'ayant pu se réfugier au consulat de France, fut enlevée par les mahométans. Une mère, un adolescent, et deux filles que ce jour où d'ordinaire se célèbrent les mariages, devait voir conduire au pied des autels, pour y recevoir le bandeau nuptial, accompagnés d'une domestique, sont amenés devant Jousouf-Pacha. C'étaient ces pauvres créatures, dont le consul français avait entendu les cris lorsqu'on les entraînait vers l'Acropole.

Elles se prosternent aux pieds du barbare, qui les rassure, les console et les invite à renoncer à leur Dieu. Elles frémissent, il menace, elles résistent, l'appareil de la mort les épouvante, elles pleurent, elles tremblent, les paroles fatales de l'apostasie échappent de leurs lèvres. O mon Dieu, dai-

(1) Ézéch. c. 1 et suiv.

gne leur pardonner! Une mère effrayée sur le sort de ses filles timides a cédé; ses filles, par amour pour celle qui leur donna le jour, ont suivi son exemple; leur frère est innocent, il ne compte pas encore deux lustres.

Les malheureuses! elles ne sont déja que trop punies! elles viennent d'être rangées au nombre des concubines de Jousouf, le jeune homme est relégué parmi ses éphèbes impurs; la rougeur couvre leurs fronts. Les noms de Fatmé, d'Aisché, de Zuleïka, et d'Achmet, ont remplacé ceux d'Hélène, de Constance, d'Alexandrine, et d'André, que les apostats avaient reçus au baptême.... Mais que dis-je! ils assistent à leur jugement anticipé.

Anastasie, leur humble servante, a résisté; son assurance les confond : elle s'est agrandie de toute l'ignominie de ses maîtres. Des maîtres! elle n'en a plus, elle est sortie de la vallée des larmes. Sa beauté a quelque chose de sévère et de céleste. Elle est en présence de son juge qui veut l'entraîner dans l'apostasie;.... écoutez, ministres éphémères de la Sainte-Alliance, avec quelle autorité une femme répond au tyran : *Mon dieu est le dieu de ton faux Prophète, qu'il a dévoué aux flammes éternelles. Tu peux menacer, son tonnerre retentit plus fort que les cris de rage de tes satellites. Vois ce ciel, malheureux infidèle! c'est le séjour de cette Vierge qui me tend les bras. Je la vois, que son sourire est doux! elle m'appelle...* Viens, ma colombe!.. *salut, Reine des anges! Étoile du matin, salut! Ouvrez-vous, portes de gloire! recevez votre*

humble servante Anastasie! Est-ce vous que j'aperçois, martyrs de la foi?... Demande le baptême, visir, renonce à l'erreur!.... Mais, je le sens, mon Sauveur me rappelle à lui!.. Elle expire en achevant ces mots, sans qu'aucun des bourreaux l'ait souillée en voulant lui arracher la vie.

Elle m'échappe, s'écrie Jousouf; *approche, malheureux fils de prêtre*, dit-il au jeune Christodoulos, âgé de quatorze ans; *mon Prophète vient, comme tu le vois, de frapper de mort une malheureuse qui n'a pas craint de blasphémer son nom! tremble d'éprouver son sort, et répète avec moi :* DIEU EST DIEU, ET MAHOMET EST SON PROPHÈTE. Le jeune Grec ayant répondu au pacha par l'antiphonie de la grande solennité : J. C. EST RESSUSCITÉ, ΧΡΙΣΤΟΣ ΑΝΕΣΤΗ, la soldatesque furieuse se précipitait pour le déchirer, quand le pacha ordonne d'épargner Christodoulos, qu'il condamne à recevoir cinq cents coups de bâton sous la plante des pieds, divisés en autant de jours qu'il comptait d'années.

On lui inflige aussitôt la première punition, en l'invitant à renier le Christ; mais il ne répond qu'en bénissant le Seigneur... Le supplice recommença le lendemain et durant quatorze jours, le jeune homme n'ayant pas cessé de répondre aux bourreaux: *Mon corps est à vous, mais mon ame est à Dieu, et jamais je ne l'abandonnerai, ni la Sainte-Vierge;* au bout de ce temps, la sentence étant exécutée, Jousouf chassa le martyr avec mépris. *Mahomet*, dit-il à ses soldats, *ne veut pas de ce chien de chrétien*,

la résistance qu'il a opposée en est la preuve; qu'on le laisse tranquille et qu'il s'en aille!... Et il se retira, en emportant des lambeaux baignés du sang de plusieurs martyrs, qui devinrent, pour les chrétiens, des reliques miraculeuses, puisqu'elles redoublèrent leur zèle pour la défense de la religion et de la patrie.

Cependant la fureur des Turcs semblait augmenter en raison du déclin de leur autorité. L'aga des janissaires, accompagné de plusieurs imams et d'une foule de Turcs, se réunissent sur les décombres de la maison consulaire de Russie : car le feu avait tout dévoré, à l'exception du mât de pavillon, au haut duquel flottait encore la bannière moscovite, surmontée du globe et de la Croix. Là, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures de relevée jusqu'au soir, ils s'exercent au tir du fusil contre ces objets de leur haine impuissante, en chargeant le nom de l'empereur orthodoxe d'injures et de malédictions. Enfin, ne pouvant venir à bout de toucher le but, ils abattent, à coups de hache, le mât de pavillon. Ils foulent la Croix aux pieds, et après avoir essuyé leurs souliers avec le pavillon de Russie, ils le traînent jusqu'à un cloaque rempli d'immondices, dans lequel ils le jettent. *Ils chassèrent ensuite pendant plusieurs jours aux Grecs*; et quand ils n'en trouvèrent plus à égorger, leur rage se tourna contre les maisons que le feu avait épargnées.

Une sorte d'ordre présida aux démolitions dirigées par des spéculateurs qui faisaient pacotille

des ustensiles de ménage, des portes, des fenêtres, et même des pavés des cours, qu'ils expédièrent à Lépante, dans les îles Ioniennes, à Trieste, à Ancône, et jusqu'à Livourne, où l'on vendit une quantité de vases en cuivre, au compte de deux personnages titrés, qui firent leurs retours en munitions de bouche destinées à l'approvisionnement des Turcs.

Ce commerce ignominieux était en pleine activité, quand, après un tremblement de terre, qui eut lieu le 26 avril, un paquebot venant de Prévésa apporta la nouvelle que Khourchid, convertissant en blocus le siége des châteaux de Janina, avait détaché un corps de dix-huit mille hommes dirigés contre la Morée. Le même messager annonçait que la révolte de la Valachie était apaisée, qu'une vaste conspiration avait été découverte à Constantinople; mais, ainsi qu'il arrive à ceux qui ont une fois trompé le public, on regarda ce rapport comme un stratagème vulgaire.

Les Grecs, qui avaient d'autres avis, savaient au contraire que les provinces Ultra-danubiennes étaient en pleine insurrection; et, persuadés que c'était l'ouvrage des Russes, ils croyaient déja voir leur avant-garde au centre de la Macédoine. Cette erreur était plus qu'excusable, d'après la proclamation d'Alexandre Hypsilantis.

Informé, comme on l'a dit précédemment, de l'arrestation d'Aristide, qu'il avait envoyé auprès des Serviens; pressé par les négociants grecs protégés de la Russie, établis à Constantinople, qui

lui mandaient *que, la Porte ayant commencé des enquêtes secrètes, tout était découvert, que le succès de la grande entreprise dépendait de sa célérité*, Hypsilantis se décida à passer nuitamment le Pruth, et sa proclamation calma les alarmes. On se flattait que Théodore Vladimiresko, qui était regardé comme son agent, cesserait ses déprédations; on désirait même l'arrivée d'Hypsilantis, et plusieurs jeunes gens des colléges de Bukarest se disposèrent à se ranger sous ses drapeaux.

On savait, d'autre part, qu'un détachement de son armée, commandé par Caravia, était entré à Galatz, ville située sur le Danube, où il avait massacré quelques patrons de navires Turcs, auxquels il avait enlevé une vingtaine de petits canons; et l'on ne vit que son succès. On applaudissait également Constantin Ducas, agent d'Ali, pacha de Janina, qui parcourait la Moldavie, en mettant les districts à contribution, sous prétexte de remplir la caisse de l'armée; et ses brigandages étaient qualifiés de patriotisme. On était dans une erreur complète, quand on apprit que le consul de Russie, à la résidence de Jassy, avait fulminé, au nom de son souverain, contre la proclamation d'Alexandre Hypsilantis.

Malgré cette protestation, les boïards moldaves, au lieu de se réunir à leur hospodar, Michel Soutzos, cessèrent de reconnaître son autorité. Alors, compromis par sa fausse position, il ne songea plus qu'à s'enfuir en chrétienté, en souhaitant à ceux qu'il abandonnait *un sort heureux*,

qu'il était loin d'espérer pour lui-même ; car il fut arrêté par les Autrichiens, au sortir de la frontière, et constitué prisonnier, en vertu du droit inventé pour faire de l'Europe une vaste prison d'état.

Cet évènement qui expliquait, par anticipation, les vues du cabinet de Vienne, rapproché de celles exprimées par le consul russe de Jussy, aurait tempéré, s'ils avaient pu réfléchir, l'ardeur belliqueuse d'une foule de jeunes Grecs qui s'étaient levés au premier cri d'insurrection. Mais prétendant que l'empereur Alexandre ne les désavouait que parce que l'évènement avait éclaté avant l'époque convenue, et qu'il se serait expliqué différemment, s'il se fût trouvé à Pétersbourg, au lieu d'être présent au conclave de Laybach; ils comptaient plus tard sur son appui.

Ils accouraient en effet, sans nul obstacle, par troupes armées, d'Odessa et de Niézen dans la Petite Russie, en chantant l'hymne de Rigas, et en saluant l'aurore de la régénération civile de la Hellade. Ils étaient pressés de rejoindre Alexandre Hypsilantis, qui pénétrait lentement dans la Valachie, afin de ne s'y montrer qu'à la tête d'une force assez imposante pour déterminer un mouvement général en sa faveur.

En attendant, ce chef faisait annoncer que son armée, qui montait à peine à six mille hommes, en comptait au-delà de vingt mille; que la Russie lui donnait trente mille soldats, de l'artillerie, des munitions, des subsides; et que Constantinople était le but, sans être le terme, de son entreprise.

On ne douta plus de ses succès. Les grands desseins de la Russie semblaient arrêtés; princes, officiers, soldats, jurèrent, dans l'extase de leur patriotisme, de ne raser leur barbe qu'après avoir inauguré le labarum sur le dôme de Sainte-Sophie.

L'enthousiasme était au comble, quand Théodore Vladimiresko, que les pandours avaient salué *Vaivoda*, ou prince, après s'être entendu avec Sava, chef des Arnaoutes, fit son entrée à Bukarest, le 20 mars. On avait eu la précaution de fermer les boutiques à son approche (1), quoique Sava eût rassuré les habitants. A sa droite marchait un prêtre qui portait la croix, et à sa gauche, son premier lieutenant, Théodore de Macédoine, tandis que les pandours de sa garde étaient suivis d'un corps albanais à cheval, commandé par le chef de brigands, Pharmaki; et il vint ainsi établir son quartier-général dans le palais de Brancovan. Aucun désordre ne fut commis, quoique les soldats eussent grande envie de piller.

A trois heures après midi, quelques officiers de Théodore parcoururent la ville; ils étaient accompagnés de prêtres, qui s'arrêtaient à chaque carrefour, pour lire une proclamation qui était suivie de chants religieux terminés par des décharges de pistolets et des cris de vive la liberté. Le soir, on prescrivit aux bourgeois d'éteindre leurs feux; et, à huit heures, on entendit une fusillade qui

---

(1) *Voy.* Laurençon. Nouvelles observations sur la Valachie. Paris, 1822.

dura pendant un quart-d'heure. C'était, disait-on, *un engagement entre les pandours et les Arnaoutes;* mais, au fond, ce n'était qu'un de leurs jeux ordinaires; car, le lendemain, on les vit se promener ensemble par la ville. Les premiers commencèrent alors à vendre aux Juifs, à quatre-vingt-quinze pour cent au-dessous de la valeur, des cachemires, des fourrures précieuses et une quantité d'objets qu'ils avaient volés en traversant la Valachie, depuis Czernetz jusqu'à Bukarest. Au milieu de ce brigandage, toute prospérité publique ayant disparu, on se demandait où était Hypsilantis. Tous les vœux l'appelaient!

Il temporisait, comme on l'a dit, et son attention se portait sur l'état de la Moldavie, où les boïards, indifférents au bonheur d'un peuple qu'ils comptaient au nombre de leurs troupeaux, ne songeaient qu'à s'emparer de l'autorité qui était, à leur gré et peut-être avec raison, depuis trop long-temps exercée par les Grecs Byzantins. Quoique cette conduite impolitique dans les circonstances présentes leur eût aliéné l'esprit de la garde militaire du prince Soutzos, qui était passée sous les drapeaux d'Alexandre Hypsilantis, ils ne comprirent pas que le salut public dépendait de l'union de tous les chrétiens; et ils résolurent de sacrifier la religion et la patrie à leur coupable ambition. Ainsi toute considération honorable ayant été écartée, le sénat moldave résolut secrètement de servir plutôt sous les barbares, que de vivre sur le pied d'égalité avec ses compatriotes.

L'idée de maintenir l'ordre de choses existant, sollicité par la classe moyenne des boïards, indignait surtout les grands boïards, qui se décidèrent, ainsi que leurs nobles pairs, à s'entourer d'une garde militaire. Non contents de la composer de Serviens et de Bulgares, ils poussèrent l'extravagance au point d'y incorporer une compagnie d'élite de quarante mahométans sauvés de la fureur populaire par le prince Michel Soutzos, et qui avaient par conséquent la plus grande propension à se venger des chrétiens. C'était sur eux qu'ils fondaient les moyens de terreur qu'il est nécessaire d'employer quand un gouvernement est en opposition avec la volonté générale; et les Turcs ne manquèrent pas de répondre à cette intention. Alors les Grecs, insultés par eux jusque dans leurs demeures, s'étant révoltés, les saisirent, les désarmèrent et les conduisirent au sénat, en demandant justice de leurs excès. Cette réclamation, loin d'être écoutée, fut taxée de crime; et les boïards ordonnèrent à leur garde Servo-bulgare de charger les réclamants. Celle-ci ayant refusé d'obéir à des chefs qui n'avaient pas rougi *d'armer les infidèles contre les enfants de J.-C.*, les illustres sénateurs de la Moldavie prirent la fuite, et la plupart d'entre eux se sauvèrent dans la Bessarabie, d'où ils se mirent en correspondance avec le pacha d'Ibraïlof, tandis qu'un petit nombre d'entre eux, resté à leur poste, continuait à maintenir une ombre de gouvernement.

Hypsilantis, informé de ce qui se passait à Jassy,

détacha aussitôt deux de ses officiers, afin d'organiser la soi-disant armée de Moldavie. L'un d'eux, nommé Constantin Pentédékas, natif de Janina, ami de Ducas et par conséquent agent de la politique d'Ali Tébélen, devait réunir tous les Grecs dispersés dans le pays, et en former un corps dont il prendrait le commandement. Le second, qui était un Étolien appelé Athanase Agraphiote, avait ordre de se rendre à Galatz, pour y recevoir huit cents Grecs, et quarante pièces de canon en fonte provenant du désarmement de quelques vaisseaux stationnés dans le Danube, avec l'injonction de conduire ce parc à Tergovitz. Ces dispositions faites, le prince se dirigea vers la Valachie, en lançant proclamations sur proclamations, et en réunissant sous ses drapeaux les Hétéristes accourus des provinces chrétiennes voisines. Enfin il arriva dans les premiers jours d'avril à Kolentina, où il établit son quartier-général, dans la maison de campagne de Bano Ghikas, à une lieue de Bukarest.

Ce fut alors que l'on connut cette troupe d'Hétéristes habillés de noir, coiffés de kalpaks ou bonnets armoriés de têtes de morts, d'ossements en sautoir, formant le monogramme X surmonté d'une croix ; portant des cocardes aux couleurs noire, blanche et rouge.

Cependant Hypsilantis ne paraissait pas en ville; quoique une foule de curieux se portassent vers Kolentina, et que la route fût couverte des calèches du corps des boïards qui n'avaient pas émigré. Ils s'empressaient d'aller faire leur cour au prince ainsi

qu'à ses frères, George et Nicolas; mais personne ne pénétrait leur ton réservé, car on ignorait alors que Hypsilantis, Théodore Vladimiresko, et Sava, étaient dans une défiance mutuelle.

Les deux derniers, qui semblaient d'accord, s'étaient partagé le gouvernement de Bukarest. Théodore faisait fortifier le monastère de Kotrulkan, où il avait fixé sa résidence, en laissant la garde de la ville à Sava, qui avait pour second le Thessalien George (1) du mont Olympe; homme que le ciel réservait pour réparer, aux yeux de la chrétienté, les fautes des chefs dont les passions allaient désoler la Valachie. Elles fermentaient; et Hypsilantis, inquiet de l'accord qui régnait entre Théodore et Sava, n'osait s'avancer, dans la crainte de tomber dans quelque embuscade. Malgré cette défiance, un certain Christaris, médecin qui s'était fait général, recrutait à Bukarest, pour le prince, dont il parvint, à force d'intrigues et de menaces, à faire reconnaître l'autorité en obligeant ses antagonistes à lui prêter serment.

Le lendemain de cette espèce de cérémonie, qui eut lieu à Kolentina, le drapeau tricolore fut arboré dans plusieurs quartiers de Bukarest, et salué par les décharges de mousqueterie des pandours et des Arnaoutes. On crut alors au rapprochement des trois généraux; mais, dans une seconde entrevue, Théodore Vladimiresco déclara au prince

---

(1) George, du mont Olympe; c'est le même dont les journaux ont parlé sous les noms de Giordaki et Giorgaki.

que son but différait du sien: qu'étant armé uniquement pour délivrer ses compatriotes du joug qui les accablait, ils ne pouvaient s'entendre. Ainsi, ajouta-t-il, *prince, votre objet étant d'émanciper la Grèce, votre place n'est pas ici! Allez, passez le Danube; mesurez-vous avec les Turcs; quant à moi, je ne prétends pas les combattre.*

On se sépara après cette conférence; et on apprit, quelques jours après, qu'Hypsilantis, qui était parti subitement de Kolentina, avait porté son quartier-général à Tergovist. A en juger par cette position, rapprochée de la frontière autrichienne, on pouvait croire que le prétendu régent de la Hellade ne songeait plus qu'à faire retraite, et qu'il était vaincu avant d'avoir tiré l'épée.

Les affaires d'Hypsilantis ne prenaient pas une tournure plus favorable auprès des Moldaves, race que le despotisme s'appliqua constamment à flétrir, en la livrant à des gouverneurs persuadés qu'il faut tenir les peuples dans l'état de pauvreté, pour les trouver toujours dociles. Dès que Constantin Pentédékas fut arrivé à Jassy, il s'occupa, conformément à ses instructions, de réunir les Grecs épars dans le Kara-Bogdan (1), auxquels il donna une espèce d'uniforme, et de rassembler les munitions qui lui étaient nécessaires.

Au milieu de ces soins, qui l'occupaient moins que ses intérêts particuliers, Pentédékas reçut de la part des boïards de deuxième et troisième classe, enne-

---

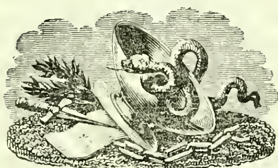
(1) Nom turc de la Moldavie.

mis naturels des grands boïards, la proposition de se défaire du soi-disant sénat ainsi que du métropolitain, en les aidant à se placer à la tête du gouvernement. L'Épirote, élevé à l'école du satrape de Janina, repoussa avec une feinte horreur ce dessein, et mit les contendants d'accord, en se saisissant de l'autorité, résolu d'administrer la Moldavie pour son compte. Il substitua, en conséquence, le gouvernement militaire au sénat, fit pendre ceux qui osaient murmurer; et ses soldats suivant l'exemple de leur chef, tout tomba dans la confusion et l'anarchie.

Ce fut alors que les boïards restés à Jassy, d'accord avec ceux qui se trouvaient réfugiés en Bessarabie, résolurent d'appeler les Turcs à leur secours, sans s'inquiéter des suites d'une pareille invasion. A la vérité, elle ne devait coûter la vie qu'à des prolétaires ; et cette considération n'était pas de nature à arrêter ces hauts et puissants esclaves, qui députèrent quatre membres de leur caste auprès du visir d'Ibraïlof.

Cette démarche, ignorée du public, allait faire tomber les premiers coups des Mahométans sur Athanase d'Agrapha, qui avait rétabli l'ordre à Galatz. Il avait voulu, à son arrivée dans cette ville, ignorer les noms de ceux qui s'étaient souillés par des excès, en s'associant aux crimes du féroce Caravia d'Ithaque ; persuadé *qu'il valait mieux faire monter le sang au visage de quelques hommes égarés, que de le faire couler sous le glaive du bourreau.* Usant ainsi adroitement d'un pouvoir discrétion-

naire, il parvint à faire d'un ramassis de marins de l'Archipel un corps militaire tellement discipliné, qu'il aurait pu tenir tête aux Turcs d'Ibraïlof, si les Grecs n'avaient pas été destinés, comme tous les peuples qui se sont émancipés jusqu'à présent, à ne triompher qu'après avoir été éprouvés par l'adversité.



LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Projet d'extirpation du christianisme détaillé. — Proclamation d'Alexandre Hypsilantis, connue à Constantinople. — Alarmes. — Projets attribués aux Grecs, — démentis par les faits. — Commencement des arrestations et des massacres, — provoqués par la Porte Ottomane, — qui feint de les réprimer. — Conseil tenu chez le grand-visir. — Questions qu'on y résout. — Terreur des Turcs. — Supplice de Constantin Morousis et d'une foule de chrétiens. — Notice biographique sur le patriarche Grégoire. — Cause de ses dangers. — Célébration de la Pâque. — Description de cette solennité. — Arrestation du patriarche. — Il est saisi et pendu à la porte de la métropole. — Exécution des prélats du Saint-Synode. — Inquiétudes des légations chrétiennes. — Éclaircissements qu'elles demandent à la Porte Ottomane. — Réponse orgueilleuse de celle-ci. — Le cadavre du patriarche martyr, traîné dans les rues par les Juifs, — jeté à la mer. — Démolition de l'église métropolitaine. — Pillage du Phanal. — Bibliothèques vendues au poids. — Émeute des Schypetars. — Déposition du grand-visir Benderly. — Préparatifs de l'escadre ottomane pour entrer en campagne.

« Les jours des larmes étaient arrivés (1); mais ces « jours n'étaient plus ceux du peuple captif qui pleu-

(1) Extrait de l'oraison funèbre du patriarche Grégoire, prononcée à Hydra.

« rait, assis sous les saules de Babylone, auxquels il « avait appendu ses harpes, pour déplorer les mal- « heurs de Sion. L'Église triomphe dans la douleur! « La céleste Jérusalem venait de recevoir, dans ses « parvis, la vierge de Patras, Anastasie; et les *Domi-* « *nations*, les yeux fixés sur Constantinople, étaient « attentives aux évènements dont cette cité, reine « autrefois de l'Orient, et maintenant l'opprobre du « monde, allait être le théâtre. »

Ce n'était point une fable inventée à dessein par le satrape de Janina, que le projet qu'il attribuait à la Porte Ottomane, d'exterminer les chrétiens ou de les forcer à embrasser l'Islamisme, pour établir, par la conformité du culte, une sorte d'unité dans un empire où les Grecs furent de tout temps considérés comme les auxiliaires de la Russie. En cela, on avait deux chances également agréables à la cupidité et au fanatisme d'un souverain et d'un peuple animés d'une haine égale contre les chrétiens. Dans l'hypothèse de la résistance, on y trouvait le moyen de dépouiller les chrétiens et de les égorger! Dans celle de l'apostasie, il y avait le triomphe toujours agréable à la multitude, de la propagation de sa croyance. Ce plan, ainsi modifié, offrait encore le moyen d'ajouter au fisc impérial les dotations des métropoles converties en mosquées, des couvents transformés en tékés de derviches, et l'avantage d'obliger la basse classe du peuple turc à travailler, quand on n'aurait plus eu de raïas pour labourer les campagnes; car, s'il était resté quelques Hilotes, on les aurait fait périr

peu à peu. Alors la marine marchande de l'Archipel devenait nationale en se mahométisant, ou bien elle tombait par la préférence accordée à celle des étrangers; et l'Orient, entièrement reconstitué dans sa torpeur, prolongeait son existence despotique pendant une longue suite de siècles. Tel était le système du divan : mais quand on vit éclater la révolte d'Ali pacha; lorsqu'on eut connaissance de la défection des Souliotes, des mouvements des Hétéristes, de l'insurrection des provinces Ultra-danubiennes et de la Morée, alors le parti de la violence l'emportant sur celui de l'iniquité progressive, l'extermination générale des Grecs fut résolue.

A peine eut-on communiqué au Sultan la proclamation d'Hypsilantis, qu'on se crut au moment d'une guerre avec la Russie. Des courriers furent expédiés jusqu'aux extrémités de l'empire, pour ordonner la mise en mouvement de tous les mahométans capables de porter les armes, avec injonction de les diriger sans délai sur Constantinople. A cet égard, les mesures répondirent à des craintes légitimes; mais, afin de justifier un forfait pareil à celui de l'extermination de tous les Grecs, aux yeux de l'Europe chrétienne, qui s'est montrée depuis plus qu'insensible à leurs infortunes, il fallait le voiler d'un de ces coups d'état qu'on nomme conspirations; et on calomnia ceux qu'on voulait perdre.

Comme, depuis la conjuration contre la république de Saint-Marc jusqu'à la journée des Poudres, à Londres, dont on célèbre encore la commé-

moration en brûlant publiquement l'effigie du pape, les accusateurs se sont constitués juges dans ces sortes de causes dénoncées, poursuivies, et étouffées à leur requête, il est permis de révoquer en doute des questions établies comme des faits. Sans parler de la manière dont ces coups d'état ont été conçus; ni de la fraude, maintenant démasquée, des Vénitiens et du parlement britannique; il faut, avant que quelque écrivain tel que Saint-Réal élève un faux matériel en histoire, examiner et réfuter les mensonges employés pour réhabiliter la conduite sanguinaire de la Porte Ottomane.

A peine les courriers propagateurs des alarmes qui déclaraient le trône et l'autel d'Islam en danger, étaient sortis de Constantinople, qu'on fit répandre le bruit (1) que le 16 mars était un jour marqué dans toute l'étendue de l'empire, pour le soulèvement des Grecs. A l'appui de ce fait, on racontait que de riches négociants de la capitale avaient formé des dépôts considérables d'armes dans leurs maisons, et que plusieurs églises en étaient remplies. Des hommes d'une fidélité éprouvée étaient chargés d'exercer aux évolutions militaires une multitude d'adeptes qui se réunissaient dans des

(1) C'était le 25 mars, jour de l'Annonciation, que devait éclater le complot. Il se trouvait, disaient les inventeurs de cette conspiration, quatorze vaisseaux céphaléniens prêts à incendier l'Arsenal, et les conjurés avaient vingt-deux mille fusils déposés dans les magasins du banquier Mavros. Les agents étrangers poussèrent même l'impudence jusqu'à compromettre le nom du baron de Strogonof dans cette circonstance.

caves. Les plus influents avaient ordre d'initier successivement toute la population grecque aux projets de la grande *synomotie;* mais leurs révélations ne devaient avoir lieu que la veille ou le jour de la révolte. Alors les conjurés armés auraient surpris Tophana, qui est le grand dépôt de l'artillerie de l'empire; tandis que d'autres, pénétrant dans le sérail, auraient égorgé le sultan et se seraient saisis de ses trésors. Une troupe de marins bien disposés s'emparait, sur ces entrefaites, de la flotte qu'ils trouvaient sans défense. Ils écrasaient les corps des Topdgis ou artilleurs, celui des Janissaires; et la ville était soumise ou renversée de fond en comble dans le délai de quelques heures.

Afin d'établir la péripétie nécessaire dans la fable de ce drame d'invention atroce, un délateur, séduit par l'espoir d'une forte récompense, avait, disait-on, tout dénoncé à l'ambassadeur d'Angleterre (1), qui, en ayant donné avis à la Porte Ottomane, avait fait manquer un plan dont l'exécution aurait re-

(1) Le révélateur de cette prétendue conjuration fut un nommé Assimakis, Grec péloponésien. Initié depuis long-temps aux secrets de l'Hétérie qui s'était formée en Russie, un refus d'argent qu'il éprouva de la part des banquiers d'Odessa le détermina à trahir ses frères. Non content de dénoncer les plans depuis long-temps médités, il fabriqua une conjuration de toutes pièces. Il en communiqua le but et les détails dans un mémoire très-étendu, à un certain Christodoulos, médecin de Khalet effendi, qui devint son complice et la cause de la grande catastrophe de Constantinople, en informant le ministre de ce qui se tramait, et de ce qu'il avait imaginé, afin de se donner une importance propre à lui mériter un ample salaire.

poussé pour jamais les musulmans au fond de l'Asie.

A l'appui de cette imposture, des commentateurs pareils aux disciples d'une école qui semble avoir reçu une révélation particulière pour expliquer ce que personne n'entend, rattachaient le mouvement provoqué par Alexandre Hypsilantis. Ils dogmatisaient en probabilités qu'ils réduisaient en axiomes, en demandant, avec audace, comment le prince phanariote aurait jamais conçu l'idée de marcher sur Constantinople avec une poignée d'hommes, s'il n'avait pas été certain de trouver la ville au pouvoir des conjurés? Enfin, en procédant de l'inconnu à l'inconnu, ils tonnaient contre des complots qui n'existaient que dans la conception d'un gouvernement résolu à s'envelopper de la terreur nécessaire à l'accomplissement de ses desseins homicides.

On s'étonnera sans doute, un jour, comment de pareilles calomnies, répétées, soutenues et discutées, ont pu fixer un seul instant l'attention des cabinets européens, si ce n'est pour en découvrir l'absurdité. En effet, il suffisait, pour cela, de connaître et de comparer la position respective et numérique des Turcs et des Grecs qui résident dans la capitale de l'Empire ottoman, pour deviner que la prétendue conspiration de ces derniers était un prétexte politique, mis en avant, pour cacher une arrière-pensée criminelle.

Constantinople, en y comprenant ses faubourgs et la ville asiatique de Scutari, renferme, dit-on,

une population turque de sept cent mille habitants. Cette ville, résidence du sultan et de ses ministres, centre de l'énergie du gouvernement, compte au nombre de ses défenseurs, comme corps de garnison, cent cinquante mille janissaires inscrits sur les contrôles, dont vingt mille seulement sont en activité de service. A ce nombre de troupes si l'on ajoute cinq mille topdgis ou canonniers présents au drapeau, trois mille soldats du train, deux mille cipayes ou cavaliers, trois mille silihdars ou gendarmes, dix-huit cents comparadgis ou bombardiers, les compagnies de baltadgis (fendeurs de bois) et de bostandgis (jardiniers), on trouvera que le Grand Seigneur pouvait rassembler une force de trente-quatre mille huit cents hommes, et que dans quelques heures il avait toute la population turque à ses ordres. Mais, en ne prenant même que la milice active, une pareille garde était presque numériquement supérieure, je ne dirai pas à la masse agissante des Grecs, mais à leur population, qui n'est, à Constantinople, que de soixante mille individus. C'était à ce petit nombre d'hommes asservis, qui n'avaient, pour souverain et généraux, qu'un patriarche, des évêques, des prêtres, quelques princes phanariotes aussi propres aux intrigues qu'étrangers au métier de la guerre, qu'on prêtait une idée gigantesque, comme celle de la subversion du gouvernement turc.

D'après cet exposé, on se demande comment il a été possible de prétendre faire croire à l'Europe qu'une peuplade de soixante mille chrétiens, qui

aurait à peine tiré de ses rangs douze mille hommes capables de porter des armes qu'elle n'avait pas, ait songé au projet qu'on lui prêtait. L'homme le plus ignorant raisonne en pareil cas; et les Grecs n'étaient pas assez aveuglés par l'enthousiasme, pour ne pas savoir que non-seulement trente-quatre mille soldats se lèveraient au premier mouvement qu'ils feraient, mais que deux cent mille bras armés de fusils, de sabres, de poignards et de torches, les frapperaient et les pulvériseraient avec leurs demeures, sans que l'autorité qui aurait démuselé des tigres altérés de sang chrétien fût désormais capable de les renfermer dans les *carcères* d'où elle les aurait lâchés.

Cependant, il faut l'avouer, il y avait conspiration flagrante contre le despotisme mahométan. Les conjurés, initiés au mystère, avaient prêté serment devant Dieu de renoncer *à Satan et à ses œuvres*, afin d'entrer *dans la vie nouvelle*, même avant que leurs langues fussent déliées pour bénir le nom du Dieu rédempteur. Tout chrétien prenait, au baptême, l'engagement de vivre et de mourir pour un Dieu jaloux, qui n'admet point de partage entre ses autels et ceux de l'impiété. Chaque Grec, ainsi compromis par les témoins de sa régénération, était élevé à vivre en état d'hostilité contre les profanes, étranger *à leurs pompes*, ennemi *de leurs œuvres*; et chaque jour, à l'exemple des enfants d'Israël, tout Grec levait contre le temple de Baal la main de l'anathème. Néanmoins, tandis que les infidèles vivaient, pour me servir d'une haute pensée de Saint

Paul, *dans un état de malaise perpétuel, où il n'y avait que la stupidité et la distraction qui les soutenait*, les chrétiens se glorifiaient de souffrir sous les yeux du Seigneur. Ils savaient que ce divin maître était attentif à leurs peines, que rien ne leur arrivait que ce qui avait été déterminé par sa sagesse infinie; que le père céleste ne les avait si longtemps châtiés, et ne les châtiait encore, que pour les purifier, et les rendre dignes du salaire qu'il leur avait promis; et qu'il pouvait, d'un seul mot, les délivrer de leurs infortunes.

Ces grands motifs, qui consolaient les Grecs, loin de les tenir dans un calme propre au fatalisme, ne les empêchaient pas de soupirer après les jours de leur délivrance. Ils avaient contribué de leurs vœux, de leurs conseils et par des dons patriotiques, à la restauration désirée des autels de leurs aïeux; ils le devaient, car rien n'aurait pu, sans cela, justifier leur obéissance à des maîtres iniques. Mais loin de fomenter une insurrection à Constantinople, au moment où l'on y eut connaissance de celles qui venaient d'éclater dans diverses parties de l'empire, le chef de l'église orthodoxe consentit au plus grand des sacrifices. Le patriarche œcuménique Grégoire, voulant *rendre à César plus qu'il n'appartenait à César*, lança les foudres de l'excommunication contre Alexandre Hypsilantis et ses adhérents, qui furent en même temps désavoués par l'ambassadeur de Russie.

Malgré ces garanties solennelles, la Porte Ottomane, s'obstinant à voir dans l'insurrection des pro-

vinces Ultra-danubiennes *un commencement d'exécution* des plans attribués, depuis plus d'un siècle, à la Russie, soufflait le feu du fanatisme par l'organe de Khalet effendi, au milieu de la ville antichrétienne de Constantinople. Aux suggestions perfides de ce favori sanguinaire, la population musulmane s'étant armée, on n'entendit bientôt que des rugissements, présages terribles des excès auxquels une populace féroce allait se livrer. Les victimes étaient marquées au front, les maisons qu'on devait piller désignées, et les églises vouées à la profanation nominativement indiquées. Cependant l'autorité feignait de s'intéresser au maintien de l'ordre ; on s'imagina même qu'elle n'avait voulu qu'effrayer, lorsqu'on la vit diriger par terre quelques ortas de janissaires du côté de la Valachie, tandis qu'on embarquait un corps nombreux de Lazes (1) pour Galatz et les places de guerre de la Bulgarie qui avoisinent la mer Noire. Les désordres qui eurent lieu à ce sujet s'expliquaient d'eux-mêmes, car il est rare qu'on fasse sortir un armement ordinaire de la capitale sans qu'il soit accompagné de quelque meurtre, mais les craintes ne tardèrent pas à se renouveler.

Les Valaques et les Moldaves établis à Constantinople ayant été aussitôt décapités que saisis, sous prétexte qu'ils appartenaient à un pays insurgé, et leurs biens confisqués, les principales familles grec-

(1) Lazes, peuples de la Colchide, qui sont ordinairement à la tête de toutes les émeutes à Constantinople.

ques comprirent qu'il n'y avait plus pour elles qu'une sûreté précaire. Alors elles commencèrent à émigrer vers Odessa; et bientôt, sans choix de lieu ni de pays, la plupart d'entr'elles s'empressèrent de monter à bord des premiers vaisseaux qui se présentaient, pour fuir loin d'une terre prête à les dévorer. Chaque jour les quartiers grecs se dépeuplaient; et plus il leur échappait de victimes, plus les janissaires, exaspérés, s'irritaient; de manière que la police, qui s'entendait avec eux, ordonna aux chrétiens de se tenir renfermés après le coucher du soleil. Puis, sous prétexte de les protéger, on établit des postes militaires dans leurs quartiers, et cette mesure leur ôta tout moyen de s'éloigner. Enfin, dès que le jour paraissait, les Grecs qui ne vivaient que de leur travail étaient fréquemment assassinés par leurs prétendus protecteurs. A cela près, l'état de la ville fut assez tranquille jusqu'au 15 avril, jour où un Tatare, expédié par le consul anglais de Patras, apporta la nouvelle de l'insurrection de la Morée.

Les Lazes embarqués pour Galatz, furieux de n'avoir pu piller les faubourgs de Péra et de Galata, où les Turcs supposent que les richesses des Francs sont accumulées; informés de ce que le divan venait d'apprendre, sortent de leurs vaisseaux et se précipitent sur le quai de Bouioukdeyré (1).

Les premiers Grecs qu'ils rencontrent tombent sous leurs coups; les domiciles des particuliers sont

(1) Bouioukdeyré, bourg situé à quatre lieues de Constantinople, sur le Bosphore.

envahis; un vieillard aussi respectable par son âge que par sa douceur, M. Joseph Fonton, conseiller d'ambassade de Russie, ne trouve de salut qu'en se cachant dans les combles de son hôtel, qui est mis au pillage. D'autres brigands attaquent le palais d'Espagne; on ne sait comment ils ont oublié celui du baron de Strogonof; ils viennent de mettre le feu à une église; trois fois les flammes ont respecté le village de Iéni Makhalé, le calme de l'air a arrêté les progrès de l'incendie. Les hameaux, jusqu'à Belgrade, sont la proie d'une soldatesque sans pudeur et sans frein.

Constantinople répond au signal des assassinats, la grande ville mugit; quelques Européens rencontrés dans leurs caïques, sur le Bosphore, sont fusillés; les maisons grecques sont partout attaquées; et ce n'est que le 19 avril que le carnage et le tumulte cessent, comme par enchantement. La Porte envoie un corps de trois cents janissaires à Bouioukdeyré, pour veiller à la sûreté de l'ambassadeur de Russie, dont on avait outragé le conseiller et l'ami. De nombreux corps de troupes, conduits par des officiers supérieurs, dissipent les hordes meurtrières qui ensanglantaient Constantinople, et les chrétiens croient au retour du calme. Calme funeste, préparé pour l'arrestation de trois cents individus des plus notables d'entre les Grecs, qui furent suppliciés dès le lendemain, sans aucune enquête.

Le divan, convoqué à la Porte du grand visir, à quatre reprises différentes, d'après les insinuations de Khalet effendi, préludait ainsi, en propageant

les fureurs populaires jusqu'à Smyrne, au grand holocauste médité; c'était la cinquième fois de la semaine qu'il se réunissait. Le vendredi saint, au lever du soleil, le ministre d'iniquité, Benderli Ali pacha, visir Azem de l'empire, assis sur son tribunal, au-dessus duquel est dessiné le chiffre du sultan, couronné de cette inscription, *une heure de justice est plus méritoire que soixante ans de prières*, commande de lever le rideau de la salle d'Audience. Les grands appelés au conseil s'inclinent devant le linteau où l'on voit écrit en lettres d'or, *l'homme protégé de Dieu ne s'écarte pas de l'équité dans l'administration des affaires.*

Alors les chefs de l'état appelés au conseil ayant été introduits dans l'ordre inverse de leurs dignités, chacun prit sa place. Le mouphti, prince des prêtres, s'assit à la droite du visir suprême, au-dessus du caziasker de Romélie, tandis que le caziasker d'Anatolie prenait place à sa gauche; l'istambol cadissi (préfet de police), les mollas de Galata, d'Eyoub, de Scutari, représentant les scribes et les anciens du peuple, se rangèrent agenouillés sur le sopha, le visage tourné vers le chiffre du sultan. Debout, au centre de la salle, le tchaoux bachi, chef du prétoire, formait l'axe éloigné de deux lignes demi-circulaires de ses sbires, dont les extrémités aboutissaient à un rang de janissaires ayant devant eux aga, tchorbadgis (1), askers (2), oda-bachis (3),

(1) Tchorbadgis, *donneurs de soupe*, colonels.

(2) Askers, *chefs de cuisine*, majors.

(3) Oda-bachis, *chefs de chambrées*, capitaines.

sakas (1), et karacoloudgis (2). Alors le maître des cérémonies, qui paierait de sa tête la moindre infraction à l'étiquette, ayant vérifié l'ordre et laissé un muet en sentinelle derrière le rideau de la porte d'entrée, se retira sous le vestibule du palais.

Le visir ayant ordonné d'introduire le Reïs effendi (3), celui-ci donna connaissance des révoltes de l'Ak Bogdan (4), du Kara Bogdan (5), du pays de Moreh (6), et de Roum (7); et le Chatir Azem (8) prit la parole pour poser cette première question: « *Quelle peine méritent des esclaves révoltés contre* « *le vase de la grace divine et des inspirations cé-* « *lestes, le chef suprême des musulmans, Khan fils* « *de Khan, souverain des deux mers et des deux* « *continents, sultan Mahmoud II?*—*La mort*, répon- « dit par trois fois le conseil infernal, *la mort!* » et les tchaoux, entonnant l'*Alkisch* (*vivat*), se répandirent en vœux de prospérité pour le monarque et son lieutenant, qui furent salués des titres de *Lions* et de *Tigres*, paroles que les successeurs d'Ottman

(1) Sakas, *porteurs d'eau*, lieutenants.

(2) Karacoloudgis, *marmitons*, caporaux.

(3) Reïs effendi, ministre des affaires étrangères; il n'est considéré que comme commis du grand visir, et n'a pas séance au divan.

(4) Ak-Bogdan, Valachie.

(5) Kara-Bogdan, Moldavie.

(6) Moreh, Morée ou Péloponèse.

(7) Roum, Romélie.

(8) Grand de la tente, est le surnom que prend alors le visir suprême.

entendent bourdonner à leurs oreilles, dès qu'ils sont sortis des langes de l'enfance (1).

Le grand visir, ou chatir-azem, après s'être caressé la barbe, posa la seconde question : « *Un sujet* « *de notre glorieux sultan, quel que soit son rang*, « *peut-il être arbitrairement puni du dernier sup*« *plice?* » La réponse à cette question étant référée au Mouphti, le pontife de Mahomet répondit : *qu'il ne pouvait s'expliquer, en temps et lieu, que par un fetwa.* Cette solution évasive laissait la solution du problème aux membres du conseil, mais ceux-ci, dans la peur de déplaire au premier ministre, ne s'expliquèrent qu'en disant *que S. A. étant un foyer de lumières, dépositaire de la confiance du souverain, c'était en pareil cas à lui de prononcer et de commander, l'obéissance étant leur unique partage.* Le visir, à ces mots, insiste, et le sénat incline la tête, en portant la main à la bouche ainsi que sur le front, et les tchaoux font de nouveau retentir le palais des cris de l'Alkisch. Le visir lève la séance et chacun se retire, satisfait de s'être conduit avec prudence.

Il était huit heures du matin quand on se sépara, et une sorte de terreur panique semblait dominer les Turcs. Un thériaki (2) qui assistait à la prière

(1) Suivant un ancien usage, la Validé ou sultane mère n'appelle jamais son fils que *mon Lion, Arslanem; mon Tigre, Kapelanem. Voy.* d'Ohsson, État de l'empire ottoman, t. III, p. 313, édit. in-folio.

(2) Thériaki, espèce d'hommes fort décriés, adonnés à l'usage de l'opium, et connus à Constantinople sous cette dénomination injurieuse.

du matin, dans la mosquée de la Solimanie (1), échauffé par les vapeurs de l'opium, étant monté dans la tribune de l'imam, la barbe hérissée, l'œil en feu, l'écume à la bouche, avait prophétisé: *que l'ange exterminateur allait sortir de la Morée pour détruire les islamites. Les montagnes*, s'écria-t-il, *ont enfanté des défenseurs de la Croix. Les îles de la mer Blanche ont déchaîné leurs chiourmes; Stambol et ses enfants seront dévorés par les flammes. Le Nazaréen l'emporte!* Cette révélation, fortuite ou provoquée, avait répandu la consternation dans le cœur des barbares, qui, soulevés et retombant comme les flots de la mer, coururent cependant vers la maison du Bostandgi-bachi (2), pour se re-

(1) C'est derrière cette mosquée, renommée pour le fanatisme de ceux qui la fréquentent, qu'on voit les tombeaux du sultan Ahmet, de ses femmes et de cent vingt enfants issus de son sang, que son successeur sultan Moustapha fit étrangler dans un même jour.

(2) Bostandgi-Bachi. Il est gouverneur du sérail et des palais impériaux. Les rives du Bosphore et de la Propontide sont sous son inspection, en qualité de grand-voyer. Dans les promenades que le sultan fait par eau, c'est lui qui tient le timon de la barque impériale, et par-là il se trouve à portée de donner au prince les renseignements qu'il désire sur les objets qui s'offrent à sa vue. Il exerce aussi les fonctions prévôtales, en présidant à l'exécution des grands de l'état condamnés à mort, lorsqu'on les supplicie dans l'intérieur du sérail. Il a la police de la prison où l'on torture les fonctionnaires publics. Directeur des eaux et forêts dans la banlieue de Constantinople, il y exerce l'intendance des pêches et des chasses. Le commerce des vins et de la chaux est soumis à sa surveillance. Il paraît rarement en public, et ce n'est que de nuit qu'il rend visite aux principaux personnages de l'état.

paître du spectacle d'environ cinq cents têtes qui pavoisaient les galeries du charnier de ce ministre. Le prince Constantin Morousis, accusé d'être l'agent secret des Hétéristes, venait d'être décapité.

L'infortuné! il s'acquittait, depuis trente-neuf jours, des périlleux devoirs de premier drogman, lorsque, se rendant, la veille, à la Porte, un étranger, qui s'éclipsa aussitôt, lui remit une lettre, qu'il ouvrit dès qu'il fut entré à son bureau. Elle était écrite par Alexandre Hypsilantis, après son invasion en Valachie ; il lui donnait d'amples détails sur les projets des Hétéristes. Que devait faire Morousis? révéler ce qu'on lui mandait, n'était-ce pas courir à sa perte? se taire; mais l'inconnu qui lui avait remis la dépêche était peut-être un agent du gouvernement turc, qui voulait éprouver sa fidélité? Il hésita, et, ne prenant enfin conseil que de l'honneur, il se présenta, avec la lettre fatale, au Reïs effendi, auquel il fit part de son contenu.... Ce ministre le renvoie au grand visir, près duquel il l'accompagne. La dépêche est lue, on demande à Morousis s'il connaît l'individu qui lui a donné ce papier; il l'ignore; il ne peut même le signaler; il s'est approché au moment où il entrait au sérail, parmi une foule de clients qui lui présentent des placets, qu'il a coutume d'examiner dans son cabinet, et dont il fait ensuite son rapport aux ministres du banc. Il n'y a donc rien d'extraordinaire qu'il n'ait pas envisagé un homme qu'il n'avait pas plus d'intérêt à examiner que tant d'autres qui l'obsèdent ordinairement sur son passage.

Le grand visir Benderli Ali semble satisfait de cette explication, le Reïs effendi la trouve sans réplique; ils sont persuadés que le sultan s'en contentera, et ils rassurent Morousis, qui se retire en s'inclinant.

Appelé le lendemain, c'était le quarantième jour depuis qu'il exerçait ses fonctions, à une conférence qui devait avoir lieu entre l'internonce d'Autriche et la Porte, Morousis reçut en chemin une lettre du Reïs effendi, qui lui mandait que, l'entrevue étant ajournée, il l'invitait à se rendre auprès de lui. Il obéit, il se présente au ministre, qui le reçoit poliment et lui adresse ces paroles, que nous tenons des fils de la victime, auxquels son secrétaire les rendit fidèlement, telles qu'il nous les a confirmées à Paris. « *Malheureux prince, on vous calomnie! je sais qu'on n'a rien à vous reprocher! que ne puis-je vous justifier aux yeux du Grand-Seigneur et vous sauver du péril qui vous menace? Mais allez sur-le-champ chez le Kiaya bey* (ministre de l'intérieur) *pour lui prouver votre innocence. Que l'Être miséricordieux et suprême vous assiste dans cette fatale circonstance.* »

Ainsi parla le Reïs effendi; et Constantin Morousis était à peine sorti du cabinet de ce ministre, qu'il fut saisi par les bourreaux. Entraîné devant l'Alaï Kiosque, lieu fixé pour son supplice, il y fut exécuté en présence du sultan Mahmoud, qui s'y était rendu pour assister à la décapitation d'un chrétien non moins recommandable par ses vertus privées que par ses qualités éminentes. Une mare de

sang impossible à effacer des pages de l'histoire entourait le pal auquel la tête de Morousi était fixée, avec un écriteau qui le déclarait puni comme chef de la grande *Synomotie.*

Noble et sublime conjuration, pareille à celle où les apôtres et leurs disciples, sapant, par les doctrines de l'Évangile, les superstitions d'un culte méprisé et méprisable, donnaient avec joie leur vie pour témoigner la vérité du Christ! le fils d'un pâtre allait la sanctifier aux yeux de l'univers. Les chœurs mystiques de la cité sainte préludaient sur leurs harpes le triomphe de celui auquel la reine des anges avait, disait-on, révélé qu'il serait le ministre du grand Pan, dont la mort fut annoncée aux peuples de la Hellade, par une voix entendue du côté de la mer au moment où ce Dieu fait homme expirait sur la croix.

J'en ai déja prévenu le lecteur, je suis loin de croire tout ce que je rapporte; mais je dois raconter tout ce que j'ai entendu dire, afin de tracer l'histoire d'un peuple toujours prêt à s'écrier: *Deus, ecce Deus, quem vidimus ipsi!* Grégoire avait, dit-on, reçu la manifestation de sa destinée au fond d'une vallée solitaire du mont Ménale, où il gardait les troupeaux de son père, un jour qu'accablé de la chaleur brûlante du midi il s'était endormi à l'ombre d'un Andrachné, sous la garde de ses chiens fidèles. Une femme, le front ceint d'étoiles, lui était apparue en le nommant *son serviteur*, d'une voix aussi douce que les flûtes éoliennes qu'on entend quelquefois gémir au fond des forêts du Sôron-

Oros..... Et lui montrant les trônes ecclésiastiques des Polycarpe et des Chrysostôme, qu'elle lui destinait, elle l'avait enlevé sur un char de lumière, après avoir posé sur sa tête une couronne de palmes et d'olivier.

Ce songe, rapporté par le néophyte à sa mère qui était veuve, la moderne Monique s'adressa à Timothée, vieil ermite du mont Ménale, qui interpréta la vision, en disant « que l'Arcadien était appelé au service des autels du grand *Pan*, qui n'était autre que le *Christ*, et il décida ainsi du sort de Grégoire. Celui-ci entra bientôt à l'école de Dimitzana, où il fit ses premières études; et dès que le temps des épreuves fut arrivé, on le conduisit au mont Athos, vêtu d'une toge cléricale tissue des mains de sa mère, avec la laine du troupeau jadis confié à ses soins. Il se sépara ainsi de cette mère adorée, dont ses larmes mouillèrent pour la dernière fois le sein, et il salua pour toujours les montagnes témoins de son enfance! Triste condition de l'homme, qui ignore, en naissant, dans quel coin de la terre il déposera sa dépouille mortelle (1)!

---

(1) J'ai emprunté ce fragment de la biographie du patriarche Grégoire, à son oraison funèbre, dont voici quelques phrases du texte : Πελοπόννησος ἡ πατρίς του, τὸ Ἅγιον Ὄρος, ἡ Πάτμος, ἡ Σμύρνη ἐθαύμασαν τὰ προτερήματά του·... ὁ Γρηγόριος εἰς τὴν Σμύρνην ἀγκαλίζεται τὴν ἀνωτάτω φιλοσοφίαν, ἐνδύεται τὸ ἀγγελικὸν σχῆμα, χειροτονεῖται διάκονος, προσχειρίζεται ἱερεὺς, καὶ μετ' ὀλίγον προβιβάζεται εἰς τὴν Μητρόπολιν τῆς Σμύρνης, διὰ νὰ ὑπηρετήσῃ δημοσίως τὸν Θεὸν, τὸν ὁποῖον ἠγάπα... L'orateur sacré s'exprime ensuite en ces termes, au sujet de sa préconisation au patriarcat : Ἡ ἀποστολικὴ

Le mont Athos, Patmos, furent les lieux où Grégoire perfectionna ses études, avant de passer à Smyrne, où il reçut le sacerdoce, et, bientôt après, la couronne archiépiscopale de cette métropole ecclésiastique, surnommée le Flambeau de l'Asie Mineure. De bonnes œuvres, unies à la douceur de la charité, y marquèrent chaque jour le passage du pasteur qui avait échangé la houlette de Ménalque contre la *Patéritza* (1), sceptre du sacerdoce de Melchisédek, roi de Salem, jusqu'au moment où il fut appelé au trône patriarcal de l'église orthodoxe d'Orient.

Sélim III régnait depuis quelques années, et les Grecs respiraient à peine sous son sceptre, lorsque l'expédition des Français en Égypte ayant servi de prétexte à une faction ennemie des réformes salutaires qu'un patriarche, ami des lettres, introduisait peu à peu dans le synode, elle parvint, en l'accusant de favoriser les idées des *Francs*, à expulser de son siége le pieux Grégoire, qui fut exilé au mont Athos. Pendant sa retraite dans la *man-*

καὶ ἀνατολικὴ ἁγία καὶ μεγάλη τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησία, ἡ μήτηρ πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν, ἡ καθολικὴ νομοθέτρια τῆς ὀρθοδοξίας ζητεῖ ἀνάλογον τῆς δόξης της πατριάρχη·ν ὁ θρόνος τῶν Γρηγορίων, καὶ Χρυσοστόμων, καὶ Γενναδιων, ἀπαιτεῖ τὸν ἄξιον τούτων διάδοχον. Καὶ ἰδοὺ φωνὴ τοῦ οὐρανοῦ καὶ φωνὴ τῆς ἁγιωτάτης Συνόδου προσκαλεῖ τὸν Σμύρνης Γρηγόριον εἰς τὴν πατριαρχικὴν ἐπίσκεψιν τῆς νέας Σιών.

(1) Πατερίτζα; c'est le nom moderne que les Grecs donnent à ce que nous appelons la *crosse*, dont celle de leurs prélats diffère par la forme, qui est celle d'une béquille noire garnie en nacre.

dra ou bercail de la montagne Sainte, le prélat s'y appliqua à apprendre l'art de la typographie, qu'il établit dans sa métropole de Constantinople, où il imprima et fit imprimer plusieurs ouvrages à l'usage des fidèles, dès qu'il fut de retour au milieu du troupeau auquel on l'avait arraché. Mais rien n'est stable sous un despotisme où les révolutions du sérail, conduites et exploitées par des odaliques et des eunuques, tournent toujours au profit de la brigue et du crime.

Dès sa première restauration, Grégoire avait été accusé d'être partisan secret des Russes; et il fut déposé pour la seconde fois, sous ce prétexte aussi injuste que celui de favoriser les idées révolutionnaires, parce qu'il avait fait imprimer les Évangiles. Enfin, rappelé pour la troisième fois au trône œcuménique des Grégoire-le-Grand et des Gennade, au moment où le fougueux Mahmoud II avait ceint le sabre d'Ottman, l'Arcadien ne pouvait plus ambitionner que la couronne immortelle, qui manquait seule à sa gloire.

Grégoire n'avait encore été éprouvé que par des tribulations! Quatre-vingt-quatre années, dont plus de cinquante écoulées au milieu des sollicitudes inséparables du ministère des autels, avaient blanchi la tête du prédestiné, quand l'insurrection éclata dans les provinces Ultra-danubiennes. Il avait anathématisé ses auteurs, sans désarmer la tyrannie, qui avait signalé la demeure sainte du pontife et de son synode, comme le trésor général des Grecs, et l'arsenal d'où ils devaient sortir armés pour bou-

leverser Constantinople. Le coup était porté; la multitude, incapable de raisonner, avait accueilli cette calomnie, et les hordes des janissaires ne tournaient plus leurs regards vers l'enceinte de l'église militante, que pour s'encourager à y porter le fer et le feu. Le patriarche le savait; mais le zèle du Seigneur l'avait décidé à braver les cris de la populace, le bruit des armes et l'aspect du carnage, pour secourir les malheureux, sans interrompre les cérémonies (1) de la semaine consacrée à la commémoration des douleurs du Sauveur du monde. Il avait célébré l'office du Vendredi-Saint, lorsqu'il fut invité à se rendre à la Porte du grand-visir Chatir Azem, pour y recevoir la communication de ses ordres.

Le 19 avril au soir les massacres avaient cessé; et le patriarche, qu'on avait pressé de fuir pendant ce moment de calme, fort de la pureté de sa conscience, méprisant le peu d'années qui lui restaient à vivre, voulut, à l'exemple d'Éléazar, en faire le sacrifice au troupeau que Dieu lui avait confié. Il était depuis si long-temps familiarisé avec les dangers! D'ailleurs la Porte, disait-il, afin d'inspirer à ses amis une sécurité qu'il n'avait pas, lui devait de la reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus en ramenant des provinces

(1) Ἦλθεν ἡ μεγάλη ἑβδομὰς, καὶ ὁ γενναῖος Γρηγόριος, μεταξὺ βαρβαρικῶν ὅπλων, καὶ κραυγῶν, καὶ σφαγῶν, ἐτέλεσεν εὐλαβῶς τὴν ἀκολουθίαν τῶν κοσμοσωτηρίων παθῶν, δακρύων συγχρόνως, καὶ τῶν ὁμογενῶν του τὰ πάθη.

Λόγος ἐπιτάφιος, σελ. 36.

entières révoltées à l'autorité du sultan. Ses conseils avaient souvent été utiles aux ministres ottomans dans leurs rapports politiques avec les puissances étrangères. Peut-être, dans une crise aussi difficile, voulait-on le consulter, comme il arrive dans une tempête, où l'on prend quelquefois l'avis d'un simple matelot pour sauver le navire que chacun a intérêt à préserver du naufrage. Hélas! l'infortuné ignorait que la question insidieuse posée dans le divan tenu le matin avait été depuis résolue affirmativement par le sultan, qui avait, sur toutes choses, à cœur de saisir le moyen d'insulter à la majesté de l'empereur orthodoxe de Russie dans la personne du chef de l'église d'Orient.

Afin de préparer une réponse à l'usage de la diplomatie chrétienne, et d'aviser à la manière de porter le coup le plus outrageant possible aux Nazaréens, on avait consulté les annales de l'empire. On y trouva qu'en 1651 et 1655 Mahomet IV régnant, et le fameux Kiupruli (1) tenant les sceaux de l'empire, on avait supplicié deux patriarches au fond des cachots (2). Cette autorité ne suffisait pas

(1) M. de la Haye, alors ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, fut insulté par ce même visir. Son fils, le sieur Vantelet, ayant refusé de trahir le secret du chiffre, éprouva des injures telles, que les huissiers qui le traînèrent en prison lui cassèrent une dent, sans qu'on obtînt ensuite satisfaction d'un attentat, dont les historiens turcs tirent vanité dans leurs récits. *Voy*. les mémoires de Darvieux.

(2) Le reis effendi, dans une note de sa réponse à l'ambassadeur d'une des puissances chrétiennes, dit qu'un de ces patriar-

à la haine du sultan; et comme on se rappela qu'on avait fait pendre autrefois en place publique le vicaire général de l'église latine, sous prétexte qu'il correspondait avec le Pape (1), on s'était arrêté à ce dernier parti, en choisissant, pour l'exécution du *Panagiotatos* Grégoire (2), le jour solennel de Pâques.

La mort planait sur la tête du vénérable Grégoire, lorsqu'il se présenta devant le Chatir Azem ou grand-visir, qui lui apprit qu'après la mort de Nicolas Morousis, son frère Démétrius s'étant retiré à Odessa, on s'était décidé à arrêter sa famille afin de la rendre responsable des entreprises du fugitif. Entrant à ce sujet dans des détails très-étendus sur la politique de la Russie, à laquelle il rattachait la folle entreprise d'Alexandre Hypsilantis, qu'il qualifiait d'*enfant perdu* de l'intrigue des Moscovites, chose dont une légation étrangère lui avait, disait-il, fourni des preuves irréfragables, le perfide assura le patriarche que la Porte, ne connaissant pas de serviteur plus zélé que lui, avait voulu le charger du soin de garder les otages; que sa demeure deviendrait leur asyle, et que *le patriarche*

---

ches fut *pendu publiquement* le 31 mai 1655, *comme suspect de liaisons* avec la Russie et les souverains de Moldavie et de Valachie.

(1) *Voyez* le voyage de Pietro della Valle dans la partie qui traite de Constantinople et de ce meurtre, dont les suites furent fâcheuses pour tous les Francs.

(2) Παναγιώτατος, *Tout Saint:* c'est le titre des patriarches. *Voy.* Eucolog. p. 144, 625. Codin. p. 410. Franc. Richard. in Scuto fidei, pars 2. p. 113.

grec serait pour l'épouse et les enfants de Morousis un gardien plus agréable qu'un mahométan. Au sortir de cette conférence, cette famille fut conduite à la métropole; et Grégoire regarda comme une faveur du ciel, au milieu de ses afflictions, la circonstance qui lui procurait le moyen de donner des consolations aux parents d'un martyr.

La charité des chrétiens, disait un ancien témoin des persécutions qu'ils enduraient (1), est incroyable quand quelqu'un d'eux est dans les fers. Ils prodiguent tout, convaincus qu'ils sont frères, du moment où ils ont embrassé le culte du Christ; leurs biens sont communs; et, persuadés de l'immortalité de leur ame, ils méprisent la vie. Grégoire, pénétré de cette charité, mais dominé par les fonctions de son ministère, avait confié ses otages aux soins d'un ecclésiastique, sans lui donner aucune instruction que de pourvoir à leurs besoins et de veiller à leur sûreté. Celui-ci, témoin des larmes et des angoisses d'une famille qu'il chérissait, sachant que sa perte n'était que différée, et se rappelant que Grégoire avait répété plusieurs fois qu'il donnerait sa vie pour la sauver, ne fit aucune difficulté de se prêter à son salut. Ainsi, ayant nolisé sous main un vaisseau européen prêt à mettre à la voile, il y embarqua les proscrits, qui avaient quitté Constantinople avant que les serviteurs de la métropole se fussent aperçus de leur évasion.

A peine fut-elle connue du patriarche, qu'il dit

(1) Lucian. in Peregrin.

sans s'émouvoir aux prélats de son synode, qui l'entouraient : *Voilà mon arrêt de mort.* Il retourne aussitôt vers le grand-visir Benderly, qui, sans le laisser parler, lui demande, d'un air courroucé, *Où est la famille Morousis?* Étonné de cette question inattendue, Grégoire lui raconte ce que le traître savait mieux que lui, puisqu'il avait été le provocateur d'un délit nécessaire à son projet. *Il suffit*, s'écrie-t-il, *infidèle*(1), *ce forfait est ton ouvrage ; retire-toi de ma présence.* Le patriarche s'incline à ces mots, soutenu par ses diacres, qui le reconduisent à son palais, où il n'est pas plus tôt rentré qu'il se prépare à la mort. Il prie devant le Seigneur, il pleure, prosterné au pied de l'autel; une sueur froide mouille son front, et, disposé à boire le calice, il se relève en disant : *Que ta volonté, et non la mienne, soit faite, ô mon Dieu!* γενηθήτω τὸ θέλημά σου, πλὴν οὐχ ὡς ἐγὼ θέλω.

L'église tout entière, plongée dans la douleur, priait aussi dès qu'elle connut le motif de l'entrevue de son pasteur avec le grand visir. Puis, se rappelant ses éminentes vertus, sa tolérance à l'égard de toutes les confessions chrétiennes, parmi lesquelles Grégoire ne comptait que des amis, chacun y trouvait des motifs d'espérance tels, que l'idée d'un supplice ignominieux n'entra dans la pensée de personne. Le patriarche était au con-

---

(1) J'ai changé en l'adoucissant l'apostrophe du grand-visir, qui fut la suivante : *Haïdé, rou, pésséving, anna séni Sékim.* La délicatesse de notre langue ne me permet pas de la traduire.

traire à cet égard sans illusions. Cependant on ne remarquait aucune disposition hostile de la part du grand-visir Benderly. Ses paroles, en les pesant, ressemblaient plutôt à des reproches qu'à des menaces, et ce qui se passait avait plus l'air d'une disgrace que d'un projet d'attentat. Enfin le soleil le plus serein ayant terminé la journée du samedi saint, on respira, comme aux premiers symptômes d'une amélioration qui se manifeste après une crise pendant laquelle une famille tremblait pour les jours d'un père adoré.

C'est un usage aussi ancien que l'église primitive d'Orient, de célébrer le mystère de la Résurrection pendant la nuit, qui est appelée à cause de cela *pervigil*, *afin que le Seigneur trouve les fidèles éveillés, et attendant l'arrivée de leur roi au moment de sa victoire sur la mort* (1). La rigueur du jeûne qui s'observe depuis la cène du jeudi jusqu'à l'annonce de la phase sacrée ne permettant aux religieux que de tremper leurs lèvres dans quelque boisson non fermentée pour se désaltérer, Grégoire, ayant fait apporter une coupe remplie d'eau parfumée de miel du mont Hymette, la bénit, en goûta, et dit en soupirant : *Mon ame est triste jusqu'à la mort;* Περίλυπός ἐςιν ἡ ψυχή μου ἕως θανάτου. *Le moment du combat est arrivé*, et il invite le synode réuni autour de lui à réciter les prières des agonisants. Il en prononce les premières paroles; puis, les yeux fixés au ciel, où son ame semble

(1) Lactant. lib. VII, c. 19. Isid. lib. VI. Orig. c. 16.

déja transportée, il reconnaît celle qui lui apparut autrefois dans une des vallées du Ménale en l'appelant *son serviteur;* il la salue des noms de *Reine des anges et des patriarches.* Il demande ensuite pardon à Dieu, à ses frères; et son confesseur, l'archimandrite D. Païsios, assisté de sept Hégoumènes, chefs d'autant de monastères d'Europe et d'Asie, lui ayant administré l'extrême-onction, il se lève, revêtu d'une force nouvelle.

Dix heures du soir. La seconde veille de la nuit venait de sonner, et la crécelle appelait le clergé à la métropole, quand les diacres placèrent la couronne impériale (1) sur la tète de Grégoire, tandis que d'autres le revêtaient de l'éphod, et qu'un vieillard, après s'être agenouillé, ceignait ses flancs de l'étole de la valeur, en disant: *Reçois, homme faible, le ceinturon de la force;* Λάβε τὴν ῥομφαία σου, ἀδυνάτε. On remit en ses mains le bâton pastoral, et il se leva en disant: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle;* Πύλαι Ἅδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς. *Marchons en priant; vous serez, cette nuit même, scandalisés à cause de moi; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et son troupeau sera dispersé:* Ἐξέλθωμεν ὑμνήσαντες. Πάντες ὑμεῖς σκανδαλισθήσεσθε ἐν ἐμοῖ ἐν τῇ νυκτὶ ταύτῃ. Γέγραπται γάρ· Πατάξω τόν ποιμένα, καὶ διασκορπισθήσεται τὰ πρόβατα τῆς ποίμνης.

Il dit, et, conformément aux capitulations con-

---

(1) Une décrétale de Constantin permit et ordonna au patriarche, ainsi qu'aux archevêques et évêques, de porter les ornements impériaux, qu'ils revêtent encore de nos jours.

cédées par Mahomet II, la procession sort du palais patriarcal pour se rendre à l'église métropolitaine dédiée à saint Nicolas; car depuis la chute du trône de Constantin, jamais les Grecs n'ont consacré aucun temple à *la Sagesse éternelle*, persuadés que la grande basilique de Sainte-Sophie, maintenant convertie en mosquée, redeviendra un jour la cathédrale auguste de l'Orthodoxie (1). L'étendard du Roi est déployé; il est précédé de la croix, entourée de douze lampadophores tenant en main des torches de cire, dont l'éclat dirige la pompe sacrée, car la lune n'a point encore paru au-dessus de l'horizon pour guider les pas des fidèles. Douze Pylophylaques (portiers), chargés de veiller aux portes du temple, les suivent, tenant en main des caducées en ébène, symbole du deuil de Sion, car, au temps des empereurs chrétiens, ils portaient des verges d'or surmontées d'aigles bicéphales, emblèmes de la suprématie du prince orthodoxe sur l'Orient et l'Occident. Vingt-six Acolytes et trente Anagnostes, chantent à voix basse : *O nuit de triomphe! nuit ineffable! nuit plus brillante que le jour, nuit mystérieuse, nuit témoin de l'éclat du Dieu qui commande au soleil et aux astres, moins éclatants que son trône, vois nos larmes, et sois bénie d'âge en âge.* Derrière ce chœur de néo-

(1) Cette espérance de tradition est l'objet d'un chant religieux, que les Grecs n'entendent jamais sans répandre des larmes. Je regrette que les bornes de l'histoire ne me permettent pas de publier ici cette pièce inédite, car celle donnée par M. Fauriel est incomplète.

phytes, car tous sont destinés au sacerdoce, s'avancent douze Thuriféraires, qui font fumer l'encens le plus pur de l'Hyémen, en balançant mollement leurs encensoirs. Après ces groupes, marchent silencieusement quatre-vingts Choristes aux voix harmonieuses, autant de chantres, quarante confesseurs, tenant entre leurs bras, croisés contre leur poitrine, le symbole de Nicée et les professions de foi des conciles jusqu'au huitième siècle, écrits sur des rouleaux de parchemin. Ils sont suivis de quatre-vingt-douze prêtres séculiers, de vingt-quatre diacres portant les manuscrits des évangiles, de douze évêques et de trois archevêques. Ceux-ci se succèdent pour soutenir le pieux Grégoire, patriarche de l'église orthodoxe, qui s'avance, pareil à la victime couronnée pour le sacrifice destiné à la régénération sanglante des enfants de la patrie de Platon et de saint Athanase.

Les vents avaient suspendu leurs haleines; tout était tranquille sur la mer, dans la ville; le cortége des serviteurs de la Croix avait passé en silence, à cause des dangers, sans être aperçus des infidèles. Le temple du Seigneur s'est ouvert à l'approche du hiérarque; Grégoire a pris place sur le trône de saint Chrysostôme; la liturgie commence.

Cependant, à côté des ministres saints, au lieu du concours des fidèles, que le temple ne pouvait contenir le jour de la solennité de Pâques, on ne compte qu'un petit nombre de chrétiens. Le banc des princes du Phanal est désert; les grilles de la galerie où siégeaient leurs épouses sont fermées.

La place réservée à la légation de Russie, dont l'ambassadeur se serait immortalisé, en se présentant dans ce jour de péril, n'est occupée par personne (1). Une vaine crainte de compromettre les Grecs avait engagé M. de Strogonof à s'abstenir d'assister aux cérémonies du culte de son souverain, qui se glorifie bien plus encore d'avoir reçu la foi de la métropole de Constantinople, mère sans tache de l'église du Nord, que de l'extraction royale à laquelle les dynasties barbares de ses aïeux s'attachèrent, en faisant monter sur leur trône une fille des Porphyrogénètes (2).

Une pareille liturgie commençait aussi à la même heure dans la superbe capitale du Nord; mais sous quels auspices différents! Ici un pontife désigné aux bourreaux, entouré de quelques prêtres portant les marques des chaînes ou les stigmates de quelque torture (car aucun n'était admis au saint synode sans avoir été éprouvé par la persécution), s'approchait en tremblant du sanctuaire; à Pétersbourg, un monarque, accompagné de Knèz et de

---

(1) L'usage prescrivait, dit-on, cette mesure. Mais s'agissait-il d'étiquette, et du cours régulier des actes diplomatiques, quand il était question de sauver le patriarche, auquel l'ambassadeur aurait dû offrir même un asyle dans son palais, en ne prenant conseil que de la religion et sans s'inquiéter de son avenir.

(2) Épouse du Tzar ou grand seigneur Vladimir. Son mariage avec la sœur de l'empereur grec fut subordonné à la clause du baptême, et l'on raconte que vingt mille de ses sujets devinrent chrétiens le même jour, an 991. Quelques auteurs rapportent cet évènement à l'année 987.

Gossars, environné d'une garde redoutable, entouré d'un peuple nombreux, se présentait à l'autel (1) en vainqueur qui proclame un triomphe. Cependant la triste église de Byzance, malgré son affliction, était réservée à obtenir la palme de la gloire dans cette journée où toutes les communions chrétiennes célébraient la résurrection du Rédempteur.

Malgré les angoisses du clergé, la messe fut chantée avec tout l'éclat usité dans des temps plus prospères; et après l'acclamation du *Christos anesti*, *J. C. est ressuscité*, le patriarche, ayant donné le baiser de paix à ses frères, leur dit : *Mes vœux sont accomplis; car je brûlais du désir ardent de manger avec vous cette pâque avant de mourir* (2). Puis, au moment sans doute où le canon tonnait aux bords de la Néva, en signe d'allégresse, le

(1) L'empereur se trouvait cette année-là absent de Pétersbourg, mais nous avons cru devoir conserver ce rapprochement, fait par le savant évêque d'Égine dans son panégyrique de Grégoire, prononcé à Hydra.

(2) J'ai rendu fidèlement le récit de cet évènement, tel qu'il est raconté dans l'oraison funèbre du patriarche, prononcée à Odessa, et imprimée par ordre souverain à Pétersbourg, en grec et en russe. Voici le texte : Ἐφίσταται τέλος ἡ ἔνδοξος ἡμέρα τῆς Ἀναστάσεως καὶ συνανατέλλει μετ' αὐτῆς ὁ τῆς δόξης του ἥλιος. Ἀφ' οὗ ἐτελείωσε μετ' ἄκρας γαλήνης τοὺς τῆς Ἀναστάσεως ὕμνους, ἔφαγεν ἐπὶ τῆς ἁγίας τραπέζης τὸ τελευταῖον Πάσχα τὸ μυστικὸν, περὶ τοῦ ὁποίου, καθὼς ὁ δεσπότης καὶ διδάσκαλος Χριστὸς, ἠδύνατο καὶ αὐτὸς ὁ μακάριος νὰ εἴπῃ πρὸς τοὺς συνιερουργοῦντας ἀρχιερεῖς καὶ ἱερεῖς του· « Ἐπιθυμίᾳ ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ Πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν. » (Λουκ. κϐ', ις) p. 36.

patriarche sorti de l'église, précédé de son clergé, allait regagner sa demeure, lorsque des cris de fureur éclatent. Les archevêques de son synode sont enlevés à ses yeux, et son cortége sacré se disperse (1). Il reste seul au milieu des hordes qui l'entourent; les janissaires s'arrêtent immobiles. La dignité du roi des sacrifices, la majesté de son front, sa barbe vénérable, qui marquait moins d'années que de vertus, l'éclat de ses ornements, font croire en ce moment *que le pontife ramenait à la foi ces farouches infidèles, tant ils paraissaient humbles en sa présence*, lorsque l'aga des cohortes de Hadgi Bektage leur rappelle les ordres du sultan. Ils poussent un cri; ils se pressent; le patriarche est saisi, vêtu de ses habits pontificaux. On l'entraîne, on lui passe le lacet fatal au col, et il est pendu à la porte de la métropole, aux acclamations d'une populace en délire qui blasphème la divinité du Christ.

Un cachot obscur, réservé à ceux qu'on destine aux épreuves de la torture, recevait pendant ce temps les membres du synode au nombre de dix, et huit Protopapas qui avaient figuré avec eux au banquet mystique du jeudi saint. Des chevalets, des couronnes d'osselets, des ongles de fer, des tenailles plongées dans des réchauds ardents, étaient étalés devant les prêtres du Seigneur, lorsque les portes du Tartare s'ouvrent avec fracas. Des bour-

---

(1) L'archimandrite D. Païsios avec plusieurs de ses frères se réfugièrent sur quelques vaisseaux Céphaloniens.

reaux, assistés de plusieurs scribes, précédés de flambeaux de résine qui les éclairent, sont introduits et s'asseyent, tandis que l'ange du Seigneur, invisible à tous les yeux, prend place au milieu de ses confesseurs, pour les soutenir dans le combat, d'où ils doivent sortir victorieux.

Sans les interroger sur aucun corps de délit, car leur bouche aurait confondu l'imposture, un ouléma ou docteur de la loi propose aux prédestinés le moyen de l'apostasie, afin de se soustraire à une mort inévitable. Ils se taisent, et sont saisis par les exécuteurs. La tête d'Athanase, archevêque d'Anchiale, est entourée d'un chapelet d'osselets, qu'on étreint avec violence. Denys Calliarque, archevêque d'Éphèse, le plus riche des prélats grecs, est en même temps tenaillé avec des pinces ardentes, tandis qu'on déchire avec la main de fer, hérissée de pointes, les flancs des deux autres évêques, en leur crachant au visage. Les scribes commandent de frapper; ils injurient; puis ordonnant de suspendre les tortures, ils s'approchent des martyrs... Ils déplorent leur obstination, ils les conjurent d'abjurer un culte que le glorieux sultan a déclaré désormais incompatible avec les lois de son empire.—*Nous sommes prêts*, répondent les nouveaux Machabées, *à mourir pour les saintes lois de nos pères.*—On leur parle du sultan et de sa gloire.—*Sa gloire!* s'écrie Denys Calliarque, *sa gloire! qu'elle est belle! Je vois les palais éternels du firmament; ses voiles repliés me découvrent mon Roi assis dans sa gloire immense à la droite du Dieu*

son père éternel. Pauvres infidèles! bénissez mon Dieu, abjurez votre faux Prophète! — A ces mots, les juges et les bourreaux, ne se possédant plus de fureur, ordonnent de satisfaire le peuple, qui demande le supplice des prêtres Nazaréens.

On les fait sortir du cachot. Ils marchent en priant; ils livrent leurs têtes sacrées à la main des bourreaux. Les saints hiérarques, revêtus de leurs habits pontificaux, sont pendus à des gibets dressés aux portes de diverses églises où on les a ramenés. Les jours suivants, le synode entier composé de dix vieillards, et de huit prêtres attachés au service de la métropole, subissent le même sort; et les infidèles, qui envient jusqu'au bonheur de leur trépas, laissent des sentinelles auprès de leurs cadavres, afin d'empêcher les chrétiens d'en approcher.

Les anges célèbrent le triomphe de l'église d'Orient; la Croix a remporté la victoire; le ciel est dans l'allégresse(1). Cependant Constantinople, abîmée dans la douleur, verse des larmes. Les légations des rois chrétiens éprouvent un mouvement d'indignation, plus vivement senti par l'ambassadeur de Russie, qui aurait dû agir, en assistant le patriarche, au lieu de négocier. La diplomatie de Péra se réunit pour demander à la Porte Ottomane des explications au sujet de ce qui vient de se passer. Une réponse préparée d'avance lui apprend :

---

(1) Extrait du panégyrique de Grégoire, patriarche martyr, par Théoclèt, Hégoumène du mont Pélion.

que le sultan, souverain absolu et indépendant, ne rend raison de sa conduite à personne; qu'il a cru pouvoir punir, comme il les a punis, des sujets conjurés contre une autorité qu'il tient de Dieu, à qui seul il doit compte de ses actions.

A cette assertion sacrilége, qui établit l'homme égal à l'Éternel, personne n'ayant rien allégué, M. de Strogonof se retire à son palais de Bouïouk-Deyré, résolu de ne plus se montrer dans une cour que chacun croyait frappée de l'aveuglement avant-coureur de la chute des trônes.

Le 24 avril, les cadavres des suppliciés étant restés suspendus pendant trois jours aux gibets, le grand-visir Benderly fit ordonner de les détacher et de livrer celui du patriarche à une troupe de Juifs, choisis parmi ce qu'il y avait de plus vil entre les Israëlites de Constantinople, qu'on chargea de le traîner à travers les rues et de le jeter ensuite à la mer. Une escorte de janissaires fut commandée pour surveiller l'exécution de cet ordre impie. Rien de pareil n'avait été inventé contre les plus fameux scélérats. Aussi vit-on avec horreur les restes du patriarche et des autres martyrs, souillés par les mains des ennemis les plus acharnés de la foi, essuyer la fange des ruisseaux, et servir de jouet à la haine féroce des descendants du peuple déicide. Les Turcs semblaient étonnés de la grandeur de leur attentat. Une inquiétude vague était peinte sur leurs visages, et le silence n'était interrompu, dans tous les lieux où le cortége des Hébreux passa, que par les vociférations et les injures qu'ils vomissaient contre la

victime, qui semblait dire à son bourreau, lorsqu'on la traîna devant l'Alaï kiosque du sérail, où Sa Hautesse s'était rendue pour voir défiler cet épouvantable cortége : *Ton royaume va t'être ôté. Tu ne seras point réuni dans le tombeau à tes prédécesseurs* (1). Enfin cette horrible saturnale de la tyrannie et de l'abjection étant arrivée à la plage, le cadavre de Grégoire, couvert d'ordures moins dégoûtantes que les injures dont on l'avait chargé, fut jeté à la mer, où l'œil des fidèles, qui l'avaient suivi, ne tarda pas à le retrouver, pour rendre aux reliques du grand martyr un hommage et des honneurs funèbres dignes du rang qu'il avait occupé dans le monde chrétien.

Chaque jour jusque-là avait été marqué par quelque forfait sanglant ; et pour donner un intermède aux scènes de barbarie, on procéda au pillage et à la démolition des églises. Elles avaient été désignées comme autant d'arsenaux, mais on n'y découvrit que quelque argenterie de peu de valeur. La profanation de la métropole de Saint-Nicolas(2)

---

(1) Daniel, IV, 28, 29; XIV, 18, 19, 20.

(2) On y montrait, comme à Rome, un morceau de la colonne où J. C. fut attaché; elle était d'un brun de fer, et les Grecs prétendaient qu'elle suait le vendredi saint. On y voyait en outre trois cercueils en fer, dans l'un desquels étaient les os des sept jeunes garçons martyrisés par ordre d'Antiochus, parce qu'ils ne voulurent pas embrasser la religion païenne. Les Grecs les vénéraient sous le nom de Machabées. Les deux autres contenaient les reliques d'une reine de Constantinople, et de sainte Théodose ou Vénérande, qui souffrit le martyre à Smyrne.

rapporta deux cent mille francs à l'avidité du sultan, qui trouva vide le trésor du patriarchat, dont les richesses étaient les pauvres, les affligés, les veuves et les orphelins, auxquels Grégoire consacrait ses revenus et ceux de l'église. Ainsi la destruction des temples du Seigneur tourna à la confusion de la calomnie, qui ne tarda pas à renverser le quartier du Phanal, dont le successeur d'Omar fit vendre au poids les riches et nombreuses bibliothèques des princes grecs, sa cupidité trouvant plus avantageux de les détruire ainsi, que d'en chauffer les bains de son sérail. Ce fut alors aussi qu'on mit, dit-on, aux enchères plusieurs familles grecques distinguées; qu'on attenta aux propriétés des banquiers et des négociants placés sous la protection de la Russie; qu'après avoir fait tomber une multitude de têtes sous le glaive des bourreaux, on eut recours aux noyades, aux déportations, et qu'on finit par égorger en masse les chrétiens des deux sexes qui se trouvaient renfermés dans les catacombes du bostandgi-bachi.

Sans doute qu'il y eut exagération sur le nombre des victimes; mais autant qu'on put en juger par la désertion dans les bazars, il dut être considérable. Il fut surtout préjudiciable aux consommateurs, parce que ceux qui périrent étaient en grande partie des artisans, des boulangers, des regrattiers ou bacals et des jardiniers, que la gravité de l'histoire ne dédaignera pas de regarder comme une perte aussi réelle, quoique moins éclatante, que les familles *princières* du Phanal. Les rivages

du golfe de Céras et de la Propontide, jusqu'aux Sept-Tours, furent couverts de cadavres, que la mer rejetait sur la grève, où ils servaient de pâture aux myriades de chiens vagabonds qui infestent les rues de Constantinople.

Le sultan se repaissait de ce spectacle, lorsqu'on lui révéla le seul complot véritable qu'on eût formé contre sa personne; il était, dit-on, l'ouvrage d'Ali Tébélen, que son serasker Khourchid pacha tenait assiégé dans le château du lac de Janina.

Cette conjuration déjouée, quoique restée impunie, devait éclater au milieu de l'agitation de la capitale. Quinze cents Schypetars mahométans, la plupart maçons et garçons bouchers, tous endurcis au travail ou accoutumés à verser le sang, qui s'étaient signalés en prenant la part la plus active aux désordres publics, en étaient les auteurs. Conduits par un marchand de foie nommé Khalil, natif de Delvino, ils avaient hurlé, au milieu des fanatiques, avec plus de véhémence que les derviches, et, sous le voile de la dévotion, ils avaient favorisé l'évasion des Grecs qui avaient pu leur payer rançon, préférant les laisser fuir à ce prix plutôt que de les égorger. Cette espèce de modération intéressée ayant été remarquée, l'autorité, qui voulait en profiter, leur en fit un crime, et on résolut de les dépouiller.

Oter à des Schypetars leur argent, ou leurs armes! il était plus facile de leur arracher la vie. Prévenus du coup qu'on méditait contre eux, le chef des Arnaoutes rappelle à ses camarades qu'ils

doivent songer à leur sûreté; et après leur avoir expliqué les moyens d'y pourvoir, ils résolvent de s'emparer du magasin des poudres situé près de Saint-Étienne. Ils s'y étaient cantonnés, comme s'ils eussent voulu regagner leur pays, lorsqu'on apprit leur dessein; et les janissaires envoyés contre eux n'ayant pu parvenir à les arrêter, on saisit cette occasion pour disgracier le grand-visir Benderly.

On le dépose, on l'exile; et dès qu'il est embarqué, le divan s'empresse de rejeter sur son compte les meurtres qu'il avait autorisés. Ainsi on fit annoncer aux ambassadeurs des puissances chrétiennes, et surtout à celui de Russie, que pour lui donner une satisfaction équivalente à la pendaison du patriarche de l'église orthodoxe, on avait révoqué le visir Azem, auteur des maux qu'on déplorait. On se dispensa prudemment d'en dire davantage; et quoique personne ne fût dupe de la disgrace d'un ministre qui n'avait agi que d'après les ordres précis du Grand-Seigneur, on fut charmé, à Péra, de trouver un prétexte propre à excuser les mahométans aux yeux de l'Europe.

L'éloignement du grand-visir Benderly, désavoué dans des vues aussi politiques que cupides, car son maître s'empara de ses trésors, ayant été suivi du calme de la capitale, qui était celui des tombeaux, l'affreuse proposition du massacre général des Grecs fut de nouveau reproduite dans le divan. Le sultan le voulait; mais plusieurs Turcs, suscités par le mouphti, s'y étant opposés avec énergie, on dut se contenter de faire décréter dans

cette séance, tenue le 28 avril, le désarmement général des raïas de l'empire. Des ordres furent en conséquence expédiés à tous les gouverneurs des provinces ; et le sultan, irrité de cette demi-mesure, disgracia les antagonistes de son projet sanguinaire, qui s'estimèrent trop heureux de ne pas payer de leurs têtes une modération digne d'éloges.

Khalet effendi, provocateur des mesures de haute atrocité, parvint, à l'aide de sa fidèle Khasnadar Ousta, qu'il enrichit des dépouilles des dames grecques du Phanal, à calmer la fièvre du lion, auquel on fit penser à remédier aux maux de l'empire. On reprit l'organisation des bandes armées qu'on dirigeait immédiatement contre les insurgés, sans réussir à faire entrer en campagne les janissaires, qui s'obstinèrent à justifier leur désobéissance, en disant qu'il ne convenait pas de dégarnir la capitale de l'empire de ses défenseurs. Leurs officiers, vainement sommés au nom de la religion, menaçaient de faire sortir les marmites, qui sont les étendards de leurs hordes faméliques; et le sultan, qu'on commençait à appeler *fils de l'esclave* (1), dut céder à la volonté de la soldatesque, tant le despotisme est faible dans l'essence de son pouvoir.

---

(1) C'est le nom que les Turcs donnent au Grand-Seigneur lorsqu'ils se révoltent, parce que la dynastie ottomane, qui est étrangère en tout à nos mœurs, ne se reproduit que par des femmes achetées à prix d'argent, ou bien données en présent, mais toujours à titre d'*esclaves*, par les gouverneurs des provinces, ou par des corsaires, lorsque ceux-ci font des prises de cette espèce dans le cours de leurs pirateries.

On procédait à l'équipement de la flotte destinée à agir contre la Morée; mais les Hydriotes qui en formaient les équipages étant assassinés, il fallut aviser aux moyens de les remplacer. On ramassa quelques Barbaresques, et après avoir exercé la presse sur les bateliers, on recourut aux ministres des puissances européennes, qu'on pria de permettre d'employer les marins qui vivaient sous leur protection, pour faire justice des Moraïtes. On les trouva, ces superbes ambassadeurs qui n'ont jamais osé faire entendre de courageuses vérités aux princes chrétiens, plus faciles, sur cet article, que les janissaires.

A la vérité, indépendamment de leur obligeance pour le sultan, les légations se débarrassaient ainsi d'une foule de misérables sans honneur et sans patrie, qui, réunis aux Esclavons qu'on voit errer par bandes à Constantinople, équipèrent d'une manière digne d'elles les chiourmes de Sa Hautesse. On entassa ensuite à bord des vaisseaux de celui qui s'intitule le Souverain des deux mers et des deux continents, des soldats, des artilleurs; et le grand-amiral Kara Ali, qui était fils d'un meunier de Trébizonde, ayant arboré son pavillon au mât d'un vaisseau de cent dix canons, prit le commandement de ce ramas hétérogène de barbares et de criminels, après avoir reçu de la bouche du sultan l'ordre *de ne lui rapporter que les cendres du Péloponèse;* prétendant *qu'il fallait en calciner jusqu'aux montagnes.*

CHAPITRE II.

Soulèvement général de la Grèce. — Situation politique des îles d'Hydra, de Spetzia et de Psara. — Elles proclament l'indépendance. — Patriotisme de leurs armateurs. — Continuation des affaires de Moldavie et de Valachie. — Mauvaise direction des insurgés. — Marche du pacha d'Ibraïlof. — Combat de Galatz. — Valeur brillante d'Athanase et des Grecs. — Se retirent sur le Pruth. — Remontent à Iassy; — arrivée de Cantacuzène dans cette ville. — Arrestation de Théodore Vladimiresco. — Il est décapité. — Retraite d'Hypsilantis. — Défection de Cantacuzène. — Bataillon sacré des Hétéristes. — Dévouement sublime d'Athanase. — Combat de Skullen. — Objet de l'admiration de la postérité. — Fin glorieuse de Spiros d'Alostros. — Noms des héros morts pour la patrie. — Combat de Dragachan. — Destruction du bataillon sacré. — Fuite d'Hypsilantis. — Sa proclamation injurieuse. — Se réfugie en Autriche, est arrêté et incarcéré à Mongatz.

Aux accents souverains de la religion outragée, les Grecs Moraïtes, refoulés dans les montagnes; les Béotiens, déconcertés, après leurs succès, par l'annonce de l'approche des Turcs que Khourchid pacha expédiait contre eux; les Étoliens, jusqu'alors indécis; les Souliotes, retranchés dans leurs météores (1), jurèrent unanimement de mourir pour la patrie; et le cri de vengeance ayant retenti au milieu de la mer Égée, l'ébranlement devint géné-

(1) Météores, ou montagnes escarpées.

ral. Mais dans quel moment et sous quels auspices les chrétiens allaient-ils engager une lutte, non moins inégale par le nombre que celle de leurs ancêtres contre Xerxès, et incomparablement plus éloignée de toute chance de succès, puisqu'ils n'avaient pour eux, ni les armes, ni la supériorité de la tactique! Car où étaient leur Miltiade, leur Thémistocle, leur Cimon, leurs arsenaux, et les oracles qui devaient leur rendre des réponses capables d'enflammer leur courage? Cruellement désavoués par la Russie, les chefs de l'insurrection des provinces Ultradanubiennes étaient à moitié vaincus avant d'avoir tiré l'épée. Dénoncés comme des rebelles au tribunal de l'amphictyonie européenne, les Grecs y avaient été condamnés sans être entendus. D'autres que les Hydriotes pouvaient légitimer une indifférence que l'égoïsme aurait qualifiée de salutaire, en flétrissant du titre de rebelles leurs compatriotes de Constantinople et de Patras, et alors les insulaires, qui ne s'étaient pas encore compromis, devaient espérer de demeurer tranquilles et respectés. Mais une voix plus puissante que celle de la Pythie de Delphes avait parlé; la voix des martyrs et des confesseurs du Très-Haut était montée jusqu'au trône du miséricordieux, qui avait commandé à son peuple de prendre les armes, en lui annonçant le triomphe de la Croix.

Les Hydriotes, sortis du sein des mers, comme leur fortune, qui les a placés au premier rang des navigateurs de l'Archipel, ayant une richesse navale de cent vingt vaisseaux, quelques capitalistes

possesseurs de quarante millions, devaient cependant y penser long-temps, avant de compromettre une existence pareille à celle dont ils jouissaient. Sobres, actifs, économes, satisfaits d'un modique salaire, ils s'étaient rendus maîtres du commerce du Levant, que personne ne pouvait leur disputer sous le rapport de l'économie du transport. Gouvernés par un sénat, que présidait un chef électif pris entre leurs capitaines et confirmé à vie au nom du Sultan, qui n'en savait rien; régis d'après les lois du code de commerce français, qu'ils s'étaient fait concéder à prix d'argent par le capitan-pacha suzerain de la mer Égée, ils ne payaient d'autre tribut à la couronne, que celui de cinq cents marins, qu'ils étaient obligés de lever et d'entretenir à leurs frais, pour l'armement annuel de la flotte chargée de percevoir l'impôt des îles de la mer Blanche. Cette corvée n'avait d'odieux, en principe, que le nom de servitude à titre de *rachat de la tête*, qu'on lui donnait. Répartis sur les vaisseaux turcs, les Hydriotes y faisaient la manœuvre des voiles et l'office de timoniers, sous le commandement d'un de leurs capitaines. Celui-ci, en qualité d'*abject*, avait, comme les huguenots autrefois sur nos vaisseaux, son poste à la proue du bâtiment, tandis que l'amiral ou le capitaine du bord, pareil aux pourceaux d'Épicure, mollement couché à la poupe, fumait, en laissant jusqu'au soin de se naufrager à des subalternes trop honorés quand il daignait leur demander quel temps il faisait, ou de quel côté on portait le cap?

Le capitan-pacha avait à son bord, harem d'éphèbes, cuisine abondante, chancellerie (car, en sa qualité de ministre de la marine, un détachement de scribes et de drogmans voyageait avec lui), derviches chargés de prier, musiciens, saltimbanques, joueurs de marionnettes, tireurs de cartes, diseurs de bonne aventure que l'on consultait plutôt que la boussole, et, chose indispensable auprès de tout despote, une escouade de bourreaux. Des boutiques de café encombraient les entre-ponts, garnis de nattes, sans s'inquiéter des accidents du feu, auxquels une providence particulière veillait pour empêcher des malheurs qui auraient dû arriver plus fréquemment. On prenait port chaque soir, afin de dormir plus à l'aise; sans oublier de tirer le canon, comme après une victoire. Telle était la vie des Argonautes mahométans, bien différents des Barberousse et des Dragut, terreur de la Croix, qui élevèrent si haut la gloire du Croissant. Aussi les Hydriotes, mieux nourris et mieux traités que sur leurs vaisseaux, se seraient-ils disputé le plaisir de faire ces campagnes, s'ils n'avaient eu, chaque année, sous les yeux, le spectacle de leurs frères, (que les infidèles qualifiaient de *Taouchans* ou *Lièvres*, à cause de leur timidité,) pressurés, torturés, et souvent pendus, par d'aussi lâches oppresseurs.

A cette humiliation près, si toute injure nationale n'était pas plus cruelle que la mort, Hydra était heureuse. Elle était surtout florissante; déja ses habitants avaient trouvé le moyen d'acquitter le tribut du Minotaure, en se faisant remplacer,

sur l'escadre turque, par des matelots d'Hermione, qu'ils commençaient à associer à leur navigation, où ils les engageaient à la solde, tandis que chaque marin d'Hydra était embarqué à la part. Le président de l'île n'avait d'autorité que sur une cinquantaine de gardes. Les impôts se montaient à deux pour cent prélevés sur l'entrée et la sortie des marchandises; des écoles répandaient chez eux l'instruction publique; un hospice était destiné aux infortunés; un lazaret repoussait la peste de leurs rivages, moins sûrement que l'austérité de leurs mœurs n'en éloignait la contagion morale de l'Europe. Une population de trente-cinq mille ames vivait ainsi sur un rocher, où les primats seuls pouvaient faire creuser leurs sarcophages, tandis que le peuple se faisait inhumer en terre ferme. Aussi, riches uniquement du commerce, ils chantaient: *Hydra n'a point de champs; mais elle a des vaisseaux! Neptune est son domaine, ses nautoniers sont ses laboureurs. Avec ses vaisseaux rapides, Hydra moissonne en Égypte, s'enrichit en Provence et vendange sur les coteaux de la Grèce!*

Tiparenus (Spetzia) (1), et la stérile Psara, en pouvaient dire autant. Tributaires de la Porte aux mêmes titres qu'Hydra, elles étaient également l'œuvre de l'industrie, et unies entre elles par les liens du sang, leurs habitants avaient reçu du divan le titre de *Neferlides*, ou auxiliaires. Que n'aurait pas fait un souverain de sujets devenus opulents pour

(1) Les Grecs écrivent son nom Πετζᾶ.

soutenir l'auteur de leur bien-être? car il est dans la nature des peuples qu'un état a enrichis, d'employer toute leur énergie pour le soutenir. Mais les Grecs, solidaires aux yeux du despotisme, étaient tous compromis par l'insurrection de la Morée, et ce ne fut qu'à regret qu'ils devinrent infidèles.

Constantin, agent d'Ali Tébélen, leur avait depuis long-temps communiqué le plan de la Porte, tendant à l'extirpation du christianisme; mais cette révélation était si atroce, que les Hydriotes la regardèrent comme une fraude inventée par le satrape de Janina, dans le but d'opérer une diversion favorable à sa cause. Ils l'abhorraient trop, pour ne pas se défier de tout ce qui venait de sa part. Mais quel fut leur étonnement, quand des lettres de Prévésa leur apprirent que leurs enfants, leurs frères, leurs parents, embarqués, depuis plus de huit mois, sous le pavillon du vice-amiral ottoman, avaient été en partie assassinés, dès que le barbare avait eu connaissance de ce qui était arrivé à Patras? Cent des plus braves marins avaient péri; et ceux qu'on avait épargnés, avaient été dirigés de Salagora (1) vers Janina, pour les employer sur une escadrille qu'on voulait opposer à celle d'Ali pacha, qui était maîtresse de la navigation du lac. On les avait obligés, ainsi qu'une foule de paysans chrétiens que les Turcs chassaient devant eux à coups de fouet, à transporter des barques entières sur

(1) Salagora, échelle principale du golfe Ambracique. *Voyez* t. II, p. 139 de mon Voyage dans la Grèce.

leurs épaules, à défaut de moyens de charroi. Plusieurs avaient succombé sous le poids de pareils fardeaux; et ceux des Hydriotes qui vivaient encore, ne devaient combattre qu'enchaînés aux bancs de rameurs des caïques chargés des soldats de Khourchid pacha.

A la lecture de cette dépêche, la consternation devint générale. Les vieillards maudirent leur existence! *L'année*, s'écriaient les femmes, *a perdu son printemps;* et cette voix lamentable, entendue autrefois dans Athènes, jointe à des dépêches importantes arrivées par un paquebot expédié de Psara, obligea le sénat à examiner la grande question de l'insurrection.

« Le péril est imminent, écrivaient les Tétrarques « de Psara (1), il n'y a plus de temps à perdre! Le « Divan a résolu le désarmement général des Grecs; « et la marine n'étant pas exceptée de cette dispo- « sition, vous ne souffrirez pas, sans doute, qu'on « arrache de nos mains quatre mille canons, et plus « de soixante mille fusils, fruit de tant d'épargnes « et de travaux, que nous ne devons céder qu'avec « la vie; puisqu'en les livrant nous la perdrons avec « eux. »

Entraîné par ces avis, et informé que les îles de Spetzia et Psara avaient arboré le drapeau de la

(1) Tétrarques. L'île de Psara était administrée par un conseil de quatre magistrats chargés de rendre la justice. Ils avaient chacun une partie du sceau, qui était divisé en quatre portions, qu'on devait réunir pour confirmer chaque délibération prise d'un commun accord.

religion, le sénat d'Hydra composé de Lazare Condouriotis, président, Stamatis Bodouris, Georges Ghionés, Zamados, Emmanuel Tombazis, Anagnoste Œconomos, Basile Bodouris, et François Bulgaris, proclamèrent solennellement, le 28 avril, *le Règne de la Croix.* Le lendemain, le nouveau pavillon ayant été béni par Cyrille, évêque d'Egine, fut arboré aux acclamations du peuple, auquel on adressa la déclaration suivante :

(1) Au nom de Dieu Tout Puissant.

« La nation grecque fatiguée de gémir sous le « joug cruel qui l'accable depuis quatre siècles, se « lève et court aux armes pour briser les chaînes « dont les Mahométans l'avaient indignement flé- « trie. Le nom sacré de liberté retentit dans toutes « les parties de la Hellade ; tout cœur grec s'en- « flamme du désir de reconquérir ce don inappré-

---

(2) Ἐν ὀνόματι Θεοῦ Παντοκράτορος.

Τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος βεβαρυμένον πλέον νὰ ἀναστενάζῃ ὑπὸ τὸν σκληρὸν ζυγὸν, ἀπὸ τοῦ ὁποίου τέσσαρας περίπου αἰῶνας καταθλίβεται ἐπονειδιστικῶς, τρέχει μὲ γενικὴν καὶ ὁμόφωνον ὁρμὴν εἰς τὰ ὅπλα, διὰ νὰ κατασυντρίψῃ τὰς βαρεῖς ἁλύσσους τὰς ὑπὸ τῶν βαρβάρων Μωαμεθανῶν περιτεθείσας εἰς αὐτό. Τὸ ἱερὸν ὄνομα τῆς ἐλευθερίας ἀντηχεῖ εἰς ὅλα τὰ μέρη τῆς Ἑλλάδος, καὶ πᾶσα Ἑλληνικὴ καρδία ἀναφλέγεται ἀπὸ τὴν ἐπιθυμίαν τοῦ νὰ ἐπαναλάβῃ τὸ πολύτιμον τοῦτο δῶρον τοῦ Θεοῦ, ἢ νὰ ἀπολεσθῇ εἰς τὸν ὑπὲρ τούτου ἀγῶνα.

Οἱ κάτοικοι τῆς νήσου Ὕδρας δὲν θέλουν μείνει ὀλιγώτερον πρόθυμοι εἰς τὸν εὐγενῆ τοῦτον ἀγῶνα· ἀλλὰ καταφρονοῦντες πάντα κίνδυνον διὰ νὰ καταστρέφωσι τοὺς τυράννους των, θέλουν μεταχειρισθῇ τοῦτο τὸ μόνον μέσον, τὸ ὁποῖον ἡ φύσις τῆς τοπικῆς αὐτῶν θέσεως δίδει εἰς αὐτοὺς πρὸς τὸν σκοπὸν τοῦτον.

« ciable de la Providence, ou de périr dans ce glo-
« rieux combat.

« Les habitants d'Hydra, jaloux de ne pas être « moins ardents dans cette lutte généreuse, bra- « vant toute espèce de dangers, ont décidé d'em- « ployer leurs ressources et les avantages de leur « position, pour combattre l'ennemi commun. »

En conséquence de cette résolution, le sénat faisait savoir qu'il avait nommé pour commandant de ses forces navales, Jacques Tombasis, fils de Nicolas, capitaine du vaisseau *le Thémistocle*, armé de seize canons, et qu'il le déclarait archinavarque, ou amiral. Ses instructions énoncées dans le corps du décret portaient qu'il se dirigerait, avec les vaisseaux à ses ordres, partout où il le jugerait nécessaire, pour combattre les forces ottomanes par les moyens usités dans une guerre légitime, jusqu'à ce que la liberté et l'indépendance de la Grèce fussent affermies sur une base inébranlable. Cette résolution fut aussitôt expédiée aux amirautés de Spetzia, de Psara, et des îles qui possédaient des vaisseaux, pour y donner leur adhésion.

Elle était digne de la cause qu'elles avaient embrassée, et le scandale antique des rivalités suscitées entre l'Athénien Thémistocle et le Spartiate Eurybiade, fils d'Euryclide, au moment du danger le plus grand de la patrie, pour décider qui aurait la vaine gloire du commandement, ne se présenta pas même à la pensée des capitaines grecs de la mer Égée. Jacques Tombasis fut unanimement proclamé par eux navarque général de l'Union. Des

souscriptions furent ouvertes à Hydra, où l'on vit MM. Condouriotis et Orlandos faire les fonds nécessaires à l'entretien, chacun de dix vaisseaux, montant à cinquante-six mille francs par mois de dépense, formant ainsi une somme de douze cent mille francs, que ces deux citoyens payèrent pendant la campagne qui commença au mois d'avril 1821.

On mit en même temps la main à l'œuvre pour équiper une flotte. Le diacre Bambas, professeur au collége de Chios, auquel les Hydriotes avaient donné asyle, pour le dérober aux recherches de la Porte Ottomane, qui le poursuivait à tort comme hétériste, enflammait les habitans par ses discours sur l'*union* (περὶ ἁρμονίας) et la *liberté* (περὶ ἐλευθερίας). Il la peignait plutôt sous les couleurs de son imagination, qu'avec les sévères beautés de la vraie liberté, qu'un peuple appelé par la voix de la religion priait l'Éternel de lui accorder. On travaillait, on chantait, on priait; et jamais Tyr, Carthage, Tarente ni Athènes, aux temps de leurs prospérités, ne déployèrent plus d'activité que n'en montraient les Hellènes, impatients de venger des siècles d'outrages.

La Grèce, vue de ce côté, présentait un spectacle digne de l'admiration de la chrétienté; mais combien son horizon politique était différent au-delà du Danube! Les boyards de Jassy étaient venus à bout de déterminer les Turcs à entrer dans les provinces Ultra-danubiennes. On prétendit même alors qu'ils n'y pénétrèrent qu'avec l'autorisation du

congrès rassemblé à Laybach, et de l'aveu de la Sainte-Alliance, qui permit ainsi de verser le sang des chrétiens.

Alexandre Hypsilantis retiré à Tergovitz, avec un parc de trois pièces d'artillerie de petit calibre enlevées de la porte des prisons de Bukarest, restait cependant aussi tranquille dans son quartier général que le vainqueur de Cannes l'était à Capoue, en feignant de se repaître d'illusions, qui servaient à abuser ses partisans. C'étaient des arnaoutes, des cosaques, des lanciers, des pandours, des gens tirés des mines de sel, et des Hétéristes fort braves sans doute, mais tellement enthousiastes, qu'ils ne rêvaient que prodiges et victoires, avec une admirable insouciance.

Ces bandes hétérogènes, à entendre le chef et les membres de son conseil, qui étaient Cantacuzène, Christari, médecin, Lassani, homme très-décrié, et Orphanos, commis aux écritures dans la factorerie grecque de Bocaori, négociant d'Odessa; ces bandes étaient destinées à entrer dans un cadre régulier composé d'une réserve commandée par Démétrius Hypsilantis, qui devait passer le Pruth à la tête de seize mille hommes et de vingt pièces d'artillerie. On nommait les généraux, les colonels, les majors qui s'y trouvaient; et la chose, qu'il est encore difficile d'expliquer autrement qu'en disant qu'il y a eu un projet désavoué, semblait si évidente, qu'on était généralement rassuré. Aussi, il n'était question dans l'armée d'Hypsilantis, ni de discipline, ni d'ordre, excepté parmi les Hétéristes,

dont le bataillon, refusant solde et vêtements, menait une vie toute spartiate, en s'exerçant journellement aux manœuvres et à des travaux pénibles. Mais hors du quartier de cette magnanime milice, le camp n'offrait que l'image de l'anarchie. Ce n'étaient, tantôt chez Hypsilantis, et tantôt chez Cantacuzène, que festins, concerts, bals; et la surveillance était négligée au point, qu'un Turc de distinction, déguisé en Arménien, vécut aux dépens des insurgés pour les espionner, et séjourna à Tergovitz tout le temps que leurs généraux y passèrent. Les soldats, à l'exemple de leurs chefs, se régalaient aux dépens des habitants des campagnes, lorsqu'on apprit que les Turcs venaient de passer le Danube.

Le $\frac{1}{13}$ mai, le visir d'Ibraïlof ayant reçu avis que la division turque sortie de Constantinople, qui avait dévasté Bouïoukdeyré, remontait le Danube, parut au lever du soleil devant Galatz. Son corps d'armée composé de cinq mille cavaliers et de douze mille fantassins, soutenus par douze pièces d'artillerie de campagne, mettait les chances tellement en sa faveur, que les habitants qui purent se sauver, se retirèrent dans l'intérieur du pays. Les Grecs auraient pu sans déshonneur les imiter; mais quoique leur général Athanase d'Agrapha, qui commandait ces braves, montant au nombre de deux cents, n'eût que ces forces, tous résolurent unanimement d'attendre les barbares de pied ferme. On avait pour appui des retranchements en terre à moitié ruinés, que les Russes avaient élevés pendant la dernière guerre, afin de mettre Galatz à

l'abri d'un coup de main, et ce fut là qu'on convint de s'établir.

En conséquence, l'Étolien Athanase confia la défense de la redoute située à l'extrême droite de la ligne à Kotiras du Péloponèse, qui se chargea de la défendre avec trente-quatre hommes et deux petites pièces de canon en fonte. Les autres postes furent occupés par Spiros Alostros de Zante; Hélie et Triphos Mingrelis, de Céphalonie, frères toujours unis dans les différentes vicissitudes de la vie, et à Georges Papas Mavro-Thalassetes; tandis qu'Athanase, à la tête de quarante-cinq soldats appuyés par trois pièces d'artillerie montées sur des affûts de marine, s'établit dans le retranchement le mieux conservé et le plus exposé, à cause de sa position avancée. La première fureur de l'ennemi se porta effectivement contre lui, et le serasker turc, n'ayant pu parvenir à le forcer malgré une perte d'hommes considérable, détacha une partie de sa cavalerie, qui tourna les Grecs, en débouchant devant Galatz.

Vingt chaloupes canonnières turques venaient de s'embosser sous la ville, qu'elles foudroyaient, lorsqu'on conseilla à Kotiras d'évacuer sa batterie qui se trouvait à découvert. *Amis*, répondit-il à ses soldats, *nous devons un grand exemple à la Grèce; je nourrissais depuis long-temps le besoin de me venger des Turcs, et je ne pouvais souhaiter une plus belle occasion que celle qui nous est offerte! Que ceux qui partagent mes sentiments me suivent; nous ne devons pas voir coucher le soleil.*

Il était midi ! Vingt-cinq Grecs se précipitent sur ses pas, il franchit l'espace, il tombe au milieu de Galatz, où la cavalerie turque, qui aurait pu s'opposer à son passage, s'amusait à piller. Tel qu'un lion furieux, il parcourt les rues avec ses braves, fait main basse sur les ennnemis qu'il trouve dispersés, en tue un grand nombre ; et, cerné par eux, il entre dans une maison où une horde d'infidèles s'enivrait. Il les égorge, et faisant une place forte de cette demeure ensanglantée, il y combat ; et environné des flammes que les Turcs, qui n'avaient pu les vaincre, allumèrent, il périt avec ses soldats, en montrant que la Grèce possédait encore des enfants dignes de l'admiration du monde.

Le visir d'Ibraïlof maître de Galatz, craignant néanmoins d'attaquer de front les Grecs décidés à se défendre à outrance, avait jugé à propos d'envoyer un parlementaire à Athanase, auquel il offrait une capitulation honorable. Celui-ci ne crut pas devoir en laisser ignorer les conditions à ses camarades ; puis élevant la voix il leur dit : *Continuons, mes frères, le combat ; il n'y a d'arrangement convenable à espérer que quand on est le plus fort....* Redoublant d'audace, il se met aussitôt à la tête d'une sortie, repousse les barbares, et parvient à tuer de sa main le neveu du commandant d'Ibraïlof.

Cependant les deux retranchements, défendus par cent cinquante hommes, se trouvant rasés après une canonnade de six heures, Athanase, groupant les débris de sa troupe, parvint à contenir l'ennemi jusqu'au coucher du soleil ; et la nuit étant devenue

obscure, il leur proposa d'en profiter pour traverser le camp des mahométans.

Sa résolution ayant été acceptée, il embrasse ceux de ses soldats qui étaient morts dans la tranchée; et ordonnant de charger les canons, en y attachant des mèches calculées de manière à y mettre successivement le feu, il quitte ses bottes, afin d'être plus léger à la course. Il prévient ses palicares de prendre leurs capes sur l'épaule droite, et quand ils seront en vue de l'ennemi, de les déposer, comme s'ils s'agenouillaient pour tirer, tandis qu'ils fuiraient à gauche, en laissant les Turcs tirer sur leurs vêtements. On le suit, et à la faveur de ce stratagème, Athanase ainsi que ses soldats s'étant sauvés parvinrent à gagner une presqu'île formée par le lac Bralitz et le Pruth, non loin de son embouchure dans le Danube où ils trouvèrent, il faut le dire à leur honte, six cents Grecs qui avaient pris la fuite, dès que les Turcs avaient paru devant Galatz. Le capitaine Sphaëlos, de Zante, qui avait sous ses ordres quatre bâtiments de commerce mouillés dans cet endroit, les avait recueillis et protégés contre les barbares, qu'il avait tenus éloignés à coups de canon.

Telle fut l'issue du combat de Galatz; et si les six cents hommes qui abandonnèrent l'Étolien Athanase l'avaient secondé, peut-être que les mahométans se seraient ignominieusement retirés. Les Moldaves de leur côté n'auraient pas eu la douleur de voir les libérateurs que leurs boïards avaient suscités, massacrer et traîner en esclavage leurs compatriotes.

Le 14 mai, les Turcs, maîtres de la ville, fondirent sur les églises que leur artillerie n'avait pu renverser; et après mille profanations mêlées d'injures révoltantes contre le Christ, auquel ils disaient *de les écraser, s'il était le dieu vivant*, ils se baignèrent dans le sang de quelques vieillards, et les boïards qui se trouvaient à Ibraïlof jouirent du spectacle des têtes des Moldaves et des esclaves qu'on y conduisit en triomphe.

Pendant que le sang des martyrs inondait les temples et les rues de Galatz, Athanase, réfugié dans la presqu'île du Pruth, faisait creuser un fossé à l'entrée pour l'isoler; et comme il avait à sa disposition les navires du capitaine Sphaëlos, il résolut d'attendre, dans cette position, le moment favorable pour reprendre l'offensive. On comptait sur l'arrivée prochaine du bataillon de l'Épirote Pentédekas; mais ce chef, ayant réuni un ramassis de cinq cents aventuriers, n'avait pas plus tôt appris les évènements de Galatz, qu'il ne songea qu'à fuir, avec le butin et les lâches qu'il commandait. Sans s'inquiéter des ordres de son général, et sans penser à retarder la marche de l'ennemi, qu'il pouvait arrêter au passage des forêts, il s'était replié du côté de la Valachie. Changeant ensuite de dessein, il avait voulu se diriger vers le Pruth, afin de gagner la frontière de Russie: manœuvre honteuse que deux de ses capitaines parvinrent cependant à l'empêcher d'exécuter.

Cet incident, nuisible à Athanase, fut compensé par la retraite des Turcs, qui retrogradèrent vers

Ibraïlof, dans la crainte, comme on l'apprit ensuite, d'être pris à revers par les insurgés de la Valachie. Ce mouvement ayant ainsi éloigné l'orage, la Moldavie resta au pouvoir de Pentédekas, chef méprisable, orgueilleux, et fécond en proclamations banales.

Les choses étaient à-peu-près sur le même pied à Tergovitz, où l'on disait que les Turcs étaient entrés à Bukarest, introduits par Théodore Vladimiresco, qui s'entendait avec eux. On se racontait ces nouvelles à l'oreille, lorsque l'Ispravnik (1) d'un canton voisin, arrivant hors d'haleine, confirma cette nouvelle. Il fut aussitôt saisi par Caravia, qui était monté subitement au grade de général, et il aurait été égorgé sans l'intervention de Georges Hypsilantis. Cependant on ne put cacher longtemps que les Osmanlis s'étaient emparés de la capitale de la Valachie, où ils n'avaient rien respecté, et que les Juifs, qui leur servaient d'espions, étaient les plus ardents persécuteurs des chrétiens. Mais on ne savait ce qu'étaient devenus Théodore Vladimiresco, ni Sava, lorsqu'on apprit que le premier avait été arrêté par le capitaine Georges à une demi-lieue de Kimpolongo, et qu'il l'amenait enchaîné à Tergovitz. Cet évènement déchira le voile qui couvrait les yeux de l'armée insurgée.

On sut que le traître Vladimiresco, qui n'avait pas cessé d'agir de concert avec les Turcs, était sorti

(1) Capitaine, espèce de sous-préfet; ils sont au nombre de deux dans chaque district.

de Bukarest, dès qu'il y eut introduit les barbares, à la tête de quatre à cinq mille pandours. Déja il avait débordé la droite de l'armée d'Hypsilantis, en se portant sur Kimpolongo, chef-lieu du district de Moustchéo, dans l'intention de tomber sur le corps peu nombreux de Nicolas, frère du prince, et de couper la retraite à l'armée du côté des monts Latchès. Une demi-heure de plus, il réussissait, car les Turcs marchaient en même temps sur la gauche pour attaquer les insurgés; Tergovitz aurait été le tombeau d'une entreprise si fastueusement annoncée.

Dès que les Turcs furent informés de l'arrestation de Théodore Vladimiresco, croyant les forces d'Hypsilantis plus considérables qu'elles n'étaient, ils se retirèrent quelques lieues en arrière afin d'observer ses mouvements. Le malheureux n'avait depuis long-temps aucun plan; et c'était la prévoyance seule du capitaine Georges qui l'avait sauvé en devinant la trahison. Le guerrier du mont Olympe, élevé parmi les Armatolis de la Thessalie, accompagné de quatre cents schypetars chrétiens nés comme lui dans les camps, avait suivi les pas de Théodore, qu'il avait saisi endormi dans une cabane sous la garde de quelques soldats, en lui ordonnant, le pistolet sur la gorge, de monter à cheval et de le suivre.

Son crime était avéré, et cette trahison, ainsi que l'approche des barbares, ayant refroidi le goût des plaisirs au quartier-général de Tergovitz, les querelles entre les chefs qui s'accusaient mutuelle-

ment succédèrent aux bals et aux concerts. Malgré cela on ne savait trop que penser de la conjuration. Quinze cents pandours de Théodore avaient demandé du service; et leur chef, tranquille dans les fers, disait du ton de voix le plus calme : *Eh bien! quand marcherons-nous contre les Turcs? je ne suis venu que pour cela!*

Cependant on le soumit pendant deux jours à des interrogatoires, dont le but principal était de savoir ce qu'il avait fait de plusieurs millions provenant de ses brigandages, mais on ne put rien découvrir; et on présuma qu'il les avait fait passer à sa famille établie en Transylvanie. Enfin le troisième jour, Théodore Vladimiresco fut remis à Caravia, qui ordonna de le décapiter, et trouva dans la doublure de son dolman une valeur de cinq mille ducats en or et en pierreries dont il s'empara. Telle fut la fin d'un homme qu'on comparait à Mazaniel, avec lequel il n'eut cependant de commun que de s'être entouré de la lie du peuple, pour former une entreprise qu'il était aussi incapable de diriger que de faire tourner à son avantage, quand il serait même parvenu au rang de hospodar qu'il ambitionnait.

Le supplice de Théodore Vladimiresco, loin de calmer les ressentiments des chefs de l'insurrection, les augmenta au point que Cantacuzène se sépara d'Hypsilantis, en emmenant quatre mille hommes, avec lesquels il prétendait attaquer Ibraïlof. Mais à peine ce prince, né en Moldavie, qui avait embrassé par sentiment national la cause des Grecs, eut-il quitté Tergovitz, qu'il détacha la

majeure partie de ses capitaines en partisans, ne se réservant que six cents hommes, à la tête desquels il franchit les montagnes de Foxan, et il entra le 25 mai à Jassy. Il y réunit aussitôt ses troupes à celles de Pentédekas, en faisant publier qu'il n'était venu que pour rétablir l'ordre, et en engageant les habitants à rentrer dans leurs foyers.

Ce n'était encore là qu'une combinaison masquée d'un prétexte mensonger; car Cantacuzène voulait recruter le plus d'hommes possible, s'emparer de l'artillerie, des munitions, et rentrer en Valachie, où les Turcs se concentraient afin d'envahir la Moldavie. Ce projet une fois éventé, il fut impossible de s'entendre, et la haine des boïards en tira avantage. Plus Cantacuzène répandait de proclamations, vaines ressources des généraux impuissants, et plus on assassinait de Grecs, dont quelques-uns même furent enlevés et livrés vifs à la férocité des Turcs. Cantacuzène ne pouvait donc guère songer à se renforcer assez pour rentrer en Valachie, et il y renonça lorsqu'il apprit que, peu de jours après son départ, Hypsilantis s'était rendu par Kimpolongo et Courtè-d'Argis, à Rimnik, ville située à la rive droite de l'Oltau, presque à l'entrée des gorges des montagnes. Il dut comprendre que la cause de l'insurrection était perdue; ce qui donna lieu, comme on le dira ci-après, à une foule de bruits que nous examinerons.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de Cantacuzène à Jassy ,vue avec tant de déplaisir par les hauts boïards, avait relevé les espérances des insurgés

de Galatz, restés dans leur camp retranché au confluent du Pruth et du Danube. Secourus par Nicolas Konthogonès, du Péloponèse, et par Georges Sophianos, de l'île de Cos, qui étaient accourus vers eux avec des soldats déterminés, ils résolurent de remonter le Pruth. Afin de faciliter le transport des munitions et des canons, ils s'embarquèrent sur des bateaux plats, où ils placèrent neuf bouches à feu, sept cents livres de poudre, des cartouches et des vivres. Naviguant ensuite le long du rivage, sous la protection d'un détachement de cavalerie qui côtoyait le fleuve, ils arrivèrent à Phalsi, d'où ils se rendirent à Jassy, au nombre de cinq cents hommes. Ils venaient se ranger sous les ordres de Cantacuzène, mais il était déja trop tard pour se maintenir dans cette ville. Le pacha d'Ibraïlof, qui avait repris l'offensive, s'avançait à marches forcées vers l'orient de la Moldavie.

Les Turcs qui avaient constamment suivi Hypsilantis, inondaient la haute Valachie, tandis que son armée se fondait de jour en jour. L'inquiétude était visible, même parmi les chefs. Les soldats, à l'exception de ceux de Georges l'Olympien, qui formaient un corps de cinq cents hommes, avec quelques Grecs sortis des bandes de Colocotroni (1), attachés depuis long-temps au service des hospo-

(1) On ne s'étonnera pas de voir des palicares de Colocotroni en Valachie, tandis que leur capitaine se trouvait en Morée, quand on saura que les milices grecques au service des hospodars étaient tirées en grande partie des corps d'armatolis de la Hellade.

dars; les soldats d'Hypsilantis n'attendaient que le moment de se débander. Le seul bataillon sacré, placé au milieu d'eux, semblait s'animer d'un courage nouveau en apprenant qu'il allait bientôt en venir aux mains avec les oppresseurs de la Grèce. Les rues de Rimnik retentissaient des hymnes patriotiques des jeunes Hétéristes. Mais une poignée de braves ne pouvait maintenant avoir d'autre but que celui de combattre et de mourir avec gloire.

Cantacuzène, plus attaché sans doute à la vie, songeait à se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé. Il envoya dans cette intention du côté de Romano cinq cents cavaliers, sous la conduite de l'Épirote Ghikas et du Servien Vladen, avec ordre de se replier si l'ennemi se montrait en forces supérieures. Pour lui, évacuant aussitôt Jassy, il se rendit avec six cents hommes à Stinka, plateau voisin de la rive droite du Pruth, éloigné d'une demi-lieue du village de Skullen. Une pareille conduite fit naître des soupçons sur le compte de ce prince qui fut taxé tour-à-tour, et non sans quelque raison, de lâcheté et de trahison par les Grecs venus de Galatz, qui n'étaient pas tentés d'imiter sa prudence.

Plus indignés qu'affectés de la conduite de Cantacuzène, les officiers de la faible garnison de Galatz, s'étant réunis le 16 juin, élurent à l'unanimité, pour taxiarques, Athanase et Kontogonès. Mais il fallait quitter Jassy, l'ennemi s'avançait; déja Cantacuzène s'était enfui sur les terres de Russie; on devait effacer la honte de sa défection par une

action éclatante : cette pensée était au fond de tous les cœurs, et elle devint le cri général des braves, qui marchèrent aussitôt vers le Pruth.

Le même sentiment animait le bataillon des Hétéristes. L'armée d'Hypsilantis avait passé l'Alouta ou Oltau, le 17 juin, pour prendre position au monastère de Dragachan, situé à deux lieues de Rimnik ; Skullen et Dragachan allaient voir renaître les beaux jours de la Grèce !.... Comme dans ces chasses royales des monarques de l'Orient, où l'on met des armées en campagne pour traquer le gibier ; après que les fauves timides, épouvantés par le bruit des clairons, sont tombés dans les rets, les lions qui se sont retirés à pas lents, rappelant leur courage, se préparent à une fin digne d'eux ; de même les enfants des Grecs, poussés à bout, se disposaient à mériter un trépas héroïque. Le bataillon sacré, appuyé à la rive droite de l'Oltau, non loin des frontières de la Transylvanie ; la phalange d'Athanase, acculée à l'extrémité orientale de la Moldavie, sur le bord du Pruth, devaient renouveler le même jour le mémorable combat des Thermopyles. Les Grecs, dans ces positions éloignées, semblaient s'être entendus pour étonner leur siècle et la postérité.

A la tête du bataillon des Hétéristes, nom qui rappelait l'*agême des Thébains*, mais avec des mœurs toutes pures et généreuses, on voyait, parmi une noble et florissante jeunesse que la mort devait bientôt moissonner, Démétrius Soutzos. Depuis quatre mois ce jeune prince, qui ne soupirait qu'a-

près l'indépendance de sa patrie, avait donné l'exemple des plus hautes vertus, au milieu des prétentions des Phanariotes, qui ne préconisaient la liberté que pour arriver au pouvoir. On remarquait dans les mêmes rangs Diacoulis, d'Ithaque, qui ne devait plus revoir la fontaine appelée du nom d'Aréthuse, près de laquelle il avait passé son enfance; Bordier, de Genève, resté français de cœur et de sentiments; le taxiarque Lucas, de Céphalonie, né au voisinage du mont Ennéios, consacré à Jupiter; l'Achéen Andronic, le porte-enseigne Androulis; Pampiolachès, Panagiotis Kontolachès et Methodios Bogazakias, tous trois de la république de Sphakia en Crète, île où la liberté, plus ancienne que Minos, s'est conservée au fond des retraites du mont Ida. Ces braves, qui brûlaient de combattre, virent enfin paraître les Turcs le 18 juin; et le 19, contre la sage opinion du capitaine Georges du mont Olympe, qui voulait passer cette journée en escarmouches, afin d'attendre quelques renforts, Caravia, à moitié ivre, l'ayant emporté dans le conseil, on se décida à accepter le combat.

On se voyait forcé de le recevoir à Skullen, sous des auspices bien moins favorables qu'à Dragachan. Athanase et Conthogonès étaient à peine arrivés à Stinka, qu'ayant trouvé les travaux ébauchés par Cantacuzène mal dirigés, ils résolurent de se rapprocher du Pruth. L'emplacement qu'ils choisirent était encore une espèce de presqu'île qu'il aurait suffi d'isoler par un fossé, pour la for-

tifier; la cavalerie ne pouvait les y aborder, ni l'artillerie les atteindre, sans que les boulets turcs ne portassent contre les établissements russes situés de l'autre côté de la rivière. C'était dans cette même position que Pierre-le-Grand avait été réduit à capituler devant le grand-visir (1); les Grecs, désavoués au nom de l'empereur Alexandre, allaient venger la mémoire du chef de la dynastie des Romanof. On mit la main à l'œuvre, mais à peine avait-on remué quelques toises de terre, qu'un détachement turc, composé de six cents cavaliers et d'autant de fantassins, se présenta, au coucher du soleil, devant Stinka, d'où on les chassa après leur avoir fait éprouver une perte assez considérable.

Avertis par cette attaque de l'insuffisance de leurs forces pour défendre Skullen, les Grecs profitèrent de la nuit pour brûler ce village, où l'ennemi se serait immanquablement établi et les aurait incommodés en se retranchant dans les maisons. On reprit ensuite le travail de la redoute, où l'on venait d'établir les neuf pièces de canon données par le capitaine Sphaëlos, quand, le 19 juin, à six heures du matin, les Turcs parurent sur les hauteurs de Stinka. Six mille hommes de cavalerie et deux mille fantassins couvrirent dans un instant la plaine comprise entre le Pruth et le Zizias. Alors les Arnaoutes, commandés par Kontos, imitant l'exemple des lâches auxiliaires campés aux Ther-

---

(1) En juillet 1711.

mopyles (1), lorsqu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Perses à l'entrée du défilé, désertèrent en masse et passèrent le fleuve pour se réfugier en Russie.

Honneur au courage malheureux! L'Europe qui a dédaigné les Grecs leur décernera un jour des couronnes. Athanase, resté avec quatre cent quatre-vingt-cinq soldats, a prononcé le serment qu'ils répètent : *de mourir glorieusement!* Il range sa troupe en bataille, et suivi d'un nommé Apostolos de Leucade, il se jette ensuite dans un bateau et traverse le Pruth, pour faire ses derniers adieux à ses amis, qui se trouvaient témoins du combat prêt à s'engager. C'étaient des vieillards, des négociants et des familles de la Moldavie, mais tous Grecs d'origine, qui s'étaient soustraits à la mort en cherchant un asyle sur le territoire russe. Pressé par eux de ne pas se sacrifier aussi évidemment, il leur demande : *comment lui et les siens pourraient à l'avenir supporter les regards de leurs compatriotes, s'ils apprenaient qu'ils ont fui sans coup férir devant les Turcs?* Il se rembarque, en achevant ces mots, et dès qu'il a repris son poste, un corps de troupes russes préposé à la garde de la frontière, ainsi que les Grecs rassemblés au lazaret, jettent un cri immense : *ils prennent Dieu à témoin qu'Athanase et sa troupe sont perdus, ils les supplient et les conjurent de se retirer auprès d'eux* (2)!

---

(1) *Voy.* Hérodote, Polymnie, c. 207.

(2) L'officier russe qui leur témoigna cet intérêt fut disgracié

Les braves déterminés à combattre les saluent. Un parlementaire vient de sommer Athanase *de livrer ses armes au puissant visir d'Ibraïlof.— Dis à ton maître qu'il vienne les prendre*, répond le nouveau Léonidas.

Aussitôt les barbares poussent de longs hurlements, s'ébranlent, se précipitent en menaçant de tout écraser, lorsqu'un feu bien dirigé, portant la confusion parmi eux, les arrête et les force à reculer. Ils frémissent, ils réunissent leurs masses, ils font une seconde charge, et les soldats d'Athanase, contraints de plier, donnent le temps à quatre cents Turcs de s'emparer de Skullen, où ils s'établissent. Alors deux cents Grecs s'élancent contre les infidèles, et après un combat de quinze minutes, les spectateurs postés sur la rive gauche du Pruth virent sortir des ruines du village qui venait d'être repris environ cent mahométans, les autres ayant été tués ou enlevés par les chrétiens, qui en amenèrent vingt-cinq en vie dans leur batterie. Les Turcs, écumant de rage à cet aspect, recommencèrent des assauts qui couvrirent chaque fois les Hellènes d'une gloire impérissable.

A la suite d'une de ces charges, on remarqua Spiros Alostros, de Zante, atteint d'une balle à la poitrine, tamponner sa blessure avec les lambeaux de sa chemise, et continuer à se battre, jusqu'à ce

---

quelques mois après, pour avoir menaeé les Turcs de les châtier, si quelques-uns de leurs boulets tombaient sur le poste qu'il était chargé de protéger.

que, suffoquant par l'effet de l'hémorragie, il laissa couler son sang avec lequel il écrivit un billet à sa mère, *pour la féliciter d'avoir perdu son fils mourant pour la patrie;* il finissait par ces mots (1): Θνήσκω περὶ Πατρίδος. Non loin du héros accoudé sur la terre on remarquait Sebastopoulos, de Chios, retranché derrière quelques cadavres dont il s'était fait un épaulement, combattant et succombant après avoir immolé une foule de barbares.

Il venait d'expirer quand tous les regards se portèrent sur un jeune homme, son nom n'est pas venu jusqu'à nous, qui après s'être attaché à la poursuite d'un cavalier, saisissant son cheval par la queue, saute en croupe et poignarde son adversaire.

Il revenait avec la tête du Turc à la main, lorsque Athanase, Jean Conthogonès, Apostolos, de Leucade, et l'Épirote Kontos, qui n'avait pas suivi l'exemple de ses coupables Arnaoutes, sortis des retranchements et perdus de vue pendant quelques instants au milieu des ennemis, reparurent chargés de dépouilles, et leurs sabres degouttants de sang. C'était après la huitième charge et autant d'heures de combat, que ces braves, manquants de vivres, exposés à la chaleur du soleil, venaient de faire cette excursion. Leurs fusils, échauffés par des décharges presque continuelles, n'étaient plus maniables; leurs petits canons étaient à-peu-près inutiles, depuis

(1) Quelques critiques ont remarqué que ces expressions n'étaient pas du grec vulgaire. Je le sais; mais Alostros et ses camarades parlaient et écrivaient habituellement l'hellénique.

qu'ils n'avaient pour projectiles que des morceaux de fer et des pierres. Cependant leur valeur ne se démentait pas. Il fallait des moyens extraordinaires pour les réduire, et l'ennemi étant parvenu à mettre six pièces de gros canon en batterie devant leurs retranchements tandis qu'il faisait marcher ses réserves, une trentaine de soldats, la plupart blessés, sortis de la redoute se précipitèrent dans le Pruth, ou ils trouvèrent la fin de leurs souffrances.

Il leur restait des vengeurs! Athanase et Conthogonès (il faut proclamer les noms de tous les héros), qui étaient leurs taxiarques; Apostolos, de Leucade; les deux frères Mengleris, de Céphalonie; Sphaëlos; Georges Xénocratès et Nicolas Touzonnidès, de Thessalonique; Gabriel Sendocakis, de Constantinople; Sebastopoulos, de Chios; Sophianos, de Cos; l'Épirote Kontos; le Servien Inzès, Panagioti Lagos, âgé de quinze ans; Nicolas Pysaksès, de Janina; l'Achéen Alexandre, et plusieurs autres, au nombre de cinquante, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Sphaciotes, s'étant jetés tête baissée au milieu des ennemis, y trouvèrent une mort digne de leur courage.

Mais, ô sort digne à jamais d'envie et de larmes! Ces braves venaient à peine d'exhaler leurs ames généreuses, lorsqu'au milieu d'un tourbillon de poussière on découvrit, sur la rive droite du Pruth, l'étendard du phénix, emblème de l'Hétérie. C'était le corps des cavaliers grecs, du taxiarque Ghikas, détaché en observation à Romano par Cantacuzène, qui, informé du mouvement de l'ennemi, accourait

au secours de ses camarades de Skullen. Hélas ! il n'était plus temps, et trois coups de canon tirés contre eux par les Turcs les ayant fait suspendre leur course pendant cinq minutes, ils furent bientôt informés du malheur de leurs frères. Frappés de terreur, quelques cavaliers essaient de traverser le fleuve, lorsque le brave Ghikas, natif de Vouno dans l'Acrocéraune (1), s'écrie : « Où fuyez-vous, « femmes sans courage ? Reconnaissez la voix de « votre chef, redevenez hommes, et ne souffrez pas « que Ghikas ait à lui seul l'honneur de mourir « pour la patrie ? »

Ces paroles et les exhortations du Servien Vladen, second taxiarque de ce corps de cavalerie, ayant rassuré les soldats, tous s'empressent de rejoindre leur drapeau. Ils forment leurs rangs, ils demandent à réparer un moment de faiblesse, et conduits par Vladen, ils marchent à l'ennemi en entonnant le chant de guerre, Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων, *Allons, enfants des Grecs*. Dans une seule charge, ils abattent deux cents Turcs, tandis que Ghikas embusqué en tirailleur avec quarante des siens, les tient en échec, et les force de s'éloigner à une distance assez respectueuse pour que sa troupe pût effectuer le passage du Pruth, qu'elle exécuta en bon ordre dès que la nuit fut arrivée.

Tandis qu'Athanase et ses braves succombaient aux bords du Pruth, l'armée grecque de Dragachan, qui s'était décidée à combattre, ne voyait pas sans

(1) *Voy.* t. I, p. 48, 257 de mon Voyage dans la Grèce.

inquiétude approcher le moment fatal. Alexandre Hypsilantis, quoique supérieur en forces à l'ennemi, ne montrait qu'hésitations. Il n'avait osé entrer à Bukarest, dès que l'empereur Alexandre l'eut fait désavouer par ses consuls; et depuis ce temps, il ne semblait plus manœuvrer que pour exécuter un ordre qui lui aurait prescrit d'évacuer la Valachie, sans ramener les fougueux Hétéristes, victimes égarées de l'honneur, qu'on avait lancés au milieu des provinces Ultradanubiennes. Pour accomplir le dernier acte du drame dont il avait été le provocateur, sans se douter de la partie secrète de son rôle, il s'était décidé à ranger ou à faire ranger son armée en bataille, à la rive gauche de l'Oltau.

Au midi du monastère de Dragachan, qui a donné son nom à cette contrée, s'ouvre un espace libre, enveloppé de forêts traversées par la rivière de Topologou, dont les sources se trouvent à onze lieues environ au nord, dans les glaciers du mont Laïti. Après avoir établi trois ponts sur l'Oltau, la division du prince fut placée immédiatement à leurs débouchés. On détacha en même temps en explorateur le capitaine Georges du mont Olympe, et on plaça, à la distance de cinquante toises l'un de l'autre, les corps armés des bey-zadès Georges et Nicolas, frères d'Hypsilantis; celui de Caravia; les lanciers et les cosaques; en portant en première ligne le bataillon des Hétéristes, qui se composait de douze cents hommes, avec cinq petites pièces de canon.

Il était dix heures du matin, lorsque quatre mille

janissaires débouchant brusquement des bois, en poussant les cris de *Allah* et de *Mahomet*, se dirigent rapidement contre le bataillon sacré. Les canonniers courent aussitôt à leurs pièces qu'ils avaient laissées à la garde des cosaques pour déjeûner; ils cherchent leurs lances à feu, des traîtres les avaient enlevées. Obligés de demander de rang en rang un briquet et de l'amadou, les Hétéristes sont, de prime abord, obligés de repousser à la baïonnette les barbares, que le feu de l'artillerie achève de rompre. Ralliés hors de portée, les Turcs se forment par pelotons, mais rejetés de nouveau en arrière, c'était le moment où les Hétéristes, deux fois victorieux, devaient être secourus. La cavalerie turque s'avançait contre leur carré, lorsque Caravia et ses Arnaoutes, au lieu de les soutenir, se replient au galop sur le corps du prince Nicolas, jeune homme rempli d'honneur, qui commande inutilement aux siens de se porter en avant. Les lâches suivent le mouvement de défection imprimé par Caravia; ils entraînent la brigade d'Alexandre Hypsilantis, qui n'était pas à son poste, et en moins de dix minutes la plaine est balayée.

Le bataillon sacré (à ce nom, quel Français retiendra ses larmes?), immobile, envoie, reçoit, rend mort pour mort et succombe. Cinquante de ses guerriers qui s'étaient fait jour la baïonnette à la main, entendant battre le rappel, reviennent sur leurs pas et tombent victimes de ce stratagème employé par les Osmanlis, qui s'étaient emparés des tambours des Hétéristes. Ils ne sont plus, les Turcs

célèbrent leur victoire par des chants impies, quand l'intrépide Georges du mont Olympe, aussi rapide que l'éclair, fond sur eux, les sabre, les disperse, s'empare de l'artillerie des chrétiens, reconquiert le drapeau du Phénix, et rentre avec ces trophées à Rimnik. Couvert de sang et de blessures, il demande où est Hypsilantis, dans quel lieu se trouve l'armée?

On lui apprend que l'Oltau, gonflé par les pluies et la fonte des neiges, a rompu les ponts aussitôt qu'il a eu franchi ses rives; que les soldats dispersés s'enfuient de toutes parts, et qu'Hypsilantis, avec son état-major, a fait sa retraite sur Kosia. Il renonce à suivre ses traces, il n'a plus rien de commun avec des déserteurs de la cause de l'indépendance; et la patrie, présente à son esprit, lui inspire la pensée de se jeter en partisan dans les montagnes de la haute Valachie, où on le verra bientôt opérer une diversion favorable à l'insurrection des Hellènes.

Les fuyards, arrivés à Kosia(1), s'y étant trouvés au nombre de quatre mille, les chefs de l'insurrection, interessés à se débarrasser d'eux, recoururent à un moyen qui ne pouvait être imaginé que par des officiers du siècle de Manuel Comnène..... Le quatrième jour après leur arrivée, on entend tout-à-coup sonner les cloches et tirer des salves de mousqueterie, pendant que les prêtres, suivis d'une foule nombreuse, se rendaient à l'église pour y

(1) Monastère situé quatre lieues au nord de Rimnik.

chanter un *Te Deum*. Les princes venaient, disait-on, de recevoir des lettres qui leur annonçaient que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Turquie, et que les troupes de l'empereur étaient entrées à Kinnen, ville éloignée de douze lieues. On se félicitait d'un secours si inespéré, on s'embrassait, on allait se venger; mais dès qu'il fut nuit, Hypsilantis et les siens prirent la fuite, en abandonnant les victimes de leurs suggestions.

Elles étaient loin de soupçonner une semblable perfidie, quand trouvant, au point du jour, le monastère de Kosia désert, on crie de toutes parts à la trahison. Aussitôt les pandours donnent le signal du pillage de leurs propres frères d'armes, on se bat, on s'égorge, les mêmes dépouilles sont prises et reprises vingt fois. Ceux qui fuient se noyent, les uns dans les débordements de l'Oltau, les autres au passage de la Loutra; et ceux que le hasard sauve trouvent, en arrivant au lazaret de la Tour Rouge, Hypsilantis avec son état-major.

Ce fut au sortir de ce poste sanitaire, quelques jours plus tard, que le prétendant au trône de la Grèce fut arrêté, avec ses frères, par les Autrichiens, et conduit à Mongatz, lieu qui aurait dû le faire expirer de honte, s'il se rappela que ce fut dans cette forteresse où l'épouse de Tékéli soutint un siége si long et si glorieux contre toutes les forces de l'empire germanique. Telle fut la fin de l'insurrection des provinces Ultra-danubiennes.

Hypsilantis prisonnier n'inspirera jamais cet intérêt qu'on accorde aux infortunes imméritées, si

on examine sa conduite avant, pendant et après l'insurrection. Considéré sous le premier de ces aspects, on le voit entouré de gens sans aveu, se donnant sans mandat pour le représentant de la Grèce, tandis qu'on serait tenté de croire qu'il ne réclamait des serments et ne sollicitait des adhésions, que pour prouver à l'empereur de Russie une influence qui l'aurait fait choisir comme l'agent le plus propre à conduire une vaste entreprise. Il avait regardé, à cet effet, les provinces Ultra-danubiennes comme un avant-poste d'où il devait marcher sur Constantinople, tandis que ses agents soulèveraient les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe.

La Russie, sur laquelle Hypsilantis fondait ses espérances, en réfléchissant qu'elle était dans un demi-état d'hostilité contre la Porte Ottomane, faisait craindre à celle-ci une guerre d'autant plus dangereuse, qu'Ali pacha lui causait des embarras dont l'issue était douteuse; et dans l'état de collusion mutuelle où l'insurrecteur s'était placé avec les Grecs, il n'avait plus prévu d'obstacle. Il voulait renverser l'empire ottoman, sans s'inquiéter comment remplacer ce corps qui, malgré sa caducité, tient cependant un rang dans le monde. L'indépendance était le texte de son improvisation politique, et dans quel moment la proclamait-il? c'était en concurrence avec les révoltes de Naples et du Piémont. Mais, dira-t-on, ses plans étaient découverts, il lui était impossible de reculer! Alors Hypsilantis devait, en tirant l'épée, ne plus nourrir

d'autre pensée que celle de vaincre ou de mourir.

Au contraire, à peine a-t-il entendu la protestation d'un consul russe contre sa levée de boucliers qu'il hésite. Désavoué par le cabinet qui l'avait compromis, il croit qu'il ne peut obtenir la grace de son aveugle dévouement qu'en se montrant docile à sa voix. Il se traîne jusqu'aux portes de Bukarest sans oser s'y montrer; il rétrograde quand il faut marcher à l'ennemi, et au lieu de se dévouer avec les Hétéristes, il fuit en tendant des mains suppliantes aux agents chargés de l'enchaîner. C'est après une telle ignominie, que celui qui s'était intitulé *Représentant et agent de la Grèce* ose adresser un ordre du jour injurieux à ceux qu'il avait traîtreusement abandonnés (1).

De quel front put-il tracer ces lignes, celui qui ne sut pas mourir à Dragachan? Cette réflexion me conduit à une observation que j'aime à faire à la décharge d'un homme malheureux, que ses geoliers n'ont aucun droit de retenir dans les fers, puisqu'il n'était ni sujet ni officier de S. M. Apos-

(1) « Soldats, leur dit-il, non, je ne souillerai pas ce nom si « beau et si honorable en vous l'appliquant. Lâches troupeaux « d'esclaves, les trahisons et les trames que vous aviez ourdies « me forcent à vous abandonner. Désormais tout lien entre vous « et moi est rompu. Je porterai seulement au fond de mon « ame la honte de vous avoir commandés. Vous avez démenti « vos serments, vous avez trahi Dieu et la patrie; vous m'avez « aussi trahi au moment ou j'espérais vaincre ou mourir avec « vous. » Puis apostrophant, désignant par leurs noms, rayant des contrôles de son armée plusieurs chefs qu'il vouait au mépris, il secouait la poussière de ses pieds contre les infâmes.

tolique(1). Il en est de même du fameux ordre du jour qui nous paraît faux par le lieu de sa date, puisqu'il porte la rubrique de *Rimnik*, *le* 20 *juin*, tandis qu'Alexandre Hypsilantis se trouvait dès le 19, à trois heures après midi, réfugié à Kosia. On peut donc regarder cette pièce comme imposée, ou peut-être même supposée par la politique du cabinet autrichien. Car est-il croyable qu'Hypsilantis ait pu, de son plein gré, mentir impudemment à sa conscience, en rejetant sur d'autres des fautes qui étaient le résultat de son impéritie? Je sais que la lâcheté et la calomnie se servent souvent d'appui mutuel. Mais pourquoi cette pièce tarda-t-elle si long-temps à être connue? Pourquoi ne fut-elle publiée par l'*Observateur Autrichien*, qu'après la réclusion d'Hypsilantis dans le château de Montgatz? Voilà, je pense, une remarque qui milite en faveur d'un officier maintenant sans défense, pour l'absoudre d'un délit qu'il n'avait pas besoin d'accumuler sur sa tête afin de n'être plaint de personne.

On peut donc croire, sans l'affirmer, que l'ordre du jour daté de Rimnik est apocryphe, et ne le fût-il pas, il serait encore moins odieux que la conduite d'Udricky, chancelier du consul autrichien en Valachie (2). Frappé de l'aveuglement du ministre

---

(1) Ce fait est une des premières violations du droit des gens que le tribunal Vémique de Mayence a depuis appliqué dans un sens plus étendu.

(2) « Chacun s'accorde à dire, ajoute M. Laurençon, auquel « j'emprunte une partie de ces détails, que le chancelier de l'a- « gence d'Autriche en Valachie, le sieur Udricky, est seul cause

auquel il obéissait, il avait à son exemple oublié qu'un homme, quelque élevé qu'il soit en dignité, est souvent accablé sous le poids du despotisme qu'il édifie; tandis que la compassion est toujours la première des vertus, parce qu'elle contribue le plus puissamment au bonheur de l'humanité.

« des malheurs de Bukarest. Chaque jour, à chaque minute, on « venait s'informer près de lui de la marche des Turcs, et il renvoyait tout le monde tranquille, en assurant qu'ils étaient éloi« gnés et n'avaient aucune envie de venir à Bukarest. Ce ne fut « qu'au moment où ils entraient en ville qu'il annonça leur arrivée, « ce qui causa la perte de beaucoup d'individus qui, se fiant à « ses paroles trompeuses, étaient dans un état de sécurité par« faite. C'était dans le même but que cet agent envoyait cour« riers sur courriers à Milosck, chef des Serviens, pour empê« cher ce peuple de s'insurger; qu'il pressait sous main les « pachas de Sylistria et de Rutchuk d'accourir en Valachie, pour « écraser au plus vite des rebelles. » — Nouvelles observations sur la Valachie, p. 124, n. 9. Paris, 1822.

CHAPITRE III.

Armements maritimes des Grecs. — Jacques Tombasis nommé amiral. — Son serment. — Proclamation adressée aux Hellènes. — La flotte grecque aborde à Ténos. — Cérémonie de l'insurrection. — Psara. — Son adhésion à l'*Épanastasie*. — L'amiral grec devant Chios. — Proclamation qu'il adresse aux habitants. — Refus qu'ils font d'y adhérer. — Représailles exercées contre les Turcs. — Massacres des Chrétiens dans l'Asie Mineure. — Charité recommandable des Psariens. — Adresse des insurgés au clergé orthodoxe. — Ordre du jour. — Pavillon grec; sa devise. — Confédération des îles de l'Archipel; leurs préparatifs de défense. — Myconе. — Enthousiasme de Modena Mavrogénie. — Contingents en vaisseaux des Cyclades.

L'HOMME, que Pindare appelle *le fils insensé et malheureux de la lumière*, ne s'élève jamais plus haut dans l'ordre social, que lorsqu'il se dévoue à la défense de sa patrie. C'est alors que les guerriers, qui peuvent se glorifier même dans leurs revers, parce qu'on ne commande pas à la fortune, devraient, à l'exemple des antiques héros de Sparte, sacrifier aux Muses avant de combattre, parce que les plus grandes actions, sans leur secours, seraient condamnées à un éternel oubli. Les Hydriotes avaient satisfait à ce devoir, en portant à la connaissance de l'Europe leur acte d'insurrection contre le seul gouvernement tyrannique, et par conséquent illégitime, existant au dix-neuvième siècle, quand

l'amirauté reçut, le 28 avril 1821, le serment du navarque Tombasis, conçu en ces termes :

(1) « Je jure au nom du vrai Dieu, protecteur « souverain de la justice, effroi des méchants et des « ennemis de sa loi, sur le livre sacré de ses évan- « giles ; au nom de la liberté, par la régénération de « la patrie, en présence des capitaines d'Hydra, « de remplir les engagements suivants qui me sont « imposés par le sénat.

« J'accepte le titre provisoire d'archinavarque « d'Hydra, pour la campagne décrétée d'après le suf- « frage unanime de mes concitoyens les capitaines, « et je promets de me comporter avec tout le pa- « triotisme et l'ardeur dont je suis capable.

« Je promets d'obéir aux ordres du conseil, de « diriger les bâtiments qu'il m'a confiés partout où « il jugera convenable, de respecter à bord des « vaisseaux ennemis les propriétés de nos compa- « triotes, celle des Européens et même des Turcs, « lorsque ceux-ci amèneront leur pavillon sans op- « poser de résistance. »

Le lendemain de cette cérémonie, l'archinavarque Tombasis, ayant réuni à bord du *Thémistocle* les capitaines de l'escadre (2), leur communiqua les instructions du sénat, portant que, l'insurrection ayant pour but la conquête des droits imprescrip-

(1) Précis des opérations de la flotte grecque, publié par Agrati. Paris, imprimerie de Trouvé, 1822.

(2) Ces capitaines étaient : Lazare Lalécos ; Anastase Tchamados ; Éleuthère Jean Gézoné ; Jean Doutas ; Démétrius Antoine Bycon ; Lazare Papa Manuel ; Jean D. Bulgari ; Jean Gkélès.

tibles de la Grèce, on devait s'appliquer à mériter le suffrage des nations civilisées de l'Europe, en respectant leurs priviléges. A ces fins, on déclarait que le pavillon neutre couvrait et défendait même les marchandises appartenant à l'ennemi : qu'il fallait, d'après ce principe, s'abstenir de visiter *par force* les vaisseaux marchands des puissances chrétiennes et de les molester, sauf le cas où, nolisés par le gouvernement turc, ils seraient chargés de munitions de guerre ou de soldats mahométans. Alors on devait s'opposer à leur navigation, s'emparer des munitions, en payant aux capitaines le nolis stipulé par leur contrat, et les obliger de reconduire les troupes ennemies embarquées sur leurs vaisseaux dans les échelles où ils les auraient reçues, sans permettre qu'elles fussent inquiétées.

Rien n'était plus loyal qu'un droit maritime énoncé de la sorte. L'amirauté de Spetzia, informée qu'un de ses capitaines, nommé Argyras Stémitziotis, avait capturé une goëlette autrichienne, chargée de soldats turcs destinés à combattre les Grecs, qu'il avait conduite à Ténos, résolut d'appliquer au capteur la décision que nous venons de rapporter. Le navarque Tombasis reçut en conséquence l'ordre d'ouvrir la campagne par le redressement de ce grief, en donnant satisfaction à qui de droit, sans réserve ni modification (1).

Le 2 mai, l'amiral ou archinavarque, ayant reçu

---

(1) *Voy.* le Précis des opérations de la flotte grecque, précité. Appendice, n° v et vi.

avec cette injonction un pli qu'il ne devait ouvrir qu'après avoir mis à la voile, fit afficher au grand mât de chaque vaisseau la proclamation suivante, adressée aux insulaires de l'Archipel.

(1) « Hellènes généreux, enfants de la liberté, « nos larmes ont cessé de couler. Les siècles d'in- « justice, d'injure, et d'opprobre que nous avons « endurés, sont accomplis. Le Rédempteur a daigné « abaisser ses regards sur son peuple. Le dieu vivant « a soufflé dans tous les cœurs l'enthousiasme brû- « lant de sa vengeance contre nos tyrans impies! « Suivi de myriades de chrétiens soulevés à sa voix, « déja le prince Alexandre Hypsilantis s'avance, à « pas de géant, des bords du Danube contre Con- « stantinople, afin de renverser de fond en comble « le repaire de nos oppresseurs. Le Péloponèse, « la Hellade entière, ont proclamé l'indépendance, « et la Croix triomphe maintenant dans ces contrées. « Levez-vous donc, religieuse postérité de nos « braves ancêtres, insulaires, peuples du conti- « nent, qui gémissez dans les fers, courez aux « armes. La liberté vous appelle, montez sur vos « vaisseaux, réunissez-vous aux escadres d'Hydra, « de Spetzia et de Psara, qui s'avancent pour dé- « livrer l'Archipel. Descendants de Miltiade et de « Thémistocle, paraissez, montrez-vous dignes de « vos destinées, nous combattons pour la religion « et la patrie. Rappelez-vous ce que vous avez en-

(1) *Voy.* le Précis des opérations de la flotte grecque, précité. Appendice, n° IX.

« duré de la part des Turcs, et le sort qui vous « attend s'ils vous surprennent désarmés. Ne regret-« tez aucun sacrifice, car c'est votre vie même qu'il « faut défendre.... que dis-je? il s'agit du salut de « vos ames, que vous devez rendre pures à l'Éternel « en mourant pour la plus juste des causes; car celui « qui refuserait de l'embrasser serait en horreur « aux siens, maudit et abominable dans la posté-« rité. Levez-vous donc, marchez, écrasez vos ty-« rans, et conquérez l'indépendance, objet de vos « vœux.

« Que la présente proclamation soit répandue en « tous lieux par notre flotte. »

Le 3 mai, la division navale grecque, portant le pavillon de la Croix, que les îles de la mer Égée n'avaient pas vu flotter depuis la prise de Constantinople, appareilla du mouillage de Métochi, en portant le cap vers l'île de Ténos (1), où elle arriva

(1) Ténos, ou Tine, doit son importance à une population de seize mille habitants, répandus sur un territoire de seize lieues de circuit. Un sol qui répond assez constamment aux soins du laboureur, surtout dans la *Katomérie*, ou *partie basse de l'île*, où il est arrosé par le Lazaros et le Grizas, rivières qui forment, à leur embouchure, des marais qu'on assainit par la culture du lin, des melons et des pastèques; ce sol fait la richesse des insulaires. Dans l'*Apanomérie*, ou partie haute, et jusque sur les escarpements de l'*Oxomérie* (*), qui est la région la plus élevée, on trouve des sources et des ombrages (**). De toutes parts croissent les amandiers, les abricotiers, la vigne rampante qui

(*) *Voyez*, pour ces aspects, Plin. lib. IV, cap. 12. Steph. Byzant. in voc. Τῆνος. Hesych.

(**) Eustath. in Dionys. Perieg. v. 526. Tournefort, Voyag. t. I, pag. 487.

au coucher du soleil. Le navarque écrivit aussitôt aux primats pour les inviter à une conférence, qui fut fixée au lendemain. Ceux-ci s'y étant rendus furent reçus au bruit de l'artillerie du vaisseau amiral, où ils assistèrent à la séance d'une cour martiale, dans laquelle Argyras Stémitziotis fut accusé et entendu dans sa défense relativement à la prise de la goëlette autrichienne. Il en résulta que le consul de S. M. Apostolique, qui avait recouvré le navire, ainsi que les Turcs et leurs propriétés qu'il portait, n'ayant à réclamer que trois cent cinquante piastres turques (233 fr. 33 c.), et n'exigeant rien de plus, la somme lui fut comptée. Ainsi fut réglée à l'honneur du nom grec une affaire d'autant plus

étale ses pampres sur des eoteaux schisteux à eôté des figuiers, des mûriers et des grenadiers. Partout règnent des mœurs douees, un long printemps, et des arbres sur lesquels les hivers multiplient en vain les années (*). C'est là aussi qu'on reconnaît encore les restes de ce temple, regardé comme un des plus anciens asyles de la Grèce (**), qui fut tour à tour consacré à Apollon, à Neptune, et que les habitants actuels ont remplaeé par l'église St-Nieolas, auquel ils attribuent les mêmes prérogatives qu'au dieu détrôné (***). Il a donné son nom au port le plus fréquenté de leur île : mais il a résigné la faculté qu'il avait de guérir les maladies, à la Sainte-Vierge, toujours propiee à ceux qui s'abstiennent de manger des figues jusqu'au quinze août ; chose facile à coneevoir : ear leur erudité expose, avant ce temps, aux fièvres intermittentes. Quant au pouvoir d'Apollon Sauroctone (****), il est maintenant dévolu à St-Jean Prodrome, exterminateur

(*) Strab., liv. x, p. 487.
(**) Tacit. Annal., lib. III, n. 63.
(***) Philoehor. ap. Clem. Alexand. Cohort. ad gentes, p. 26.
(****) Tueur de lézards. Strab., liv. x, p. 487.

humiliante pour le pavillon autrichien, qu'il couvrait des Turcs expédiés de l'Anatolie pour exterminer les chrétiens du Péloponèse.

Ce procès terminé, l'archinavarque Tombasis, prenant la parole, exhorta les habitants à faire cause commune avec les insurgés, en leur donnant copie de la proclamation du sénat d'Hydra. Ceux-ci lui apprirent qu'ils avaient devancé ses vœux en arborant depuis deux jours le labarum, et qu'ils avaient formé un gouvernement provisoire composé de leur évêque assisté de quatre notables. Alors l'amiral, informé qu'une partie de l'île était habitée par des catholiques romains, invita l'évêque latin à adhérer au soulèvement; mais un des chefs de ce rit lui ayant représenté que les membres d'une église qui compte à peine douze mille ames répan-

des serpents, dont il est aussi grand ennemi que Ste-Ursule l'est des carmagnols ou mulots dévastateurs des moissons; ce puissant protecteur a donné son nom au seul port tenable de l'île, qui est appelé St-Jean. Ainsi les dénominations seules ont changé; car il est probable que les habitants, dès le temps même où leur île s'appelait Hydrussa, buvaient, en infusion théiforme, la sauge odoriférante de l'Oxomérie, que leurs enfants cueillent au mois de mai avec des cérémonies toutes païennes. Les villages d'Arnados et d'Hiochorion vantent toujours aussi les yeux de leurs paysannes oréades, dont la beauté fait le désespoir des familles restées à Ténos, après que Venise eut perdu cette colonie, pour y perpétuer l'exemple de la morgue et de l'indolence des castes patriciennes de St-Marc. Ces dernières, plus satisfaites de ramper sous le bâton des Turcs, que de vivre en rapports d'égalité avec les Grecs, furent, ainsi que les gens de Xinara, les seules qui virent avec aversion le commencement d'un nouvel ordre de choses.

dues dans les différentes îles et ports du Levant, ne prenaient aucune part aux affaires civiles, on se contenta de l'engagement qu'il contracta, au nom de ses coreligionnaires, de coopérer pécuniairement à la défense de la cause de la liberté.

Des salves d'artillerie suivirent cette décision ; et l'évêque grec, assis à la poupe du vaisseau le Thémistocle, répandait des bénédictions sur les équipages et sur le peuple descendu en foule à la plage, quand un bâtiment de Spetzia, portant le pavillon de la Croix en berne, parut au large.

L'inquiétude fait place à la joie, on se passe de main en main les lunettes d'approche; il avance, il aborde, et, poussant un cri de douleur, il annonce *la mort du patriarche Grégoire*, *assassiné par ordre du Sultan*. Il en avait appris la nouvelle au mouillage d'Imbros, petite île située à l'entrée de l'Hellespont, où il avait embarqué plusieurs fugitifs échappés aux massacres de Constantinople, qu'il apportait à Ténos. Ils débarquent, on les environne; ils pleurent, ils montrent les stigmates du martyre auquel ils ont échappé. Ils apprennent aux Hydriotes la perte de deux cents de leurs frères immolés sur les vaisseaux du Grand-Seigneur qu'ils servaient avec fidélité! Un cri de fureur éclate parmi les équipages, le peuple exaspéré veut se porter à la maison de l'agent d'Autriche pour égorger les Turcs qu'il protège. On s'indigne de voir encore flotter le pavillon ottoman à Xinara, bourgade où les Latins se sont retirés avec l'aga mahométan, et il fallut tout l'ascendant de l'archinavarque

Tombasis pour prévenir des malheurs, que les crimes de la Porte Ottomane ne pouvaient légitimer.

Après avoir calmé l'indignation publique, l'escadre d'Hydra remit en mer; et l'amiral ayant ouvert, en présence de son état-major, le pli cacheté qui lui avait été confié par l'amirauté, il y trouva une proclamation adressée aux habitants de Chios, pour les engager à embrasser la cause de l'insurrection, ainsi que plusieurs autres pièces que nous ferons connaître successivement. On venait de s'élever au vent de Mycone, île rocailleuse, quand l'escadre fut jointe par trois de ses bâtiments, qui avaient capturé un navire Crétois venant de Constantinople, avec des affûts de canon destinés pour les places fortes de Rhétymos et de Candie; enfin, le 6 mai, à cinq heures du soir, l'escadre chrétienne laissa tomber l'ancre au port de Psara. L'archinavarque fit aussitôt connaître à l'amirauté l'adhésion à la grande épanastasie (insurrection), proclamée par l'île qu'il venait de quitter.

Psara avait prevenu ses vœux en proclamant la sainte épanastasie! Cette île, située au nord-ouest de l'île de Chios, en face du cap Bolissa, que les modernes appellent San-Niccolò, renferme deux ports, dont le plus considérable est ouvert au sud-ouest. Autour de cet écueil sont groupés ceux d'Anti-Psara, de Pysargos et les Spalmadores. Les Psariens, jadis aussi pauvres que leur île, qui ne produisait pas même de vignobles (1), riches main-

(1) Ψύρα, εὐτελὴς νῆσός ἐςι καὶ μικρὰ, πλησίον Χίου, μὴ δυναμένη οἶνον ἐνεγκεῖν. Suid.

tenant en vaisseaux (1), s'étant déclarés les premiers pour la cause de l'indépendance, furent dans l'enthousiasme en voyant apparaître l'escadre d'Hydra. Ils apprirent au navarque Tombasis que l'île d'Andros (2), qui n'est séparée de celle de Ténos que par un canal d'une demi-lieue, leur avait envoyé son adhésion. On se réunit en conseil pour en entendre la lecture; et, parmi les mesures principales qu'on discuta, il fut résolu d'engager Chios à faire cause commune avec toutes les autres îles qui s'étaient prononcées pour la révolte, à l'exception de Scyros, où il suffisait que les orthodoxes eussent adopté un parti, pour que les catholiques le réprouvassent. Déja les habitants de Volissos, village Chiote, habité par une race d'hommes agrestes, et conséquemment étrangers aux mœurs de leurs compatriotes, leur avaient envoyé une députation. Ils engageaient les insurgés à faire un débarquement du côté de leur hameau, en leur offrant des secours; mais, disait le chef du conseil de Psara, *une hirondelle ne fait pas le printemps. Les Chiotes, endormis dans la mollesse, ne se réuniront que quand on les agitera violemment.*

Avant d'en venir à cette extrémité, on résolut de consulter deux des principaux habitants qui se trouvaient à Psara, auxquels on représenta la né-

---

(1) *Voy.* t. V, c. 137 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Andros, séparée de Ténos par un canal de douze stades. Scylax ap. Geograph. minores, t. I, p. 55.

cessité de se déclarer contre l'ennemi commun des chrétiens. Leur répugnance à entrer dans ce parti fut invincible ; et on aurait compati aux raisons qu'ils alléguèrent, dans l'idée de ménager les capitalistes de Chios, qui fournissaient des fonds à la navigation des Grecs, si l'intérêt général n'avait prévalu dans le conseil. Quoique la proposition de faire un débarquement dans cette île ne fût pas l'opinion des Chiotes, les Psariens, résolus d'obéir au vœu de la majorité, joignirent à l'escadre d'Hydra dix de leurs bâtiments, dont ils donnèrent le commandement au capitaine Nicolas Apostolos. Ils remirent en même temps à Tombasis des lettres pour les notables de Chios, par lesquelles ils les engageaient à ne pas rester oisifs dans un danger qui ne serait fatal qu'aux indifférents.

Tandis que ces résolutions s'agitaient dans le conseil de Psara, les Hydriotes avaient attaqué un vaisseau turc, chargé de munitions de guerre, destiné pour Candie, en le poursuivant depuis les îles Œnusses jusque sous la forteresse de Chios, où ils le coulèrent à fond sous les yeux des Mahométans. Dans le même temps un brick de Psara s'emparait d'un autre bâtiment ennemi, monté par quatre-vingt-dix Turcs, chargés d'escorter cent cinquante pélerins et plusieurs femmes qui se rendaient à la Mecque. Les soldats mahométans se firent tuer jusqu'au dernier, et on envoya les pélerins, hommes et femmes, dans le Magne, pour y être vendus comme esclaves aux Éleuthéro-Lacons ; telles furent les premières représailles

exercées pour répondre aux massacres de Constantinople.

Le 8 mai, l'escadre combinée, s'étant dirigée vers Chios, aborda le lendemain à l'attérage qu'on nomme la Fontaine du Pacha. Il fut aussitôt décidé de soulever les villages. L'Ionie se trouvait compromise; l'alarme était répandue dans l'Asie-Mineure; des Francs, plus ennemis des Grecs que les Turcs, fortifiaient le château de Smyrne; le sang chrétien coulait dans cette ville; les Chiotes, d'après ce qui se passait, ne devaient plus balancer à arborer l'étendard de la Croix. Tandis que les campagnes insurgées envelopperaient la ville par terre, l'escadre allait l'attaquer par mer, et la garnison turque, surprise, serait enlevée ou réduite à capituler. On dépêcha, en conséquence, dans les campagnes, un matelot du bâtiment du capitaine Apostolos, avec la proclamation suivante, qui faisait partie des pièces remises par le sénat d'Hydra à son archinavarque Tombasis.

« Habitants de Chios (1), la nation grecque vient « de s'armer pour la cause de la liberté. Le mou« vement est général, et appuyé sur des bases in« ébranlables. Le Péloponèse a relancé et renfer« mé ses tyrans dans leurs places fortes, où ils se « sont retirés épouvantés et sans approvisionne« ments. Les villes de Corinthe, de Monembasie, « de Tripolitza, de Thèbes, d'Athènes, de Livadie,

---

(1) Précis des opérations de la flotte grecque, appendice, N.° XI.

« de Salone, ainsi que les îles d'Égine et de Paros,
« sont bloquées. La Hellade et les Cyclades ont ar-
« boré le pavillon de l'indépendance : il flotte aux
« mâts des escadres combinées d'Hydra, de Spetzia
« et de Psara. Une partie de nos vaisseaux croise
« à l'entrée des Dardanelles pour fermer à nos
« tyrans l'entrée de la mer Égée; d'autres ont fait
« voile pour attaquer les places maritimes du Pé-
« loponèse, ou pour veiller dans les mers de l'Ar-
« chipel. Armés à nos dépens, les navires des îles
« unies, qui tiennent la mer, ont besoin de votre
« généreuse assistance; et nos frères ne pourraient,
« sans impiété, nous abandonner dans la lutte
« sacrée que nous avons engagée. Chios, plus opu-
« lente qu'aucune des autres îles, doit venir à
« notre secours. Elle a donné l'exemple de son
« amour pour la patrie, en répandant les lumières
« dans la Hellade, et elle ne peut être étrangère
« aux sentiments d'un noble affranchissement. Elle
« a connu, comme nous, l'injure, l'opprobre, l'hu-
« miliation. Comme nous, ses enfants sont traités
« d'esclaves et d'infidèles! Ces insultes ne sont-elles
« comptées pour rien, quand la liberté se présente
« spontanément à côté de tant de siècles d'outrages?
« La liberté, notre liberté est écrite au ciel et sur
« la terre, le jour de gloire est arrivé, Ἐλευθερία
« τοῦ γένους ἀπεφανίσθη. S'il y avait parmi vous quel-
« que crainte, contemplez notre flotte, réunissez
« vos efforts au courage de ses nautoniers. Vou-
« driez-vous rester l'éternelle proie de la tyrannie,
« quand les Hellènes vous convient de les assister

« proportionnellement à l'étendue de vos moyens?
« Moins foulés que les habitants des autres îles,
« en êtes-vous pour cela moins méprisés des bar-
« bares? Comptez les sommes qu'on vous arrache
« pour vivre tranquilles sous le joug. Comparez-les
« à ce que nous demandons de vous pour acquérir
« l'indépendance. Réunissez-vous donc prompte-
« ment sous nos drapeaux. Nos biens, notre vie, nos
« richesses, nous les sacrifions pour votre affran-
« chissement; la force, nous la déploierons, même
« sans votre concours. Alors, craignez l'anathème
« et le mépris de la Grèce et de la postérité. Mais,
« non, vous allez vous rendre aux vœux de vos
« frères, qui vous saluent et vous embrassent en
« Jésus-Christ. »

A peine l'émissaire envoyé dans les campagnes était parti avec cette proclamation, qu'on reçut la nouvelle de la prise faite par le capitaine Anastase Bulgaris, d'un bâtiment turc, chargé de bois de construction, destiné pour la Canée. Six Turcs, qui se trouvaient à bord, avaient été jetés à la mer, et sept Grecs, du même équipage, envoyés à Hydra avec la prise. Le 10 mai, les capitaines Pinotzis et Sakturis s'emparèrent également d'un navire destiné pour Alexandrie, sur lequel se trouvaient un Mollah, plusieurs familles turques, et une quantité de pélerins mahométans, qui furent envoyés, en présent, aux capitaines du Magne, pour travailler aux terres, tandis que ceux-ci combattaient pour la défense de la patrie. Le brick resta au pouvoir des Grecs, qui trouvèrent à bord

douze candélabres en argent, six en or, trois miroirs, entourés de pierreries, de la vaisselle d'argent, des brillants, des diamants et des perles, montant à une somme considérable. Il n'en fallait pas davantage pour faire tourner la tête à des hommes jusqu'alors accoutumés à des bénéfices modérés; et le désordre qui s'ensuivit contribua à empêcher l'entreprise formée pour la délivrance de Chios.

Les capitaines qui se trouvaient au village de Thymiana durent revenir à bord pour rétablir l'ordre. On ne tarda pas ensuite à apprendre, par diverses voies, que les archontes de la ville de Chios venaient de livrer des otages au pacha, qui avait laissé cent trente Turcs asiatiques à la garde de la citadelle, tandis que les autres couraient les campagnes pour en désarmer les habitants. Enfin, le 11 mai au matin, l'émissaire expédié par l'archinavarque Tombasis ayant rapporté qu'il n'avait trouvé qu'une centaine d'hommes de bonne volonté au village de Lanyadèz, et rien ne répondant aux vœux de l'escadre, on résolut de retourner à Hydra.

Le temps n'avait pas encore donné aux Grecs la maturité nécessaire pour régulariser de grandes entreprises. Dès que leur armée navale avait paru à l'entrée du golfe Herméen, Smyrne, où les Crétois mahométans exercent la profession de bouchers, devint le théâtre de leurs exploits sanguinaires. Chaque jour était signalé par les assassinats qu'ils commettaient; et les janissaires, sous pré-

texte de s'y opposer, s'associèrent à leurs crimes, en faisant revivre un privilége par lequel la ville devait passer sous leur protection en cas de danger. Le gouverneur ayant consenti à cette demande, la place, livrée à une milice aussi cupide que féroce, fut en proie à leurs fureurs.

Jusque-là (1), *les mesures étaient sages*, les victimes étaient des raïas; et les créoles levantins, en les voyant périr, disaient, *heureusement ce n'est qu'un Grec*. Mais, dans la nuit du 10 au 11 mai, cinq pêcheurs francs, protégés par des consuls qui n'en ont pas plus le droit que d'accorder des pavillons à des bâtiments étrangers, ayant été assassinés, la peur, ordinaire à l'égoïsme, obtint ce que l'humanité avait inutilement réclamé. Les consuls demandèrent satisfaction! La colonie européenne, composée en grande partie d'étrangers, établis sous le beau ciel d'Ionie, cria à la violation du droit public; on s'agita, on fit des notes officielles, et on respira en apprenant l'arrivée de je ne sais quel pacha de Césarée, chargé du rétablissement de l'ordre. Il était précédé, suivant l'usage, d'une grande réputation de sévérité, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'il aimait l'argent. Effectivement, après avoir destitué quelques subalternes, il finit par s'entendre avec les pillards, sans réprimer une anarchie funeste aux Grecs, es-

(1) Nous nous servons ici des expressions du Spectateur oriental, journal pareil à l'Observateur autrichien, son écho, qui se constituèrent les apologistes des assassins des chrétiens.

pèce destinée, depuis la conquête de Constantinople, à baigner de son sang les arènes du peuple anti-chrétien.

Chios, qui se glorifiait anciennement d'une période de sept cents ans pendant laquelle aucune de ses familles n'avait manqué à l'honneur; Chios, amollie par les richesses, était à peu près dans la même position que Smyrne. Le diacre Bambas et l'hétériste Thémélis avaient prêché dans le désert, en y parlant de patrie et d'indépendance. Les Chiotes, doux comme l'air suave qu'ils respirent, chérissaient l'indolence du despotisme. Ainsi, peu rassurés par le sacrifice qu'ils avaient fait de leurs armes, ils décidèrent de se remettre entièrement à la discrétion des Turcs. A la demande de leur archevêque Platon, et des notables de l'île, ils arrêtèrent qu'afin de se prémunir contre toutes les tentatives d'insurrection, on demanderait à la Sublime Porte un renfort de troupes pour mettre la citadelle à l'abri d'une entreprise, et tenir les campagnes sous le joug de l'obéissance. On nomma ensuite une députation chargée d'aller porter au sultan cette expression de l'humble servitude des insulaires, qui se qualifiaient d'esclaves du harem impérial et du chef des eunuques noirs.

Elle partit; et les otages, les corvées, les réquisitions, qu'on exigea bientôt, annoncèrent aux Chiotes les maux qui leur étaient réservés, s'ils avaient réfléchi sur la nature de ces présages, signes avant-coureurs de la vengeance du despotisme. Ainsi, ils tombèrent dans la faute de leurs

aïeux, restés sourds aux avis des dieux (1), lorsqu'ayant envoyé à Delphes un chœur de cent adolescents, chargés de demander à l'oracle quel parti on devait embrasser, de celui de Xerxès ou des Athéniens, la peste moissonna les théores, à l'exception de deux des députés qui revinrent dans leur patrie. Le doute entre la cause de la patrie et celle de l'étranger avait été puni, comme la démarche imprudente des Chiotes le fut plus cruellement encore. Apollon avait épargné deux des suppliants; le despotisme retint tous ceux de la moderne Chios dans les fers. Aucun d'entre eux ne revint annoncer à ses compatriotes que tout peuple désarmé est à la merci de ses tyrans, que l'occupation militaire emporte avec soi une tâche d'infamie, quand elle est provoquée, et que l'étendard de la Croix, arboré dans une partie de la Grèce, imposait à tous ses enfants le devoir impérieux de faire cause commune. Le grand otage du christianisme, Grégoire et ses hiérarques pendus en public, permettaient-ils à l'archevêque Platon de se flatter de sauver son église? Les princes du Phanal, égorgés comme les familles arméniennes des Douch Oglou l'avaient été en 1816, à cause de leurs richesses (2), ne disaient-ils pas assez aux maisons

(1) Hérodote, Érato, c. XXVII.

(2) Les ennemis des Grecs ont attribué aux Phanariotes les malheurs de la famille des Douch Oglous, parce qu'ils étaient catholiques : l'accusation est calomnieuse.

Le sultan avait accordé à la compagnie des Douch Oglous la régie des monnaies sous la présidence d'Abduraman, qui fut

opulentes de Chios que leur fortune ne leur appartenait plus que pour s'enfuir ou pour défendre leur pays? Ainsi raisonnaient les insurgés repoussés des rivages de Chios; mais n'anticipons pas sur le récit d'évènements qui seront une source de larmes éternelles pour la Grèce entière, et le texte de reproches mérités contre les ministres des rois de la Sainte-Alliance.

Les Hellènes, électrisés au moment de l'insurrection, exaspérés lorsqu'ils apprirent le supplice ignominieux du chef de leur église, qui avait prié, en mourant, pour ses bourreaux, loin d'imiter l'exemple qu'il leur avait légué, de *vaincre et de pardonner*, ne comptaient plus leurs jours que par d'affreuses représailles contre l'ennemi de la Croix. Le 13 mai, ils coulèrent à fond un bâtiment turc qui avait osé leur résister. Le 16, ils en forcèrent un autre à s'échouer au-dessous du village de Cardamya; et quelques Juifs, embarqués sur un brick chargé de goudron dont les Grecs s'emparèrent, furent pendus, pour se venger des impiétés de leurs compatriotes de Constantinople. Le 19, l'escadre

---

promu au poste de Kiaya bey ou ministre de l'intérieur. Son successeur, s'étant fait représenter les livres de compte, et ayant trouvé un déficit de dix millions, fit arrêter et emprisonner Douch Oglou. On découvrit, indépendamment de ce fait, qu'on avait frappé des pièces de monnaie à un titre inférieur à celui des ordonnances. Le Kiaya bey fut décapité, ainsi que les Douch Oglou, les frères Serkis et leur cousin Migriditsch, non parce qu'ils étaient coupables et dénoncés par les Grecs, mais pour s'emparer de leurs biens.

mit à la voile; les Psariens manœuvrant vers leur île, qu'il était urgent de mettre en état de défense, et les Hydriotes dans la direction de Lesbos. Arrivés à cette hauteur, ils y apprirent, par une barque venant du mont Athos, qu'un corsaire Psarien s'était emparé de deux *Leuces* ou tartanes chargées de soldats albanais, qui se rendaient de Salonique en Morée, et ils lui remirent des proclamations pour les répandre dans les îles. Enfin, dans la nuit du 21 au 22, l'escadre opéra son retour à Hydra, où l'on ne tarda pas à voir entrer une multitude de prises faites sur les infidèles, surpris et accablés par une conspiration que l'impolitique de leur gouvernement avait rendue générale.

L'Archipel était en feu. La division navale de l'armée grecque, en croisière au milieu des Cyclades, qui forment une couronne d'îles autour de Délos, écueil maintenant solitaire, informée qu'une corvette de trente-deux canons, et un brick de la marine impériale du sultan, se trouvaient à Mélos, portant aussitôt le cap du côté de ce port, le plus spacieux de l'Archipel, surprit l'ennemi au moment où une partie de ses équipages se trouvait à terre. Les officiers, qui passaient joyeusement leurs loisirs aux dépens des insulaires, n'eurent pas le temps de revenir de leur étonnement. Attaqués à coups de pierres par les Méliens, ils se pressent vers la plage, où tout ce qui était Turc, pris entre deux feux, devint la victime de la fureur des Grecs.

L'insurrection fut aussitôt proclamée par une population de douze à quinze cents individus renom-

més jusqu'alors par leur apathie. Passant subitement comme Diagoras, leur compatriote, de l'excès d'un respect timoré envers des maîtres qu'ils ne regardaient qu'en tremblant, à un sentiment contraire, ils mirent en pièces le cadi, les soubachis et les couleurs du sultan, en jurant, à la face du ciel, de mourir pour la liberté.

Une fureur pareille à celle que ces hommes, naguère si timides, venaient de manifester, régnait dans les îles voisines. Ainsi, à Céos (1), patrie de Simonide, qui chanta les victoires des Grecs sur les Perses (2), quinze mahométans, déposés par un bâtiment d'Hydra au port de Karessos, furent massacrés par un peuple ivre de fanatisme, qui venait d'apprendre la mort du patriarche de l'église orthodoxe. Le sang du juste retombait ainsi sur la tête des innocents! Le nom de Grégoire était partout le signal de mort des mahométans et des Juifs, que les vaisseaux grecs jetaient à la mer, en disant : *c'est ainsi que nous traitons les assassins sacriléges de notre patriarche.* Ainsi périrent une multitude d'Hébreux d'Alexandrie, de la Syrie, de Salonique, et un bâtiment entier chargé de pélerins revenant de la Mecque, qui furent capturés par un vaisseau de Psara, aux attérages de l'île de Cypre. Naxos, Andros, Mycone, Paros, dont la garnison fut exterminée, Icaros, Syphnos, Cimolos, Anaphe, Cythnos, Astypalée, Théra, devinrent le tombeau

(1) Céos, aujourd'hui Zéa.

(2) Fabric. Biblioth. græca, t. I, p. 592.

de tous les exacteurs du sultan; et Samos, reine des mers de l'Ionie, ayant arboré l'étendard de l'indépendance, après avoir exterminé ses tyrans, la plupart des îles se trouvèrent affranchies du joug ottoman. Il restait cependant en dehors de l'émancipation Scyros, Chios, Cos, Rhodes, Cypre, Mitylène et la Crète, que des vues différentes, ou le poids des garnisons turques, retinrent encore, pendant quelque temps, dans un état de soumission pire que la mort.

La terreur y avait comprimé jusqu'à la pensée d'un avenir d'affranchissement, depuis que les ordres du divan, qui prescrivaient le désarmement des chrétiens, avaient reçu leur exécution dans tous les lieux où les Turcs se trouvaient en majorité. Les choses avaient été poussées plus loin dans l'Asie-Mineure: sous ce prétexte, une foule de Grecs avaient été égorgés à Angora, à Brousse, à Pergame, à Satalie et dans les principales villes de l'Anatolie. L'aga de Vourla, imitant l'exemple du sultan et des janissaires de Smyrne, avait fait pendre les ecclésiastiques et les plus riches négociants de sa juridiction, pour confisquer à son profit leurs biens ainsi que l'argenterie des églises. A Cos et à Rhodes la populace turque s'était baignée pendant plusieurs jours dans le sang du peuple et des ministres du vrai dieu. Les églises chéries du seigneur, auxquelles l'apôtre avait annoncé l'éternité de la foi, frappées dans leurs pasteurs, étaient ébranlées jusque dans leurs fondements; et les barbares, soulevés par la politique du divan, chassant devant eux

des populations sans défense, Psara vit arriver sur ses plages, entassées dans de frêles nacelles, des milliers de familles chrétiennes. Des prêtres, des femmes, des vieillards, rendus intrépides à force de malheurs, bravant les flots, s'échouaient en quelque sorte sur cette terre de salut qui s'était offerte la première à leurs regards. Dans moins de quinze jours, douze mille réfugiés encombrèrent une île incapable de fournir aux besoins d'un nombre égal d'individus qui formaient sa population ordinaire; car, en été, on tirait une partie de l'eau nécessaire à la consommation publique, des îles de Chios et de Mitylène.

Mais que ne peut la charité? Après avoir ouvert les magasins où l'on tenait en réserve les provisions nécessaires à la marine, on pourvut aux autres besoins. Chaque nuit, des barques, expédiées sur les côtes de la terre ferme et des îles voisines où il existait des aiguades, allaient, avec des détachements d'hommes armés, y remplir des tonneaux, des outres et des vases qu'on rapportait avec plus de soin qu'on n'en eût mis à conserver des trésors. On institua ensuite des phréarques ou intendants des citernes, pour présider à la distribution de l'eau du ciel, qui sembla compatir aux souffrances des chrétiens, en faisant éclater des orages mêlés de pluies qu'on recueillit avec empressement. On creusa de nouveaux puits; mais leur qualité délétère ne tarda pas à causer des épidémies désastreuses.

Cette calamité fournit aux Psariens l'occasion de se signaler, en prodiguant à leurs frères des secours

que leur position ne permettait pas d'espérer, car, menacés d'une prochaine attaque de la part des infidèles, ils devaient songer à la défense de leur île. Placés en première ligne, informés des préparatifs qui se faisaient à Constantinople, ils savaient le sort qui leur était réservé. Aussi, après avoir passé les nuits en mer pour conquérir de l'eau et quelques provisions fraîches qu'ils enlevaient à la pointe de l'épée, le retour du soleil les trouvait chaque jour occupés à environner leur ville d'un rempart, qui, sans être construit par des ingénieurs, se trouva assez bon pour en imposer à des Turcs. Le port fut également mis en état de défense; et les Hydriotes, informés du nombre de réfugiés qui se trouvaient à Psara, se chargèrent d'en faire la répartition dans les îles, où ils trouvèrent une hospitalite touchante.

Le navarque Tombasis, qui régla les principales dispositions de cette mesure, délivra aux équipages de son escadre des certificats, portant que chacun avait servi gratuitement la patrie. On vota ensuite des remercîments à l'archimandrite Théodose, aumônier de l'escadre, pour le zèle apostolique qu'il avait déployé pendant le cours de l'excursion et on fit enfin connaître l'encyclique approuvée par les trois îles unies, qui était adressée au clergé orthodoxe, afin de l'engager à déclarer la cause de l'affranchissement : *guerre sacrée.*

Un fragment de cette pièce suffira pour faire connaître l'esprit dans lequel l'archimandrite Théodose l'avait rédigée :

« Révérends prêtres, très-vénérables religieux des « pieux et orthodoxes chrétiens, couvrez-vous de « l'armure du Roi céleste, et marchez contre les « blasphémateurs du nom du Très-Haut. Annoncez « le châtiment des profanateurs du Saint-des-Saints. « Exterminez les usurpateurs sanguinaires du trône « des Constantins! Que vos mains, qui ne s'élevaient « au ciel que pour prier, saisissent le glaive et les « brandons, car il est écrit : *J'ai apporté le feu sur « la terre, et je veux qu'il s'embrase.* Imitez Moïse, « qui triompha des Égyptiens ; Jésus Navès, qui com- « battit les Amalécites ; le Thesbite Élie, qui passa « au fil de l'epée les ministres du mensonge : levez- « vous, et *le dieu des forts* précèdera vos drapeaux. « Liberté de la foi, indépendance, patrie, voilà votre « cri de guerre. Priez, bénissez, combattez, et que « nul d'entre vous ne reste oisif dans *la guerre « sacrée.* »

On mit en même temps à l'ordre du jour la loi suivante (1) : « Celui qui combat pour la religion et « pour la patrie recevra des couronnes dans le ciel « et des récompenses sur la terre. La famille de tout « individu mort sous les drapeaux de la Croix sera « secourue aux dépens de l'état, tant que sa femme « restera veuve ; son nom sera l'objet d'une com- « mémoration annuelle dans les prières de l'église, « et on délivrera à ses enfants mâles une attestation « authentique des services de leur père. Chaque an-

---

(1) En date du 16-28 mai. *Voy.* Précis des opérations de la flotte grecque, appendice, n. 3.

« née, le troisième dimanche du grand carême, on « célèbrera une cérémonie funèbre en l'honneur de « ceux qui auront sacrifié leur vie pour nos saintes « lois. Les belles actions seront inscrites aux archi- « ves de l'état, afin que chacun puisse un jour re- « cevoir de notre *Roi Orthodoxe* honneur et gloire! « Et comme chez les anciens, où les traîtres à la « patrie, les sacriléges et les tyrans étaient privés « de sépulture dans la terre natale (1), on déclarera « les transfuges maudits de la patrie et excommu- « niés de l'église. »

Tel fut le premier décret rendu par les Grecs, qualifiés de barbares de la part de quelques étrangers, auxquels on pourrait dire ce qu'un ancien répondait à un ambassadeur qui s'exhalait en injures contre les Spartiates : *Votre haine ne viendrait-elle point de ce que leur monnaie de fer est trop lourde? vous n'avez pu emporter de ce pays-là que vos ressentiments.*

Une insurrection commencée sous de pareils auspices aurait dû avertir ses détracteurs qu'elle avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on ne pouvait encore la qualifier. Loin de là, on essaya d'en calomnier les motifs, et on ne craignit pas d'annoncer, en voyant les Grecs rentrés dans leurs ports, qu'ils fuyaient consternés devant l'apparition prochaine de la flotte ottomane, qui allait châtier leur audace. La voix de la religion avait parlé au cœur de ses enfants.

(1) Diodor., lib. XVI, c. 6. Plutarch. in Dione. Diogen. Laert. in Periandro.

Tandis qu'on publiait leur dispersion, les Hydriotes réunis aux députés des îles de la mer Égée s'occupaient à armer une flotte, qui devait confondre l'orgueil des infidèles. Ils n'ignoraient pas que c'était sous la protection de leurs voiles, que les insulaires devaient trouver un abri sauveur, et que la liberté de la Grèce antique était due aux journées de Salamine et de Mycale.

Hydra, presque aussi riche en vaisseaux que Marseille, ordonna d'armer trente-six bâtiments du port de douze à vingt canons, montés par deux mille quatre cent quarante-six matelots. On s'occupa en même temps de fortifier Hydra, on pourvut à plusieurs autres moyens de sûreté; et ceux qui avaient montré le moins d'ardeur pour la cause de l'indépendance, devinrent ses zélateurs les plus ardents. Les matelots quittèrent le costume des raias; les chefs ornèrent leur tête affranchie du signe auguste de la croix et de la légende *la mort* ou *la liberté.* Le pavillon à l'effigie du Christ (1) eut pour devise l'adage spartiate Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, que les Hydriotes interprétaient à leur manière en disant: *avec*, ou *à fond;* devant vaincre ou couler bas.

Chacun rivalisant de zèle, l'ancienne Tiparénus, vulgairement appelée Spetzia, ou Petza, résolut d'unir à la Béotie sacrée dix bâtiments montés par six cent quarante matelots, endurcis aux fatigues de la mer et non moins habiles que les Hydriotes.

---

(1) Ce pavillon du Christ est celui du Sauveur bénissant des enfants.

Ils brûlaient de se mesurer avec les Turcs, de qui ils avaient reçu de tout temps des injures d'autant plus graves, qu'ils n'avaient pas d'aussi puissants moyens de se faire respecter, que les riches armateurs d'Hydra. Le sang d'un de leurs capitaines demandait vengeance; et son épouse Bobolina, qui était veuve depuis sept ans, obtint la faculté d'armer à ses frais trois vaisseaux, pour mériter une satisfaction dont elle ne voulait laisser l'honneur à aucun de ses compatriotes. Nouvelle Artémise, on la vit, telle que cette reine d'orient, mais pour une plus noble cause, arborer son pavillon sur un brick, et, donnant deux des vaisseaux qu'elle possédait à des officiers habiles, devenir leur amiral, tandis qu'elle envoyait deux de ses fils à l'armée des Hellènes qui combattaient en terre ferme. Elle les avait depuis long-temps entretenus de la mort de leur père, assassiné à Constantinople, en 1812, par ordre du sultan, et elle ne tarda pas à leur montrer comment on apaise les mânes des braves.

Mycone, qui n'était autrefois renommée que par ses figuiers, riche maintenant de vingt-deux vaisseaux armés de cent trente-deux canons, dut également au patriotisme d'une femme, la belle Modéna Mavrogénie, l'honneur de s'unir à la confédération. Issue d'une de ces familles princières qui conservèrent, après la prise de Constantinople, quelques lambeaux de leur illustration, les aïeux de cette héroïne avaient, dit-on, possédé pendant long-temps des fiefs dans l'île d'Eubée. Un de ses ancêtres, après avoir perdu la ville de Carystos, était

passé au service de la Porte, où ses descendants étaient devenus drogmans, jusqu'au temps où Mavrogénie, dernier rejeton de cette famille, vit égorger Étienne, son père, par ordre du sultan. Réfugiée depuis cette époque dans l'île de Mycone, elle y serait morte oubliée sans la secousse qui venait de ranimer la Grèce toujours héroïque! Elle avait mis en mer deux armements; et l'antique Eubée s'était réveillée à la voix d'Azorbas et de Nicokès, auxquels elle avait confié le soin de remuer les populations barbares de l'Euripe, en déclarant que sa main, destinée à un homme libre, serait le prix du vainqueur des Turcs. Les soixante-douze villages de l'Eubée étaient en pleine insurrection, et les infidèles avaient été contraints de se renfermer dans les deux places fortes, qui sont Nègrepont et Carystos. Mavrogénie, que les habitudes de son sexe empêchaient de tenir la mer, ne cessant d'enflammer par ses discours les Myconiens, ils s'engagèrent à joindre quatre chebeks de premier échantillon à l'armée navale grecque.

Calaurie, témoin de la fin tragique de Démosthènes, fournit un vaisseau équipé de cent dix hommes et de seize canons. Bathinos arma quatre corsaires et donna deux tartanes condamnées, qu'on répara pour en faire des brûlots. Psara prépara vingt polacres aussi rapides que les alcyons qui se jouent sur la crête des vagues, et huit navires incendiaires appelés par les Grecs, *brûlots* ou Ὑφέςια! Cymé, renommée par l'habileté de ses plongeurs, aussi robustes qu'ils l'étaient au temps d'Homère, sans

être intimidée par le voisinage des Turcs de Rhodes, fit sortir douze chebeks et autant de barques à neuf bancs de rameurs, que les Cymiotes emploient à la pêche des éponges. Ces armements, redoutables aux vaisseaux de haut bord lorsque ceux-ci sont enchaînés, par les calmes, à la surface des mers, se répandirent dans les canaux des îles, qui s'élèvent du sein d'Amphitrite, pareilles à des autels consacrés à Neptune. La mer Icarienne, les Sporades, jusqu'à Casos, qui possède une multitude de Leuces montés par des hommes bercés, dès l'enfance, à travers les flots Carpathiens, formèrent une chaîne de croiseurs redoutables au Croissant. Les Turcs furent ainsi forcés de renoncer à la navigation de ces parages, où aucun de leurs bâtiments ne se montra plus que pour être la proie des grecs d'Anaphe, d'Amorgos, de Polégandros et d'Ascania, empressés de se joindre à toutes les barques accourues dans leurs ports, pour les inviter à combattre sous l'étendard de la Croix.

Le plaisir de se venger des infidèles, l'amour du pillage, la férocité trop naturelle aux insulaires, avaient transformé les timides *taouchans* (1) en matelots audacieux, car la valeur exista toujours au fond de leurs cœurs ulcérés par des siècles d'humiliations. La voile latine devint la terreur des infidèles jusqu'au fond des golphes de l'Asie mineure. Trikéri fit sortir du sein Pagasétique ses pinques,

---

(1) Taouchans, lièvres ; épithète que les Turcs donnaient aux Grecs insulaires de la mer Égée.

dont les équipages font tour-à-tour le métier de pirates, à l'abri des écueils de la mer de Myrtos, et celui de Klephtès dans les gorges du mont Pélion ; armés pour la défense de la patrie, ils aspiraient à mériter d'être avoués pour enfants d'un pays où ils n'étaient encore connus que par leurs brigandages. Ténos fournit quelques barques pontées employées au cabotage, pour être converties en brûlots. Andros, Santorin, Céos et Paros, rivalisant de dévouement, chaque île devenue un foyer d'enthousiasme se préparait au *combat sacré*, tandis que des explorateurs stationnés devant Ténédos, et des vigies montées sur tous les promontoires des Cyclades attendaient l'apparition de l'ennemi pour donner le signal des jours de gloire qui devaient replacer le peuple grec au rang des nations de l'ancien continent.

CHAPITRE IV.

Martyre de Cyrille, archevêque du mont Hémus, — de Dorothée, ancien élève de l'école polytechnique de Paris, archevêque d'Andrinople, — de l'archi-prêtre Eutrope, — d'Eugène, archevêque d'Éphèse, — de Joseph, archevêque de Thessalonique, — de cent quatre-vingt-cinq Éxarques, Hégoumènes; — d'une foule de banquiers et de négociants grecs. — Insurrection de l'Attique. — Athènes occupée par les Grecs. — Cruautés des Turcs dans le Péloponèse. — Chrétiens mis à la broche. — Le consul français de Patras sauve les réfugiés. — Prise de l'île du lac de Janina. — Habitants livrés à la luxure des Turcs. — Khourchid fait pendre l'évêque de Hiéro-Méri et plusieurs ecclésiastiques. — Irrésolution des Étoliens; — découvrent le plan d'extermination formé contre eux; — s'insurgent; — battent les Turcs. — Entrée en campagne d'Omer Brionès; — bat et fait empaler le capitaine Diacos; — passe les Thermopyles; — est vaincu par Odyssée. — Prise d'Arachôva. — Turcs passés au fil de l'épée. — Insurrection de la Phocide et de la Locride. — Mort de Chaïnitza, sœur d'Ali Tébélen. — Insurrection de l'Anovlachie. — Perte et reprise de villes du Pinde par les Turcs. — Fuite des Mégalovlachites.

La raison humaine perfectionnée par la civilisation offre rarement des modèles éclatants de vertu. C'est, dit l'abbé Fleuri, parmi des peuples tels que les Troyens, les Grecs et les Hébreux, auxquels on nous permettra d'ajouter les modernes Hellènes, placés sous l'influence continuelle de la divinité, qu'on trouve ces prodiges de valeur qui occupent de si belles pages dans les annales du

monde. Ils marchent entourés de miracles; et les prestiges qu'ils éprouvent opèrent en eux l'espèce de transmigration des ames qui reproduit les Phinée, les Léonidas et les héros de l'antiquité. La mort d'un homme, le martyre du patriarche Grégoire, avait changé la question de l'indépendance imprudemment proclamée par Hypsilantis; c'était le ciel qui parlait maintenant aux Grecs par l'organe de ses ministres. *Vainqueurs*, s'écriait un de leurs orateurs, *l'Europe applaudira à nos succès; vaincus, la tombe nous séparera à jamais de nos tyrans: dans l'une ou l'autre hypothèse, nous ne laisserons pas une postérité flétrie par l'esclavage.*

Cette résolution ne pouvait venir que d'une inspiration surnaturelle, car la fortune était partout contraire aux Grecs sur le continent. Mais des martyrs leur montraient qu'ils n'appartenaient plus à la terre que pour combattre. Le ciel était désormais leur avenir et leur patrie!

La réponse hautaine de la Porte Ottomane à la note des ministres européens avait été suivie du martyre de Cyrille, archevêque honoraire de l'éparchie du mont Hémus, prédécesseur de Grégoire, et membre du synode de l'église d'Orient. Parvenu au terme d'une extrême vieillesse, car il était plus que nonagénaire, il fut livré aux bourreaux et pendu publiquement dans le quartier du Phanal. A Andrinople on infligea le même supplice à Dorothée Proïos, archevêque métropolitain de cette éparchie. Ce prélat, renommé pour sa vie exemplaire, après avoir fait ses humanités en Italie, était venu en 1800

perfectionner ses études à Paris, où il fut admis, en qualité d'élève externe, à l'école polytechnique. De retour dans sa patrie, il avait professé les sciences exactes au collége de Couroutchesmé, près de Constantinople; et ses vertus l'avaient élevé au second trône de l'église d'orient, quand la persécution frappa sa tête innocente (1). Le même jour, la basilique fondée par le savant Eutrope, l'un des premiers évêques de la Thrace, perdit son archiprêtre, huit de ses ecclésiastiques les plus distingués, ainsi que vingt des premiers négociants grecs d'Andrinople, qu'on attacha au gibet dressé devant la porte de l'église métropolitaine.

Leurs biens furent confisqués au profit du sultan, qui fit ensuite égorger Eugène, archevêque d'Éphèse; Joseph, ancien archevêque de Thessalonique, ainsi que cent quatre-vingt-cinq exarques et chefs des principales abbayes de son empire. Plusieurs prêtres furent empoisonnés pour dissimuler le nombre des meurtres dans les lieux où l'on avait encore intérêt à ménager les chrétiens; mais on décapita devant l'Alaï kiosque, sous les yeux même du Grand-Seigneur, ravi de voir couler le sang chrétien, Mavrocordatos et Chantzerys, princes du Phanal, avec une foule de marchands parmi lesquels on reconnut Démétrius Paparigopoulos, banquier de la Sublime-Porte, qui lui était redevable de fortes sommes d'argent; un autre banquier nommé Aphendoulis,

(1) On connaît encore, rue Saint-Jacques à Paris, l'humble restaurant où ce martyr vénérable allait prendre son dîner à vingt-deux sous.

des courtiers, des changeurs, et d'anciens barattaires, coupables de posséder des biens dont le despote ne pouvait s'emparer qu'en les sacrifiant à sa cupidité.

Ce fut au milieu de ces scènes atroces(1), que la Porte obtint des ministres européens, non contents d'avoir favorisé ses armements, la promesse que les consuls qui relevaient de leur juridiction n'accorderaient plus de refuge au peuple proscrit. Ainsi, au nom des monarques chrétiens qui règnent au dix-neuvième siècle, il fut défendu à leurs agents de tendre une main secourable à des vieillards, à des femmes et à des enfants sans défense. L'ordre s'étendit aux capitaines des vaisseaux du commerce, auxquels il fut interdit de se charger de chrétiens pour les dérober à l'apostasie et à la mort; et, chose inouie, on osa sacrifier ainsi le plus beau de nos priviléges en Turquie, privilége basé sur les capitulations, maintenu par la fermeté de nos ambassadeurs, en autorisant les mahométans à visiter les vaisseaux couverts du pavillon de France, pour y saisir les victimes soustraites à leur férocité.

Les choses ne se présentaient guère sous un aspect plus favorable du côté de la Hellade. Vers le milieu d'avril, les paysans de l'Attique avaient formé des rassemblements partiels dans les montagnes; mais leurs exploits s'étaient bornés à voler des moutons, et à rançonner quelques Turcs isolés, quand les Diacriens, informés de la mort du pa-

(1) *Voy.* Raffenel, Hist. des événements de la Grèce, p. 80 et 81. Paris, 1822.

triarche Grégoire, annoncèrent, par l'extermination de quelques Turcs, qu'ils brisaient le joug de l'obéissance. Alors l'alarme se répandit dans la plaine; et le cadi d'Athènes, s'imaginant retenir ses administrés dans le devoir par les liens du serment, exigea (1), dit-on, de l'archevêque et des primats, de jurer fidélité à leur *légitime souverain.*

J'ignore si un pareil serment eut lieu, et si des chrétiens outragés dans le chef de leur église le devaient en conscience au successeur des caliphes, dont les mains fumaient encore du sang du patriarche Grégoire. Je dirai plus : la raison, privilége que la Divinité a accordé à l'homme (2) pour discerner le juste de l'injuste, d'accord avec la religion, condamnant la fausse légitimité de l'usurpateur du trône des Constantins; car *le prétendu droit de conquête n'étant que celui de la force, il ne devient légal qu'autant que la justice le sanctionne;* s'il y eut serment, il dut être considéré comme extorqué et frappé moralement de nullité fondamentale.

Cependant, rassurés par cette mesure, les Turcs, qui ne voyaient paraître aucun ennemi, niaient leur existence; et on aurait pu la révoquer en doute, si on n'avait pas remarqué qu'il disparaissait de moment à autre des gens suspects qui ne revenaient plus. Cette annonce d'un orage qui se formait au loin nécessitant quelques mesures de précaution, les chrétiens, d'accord avec les Turcs, résolurent

(1) *Voyez* le journal du ministère turc, intitulé *Spectateur oriental,* n. 3. 28 avril 1821.

(2) Nihil ratione esse divinius. Cic. 1 de Nat. Deorum.

de veiller à la sûreté publique, et on établit des corps-de-gardes aux portes d'Athènes. On vivait ainsi sur le provisoire, lorsqu'un émissaire envoyé par les insurgés vint avertir le vaivode qu'une bande peu nombreuse de *voleurs grecs* mal armés se trouvait aux environs de Marathon, où il était facile de les surprendre et de les exterminer. Aussitôt le fanatisme musulman s'enflamme! On prépare une expédition contre *des misérables, qu'il suffisait de joindre pour en faire justice*, en se promettant, au retour, de traiter les chrétiens de l'Attique comme ceux de Constantinople; car, en tout pays, la capitale donne le ton aux provinces.

Pénétrés de l'idée de leur supériorité, huit cents Turcs, espèce la plus poltronne que la terre de Cécrops ait jamais nourris, partent en chantant des versets du Coran. Ils allaient rougir le champ de victoire de Miltiade du sang *des Grecs dégénérés!* C'était pour eux une partie de plaisir; ils venaient de dépasser les prolongements de l'Hymette et du Brilessus, ils avançaient dans la plaine de Marathon, quand douze cents Grecs, se levant tout-à-coup du milieu des tombeaux de leurs ancêtres, attaquèrent de toutes parts les infidèles. La frayeur paralyse leurs bras, aucun ne songe à se défendre, et une centaine, auxquels la peur rend des forces, étant parvenus à regagner Athènes, ils y répandent une telle épouvante, que la population turque prend aussitôt le parti de se renfermer dans la citadelle.

Il en était temps; car les Grecs, ayant suivi les

pas des fuyards, ne tardèrent pas à s'emparer de la ville, où ils signalèrent leur entrée par le pillage de quelques maisons turques, l'ennemi, avant de se retirer, leur ayant donné motif d'exercer ces sortes de représailles.

Le bruit de l'occupation d'Athènes par les insurgés s'étant répandu, Éleusis, Mégare, et les grandes bourgades de l'isthme, arborèrent l'étendard de la Croix. Les Grecs et les Schypetars belliqueux de cette contrée, guidés par l'hétériste Dikaios, diacre de l'église orthodoxe, marchent vers le défilé, d'où le commandant turc s'était prudemment enfui dès les premiers symptômes de l'insurrection. Ils s'en emparent, franchissent les monts OEniens, entraînent les populations des hameaux d'Examili (1) et paraissent devant Corinthe.

Les Turcs, informés, quelques heures d'avance, de leur approche, s'étaient réfugiés dans la citadelle, forteresse aérienne impossible à escalader, et non moins difficile à réduire par le moyen de l'artillerie. Ce fut là que se terminèrent pour le moment les progrès de l'insurrection, dont l'autre extrémité touchait aux Thermopyles, où le brave Diacos, protopalicare d'Odyssée, se préparait à combattre le corps d'armée détaché par le serasker Khourchid pacha.

On se trouvait également en présence de l'ennemi sur le terrain de l'isthme. Jousouf pacha, après avoir repoussé les bandes de l'archevêque Germa-

(1) *Voy.* t. IV, ch. 110 de mon Voyage dans la Grèce.

nos, avait aussitôt expédié deux mille quatre cents hommes, sous les ordres d'Elmas bey et d'Achmet Dem de Philatès, avec ordre de se rendre, en contournant les montagnes, à Tripolitza.

Achmet Dem, si doux, si généreux, qui avait offert des secours empressés au consul de France, n'était pas plus tôt entré à Vostitza, que, reprenant le caractère naturel aux Turcs, il avait fait mettre à la broche et rôtir à petit feu quelques chrétiens tombés entre ses mains, tandis que son collègue se divertissait à brûler les églises et les maisons. Après cette expédition, les exterminateurs, laissant à main gauche Corinthe, n'eurent pas plus tôt pénétré dans l'Argolide, que les habitants de sa capitale, restés soumis à l'autorité du sultan, après avoir consigné leurs armes à ses délégués, coururent à leur rencontre. Ils leur apportaient l'hommage de leur soumission et de riches présents, se flattant d'obtenir à ce prix la protection due à la fidélité.

Ils étaient rentrés avec cette espérance, lorsqu'au milieu de la nuit sept cents Argiens, arrêtés à domicile, sont froidement décapités. Le feu est mis dans plusieurs quartiers de la ville! des femmes et des enfants périssent au milieu de l'incendie; et ceux qui parviennent, au nombre de plus de six mille, à se sauver, répandent, avec le récit de cette catastrophe, le désir de la vengeance, dans les régions les plus inaccessibles de l'Arcadie.

Les villages de la plaine de Mycènes sont évacués en un clin d'œil; ceux de la Trézénie, de l'É-

pidaurie, de l'Hermionide, de la Cynurie et de la Laconie en deçà de l'Eurotas, s'insurgent, persuadés qu'il n'y a de salut pour eux que dans la résistance à des barbares, qu'aucune concession ne peut fléchir. Malgré ce mouvement spontané, Achmet Dem, et quelques jours après Elmas bey, quoique harcelés et affaiblis par des pertes d'hommes, parvinrent à se jeter dans Tripolitza, que les Grecs n'inquiétaient encore qu'à une très-grande distance.

Tandis que les Turcs travaillaient ainsi à se faire des ennemis irréconciliables, l'apparition des Grecs descendus du mont Panachaïcos, et une violente secousse de tremblement de terre arrivée le 29 avril à six heures du matin, commencèrent à mettre les troupes de Jousouf pacha en alarme. Le lendemain on vit arriver à Patras des blessés, bientôt après on signala quelques voiles suspectes à l'horizon; et, le 2 mai à cinq heures du soir, on entendit de toutes parts crier aux armes : les chrétiens étaient aux portes de l'acropole.

Plusieurs mahométans se réfugient au consulat de France, où ils restent cachés jusqu'au moment du signal qui rappelle les insurgés dans la montagne. Le lendemain et le jour suivant, des combats d'avant-postes s'engagent, on brûle réciproquement les métairies des agas, et ce qui restait encore de maisons de la ville sur pied. L'horizon prend un aspect sinistre; et le consul de France, certain de succomber ou d'être bientôt forcé de quitter son poste, voulant ne songer à son salut qu'après avoir

mis en sûreté jusqu'au dernier des chrétiens qui s'étaient retirés sous le pavillon sauveur du roi, essaye de tenter un dernier effort.

Depuis un mois, M. Hugues Pouqueville n'avait été occupé qu'à faire embarquer les femmes, les enfants et les dépôts confiés à sa sollicitude. Chaque nuit il expédiait quelques barques ; et il avait été constamment heureux, lorsqu'il apprit, le 6 mai, à son réveil, qu'une femme d'âge, logée dans une cabane attenant à sa demeure, venait d'être trouvée égorgée et les bras coupés. Cet attentat, de triste augure, commis dans l'obscurité, ne tarda pas à expliquer des intentions qui se manifestèrent par des voies de fait plus directes. Les Schypetars Guègues, levant le masque, franchirent à plusieurs reprises les murs d'enceinte du consulat ; et Jousouf pacha ne voulant ou ne pouvant pas les réprimer, on dut craindre le massacre de ce qui restait de réfugiés dans la maison de France (1).

(1) « Il ne s'en trouvait heureusement plus que onze, » dit le consul dans une de ses lettres, qui étaient cachés dans l'église ; « mais lorsque je leur annonçai qu'il fallait partir, il y eut une « scène déchirante. — Qu'allons-nous devenir ? Il faut mourir ! « — Je les rassure, en leur annonçant que j'ai fait porter des pro- « visions sur la barque. C'était le dernier sac de biscuits qui me « restait. — Vous ne serez point attaqués ; je vous donne une es- « corte de huit hommes. La nuit est obscure ; les Turcs effrayés « sont retirés au château : partez. — Alors tous se prosternent « devant l'autel, et jamais prières plus éloquentes ne furent « adressées à Dieu. Une femme, improvisant un hymne, célèbre « et bénit le nom des Bourbons ; et les prières auraient duré « jusqu'au jour, si on n'avait pas forcé ces malheureux à s'éloi-

On pourvut à leur sûreté, et bientôt les combats recommencèrent. Les vivres destinés aux besoins de la garnison turque tombaient chaque jour entre les mains des insurgés, qui poussèrent des patrouilles jusque sur les glacis de la forteresse, où elles eurent l'audace d'incendier une maison appartenant au gouverneur. Vainement celui-ci voulut rétablir les aqueducs, ses troupes furent battues, jusqu'au moment où des milliers d'Arnaoutes, accourus à son secours, forcèrent les Grecs à rétrograder vers les montagnes, d'où ils sortirent, le trente mai, pour engager une affaire générale.

La plaine était couverte de feu, de fumée, et de carnage, lorsqu'à quatre heures après midi on signala dans le lointain le pavillon blanc! C'était celui de la frégate française l'Arriège, commandée

« gner. En sortant de l'église, ils se précipitent au pied du mât « de pavillon, qu'ils embrassent. Je leur remets un boïourdi turc « que j'avais obtenu pour sauver la tête d'un chrétien, en or- « donnant à l'escorte, s'il survenait quelque difficulté, de dire « hardiment que ces gens s'embarquaient avec la permission du « visir, et d'exhiber ce papier sans hésitation, certain que j'étais « que personne ne saurait le lire. On prétendit que la précaution « était inutile. J'insistai; on céda, et on s'achemina. On était « persuadé qu'il n'y avait personne en ville, lorsque, arrivés à la « plage, des Turcs, embusqués dans une maison de la douane, « crièrent d'arrêter. Il fallut obéir, et sans le boïourdi, qu'on « présenta avec hauteur, tout était perdu. Après avoir fait sem- « blant de le lire, on permit à la barque de pousser au large. » Ainsi fut sauvé le dernier convoi des chrétiens réfugiés sous le pavillon de France, dernier trésor que le consul du roi conserva intact et presque entièrement respecté.

par M. le capitaine de Leuil, qui apportait les premières consolations au consul du roi, qu'il reçut sur son bord, lorsque toute espérance lui semblait ravie, car il était sans pain et dans un abandon complet depuis plusieurs mois.

Les Schypetars mahométans qui se trouvaient dans ce moment aux prises avec les Grecs n'étaient que l'avant-garde de plusieurs bandes armées que Khourchid pacha avait détachées contre les Moraïtes. Ils furent cependant repoussés avec perte au milieu des ruines de Patras, où ils apprirent les succès de leur sérasker dans l'Épire.

Nous avons dit ailleurs qu'indépendammeut de la forteresse et du château de Litharitza, le visir Ali occupait militairement l'île située au milieu du lac de Janina. Il avait empêché la population grecque de s'en éloigner, quoiqu'elle eût mis tout en œuvre pour obtenir la permission de se retirer dans le canton de Zagori avec les Janiotes, qui s'y étaient rétirés depuis le commencement du siége. Dès lors les chrétiens n'entrevirent plus de délivrance que dans la perte du rebelle; et, informés que Khourchid songeait à attaquer leur île, ils lui fournirent des renseignements propres à son succès. Ce dévouement était de nature à leur mériter sa protection; il leur en avait donné la promesse, et, afin que les choses se passassent de manière à tout concilier, ils avaient gagné à prix d'argent le commandant, qui lui céda le terrain dès que son escadrille se présenta. Les Grecs charmés virent donc arriver sans crainte les troupes impériales; mais à peine

eurent-elles pénétré dans leur village, retraite jusqu'alors paisible d'une peuplade chrétienne de sept cents ames, que le sang innocent commença à couler.

Dans un moment, dans un clin-d'œil, les Grecs sont égorgés ou garottés; les femmes et les filles deviennent l'objet de la brutalité des chefs et des soldats, qui rivalisent de luxure et de cruauté. Les maisons sont livrées au pillage, et les monastères à la profanation. Les tabernacles des églises sont brisés; le viatique est dérisoirement jeté aux pourceaux; les images des saints sont foulées aux pieds; les soldats tirent au sort les vases sacrés, et les églises deviennent la proie des flammes.

Au milieu de ce désordre, l'historien perd de vue les Hydriotes enchaînés sur la flotille : ils n'ont jamais revu leur patrie. Mais comment dire les douleurs des mères éplorées, des filles pudiques flétries, des vieillards et des pères de famille, lorsqu'on les traîna au milieu du camp de Khourchid pacha? Il leur avait promis son appui, et ils étaient esclaves. Il leur avait fait annoncer leur délivrance, et on les vendait à l'encan. Il avait solennellement juré de respecter les autels; et les églises réduites en cendre, les prêtres égorgés, lui reprochaient son parjure, quand un homme, renommé de tout temps pour son intégrité, osa intercéder en faveur des chrétiens.

Démétrius Athanase, élevant la voix en faveur de ses co-religionnaires, obtint du sérasker Khourchid l'ordre de briser les fers des insulaires, qui

ne pouvaient ni ne devaient être considérés comme esclaves.

Une proclamation, publiée dans le camp, enjoignit aussitôt de les remettre en liberté, mais les barbares refusèrent de les délivrer, en déclarant qu'ils n'avaient pris les armes que pour faire du butin et des esclaves. Le sérasker dut alors promettre deux cent cinquante piastres pour chaque individu, qu'il racheta de ses deniers, au nombre de cinq cents. Mais il ne put ou ne voulut pas arracher des mains du pacha de Tricala la fille d'un nommé Samariniotis de Janina, avec laquelle son ravisseur s'enfuit en Thessalie, après l'avoir forcée à renier la divinité de J. C., pour embrasser le mahométisme.

La conduite d'un visir devenu humain était trop extraordinaire pour ne pas cacher quelque perfidie. On applaudissait à la générosité de Khourchid, lorsque Omer Brionès accusa devant son tribunal le chef d'une des principales familles de Calaritès (1), d'avoir reçu des sommes considérables d'Ali pacha, qu'on disait destinées à être réparties entre les chrétiens qui survivraient à la révolution de l'Épire. Celui qui avait fait cette révélation à Omer Brionès était en fuite, ainsi qu'il arrive dans les conspirations de cette espèce; et l'indivu dénoncé nominativement étant mort, l'accusation retomba sur un de ses plus proches parents. Il passait pour ri-

(1) Calaritès. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce, t. II, p. 176 à 192.

che, et c'était à ses dépens que le sérasker voulait s'indemniser de ce qu'il venait de débourser avec tant de regret pour le rachat des chrétiens.

L'accusé, appelé devant Khourchid, ayant été interpellé au sujet d'une somme de trente mille sequins d'or (trois cent soixante mille francs), qui lui avaient été confiés par Ali pacha, n'eut pas plutôt nié l'existence du dépôt, qu'il fut livré aux bourreaux. Ils avaient ordre de l'appliquer à la question; et pendant qu'ils lui versaient de l'huile bouillante sur la poitrine, un geolier albanais, complice des desseins d'Omer Brionès et de Khourchid, feignant d'être touché de ses souffrances, lui conseilla de dire *qu'il avait reçu dix mille piastres, et qu'on pourrait savoir la vérité qu'on voulait connaître, si on interrogeait les primats de l'Anovlachie* (1).

Cette *déclaration* ne fut pas plutôt rapportée au serasker, qu'il fit appeler ceux qu'on venait de lui désigner. Ils attestèrent par serment qu'ils n'avaient aucune connaissance des faits allégués par un délateur immoral; et qu'on accusait à tort un malheureux, auquel on aurait dû présenter en face son dénonciateur. — *J'entends*, s'écria Khourchid, *il n'y a pas eu d'argent donné? Je vous en ferai bien convenir; qu'on les emmène.*

« Alors, » dit Georges Tourtouri, syndic des primats de Calaritès, dont j'emprunte le récit, que les Grecs transcriront un jour dans le martyrologe

---

(1) Anovlachie. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce, t. II, ch. 39, 40 et 41.

de leur émancipation, « on nous conduisit dans la « salle des tortures, où l'on voyait des colliers en « fer, des haches, des tenailles, des fouets, avec « divers instruments de supplices, et on nous aban- « donna à nos réflexions. Au bout d'une heure, « l'Albanais, conseiller de l'iniquité, s'étant appro- « ché de nous, voulut nous persuader de promettre « de l'argent, pour obtenir notre élargissement. Il « s'agissait, disait-il, de nous sauver, en payant « plus de trois cent soixante mille francs qui se- « raient retombés à la charge de nos administrés; « et nous répondîmes par le refus d'accéder à une « proposition qui nous aurait rendus coupables de « lâcheté en convenant d'un délit dont nous étions « innocents.

« On nous laissa donc livrés de nouveau à nous- « mêmes pendant une heure; et le serasker nous « ayant fait comparaître en sa présence, nous le « trouvâmes occupé à interroger la victime qui était « la cause innocente de nos maux. Le tyran la pres- « sait de déclarer ce qu'elle avait fait des trente mille « sequins qui lui avaient été remis par Ali pacha. « Puis, prêtant un moment l'oreille à un de ses « conseillers, qui lui dit en turc que nous étions « tous d'intelligence, il apostropha de nouveau l'ac- « cusé, en s'écriant avec fureur : *Tu as avoué, chien « d'infidèle, à l'officier qui vient de me le dire, que « tu as touché vingt mille sequins. Qu'en as-tu « fait? parle, je te tiens quitte du reste. — Seigneur, « vous savez le contraire; voici... — J'entends, ces « Cafres veulent des témoins à décharge! qu'on les « emmène, et qu'ils soient pendus.*

« Au même instant, vingt scélérats se précipitent « sur nous ; quatre d'entre eux m'entraînent, et je « me retrouve avec mes collègues dans la salle des « tortures. Un quart-d'heure s'écoule. On apporte « des cordes ; les bourreaux nous lient étroitement « les bras ; un d'eux me jette le lacet au cou, je « marche au supplice, suivi des condamnés, lors« qu'arrivé au pied de l'échelle, Omer Brionès, qui « s'était rendu auprès de Khourchid, dès qu'il avait « eu connaissance de notre condamnation, enjoint « aux bourreaux de suspendre l'exécution. Il parle « au serasker de notre probité, de notre innocence, « du danger qu'il y aurait à nous sacrifier dans les « circonstances présentes, et il parvient à faire ré« voquer l'arrêt de mort.

« Nous sommes immédiatement rendus à la liber« té ; et, par un de ces contrastes qu'on ne trouve « qu'en Turquie, les bourreaux nous invitent à nous « rafraîchir avec eux. Le maître a parlé ; ils nous « traitent avec autant de civilité qu'ils avaient dé« ployé de fureur, et la main qui devait nous « étrangler nous présente humblement le café. Ils « n'oublient pas de la tendre pour demander des « étrennes, le paiement de la corde, celui de leurs « peines et de nos dépouilles, qui leur étaient dé« volues et que nous leur donnâmes ; satisfaits d'en « être quittes pour une longue agonie et de l'argent, « qui n'est rien, quand on remonte des portes du « tombeau à la vie, pour être témoin du châtiment « de ses oppresseurs. »

C'était une sorte d'échec pour Khourchid pacha,

aux yeux des musulmans, d'avoir été obligé de racheter des chrétiens faits esclaves par ses soldats, et de se trouver dans la nécessité d'épargner les primats de Calaritès, qui étaient d'autant plus susceptibles d'être pendus en bonne politique, que leurs vertus les rendaient chers aux chrétiens, car en Turquie, on n'est pas honnête homme impunément.

Cette maxime, relative aux inconvénients de la probité dans les gouvernements absolus, fut soutenue dans le conseil des Osmanlis par Ismaël Pachô bey, que nous allons voir rentrer en scène par des sacriléges. Il pérora, et les raisons qu'il donna furent d'autant mieux senties par le serasker, que les derniers courriers de Constantinople lui avaient apporté la nouvelle de la défaite des bandes d'Hypsilantis et du supplice du patriarche. Pouvait-il rester en arrière, après de tels exemples? Le temps des concessions était passé; il fallait adopter une marche franche, *écraser les chrétiens*, et ne parler désormais d'amnistie que pour les abuser.

Cette résolution étant unanime, Ismaël Pachô bey, zélateur hypocrite, comme tous ceux qui cherchent à couvrir les désordres de leur vie par des exagérations religieuses, informé qu'un nouvel évêque, promu au poste de Hiéroméri, venait d'arriver dans la Thesprotie, suscita contre lui les Turcs de Philatès, qui le dénoncèrent comme un agent secret des insurgés. Le bâtiment qu'il montait en venant de Constantinople avait touché à Corfou, avant d'aborder à l'embouchure de la Thyamis; fallait-il

d'autres preuves pour déclarer qu'il était un conspirateur? Son arrestation fut aussitôt décrétée, et on l'amena enchaîné avec un de ses diacres au quartier-général de Khourchid. Là, après s'être saisi des présents qu'il portait, mais sans daigner lire les *lettres-patentes du sultan*, *qui l'autorisaient à exercer ses fonctions*, Pachô bey ayant insisté sur la nécessité de suivre l'exemple de la capitale, l'évêque ainsi que son diacre furent attachés aux fourches patibulaires dressées devant la tente du serasker.

Les jours suivants, on pendit à côté des deux martyrs trois hégoumènes ou prieurs des plus riches abbayes de l'éparchie de Janina, quatre religieux, deux ermites, plusieurs prêtres séculiers, et une foule de laïques qui tenaient un rang distingué dans l'église.

On mit ensuite à la chaîne l'archevêque Gabriel, qu'on renferma dans le cachot réservé aux assassins, et on remplit les prisons de tous les prélats de la Romélie, qu'on se proposait de faire passer successivement par la main du bourreau. Enfin, pour récompenser l'auteur de ces conseils, on nomma le fils d'Ismaël Pachô bey, qui était âgé de dix-huit ans, pacha de Prévésa, et son père reçut l'aigrette d'or qu'on décernait autrefois aux braves, mais qui n'est plus, de nos jours, que le prix de la perversité chez les musulmans dégénérés.

Le début de l'extirpation du christianisme dans la Grèce s'annonçait ainsi, quand le serasker de l'Épire, qui aurait dû s'occuper, avant tout, de

réduire Ali Tébélen, résolut d'attaquer les Armatolis. Son projet était vaste. Les capitaines de la Hellade comptaient à peu près dix mille hommes sous leurs drapeaux; mais, répandus sur différents points de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Étolie et de l'Acarnanie, comme ils ne présentaient aucun ensemble, ils pouvaient être assaillis avec succès par des masses dirigées contre leurs bandes isolées. Ils étaient jusqu'alors restés tranquilles, surtout dans l'Étolie et l'Acarnanie, malgré les suggestions des émissaires d'Ali pacha, de Diacos, de Germanos; et il fallait profiter de leur irrésolution pour les détruire, en feignant de travailler au maintien de l'ordre public dans leur pays.

On fit, en conséquence, partir pour le Xéromeros (1) un officier qualifié de gouverneur, qui, étant arrivé à l'Arta, écrivit aux premiers Étoliens que, son intention étant de se rendre à Vrachori, il les invitait à lui préparer des logements pour trois cent cinquante hommes, chargés de veiller conjointement avec eux à la paix de leurs foyers. Le ton de sa lettre était paternel; la réponse des primats fut de le prier d'amener le moins possible de troupes dans un pays étranger à toute influence ennemie; et il consentit à ne garder que cent cinquante soldats, avec lesquels il se rendit au chef-lieu de son gouvernement où il fut bien accueilli.

Les douleurs de la patrie n'étaient encore qu'un songe pour les Étoliens des vallées, dont le beau

(1) Canton de l'Acarnanie.

côté ne fut jamais l'amour de la Grèce. Les montagnards, au contraire, qualifiés de brigands par les historiens de Rome, parce que la liberté fut toujours leur idole chérie, voyaient avec horreur l'apparition des Turcs, qui venaient d'égorger le patriarche ainsi que les prêtres que Khourchid avait fait pendre à Janina. Trois ou quatre capitaines d'Armatolis, chargés des pouvoirs de leurs frères, se présentèrent seulement à la tête de quatre cents hommes pour saluer le toparque, qui n'osa pas, tant leur attitude était ferme, parler de l'ordre de *déposer les armes*, qu'il était chargé de leur notifier au nom du Grand-Seigneur. Ainsi, ils retournèrent immédiatement dans les montagnes, et le gouverneur turc ne trouva bientôt de sûreté qu'en s'entourant d'un corps de huit cents hommes d'élite, qu'il fit venir en hâte.

Ce surcroît de troupes, au lieu d'améliorer sa position, ne tarda pas à la rendre plus embarrassante. Le peuple, aux dépens de qui les Turcs vivaient, commença à se plaindre; et les primats, ayant fait des réclamations qu'on ne daigna pas écouter, furent vus de mauvais œil de la part des Mahométans et des Grecs. De leur côté, les Armatolis, voyant grossir le noyau de l'armée musulmane qui s'organisait à Vrachori, se mirent sur une défensive si ombrageuse, que le gouverneur, aposté pour les attaquer en traître, n'espérant plus y réussir, dut renoncer à toute espèce de stratagême. Chaque jour les bourgeois et les habitants de la plaine, excédés des mauvais traitements de ses soldats, fuyaient

dans les montagnes et dans les bois. Des villages entiers étaient abandonnés, et la désertion qu'il attribuait aux insinuations des Armatolis, tandis qu'elle était le résultat de l'indiscipline de sa troupe, l'engagea à informer le serasker de ce qui se passait. A la suite de l'exposé des faits, il priait Khourchid *de lui envoyer promptement trois ou quatre mille hommes, afin d'empêcher une insurrection qui prenait la marche de celles de la Livadie et de la Morée, qu'on pourrait,* disait-il, *prévenir, si on faisait de suite main basse sur les Grecs.*

Cette proposition étant venue à la connaissance des Armatolis, qui interceptèrent le courrier du toparque au gué de Stratos, les décida à persévérer de plus en plus dans leur système de défensive, sans donner aux infidèles le moindre prétexte d'une agression quelconque contre eux. Une semblable résolution fut regardée par les Turcs comme l'effet de la terreur inspirée par leur supériorité; et au lieu d'attendre les renforts que leur commandant sollicitait, ils attaquèrent les Armatolis. Alors, ceux-ci s'étant réunis en conseil de guerre, dans les escarpements de l'Apoclèistra (1), lieu témoin, à diffé-

(1) Apoclèistra. Les Grecs n'ont apprécié l'importance de cette position qu'en 1824. C'est une partie entièrement isolée du mont Callidrome, située entre les cantons de Cravari, d'Apocoro et de Carpenitzé. Sa position au milieu des précipices comprend une étendue de cinq milles de développement. On y trouve des eaux vives qui alimentent des moulins; un seul sentier, défendu par un fort, maintenant garni d'artillerie, y donne accès, et on y a établi un magasin de vivres. Enfin, pendant

rentes époques, des défaites des Gaulois, des Romains, des Scytho-Sclaves et des Turcs, il fut décidé de *repousser la force par la force*. On convint en même temps, pour rejeter l'odieux de l'agression sur l'ennemi, de ne pas le poursuivre au-delà de la limite des montagnes, où le feu sacré de la liberté s'est conservé de toute antiquité parmi les belliqueux Étoliens de l'Agraïde. Tant de prudence, jointe à la bravoure connue des montagnards étoliens, ne pouvait que leur mériter des succès. La témérité des Turcs les portait à croire que les secours que ceux-ci attendaient ne devaient pas être éloignés, quand le chef qui conduisait les barbares prit soin lui-même d'éclairer les Armatolis sur sa marche.

Une pareille inconséquence ne pouvait sortir que de la tête pleine de jactance d'un mahométan. C'était Ismaël Piassa, né dans les montagnes de l'Illyrie macédonienne, au voisinage du lac Lychnidus, qui à peine descendu à l'Arta s'était empressé de donner connaissance aux Acarnaniens de l'approche de la division qu'il commandait. Il adressait aux primats l'ordre et le journal de sa direction jusqu'à Vrachori, où il comptait arriver avec quinze cents hommes.

Cette révélation ayant mis les capitaines grecs

---

les invasions des Turcs, on y a donné asyle à plus de cinq mille femmes et enfants, ainsi qu'à dix mille bestiaux, qui y ont trouvé des paturages. Le commandant de ce poste inexpugnable est actuellement un nommé Georges Lelis, sur la fidélité duquel le gouvernement hellénique peut compter.

dans la confidence des plans de l'ennemi, Gorges Varnakiotis, que le serasker Khourchid n'avait pas voulu prendre à son service, brûlant plutôt de se venger d'une injure personnelle que de servir la cause publique, marcha incontinent à la rencontre d'Ismaël Piassa. Il était accompagné de cent vingt-cinq palicares, avec lesquels il s'embusqua dans une forte position du Macryn Oros, en faisant dire aux Armatolis d'Agrapha de se mettre en mesure de le soutenir. Cela fait, il attendit l'ennemi qui, s'étant imprudemment avancé, fut attaqué et contraint de se replier en désordre sur Arta, en laissant trois cent soixante-dix morts dans le défilé où il s'était fourvoyé.

Tel fut le premier succès que les Acarnaniens obtinrent avant d'avoir arboré l'étendard de la Croix; mais il n'était pas assez décisif pour refroidir le zèle d'Ismaël Piassa. Les Armatolis, qui l'avaient connu dans les camps d'Ali Tébélen, honorèrent assez sa valeur pour lui opposer, dans une seconde entreprise qu'il forma, sept cents hommes qu'ils envoyèrent au secours de Varnakiotis, sous la conduite de Cara-Hyscos et de Stournaris, capitaines issus des races doriennes de l'Agraïde, si l'on peut ajouter foi aux traditions des Grecs indigènes. Ce renfort portant le bataillon de Varnakiotis à huit cents soldats, ils ne firent pas difficulté de présenter le combat à Ismaël Piassa, dont le corps d'armée se montait à deux mille cinq cents hommes. Ils le battirent et, prenant aussitôt l'offensive, ils le poursuivirent jusqu'à l'Arta, où ils eurent la gloire de

le tenir bloqué pendant plus d'un mois, ainsi que trois visirs qui accoururent à son secours.

Le serasker Khourchid, qui n'avait calculé que sur la victoire, était sorti des règles de sa sagesse ordinaire, en prenant une trop grande échelle d'opérations, dans un pays qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Il avait été entraîné par les ordres de Khalet effendi, qui lui écrivait sans cesse *d'agir, de frapper, d'exterminer et de répandre la terreur, seul moyen de tenir les peuples courbés sous le joug de l'obéissance*.

C'était aussi son inclination; mais, né Georgien, quoique musulman dès l'enfance, il n'abhorrait pas les chrétiens avec la haine des fanatiques, dont la fureur ne le cède qu'au faux zèle des hypocrites qui se couvrent du manteau de la religion pour réussir à la cour des sultans. Ainsi, dès qu'il eut connaissance de l'insurrection de l'Acarnanie, il saisit cette occasion pour reculer sans honte, en faisant élargir les archevêques et les évêques qu'on avait entassés dans les prisons de Janina. Ils en furent quittes pour des avanies pécuniaires, tout Turc étant inflexible sur l'article de l'argent, au moyen duquel on ferait baptiser mouphtis et caliphes; mais il ne lui était plus possible de rappeler Omer Brionès, qui s'avançait vers les Thermopyles.

Celui-ci s'était réuni, au-delà du Pinde, à Mehemet, nouveau visir, *in partibus*, de Morée, qui avait deux mille cinq cents hommes de milices irrégulières sous ses drapeaux. Ces forces, jointes à plusieurs contingents venus de la Macédoine trans-

axienne, lui composaient une division de huit mille soldats, avec lesquels il aurait pu, à cette époque où les Grecs tremblaient encore au seul nom des Turcs, obtenir des avantages considérables, s'il avait su modérer la fougue de son caractère. Mais, brave, impétueux, superbe, et féroce, Omer, qui aspirait à se signaler par le carnage, voulait avoir à lui seul la gloire d'écraser les rebelles de la Livadie. Il connaissait personnellement Diacos et Odyssée, qui avaient été, ainsi que lui, dans la haute domesticité d'Ali Tébélen. Il les détestait avec toute la cordialité d'un homme de vieille souche, indigné que des raïas osassent aspirer à une émancipation glorieuse. Ils avaient arboré l'étendard de la Croix, signe de l'abolition de l'esclavage sur la terre! Cette idée le faisait écumer de rage. Jamais sang de renégat (car Omer descend des Brionès Paléologues, barons du Musaché, au temps de Roger, roi de Sicile et d'Épire), n'avait bouilli avec plus de violence dans les veines d'un mécréant.

Laissant donc à Mehemet, pacha de Morée, le soin d'observer les mouvements de Jean Gouras et de Dyovounitis, chefs des insurgés du mont Othryx, il se dirigea du côté du Trachys. Arrivé à Thaumacos, il détacha neuf cents hommes auxquels il enjoignit de passer la Hellada six lieues au-dessus du pont qui porte son nom. Ils devaient s'enfoncer ensuite dans les forêts du mont Catavothra et se trouver, à jour fixe, à Amblani, pour tomber sur les chrétiens, lorsqu'il les attaquerait de front, au passage ordinaire du fleuve, qu'ils s'étaient mis en mesure de lui disputer.

En effet, Diacos, informé de la marche d'Omer Brionès, l'attendait à la rive droite du Sperchius ou Hellada avec les cinq cents braves qui avaient conquis la Béotie. L'Hiérophante de l'antre de Trophonius leur avait promis la victoire; ils étaient campés en vue du terrain jadis illustré par le beau trépas de Léonidas. Le Sperchius coulait devant eux; deux milles et demi vers le midi, ils étaient couverts par le Dyras; et le pas des Thermopyles pouvait, en cas de revers, leur offrir une retraite dans laquelle ils se trouveraient en mesure de faire tête à l'ennemi.

On avait discuté ces chances, lorsque le combat commença entre les Turcs, cinq fois supérieurs en nombre, et les chrétiens qui résistaient depuis plusieurs heures, quand les barbares descendus du mont Catavothra les attaquèrent en flanc. Il n'y avait plus de retraite que du côté des marais qui environnent l'embouchure de la Hellada : alors les Grecs, se précipitant au milieu des ennemis avant qu'Omer Brionès eût pu franchir le pont, se firent jour en abandonnant soixante morts ou blessés, au nombre desquels se trouvait l'intrépide Diacos, appuyé sur le tronçon de son sabre, qui fut pris et empalé. Fuyant ensuite à travers les bois, ils arrivèrent, hors d'haleine, jusque dans les ressauts du Parnasse, où ils apprirent à Odyssée leur défaite et la perte de son ami. Celui-ci jura de le venger; et son esprit, fécond en ressources, ne tarda pas à trouver le moyen d'humilier Omer Brionès.

Au lieu de poursuivre les Grecs, Omer pacha,

qui avait perdu six cents hommes au passage du Sperchius, passa son temps à leur rendre les derniers devoirs, en ordonnant de laisser en proie aux bêtes féroces les cadavres des chrétiens tombés sous les coups de ses soldats. Puis, ayant mis garnison dans le khan de Hellada, il se rendit à Bodonitza, où il séjourna pendant une semaine entière, afin de donner le loisir d'arriver aux divisions qui manœuvraient, à ce qu'il croyait, de concert avec lui; et il s'avança ensuite vers le Céphise, en prenant une direction moyenne entre Salone et la ville de Livadie.

Odyssée, qui suivait du haut du mont Parnasse ses mouvements, informé de la défaite d'Ismaël Piassa et des embarras de Méhémet pacha, que les bandes du mont Othryx avaient repoussé jusque dans les plaines de Pharsale, descendit aussitôt sur le plateau de la Béotie. Parti le 20 mai, au coucher du soleil, des hauteurs du mont Lycorée, il vint s'embusquer au khan de Gravia, non loin de l'emplacement de Panopée sur le Céphise, avec sept cents Phocidiens. Son but était de surprendre Omer Brionès au passage de ce fleuve; et celui-ci s'étant avancé le 21, au matin, fut attaqué avec une telle fureur par les Grecs, qu'il ne parvint qu'avec peine à les débusquer de la position qu'ils occupaient. Alors Odyssée qui voulait, à tout prix, couvrir la position de Livadie, fit un mouvement du côté de Chéronée ou Capournia, qu'il dut abandonner avec perte, après avoir soutenu le combat jusqu'à la nuit. Il fut battu, et les Hellènes, qui

s'étaient couverts de gloire dans cette journée malheureuse, firent retentir les forêts de la Phocide du refrain de cette lamentation antique : *O Chéronée, village fatal, ne publie jamais notre défaite! Héros, gémissez dans vos tombeaux, nous avons été vaincus près de Platée!* (1)..

Les combats de Gravia et de Capournia avaient coûté la vie à sept cents Turcs et à cent soixante-douze Grecs. Omer Brionès, qui avait reçu quinze cents hommes de renfort, tirés des bourgades de la Béotie où il se trouvait des Mahométans, s'avançait vers Livadie quand Odyssée, qui avait réuni les palicares de Diacos, deux cents Grecs d'Amphise, cent montagnards du Tithorée, aux levées en masse des chrétiens de Platée (Côcla), de Delphes (Castri) et d'Arachôva, reparut à la tête de deux mille cinq cents hommes, en vue du champ de bataille qu'il avait perdu l'avant-veille.

L'étendard de la Croix flottait au milieu de ses bandes empressées de laver dans le sang des infidèles la honte de la défaite qu'ils avaient pleurée avec tant d'amertume. Il attaque brusquement les Turcs, étonnés de revoir ceux qu'ils croyaient dispersés. Ils poussent de longs hurlements, en faisant retentir les échos de leur cri de guerre : *Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète!* Les Grecs y répondent par le *Kyrie Eleïson,* signal ordinaire du danger, soit qu'ils marchent à l'ennemi ou qu'ils tombent sous ses coups ; car le

---

(1) *Vid.* Dionys. Miles. apud. Philostrat., lib. I.

Seigneur est toujours présent à leur pensée. Odyssée se précipite, avec la rapidité de l'aigle, sur les Turcs, que leur chef, non moins intrépide, ramène vingt fois à la charge; mais ils doivent céder : la Croix triomphe! Les infidèles sont repoussés au-delà du Céphise; poursuivi l'épée dans les reins, Omer Brionès se trouve prévenu au passage de Tourco-Chori, village que les chrétiens avaient occupé sur ses derrières. Il prend le chemin de Talante, et celui qui s'était vanté de porter le fer et le feu jusqu'à Athènes regagne pendant la nuit la petite forteresse de Bodonitza (1); le génie du mal lui réservait plus tard les succès barbares qu'il lui refusait dans cet instant.

Odyssée, content de tenir Omer Brionès bloqué dans le château de Bodonitza par un millier des paysans auxquels il laissa le soin de lui couper les vivres, se porta aussitôt vers la Phocide.

Aux premiers bruits de l'insurrection du Péloponèse, les musulmans exaspérés avaient fait main-basse sur les chrétiens de Salone et de sa banlieue. Les cantons de Lidoriki et de Malandrino étaient ouverts à leurs incursions, jusqu'aux confins de la Locride Hespérienne, qui n'attendait qu'un signal pour arborer le *labarum* de l'indépendance. Les familles grecques réfugiées au milieu des glaciers du Parnasse et du mont Tithorée invoquaient le secours d'un libérateur. Il était aussi urgent de les sauver que politique de compléter l'insurrection de cette province.

---

(1) Bâtie en 1208, par le sire Guillaume de Champagne.

Odyssée, ayant conduit au voisinage de la fontaine Castalie son armée qui était de cinq mille hommes depuis ses succès, s'empara du château d'Arachôva (1), que les Mahométans avaient restauré depuis quelques mois. Les Phocidiens abhorraient trop les beys qui ont succédé, dans la possession de cette place, aux nobles sires de Saint-Omer et de la Trémouille, pour ne pas exercer de sanglantes représailles contre ces meurtriers de leurs familles. Cent cinquante Turcs furent passés au fil de l'épée, au milieu des ruines d'Arachôva, château de tout temps exposé aux coups des conquérants qui ont envahi la fertile Livadie. On se porta incontinent vers Salone; et en passant à Crissa, contrée autrefois dépendante du temple de Delphes, possédée dans les temps modernes par la famille française de Néville, comme on y apprit que les Turcs avaient assassiné l'évêque de cette éparchie, on jura de venger sa mort. Les barbares s'étaient réfugiés dans l'acropole d'Amphise, et les Grecs, commandés par un nommé Panorias (2), l'ayant emportée après douze jours de siége, exterminèrent tous les mahométans, à l'exception d'un bey qui se fit chrétien avec sa famille.

---

(1) Arachôva. Bourgade située au pied du mont Parnasse, 4 mille E. de Delphes. On y compte quatre églises dédiées à la Vierge, à Saint-George, Saint-Démétrius, et Saint-Nicolas. Sa population est de 1500 habitants chrétiens.

(2) C'est le même qui répondit aux Turcs, dont une des conditions pour se rendre était de conserver leurs armes: *Eh! infidèles, c'est pour ces misérables ferrailles que je me bats.* Mém. de M. Voutier, p. 194.

Comme un incendie qui, après avoir dévoré les moissons, embrase les forêts, le récit des exploits d'Odyssée et de Panorias, volant de bouche en bouche, fit éclater l'insurrection jusque parmi les peuplades des plateaux supérieurs du Parnasse et du mont Oëta. Le même jour, sans aucune de ces hésitations qui décèlent la crainte de se compromettre, les habitants des cantons de Patradgik où fleurit Hypate, ceux de Cravari, de Lidoriki, de Malandrino, de Venetico, qui formaient anciennement la Doride, la Locride-Hespérienne, et l'Étolie-Épictète, secouèrent le joug de leurs oppresseurs. Des éphores, nom oublié dans la Grèce, remplacèrent les codja bachis; le bonnet de raïa fut foulé aux pieds et le Croissant renversé dans tous les lieux où il existait des mosquées. Une nouvelle ère commença pour l'Étolie.

On l'inaugurait, quand l'avant-garde de l'armée navale d'Hydra, déployant la bannière de la Croix, le 7 juin, à la hauteur du promontoire Araxe; Missolongi, Anatolico s'insurgèrent, et les Turcs furent bientôt cernés à Vrachori. Ainsi la Hellade, depuis les Thermopyles jusqu'au golfe Ambracique, se trouva sous les armes et victorieuse des deux divisions turques, qui s'étaient flattées de *porter un coup mortel à la rébellion*.

Khourchid pacha comprit, en homme accoutumé aux vicissitudes de la fortune, qu'il devait tirer de sa position le moyen de ressaisir des avantages qui dépendaient de la célérité qu'il mettrait à terminer le siége des châteaux de Janina. Il n'avait

jamais compté sur l'assistance de la Porte, qu'il connaissait trop bien pour se fier aux promesses de ses ministres, et il devait espérer moins que jamais qu'elle le soutiendrait. Les secours en hommes et en vivres, que Moustaï pacha lui promettait depuis trois mois, n'arrivaient pas. Il avait réussi à déloger les Souliotes du khan des Cinq-Puits; mais à peine était-il dégagé de ce côté, que l'insurrection de l'Acarnanie l'avait obligé de renforcer la garnison de Calaritès, dans le Pinde, où les Armatolis d'Agrapha pouvaient se porter. L'impolitique de Pachô bey avait éventé trop tôt les projets du divan contre les Armatolis, avec lesquels il n'y avait plus aucun moyen de rapprochement. En vain Tchellacova, primat de l'Agraïde, était resté fidèle, tous les villages de l'Acheloüs étaient armés. Il fallait donc encore tenter une diversion du côté de l'Acarnanie, et le serasker envoya l'ordre à Bekir Dgiocador, gouverneur de Prévésa, de se porter à Vonitza, afin de tomber sur les derrières de Varnakiotis qui bloquait Arta, et de l'obliger à faire un mouvement rétrograde. Pour lui, il se prépara à emporter le château de Litharitza, dont la possession, jointe à celle de l'île où il avait fait élever des redoutes, le mettrait à même de battre la forteresse du lac et d'accabler Ali pacha.

D'après ce plan, on ouvrit, le 5 juin, un feu continuel contre le front méridional du château de Litharitza; et la brèche étant praticable dans une étendue de sept toises environ, on se décida à donner l'assaut le 8 au matin. Les troupes marchèrent

hardiment dès que le sérasker eut donné le signal d'aborder le rempart; elles firent des prodiges de valeur; mais, au bout d'une heure de combat, Ali Tébélen, porté sur un brancard à cause qu'il était tourmenté de la goutte, ayant fait une sortie, les assiégeants forcés de céder regagnèrent précipitamment leurs lignes, en laissant au pied du rempart trois cents morts. *L'Ours du Pinde*, fit dire le vieux satrape Ali pacha à Khourchid, *vit encore; tu peux envoyer prendre tes morts pour les enterrer; je te les rends sans rançon, et j'en userai toujours de même quand tu m'attaqueras en brave.* Puis, rentré dans sa forteresse aux acclamations de ses soldats, il dit en apprenant l'insurrection de la Hellade et des îles de l'Archipel : *Deux hommes ont perdu la Turquie; c'en est fait!* En vain on voulut tirer de lui l'explication de cette sentence prophétique, il garda le silence, et se retira dans sa casemate auprès de l'ange consolateur de sa vieillesse et de ses douleurs.

Ali n'avait point témoigné cette allégresse qu'il manifestait après ses succès; et dès qu'il se trouva seul avec Vasiliki, il lui apprit, en pleurant, la mort de Chaïnitza. Une apoplexie foudroyante avait frappé cette sœur chérie, l'ame de ses conseils funestes, dans son palais de Liboôvo, où elle avait vécu respectée jusqu'à son heure suprême. Elle avait été redevable de cette faveur insigne à ses richesses et à la recommandation de son neveu Dgéladin, pacha d'Ochrida, que le sort réservait à clore la pompe funèbre de la race criminelle de

Tebélen. La garnison fut informée, le jour suivant, de cet évènement, qui lui expliqua le motif de l'indifférence de son visir pour une victoire qu'il ne regardait peut-être déja plus que comme un sursis à son arrêt fatal. Quelques mois après, Ibrahim, pacha de Berat, mourut empoisonné; c'était la dernière victime que Chaïnitza avait demandée depuis long-temps à son frère.

Le serasker Khourchid, qui avait transmis à Ali la nouvelle de la mort de sa sœur, avec des ménagements dignes d'eloges, éprouvait des chagrins non moins réels. Indépendamment de ce qui se passait dans la Grèce, où sa famille entière, qu'il avait laissée à Tripolitza, se trouvait bloquée, il venait d'apprendre que Békir Dgiocador avait échoué dans la tentative de diversion qu'il lui avait prescrite. Les habitants de Vonitza, informés qu'on avait assassiné sans motif leurs ôtages, s'étaient enfuis, à son approche, dans les forêts du mont Berganti. Il avait été battu en voulant les poursuivre, et après avoir en quelque sorte vu prendre sous ses yeux, par les Grecs Acarnaniens, les forts de Playa et du Tekè, qui sont situés au bord du Nérite de Leucade, il était rentré à Prévésa avec trois barques remplies de blessés.

Enhardis par ces succès, les capitaines Hyscos, Lepeniotis, les neveux de Cadgi Antoni, laissant le blocus d'Arta aux soins de Varnakiotis, s'étaient avancés dans le mont Djoumerca, qui couronne le bassin de Janina au midi. L'Athamanie et les contrées les plus escarpées de la vallée supérieure

de l'Achéloüs s'étaient soulevées. On pouvait apercevoir le feu des bivouacs des insurgés, du camp même de Khourchid pacha; Marc Botzaris avait enlevé ses chevaux à Variadès, village éloigné de six lieues de Janina; un homme moins ferme que le serasker se serait cru perdu.

Les Valaques de Calaritès, qui supportaient depuis dix mois les charges d'une garnison de quatre cent quatre-vingts Turcs, avaient déja dépensé plus de 400,000 francs, pour subvenir à leur entretien, lorsque les insurgés déployèrent le pavillon de la Croix sur le mont Agnanda, point le plus élevé de l'Athamanie. A son aspect le peuple, las de souffrir, introduisit dans la ville, sans la participation de ses primats, deux cents insurgés qui attaquèrent les Turcs retranchés dans des maisons solides et crenelées. On se battit de part et d'autre avec acharnement, pendant dix jours, au bout desquels les mahométans ayant demandé à capituler, on leur accorda la faculté de se retirer avec armes et bagages au camp impérial de Janina. On convint à cet effet de leur donner une sauve-garde composée du protopapas ou curé, et de huit chefs des principales familles, qui furent chargés de les accompagner jusqu'aux avant-postes de leur armée.

Ils s'éloignèrent à ces conditions; mais à peine avaient-ils descendu le mont Polyanos, qu'ils rencontrèrent deux mille Turcs que Khourchid envoyait au secours de la garnison de Calaritès. Alors sans égard pour la foi jurée, ils assassinèrent le vénérable chef de l'Église avec cinq des envoyés de

paix chargés de veiller à leur sûreté. Puis, revenant sur leurs pas et escaladant les montagnes, tandis que les Armatolis qui avaient compromis les habitants fuyaient à leur approche, ils arrivèrent à Calaritès. Poussant des cris de fureur auxquels les habitants, abandonnés à leur désespoir, répondirent à coups de fusil, soixante Grecs, s'étant embusqués dans un quartier situé à la rampe des précipices qui bordent la ville au midi, arrêtèrent l'ennemi assez long-temps pour permettre à la population de gagner les escarpements du mont Baros. On profita ensuite de la nuit pour se retirer, trois mille chrétiens, hommes, femmes et enfants, s'éloignèrent de leur patrie en s'éclairant à travers les précipices, avec des torches de bois résineux, jusque dans la vallée de l'Achéloüs.

La ville voisine de Syraco, que la fermeté d'un de ses citoyens, nommé Coletti, sauva dans cette circonstance, imita l'exemple de Calaritès. Ses habitants, après avoir embrasé leurs demeures, gagnèrent les montagnes de la Dolopie, qui étaient encore couvertes de neige, et rejoignirent les Calaritiotes, en faisant prévenir les villages de l'Anovlachie de se tenir sur leurs gardes. Ils formèrent ensuite des camps où les diverses bourgades se rendirent, et après avoir erré durant vingt-cinq jours afin de réunir les populations chrétiennes du Pinde, ils arrivèrent suivis de leurs troupeaux, montant à plus de quatre-vingt mille têtes de bétail, dans les forêts de l'Étolie, repaire de tout temps favorable aux opprimés. Coletti passa aussitôt en Morée, ou

on le verra bientôt figurer comme ministre ; et quelques familles, qui avaient le moyen de payer le prix de l'hospitalité, parvinrent à être admises dans les îles Ioniennes.

Nous consignons ce fait, car c'était un privilége extraordinaire d'intéresser la pitié des agents anglais, auxquels on avait livré les Ioniens sans aucune garantie. Ils avaient tendu une main secourable au satrape de Janina, mais ils s'étaient hautement déclarés contre les Grecs, parce qu'ils ne voyaient en eux que des instruments de la politique russe. C'était à ses artifices qu'ils attribuaient l'insurrection de la Hellade, et on surveillait avec une sévérité si insultante ses consuls, qu'on les expulsa plus tard, sous prétexte qu'ils étaient Ioniens, quoique naturalisés Moscovites. En attendant, leurs lettres officielles ou privées étaient décachetées, sans employer même les subterfuges qu'on met ailleurs en usage, pour masquer cette injure.

C'étaient de vieilles méthodes, bonnes autrefois pour Venise, et maintenant pour les casuistes politiques du tribunal Vémique de Mayence ; mais les inquisiteurs d'Albion ne tergiversent jamais en fait d'arbitraire, quand il s'accorde avec leurs intérêts. On dressa ensuite des potences aux principaux atterages des îles Ioniennes, afin d'annoncer aux barbares la démarcation entre la chrétienté et la Turquie, et on remit en activité les délateurs ainsi que les espions formés à l'école du geolier de Sainte-Hélène. On permit l'entrée des îles à quelques fem-

mes, en repoussant vers une terre en conflagration des hommes qui ne demandaient qu'à reposer sous la surveillance d'une police ombrageuse; car *la vie est douce*, disaient les Grecs, *même aux infortunés.* On leur refusa le feu et l'eau; mais tandis qu'on criait *anathème* contre la révolte, soit calcul ou erreur, on faisait tout pour la fomenter.

Loin de moi, j'en atteste le ciel, de croire qu'il soit jamais entré dans la pensée du cabinet anglais de vouloir étouffer les espérances des Grecs dans leur sang. J'aime même à croire que le soin de leur propre conservation dicta des mesures atroces aux protecteurs de l'heptarchie ionienne, qui savaient trop combien la vente de Parga les avait rendus abominables aux yeux des orthodoxes, pour laisser accumuler une population irritée, qui aurait pu, à l'aide de quelques mécontents, leur causer plus que des inquiétudes. C'est ainsi qu'il faut expliquer ce qui se passa d'abord, car tandis qu'on repoussait les hommes capables de porter les armes, mesure favorable à la cause des Grecs, on leur vendait publiquement des armes et des munitions de guerre. Mais c'est à tort qu'on prétendit, dans le temps, qu'on avait poussé le machiavélisme jusqu'à tolérer l'émigration du comte André Métaxas; elle fut l'effet d'un sentiment trop honorable, pour qu'il ne trouve pas place dans cette histoire.

Le premier cri de liberté parti du Péloponèse avait fait tressaillir les Ioniens (1). André Métaxas,

---

(1) Les Grecs de Zantè fournirent, dit-on, à cette époque,

informé qu'un gentleman anglais, nommé Gordon, et plusieurs de ses compatriotes, se disposaient à accourir au secours des Grecs, ne pouvant s'imaginer que ce qui était permis à Londres fût un délit dans les Sept-Iles, suivit l'impulsion de son cœur qui l'appelait à assister ses coreligionnaires. Il ne s'agissait que d'éluder quelques formalités, et sur le bruit répandu que des forbans infestaient l'archipel d'Ithaque, il obtint du résident de S. M. B. à Céphalonie d'armer pour leur donner la chasse.

Un corps nombreux de Grecs s'étant joint à lui, on s'embarqua avec du canon; et, sorti du port, on leur communiqua le dessein de passer en Morée. Ceux qui n'étaient pas d'avis d'une pareille entreprise furent reconduits à terre, et André Metaxas, accompagné de son frère Constantin et de trois ou quatre cents hommes, débarquèrent dans le golfe de Cyllène, au moment où Procope, évêque de Calavryta, entraînait les populations de l'Élide dans le mont Olenos.

---

aux insurgés, en argent et en munitions de guerre, une valeur de 2,205,000 francs.

Céphalonie envoya du canon, des armes, et équipa, à ses frais, 490 hommes qui sont encore considérés comme proscrits, et dont les propriétés se trouvent sequestrées par les Anglais. Leucade et Ithaque fournirent, de leur côté, 145 hommes, de la poudre et des boulets qui leur furent vendus par le commandant turc de Prévésa. Enfin, M. Maye, originaire de Zante, établi alors à Marseille, ne cessa pas d'assister les insurgés, en leur faisant passer hommes, armes, munitions, et tous les secours qu'il put réunir.

CHAPITRE V.

Arrivée d'une escadre grecque devant Patras. — La frégate l'Ariége sauve le consul de France. — Combats entre les Hellènes et les Turcs. — Leur détresse. — Insurrection de Missolonghi. — Turcs captifs déclarés raïas. — Conseils des Hydriotes aux habitants de Galaxidi, rejetés. — Les insurgés injustement décriés. — Espion pendu. — Pillage du faubourg de Coron par les Maniates. — Sénat de Calamate. — Colocotroni généralissime. — Arrivée de Démétrius Hypsilantis. — De Michel Comnène Aphendoulief et de Cantacuzène. — Déclamations d'un Allemand. — État des insurgés. — Siége de Monembasie. — Férocité des Turcs. — Superstition des Maniates, encouragés par leurs femmes. — Absolution singulière de leurs vols. — Secours que les Anglais donnent aux Turcs. — Suite de cette action. — Corinthe débloquée. — Terreur répandue dans l'Arcadie. — Litanies. — Ex-voto. — Laliotes secourus. — Leur retraite. — Chassent les Turcs Patréens de l'Acropolis. — La police de Zante. — Défend la procession du saint sacrement. — Fureur des Zantiotes.



Ce fut le premier juin, à deux heures après midi, qu'on aperçut deux vaisseaux qui forçaient de voiles pour entrer dans le golfe de Patras, et une heure après, on en découvrit quelques autres au large. Quoique les Turcs annonçassent que c'était l'avant-garde de l'armée du capitan pacha, la frayeur qu'ils manifestaient décelait leur crainte. A trois heures une corvette suspecte, accompagnée d'un brick, après avoir successivement arboré le pavillon de France et celui du Sultan, hissa subitement la bannière de la Croix.

Il serait difficile de peindre l'effroi des Osmanlis et des Arnaoutes, qui se croyaient tellement certains de n'avoir en tête que quelques rebelles réfugiés dans les montagnes, qu'ils n'avaient pas même pensé à la possibilité d'être attaqués par mer. Dans un moment ils abandonnent le poste des jardins du consulat de France, où ils s'étaient établis militairement, malgré l'inviolabilité jusqu'alors respectée de son enceinte, et ils se retirent précipitamment dans la forteresse. L'escadre du capitana bey, composée de cinq bâtiments de guerre portant soixante-dix pièces d'artillerie, lève en même temps l'ancre, et au lieu de présenter le combat à deux armements qui n'avaient que trente-deux canons à lui opposer, elle prend la fuite vers les Dardanelles de Lépante.

Le consul de France, abandonné à lui seul, se rend à bord de la frégate l'Arriége, d'ou il voit les deux navires grecs braver le feu des châteaux, franchir, sans daigner leur répondre, le détroit et attaquer les Turcs sous le canon de Lépante. A sept heures du soir on découvre seize navires chétiens; à neuf heures ils mouillent en rade, en laissant la frégate française entre eux et la volée du château de Patras. Le capitaine de Leuil ayant alors hélé le brick amiral, celui-ci lui répond : *Nous sommes Grecs ; nous venons d'Hydra pour secourir nos frères! Nous savons que vous êtes Français, nous sommes vos amis!*

Nous sommes Grecs! A ces mots la ligue Achéenne sembla sortir de ses tombeaux héroïques. *Nous*

sommes Grecs aussi, répondirent les insurgés aux *Dauphins des mers* (1), en allumant une multitude de feux sur les hauteurs du mont Panachaïcos. La nuit fut ensuite employée à veiller, à prier l'Éternel de compatir aux efforts d'un peuple malheureux, et une heure avant le jour les Hydriotes, vermeils comme l'aurore qui commençait à colorer les coupoles aériennes du Parnasse, appareillèrent. C'était la première escadre, voguant sous le pavillon de la Croix, que la mer de Lépante s'enorgueillissait de porter, depuis l'immortelle victoire de don Juan d'Autriche, qui confondit l'orgueil du Croissant. Au lever du soleil, elle avait engagé une vive canonnade avec les châteaux de Morée, qu'elle dépassa à six heures du matin, sans recevoir aucun dommage. A sept heures on apercevait les vaisseaux grecs combattant en groupe devant le château du cap Antirrhion, tandis qu'une autre partie cinglait à l'orient.

Épouvanté du bruit de la canonade, Jousouf pacha envoya demander des nouvelles au consul de France qui était revenu à terre; il lui fit ensuite notifier à deux heures après midi, ainsi qu'à ceux d'Angleterre, d'Autriche et d'Espagne, qu'il cessait de répondre de leur sûreté et qu'il était décidé à incendier leurs demeures. Ils durent alors se retirer, non sans danger, et la frégate l'Arriége reçut sous le pavillon du roi, qui avait sauvé tant de victimes, les légations consulaires des monarques chrétiens.

(1) Surnom des Hydriotes; je l'ai déja dit ailleurs.

A cinq heures du soir une nouvelle escadre grecque était en vue, avec une flottille de barques chargées de soldats, qui s'avançaient en présentant à la brise leurs voiles aussi blanches que le plumage des cygnes qu'on voyait autrefois voguer sur l'Eurotas. Ils entouraient divisés par peuplades les bricks qui se ralliaient à leur vaisseau amiral, au mât duquel flottait l'étendard auguste du roi des rois. Le cortége belliqueux s'étant approché de la plage, le combat que les chrétiens commencèrent avec les infidèles ne prit fin qu'avec la nuit, qui ne laissa plus voir que les flammes des métairies de Patras, auxquelles les Schypetars Guègues avaient mis le feu avant de céder le terrain aux Grecs.

A une heure après minuit, M. de Leuil, capitaine de l'Arriége, mit à la voile, en convoyant trois bâtiments autrichiens, deux anglais et un espagnol. A l'aube, les consuls revirent leurs pavillons, qu'ils avaient laissés à la garde de quelques agents. Celui de France avait été confié au révérend Antipa, ecclésiastique vénérable, que les persécutions du général Campbell avaient frappé, en 1809, d'un décret de proscription; ne pouvant rentrer dans sa patrie, il avait demandé à mourir sous le pavillon de France! A mesure que le jour croissait on découvrait de nouveaux vaisseaux, qui apparaissaient comme ces étoiles qu'on voit pendant la nuit s'éteindre à l'occident, tandis que d'autres surgissent à l'orient pour repeupler les cieux.

En perdant de vue l'escadre masquée par le cap Taphias, où les anciens plaçaient le tombeau de

Nessus, on retrouvait la tête de la ligne qui formait un cercle depuis l'embouchure de l'Évenus, en se prolongeant à travers les pêcheries de Missolonghi jusqu'aux Oxyes, *Laertia regna*. Elle passait de là sous le vent de Céphalonie et de Zante pour aboutir au promontoire de Cyllène. Cette chaîne navale qui communiquait entre elle par des signaux retombait, en longeant le rivage de Dyme, sur le cap Araxe, pour former le blocus de l'Achaïe, où l'ennemi réduit à l'acropole de Patras ne devait pas tarder à succomber. Déja sa réddition prochaine était annoncée à Salone et à Corinthe par les Hydriotes maîtres de la navigation du golfe de Lepante. Des courriers ayant traversé l'isthme jusqu'à Cenchrée, en portèrent la nouvelle aux croiseurs de Psara qui se trouvaient dans le golfe de Saros. A quatre heures après midi, la frégate l'Arriége donna fonds à Zante, où les Ioniens l'accueillirent ainsi que le consul du roi avec une cordialité, que la réserve qu'ils étaient forcés de garder, ne leur permit pas de manifester par des transports d'allégresse.

Sur ces entrefaites la révolution qui avait éclaté à Missolonghi et à Anatolico, lors de l'apparition des premiers vaisseaux sortis d'Hydra, s'étant grossie de tous les paysans de la campagne Lélante et des montagnes de Calydon, les Grecs réunis au nombre de six mille franchirent le mont Aracynthe. Furieux d'apprendre le massacre des prêtres de plusieurs villages qu'ils traversèrent, ils mirent le feu au quartier turc, ainsi qu'aux mosquées, en entrant à Vrachori, et les infidèles épouvantés par ces représailles

inattendues, se retranchèrent dans la maison du vaivode, où bloqués, et après avoir épuisé leurs provisions de blé, ils demandèrent à capituler pour eux et pour les Juifs leurs auxiliaires.

On leur accorda la vie sauve, sans autre stipulation, et les sectateurs de Moïse ainsi que ceux du Prophète, se trouvant prisonniers à discrétion, furent déclarés raïas, et conduits coiffés d'un bonnet de coton dans l'île d'Anatolico, où on les employa à différents travaux publics. Enfin les mahométans de Zapandi, bourgade voisine de Vrachori, s'étant soumis aux mêmes conditions, l'affranchissement de l'Étolie fut accompli.

Les Hydriotes, informés de ces succès, conseillèrent alors aux habitants de Galaxidi d'abandonner le golfe de Crissa, et de se transporter à Missolonghi. Ils insistaient sur le danger de leur position dans une mer close par des forteresses qui pouvaient leur en fermer la sortie. *Alors*, leur écrivaient-ils, *vous vous trouverez à la merci de la première escadre turque qui voudra vous brûler. Nous sommes aujourd'hui maîtres de la mer; mais sa possession entre des mains plus puissantes que les nôtres est incertaine. Chargez donc vos familles et vos meubles sur vos vaisseaux. Emportez les images et les reliques de notre culte. Nous vous frayerons le chemin de la retraite, et arrivés à Missolonghi, votre marine s'unira à la nôtre pour combattre l'ennemi commun, tandis que votre population ajoutera de nouveaux défenseurs à une place maritime, qui doit devenir le centre de nos opérations.* Ces con-

seils n'étaient pas de nature à être compris par les marins égoïstes de la Locride Ozole. Ils se flattaient d'être respectés en restant neutres, et ils s'obstinèrent à demeurer tranquilles, sans penser à fortifier l'entrée d'un des plus beaux ports creusés par la nature.

Indépendamment de ces funestes considérations, les Galaxidiotes étaient entretenus dans leur aveuglement par le mauvais état des affaires des Turcs Patréens, qui tentèrent inutilement de repousser les Grecs, dans les journées des sept et huit juin. Après ce double échec, la division avait éclaté parmi la garnison de Jousouf pacha. Les Schypetars, race turbulente, s'étaient mutinés en demandant leur paie et du pain, et on n'était parvenu à les calmer qu'en leur promettant, dans un bref délai, argent, munitions et secours, choses qui ne pouvaient venir que de l'étranger auquel on s'était adressé. Cependant le moment pressait, car les Hydriotes, après avoir coulé deux bricks turcs, avaient débarqué du canon, et ils serraient le château de Patras de manière à couper bientôt ses communications. On y manquait de vivres depuis deux jours, lorsque Jousouf prit le parti de détacher huit cents hommes commandés par Ismaël bey d'Avlone, neveu du malheureux Ibrahim pacha de Berat, qui fit une trouée jusqu'à Lépante et parvint à ravitailler la place pour trois semaines.

Je ne puis, dit Hérodote (1), dans des circon-

---

(1) Hérodote, Polymnie, ch. 141.

stances pareilles à celles que je rapporte, *donner pour certain, ni l'envoi d'un hérant de Xercès à Argos, ni ce qu'il fut chargé de dire*, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'indépendamment de ce qu'on tramait contre les Grecs dans les îles Ioniennes, ils avaient été condamnés d'avance par l'implacable politique de l'Autriche. En dénaturant la sainteté de leur cause, on avait voulu décider les rois à les abandonner, et aucune voix généreuse, pareille à celle qu'Artaban fils d'Hystaspe (1) éleva jadis dans le conseil de Suze, ne fit entendre dans le conseil des souverains ces paroles adressées à Mardonius, ministre du grand roi, qui nous ont été transmises par le père de l'histoire (2). *Ne parlez pas avec tant de mépris des Grecs : la calomnie est ce qu'il y a de plus odieux. Elle rend toujours deux personnes coupables d'une grande injustice, et malheureuse une troisième sur qui retombe une double injure. Car le calomniateur, en accusant celui qui n'est point présent pour se défendre, est coupable, aussi bien que celui qui croit l'accusation avant de s'être convaincu qu'elle est vraie; et, en même temps, celui qui est l'objet de la calomnie reçoit des deux autres une égale injure : de l'un qui le calomnie, et de l'autre qui croit le mal sur la foi du délateur qui l'a débité.*

En effet, certains publicistes salariés s'étaient acharnés à frapper les Hellènes d'une affreuse ré-

---

(1) Id. ch. x.
(2) Id. ibid.

probation! Leur insurrection était un crime de lèze-majesté, disaient-ils, sans se rappeler qu'aux temps qu'il plaît à notre orgueil de qualifier de gothiques, des rois s'honorèrent de soutenir les efforts généreux des Suisses et des Pays-Bas, dont l'injure n'était pas aussi motivée que celle des Grecs. Mais tel était l'aveuglement de l'esprit de parti, qu'on ne voulut pas considérer indépendamment de cela, que l'Europe ne s'est pas trouvée compromise par l'émancipation de la Helvétie et de la Hollande, et que, pour cesser d'être régies arbitrairement, ces contrées ne tiennent pas un rang inquiétant au milieu des sociétés civilisées. Ces réflexions faites par des juges impartiaux auraient suffi pour laisser entrevoir que les Grecs essentiellement commerçants, ne reparaîtraient sur la scène de leur patrie que pour y relever les autels du vrai dieu, à côté du foyer des sciences et des ateliers de l'industrie qui distinguèrent leurs ancêtres.

Ces considérations n'échappaient pas à l'œil pénétrant des Anglais; mais persuadés que le mouvement général des Grecs avait reçu son impulsion de la Russie, ils s'étaient prononcés contre leur affranchissement. Jusque-là cependant, leur animadversion n'avait été dirigée que par des intrigues particulières, qui donnèrent lieu à une mesure funeste aux insurgés.

Les Hydriotes qui croisaient devant Patras, afin de protéger l'armée de terre qu'ils avaient débarquée, ayant visité deux barques Zantiotes appartenant au consul anglais Gréen, acquirent la preuve

de ses intelligences avec Jousouf pacha. Une lettre criminelle, renfermée dans le manche d'un aviron, fut saisie par l'amiral grec, et l'émissaire chargé de jouer le rôle d'espion dans son armée ayant été pendu, on resta sur le qui vive. On avait en main la preuve que les Anglais étaient des ennemis déclarés; qu'ils allaient arriver en rade de Patras, et il fallut retirer l'escadre qui croisait dans le golfe de Corinthe.

On rappela les bricks qui y étaient engagés, et on vit en conséquence, le 27 et le 28 juin, passer en vue de Zante, deux divisions navales grecques qui faisaient voile pour le Levant, au moment où le vaisseau de S. M. B. le *Cambrian* appareillait pour se rendre à Patras. On disait publiquement qu'il allait châtier les Grecs qui s'étaient permis de faire pendre un espion privilégié, et de visiter deux barques couvertes du pavillon britannique. Le consul anglais s'embarqua à bord; sa tendresse intéressée pour les Turcs, la haine qu'il portait aux Hellènes et aux Russes, n'annonçait rien que de sinistre, à moins que le capitaine du *Cambrian* ne fût supérieur à ses ressentiments, qu'il sut effectivement tempérer, en empêchant l'effusion du sang.

On s'abstint ainsi de tirer des Grecs une vengeance inique, mais on leur fit presque autant de mal en leur arrachant le prix de la victoire qu'ils étaient au moment d'obtenir. Le *Cambrian* fut reçu en ami par les châteaux qui défendent l'entrée du golfe de Corinthe, quoique l'accès en soit

interdit à toute espèce de bâtiment de guerre étranger. Cette circonstance fut regardée par les chrétiens comme le signe d'une alliance entre la Grande-Bretagne et la Porte Ottomane. Pouvait-on en douter lorsqu'on le vit visiter le port de Galaxidi, et débloquer la division navale turque que les chrétiens étaient sur le point de capturer? Enfin la chose parut évidente quand deux transports, qui avaient navigué sous son convoi, introduisirent dans le château de Patras cent soixante-seize barils de poudre, des vivres, et, dit-on, même des artilleurs. Non content de rendre ce service aux infidèles, le capitaine de la marine royale d'Angleterre reparut le 3 juillet sur la rade de Zante, avec les vaisseaux turcs qui jetèrent l'ancre à ses côtés, en présence de tout un peuple justement irrité d'une partialité aussi révoltante. Ainsi débarrassé, Jousouf pacha n'eut pas plutôt vu les Grecs se réfugier, pour la seconde fois, dans les montagnes, qu'il conçut le projet de ravitailler l'Acrocorinthe, et de secourir les Laliotes du mont Pholoé.

Cette détermination nous oblige de mettre sous les yeux du lecteur l'état de la Morée à cette époque, afin qu'il puisse juger de l'étendue des maux que l'expédition du vaisseau le *Cambrian* fit à la cause des chrétiens, et les moyens que ceux-ci mirent en œuvre, pour ressaisir une partie des avantages qu'ils venaient de perdre.

Dès le commencement d'avril, les Turcs surpris par une insurrection, qui était le résultat des fureurs de la Porte et de leurs déprédations, avaient

été réduits à se renfermer dans les forteresses de la Morée sans approvisionnements de siége. Ils devaient succomber, et les premiers qui demandèrent à capituler furent ceux d'Arcadia, place fortifiée, bâtie au couronnement des montagnes qui dominent la plage inabritée du golfe Cyparisien. Ceux des barbares qui n'avaient pu se sauver à Navarin, obtinrent la faculté de se retirer à Tripolitza, sous l'escorte de deux cents Grecs Soulimiotes du mont Évan. Philatra et Gargaliano, situés sur la rive Messénienne qui fait face à la mer de Libye, furent immédiatement occupés par les insurgés, dont les bandes se dirigèrent ensuite vers Navarin, qu'elles bloquèrent.

Idris bey, qui commandait cette forteresse, entraîné par le fanatisme de ses conseillers, s'était mis dans l'impossibilité de traiter avec les Grecs, en faisant pendre plusieurs ecclésiastiques de la ville et des environs. Il songea donc à se défendre, et les insurgés ayant coupé les aqueducs qui conduisent l'eau depuis la source de Pylos jusqu'à la ville, la garnison se trouva bientôt réduite à boire l'eau saumâtre de quelques puits, qu'elle creusa dans l'enceinte de la place.

Au même instant, les chrétiens du faubourg de Modon qui ne se trouvaient pas en forces suffisantes pour résister à leurs maîtres, conduits par leur évêque, prirent le parti de se joindre aux Grecs campés devant Navarin. Les villages de la contrée appelée l'Olivaie s'étant réunis, se mirent à leur tour en mesure de surveiller les mouvements

des Turcs de Coron, race superbe et farouche, qui ne quitta la campagne qu'à l'approche des Éleuthéro-Lacons du Magne.

Les bandes de ces montagnards, composées en grande partie des pirates de Nèzapos et des Cacovouniotes, se laissèrent bientôt battre par les Turcs, à qui il suffisait de faire sortir cinquante hommes pour les mettre en fuite. Elles prirent alors la résolution de se payer par leurs mains des frais de leur expédition : *afin*, disaient-elles, *de ne pas laisser au pouvoir des Infidèles les biens de leurs frères, il était naturel qu'ils se les appropriassent?* Ainsi les papas du Magne qui n'ont, comme leurs ouailles, conservé des préceptes de l'antiquité que l'esprit du brigandage, ayant permis le pillage, les Maniates, venus pour combattre les Turcs, firent, au préalable, main basse sur le quartier grec, d'où ils emportèrent meubles, fenêtres, portes, planchers, et jusqu'aux tuiles des maisons. Ils chargèrent plusieurs barques de ces dépouilles, avec lesquelles ils se retirèrent dans leurs montagnes, en déclarant aux insurgés qu'étant libres depuis long-temps ils vivraient à leur guise et ne prendraient part à l'émancipation de la Grèce qu'autant qu'on payerait leurs services. Vainement on leur parla de religion, de patrie, et de l'injustice qu'il y avait à voler leurs co-religionnaires; ils furent sourds à ces considérations, et ils s'éloignèrent en se moquant des foudres spirituelles de l'évêque de Christianopolis, auquel ils répondirent *que, s'il les excommuniait, ils trouveraient chez eux des*

évêques qui les relèveraient, à bon compte, de toute espèce d'anathême passé, présent et à venir.

Cette conduite des peuplades anarchiques du Magne était loin d'être conforme aux résolutions d'un sénat ou *Gérousie* provisoire, qui venait de s'organiser à Calamate, sous la présidence de Pierre Mavromichalis bey, bagou du Magne.

Un port majestueux, pareil à celui des races héroïques; de beaux traits, animés par le coloris que donnent les habitudes des montagnards qui vivent dans les régions méridionales; un son de voix éclatant, auraient annoncé, en le voyant, que Pierre Mavromichalis était le monarque de l'Éleuthero-Laconie, si ses manières n'avaient averti qu'il était le premier entre ses pairs, comme sa bravoure prouvait qu'il n'était que le frère d'armes de tous les Lacons belliqueux.

Descendu à Calamate dès que le cri de liberté eut retenti dans le Péloponèse, il avait hésité pendant quelque temps à compromettre le salut de la république militaire du Magne, dont les franchises étaient reconnues par la Porte-Ottomane. Il avait fait preuve de sa fidélité au sultan, en ordonnant l'enrôlement de plusieurs compagnies franches, que le capitana-bey avait embarquées pour servir contre Ali pacha. Il venait récemment de donner d'autres gages au visir de Tripolitza, en remettant entre ses mains plusieurs enfants des principales familles de la Laconie, et en conseillant à quelques évêques d'obéir à la sommation qui leur avait été faite, de se rendre à Tripolitza. Ainsi, d'accord

avec les chefs *aux yeux noirs* (1) de Calamé, du Sténycláros, d'Armyros et d'Oëtylos, il avait cherché à ouvrir des négociations amicales auprès du kiaya de Kourchid pacha.

Il lui redemandait les ôtages du Magne et de la Messenie, pour prix de sa neutralité. Rien n'était plus légitime, puisqu'il n'aspirait qu'au maintien de la paix, et ce ne fut qu'après avoir été informé qu'on les avait chargés de fers, qu'il souleva les capitaineries des vallées orientales de l'Éleuthéro-Laconie. Elles exercèrent de cruelles représailles contre les Turcs qui habitaient dans la vallée de l'Eurotas, et depuis cette époque les Maniates, informés de la mort du patriarche Grégoire, avaient juré guerre éternelle aux Turcs, en arborant le *labarum* dans la partie du Taygète qu'on appelle Pente Dactylon. On y avait relevé les autels consacrés au prophète Élie, dont le culte a remplacé partout celui de Phébus Apollon, et l'évêque de Caryopolis (2) avait excommunié, avec les *cierges noirs* (symboles du grand anathême), quiconque parlerait désormais de rapprochement avec les mahométans, quand on vit arriver à Calamate les députés de l'Achaïe.

L'archevêque Germanos avait résigné le commandement de l'armée à Colocotroni, pour remplir des fonctions plus analogues à son ministère

(1) Μαῦρα ὀμμάτια ; c'est le nom générique qu'on donne aux Grecs de Calamate. *Voy.* t. V de mon Voyage.

(2) *Voy.* t. IV, p. 461 de mon Voyage dans la Grèce.

que le métier de la guerre dans lequel il n'avait eu d'autre guide que la nécessité de porter les Grecs à la défense de la religion et de la patrie. Il amenait avec lui, au congrès de Calamate, les primats de Patras et ceux de l'Arcadie, avec Coletti de Syraco dans le Pinde.

Le prince Démétrius Hypsilantis, que son frère Alexandre avait si souvent annoncé aux Valaques comme devant arriver à leur secours, venait de débarquer à Hydra. C'était, disait-on, un homme sage, brave de sa personne, auquel il ne manquait que d'avoir un autre extérieur pour en faire un chef convenable aux Grecs. Il annonça les désastres des provinces Ultra-danubiennes; la trahison de Sava, que les Turcs avaient poursuivi jusque sur le territoire autrichien, où il s'était réfugié en se sauvant dans la ville d'Hermanstadt. Il leur apprit en même temps, que le brave Georges l'Olympien s'était dévoué au salut de la patrie, en faisant une guerre de partisan dans les montagnes de la Moldavie, où il espérait occuper les Turcs assez long-temps pour donner le moyen à l'insurrection de la Grèce de se consolider. Il ne leur dit rien de l'assistance de la Russie (1), malgré toutes les apparences d'une rupture, et il tacha de leur faire comprendre qu'un peuple qui aspire à s'affranchir

---

(1) Ce fut plus tard que D. Hypsilantis se donna aux Grecs comme un personnage très-important à la cour de Russie, mais il ne tint ce langage qu'après son débarquement dans le Péloponèse.

doit en puiser les moyens dans son patriotisme ; car sans cela il ne fait que changer de maître, sans jamais parvenir à remonter au rang des nations. Il aurait pu leur citer l'exemple de la Pologne, en opposition avec la conduite de la Suisse et de la Hollande, auxquelles on peut comparer la Grèce hérissée de montagnes, coupée par des golfes profonds, entourée des îles de l'Archipel, qui lui assurent le domaine de la mer, et une supériorité décidée sur leurs oppresseurs. Il fit palpiter leurs cœurs aux souvenirs glorieux de leurs ancêtres ; il amenait plusieurs officiers allemands qui demandaient à partager leurs dangers ; il leur apportait des armes, des munitions et 300,000 francs, provenant de la dot de sa sœur Marie, qui offrait ainsi l'espoir de son établissement en hommage aux Grecs! Il fut reçu avec enthousiasme. Son nom était cher aux chrétiens, et ils se réjouirent en croyant retrouver un descendant de leurs familles impériales dans la personne d'un Grec qui l'accompagnait.

Cet individu, qu'on appelait Aphendoulief, mais dont le vrai nom était Michel Comnène, né d'un père grec à Nizna, ville de Russie, avait été admis dans le collége des cadets de Pétersbourg. Il était entré, au sortir de ses études, dans la carrière de la diplomatie ; et le titre qu'il portait, dans un pays où tout ce qui appartient au gouvernement est assimilé à un grade militaire, n'en faisait pas un soldat. Qualifié de major, il avait été successivement attaché aux légations de Russie en Espagne et en Portugal. Il avait visité l'Angleterre ; et si ses

qualités avaient seulement égalé le peu de connaissances qu'il possédait, il eût été une acquisition précieuse pour les insurgés.

On promit de le pourvoir d'un emploi militaire qu'il désirait; car le propre de la médiocrité est toujours de vouloir paraître ce qu'elle n'est pas; et on convint qu'il se rendrait, avec D. Hypsilantis, à l'armée grecque qui se trouvait devant Tripolitza. On voulait en resserrer le blocus, et empêcher cette ville d'avoir aucune connaissance des évènements du dehors : mesure qui porte, plus qu'on ne pense, le découragement dans une place assiégée.

L'arrivée de D. Hypsilantis, qui avait été annoncée dès le commencement de l'insurrection, fut bientôt suivie de celle de Cantacuzène. Il s'était embarqué à Trieste avec une trentaine d'officiers allemands enthousiastes des temps héroïques de la Grèce. Ils apportaient des armes, des munitions de guerre, et l'annonce qu'une foule d'étudiants de diverses universités d'Allemagne se préparaient à les suivre, pour servir la cause des Grecs.

Noble Germanie! c'était alors qu'un de tes enfants (1) écrivait, en abordant aux plages de la Messénie : *Je veux, en combattant et en mourant, s'il le faut, pour les Grecs, leur témoigner ma reconnaissance pour les sentiments nobles et élevés que leurs ancêtres m'ont inspirés. Puissé-je seulement vivre assez pour voir arracher aux barbares l'acropole d'Athènes, les propylées et le Parthénon, et*

(1) Christian Muller. Voyage en Grèce, etc., lettre IV.

tomber au pied de ces monuments! J'aurai suivi, jusqu'au bout de ma carrière, ces hommes dont les divins écrits et les faits héroïques n'ont cessé de remplir mon ame... Je mourrai satisfait sur cette terre qui cherche à conquérir sa liberté... Les ombres des grands hommes qui ont foulé ce sol planeront sur moi.... Les favoris des Dieux ont terminé de bonne heure leurs jours; mourir dans sa jeunesse, fut pour eux une marque de la faveur céleste.... Germains, je vous attends sur les montagnes de l'Attique, aux grandes Panathénées.

Hélas! tant d'enthousiasme ne devait avoir que la durée d'une fièvre, qui ne laisse après elle que la faiblesse avec le regret d'un délire sublime! De pareils hommes étaient dignes de descendre au Pirée, quand les flottes d'Athènes en sortaient pour combattre Xercès à Salamine; ou lorsque les guerriers de Miltiade s'élançaient, en chantant l'hymne d'Armodius et d'Aristogiton, vers le champ de bataille de Marathon.

Aucuns des étrangers accourus au secours des Grecs n'étaient préparés au spectacle d'un peuple esclave depuis douze générations, qui n'avait que l'étincelle de la bravoure, avec les dehors hideux de la barbarie contractée dans son asservissement. Comment reconnaître les descendants des Hellènes, sous le costume d'une foule de brigands? A quels indices pouvait-on présumer même qu'ils étaient susceptibles de régénération? Les idéologistes qui prétendaient émanciper la Hellade avec des corollaires métaphysiques, ceux qui croyaient

trouver le moment propice pour fonder la république de Platon, maudirent le jour où ils conçurent l'idée de partager les dangers d'un peuple qui voulait reconquérir la patrie et ses autels, avant de discuter des plans d'utopie.

Un des membres du sénat de Calamate, le laconien Krevata, vêtu du costume des pâtres du mont Taygète, brisa le talisman en répondant à ceux qui parlaient de faire des journaux, *que les ancêtres des Grecs n'avaient pas eu besoin d'éphémérides pour transmettre à la postérité le souvenir des journées de Marathon, de Salamine, de Platée et de Mycale; et qu'il fallait vaincre avant de discourir.* Les réformateurs ainsi repoussés, d'accord avec une foule de militaires accourus pour commander ou diriger des hommes dont ils ne savaient pas le langage, secouèrent la poussière de leurs pieds contre la Hellade.

En y réfléchissant mieux, les philhellènes auraient compris qu'il leur manquait presque tout pour coopérer à la restauration de la Grèce? Il fallait s'entendre; et comment y parvenir sans des études pénibles? Après ce noviciat, comme il n'y avait ni épaulettes, ni cordons à gagner, et que notre Europe n'a plus guère d'hommes assez tempérants pour se contenter d'un morceau de pain de maïs, d'olives, d'ognons, et de l'eau des sources pour subsister, on fut refroidi. Les Grecs n'avaient rien de plus à offrir aux auxiliaires qui devaient partager leurs périls! Pour lit et pour tente, la terre et la voûte du firmament, tels étaient leurs casernes et leurs

camps. Ainsi l'idée non des dangers, mais de supporter des privations, des jours d'abstinence et quatre carêmes de rigueur, le manque absolu d'hôpitaux, n'offraient rien d'engageant à des militaires propres à une campagne à l'européenne. Ils ne pouvaient d'ailleurs concevoir le fanatisme et la férocité qui animaient les Grecs contre les Turcs, et les Turcs contre ceux-ci, parce qu'ils n'entendaient rien à cette succession de vengeances que les opprimés avaient léguées, depuis quatre siècles d'outrages, à leurs enfants. Les étrangers se réunirent donc pour condamner les Grecs en masse, et ils poussèrent l'injustice jusqu'à les accuser de lâcheté aux yeux de l'Europe.

Toutes les apparences de ces imputations existaient. Les chefs des insurgés étaient des hommes estimables; mais ils devaient paraître ingrats, parce que, n'ayant aucunes ressources, il leur était souvent impossible de satisfaire les premiers besoins des philhellènes. Quant au peuple, sa physionomie avait quelque chose d'hostile. La basse classe se distinguait par un mélange singulier d'arrogance envers les *Francs*, nom qu'elle continuait à donner aux chrétiens occidentaux, et de poltronnerie vis-à-vis des Turcs, qu'elle n'avait presque jamais osé regarder en face. Les Maniates, répandus en voleurs dans les montagnes, déshonoraient la cause de l'indépendance par leurs brigandages, en pillant amis et ennemis. Il régnait de toutes parts une affreuse anarchie, et on aurait désespéré de la patrie, si des hommes persévérants n'avaient pas deviné de

quels éléments sortent souvent les grands moyens de salut public. Le malheur et le besoin pouvaient seuls retremper les ames, et tel brigand allait bientôt devenir un Miltiade ou un Cimon! C'était la conséquence de la guerre dans laquelle on était engagé, et l'ordre devait naître du sein du chaos, à la voix impérieuse de la nécessité.

Cantacuzène fut envoyé avec les auxiliaires à l'armée employée au blocus de Tripolitza, et l'évêque de Modon reçut l'ordre de presser le siége de Navarin. On lui prescrivait d'agir de concert avec les comtes Mercati et Georges Vitalis de Zante, qui, après avoir servi dans les armées françaises, avaient réuni cent cinquante Ioniens à la tête desquels ils s'étaient mis pour donner un gage d'amour à leur patrie.

On venait de prendre ces déterminations, lorsqu'on informa la *Gérousie* (sénat) de l'arrivée d'un étranger qui fut aussitôt introduit. Il *n'apportait que son épée!* Lieutenant de grenadiers dans l'armée française, Baleste (c'était son nom) avait quitté Marseille, sa patrie, en 1814, pour rejoindre son père à la Canée, dans l'île de Crète, où celui-ci avait formé un établissement de commerce. Il y vivait heureux; mais son noble cœur ne put résister à l'attrait de servir un peuple dont il avait su apprécier les souffrances imméritées. Il avait vécu parmi les Grecs, il parlait leur langue, il s'exprimait avec cette simplicité compagne du mérite qu'elle révèle; et on accepta ses services. Il fut chargé de former et de discipliner à l'européenne une compagnie régulière, qui devint le noyau de ces phil-

hellénes qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire.

Pierre Mavromichalis, ancien bey du Magne, demanda et obtint la permission de prendre le commandement du siége de Monembasie. Cette forteresse, située à l'entrée du golfe d'Argos, a reçu son nom moderne de sa rade qui, n'ayant *qu'une seule entrée*, a été appelée, à cause de cela, l'*Impasse* ou *Monembasia*. Postérieurement, les Vénitiens la surnommèrent *Napoli di Malvasia*, afin de la distinguer de *Napoli di Romania*, qui est l'antique Nauplie, ville bâtie au fond du golfe Argolique (1).

La forteresse de Monembasie, située au couronnement de l'île Minoa, qu'on laisse à main gauche en entrant au port, et sous laquelle on peut jeter l'ancre, fut bâtie par les Grecs, dans le temps du

---

(1) Le plus grand diamètre du bassin de Monembasie, que les anciens appelaient *Port de Jupiter-Sauveur*, a quatre stades olympiques N. E. S. O., sur deux et demi de diamètre; et son ouverture cent quatre-vingt-dix toises entre l'île de Minoa et le cap opposé. Sur cette ligne, on trouve trente-cinq brasses de sonde, et le fond va en diminuant jusqu'à cinq, à quelques encâblures de la plage septentrionale, qui s'appuie à une zone de montagnes dépendantes du Taygète, dont la partie orientale de l'Eleuthéro-Laconie n'est elle-même qu'un contrefort. Au pourtour de la rade de Jupiter-Sauveur, on remarque des grottes qui servent de retraite aux bergers et à leurs troupeaux; des ruines cyclopéennes en très-grandes masses; l'Épidaure Limera, qu'il ne faut pas confondre avec l'Épidaure de la Trézénie, et les carrières d'où les Grecs tiraient autrefois le beau marbre de la Laconie. C'est tout ce qui reste de remarquable dans cette contrée.

Bas-Empire (à la place d'un château fort mentionné par Strabon), qui joignirent cette position à la terre-ferme au moyen d'un pont construit sur des piles tellement solides, qu'on serait tenté de les regarder comme un ouvrage des Romains. En consultant l'histoire, on apprend que cette acropole fut occupée, dans les bas âges historiques, par les Français, le Pape et les Vénitiens, auxquels les Turcs l'ont enlevée, en laissant subsister le lion de Saint-Marc sur la porte d'entrée.

Monembasie, entre des mains européennes, serait inexpugnable; et les Turcs s'y croyaient tellement en sûreté, qu'ils ne balancèrent pas à faire périr les ecclésiastiques et les Grecs relégués dans le faubourg. Après cette expédition, qui fut partout le prélude des adieux qu'ils faisaient à la terre que leur barbarie avait trop long-temps désolée, ils attendirent les insurgés de pied ferme.

Les Nézapiens (1), unis aux paysans de Helos et des villages qui s'étendent jusqu'au cap Malée, furent les premiers qu'ils virent descendre des montagnes, en même temps que cinq bricks hydriotes entraient en rade. Ceux-ci firent les sommations d'usage, auxquelles les Turcs répondirent à coups de canon, et en leur montrant les têtes des chrétiens qu'ils avaient assassinés! Quant aux Maniates qu'ils avaient devant eux, ils s'en amusèrent comme d'un gibier *que le hasard leur envoyait, pour se livrer aux plaisirs de la chasse.*

---

(1) Nézapos, appelée anciennement Asopos.

En effet, les descendants des Spartiates se débandaient dès qu'il apercevaient un turban, et les Turcs, qui voulaient se procurer la satisfaction d'en pendre quelques-uns, n'en trouvèrent le moyen qu'en leur tendant une espèce de *piége à loup*. Ils attachèrent, dans les vignes situées en terre ferme, une vache qui, faisant entendre ses mugissements, attira, dès que la nuit fut venue, les Maniates de ce côté. Ceux-ci, aussi intrépides à voler que les plus illustres héros de l'antique Lacédémone, s'étaient avancés pour s'emparer de la proie qu'ils convoitaient, quand les Turcs, embusqués dans une chapelle voisine, se précipitèrent sur eux et parvinrent à en saisir une trentaine. On les entraîna sur les glacis de Monembasie; et au lever du soleil, les Nézapiens, campés sur le penchant des coteaux, aperçurent leurs compatriotes pendus et deux d'entre eux mis à la broche devant des brasiers ardents. Joignant l'insulte à l'atrocité, les Turcs les remerciaient *de leur avoir envoyé du rôti, en les priant de continuer à leur fournir de pareilles provisions!* Cruelle ironie qui ne tarda pas à se réaliser, et que les Hellènes regardèrent comme une punition du ciel.

Cet outrage à la nature ne fut pas plutôt connu à Nézapos, que les femmes, indignées de la lâcheté de leurs époux, s'écrièrent : *Attendront-ils qu'on vienne dévorer ici nos enfants?* Puis s'étant attelées à un canon en fer, le seul que leur bourgade possédât, elles le traînèrent à travers les montagnes, jusqu'au camp des Maniates, où leurs filles suivies

d'une foule d'enfants apportèrent quelques boulets et des munitions de guerre.

Admirable simplicité d'une peuplade qui croyait foudroyer, avec un vieux basilic en fonte, une place défendue par une nombreuse artillerie! Le canon de Nézapos, qu'on braqua hors de portée, *afin de ne pas être atteint par les boulets ennemis*, rassura cependant les esprits. On trouva des gens assez courageux pour oser le charger; on y mettait le feu de très-loin avec un roseau, en se jetant par terre; et comme on ne voyait pas où tombaient les balles, on se persuadait qu'elles faisaient un mal horrible aux Turcs. Les papas en donnaient l'assurance à la multitude; et les Mahométans, qui ne sont téméraires que contre des poltrons, ayant éprouvé une résistance inconnue jusqu'alors dans leurs sorties, jugèrent à propos de se tenir renfermés. Un imam leur promit de faire justice des Grecs, en leur donnant la fièvre avec des versets du Coran; et les vrais croyants, rassurés par ses promesses, se remirent à fumer leurs pipes. Les Maniates, de leur côté, crièrent victoire, et les hostilités se bornaient, suivant l'usage des siècles héroïques, à se chanter réciproquement des injures en attendant *la trève de la faucille* (1), qui devait rappeler chacun aux travaux de la moisson, quand Pierre Mavromichalis arriva devant Monembasie.

---

(1) Les trèves de la faucille et de la cueillette des olives sont des jours de grace, pendant lesquels toute espèce d'hostilités cesse entre les peuplades anarchiques de l'Orient.

Ce n'était pas sans avoir éprouvé de grandes difficultés, qu'il était parvenu à se faire suivre d'une milice, qui trouvait plus convenable de dévaster la Morée que de combattre les mahométans. Malgré leur goût pour ce genre de guerre, Mavromichalis (1) les avait rassemblés; mais, comme ils avaient pillé *des chrétiens*, les Maniates, qui sont aussi superstitieux que brigands, voulurent se mettre en état de grace avant d'entrer en campagne. Il ne leur fut pas difficile de composer avec leurs caloyers; et tout aurait été arrangé, si ceux-ci avaient pu obtenir des évêques l'*absolution* de l'*absolution* qu'ils leur avaient donnée. Mais les prélats insistaient sur les restitutions à faire aux chrétiens de Coron, et les caloyers parlaient de rétracter leur *eulogisme* (2), de sorte que l'expédition aurait manqué si un casuiste n'eût représenté : *que Thémistocle, en pareil cas, avait volé les chèvres des habitants de l'île d'Eubée et dévalisé leurs maisons, quand il vit qu'il ne pouvait les protéger contre les Perses, qui allaient s'emparer de leurs biens.* Il citait Hérodote à l'appui de son assertion; et les évêques du Magne, croyant que c'était quelque

(1) Un voyageur anglais, ayant obtenu l'hospitalité dans la demeure d'un Maniate, se servit, pour souper, d'un nécessaire qui renfermait quelques couverts en argent. A la vue de ces objets, une vieille Spartiate se prit à pleurer. Sur quoi l'étranger l'ayant conjurée de lui dire le sujet de ses larmes, elle lui répondit naïvement : *Hélas! seigneur, je pleure de ce que mon fils n'est pas ici pour voler d'aussi belles choses.*

(2) Eulogisme, absolution.

père de l'église, déclarèrent bonne et valable la rémission des vols de l'armée laconienne.

Qu'on me pardonne d'avoir rapporté ces faits caractéristiques d'un peuple et d'une époque qui offrira plus d'un trait de ressemblance avec les croisés dont parle Albert d'Aix (1); j'aurai assez de douleurs à raconter, pour faire excuser cette digression. De cruels revers devaient bientôt forcer les Grecs à prendre une attitude plus prononcée devant des ennemis qui ne leur laissaient que le choix de vaincre ou de mourir. Cette sentence fatale avait été prononcée par Jousouf pacha, qui, se voyant débloqué, graces à l'assistance des Anglais, et maître de la navigation du golfe, résolut de secourir les Turcs que les insurgés tenaient assiégés dans l'Acrocorinthe.

Il fit embarquer douze cents hommes dont il prit le commandement; et après avoir navigué pendant un jour entier, il aborda le lendemain matin, au Lèché, sous le pavillon de la Croix, qu'il avait fait hisser aux antennes de ses barques. Quoique les assiégeants fussent informés de la retraite des Hydriotes, ils crurent, à l'aspect de la bannière

---

(1) Qu'on juge, par ce qui suit, de la superstition de l'armée des croisés, partie de Mayence et de Cologne, qui avait choisi pour guides *anserem quem divino spiritu asserebant afflatum, et capellam non minus eodem repletam, et has sibi duces hujus secundæ fecerant expeditionis in Jerusalem, quas et nimiùm venerabantur, ac bestiali more his intendebant ex totâ animi attentione.* — Albert., lib. 1 Hist. in gest. Dei per Francos, p. 196.

amie, qu'il leur arrivait des secours, sans réfléchir qu'on les aurait expédiés sans contourner la Morée, soit par Argos, soit par le port voisin de Cenchrée, où la marine grecque tenait une station. Ils se portèrent vers le rivage, dont ils défendirent, malgré leur surprise, l'approche assez long-temps pour permettre à leur corps d'armée d'incendier le palais de Kyamil bey et une partie de la ville basse de Corinthe. Après ce coup de désespoir, les insurgés, aussi rapides à la course que les chevaux les plus agiles, n'ayant ni artillerie ni bagages à emporter, se sauvèrent dans les montagnes de l'Isthme, asyle que les Turcs n'avaient ni les moyens ni la volonté d'attaquer.

Huit jours après ce coup de main, qu'on annonça à Constantinople et à Vienne comme une victoire fatale aux chrétiens, Jousouf pacha apprit, en rentrant à Patras, la triste situation des schypetars mahométans de Lâla, ville du mont Pholoë, bâtie par quartiers isolés, comme l'était Sparte au temps des Dioscures (1). Colocotroni la tenait bloquée depuis le commencement de l'insurrection (2),

---

(1) *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. IV, p. 235, 284, 318, 323 et 324.

(2) M. Max. Raybaud dans ses prétendus Mémoires a brodé toute une fable sur les affaires de Lâla, qui eurent lieu avant son arrivée en Morée. On voit évidemment qu'il ne connaît ni les lieux, ni le pays, ni la langue des Grecs qu'il se permet de juger, non plus que les faits dont il parle. Il n'y a point de ruisseau appelé *Lâla*, la position de cette ville que nous avons visitée en 1816, en compagnie de M. Cartwright, consul de S. M. B., est

avec les *palicares* les plus déterminés du Péloponèse, lorsqu'il vit arriver à son secours le comte André Métaxas de Céphalonie, que les Anglais déclarèrent banni et déchu de ses propriétés, dès qu'ils surent que ce noble chevalier avait embrassé la cause des chrétiens. Il amenait avec lui trois cent cinquante Céphaloniens, quatre petites pièces de canons de montagne, et son nom attira bientôt sous son drapeau plus de quinze cents bannis de Zante, d'Ithaque et des îles. Ils avaient été chassés par les agents britanniques, qui, comme les cadis turcs, trouvaient plus commode d'étouffer arbitrairement les procès que de les juger suivant les formes légales. Ils furent suivis, dans peu de temps, d'une multitude de Grecs de l'Heptarchie Ionienne, qui avaient à se venger d'une longue série d'insultes, d'avanies et de coups de bâton, dont les Laliotes, seigneurs suzerains et propriétaires de la sainte Élide, les régalaient en signe de bon voisinage, chaque fois que le cabotage, indispensable à leur existence, les conduisait dans les ports de cette province. Quelques-uns même de ces Ioniens avaient *en ligne de compte, du sang entre eux et les Laliotes, qui ne pouvait se payer que par du sang*.

Ils leur faisaient, d'après cela, une guerre de chasseurs avides de saisir une proie qu'ils convoitent depuis long-temps; et les défilés étaient gardés avec tant d'exactitude, que les Laliotes ne parvin-

---

sur un plateau très-découvert, d'où l'on découvre l'Élide et l'embouchure de l'Alphée.

rent qu'à force de ruses à informer Jousouf pacha de leur détresse. Ils lui annonçaient, *en le conjurant au nom de Allah et du prophète de les secourir, qu'ils étaient décidés à abandonner une ville entourée de forces déja supérieures qui augmentaient chaque jour, et de se retirer avec leurs familles sur Patras. Le métropolitain d'Olénos, et Procope, évêque de Calavrita, s'opposaient à toute espèce de capitulation, qui serait d'ailleurs, dès qu'elle aurait été jurée, enfreinte par les Grecs de l'Élide et des Sept-Iles.*

Cette lettre portait la date du 18 juin, et le 19, le comte André Métaxas, ayant réuni ses troupes, livra un combat si terrible contre les Turcs, que l'Arcadie en fut ébranlée.

Au bruit du canon répété par les échos, les habitants des vallées du Ladon et de l'Alphée se portent en foule aux églises, les cloches et les *simandres* (1) sonnent. Les prêtres, formant des litanies ou processions, entraînent les peuplades sur leurs pas. Ils entonnent le psaume des batailles, en demandant au dieu des armées *de dissiper les barbares, de confondre l'espérance des Assyriens et d'accorder les palmes de la victoire à ses enfants.* Les femmes suspendent leurs couronnes nuptiales aux autels de la Vierge mère, en se déclarant veuves, si par une lâche conduite leurs époux fuyaient devant les infidèles. Les filles déposent

---

(1) Simandra, plaque en fer usitée dans la Grèce, à défaut de cloches, pour appeler les fidèles à l'église.

leurs plus beaux vêtements, les broderies, ouvrages de leurs mains, leurs fuseaux et leurs quenouilles devant les images des saints, comme autant de dons votifs, pour qu'ils daignent protéger leurs frères et leurs amis. Les vieillards prosternés sur les hauteurs fatiguent le ciel de leurs prières, les enfants versent des pleurs en demandant des armes; et les vœux, les prières, les larmes ne cessent qu'avec le coucher du soleil qui ramène le calme, sans dissiper les incertitudes sur l'issue des évènements de cette journée (1).

André Métaxas et les siens s'étaient retirés sans savoir qu'ils étaient victorieux, et les mahométans seuls connaissaient leur propre défaite, lorsque, peu de jours après avoir reçu la lettre qu'ils lui écrivaient, Jousouf pacha, étant sorti de Patras avec deux mille hommes, parvint, malgré les obstacles que lui opposèrent les chrétiens, à pénétrer dans la ville de Lâla. Les combats recommencèrent aussitôt; et le 29 juin les Schypetars, qui avaient fait tous leurs préparatifs de départ, ayant réussi à éloigner les insurgés, s'acheminèrent vers Patras après avoir mis le feu dans tous les quartiers de leur ville. La distance que l'on avait à parcourir était de vingt-quatre heures de marche en montagnes.

Le visir Jousouf, ayant pris le commandement

---

(1) Ces détails sont tirés de la correspondance de M. H. Pouqueville, qui se trouvait en Morée, et des lettres du comte Metaxas à un de ses amis à Zante.

de l'avant-garde, fit placer au centre les femmes, les enfants, les bêtes de charge et les troupeaux, car on voulait tout emmener. L'arrière-garde fut composée de l'élite des Laliotes, qui marchèrent en faisant éclairer leurs flancs par une foule de tireurs alertes. Il fallut se battre à l'entrée des premiers défilés, qu'on aborda le 30 juin; le 1er juillet, on eut à soutenir de vives escarmouches; une Laliote, fille d'un maréchal ferrant, apercevant un Grec blessé, sauta de son cheval et courut sur le moribond, auquel elle trancha la tête, qu'elle présenta au visir Jousouf. Elle était belle; et le pacha ne put mieux lui prouver sa reconnaissance qu'en l'épousant dès qu'il fut de retour à Patras. C'était la troisième femme à laquelle il donnait aussi libéralement sa main, depuis qu'il ensanglantait la terre de Pélops. Enfin, après six jours de marches, de privations et de combats, dans lesquels ils éprouvèrent des pertes considérables, les Laliotes, suivis de leurs familles et de plus de huit mille bêtes à cornes, entrèrent à Patras (1).

Ils avaient recueilli des sacs de têtes et d'oreilles, pris trente paysans Zantiotes vaquant paisiblement à leurs affaires, qu'ils se firent un plaisir d'empaler vifs, sous les fenêtres du consul de S. M. B., et à la vue du frère de cet agent, qui avait cru devoir retourner à Patras, fort des services que ses compatriotes avaient rendus aux infidèles. La politesse qu'on lui faisait répon-

(1) Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville.



Démétrius Hypsilantis

Dessiné d'après nature par Voutier. *Normand fils sc.*

dait dignement à tant d'égards; comme ce n'étaient que des Grecs sur qui retombait un pareil châtiment, le gouvernement protecteur de l'heptarchie ionienne, ainsi que le consul de S. M. B., étaient trop conséquents dans leurs principes, pour se plaindre, non du fait en lui-même, mais du simple manque de procédés du visir Jousouf pacha.

Celui-ci n'eut pas lieu d'être aussi indifférent à la conduite des Laliotes, qui, ne trouvant rien à piller à leur arrivée, lâchèrent leurs bestiaux dans les vignes. Elles étaient en plein rapport, et elles promettaient dans six semaines une récolte abondante de raisins de Corinthe, que son Altesse avait vendus par anticipation à des gens plus attentifs, en tout temps, à leurs intérêts particuliers qu'à remplir leurs devoirs. Ceux-ci, qui avaient donné des arrhes, firent des représentations à leur illustre vendeur; mais il voulut en vain réprimer les Schypetars. Ils battirent ses gardes champêtres, en disant que leurs troupeaux devaient manger pour les nourrir eux-mêmes.

Cette altercation en amena une autre. Les Laliotes demandèrent des logements; et comme la ville n'existait plus, on les hébergea dans la citadelle, d'où ils chassèrent aussitôt les Turcs Patréens, qu'ils dépouillèrent avant de les laisser passer à Lépante; enfin Jousouf pacha lui-même fut trop content de gagner sain et sauf le château des Dardanelles, situé sur le cap Rhion.

Ce fut ainsi que les Albanais de Lâla s'empa-

rèrent de l'acropole de Patras, résolus de s'ensevelir sous ses ruines, et de s'y fixer, dans le cas où ils sortiraient vainqueurs de la guerre de l'insurrection, en renonçant pour jamais à relever leur ville. Ils se constituèrent, de cette manière, en révolte, entre le visir Jousouf et les Grecs insurgés, qui, les ayant suivis de près, enlevèrent leurs troupeaux, les battirent et les bloquèrent étroitement dans la forteresse dont ils s'étaient emparés.

Cette lutte orageuse formait un contraste frappant avec le calme des îles Ioniennes, comprimées par le gouvernement britannique. Sa police, organisée sur le modèle de celle de Venise, embrassait jusqu'à ses propres agents, sur lesquels elle réagissait, en les mettant entre eux dans un état respectif de suspicion. Aucune lettre, ni aucuns papiers publics ne franchissaient les barrières des îles, sans avoir passé à l'épuration. Des sphinx argutieux, répandus dans les lieux publics, proposaient des questions auxquelles il était aussi dangereux de répondre que de chercher à les éluder. L'approbation qu'on donnait aux mesures de l'autorité passait pour ironie; la censure qu'on en faisait était regardée comme un délit, et le silence même était pris en mauvaise part. Enfin on en vint au point de regarder la concorde entre les différentes communions chrétiennes, comme une tendance à des vues criminelles.

La police, informée que l'évêque catholique-romain devait être accompagné, le 21 juin, à la procession du Saint-Sacrement, par le clergé et les

fidèles du rit grec, lui fit défendre de sortir en public. Le prélat, afin d'éviter un scandale, dut alors se mettre au lit en prétextant une attaque de goutte, et il éloigna par cette condescendance le moment de sa séparation d'une église et d'une population auxquelles ses vertus l'avaient rendu aussi cher, qu'il était, à cause d'elles, devenu suspect aux agents britanniques.

Les chrétiens, à leur tour, levèrent les yeux au ciel; mais, lorsqu'ils eurent connaissance du supplice des trente Zantiotes empalés à Patras, la puissance de l'inquisition anglaise ne fut plus maîtresse de contenir l'indignation publique. On éclata en malédictions contre un gouvernement qui semblait n'avoir favorisé les Turcs que pour faire égorger les Grecs. On jura de se venger, à la première occasion, d'hommes qui n'auraient dû abandonner les Ioniens, même coupables, qu'en désespoir de cause. En effet, un consul qui aurait fait une démarche, quoique infructueuse, en faveur des Ioniens, aurait réconcilié la politique avec la morale aux yeux même des Infidèles, moins étonnés d'avoir vu Parga vendu au satrape de Janina, que de l'abandon absolu des Zantiotes par ceux qui étaient leurs défenseurs naturels.

Dès lors, les Turcs se crurent tout permis contre les Francs; mais en scrutant de près la foi punique, on put croire qu'elle ne délaissait ainsi les Ioniens que parce qu'elle les considérait comme des partisans de la Russie; car un paquebot venant de Malte, qui était chargé de poudre et de balles pour

le compte des insurgés, leur fut exactement consigné. On permettait en même temps de leur vendre des armes! On tâchait aussi de leur inspirer l'idée *de n'avoir d'espérance qu'en eux seuls*, *de s'émanciper par leurs propres moyens*, *sauf à les appuyer, s'ils s'en montraient dignes*, afin de les opposer un jour, comme une digue, aux prétentions ambitieuses de la Russie.



FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

THESPROTIE

OU CHAMOURI, SOULI ET PARGA

Histoire de la Grèce, tom. II.

Par LAPIE Géographe. (1823)

THESPROTIE OU CHAMOURI

SOULI

AÏDONIE OU CANTON DE MARGARITI

PARAMYTHIA

Mont Pancrati

Monts Mazarachi

MARGARITI

PARGA

Lac Achérusien

Marais de Valondoraco

Port Glykys ou Phanari

Carvounari ou Carvounates

Mazarachi

Nicolitzious

Zakondato

Paleochori (Elatea)

Velani

Bestia

Colouri

Tzeries

Cutzanachoria

Tzecouri

Heron des Eumenides

Charaki

Gorana

Salessi

Palæo Kistes (Cestria)

Tchifflik

Giorga

Zeliasa

Alsochori

Glykys

Tichos

Vilia

Porticheles

Nicolitza

Balaclépadi

Zerlia

Kolona

Skala

Khoira

Scandalou

Loganious

Logarates

Pessovouni

Turko Palaka

Ruines de Pandosie

Cleisoura de Phanari

Kheli

Moulouri

Kiapha

Arpitza

M. Calogeras

Gropés

Chendeli

Rezani

Potamia

Castri ou Castritza

Tchiftick

Varphani

Moultzacates

Tchoukaida

Lyva

Sentza

Mouri

St. George

Agia

Carracou

Apano Rapeza

Necromanteion

Ruines de Cichyre ou Ephyre

St. Nicolas

Beli

Valondoraco

Phanari

Mocovina

Toyola

Couconli

Loutcha

Balaclépadi

Crania

Zalangos

Kionala

Popovo

Dragovesti

Tzangari

Dembes

Khône

Mourgas

Souli ou grand Souli

St. Nicolas

Mont Dondia

Samoniva

Khoungi

Kiapha

Château de Kiapha

Systrani

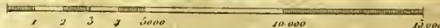
Gravé par Flahaut.

Toises.



1 2 3 4 5 6 7000

Mètres



1 2 3 4 5000 10.000 15.000

